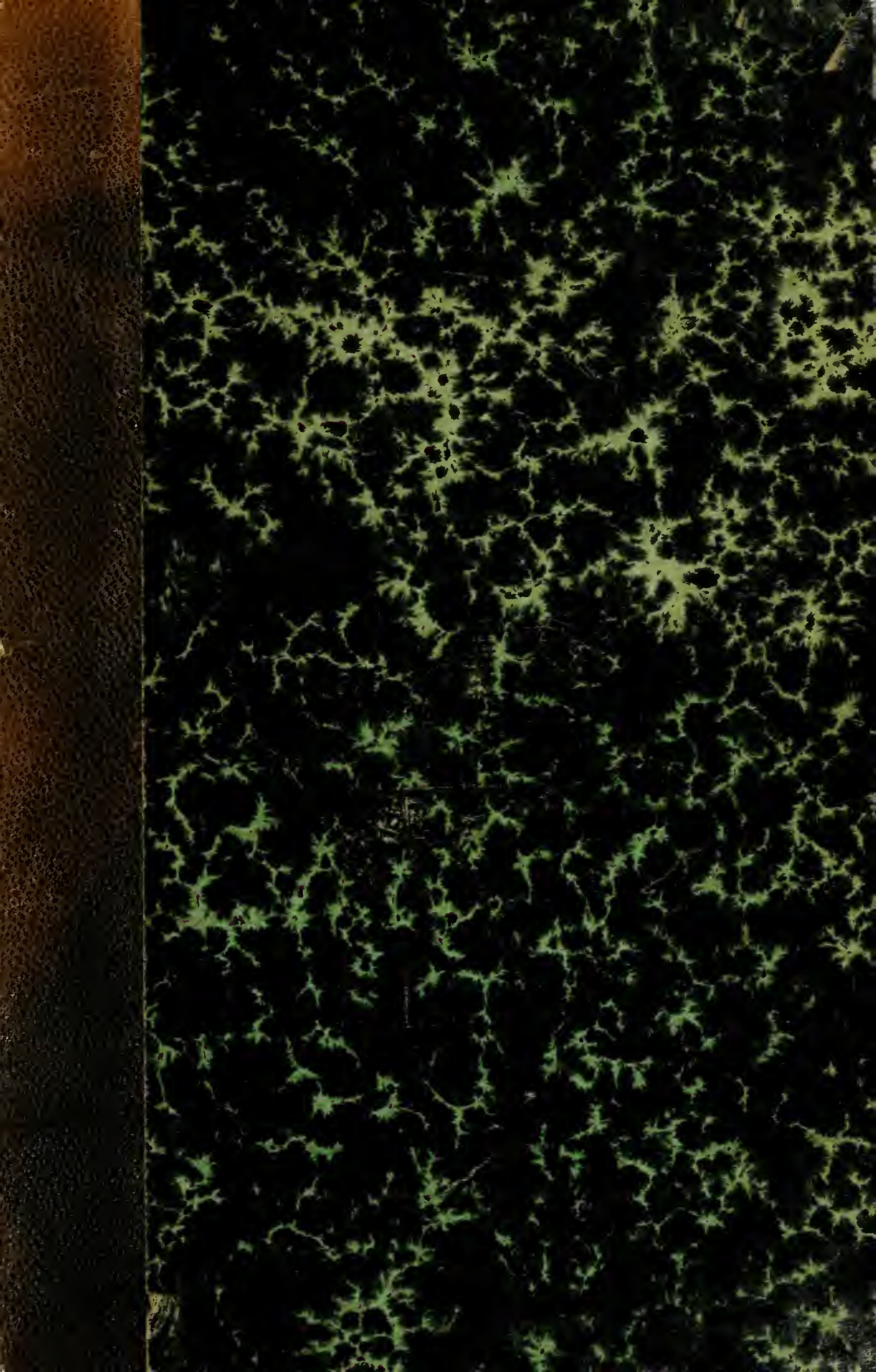






LE PANGERMANISME

PHILOSOPHIQUE

COLLECTION DE DOCUMENTS
SUR LE PANGERMANISME

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M. CHARLES ANDLER
Professeur à l'Université de Paris

Le Pangermanisme philosophique

(1800 à 1914)

TEXTES TRADUITS DE L'ALLEMAND

par M. ABOUCAYA, G. BIANQUIS, M. BLOCH, L. BREVET, J. DESSERT, M. DRESCH, A. FABRI, A. GIACOMELLI, B. LEHOC, G. LENOIR, L. MARCHAND, R. SERREAU, A. THOMAS, J. WEHRLIN.

AVEC UNE PRÉFACE

par

CHARLES ANDLER

Professeur à l'Université de Paris.



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, Boulevard de la Madeleine, 17
1917

PREFACE

LES CROYANCES PHILOSOPHIQUES DU PANGERMANISME

« Toute guerre est guerre de religion en son impulsion la plus profonde : c'est dire seulement ou que toute guerre ébranle en entier le social afin d'en vérifier le lien ; ou que toute guerre émeut et peut-être décide en métaphysique (1). » Le prosateur vigoureux qui écrit ces lignes sur ses derniers feuillets est un jeune sociologue, mort de ses blessures devant Arras. Il exagère à coup sûr. Il y a eu des guerres de cabinet, des guerres dynastiques et des guerres de rapt très étrangères à toute signification métaphysique. Mais Albert Thierry décrit une expérience morale profonde. La guerre qu'il a vécue, et dans laquelle il est mort, est une guerre de croyances et elle met aux prises des principes.

Il s'en faut que ce conflit soit simple. Des litiges secondaires viennent à la traverse de la grande lutte. Et dans la lutte principale, les croyances antagonistes sont multiples. Beaucoup d'Allemands,

---

(1) Extrait d'un ouvrage posthume d'Albert Thierry, intitulé *Des conditions de la paix. Essai de morale révolutionnaire.* Cet essai, dont M. Paul Desjardins a édité magnifiquement les fragments essentiels dans ses *Entretiens des non-combattants*, mérite d'être accueilli de ceux qui survivent.

dès les premières heures du conflit, ont cru défendre leur existence nationale menacée. D'autres, devant l'Occident insurgé au nom des idées de 1789, ont cru devoir lutter pour une « idée allemande de liberté », qu'ils croient unique en son genre et, avant toute autre, précieuse, parce qu'elle se concilie avec une autorité forte et de forme prussienne. Ils prétendent défendre le « militarisme prussien » comme l'extériorisation de ce qu'il y a de plus héroïque dans l'esprit allemand.

Nous laisserons de côté provisoirement cette étude spéciale du « militarisme prussien », qu'il faudra reprendre, et en l'absence de laquelle l'opinion se contente d'aperçus instinctifs et de vulgarisations scolaires. Pour les pangermanistes, le militarisme prussien est un moyen d'asseoir la domination allemande, au nom d'un droit supérieur qu'il définit. Le pangermanisme est l'image la plus ambitieuse que la nation allemande ait inventée d'elle-même dans sa conscience. On a vu, dans les précédents volumes, comment il compte la projeter sur le monde. On veut réunir, dans le présent volume, les raisons idéologiques que se donne cette ambition. La « culture » et la civilisation germaniques entendent prévaloir par le militarisme, parce qu'elles méritent de prévaloir. Mais leur mérite préexiste indépendamment de l'arme par laquelle il triomphe; et c'est un mérite profond, fondé dans l'éternel.

I. — La prédestination métaphysique du peuple allemand

On fait de vains efforts pour nier que le pangermanisme ait des racines dans la philosophie allemande. Nous n'allons pas contester à cette place la dette durable que l'esprit européen a contractée envers l'effort métaphysique des Allemands. Mais si l'on croit la philosophie allemande une œuvre rationnelle, soucieuse uniquement de déterminer les conditions de l'intelligibilité des choses connaissables et de la pratique humaine, on la cherche dans des régions de l'abstraction où elle n'habite pas. La philosophie allemande est une pensée qui réfléchit une expérience vivante et passionnée. On y peut lire, pour peu qu'on se donne la peine de ce commentaire historique difficile, toute la destinée du peuple allemand.

Les Allemands avaient toujours eu le goût de glorifier emphatiquement la force allemande. De l'idée toute médiévale du Saint-Empire, puissance séculière associée éternellement au pouvoir spirituel de la Papauté, et qui n'était que l'idée d'une confédération pacifique de toutes les nations sous un chef élu dans l'une d'elles, ils avaient fait l'idée d'une primauté historique et providentielle de la nation germanique. L'habitude de louer aux nations étrangères des lansquenets et des reîtres mercenaires n'était pas, à les entendre, imposée par la prolificité de ses paysans et de ses cadets de petite noblesse, mais venait d'une naturelle suprématie dans l'art

militaire, comme elle doit naître dans un peuple fait pour dominer. L'Allemagne a été redoutée durant le moyen âge et à l'époque de la Renaissance par l'omniprésence de ses hommes d'armes, comme elle l'est aujourd'hui par l'omniprésence de ses courtiers de commerce. Le souvenir de cette grandeur chimérique reparaît dans les grands matamores lyriques de la fin du XVIIIe siècle, les frères Stolberg, Bürger ou Klopstock. La Révolution française seule leur a enseigné, un temps, la vanité de leur déclamation teutonique.

L'humiliation des défaites autrichiennes et prussiennes refoule alors sur lui-même cet orgueil. En quelques âmes, comme Herder, il s'épure tout à fait. Ce n'est pas la guerre seulement que Herder répudie. Il se refuse au culte de l'héroïsme. Il veut, en 1796, que Frédéric II soit le dernier conquérant. Il démasque la « fausse diplomatie », toujours en quête de provinces à conquérir par des roueries de procédure, qui n'aboutissent qu'à des explications par la guerre. Les rivalités économiques, il les nie, le commerce étant fait pour unir les nations, au lieu de les mettre aux prises. Une propagande d'humanité, qui répandrait les principes de paix comme une déesse répand de la douceur, c'est toute la philosophie de Herder; raison jointe à du sentiment et qui contredit tout le violent patriotisme idéaliste de sa jeunesse, où il avait glorifié, avec Thomas Abbt, « la mort pour la patrie ».

Cette palinodie lui était facile au temps où son humanitarisme souhaitait la dissolution de toutes les formes politiques, et de l'État tout d'abord. Il se

ravise une fois de plus en 1804. Contre le géant grandissant de l'est, « auquel les Allemands ont appris à manier l'épée et la massue » ; contre le « lutteur » de l'ouest, habile en toutes sortes de combats, « arrogant de sa fortune et de sa puissance », il ne lui semble pas que la Germanie soit trop faible, même si ces deux ennemis se coalisent. Mais l'union de la Prusse et de l'Autriche y est nécessaire. L'*Ode à la Germanie* (1804) chante ce génie que déjà il aperçoit descendant du ciel pour unir dans une alliance sacrée tous les Allemands : une grande Allemagne, armée et militante sur toutes ses frontières, c'est le dernier rêve du vieil humanitaire.

Ce rêve remonte aux cieux, après Austerlitz. L'orgueil allemand se fait plus immatériel. Déçu par les événements, il élève d'abord sa protestation contre ceux qui ont pour eux la complicité des forces du siècle. Il prend ses gages dans l'avenir. Schiller est l'homme représentatif de cet orgueil. Il ne faut pas se laisser fasciner par ses rêveries esthétiques du temps de la Révolution, au point d'oublier le rêve secret qu'il refoule. Il y avait eu un temps où Schiller considérait comme « la prérogative et comme le devoir du philosophe, autant que du poète, de n'être l'homme d'aucun peuple et d'aucun temps, mais d'être, au sens le plus propre du mot, le contemporain de tous les temps (1) ». Juvénile chimère, que la maturité dissipe. On ne connaît pas depuis très longtemps le poème sur *la Grandeur*

(1) SCHILLER, *Lettre à Fritz Jacobi*, 25 janvier 1795. (Briefe, Ed. Jonas, t. IV, p. 121.)

allemande (*Deutsche Grœsse*), où Schiller (1) confesse cette ambition cachée qu'il conçoit pour son peuple dénué. Schiller juge les Allemands dépouillés, autant par la suprématie maritime anglaise que par la gloire trop éclatante du vainqueur de Marengo. Et il se redresse dans un geste méprisant. La force anglaise et l'éclat français sont morne philosophie de l'intérêt, sont matérialisme qui se vend au roi ou scepticisme qui se vend à l'opinion. La dignité toute morale de l'Allemagne est dans la culture et dans le caractère de la nation, qui ne dépendent pas de ses destinées politiques. Pour l'esprit allemand seul « les choses saintes » existent. Seul il entretient commerce avec « l'esprit de l'univers » qui l'a élu pour travailler, durant les luttes temporelles d'où il s'écarte, à l'œuvre intemporelle de la culture humaine. La lutte virile contre le préjugé et contre l'erreur, voilà son lot. La Réforme luthérienne reprise, prolongée en toutes sortes de domaines, voilà son œuvre. Ce long effort, accompli par tous les peuples et par lui-même, le peuple allemand en récoltera seul le fruit. Les autres se dépensent. Lui seul thésaurise. Chaque peuple a sa journée dans l'histoire. La journée allemande sera la moisson de tous les siècles écoulés. Et ce jour-là l'image de l'humanité, aujourd'hui dispersée en réalisations éparses, apparaîtra au monde, restituée dans son intégrité.

Immense orgueil. Tout ce qui a causé les longs

(1) *Deutsche Grœsse, Ein unvollendetes Gedicht Schillers* (1801). Ed. par Bernhard Suphan (*Schriften der Gœthe Gesellschaft*, 1902).

retards de la civilisation allemande: la lenteur avec laquelle elle s'est traînée à la suite des civilisations du Midi et de l'Occident, et qui en a fait si longtemps une civilisation d'imitation, devient pour cette jalouse Allemagne une supériorité dont elle escompte le profit. Si elle emprunte à tous, c'est pour être seule l' « humanité intégrale », à la fin des jours, quand tous les autres se seront usés dans l'effort des réalisations partielles. Les hauts faits de l'humanité accomplis par l'Allemagne donnent un sens à toute l'histoire ; et la domination ainsi assise de la pensée allemande, devenue pensée humaine, comment ne serait-elle pas matérielle autant qu'idéale, puisqu'elle est l'œuvre réalisée de concert avec l'esprit qui dirige les mondes?

La philosophie allemande tout entière reproduit cette pensée, à mesure que se poursuit, sous la pression des événements, ce rétrécissement de la conscience européenne, où se rapetissent, avec la pensée révolutionnaire française, l'*Aufklärung* allemande et l'humanitarisme allemand.

La question fondamentale que posait la philosophie allemande, par l'interrogation de tous ses philosophes, était de savoir *quel est le rôle de l'esprit dans le monde*. Et par tous ses philosophes, depuis Leibniz et Kant, l'Allemagne avait répondu : « Le monde est ainsi fait métaphysiquement, que l'esprit, malgré tous les obstacles, ait finalement gain de cause. Toutes choses tournent finalement à bien, par le triomphe de la raison (1). » Est-ce démontrable?

(1) Même le pessimisme de Schopenhauer aboutit à définir l'anéantissement du « vouloir-vivre » illogique.

Non certes. Mais l'accomplissement du devoir ne serait pas possible, si dans l'univers ne régnait cet ordre qu'il est permis d'appeler un ordre moral. On n'en peut donner de preuve ; mais il nous est enjoint d'y croire, si du moins la loi morale doit déterminer pour nous le sens de notre vie. Or, l'analyse révèle des conditions précises, sans lesquelles la vie sociale entre êtres raisonnables et libres ne serait pas possible. Ces conditions, dans l'ordre du simultané, ont amené l'existence parmi les hommes du *droit*, et particulièrement de cette forme supérieure du droit qui s'appelle l'*État*. Avec ces formes apparaissent les collectivités qu'on appelle des *nations*. Le herdérisme de la maturité encore avait considéré l'humanité comme un tout solidaire, où « les hommes peinent et souffrent, sèment et récoltent les uns pour les autres ». Herder (1) avait refusé aux « naturalistes du genre humain » le droit d'établir une hiérarchie entre les différents « types d'humanité » que la nature réalise, dans son atelier, avec une profusion qui épuise tous les possibles. En toutes lettres, il avait écrit : « Que l'on ne remette aux mains d'aucun peuple le sceptre sur d'autres peuples, sous prétexte d'une suprématie innée ; encore moins l'épée ou le fouet du garde-chiourme (2). » Par un glissement insensible, c'est au contraire cette primauté intellectuelle, ce sceptre de la pensée, puis cette domination nécessaire par l'épée que va revendiquer la philosophie allemande, comme un privilège métaphysique.

---

(1) Herder, *Briefe zur Befoerderung der Humanitaet*. (*Werke*, Ed. Suphan, XVIII, 284.)
(2) *Ibid.* XVIII, 248.

Dans la définition de ce privilège, les philosophes allemands pourront différer. Pour tous, il fait l'objet d'une croyance religieuse et morale. Le problème de la philosophie allemande n'a pas changé. C'en est la solution concrète qui s'est renversée en son contraire, à mesure que nous approchons de l'ère de la Restauration. L'ordre moral de l'univers consiste toujours à réaliser les conditions qui rendent possible le triomphe de la pensée. Mais cette pensée, le peuple allemand y est initié seul ; et par ses formes de droit, par son existence nationale, seul il la fait passer dans le réel. Le devenir entier de l'histoire et du monde serait dénué de signification sans le triomphe du peuple allemand. Le pangermanisme philosophique est une doctrine religieuse; et cette religion est une doctrine de la prédestination.

I. — FICHTE.

Il pourrait y avoir un intérêt de curiosité à rechercher les origines lointaines de cette religion. Le souvenir vivant de la classe cultivée allemande ne remonte pas plus haut que Fichte. Il a, le premier, donné un catéchisme clair et complet de la religion de la prédestination allemande.

Là-dessus il ne faut pas se récrier. Une doctrine de la prédestination est toujours religieuse et ne saurait être rationnelle. Ce prédestinationnisme ne s'est plus effacé de la tradition philosophique des Allemands. Il y a eu un temps où Fichte, imbu encore de l'*Aufklärung* sentimentale à la fois et rationnelle de Herder, avait témoigné une indiffé-

rence totale à la tradition impériale allemande. Mais, de même qu'il fournit au romantisme allemand sa charpente métaphysique, inversement il s'imprègne, en vieillissant, d'historisme romantique. Il avait répudié d'abord, en rationaliste, les prétentions du Saint-Empire sur une Alsace et sur une Lorraine en qui la volonté de rester françaises ne faisait pas de doute (1). Mais au moment de sa plus grande ferveur révolutionnaire, il a refusé d'accueillir dans la République nouvelle les Juifs, population qu'il tient pour dégénérée, encline au mal, incapable d'observer aucun contrat et inapte, par la structure héréditaire de son esprit, à s'entendre avec des hommes dont la pensée n'est pas toute machinale ou la sensibilité réduite à des calculs d'intérêt (2). La philosophie de Fichte est un « spinozisme renversé ». Elle est donc l'inverse exact de la raison juive ou latine, dont les concepts désignent, pour lui, des réalités mortes et enchaînent les faits selon un ordre mécanique. De même la pensée politique de Fichte exclut non seulement la fraternité, mais le contrat social avec les hommes de mentalité juive ou latine. Il ne se sent tenu envers eux qu'à une tolérance superficielle : et, par estime de soi et par respect de la qualité d'homme survivante même dans les exemplaires les plus déformés d'une race, il accorde aux

(1) « Croyez-vous qu'il importe beaucoup à l'artiste et au paysan allemands que l'artiste et le paysan lorrains ou alsaciens trouvent leur ville ou leur village situés désormais au chapitre que les manuels de géographie consacrent à l'Empire allemand ; et qu'ils jetteront leur burin ou leur outil aratoire pour amener cet état de choses ? » *Werke*, VI, 95.

(2) *W.*, VI, 149-151.

Juifs la vie et une certaine assistance élémentaire. Quiconque tient le fichtianisme pour un rationalisme pur doit accepter ces conséquences dernières et très fermes de la doctrine.

Non, Fichte n'est pas un pur rationaliste, il est un illuminé. Il ne faut pas voir une invention romanesque, mais une profonde expérience intérieure, dans le récit qu'il nous fait de l'extase par laquelle se découvrit pour lui son système (1). Ce qu'il découvrit, c'est un moyen de régénérer l'humanité. Et en présence de la vérité qui s'ouvrit à lui, les deux forces ennemies de la liberté, le hasard aveugle autant que le destin nécessaire, s'évanouirent dans le néant :

« L'humanité désormais sera maîtresse d'elle-même et soumise seulement à l'idée qu'elle a d'elle. Elle fera d elle-même, avec une absolue liberté, tout ce qu'elle pourra vouloir faire d'elle-même (2). »

Par cette vérité sera renouvelée la destinée du monde. La révélation qui en est faite aux hommes est une date capitale dans l'histoire. Deux hommes ont eu cette révélation de la liberté, essence métaphysique dernière de l'esprit et essence dernière de l'humanité : ce sont Jésus et Luther. Mais un troisième grand libérateur vit parmi nous, « qui a brisé la dernière et la plus forte chaîne de l'humanité » ; et les hommes ne savent même pas que son œuvre

(1) « Un soir, à minuit, une forme étrange sembla passer près de moi et m'adresser la parole : « Pauvre mortel, l'entendis-je me dire, tu amoncelles les sophismes sur les sophismes, et tu te crois sage... » Et Fichte réplique : « Parle ! Quoi que tu me dises, je veux écouter; interroge, je répondrai. »

(2) FICHTE, *Sonnenklarer Bericht* (*Werke*, t. II, 40).

prolonge et renouvelle l'œuvre du Christ et du Réformateur. Ce troisième grand initié, quel est-il? Au temps de sa modestie, Fichte croyait le reconnaître en Kant. Ou faut-il penser que même en ce temps-là pour lui le nom de Kant n'était qu'un masque? Y a-t-il là une de ces ruses d'expression, comme celle de Platon se masquant du nom de Socrate, ou celle de Nietzsche se dissimulant sous le pseudonyme d'Héraclite, de Schopenhauer ou de Zoroastre? Ce n'était peut-être déjà plus une nouveauté pour lui que cette découverte qu'il prétendit faire un peu plus tard, à savoir que le kantisme est encore en deçà de la grande révolution opérée par sa propre doctrine. Alors, derrière la pensée criticiste de Kant, insuffisamment conséquente, il nous montre l'idéalisme intégral surgissant, tel un monde nouveau, dont Fichte seul est le souverain :

« *C'est donc moi qui suis vraiment le fondateur d'une ère nouvelle :* l'ère de la clarté. C'est *moi* qui, avec précision, assigne la fin de toute activité humaine; moi qui, avec clarté, veux la clarté. Tous les autres veulent mécaniser. Moi, je veux affranchir (1). »

Et Fichte de prédire le temps où, dans les écoles primaires on enseignera aux enfants des paysans la *Wissenschaftslehre* découverte par lui, comme on leur enseigne la doctrine de Jésus et le catéchisme de Luther. Ou plutôt, la *Wissenschaftslehre*, pour la première fois, aperçoit le sens profond de cette doctrine et de ce catéchisme. Immense découverte, et

(1) FICHTE, *Werke*, VII, 531. C'est nous qui soulignons.

dont la méthode a pour caractère l'*infaillibilité* (1). Or, dans l'humiliation de la défaite, Fichte prétend la réserver à sa patrie d'abord, d'autant que les autres peuples sont incapables de la comprendre.

Ce n'est pas le lieu de dire en quoi le fichtianisme marque durablement dans l'histoire des systèmes et pourquoi il est un des efforts les plus vigoureux pour fonder métaphysiquement l'individualisme. Il s'agit de savoir comment la philosophie de l'histoire, qui est à l'arrière-plan de sa doctrine, a pu fortifier la pensée pangermaniste.

Le problème central, dans une philosophie individualiste, est de concevoir le lien des individus entre eux. Ce lien ne peut être une substance où les individus auraient leur racine ; car, au regard de cette substance, l'individualité n'aurait plus de réalité propre. Pour Fichte, la relation qui joint les individus est en voie de devenir. Elle n'est jamais achevée. Elle est de deux sortes. Elle est la *vie* même dont ils sont faits et qui n'existe pas substantiellement ailleurs que dans les individus. Ils se la transmettent, mais elle est inépuisable et indestructible comme la fin à laquelle elle aspire par eux. Elle est, d'autre part, la *fin* qu'ils se représentent collectivement, mais qui les dépasse infiniment. Cette fin, c'est-à-dire l'ordre moral que tous les vivants se proposent, est en eux l'universel, et dès lors ce par quoi ils se ressemblent et, par conséquent, ce qui les joint. Nous ne la connaissons jamais tout entière. Ni le sentiment, ni la connaissance claire ne la révèlent

---

(1) Fichte. *W.*, IV, 590 : « Ihr Hauptcharakter ist *Unfehlbarkeit*. »

toute. Mais entre le sentiment et l'intelligence, l'imagination interposée s'en fait des images approchées que nous appelons des Dieux.

Ces images du divin, nous les aimons. Nous mettons à les imaginer tout notre désir et toute notre inventivité. Elles participent de la vie infinie qu'elles représentent ; et par elles le torrent de cette vie passe en nous. Par elles, nous sommes donc transformés. Nous imitons ces divins modèles. Nous réalisons ainsi de l'éternel dans le quotidien. La liberté, qui est notre essence interne, nous la vivons quand s'éveille, par une telle image, notre activité profonde. Les hommes ne sont libres qu'à proportion de l'intensité que prend, dans leur conscience, l'idée de Divin dessinée en eux. L'art, la science, la philosophie sont des manifestations de cette vie éveillée. Ce sont « des signaux de feu », par lesquels des penseurs font signe au Dieu qu'ils entrevoient et font signe aux hommes pour les convier à suivre ce Dieu. Mais il y faut la flamme et le don d'un langage qui ne soit pas figé.

Dans la doctrine de Fichte, toute vie sociale a pour but, instinctivement ou consciemment, de nous rapprocher de cet ordre moral des âmes. La première fois qu'en Asie nos aïeux ont créé un état de droit et un ordre social, ce fut au nom du divin, c'est-à-dire par la théocratie : des hommes surgirent, leur faisant croire et convaincus eux-mêmes qu'ils étaient les organes de Dieu. Il fallut des milliers d'années jusqu'à ce que l'un d'eux se trouvât pour apporter aux âmes cette certitude que toutes, elles ont Dieu en elles. Par cet homme, par Jésus, la liberté vivante de

l'esprit a été introduite dans le monde. La première ère d'affranchissement date de lui. Il y a eu des peuples remarquablement doués, tels que les Grecs et les Romains qui, néanmoins, n'ont pu participer à cette révélation, parce que leur pensée s'enfermait en des symboles imagés et abstraits, incapables de la recevoir en entier. Mais ce qui importe, c'est de savoir dans quel état d'intégrité les Germains ont reçu cette révélation chrétienne.

Le grand fait qui a modifié l'histoire européenne, c'est qu'il y a eu, dès l'aube du moyen âge, des Germains restés purs et des Germains impurs. Une tribu germanique, les Francs, émigra sur la rive gauche du Rhin. A l'époque où Fichte écrit, et où les Français prévalent sur le continent, cet événement lui paraît mériter seul l'attention. Toutes les autres invasions des Barbares, la ruée sur la France du Midi, celle sur l'Espagne, sur l'Afrique du Nord, sur Rome, sur Byzance s'effacent devant la seule invasion franque. Le sens de l'événement, c'est que les Francs sont devenus un peuple par la guerre. Une besogne collective de conquête a fait leur unité mentale, et tous les membres de cette collectivité en sont restés modelés à jamais. La culture des individus dans un tel peuple est déterminée par l'unité collective, et non l'inverse. Il lui manquera toujours la spontanéité d'une vie intérieure véritable.

Fichte déduit de là des conséquences graves. Ces Germains qui, dans les pays de domination romaine, adoptent une langue qui n'est pas la leur, comment peuvent-ils créer encore de la pensée vivante? Le fanatisme antilatin de Fichte soutiendra que les

peuples français, italien, espagnol, d'aujourd'hui parlent une langue morte. Pour le scandale des linguistes à la fois et des psychologues, il leur refuse tout autre don que celui d'une pensée oisive, indifférente, propre tout au plus à réfléchir sur son passé. Combiner avec agrément les ressources d'un vocabulaire immobile, ou les images d'une antiquité qu'ils ne peuvent plus revivre, et dont ils ne peuvent plus que se souvenir, ce sera la seule ressource de ces peuples : le peuple français a poussé plus loin qu'un autre cette virtuosité. Or, le moment où il a atteint à la perfection dans ce jeu d'osselets verbal, c'est celui qu'il appelle l' « âge d'or » de sa littérature. Le siècle de Louis XIV n'a pas d'autre signification. En philosophie, il fera de même des combinaisons de concepts inertes. Avant tout, la croyance en des *choses* toutes faites, en des objets achevés, en des bornes fixes, en une étendue résistante, c'est-à-dire en une matière extérieure différente de l'esprit, sera sa marque. Les phénomènes extérieurs lui paraîtront consister dans le simple jeu mécanique de ces objets matériels. C'est comme si de la mort on voulait faire sortir la vie. Le cartésianisme, le spinozisme, le matérialisme français du XVIII[e] siècle expriment à merveille cette philosophie de la mort ; et la *chose en soi* de Kant en est le dernier vestige dans la philosophie allemande, corrompue par elle.

Or, si dans l'art et dans la philosophie des peuples latins on sent comme un cliquetis d'ossements inertes, comment leur art politique ne serait-il pas aussi un agencement tout mécanique ? Dans les États latins, ce ne sont pas les individus, par leur colla-

boration vivante, qui créent une âme collective : la personnalité des individus y est au contraire marquée de l'empreinte de la collectivité. Selon Fichte, les Latins ne peuvent donc s'élever à la pensée de la liberté. Ils ne peuvent concevoir le règne du droit. Ils ignorent la valeur créatrice de la personne humaine. Poussière d'âmes, un souffle les soulève en nuages violents et les pousse dans n'importe quel sens, si on sait les fanatiser. Ils couvrent tout de cette uniformité grise. Ils exigent de tous qu'ils se fondent dans cette unité et dans cette obéissance publique. Quelle est donc la force qui peut à la fois soulever et diriger cette masse tantôt stagnante et tantôt secouée de remous ? Il n'y a qu'un seul principe d'ordre à la fois et de mouvement : le génie de l'organisation matérielle. Il a surgi en France. C'est lui, c'est Bonaparte, qui a jeté le peuple français sur le continent comme une trombe. Il est l'Antéchrist, si le sens profond du christianisme est la liberté de l'esprit.

Le christianisme authentique n'a pu grandir que chez les Germains restés purs, c'est-à-dire chez ceux qui n'ont pas connu la gloire de la conquête. Fichte se les représente, ces Germains restés dans leurs forêts, comme tout pacifiques, dans le confus sentiment d'eux-mêmes que leur donne la nécessité de se défendre contre les Slaves. Il ne se doute pas, lui, Silésien de Lusace, qu'il est lui-même un Slave. Du peuple allemand si mélangé, par ses conquêtes mêmes, il fait le peuple-souche *(Urvolk)*, et qui parle une langue primitive *(Ursprache)*, pure, elle aussi, de tout alliage. Est-ce la peine de rappeler combien

cette prétention est non avenue aux yeux des linguistes ? Pas un philologue n'oserait soutenir que, par le fait d'avoir conservé quelques désinences de plus, dans le grand travail d'usure qui les fait lentement tomber toutes, les langues germaniques soient assurées d'un privilège de plus grande vitalité. Le principal argument sur lequel Fichte a fondé sa revendication d'une destinée privilégiée pour les Germains est un sophisme linguistique.

Dans ces tribus germaniques, semblables par la langue, mais non pas unifiées comme nation, descendit le christianisme. On l'avait apporté en Europe très adultéré. En Asie, il était devenu une organisation théocratique qui exigeait l'obéissance muette et la foi aveugle. Des hommes, plus tard, dans les pays les plus rompus à la pensée grecque, en Italie notamment, examinèrent les textes primitifs. Ils ne trouvèrent rien qui justifiât cette institution hiérarchisée et ses dogmes. Et de rire, en sceptiques désabusés. Mais, fins diplomates, ils se gardèrent de toucher à l'institution qui maintenait le repos social. Les Italiens de la Renaissance manquaient du sérieux qui seul aurait fait fructifier leur exégèse. Leur indifférence souriante et ces habitudes latines de raisonnement qui jouent avec les idées comme avec des osselets, laissent échapper la question du salut éternel. Un jour, la même lumière des purs textes bibliques tomba sur une âme vivante de la vie intérieure. Ame de Germanie, cela va sans dire ; non pas fine, mais probe, et angoissée des choses de l'éternité. Ce fut Luther. De ce jour commença la deuxième ère de l'histoire. La Renaissance

vraie est la Renaissance du christianisme par la Réforme.

Par elle, la prééminence du peuple allemand est assurée à jamais. Ce peuple, quand il s'est résolu à obéir à ce grand chef religieux, a montré deux particularités : 1° en lui, l'enthousiasme est contagieux : c'est par l'enthousiasme que le peuple allemand va à la clarté intellectuelle; et il peut aller jusqu'au martyre. Le pathétique dont est soulevée la prédication de Luther, c'est la joie au sujet de la liberté qui est la condition des enfants de Dieu. La béatitude, que Luther enseigne, n'est plus un état d'âme qui nous viendrait de quelque destinée supra-sensible. En nous-mêmes, Luther le sait, nous portons le salut ou la condamnation ; et il dépend de nous que ce soit, dès cette vie, la régénération éternelle : 2° un privilège nouveau résulte de là : le peuple allemand trouve en lui-même plus qu'il ne cherchait. La liberté de l'esprit est créatrice de toutes les richesses intérieures. Qu'un esprit vivant dirige au dedans son regard : il découvre une source intarissable de bienfaits qui lui échoient gratuitement. Seul l'esprit allemand a cette vie qui se renouvelle, parce qu'elle vient de la vie universelle. Il suffisait qu'il prît conscience de lui-même pour que fût détruite la forme médiévale et autoritaire de la religion. Toute religion et toute sagesse se révèlent comme l'œuvre de cette liberté intérieure. Or, dans cette découverte se résume l'essence même de la philosophie.

On n'y contredirait pas, si Fichte n'en revendiquait tout l'honneur pour l'esprit allemand. Ni la

philosophie grecque ni Descartes ne sont mentionnés. Avec Leibniz seulement se pose, selon Fichte, le problème vrai de la philosophie. Prendre pour point de départ la vie unique, divine, éternelle, Fichte ne sait pas que ç'a été la préoccupation avant tout des présocratiques; puis de tous les mystiques du moyen âge, et encore de ces philosophes de la Renaissance, de Giordano Bruno d'abord, en qui débordait le sentiment exalté de la vie de l'âme, solidaire de la vie naturelle. Non certes, ce n'est pas un « bon Européen », que ce philosophe pour qui la philosophie ne peut être qu'allemande (1); et c'est une étrange présomption nationale qui lui fait dire qu'il suffit d'être allemand pour philosopher selon une philosophie de liberté. De Fichte date le sophisme qui prétend faire surgir la vie mentale de conditions de race et d'origine. Mais il faut comprendre l'ambition secrète de ces déclarations. Cette philosophie allemande, esquissée chez Leibniz, est achevée, dit Fichte, de nos jours. Le monde ne le sait pas encore, et il faut se borner à annoncer la grande nouvelle, en attendant qu'elle soit comprise. Une troisième ère universelle, celle de la *philosophie allemande*, est ouverte. Fichte veut dire que c'est l'ère dont il est le fondateur et le prophète.

Qu'un très grand homme soit atteint de ce délire présomptueux, cela, pourra-t-on dire, n'a malgré tout que l'importance d'une anecdote. Un philosophe non moins grand, qui fut le disciple à la fois

(1) Fichte, *Werke*, VII, 362 : « So ist denn diese Philosophie recht eigentlich nur deutsch, d. i. ursprünglich. »
(2) *Ibid.*, VII, 353.

et l'antagoniste de Fichte, Friedrich Nietzsche, a connu la même aberration. La vérité est qu'il s'agit d'un type mental qui a été fréquent en Allemagne au XIXe et au XXe siècle : le type du propagandiste qui met une conviction religieuse au service d'une cause politique; et cette cause est toujours la même : la grandeur de l'Allemagne.

A la création philosophique de l'Allemagne doit en effet correspondre une création politique. Le peuple allemand, privilégié dans sa pensée, doit être privilégié dans sa destinée matérielle. Son avènement a été tardif, mais il a la signification d'une époque nouvelle dans l'histoire humaine. L'esprit philosophique allemand prend pied d'emblée dans l'existence éternelle. Son secret, c'est de savoir comment l'acte le plus humble peut jeter dans le monde une semence de perfection plantée dans l'impérissable. Il y faut sans doute un ordre de choses capable de contenir et de faire durer cette perfection, créée par les individus. Or, cet ordre de choses est ce qu'on appelle une *nation*.

La nation est l'ensemble des hommes qui se recréent, physiquement et moralement, selon une loi divine. Dans l'écoulement des existences individuelles éphémères, la vie nationale subsiste. La loi de son existence collective est impénétrable à l'intelligence, mais saisissable au sentiment. C'est à cette grande évolution obscure que les individus mortels confient ce qu'il y a de durable dans leur essence et dans leur action. Ils aiment cette puissante vie collective, puisqu'ils se réjouissent d'elle et se sacrifient pour elle. Pour eux, la nation est un

Dieu; car un amour vrai ne peut s'attacher qu'à de l'éternel, et toutes les fois que paraît le véritable amour, c'est que l'éternel est l'invisible objet qui l'aimante. Comme l'Allemand seul conçoit l'éternel, il a seul l'idée d'une telle loi par laquelle les existences individuelles se soudent en un peuple. Il n'y a vraiment qu'une nation au monde, la nation allemande; et de toutes les nations, seule l'allemande a chance de survivre, puisqu'elle seule, par un amour métaphysique de tous ses nationaux, est fondée en éternité.

Admirable réconfort offert par Fichte à son peuple, au moment des pires désastres. Il n'y a pas d'humiliation subie, pas de faute commise, durant un passé de dix-huit siècles, qui compte pour une nation dépositaire de telles promesses. Le déchirement politique allemand, qui est venu de ce que les princes, sous la Renaissance, ont considéré leurs territoires comme un patrimoine à fixer selon le droit romain; le déchirement religieux, qui est venu de la persistance partielle dans la nation allemande d'un christianisme romain; les occasions manquées, comme cette conquête du Nouveau-Monde, d'où le peuple allemand jadis a été tenu à l'écart : rien n'importe, au regard de la grande destinée qui attend ce peuple, et qui est de vivre selon la constitution parfaite. Il le peut seul. En effet, cette constitution parfaite ne se construit pas avec des matériaux vulgaires. Elle nécessite des hommes capables de résoudre le problème de l'éducation dans la liberté. Cette éducation à son tour exige en chacun des membres de la collectivité un moi formé par lui-même, métaphy-

sique; non pas un moi de convention, reflet du consentement des foules, comme chez les Français. L'âme allemande seule est une telle personnalité qui se forme d'elle-même par une lente création.

Tout le patriotisme qui s'était allumé au XVIIIe siècle en Allemagne par les efforts des grands légistes, d'un Justus Mœser et d'un Moser, embrase cette profession de foi fichtienne. Le *credo* romantique qui essaie de revendiquer pour l'Allemagne tout le grand mysticisme de la chevalerie est reproduit par lui fidèlement. Il n'y a pas de qualités éminentes de la moralité européenne, générosité et honneur chevaleresques, ou galante courtoisie, qu'il ne croie créées d'abord par les Allemands; et, dans le menu peuple, un trésor incomparable de vertus natives, la simplicité, l'honneur, la fidélité, répondent à ces vertus de l'élite. Un grand fait historique naquit ainsi dès le moyen âge : la prospérité des villes libres allemandes, images d'ordre et d'amour de l'ordre; toute une voie lactée de cités républicaines, riches, commerçantes, égales aux cités italiennes dans les beaux-arts, et supérieures à elles dans les arts utiles. Précédent irréfutable, qui atteste, chez le peuple allemand, le goût et le talent de la liberté.

La vocation du peuple allemand est de reprendre ce grand précédent et, par là, de commencer cette « ère nouvelle » où s'épanouirait en actes politiques sa nouvelle philosophie. Ce sont les conditions de cette réalisation qu'il faut retenir, si l'on veut juger du gauchissement de toute la philosophie allemande. Oui, il est exact, dit Fichte, que les Allemands, seul peuple dont « le moi soit métaphysique, » ne sont

pas encore un peuple historique. Ils sont foulés par leurs princes qui s'entredéchirent. L'étranger ne connaît que la bravoure de leurs lansquenets loués à prix d'argent. Lors de la grande conquête qui a transformé l'existence des peuples modernes, la découverte de l'Amérique, l'Allemagne seule a été exclue d'une curée où tous les peuples, Espagne, Portugal, Angleterre, France, étaient conviés. Est-ce un malheur? Fichte croit l'Allemagne faite pour grandir par le dedans. Elle inaugurera une histoire neuve, qui ne sera pas la suite du passé et ne sera pas un Ancien Régime prolongé, mais un recommencement absolu, issu de l'âme.

Comment cela se peut-il? Fichte serait tenté plutôt de demander comment ce serait impossible. Si les libertés ne mûrissent que par une stimulation de tous par chacun, et si les Allemands seuls ont le don de la pensée vivante et libre, ils créeront seuls un Empire de liberté. Fichte touche ici à la plus profonde difficulté de toute théorie et de toute pratique sociales. Entre des individus irréductiblement différents et libres, on a vu quel lien métaphysique il imagine. Mais quelle discipline sociale traduira cette solidarité métaphysique? On l'attend là. Il nous apprend que le lien des libertés, c'est le droit. Il y a pour chaque liberté une sphère, où elle doit être maîtresse de réaliser toutes ses pensées. Le droit délimite ces sphères. Il y a un maximum de domination de la nature possible en chaque moment du temps. Collectivement, les hommes soutiennent contre la nature cette lutte pour la liberté. On peut donc demander à chacun de prendre part à cette lutte. Il

faut qu'il renonce à ce qui l'entrave et fournisse tout l'effort par lequel il la rendra victorieuse. On a le droit de le *contraindre* à ces renonciations et à cet effort. C'est donc par la contrainte que se fait l'éducation des hommes en vue de la liberté; et voilà une grave conclusion.

Certes, ce qui nous contraint de la sorte, c'est l'impersonnelle raison, et c'est la collectivité de tous les hommes libres, vivants ou encore à naître. Mais les organes de cette raison, ce sont provisoirement les hommes à qui elle est révélée. Cette raison doit gouverner les relations des hommes entre eux. Comment ne gouvernerait-elle pas les relations entre les États? Ce qui fonde les États, c'est une confiance, d'abord religieuse, en des chefs qu'ils reconnaissent pour les interprètes de cette raison qui les unit et qui a légitimement sur eux un pouvoir coërcitif. Quelle que soit la nature de cette confiance, l'homme qui sait la gagner dispose de ce droit de contrainte. Quoi? Même à notre époque d'incrédulité? Oui certes, mais l'ascendant que ne possède plus la monarchie du droit divin est remplacé par l'enthousiasme que suscite le génie. Personne ne lui résiste. Personne ne peut vouloir contre lui (1). A coup sûr, le premier devoir du souverain, de celui qui règne dans la théocratie, comme de l'usurpateur de génie qui conduit les démocraties modernes, est de commencer l'éducation des hommes en vue de la liberté. Il n'y a pas d'hérédité du droit souverain. Un maître doit travailler avant tout à se rendre inutile. Il faut

---

(1) *Staatslehre*, (*W.* IV, 518).

qu'il agisse de façon à faire ratifier par les générations à venir son despotisme éclairé. D'ici là, ce despotisme a qualité pour s'imposer au nom de la liberté qu'il crée par degrés (1). La contrainte qu'il exerce est elle-même éducative ; et, en initiant la raison, elle se fait accepter d'elle.

Le peuple allemand a ainsi le droit non seulement d'exister comme société policée, il a le droit de se constituer en État national; et il est fondé à y employer la force. « Vienne donc un maître qui nous contraigne à fonder le germanisme (2). » Cette force se justifiera en droit plus tard. L'Allemagne unifiée sera le moyen de la liberté européenne ; et le peuple allemand est celui qui, « en raison de sa situation géographique, pourra imposer la paix aux autres nations (3) ». On a bien entendu : *il s'agit d'imposer la paix germanique,* et il suffit qu'elle soit germanique, pour qu'elle soit la bonne paix, la paix profonde, durable, la paix par le droit. Mais ce droit qu'il s'attribue, le peuple allemand ne va-t-il pas en définir lui-même l'étendue? Et s'il y a un *Zwingherr zur Deutschheit,* qui réalisera le germanisme par un coup de force à ratifier plus tard, à quoi peut s'attendre l'Europe?

« La déraison qui se manifesterait par des actes, dans un monde où il existerait un seul homme qui s'y entendrait mieux, est contraire au droit de cet homme unique. Il a le

(1) Voir *Staatslehre* (1813), W. IV, 444 : et *Politische Fragmente* (1813), t. VII, 564 : « Die Menschen können zum Recht gezwungen werden. Das kann jeder, der es eben leistet. »

(2) *Ibid.*, VII, 565 : « Also her einen Zwingherrn zur Deutschheit. »

(3) *Ibid.*, VII, 571.

droit absolu de ne pas tolérer cette manifestation, s'il peut l'empêcher (1). »

Or, depuis plus de mille années, les Allemands mûrissent pour la liberté : « *Ein anderes Element ist für diese Entwicklung nicht da* (2). » Comment le peuple allemand n'aurait-il pas le droit, lui ou son monarque, de nous contraindre, puisqu'il s'entend mieux que tout autre à la sagesse politique? Mais quelle est cette sagesse? Au temps de la défaite, dans les *Discours à la nation allemande* (1808), Fichte parle avec mésestime (3) du *système de l'équilibre européen*. Il y voit le code le plus astucieux du rapt organisé entre complices. Quelques années passent. L'Allemagne est encore serrée de près; mais elle peut vaincre. Le grand désastre de 1812 a passé sur Napoléon. C'est alors à un système pire que Fichte emprunte sa morale politique. Il pense que le devoir d'un État est de s'agrandir, et de saisir, sans tarder, toute occasion de le faire. Il n'y a pas de parole, pas de traité, pas de « paix honorable » qui vaille la garantie de la force. Aucun prince n'a le droit d'appliquer, comme prince, les lois de la morale privée, de l'humanité, de la probité, de la bonne foi. Le peuple que son prince aurait ainsi mené à sa perte, serait fondé à le lui reprocher. « Entre les États, il n'y a ni loi ni droit, si ce n'est le droit du plus fort (4). » Le dernier mot de Fichte

(1) *Staatslehre* de 1813, *W.*, IV, 444.
(2) *Ibid.*, IV, 424.
(3) *W.*, VII, 461.
(4) *Ueber Macchiavelli :* « In seinem (des Fürsten) Verhältniss zu andern Staaten gibt es weder Gesetz noch Recht, ausser dem Rechte des Staerkeren. » (*Nachgelassene Werke*, t. III, 427.)

est l'anathème aux pacifistes du XVIII[e] siècle et l'anathème à ceux qui ont traité comme exercices scolaires ses propres écrits orientés par la pensée d'une Renaissance réaliste :

« Que surgisse donc d'entre les morts un homme qui n'est ni un inconnu ni un homme sans renommée, afin qu'il montre (aux praticiens) le chemin à suivre. »

Cet homme invoqué par Fichte, pour définir les méthodes par lesquelles on peut réaliser le *Deutschtum* dans le monde, c'est Machiavel (1).

Il a fallu décrire cette histoire vraiment tragique de la pensée de Fichte, puisque c'est le sophisme imaginé par lui qui s'est retrouvé durant tout le siècle, chez ses disciples, dans Treitschke et Paul de Lagarde autant que dans Ferdinand Lassalle. L'histoire de sa pensée montre ce dont est capable l'orgueil allemand, quand la réalité, après lui avoir résisté, lui offre les chances dont alors il abuse. Et le raisonnement qu'il établit alors dans sa fureur vindicative, c'est celui-ci : « Le peuple métaphysiquement prédestiné a le droit moral de réaliser sa destinée par tous les moyens de l'astuce et de la force. »

---

(1) Il va sans dire que dans les écrits de Fichte entre 1793 et 1813 on trouvera beaucoup d'aphorismes qui ne sont pas encore atteints par cette déformation de la doctrine. Il est facile de les grouper et de laisser croire que Fichte est un pur libéral républicain. La réalité est plus complexe. Fichte est une des origines du pangermanisme, comme il est une des sources du libéralisme allemand. De même, en France, il y a déjà du bonapartisme dans certaines théories révolutionnaires. Nous avons à faire œuvre d'histoire et non de paradoxe facile et de sophistique brillante.

II. — HEGEL

Fichte aboutit au machiavélisme : Hegel commence par lui. Dans la critique écrite solitairement, en 1802, de la Constitution allemande par le jeune patriote, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'éloge qu'il fait de cette intelligence d'un homme d'État véritable, pleine du sens le plus grand et le plus noble, et qui fut Machiavel (1). Ses sarcasmes criblent le jeune prince, Frédéric II, qui, cherchant à réfuter le machiavélisme, ne sut lui opposer que « des lieux communs moraux, dont plus tard il a montré le vide, par ses actes et dans ses écrits » (2). Aussitôt, en Hegel, une révélation se fait : les actes décisifs dans l'histoire des peuples, n'ont pas besoin, pour se justifier devant la raison, des lieux communs de la morale privée. Hegel tout jeune eut l'ambition de découvrir ce qui justifie ces actes décisifs, et d'écrire une théodicée de l'histoire. En quoi il reprend le rêve de tout le XVIIIe siècle, qui fut de diriger par la raison les États. C'est ce rêve qui inspire, en particulier, les hommes politiques de l'époque frédéricienne et joséphiniste. Leur sagesse bureaucratique ne réussit à enfanter que des créations sans lendemain. C'est dans la tourmente des guerres et des révolutions que Hegel prétend discerner la raison qui mène l'histoire. Gageure paradoxale. L'histoire n'est-elle pas, par

(1) HEGEL, *Die Verfassung Deutschlands.* (*Saemtliche Werke*, Ed. Lasson, t. VII, p. 113.)

(2) « Par exemple, ajoute HEGEL, dans la Préface à l'*Histoire de la première guerre de Silésie*, où Frédéric II conteste que les traités lient les Etats quand ils ont cessé d'être conformes à leurs intérêts. »

essence, le particulier, l'accidentel et l'illogique? C'est cependant cet ensemble d'accidents brutaux qu'il faut considérer comme rationnel, si on ne veut pas désespérer de comprendre la destinée humaine.

A vrai dire, les faits n'entreraient même pas dans l'esprit, ne seraient même pas constatés, s'ils n'étaient en quelque façon intelligibles. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est comment le système entier de Hegel promet une destinée privilégiée au germanisme.

Cette glorification n'était pas la conséquence nécessaire du système. Elle est comme le reflet sentimental qui le baigne et qui lui vient des émotions de son temps. L'hégélianisme, comme la doctrine de Fichte, est une philosophie de la liberté. Et pour lui la liberté, c'est l'esprit ayant conscience de soi comme de la réalité dernière. Sans la liberté, il n'y aurait pas d'existence vraie. Qu'est-ce, en effet, même pour le bon sens, que la vérité? Elle est l'identité de l'être et de la pensée; et où donc cette identité paraît-elle plus profonde que dans un être pensant? En sorte que l'être est incomplet, s'il ne se pense; mais la pensée vraie est toujours la conscience de ce qui est.

Ainsi les degrés de la vérité sont les degrés de l'existence consciente. La simple vie biologique, un corps uni à une âme, une portion de matière commandée par du spirituel, un réel où s'est allumée la conscience de ce réel, est une première vérité. C'est une vérité provisoire, puisque ce n'est pas tout le réel dominé par toute la pensée. Car, en dehors du vivant, ne subsiste-t-il pas un monde distinct de lui,

auquel il ne commande pas, et contre lequel il lutte? Et à la longue le vivant n'est-il pas vaincu dans cette lutte? Tout vivant est périssable; donc la vérité de la vie n'existe que dans l'espèce, puisqu'elle ne dure que par elle. Mais la vérité, c'est-à-dire la domination de la pensée, s'établit par la lutte contre les formes élémentaires du réel.

C'est pourquoi la vie de l'esprit dans l'être vivant et en dehors de lui, la vie sociale, la vie historique des peuples sont des vérités encore plus hautes, c'est-à-dire des ascensions vers la liberté. Ce sont des luttes, où le réel résiste, mais aussi des progrès par lesquels la pensée assure son emprise sur ce réel. Connaître, c'est s'emparer des objets distincts de nous et distincts entre eux, pour en dégager ce qui les rend homogènes entre eux, et ce qui en eux est homogène à l'esprit. Ainsi se construit la *science*, la pensée démonstrative qui fait sortir les choses de la constitution même de l'esprit; et rien ne fournit mieux l'image de la liberté qu'une telle pensée. Agir, c'est s'affirmer devant les objets: avoir raison de leur résistance, jusqu'à les détruire par l'usure: les assimiler à notre propre esprit: c'est par là que l'acte le plus contingent, qui se propose une fin, est encore un travail logique. Être libre parfaitement, ce serait à la fois parfaitement connaître et parfaitement agir; ce serait conduire le monde par la pensée. Cette liberté parfaite n'existe qu'en Dieu. Mais soumettre le monde, après l'avoir organisé par la connaissance, à un vouloir éclairé qui l'organiserait par des actes, ce serait là sans doute la plus parfaite imitation de cette liberté divine. Cette imitation est réalisée et

cette haute vérité est atteinte par la vie sociale et par la vie historique des peuples.

En prolongeant la liberté de l'homme par la prise de possession du réel, on asseoit déjà plus profondément le règne de la pensée dans le monde. Voilà pourquoi toute propriété est sainte. La plus complète liberté humaine, ce serait que l'espèce humaine fût maîtresse du globe. Elle tend vers cette fin, non sans luttes, mais à grands pas. Comme dans l'action externe le monde semble s'opposer à l'homme, dans l'action sociale ce sont tous les hommes qui s'opposent à l'individu. Mais c'est la volonté générale, l'action de la collectivité, qui représente la raison supérieure et la plus vraie liberté.

A coup sûr, l'individu même seul ne se laisse pas dessaisir de son droit. Et, lésé par autrui, il se venge. C'est précisément cette vengeance individuelle qui n'est pas encore le droit pur, parce qu'elle n'est pas la volonté générale. La *famille*, qui est déjà un consentement de volonté ; plus tard, la *société civile*, qui protège les personnes ; enfin l'*État*, synthèse de la famille et de l'individualité juridique, voilà les sources où se puise un droit de plus en plus dégagé des intérêts et des rancunes privés. De toutes ces personnes morales, c'est l'État qui est la plus haute. Or, c'est par sa théorie de l'État que l'hégélianisme intervient encore dans les faits contemporains.

Comme toutes les libertés, cette grande liberté complexe qui s'appelle un État, prend possession de ses moyens d'existence. Elle est une vie, c'est-à-dire un corps animé. En elle une pensée s'incorpore à la réalité extérieure par l'action, un vouloir se réalise

dans le monde par une propriété matérielle. Toutes les libertés individuelles, dont l'État est fait, s'intègrent dans sa liberté collective. Aucune n'a de droits que par lui. Il peut les sacrifier toutes, y compris la vie et la propriété de tous les citoyens, si son existence propre et son droit sont en jeu. L'État est lui-même une personne: mais le droit qu'il tient de sa mission, il n'y a plus personne au-dessus de lui qui en soit juge. Les groupements politiques sont distincts, et personne entre eux ne peut exercer d'arbitrage. Que le droit de l'un d'eux soit contesté, il ne lui reste que le recours à la force, c'est-à-dire la guerre. Avec d'autres États, l'État, s'il y a litige, n'entretient que des relations de violence, comme un individu lésé par autrui, s'il n'y a pas de juge, n'a de recours que dans le talion. Or, ces litiges, il faut que l'État soit prêt à y faire face constamment. Pour le dehors, l'État est force, et il n'est que force. Sans aucune espèce de doute, les formules de Treitschke ont dans Hegel leur origine.

Aussi bien, pour Hegel, la guerre n'est ni un mal fortuit, ni même absolument un mal. Elle est une façon nécessaire d'affirmer le droit, par la seule méthode dont un État dispose; et le crime serait, pour lui, de n'en pas user. Pour Hegel la guerre est éternelle et elle est morale. Il est rationnel que des biens finis, tels que la propriété et la vie des hommes, soient tenus pour fortuits. La moralité consiste à poser le périssable comme périssant de notre consentement, s'il faut le sacrifier pour des biens impérissables. Combien de bourgeois chrétiens écoutent avec componction le prédicateur parler hebdoma-

clairement de la vanité des biens temporels ! Que cette vanité apparaisse brusquement sous la forme de hussards, qui, le sabre au clair, nous en fournissent la preuve, on maudit les conquérants. La leçon de ces faits serait au contraire de nous apprendre à exposer notre vie et nos biens pour une cause supérieure. La paix perpétuelle serait aussi la mort et le vide. La guerre empêche l'immobilité des institutions et de la vie ; et dans les nations troublées elle rétablit l'ordre intérieur avec l'équilibre réel des pouvoirs nécessaires au fonctionnement des sociétés. Grands bienfaits, dont l'humanité ne peut se passer. Les théoriciens militaires de la Prusse actuelle n'oublieront pas cet enseignement qu'ils puisent dans l'hégélianisme diffus qui n'a cessé de remplir le XIX[e] siècle allemand.

Mais de même que la vie inférieure lutte âprement pour arriver à conquérir la vie de l'esprit, de même les massacres de la guerre ne sont pas seulement une œuvre de violence. Ce qu'on sacrifie par la guerre est du relatif, au regard de la victoire par laquelle un peuple dure, ou par laquelle un peuple supérieur triomphe de l'inférieur. La raison bénit les sacrifices par lesquels s'établit une telle victoire.

Ce qui se construit rationnellement dans ce violent conflit des peuples entre eux, c'est l'*histoire*. Elle ne peut pas être dénuée de raison puisqu'elle est faite par des hommes, et par des groupements humains en qui se réalise une raison plus générale encore que celle des individus. L'histoire de l'esprit est constituée par ses *actes;* et ces actes sont ceux par lesquels s'affirment devant leur conscience les

individualités collectives qui constituent les peuples (1). Un acte de conscience est toujours rationnel. L'irrationnel en histoire vient des résistances de la réalité et non pas de l'effort dépensé à la vaincre.

Les peuples, comme les hommes, ont reçu chacun un principe intérieur. Leur mission est de le réaliser par une lente croissance. Ils ont besoin pour cela d'une base géographique de leur existence, comme tout homme a besoin d'un patrimoine, d'une parcelle de terre où vivre et travailler. Faute de quoi ce peuple et cet homme seraient une pensée sans existence. Il vient un moment où cette croissance atteint l'âge mûr. Est-ce le cas de plusieurs peuples à la fois ? Ce n'est pas possible, car deux peuples également mûrs formeraient un même peuple. Les principes dont ils vivent se hiérarchisent dans un ordre que rien ne permet d'intervertir. Car cet ordre, qui est logique, ne serait pas tel qu'il est, s'il n'était conforme aux conditions réelles de l'existence. Il n'est pas plus possible d'imaginer un autre ordre de la maturation historique des peuples, que d'imaginer la vie de l'esprit avant la vie organique, ou l'existence de l'État avant l'existence de la famille. Il y a donc eu un moment où chaque peuple a été le premier, le plus mûr et comme le doyen des autres peuples ; sans quoi il n'aurait pas développé en lui de principe propre et son existence nationale ne se serait jamais constituée.

De combien est pour un peuple la durée de ce

1 Hegel, *Philosophie des Rechts*, § 343.

moment, où la souveraineté lui est dévolue? Hegel ne le dit pas dans sa *Philosophie du Droit*. Mais les exemples qu'il donne, dans l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques* et dans la *Philosophie de l'Histoire* démontrent qu'il s'agit d'une durée parfois de plusieurs dizaines de siècles. On n'a pas le droit de faire le silence sur ces témoignages. Rome et sa destinée jusqu'à la décadence des derniers empereurs, voilà la durée du moment romain (1). Deux périodes de huit cents ans chacune et une troisième qui se déroule depuis deux siècles, voilà le moment du *monde germanique* (2), et on n'en voit pas encore la fin. Une chose est sûre : c'est que, durant le déroulement de la période où il est souverain, un peuple a tous les droits que lui confère son rôle de « support de l'esprit universel ». Au regard de ce rôle, « les âmes de tous les autres peuples sont diminuées de droit et elles ne comptent plus dans l'histoire (3) ». Hegel leur pronostique une destinée pire que la destruction physique, une totale absorption morale.

Il y a une ressemblance entre la destinée de la nation qui prévaut dans le monde, et la destinée des hommes qui prévalent dans la nation. Les nationalités réduites à elles-mêmes, sans l'ossature de l'État, végéteraient comme les peuples primitifs. « Un peuple, sans structure politique, n'a pas d'his-

---

(1) *Encyclopædie*, § 549.

(2) HEGEL, *Philosophie der Geschichte*, éd. de 1848, p. 418-419.

(3) HEGEL, *Rechtsphilosophie*, § 347 : « Gegen dies sein absolutes Recht sind die Geister der andern Voelker rechtlos, und sie zaehlen nicht mehr in der Weltgeschichte. » — Communément, ces peuples distancés s'inclinent volontairement, comme des cadets devant le patriarche.

toire (1). » Son droit absolu est d'extérioriser sa mentalité en des institutions qui la rendent vivante et agissante. Des hommes mystérieux surgissent alors, en qui s'allume la conscience de ce principe interne dont vit leur peuple et qui ont aussi la force de le réaliser. Hommes pratiques, mais pensants, qui savent ce qu'étaient le besoin, la détresse et l'âme de leur temps. Ce besoin, ils le satisfont, par des moyens qui leur sont propres, par des actes qui peuvent être violents et injustes devant la morale vulgaire. « C'est là leur droit de héros (2), » incontrôlable à la foule. Toutefois il n'y a pas que des *individus*, il y a des *peuples* héros. Ces peuples ont le même droit césarien que les grands hommes ; et l'on n'a pas le droit de leur faire un reproche de leur violence salutaire au monde.

Dans cette double théorie, qui reconnaît aux hommes providentiels le droit de mener les hommes par la contrainte, et aux peuples-héros le droit de traiter comme des barbares et des subalternes (*mit dem Bewusstsein eines ungleichen Rechts*) tous les autres peuples dont l'heure est passée ou sommeille encore dans les virtualités de l'avenir, comment ne pas reconnaître le pangermanisme éternel ?

Mais il faut dire que le mal pendant longtemps n'a pas été germanique seulement. Le culte du héros providentiel, l'apologie du coup d'État, l'adoration du succès ont été le mal romantique de tous les peuples. Les Allemands retardent ; mais nous-mêmes

(1) HEGEL, *Encyclopædie*, § 549.

(2) *Philosophie des Rechts*, § 350. « Dies Recht ist das Heroenrecht zur Stiftung vom Staate. »

avions-nous su laisser dormir à Sainte-Hélène le César qui a été la plus prodigieuse incarnation de l'homme providentiel? Après le naufrage du plus grand impérialisme que le monde ait vu, n'en avons-nous pas voulu une résurrection bourgeoisement caricaturale? Hegel ne serait pas le philosophe vivant et passionné qu'il a été, s'il n'avait pas été ébloui par la grandeur de l'épopée napoléonienne. De lui date un bonapartisme allemand, bruyamment doctrinaire durant tout le XIXe siècle allemand, et qui est entré dans les faits en 1870. On peut dire qu'il a consisté à accommoder le romantisme impérialiste français au rêve allemand du Saint-Empire, afin de faire prévoir une mission allemande de l'avenir.

Cette mission de l'Allemagne, Hegel la conçoit comme Fichte, bien qu'il motive autrement sa croyance. La besogne de l'histoire est de faire apparaître la religion chrétienne comme la raison humaine réalisée dans les faits. A cette besogne les Germains sont prédestinés, puisque celles-là seules parmi les vérités se réalisent qui sont présentes à une pensée consciente et à une volonté résolue. Or, la pensée germanique seule est initiée au sens profond du christianisme, comme le vouloir germanique a seul la résolution grave de la mettre en pratique. La grande découverte, faite par le Christ, et que les Orientaux comme aussi les Romains et les Grecs ont ignorée, les Germains la savent, la propagent, la vivent. Cette découverte, c'est qu'il y a identité de nature entre l'esprit absolu et la conscience individuelle de tout homme pensant; et c'est là la liberté. Par elle, tous les hommes sont fils de Dieu: et dès

lors il n'y a plus d'esclavage possible sur cette terre. Ni la soumission orientale au patriarche ni l'aristocratie des citoyens grecs ou romains, libres seulement parce qu'il y avait un esclavage, ne se conçoivent, si nous sommes tous enfants de Dieu. Mais comment cette vérité découverte par une grande âme palestinienne a-t-elle pu devenir le principe par lequel le peuple germanique mérite la souveraineté de la planète ?

Hegel se défend de faire de l'histoire *a priori*. Il ne croit pas idéaliser les Germains (1). Il sait que leur condition a été d'abord celle d'une « barbarie obtuse », exclusive de toute religiosité profonde et de tout sentiment du droit. Dans cette première période de leur existence, où ils n'ont d'autre préoccupation que de conquérir des territoires, chaque peuple germain est une bande d'hommes libres où la communauté n'est pas souveraine de l'individu. Que les exigences de la religion nazaréenne approchent ces peuples de volonté trouble et violente, ce sera une exaspération jusqu'à la fureur. De combien d'atrocités est remplie l'histoire des royautés mérovingiennes et thuringiennes ! Et quelle apparence que ce soit là le peuple prédestiné aux hauts faits de Dieu ?

Pour Hegel, ces atrocités mêmes sont pourtant le signe de la prédestination. Il ne s'agit pas de savoir

(1) Il combat expressément dans l'*Encyclopédie*, § 549, comme une « conjecture creuse » l'idée d'un « état primitif » (*Urzustand*) et d'un « peuple primitif » (*Ur-Volk*), d'un peuple prêtre qui aurait été en possession de la vraie connaissance de Dieu et de toutes les sciences. En d'autres termes, il combat le sacerdotalisme de Gœrres, mais aussi la théorie fichtienne du germanisme.

si une volonté, qui se méconnaît, ne peut pas commettre d'abord de graves erreurs et combattre, avec sauvagerie, ce qui est sa fin vraie. Il s'agit de savoir comment est faite psychologiquement et rationnellement cette volonté. L'histoire ne se fait pas par des ermites contemplatifs, mais par des foules passionnées. Une volonté, qui agit dans le réel, peut commettre des crimes. Ses abus encore sont marqués de son caractère propre qui importe seul.

Ce qu'il y a de particulier, psychologiquement, aux Germains, c'est, selon Hegel, une volonté restée vierge, indivise et toute générale. Elle n'est pas scindée par des passions bonnes ou mauvaises, ou spécialisée par la recherche de fins particulières, comme la gloire ou la richesse. Les Grecs et les Romains ont eu des aptitudes plus différenciées, plus de « caractère ». Les Germains sont du désir intact, prêt à tout (*Befriedigtseinwollen auf eine ganz allgemeine Weise*). Ils se révoltent sauvagement contre le christianisme. Quel peuple cependant pouvait être mieux fait pour lui? Et quel vouloir était mieux préparé à accueillir l'idée la plus générale conçue par la conscience humaine, c'est-à-dire l'idée chrétienne, si ce n'est le vouloir le plus général et le plus pur, c'est-à-dire le vouloir germanique?

L'œuvre historique des autres peuples, l'histoire des Germains la reproduit donc en raccourci, et elle la prolonge jusqu'à un terme où aucun d'eux n'a pu parvenir. La monarchie de Charlemagne reproduit, sur l'échelon chrétien, la royauté perse. Le moyen âge européen, c'est, sur l'échelon chrétien, une Grèce nouvelle, morcelée comme la Grèce ancienne. Dans

la théocratie de Charlemagne, une unité forte cimentait les nations entre elles, courbait les individus sous la puissance de l'État, et donnait à l'État la consécration religieuse. Triple unité qui se disjoint à travers le moyen âge. Les nationalités alors se séparent et se morcellent. On taille une foule de domaines séculiers et épiscopaux dans l'unité de l'ancien Empire. La vieille violence germanique, à l'affût dans les repaires des brigands féodaux, s'en donne à cœur joie. Les droits particuliers s'affirment avec rudesse. L'Église se fait séculière dans des entreprises de guerre, comme les croisades; et sa religion, devenue tout extérieure comme une religion grecque, vénère le divin dans des images, dans des hosties, dans ce tombeau lointain du Christ qu'il faut matériellement conquérir. Mais aussi par la restauration des sciences, par la floraison des arts, par la découverte de l'Amérique et des Indes, la Renaissance ouvre le chemin à la conquête du monde par l'esprit.

Par cette œuvre, la Grèce renaît, et pourtant le germanisme dépasse la Grèce. S'il n'a point de part aux richesses d'Amérique, il découvre une richesse plus grande. Un moine allemand, dans le tombeau du cœur, trouve ce que la chrétienté avait cherché vainement au Saint-Sépulcre : la spiritualité vraie, la certitude d'un réel qui ne soit pas sensible. L'Église mourait de ses superstitions, de l'esclavage où elle tenait les esprits et de son grossier besoin de domination. La vie de l'esprit allait s'éteindre, à moins qu'il n'y eût une révélation totale de l'esprit. Elle eut lieu; ce fut la Réforme de Luther.

Toute culture consistera désormais à transmuer les formes sociales anciennes par la pensée luthérienne.

Cette pensée ne consiste pas à séculariser la religion, mais à pénétrer d'esprit le siècle. Toute l'existence séculière peut contenir du divin. Il n'y a plus de célibat au-dessus du mariage; aucune pauvreté monastique qui soit plus sainte que l'industrie et le travail humain ; aucune obéissance qui soit plus sacrée que celle aux lois faites par la liberté. Le droit, la moralité, le gouvernement, la constitution ne sont que de la religion extériorisée ; mais, dans cette conscience religieuse qui les édifie, la raison se reconnaît.

Dans cette œuvre de libération, les nations latines n'ont-elles donc aucune part? Pour Hegel, elles en ont une très grande; elles ont créé l'esprit de doute. De leur curieuse casuistique morale, de leur pyrrhonisme s'est dégagée la pure pensée abstraite. Ce fut un prodigieux instrument. La pensée cartésienne veut que le monde soit aussi rationnel qu'elle-même. Elle nous a apporté cet affranchissement qui vient d'une notion nouvelle de la nature. Cette raison expérimentale, le XVIII[e] siècle l'appliquera aux choses sociales. Le principe de la sécurité de la personne, sur lequel est édifié tout le droit civil et politique, depuis lors semble élémentaire. Il signifie cet immense changement : la destinée de l'homme peut être définie par des propositions dont on peut se convaincre par raison.

Or, cette philosophie est venue de la France; et la philosophie allemande des lumières, l'*Aufklaerung*,

l'a empruntée. Avec Frédéric II, cette pensée française épure et intensifie le protestantisme allemand. Puis, dans l'Allemagne morcelée, réduite à l'impuissance, où tous les États étaient intéressés à agir contre le tout, lentement un État protestant, la Prusse, s'élève au rang de grande puissance. La théorie qui du sceptique Frédéric II fait un « héros du protestantisme », et de la guerre de Sept ans une guerre de signification religieuse, a été inventée par Hegel. Par là, il est le chef de toute l'école des historiens sycophantes qui ont travaillé à présenter, dans une lumière d'apothéose, l'histoire de la dynastie de proie la plus vulgairement rapace que le monde ait connue.

On alléguera que, pour Hegel, l'*ère nouvelle* qui s'annonce, c'est-à-dire le « royaume de l'esprit réalisé », est celle, non seulement de Kant, mais de la Révolution française. Un vouloir libre, tout formel, dont le contenu se crée à mesure qu'il touche au réel, c'est là le principe kantien et c'est, non moins, le principe de la Révolution française. Ce principe donne des résultats pratiques dans la Révolution d'abord. La raison kantienne légifère pour le vouloir collectif comme pour le vouloir individuel. Mais par lequel commencer? La Révolution fit cette tentative audacieuse de commencer par les vouloirs individuels, par les atomes du vouloir. C'est le vouloir collectif, l'Ancien Régime, que la philosophie révolutionnaire incrimine pour ses privilèges abusifs. Ce gouvernement d'autorité tout catholique, comment eût-il réalisé l'abolition des abus ? Il a fallu l'effondrement soudain de l'injustice collective, c'est-à-dire

la Révolution. Un temps, on a pu croire que la pensée organiserait le chaos, comme par un admirable anaxagorisme politique. Tous les vouloirs individuels frissonnèrent d'une indicible émotion rationnelle. Après un enthousiasme passager, la corruption reprit le dessus et ne céda même pas à la Terreur. C'est qu'on ne peut pas faire une Révolution sans la Réforme religieuse ni émanciper le droit avant d'avoir affranchi la conscience. En présence de la France défaillante, il ne reste donc d'espérance que dans l'Allemagne, parce que la philosophie allemande reprend l'interprétation approfondie de la tradition luthérienne.

Cette philosophie tient la guerre pour une manifestation de la raison, et les héros de la guerre pour ses interprètes. Sur le tard, Hegel se ressouvient donc de son rêve de jeunesse : un État allemand sous un seul souverain, commandant à des forces militaires unifiées : toutes les populations allemandes pétries en une masse unique par la poigne d'un puissant conquérant, par le « Thésée allemand ». Mais, comme il l'avait écrit autrefois, ce héros de la raison militante se souviendra que l'intelligence est suspecte et ne rencontre que des résistances, si elle n'est pas justifiée par la force :

« Il aura assez de caractère pour consentir à supporter la haine, qu'un Richelieu et d'autres grands hommes ont assumée, quand ils ont mis en pièces *les particularités et les originalités des hommes* (1). »

---

(1) Hegel, *Die Verfassung Deutschlands, Werke*. Ed. Lasson, t. VII, p. 135.

Il est difficile d'anticiper par une vision plus prophétique l'œuvre et la personne de Bismarck.

III. — LES DOCTRINAIRES CATHOLIQUES : GŒRRES ET FRIEDRICH SCHLEGEL.

On pourrait penser que cet orgueil de la prédestination allemande n'existe pas au même degré dans le catholicisme allemand. L'Église est un pouvoir médiateur entre tous les peuples. Comment les Allemands seraient-ils, aux yeux d'un catholique, le peuple de Dieu par la seule raison qu'ils ont brisé l'unité de l'Église par la Réforme? Et quelle apparence que des catholiques glorifient les rois de Prusse, ennemis nés de la dynastie autrichienne? En effet, le germanisme catholique se réclame d'une plus ancienne tradition. Il croit à une alliance prédestinée de la nation allemande avec la plus haute autorité spirituelle au monde. Séculairement le Saint-Empire germanique recevait sa consécration du sacerdoce romain. Les deux pangermanismes, le protestant et le catholique, diffèrent par le choix qu'ils font de leur chef politique. Ils ont en commun la croyance en une suprématie spirituelle de la nation allemande.

Gœrres, dès 1803, a parlé avec vénération de Fichte (1) et c'est un fichtianisme transposé que le catholicisme de Gœrres. L'antithèse fichtienne entre

(1) *Aphorismen über die Organonomie*, 1893 : « Michel-Ange Fichte fut l'homme inspiré à qui, pour la seconde fois après Moïse, se révéla l'Éternel. »

l'esprit et la limite matérielle qui le borne se retrouve dans la vie de l'esprit telle que la conçoit Gœrres. Mais il la conçoit comme irréductible, et aucun des termes dont elle est faite ne peut être éliminé par la victoire de l'autre. On dirait plutôt la systole et la diastole qui est la loi des vivants et de l'esprit dans Gœthe. Il y a, selon Gœrres, dans l'ordre de l'espace, l'instinct sombre et industrieux qui fixe les hommes et les sociétés au sol natal; et, s'opposant à lui le *freier Lebenstrieb* expansif qui disperse ces hommes à travers le monde. Il y a, dans l'ordre du temps, l'instinct de tradition qui les attache à une nationalité et à une coutume, et, en regard, l'instinct d'innovation qui transforme les nations dans leurs mœurs profondes. Il y a dans le domaine de la sociabilité, l'instinct de subordination; mais, en regard, le besoin d'affranchir la personnalité libre. Au total trois tendances négatives équilibrées par trois tendances affirmatives; trois entraves, et trois stimulants : un triple équilibre que cherchent, dans trois luttes incessantes, les forces historiques aux prises; trois ellipses que décrivent les mouvements de l'histoire; et toutes trois inscrites dans une ellipse enveloppante où sont contrebalancées les forces antagonistes de tout notre *savoir* humain, patrie, passé, obéissance, par toutes les forces de notre *foi* humaine, qui espère une meilleure patrie et un avenir de liberté. D'un côté tout le temporel et l'*État*; de l'autre, tout le spirituel et l'*Église* (1).

(1) Gœrres, *Europa und die Revolution*, 1820. *Ges. Schriften*, IV, 310-316.)

Pourquoi cette doctrine est-elle pangermaniste? Le pangermanisme n'y prédomine pas nécessairement. Il s'y insinue en fait, par les deux extrémités. Cet équilibre que cherchent les forces historiques vivantes, que devient-il quand les forces temporelles et les forces spirituelles sont usées, que les États sont décadents, que les idées sont mortes? Il faut un renouvellement de la race et de la pensée. C'est pour ce renouvellement du sang que la Providence tient en réserve ses barbares, dont les flots inondent et fécondent les plaines desséchées. De même elle tient en réserve dans les hauteurs, les Idées, omniprésentes, et qui planent d'une mystérieuse gravitation. Elles font, d'en haut, irruption dans les sociétés effritées et dans les États en ruines; puis dans le chaos se rétablissent le mouvement et l'harmonie.

Les Germains sont le peuple, selon Gœrres, désigné pour cette transfusion du sang nécessaire aux vieilles sociétés. Et, à mesure qu'ils marchent, ils sont guidés par cette nuée de feu des Idées divines. Par les Germains, lors de l'assaut de Rome, s'est régénéré le vieux corps romain, comme la Gaule s'est renouvelée par des royaumes goths, burgondes, francs. Leur destinée a été de réaliser la grande république européenne, de l'Èbre à l'Eider et à l'Exarchat de Ravenne. Un magnifique équilibre du spirituel et du temporel put s'établir, avec sa hiérarchie sacerdotale à Rome et sa hiérarchie impériale sur le Rhin. Pour la première fois l'État lui-même fut une *vie* et non un mécanisme. Car le privilège des Germains est de vivifier ce qu'ils touchent. L'Italie elle-même, sans eux, n'aurait pas connu son instinct

religieux, sa sensualité saine, l'élan de son imagination passionnée. Mais le germanisme pur, moins doué de sensibilité, plus intérieur, souverain dans l'ordre de la conscience, crée l'art symbolique et méditatif, l'architecture gothique, l'art musical, et ce subtil organisme politique où des puissances libres s'équilibrent dans la subordination et qu'on a appelé la féodalité.

La grande déchirure spirituelle qui, depuis le XVIe siècle va de l'Irlande à l'Oder, est-elle imputable au luthéranisme ? Aucune perdition ne peut venir d'Allemagne. Ces pauvres revendications des Réformateurs allemands, si graves et si purs, comment auraient-elles amené le désordre dans le robuste Empire germanique ? Et sans doute Gœrres a-t-il raison de penser que la culture classique dissolvante, importée de Byzance : que les instruments de la science nouvelle, la boussole et le télescope qui ouvrirent des mondes, ont plus de part que ces pauvres querelles de moines au renouvellement de l'esprit. La gloire de l'Allemagne ne peut être dans cette médiocre Réforme luthérienne ; mais, pour Gœrres, sa responsabilité aussi en est amoindrie dans le grand schisme qui a suivi la Renaissance.

Ce fatal événement a d'autres causes. Un nouvel Éden était donné aux hommes par l'Amérique découverte et par l'Antiquité ressuscitée. Comment y ont-ils vécu ? Toutes les splendeurs du Prince de ce monde s'étaient rouvertes : un nouvel « arbre de la science » offrait ses fruits corrompus. La science nouvelle, voilà ce qui a affaibli la force des anciennes croyances : et c'est là la seconde chute. La

« naïveté » ancienne a fait place, disait déjà Schiller, à la réflexion et à la sentimentalité. Nous sommes obligés à chercher, par une synthèse pénible et dans le labeur réfléchi, et à ne plus jamais retrouver, ce que nous avons abandonné et qui nous fuit : la tradition ingénue. Voilà la seconde malédiction qui pèse sur le genre humain. Si les Allemands ont été gagnés par ce péché, ils n'en portent pas la faute initiale. Cette faute toute latine s'appelle Renaissance; et l'aboutissement politique de la Renaissance est la Révolution française.

Ce qu'il y a de pharisaïque dans cette haineuse généralisation de Gœrres, c'est qu'elle établit une prédestination du mal pour les autres peuples, comme une prédestination du bien pour l'Allemagne. La France est promise à la Révolution et à la dernière subversion, parce qu'en elle le prince de la terre a plus sinistrement élu domicile. Aussi la France a-t-elle l'instinct du despotisme. Sa capitale éclipse par son éclat luxurieux toutes ses autres cités. Sa monarchie a brisé tous les corps de l'État; émasculé sa noblesse et jusqu'à son Église devenue gallicane, c'est-à-dire vassale de la cour. Son armée permanente a écrasé toutes les résistances des consciences; sa bureaucratie, armée permanente civile, a désagrégé les droits locaux, les traditions et les souvenirs. Quoi d'étonnant si, en 1789, la France s'est écroulée comme une montagne creuse? Et c'est cette montagne qu'on a voulu rebâtir, en partant des atomes de poussière! Que reste-t-il du triple équilibre où s'arc-boutent les unes contre les autres les forces sociales? L'héritage en terre est pulvérisé

par les assignats; l'héritage des traditions s'est volatilisé par les lois écrites et par des théories abstraites sur l'avenir; l'héritage d'autorité s'est dispersé dans la multitude des bulletins de vote. Dans cette désagrégation de tout, l'armée seule reste vigoureuse. Un Empire sans sacerdoce, une science infernalement précise, mais dénuée de foi : voilà le corps et l'esprit de la France napoléonienne. Sa force d'unité eût été irrésistible, s'il ne se fût agi que de broyer les peuples sous son formidable marteau. A cette entreprise, la gloire de l'Allemagne est d'avoir résisté. Le *furor teutonicus* déchaîné, l'enthousiasme indigné, par lequel la nation s'est trouvée transformée, a mis en pièces la tentative de Bonaparte, et par là empêché le triomphe de l'Anté-Christ.

Le signe de la prédestination allemande est, pour Gœrres, dans cette miraculeuse résistance. Ce n'est pas qu'il soit satisfait de l'Europe sortie des Congrès de 1815. L'Allemagne, qui a été une digue contre le flot napoléonien, n'a pas su mettre obstacle à l'invasion des idées révolutionnaires. Entre deux systèmes extrêmes, le système anglo-français occidental et le système slave oriental, elle est encastrée. Elle subit la poussée de tous les deux. La Russie représente l'ancien ordre de choses : la terre, la tradition, l'obéissance; l'Angleterre et la France représentent l'ordre nouveau : la mobilité industrielle, l'esprit novateur, l'indiscipline. Entre la pesante immobilité russe et l'agressive vivacité anglo-française, l'Allemagne seule pourrait maintenir la partie égale. Elle aurait la stabilité qui manque aux Anglo-Français et la liberté d'esprit qui manque aux Slaves. Mais il

lui faudrait la force équilibrée, et d'abord l'unité : il faudrait un empereur et un chef de guerre, un budget unique, une justice unique. Elle ressaisirait alors, pour reconstruire son intégrité territoriale, la Lorraine entière avec les trois évêchés, l'Alsace, le duché de Bourgogne et le peuple rhénan jusqu'à la Meuse (1). Gœrres a passé la fin de sa vie à déplorer l'occasion négligée en 1815. Car ni l'Autriche en 1805 n'a su retenir le fantôme de l'ancien Saint-Empire, ni la Prusse en 1816 n'a su créer un Empire nouveau. Pour les catholiques allemands une immense déception ouvre le XIXe siècle; l'Allemagne est retournée au chaos d'il y a quinze cents ans. Que conclure de là, si ce n'est qu'elle est réservée pour l'avenir, pour une migration nouvelle de peuples et d'idées, et pour une croisade contre le mal absolu que la Sainte-Alliance n'a pas su achever? C'est là du moins l'enseignement du catholicisme romantique d'un Gœrres et il a contribué, plus qu'aucune autre doctrine, à entretenir chez les Allemands cette croyance que leur peuple, à qui la maîtrise du monde n'aurait jamais dû échapper, la ressaisira par une revanche qui peut être retardée, mais dont le peuple allemand ne peut faire l'abandon. Car il s'agit d'une revanche sur la corruption latine; et cette corruption, c'est, pour Gœrres, l'humanisme, la Renaissance italienne, le siècle de Louis XIV, la libre pensée du XVIIIe siècle et la Révolution française, tout ce qui, pour les peuples d'Occident, a constitué leur raison de vivre, dans les temps modernes.

(1) GŒRRES, *Ges. Schriften*, III, 152.

Gœrres est le doctrinaire des catholiques allemands du Rhin et de Bavière. Friedrich Schlegel est le porte-parole du catholicisme autrichien (1). Il y a pour lui deux moteurs de l'histoire : la liberté humaine, donnée dans la conscience, mais qui est sujette à altération, et la Providence divine, vivifiante et qui aux heures de détresse restitue à l'humanité la liberté perdue. Or, dans ce grand drame de l'histoire, le peuple germanique est le héros qui rapporte aux hommes la liberté reconquise. C'est donc qu'il a une mission providentielle.

Tous les historiens allemands ont admiré dans les Germains la vigueur physique, la puissante ossature, l'exubérant système musculaire, la fécondité sans limites. Les théoriciens catholiques n'admirent pas seulement ces qualités, ils les vénèrent. Dans le catholicisme, comme dans les religions antiques dont il est resté voisin, la bénédiction, le charme attaché à des formules rituelles, pleines de la force réelle du divin, confèrent des vertus miraculeuses à des choses matérielles, à des ossements, à de la chair, à du sang. Comment la vigueur des Germains, dans son mélange avec l'humanité romaine dégénérée, n'a-t-elle pas dégénéré à son tour, et a-t-elle rajeuni les Romains ? C'est qu'elle est bénite par un attouchement divin direct. Il y a un principe divin qui mène le monde, mais aussi une loi naturelle invisible qui y préside. Le sang germanique est ce principe naturel fécondé par le principe divin.

On allègue vainement les effets destructeurs du

(1) Friedrich SCHLEGEL, *Vortraege über die neuere Geschichte*, 1810. — *Philosophie der Geschichte*, 1828.

premier contact des Germains avec la civilisation antique. Schlegel croit savoir que le sac de Rome par les Byzantins sous Constance II fut d'une atrocité pire que la prise de la ville par les Goths. Quand il n'en serait pas ainsi, l'héroïsme naturellement noble des envahisseurs germains, leur libre aristocratie étaient des greffes nécessaires sur la souche romaine appauvrie de fruits. La puissance des Francs, qui a établi par des méthodes rudes le plus grand Empire qu'il y ait eu au monde, a-t-elle été un mal ? Qu'on oppose la floraison spirituelle occidentale à la monotonie byzantine et à la monotonie arabe : on saura ce qui justifie la suprématie germanique. Ainsi chemine, grâce aux doctrinaires catholiques, le sophisme qui de la Germanie, conquise pied à pied le long du Rhin et des Alpes par les cloîtres chrétiens et par la civilisation romaine, prétend faire l'initiatrice de toute la culture d'Occident.

L'idée de l'Empire germanique, pour Friedrich Schlegel, c'est celle d'une protection militaire de toute la chrétienté. Il y faut non seulement la vigueur germanique, mais l'héroïque confiance que les Germains mettaient dans l'œuvre fondée par eux. Le fichtianisme de Schlegel considère que la vie de l'esprit apportée par les Germains est la croyance confiante, hostile aux pactes écrits. Pour cette croyance, les relations entre les hommes ne doivent pas être fixées par une lettre qui se meurt à peine formulée ; elles sont des habitudes sacrées, qui lient les âmes d'un lien vivant. Il n'y a pas de despotisme possible chez les Germains, mais la monarchie leur est naturelle, parce qu'elle est tout entière

fidélité à une personne vivante et souveraine, tandis que la République est attachement à la lettre morte. La liberté nobiliaire, l'honneur pur, la gloire personnelle, le culte du génie, ce sont là les mobiles éternels du peuple germanique. Mobiles assez hauts d'inspiration selon Schlegel pour que ce peuple soit à jamais dispensé d'observer la lettre des traités. Et comment ne pas reconnaître là l'esprit qui a toujours inspiré les monarchies prussienne et autrichienne, quand elles refusaient d'interposer entre elles et leurs peuples « ce feuillet de papier » appelé une Constitution et de se croire liées aux peuples adverses par des traités valables encore dans le conflit des intérêts ?

Ce romantisme catholique est fédéraliste. Il préconise des monarchies étroites, très fondées sur des habitudes locales ; et au-dessus d'elles un Empire, qui les maintienne en paix. Il veut que cette fédération soit extensible sur le monde ; et il croit la nation germanique seule capable d'amener cette unification graduelle dans la liberté. Sans ce boulevard fixe et fortement cimenté, le Saint-Empire, l'Europe appartiendrait aux Arabes et aux Mongols. Heureuse mission si les Germains, à qui n'a jamais manqué la force, n'avaient contrevenu parfois à l'esprit que cette mission réclame ! Non pas que, pour Schlegel non plus, la faute des Germains consiste dans la Réforme. La ruine de l'autorité, de la tradition et de la foi est plus ancienne. La vraie nouveauté meurtrière, c'est l'esprit gibelin, l'esprit profane, le goût d'une vie non asservie aux croyances. Vie de liberté, disait-on; mais qu'on demande aux

duchés de Saxe détruits, aux villes lombardes saccagées le sens de cette liberté gibeline ! L'absolutisme moderne date de cette sanglante politique du plus talentueux des Hohenstaufen. Le protestantisme, le libre examen, la négation moderne du mystère, ne sont qu'une part de la laïcisation croissante du monde. Et si après des guerres de religion sans nombre, la paix de Westphalie marque une trêve, il n'en est pas moins vrai que nous attendons tous une paix plus haute, dont les conditions veulent être définies.

La paix de Westphalie, pour les catholiques allemands, n'a pas été la paix, parce qu'elle établissait un équilibre provisoire entre des partis encore désunis et entre des vérités partielles. Or, la vérité ne peut être divisée; elle est une et universelle. Et la paix ne peut pas être *l'équilibre européen*, si par là il faut entendre, comme les Anglais, que la prépondérance d'une puissance est une raison suffisante pour que les autres lui déclarent la guerre. La paix suppose une foi unique et la prépondérance de la puissance qui en est la meilleure gardienne.

Fonder cette paix serait vraiment l'œuvre de la Restauration future. Cette Restauration ne serait pas le retour à l'Ancien Régime, tout imprégné d'esprit gibelin et absolutiste, mais le retour au christianisme, par la force et par le cœur germaniques. La philosophie de l'histoire chez les catholiques allemands n'est pas seulement une théorie explicative, mais une espérance. L'ère nouvelle qu'elle veut inaugurer est celle d'un État chrétien, inspiré de science chrétienne. Ce sont là de prodigieux accouplements

de mots pour nous modernes, à qui l'État paraît chose toute temporelle, et qui tenons la science pour hétérogène foncièrement à la religion. N'est-ce pas justement la littérature théologique, qui nous a habitués à distinguer entre le temporel et le spirituel, entre le savoir et la croyance? Mais cette littérature, pour Friedrich Schlegel, est déjà atteinte de dualisme gibelin. Dans le christianisme, l'intégrité de l'âme est totale. La réflexion ne s'y sépare pas de la foi révélée. Le romantisme catholique adopte donc bien la philosophie de Fichte, à la condition qu'on y comprenne tout le fidéisme de Jacobi et avec lui tous les symboles de la foi traditionnelle. De même l'unité de la vie, pour les catholiques est totale : c'est pourquoi l'État, selon Schlegel, doit être chrétien, faute de quoi il serait un squelette mort, que la poussière attend. La seule vérité est la vie. Or, de la vie on a le sentiment, et non l'intelligence. Le privilège allemand est ce sentiment inaltéré de la vérité vivante ; et l'obscurité allemande, dont se plaignent les étrangers, n'est que l'instinct d'une destination non encore atteinte. Cette destination consiste pour le peuple allemand à hâter l'avènement de l'ordre moral dans le monde par l'hégémonie temporellement réalisée de la spiritualité allemande et chrétienne.



Ainsi se trouve résolu, par la marche historique des événements, le problème posé par la philosophie allemande : et cette marche se prolonge par des espérances qui sont toutes en faveur du germanisme. Faut-

il donc croire que la métaphysique allemande tout entière soit viciée dans ses sources? Quand tous les métaphysiciens allemands auraient concouru à faire au peuple allemand sa mentalité d'orgueil, ce ne serait pas une raison suffisante pour incriminer leur méthode métaphysique.

La philosophie allemande est une doctrine de la vie. Elle explique et interprète la vie à tous ses degrés, existence inorganique et organique, vie de l'âme et de l'intelligence, vie des groupements humains, de la famille, de la société, de l'État, de l'humanité. Cette vie, elle en décrit l'activité et elle définit cette activité par sa fin. Elle ne conçoit cette fin que posée dans une pensée créatrice où sont fondées toutes les existences individuelles et collectives. Considérée par cet aspect la philosophie allemande n'est que la religion cherchant à se comprendre. Ce n'est pas la *méthode* de sa réflexion qui est vicieuse. Mais l'*objet* de sa réflexion étant une fervente croyance, toute la philosophie allemande est restée colorée de ce contenu religieux. Elle n'a pas plus de tares que les autres religions ; mais elle a les mêmes tares. Les religions évoluées sont une façon de concevoir l'existence des individus ou l'existence des collectivités comme prévue dans l'ordre universel de façon à n'en plus pouvoir disparaître. Dans le flot de ce qui passe, l'effroi, la tendresse et l'orgueil de l'homme essaient de fixer ces points immobiles : l'existence de son âme et l'existence de la cité qu'il aime. Il confie ces deux existences aux dieux qui veillent et qui ont le pouvoir magique d'assurer la durée. Toute religion occidentale est doctrine de la prédestination.

On ne doit pas s'étonner que, dans le peuple allemand, aux années de détresse, entre 1806 et 1813, les sources de la vie religieuse aient jailli passionnément. Il est seulement remarquable que les religions établies n'aient pas bénéficié seules d'une dévotion accrue. Une religion nouvelle s'est fondée, d'ordre social, qui, avec cette ferveur, n'avait jamais existé que dans la France révolutionnaire menacée. Elle prit toutefois dans les milieux cultivés de l'Allemagne des formes métaphysiques qu'elle n'avait pas pu prendre en France, où les mêmes habitudes de pensée n'existaient pas.

L'âme de l'Allemagne, ne voulant pas périr, décréta dans un immense élan religieux qu'elle était fondée dans l'éternel. A cela, rien que de légitime. On ne peut rien reprocher à une nation qui alimente son espérance chancelante de cette foi qu'aucune âme de peuple ne périra. Chez le peuple juif cette croyance avait été incroyablement vivace. Le peuple allemand a puisé sa foi aux sources bibliques juives. De là peu à peu un glissement de la doctrine. L'orgueil immanent à cette croyance biblique, joint au fanatisme déchaîné par la lutte d'affranchissement, propage dans le peuple allemand un délire religieux qui lui fait croire, comme aux Juifs, qu'il est le seul peuple élu. Les Juifs alléguaient leurs Juges et leurs Prophètes. Les Allemands allégueront leurs Réformateurs ou l'onction donnée séculairement à leur empereur. Le peuple allemand n'affirmera pas seulement sa vie éternelle ; tous les autres peuples, il les dépossédera du droit et de la capacité métaphysiques de vivre. Il les dira morts, dès cette vie. Les Latins retombent en poussière, dès

qu'ils n'ont pas, pour leur insuffler une âme momentanée, le génie d'un conquérant. La France de 1800 à 1813 est, pour les Allemands, de la force organisée, du mécanisme intelligent et robuste, au service de la mort et du mal, rien de plus.

Il reste alors aux philosophes allemands une dernière conclusion à tirer. S'il n'y a pas de force réelle sans de l'esprit, pas d'énergie sans principe vital immatériel, et si, au terme, la puissance appartient à la vie intérieure et à la pensée, toutes les forces éparses dans le monde appartiennent virtuellement à une pensée métaphysique assez robuste pour les attirer à elle et les discipliner. Ce rôle est dévolu à la pensée allemande. Elle usera, si elle le juge bon, de tous les moyens de prévaloir matériellement. Elle dominera, s'il le faut, par la guerre. Elle ne se laissera pas influencer par des considérations d'équilibre ou d'équité, qui seraient de mise entre nations égales en droit, mais qui ne sauraient lier un peuple de maîtres envers les races inférieures. L'héritage de la nation allemande est celui que réclame sa mission, qui est divine et ne souffre pas de défaillance.

Toutes les principales thèses du pangermanisme actuel se trouvent donc dans la philosophie allemande depuis Fichte. Il n'y manque ni le culte du succès ni le culte de l'héroïsme conquérant. Pour elle, si la force ne prime pas le droit, elle a sa source dans le droit, non pas seulement moral, mais divin, pourvu qu'elle soit la force allemande. L'expérience intérieure du divin sanctifie l'énergie allemande, disent les métaphysiciens protestants, Fichte et Hegel. Une fonction providentielle assure la vertu du sang, de la race, de

la vigueur allemands, disent les catholiques Gœrres et Friedrich Schlegel. La même initiation divine promet à la race germanique victorieuse des terres sans nombre et l'ascendant sur les peuples inférieurs. Elle lui promet la suprématie de sa civilisation. Son heure est venue ; et c'est une heure qui durera des milliers d'années.

Faut-il incriminer la philosophie allemande? Mais ses thèses se retrouvent dans la science contemporaine allemande, chez les historiens, chez les géographes, chez les économistes, chez les anthropologistes, qui n'ont pas de système philosophique. Plus profondément que toute science et plus que toute philosophie, il existe donc dans les consciences allemandes une croyance dont la philosophie autrefois, comme aujourd'hui la science en Allemagne, s'est faite la servante. Ce n'est pas la philosophie qu'il faut accuser, mais l'infirmité humaine des philosophes.

II. — Le Déterminisme scientifique.

La philosophie de l'histoire, telle que l'entendaient les métaphysiciens post-kantiens, passa de mode. La longue humiliation dont l'Allemagne souffrit par la faute de ses divisions entre 1815 et 1866 discréditait cette philosophie. On ne voulut plus croire aux lois de l'histoire tant que la mission allemande ne se réalisait pas. Car ces lois n'étaient faites que pour faire prévoir que cette mission se réaliserait sûrement. Mais ce qui ne passait pas de mode, c'est la croyance en cette mission. On se préparait à l'action avec moins d'assurance méta-

physique, mais avec une plus fiévreuse résolution d'aboutir. Les grands rêveurs pangermanistes étalent sur la carte d'Europe leurs ambitions sans mesure ; ce sont les Arndt, les Moltke, les Treitschke, les Paul de Lagarde, les Constantin Frantz (1). Ils établissent le *Credo* nouveau d'une Allemagne désabusée de philosophie.

Il est probable que Bismarck nourrissait, comme la majorité des autres Allemands, ces rêves. Mais, praticien réaliste, il savait en différer l'échéance. La Prusse a grandi par des alternatives d'expansion et de recueillement. Son histoire est une série régulière d'attaques brusquées dont aucune n'avait pu réussir que dans une Europe assoupie par une diplomatie prussienne cauteleuse, capable de dissimuler cinquante ans ses desseins, tandis que se continuait avec une exacte minutie la préparation militaire, prise au dehors pour un vain pédantisme. Après 1871, Bismarck découragea les rêveurs. Il savait venue l'ère du recueillement cinquantenaire. Mais ce qu'il encouragea, c'est le sentiment que la nation prit d'elle-même.

Les historiens allemands, depuis soixante ans, travaillaient moins à expliquer son passé à la nation allemande qu'à le glorifier. Pertz, Ranke, Max Duncker, Droysen se firent les bardes de la dynastie prussienne. La vieille croyance de Schiller se traduisait pour eux en descriptions historiquement appuyées de preuves : l'histoire entière semblait aboutir

---

(1) On trouvera leurs doctrines dans nos *Origines du Pangermanisme*.

à l'hégémonie allemande. Venue la dernière de toutes, sa civilisation moissonnait les fruits de toutes. Les historiens les plus enfoncés dans leur spécialité apportaient leur tribut d'encens à cette glorification. Ils cherchaient des régularités historiques qui assurent la durée définitive ou la décadence prompte des nations. Par un retour étrange et plusieurs fois répété, les formes politiques capables de survivre aux siècles étaient celles qui offraient des ressemblances avec l'Allemagne organisée par la Prusse.

Ernst Curtius avait paru un historien compétent, un peu grandiloquent, de la Grèce. Dans un recueil de discours intitulé : *Alterthum und Gegenwart* (*l'Antiquité et le Temps présent*, 1876-82), il dégageait l'enseignement pratique de son long labeur. Une amphictyonie sans force, une vague fédération d'États de même souche ethnique, qui, malgré les serments de fraternité échangés et l'assemblée chargée de l'arbitrage en cas de conflits, se déchiraient et trahissaient devant les barbares, c'était là la Grèce avant le danger des guerres médiques ; et quoi de plus semblable au Saint-Empire germanique? Comment faire d'un peuple déchu par la discorde une nation une et forte? La difficulté fut la même en Grèce et en Allemagne ; et toutes deux furent sauvées par le même moyen de salut. Il y fallut des hommes d'une trempe héroïque. La suprématie d'Athènes est assurée par Thémistocle et celle de la Prusse par le Grand Électeur, en une seule bataille. Fehrbellin est la Salamine prussienne (1). Autour de ce noyau,

---

(1) E. Curtius. *Alterthum und Gegenwart*. t. II, p. 212, sq.

formé par un État militaire dirigeant, on peut agglomérer des États vassaux désormais disciplinés. Entre l'Attique et la Prusse il y a cette grande ressemblance : leur pauvre sol leur interdit la paresse. Par eux-mêmes, ces pays sont des écoles de modération, d'économie, d'activité. De cette pauvreté vint la philoxénie d'Athènes, tandis que Sparte se renfermait dans la fertilité de ses vallées. Et quel pays plus hospitalier que la Prusse à tous les talents et à tous les courants intellectuels du dehors? Les difficultés de la croissance, comme aussi les raisons qui la favorisent, furent les mêmes. Comme Athènes avait eu un parti légitimiste spartiate ou perse d'esprit, ainsi la Prusse a eu une noblesse admiratrice de l'absolutisme autrichien ou russe, qui, pas plus que l'aristocratie athénienne, ne s'était montrée à la hauteur de sa tâche lors des guerres de l'indépendance (1). La notion même de l'État antique avait facilité la tâche d'Athènes. L'État prenait tout le citoyen. Il n'était ni un abri commode, ni un capital à exploiter, mais un édifice d'efforts vivants, fait d'abnégation, de fidélité, de sacrifices constamment renouvelés. La Prusse trouve des princes qui font revivre cette notion de l'État ancien, qui est de se donner tout à la collectivité (2). Ils insufflent cet esprit à la Prusse entière. Athènes seule avait assumé la mission de défendre la frontière grecque, que les cités ioniennes ne défendirent jamais. La Prusse seule assume la défense de l'Allemagne,

---

(1) E. Curtius. *Ibid.*, I, 310.
(2) *Ibid.*, II, 215.

abandonnée par tous les autres États. Une promptitude pareille dans l'acceptation des devoirs nationaux désigne Athènes et la Prusse pour l'hégémonie.

Dans la confédération ainsi cimentée, Périklès règne par la force du génie. Il achève les murailles. Il organise l'armée et la flotte. Il lie les alliés d'Athènes par des traités rigoureux. Il a dû accomplir cette œuvre de fer, parce que l'ancienne confédération était inutilisable, par la faute de Sparte. Croit-on qu'il ne lui fallut jamais user de rigueur, au dedans et au dehors? « Sous Périklès les droits démocratiques étaient suspendus en fait, » écrit Curtius (1), et il l'en admire. Faut-il ajouter qu'en parlant de lui il songe à un autre, au Périklès de Berlin?

« C'est une tout autre vie à Berlin... Ici on agit, on poursuit de grands desseins... Il se peut que provisoirement on mutile des libertés... Mais les occasions d'agrandir la puissance passent souvent très vite et irréparablement (2). »

Le Périklès athénien n'eut pas de successeurs; aussi Athènes cessa de croître. Le Périklès berlinois travaillait pour un avenir lointain. L'idée qui permit aux Grecs de résister à la Macédoine, l'idée d'une cité dont les membres étaient des cités, la Ligue achéenne, le *Bundesstaat,* Bismarck sut la réaliser tout de suite. La Prusse est devenue grande, parce que Bismarck sut emprunter à l'antiquité tout ce qui en elle a une valeur éternelle. C'est une hégémonie grecque que l'hégémonie des rois de Prusse.

(1) Lettre d'Ernst Curtius à son frère, 14 janvier 1865.
(2) *Ibid.*

Dangereuse assimilation. Car la Grèce périt sous les coups de Rome. Mommsen alors accourut pour démontrer que l'Empire allemand avait tous les traits de l'Empire romain. Le prédécesseur vrai de Guillaume I[er], c'est l'empereur Auguste. Le principat d'Auguste, qui ne fut ni la royauté ancienne ni la république, était un compromis de toutes les deux (1). Il emprunte à la première le commandement militaire, et à la seconde cette notion que le principat est une fonction publique, où les droits sont conditionnés par des devoirs. Autorité et liberté ne vont pas l'une sans l'autre dans l'Empire romain ; et en ce sens l'Empire d'Allemagne est un principat romain. Ses monarques ne sont pas seulement des princes, mais des fonctionnaires responsables devant la conscience publique. Mais ils sont aussi et surtout les créateurs de l'armée permanente prussienne, comme Auguste est le créateur de l'armée permanente romaine. La simple solidité de cette conception a permis à Auguste de fonder un État qui fut prospère cinq cents années : œuvre non de génie, comme celle de César ; mais de prudence et de lente patience qui ressemble merveilleusement à l'œuvre prussienne. A vrai dire, rien ne pouvait faire sombrer l'État romain si Auguste n'avait en deux choses manqué de prévision. Il ne sut prévoir ni pour son armée un effectif suffisant, ni pour sa dynastie un ordre de succession. Il s'en faut que les rois de Prusse aient commis cette faute. Pour comble, les généraux

(1) Le volume sur Auguste, et qui nous aurait donné la théorie du principat romain, est justement celui que Mommsen n'a pas écrit. Il aurait formé le t. IV de l'*Histoire romaine*. Les conclu-

d'Auguste eurent le malheur de rencontrer en Germanie un peuple autrement dangereux que « ce feu de paille du pays des Celtes et que l'élan de ses patriotes ». Au contraire, la dynastie de Prusse commande à ce peuple dangereux qui battit Varus. Et c'est pourquoi le grand fantôme que Drusus avait vu se dresser sur le bord de l'Elbe et qui lui cria : « Arrière ! » ne cessera pas de dominer l'horizon (1).

Depuis lors la Germanie est en marche : et son empire est plus durable que celui de Rome, parce que, pourvu de toutes les qualités romaines, il a su éviter les fautes des Romains, et qu'il ne rencontre pas d'ennemi qui soit son égal.

Mais si l'amphictyonie des Grecs n'a pu subsister devant le choc de Rome, et si la Rome impériale n'a pu supporter le choc des Germains, comment a pu être fondée cette Allemagne qu'il faut plus durable que la Confédération achéenne et que l'Empire romain ? C'est le grand secret politique de la transformation d'une confédération d'États en État fédératif. Seuls des peuples germaniques ont pu pénétrer jusqu'à ce secret. Sur l'histoire de la Suisse, des Pays-Bas, des États-Unis, Treitschke fait cette étude d'histoire comparée. Ce sont les pays classiques de la vie fédérative. Pays de contrastes, tous trois : la Suisse, avec ses contrastes de climats et de religion, avec ses vieux cantons ruraux opposés à ses villes : la Hollande, avec l'antagonisme de ses villes mari-

---

sions générales nous sont connues par un discours du 24 mars 1881, que l'on trouvera dans les *Reden und Aufsaetze*, 1905.

(1) « Mais ce cri d'*Arrière !*, dit Mommsen, nous le traduirons par : *En avant !* »

times zélandaises, de sa démocratie rurale frisonne, de sa noblesse belliqueuse des Gueldres ; les États-Unis avec leur aristocratie de planteurs au Sud, leur démocratie commerciale au Nord, leur libre agriculture dans le Far-West. Que nous enseignent ces trois grands peuples ? Que la confédération ne se transforme spontanément en État fédératif que dans les démocraties. L'État fédératif suppose deux conditions : 1° il faut que les membres de la confédération soient juridiquement égaux ; 2° il faut que le pouvoir central ne coïncide pas avec un des pouvoirs fédéraux. Conditions irréalisables toutes deux en apparence, si le pouvoir exécutif du *Bundesstaat* appartient à une dynastie. En Suisse, il n'est pas vrai, comme le croyait Zwingle, que « Zürich et Berne soient les bœufs qui traînent le char » : aucun helvétisme unitaire n'a pu s'établir. Ni la prédominance de la province de Hollande aux Pays-Bas ni celle de la Nouvelle-Angleterre aux États-Unis ne fondent une hégémonie. En Allemagne, il fallut briser les princes, avant de leur faire accepter l'Empire. Mais pourquoi se contenter de l'Empire fédératif, alors qu' « entre la Prusse et ses confédérés il y a la différence de la puissance à l'impuissance » ? C'est là le secret allemand. La forme du *Bundesstaat* semblait interdite à l'Allemagne. Pourtant la force prussienne l'a créé : c'est que cette force fait prospérer les libertés qu'elle a su ménager.

Ainsi se continue, dans des variantes nouvelles, la pensée de Fichte et de Hegel. De la comparaison entre la destinée allemande et les destinées des autres peuples, ces philosophes avaient conclu que

l'Allemagne est bénite entre les nations, parce qu'elle sait seule les secrets divins. La science historique comparée démontre qu'il y a une régularité des grands faits sociaux et que les faits par lesquels est assurée la prospérité durable des nations s'amoncellent pour l'Allemagne en un prodigieux amas de grandeur. Le peuple allemand est privilégié, non pas que sa destinée soit unique, mais parce qu'il totalise les expériences de tous les peuples et reste étranger à leurs imperfections. Encombrante apologie, qui a déjà l'inconvénient de fausser les perspectives de l'histoire. Mais elle devient dangereuse à partir du jour où la géographie se fait comparée à son tour et, de la généralité des faits de violence d'autrefois, dégage de prétendues nécessités qui ne font que prêter leur nom à des ambitions impatientes.

La plus vaste de ces enquêtes de géographie comparée est celle de Friedrich Ratzel, fondateur de l'Anthropogéographie. Ce n'est pas nous qui nierons la valeur de ce vigoureux et lucide esprit. Mais qu'il ait incurvé la science vers la pratique, qu'il ait été un bon patriote allemand avant d'être un savant, cela n'étonnera personne de ceux qui connaissent l'esprit des Universités allemandes.

Nous ne trouvons rien à redire au principe lamarckien qui inspire les recherches de Ratzel : entre les États et le sol qu'ils occupent il y a une relation étroite, parce que tout vivant se nourrit de la terre et que les États sont composés de vivants. Un État est un fragment d'humanité, mais aussi une parcelle de surface terrestre. Pour le géographe, un peuple est un groupement d'hommes qui, sans être néces-

sairement de même race ou de même langue, sont réunis par le territoire qui leur est commun (1). Organiser ce territoire, tirer parti de ses richesses et des facilités qu'il offre pour le trafic, consolider les avantages qu'il offre pour la défense, ou l'agrandir pour se procurer des avantages défensifs, des facilités de trafic, des richesses minières, végétales ou animales, c'est l'essentiel de la vie de tous les peuples. Cette lutte d'un peuple contre son sol imprime son caractère à toute sa vie collective. L'évolution d'un État est toujours un fait territorial. Les peuples qui s'en rendent compte plus ou moins clairement décident ainsi de leur destinée.

Les luttes historiques sont, pour Ratzel, des luttes entre peuples qui font une évaluation différente de la terre, ou entre peuples qui se disputent un sol dont ils ont reconnu toute la valeur. Un peuple cultivé qui apprécie la terre à un haut prix s'insinue dans les interstices des possessions d'un peuple primitif; c'est ce que font les Européens quand ils colonisent chez les Peaux-Rouges ou chez les nègres. Entre peuples civilisés, les guerres, qui ne sont plus des guerres d'extermination, ont depuis deux mille ans pour objet la conquête de la terre.

Du rapport exact entre les visées d'un peuple et son territoire dépendent sa force et sa durée; et il y a des peuples qui d'emblée font le mauvais choix. Les peuples de commerce maritime n'ont pas toujours le sens exact de la puissance territoriale. La destinée de la Phénicie, de Carthage, de la Grèce, nous

(1) F. Ratzel, *Politische Geographie*. 2e édit., 1903, p. 5.

apprend combien faible est la longévité d'une politique sans base territoriale suffisante. Ces puissances avaient le commerce du monde antique : les puissances continentales, la Perse, Rome prévalurent. La Hollande avait des factoreries à Manhattan, à l'endroit même où est aujourd'hui New-York. Elles sont rasées du sol, mais les paysans anglais ont fondé les États-Unis (1). Il faut entendre cette leçon : « Quiconque exploite commercialement des territoires au lieu de les occuper par des hommes en est tôt ou tard dépossédé. » L'Allemagne ne commettra pas la faute des grandes puissances commerciales de l'histoire. Son expansion ne sera pas une simple *Weltpolitik* de négoce. Elle prendra pied sur des terres nouvelles.

La France est la nation-type entre celles à qui fait défaut le sens du réel. Elle conquiert des territoires, mais elle n'a pas la population nécessaire à les occuper. Entre sa force et la surface où elle prétend s'étaler, il y a une disproportion, qui sera une cause de ruine. Mais elle a, pour elle et les peuples voisins, établi un principe qui est, dans une large mesure, opposé au principe territorial : le *principe des nationalités*. Elle veut que les États soient des peuples de même origine et de même langue. Régression que cela (*ein Rückschritt ins Unterritoriale*). « A la longue cette politique ne pourra pas se maintenir devant la politique géographique, qui tout d'abord envisage le sol. » La politique des nationalités ne fait œuvre viable que si elle agglomère des fragments de peuples en un État capable de les orga-

(1) Ratzel, *Politische Geographie*, p. 35.

niser et de les défendre. Le principe français tendrait à disjoindre des populations différentes de langue, de race et de civilisation, comme l'Autriche-Hongrie ou la Turquie, quand déjà un Étatisme superposé à elles les unissait par des tenons solides. Toute politique vraie, et par conséquent la politique allemande, sera géographique. Elle n'aura cure des populations (*ohne alle Rücksicht auf die Bewohner*). Elle ne se préoccupera que d'étendre et de fortifier son territoire. Mais comme des peuples voisins peuvent à merveille partager cette saine conception de la politique, leurs relations naturelles et inévitables seront l'état de guerre. Car il n'y a pas d'immobilité possible à la surface du globe. Les territoires qui enrichissent, ceux qui commandent les voies de communication ou ont une issue sur la mer, décident de la force durable, de la prolification future, de la vigueur avec laquelle aurait lieu la poussée stratégique ou navale. On tâche de se les arracher. Et ce ne sont pas les peuples primitifs qui font le plus souvent la guerre. Il y a eu de nouvelles espèces de guerre à mesure que la civilisation découvrait des moyens nouveaux de tirer parti du terrain.

On admirera toujours l'ingéniosité et la vigueur de l'analyse par laquelle Ratzel détermine l'influence que les groupements humains reçoivent de leur situation géographique. Il y a une éducation des hommes par l'espace, terrestre ou maritime. C'est dans cette description que Ratzel se révèle le successeur vrai de Hegel. Il ne se borne pas à une affirmation vague de l'influence du milieu. Il s'agit de possibilités précises, d'impossibilités

limitatives que l'espace et la situation ouvrent ou imposent.

Un espace étroit occupé par une population dense hâte la maturité de cette population. Les ressources économiques et les avantages politiques de son territoire sont plus vite connus et mis en valeur. Les petits États ont une grande histoire, de meilleure heure. Cela se vérifie pour les cités grecques, pour Rome, pour les villes italiennes de la Renaissance. Mais sans doute ils ne sont que des précurseurs. L'État-cité finit par s'absorber dans l'État-peuple. Les villes, foyers intenses de vie sociale dans un espace restreint, continuent alors à dominer les vastes étendues rurales (1). Les vastes espaces, où se meuvent à l'aise des populations clairsemées, mais obligées par le climat à travailler, engendrent des peuples d'ambition robuste et inculte. Un peuple placé devant la tâche de remplir et d'exploiter des espaces considérables tend à devenir un grand organisme d'exploitation économique. Ces tâches immenses effacent la préoccupation de la culture intensive et fine, effacent aussi les rivalités entre cités trop intensément vivantes. L'espace à conquérir remplit d'une espérance matérielle épaisse ces nations. Un grand souffle d'optimisme passe sur les États-Unis, sur l'Australie, sur la Russie. La Colombie britannique ne cherche plus à se séparer du Canada depuis que le Canadian-Pacific permet une exploitation intensifiée du sol à toutes deux. La querelle de l'Autriche et de la Hongrie s'est apaisée un

(1) Ratzel, *Politische Geographie*, p. 390-422.

temps par l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine.

La lutte des nations est au fond l'antagonisme de diverses conceptions spatiales. A la longue, ce qui triomphe, ce sont les conceptions spatiales vastes. Il suffit de mettre à leur service l'énergie qui occupera réellement les étendues conquises. L'énergie sédentaire et limitée par des conceptions spatialement étroites ne triomphera jamais. Tout ce qui fait la valeur des espaces privilégiés, tous les moyens qui permettent de « dominer l'espace », la vitesse, la fréquence, l'abondance large du trafic, Ratzel le sait à merveille. Il sait les fonctions de l'île ou de la presqu'île, de la situation côtière ou intérieure, de la montagne ou du fleuve. Il détermine comment les routes du trafic, multiples et emmêlées, se fondent en de larges artères où se déverse le courant puissant de la circulation maritime ou terrestre, et entre lesquelles se multiplient sans fin des artérioles elles-mêmes ramifiées. Il sait la garantie que donnent pour la sûreté stratégique les frontières de telle ou telle forme. Il peut dire ce qui cause l'invincible poussée de tous les peuples vers la mer.

Et une fois atteinte, cette mer que les Romains voulaient ouverte et libre *(mare natura omnibus patet)*, Ratzel nous apprendra pourquoi elle allume aussitôt les jalousies nouvelles et un besoin de domination qui n'admet pas de rivaux. C'est une éducatrice impérieuse que la mer. Mais elle n'accorde pas à tous les peuples les mêmes faveurs. Elle élargit l'horizon de tous ceux qui la touchent. Sparte, si martiale, n'eut jamais la largeur de vision que l'habi-

tude de naviguer et le souci de ravitailler une flotte et des stations navales nombreuses donnaient aux Athéniens. Pourtant, la mer ne favorise pleinement que ceux à qui elle est rude. La condition de Mégare est trop douce, près d'une mer semée d'îles, qui facilitent l'existence du marin, mais le dispensent de l'audace. Les Phéniciens, sur une mer sans îles, dépassent vite les navigateurs grecs de l'archipel. Mais à leur tour, les Celtes et les Vikings normands, dès qu'ils inventent l'art de naviguer, dépassent les plus aventureux Phéniciens. C'est que l'Atlantique a trempé leur courage. Venise recule dès que les Portugais et les Espagnols ont pris l'habitude de la navigation transocéanique. La mer crée d'emblée des puissances qui aspirent à la domination du monde. (*Das Meer erzieht Weltmachte.*) Rome, si constamment victorieuse sur terre, n'a pu devenir la Rome impériale que le jour où sa marine lui permit de jeter des armées à l'improviste sur n'importe quel rivage.

Rien de rapide comme la croissance d'une puissance navale. La Ligue hanséatique et la Hollande conquièrent la maîtrise des mers en une génération. Mais pas de rivalité plus acharnée que celle des grandes puissances de la mer. Athènes n'a pu supporter que Corinthe eût une flotte. L'Angleterre a dû toujours anéantir la force navale qui croissait le plus rapidement à côté de la sienne. Entre toutes les hégémonies, la maîtrise des mers est la plus ombrageuse et celle qui est le plus tenacement exclusive. Toute politique navale est agressive, et il n'y a de paix que le jour où il n'y a plus qu'une seule flotte

au monde. Ce moment est arrivé plusieurs fois. Rome n'est devenue la puissance incontestée dans le monde antique que le jour où la flotte carthaginoise fut détruite. L'Angleterre n'a la maîtrise des mers que depuis Trafalgar. Cette grandeur, pourtant, peut être aussi fragile que soudaine. Athènes a été ruinée le jour où les rois macédoniens ont su la couper de ses bases navales au dehors. La Hollande, Venise se sont effondrées d'un seul coup : la marine conquiert l'hégémonie, mais ne peut la faire durer. Il y faut une base territoriale suffisante. Rome a été unique au monde parce que, la première, elle a su joindre la puissance territoriale à la puissance navale. Voilà pourquoi l'Angleterre moderne est si vorace de terres nouvelles. Réussira-t-elle à se sauver du destin de Venise et de la Hollande? Si la seule chance de durer, pour un grand peuple, est d'être à la fois puissant sur terre et sur mer, quelle sera la juste part à faire à ses forces militaires et à ses forces navales? C'est le secret de demain; et Ratzel espère bien qu'on verra se reproduire le spectacle d'une puissance uniquement maritime et « balayée » du globe par une seule défaite.

Est-il besoin de dire que Ratzel songe à l'Allemagne pour la faire bénéficier des leçons de son enseignement? Il scrute le passé allemand avec son critère de la « politique géographique ». Qu'était-ce que ce Saint-Empire qui, de nom encore, subsistait en 1805? Un grand corps mou, animé d'une ambition spatiale exagérée, d'une véritable fringale d'espace. Non pas que ses desseins fussent dénués de sens. Un regard sur la carte montre l'Empire des Hohen-

staufen, sans doute plus étendu à l'ouest (jusqu'à la Meuse et jusqu'aux Cévennes), et moins à l'est (il lui manquait la Prusse, la Pologne prussienne, la Silésie, la Hongrie), mais, au total, très analogue à la Triple-Alliance d'hier, Italie comprise. Il y eut là un profond instinct du vieil empire; mais la fonction de l'empereur, sa vieille fonction royale de justicier omniprésent, était faite pour un très petit espace. Charlemagne, pour y suffire, a dû faire 12.000 lieues à cheval durant sa vie. Quelques grands empereurs purent faire comme lui. Les autres s'usèrent à la besogne. Il s'ensuit que les grands vassaux, les ministériaux s'enrichissaient, désobéissaient. L'Église, quoique unitaire et au service d'une idée spatiale plus grande, contribuait au morcellement, à mesure que ses monastères ou ses évêchés s'enracinaient au sol. L'empire dépendait de ces fonctionnaires nobles et ecclésiastiques. Ils en arrachaient des parcelles sans cesse. La prospérité même de ce grand territoire, où passaient de l'est à l'ouest, du sud au nord, les routes commerciales de toute l'Europe, était une nouvelle cause de faiblesse. Des villes naissaient en foule sur ces routes de trafic intense. Précocement, elles s'hypertrophiaient, devenaient puissantes et libres. Elles contribuaient à faire de l'Allemagne une sorte de Grèce médiévale, déchirée par des rivalités. La mer, unificatrice toujours, poussa un temps les villes hanséatiques à s'allier. Les larges et ambitieuses idées qui viennent de la mer, sont entrées en Allemagne par les villes libres fédérées, Lübeck, Hambourg, Brème, et toutes celles qui s'échelonnaient le long du Rhin et jusqu'en Bothnie. Le vieux

regret de List se réveille dans le géographe contemporain, de constater que la grande ambition maritime des Hanses n'ait pu se joindre à la grande ambition continale de l'Empire. Cette faute qui ne pouvait ètre évitée dans le passé, il suppliera donc l'Allemagne moderne de n'y pas retomber.

Rien n'est exact comme cette explication géographique des destinées de l'Allemagne, dans Ratzel. L'Allemagne ancienne, celle de l'ouest et du sud, se composait d'une foule de principautés et de baronnies indépendantes. Le morcellement commencé ne s'arrètait plus. Personne ne sentait le besoin et personne n'avait la force de maintenir l'unité. La petitesse d'esprit des Allemands d'autrefois venait de là. En qui pouvait naître le souci de l'ensemble, de la frontière à défendre, qui n'était qu'une périphérie lointaine, sur laquelle tous n'étaient pas situés? L'ancien Empire allemand a péri de ce morcellement.

Ces petits États si faiblement agglomérés colonisaient pourtant. Ils déversaient sur l'est, par delà la Saale et l'Elbe et le long du Danube, leur trop plein d'hommes. Ratzel remarque ici un fait général d'une importance immense. Les territoires de colonisation sont toujours plus étendus que ceux de la métropole. Comme les États du Far-West sont infiniment plus grands que les États de la Nouvelle Angleterre d'où ils sortent, ainsi, au temps de Rodolphe de Habsbourg, les Marches d'Autriche et de Styrie, celles de Brandebourg, sont vastes et d'un seul tenant. C'est pourquoi, une fois remplies de colons, elles devinrent le siège des monarchies dirigeantes.

Or, les petits États ne peuvent rien sans la protection des plus grands. S'ils gênent, ils sont absorbés. C'est pourquoi au seuil de XIXe siècle, un grand travail de démembrement se prépare. La France gouverne à l'ouest, l'Autriche et la Prusse continuent à l'est ce travail d'absorption des petits États allemands, entamé par elles depuis longtemps. Qui allait l'emporter? De 1800 à 1812, on crut que c'était la France. Après 1815, on crut que ce serait l'Autriche. En 1864 et en 1870, on n'eut plus de doute : on sut que c'était la Prusse. La colonie robuste dévora le vieux pays morcelé dont elle était issue (1).

L'importance de ce grand fait, c'est que les forces de centralisation en Allemagne l'emportent définitivement sur celles d'une désagrégation qu'on pouvait croire sans limites. La Prusse, et l'Allemagne conduite par elle, feront délibérément de la politique territoriale. Politique seule digne d'un État moderne, soucieux non de principes ou de sentiments, mais d'une vigoureuse croissance. L'Allemagne bénéficie de ce rare et dangereux privilège géographique en Europe : la situation centrale. Une telle situation est toujours menacée. Un peuple à qui elle est faite périt, à moins qu'il ne prenne une exceptionnelle vigueur. La menace sous laquelle il vit développe en lui des qualités de travail, de ténacité, de vigilance, de combativité. Il ne peut y avoir d'Allemagne que très forte; et l'Allemagne ne peut être forte que si elle est supérieure à tous ses voisins. Sans quoi son offensive, énergique sur un front, serait timide sur

(1) RATZEL, *Politische Geographie*, p. 195

tous les autres : et il ne faut plus d'Allemagne timide.

L'Allemagne moderne riche, comme aucun autre pays, de cités qui attestent que chacune de ses provinces fut dirigeante un jour, est par là un pays très cultivé, animé tout entier de l'ambition expansive de ses grandes villes. Ces villes ne sont plus rivales comme autrefois. L'Allemagne sera donc forte comme la Prusse, et animée de l'appétit d'espace insatiable des Prussiens. Or, de nouvelles conceptions spatiales ont surgi : celle d'une plus grande Angleterre, d'une Amérique unifiée, dominant deux Océans. Ratzel ne veut pas que le rêve spatial de l'Allemagne soit moindre. L'Afrique et la Chine, l'Australie, l'Amérique du Sud vont à la désagrégation. De ce partage nouveau du globe, il ne sera pas dit que l'Allemagne reviendra les mains vides. Voilà pourquoi Ratzel, en 1902, veut pour l'Allemagne une flotte puissante. « Être puissance mondiale veut dire être puissance maritime (1). » Il faudrait savoir seulement ce que c'est qu'une puissance mondiale. Ratzel est mort trop tôt, pour nous le dire. Un détail prouve cependant combien la science allemande, quand elle généralise, est déchue du niveau de la philosophie d'autrefois. Les généralités de Ratzel se trouvent presque toutes déjà dans Hegel. « La mer, disait Hegel, donne avec le sentiment de l'illimité le courage de franchir toute limite ; » elle « invite l'homme à la conquète, à la rapine ». Hegel aussi savait que les différences de l'étendue matérielle

(1) V. plus bas. p. 106.

fournissent les possibilités dont vit l'esprit. Mais la géographie fournissait l'infrastructure de la vie spirituelle. Les « Empires de l'espace », comme la Chine, il en méprise l' « histoire sans histoire » *(eine ungeschichtliche Geschichte)* quand il les compare à quelques peuples très petits dont la floraison et la décadence, rapides peut-être, se sont passées dans un espace très étroit, mais comptent pour tous les temps. La science allemande moderne s'en tient à ce qui fait la condition négative de la vie supérieure, et non à cette vie même ; elle prend parti pour les « empires de l'espace ».

Ce que Ratzel ne définissait pas, ses élèves le définissent : la puissance « mondiale » que veut être l'Allemagne. Des publicistes impérialistes tels que Arthur Dix appliquent les principes, posent les conclusions. Plus d'équilibre européen, désormais. Que serait-il si l'Angleterre peut avec ses colonies former un Empire huit fois plus grand que l'Allemagne avec les siennes ? Il ne peut plus être question que d'un équilibre mondial. Des points d'appui sur les principales mers, des territoires groupés autour, un multiple et solide réseau pour les relier entre eux et avec la mère patrie, voilà l'armature d'un Empire mondial futur. Il y a cinq de ces Empires : 1° l'Angleterre, par le Canada et l'Australie, rayonne sur deux océans. Elle jalonne de points d'appui tous les territoires du Nil au Yang-Tsé, du Cap au Caire ; 2° le Japon veut l'Asie orientale et le Pacifique ; 3° les États-Unis veulent le Pacifique et l'Amérique du Sud ; 4° la Russie cherche des débouchés sur la Méditerranée, le Pacifique et l'Océan Indien ;

5° la France arrondit un grand Empire colonial dans l'Afrique du Nord. Quelle sera la part allemande ? Elle sera d'étendre son influence de la mer du Nord au golfe Persique. Sa prolificité prodigieuse la pousse inéluctablement. Dix se trompe s'il croit, en 1911, qu'à l'alliance austro-germano-turque se joindra la Roumanie. Sur les lignes générales du plan gouvernemental allemand, il ne se trompe pas. « Procurer de l'espace, de l'air et de la lumière » au peuple allemand sans cesse accru, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce n'est pas seulement lui procurer des débouchés, en veillant jalousement à maintenir la porte ouverte sur les marchés du monde. C'est avant tout contrecarrer les projets d'agrandissement que l'Allemagne connaît ou suppose aux autres puissances. Tenir en échec le Japon en Chine ; les États-Unis dans l'Amérique du Sud ; la Russie en Perse et en Turquie, la France au Maroc, l'Angleterre partout : c'est là ce que l'Allemagne appelait sa volonté de paix. Mais cette paix qu'elle voulait, c'était une attente durant laquelle elle pouvait s'armer mieux, pour imposer un partage qui lui serait plus profitable :

« Jamais la répartition du monde ne sera définitive : plus, à un moment donné, elle s'exprime à grands traits, plus nombreuses sont alors les oppositions qui surgissent, et d'autant plus proche est un nouveau partage (1). »

Le plan que recommandaient les géographes allemands était de susciter ces hostilités éparses, de les souder dans un vaste soulèvement et de commencer alors « le nouveau partage ».

---

(1) V. plus bas, p. 125.

Très net chez Ratzel, menaçant chez Arthur Dix, le plan est beaucoup plus masqué dans l'historien Karl Lamprecht. Il n'y avait pas de société pacifiste internationale où ne figurât ce pangermaniste notoire, mais pas d'association de pangermanisme militant où ne figurât ce pacifiste. Comment cela se peut-il? Il ne faut pas le soupçonner de duplicité. Un Allemand est un vivant antagonisme. Il est très capable de se dire pacifiste et d'exiger une flotte qui « suffise à cette exigence première et dernière, l'anéantissement de l'ennemi (1) ». Ces velléités sont-elles conciliables?

« Qu'elle se répande donc à travers le monde, s'écrie Lamprecht, cette culture allemande de la guerre et de la paix ! (2) »

Quand Lamprecht adhère au *Verein für internationale Verstaendigung*, il propage « la culture allemande de la paix ». Quand il demande l'« anéantissement de l'ennemi », il propage « la culture allemande de la guerre »; dans les deux cas, il est toujours un pionnier de la « culture allemande ». Mais, « l'anéantissement de l'ennemi » est « l'exigence première et dernière ». Cette exigence satisfaite, il y a place pour la culture de la paix.

La chance de Karl Lamprecht, impatient sa vie durant de généralisations historiques dont il n'avait pas la force, a été de rencontrer à Leipzig un homme d'idées générales vigoureuses, Friedrich Ratzel. Il a pu alors greffer sa sociologie historique fragile sur une sociologie géographique plus robuste. Mais il a

(1) V. plus bas. p. 132.
(2) V. plus bas, p. 170.

été saisi à jamais par la pensée pangermaniste de Ratzel. Il glissait ainsi dans le sens de son inclination. Ses cours périodiques sur la guerre de 1870-71 à l'Université de Leipzig avaient toujours eu un succès de chauvinisme qui déchaînait jusqu'au délire le trépignement par lequel les étudiants allemands témoignent leur enthousiasme. Lamprecht est exactement l'homme de sa doctrine; pour lui, toute la difficulté avait toujours été de savoir comment se concilient, dans leur influence historique, les mouvements d'une pensée sociale (*soziale Psyche*), où nous plongeons tous, avec l'action des génies qui en émergent. Il est emporté dans la grande marée de la mégalomanie collective des Allemands. Mais rencontre-t-il un vigoureux nageur, comme Ratzel, qui a choisi d'en suivre le courant le plus furieux, il se laisse prendre à la remorque.

Toute sa vie, Lamprecht s'était demandé à quoi tiennent les fluctuations de la conscience collective des peuples. La lecture de Marx l'avait convaincu que ces fluctuations sont dues à des causes économiques et à des luttes sociales. Alors Ratzel survint. Sans doute, la conscience collective est une mer traversée de courants. Encore lui faut-il un récipient. Elle a un fond sur lequel elle roule et qui fait sa pente, des digues qui la limitent. C'est le territoire qui fournit ces limites et ce fond. L'Allemagne, depuis des siècles n'a que deux frontières fixes, la mer au nord, les Alpes au sud. A l'ouest et à l'est, ses lisières ont toujours été mobiles. Pourtant même au sud, l'Allemagne, un temps, débordait. Ratzel, comme Bismarck, tient la Triple Alliance de 1878

pour la restauration de l'ancien Saint-Empire des Hohenstaufen, étendu à l'Italie (1). Des raisons de commerce, des raisons de sûreté militaire, de vitalité expansive la poussent. Mais la géographie a toujours délimité le bassin où devait se répandre la coulée germanique.

De ce grand corps du Saint-Empire, il reste une masse, solidement reconstituée en 1870. Autour, comme des moraines égarées par le glissement du vieux glacier médiéval qui s'est retiré, restent des blocs détachés : la Hollande, la Belgique, la Lorraine, l'Alsace, la Suisse; beaucoup d'enclaves dans les pays baltiques, la Transylvanie, jusqu'au fond de la Russie, attestent l'esprit aventureux d'une ancienne émigration. Comment le peuple allemand n'essaierait-il pas de réunir à lui ces fragments épars du germanisme ? Pourtant la gloire de l'Allemagne, après avoir été longtemps sa plaie, c'est son émigration moderne. Elle date de la Renaissance. Les massacres de la guerre de Trente ans l'avaient interrompue. Au XIXe siècle, elle reprend. Des explorateurs, des savants, des commerçants, des missionnaires ouvrent les voies. Est-ce seulement pour connaître ? Il n'y a pas une de ces tentatives qui n'ait été, au fond, orientée vers des fins de puissance; et les plus désintéressées sont celles qui ont été les plus fructueuses pratiquement. Une fois les voies d'accès connues, le développement capitaliste y a poussé ses locomotives ou ses paquebots. Main-

(1) LAMPRECHT, *Deutsche Geschichte der jüngsten Vergangenheit und Gegenwart*, 1913, t. II, p. 222.

tenant tous les continents, le Brésil, les États-Unis, les côtes de Chine sont peuplés d'Allemands. Et si « la mer qui trempe l'énergie morale, émancipe aussi le regard de l'esprit », comme le redit Lamprecht après Hegel et Ratzel (1), quoi d'étonnant que la nation allemande, enrichie, drue de capitaux impatients de se placer, gonflée de produits industriels à écouler, veuille diriger cette expansion dont ses citoyens, par millions, ont pris la libre initiation durant un siècle?

Quelle politique tirer de là? Celle que dictera à la jalousie et à l'appétit allemands la comparaison avec les autres grandes puissances. Quelle apparence que la Russie, sans industrie adulte, la France sans natalité puissent exploiter leurs immenses territoires? Dans le monde, ce qui décide, c'est la natalité et la puissance économique. Le globe est fait à souhait pour l'Allemagne et pourtant il n'appartient pas à l'Allemagne. Dans l'Amérique du Nord, le germanisme, qui a tant fait pour les États-Unis, sera absorbé par la nation américaine. Après avoir tout fait pour le monde, le germanisme européen, avec ses ramifications au dehors, sera-t-il absorbé par la nation anglaise?

Ainsi l'Allemagne, qui ne craint ni la France dépeuplée ni la Russie arriérée, et qui croyait avoir l'Autriche-Hongrie et l'Italie pour vassales, se reconnaît deux rivales aussi : l'Angleterre et les États-Unis. Périra-t-elle entre les deux, comme autrefois

(1) V. plus bas, p. 147.

Venise entre Byzance et l'empire d'Occident? « Cette heure n'est pas venue encore (1). » Il ne faut pas qu'elle vienne.

Pour qu'elle ne vienne pas, il faut une politique inspirée à la fois de la tradition romantique, où le fanatisme collectif allemand a puisé sa force, et de la sociologie marxiste et ratzélienne, qui le détourne de l'utopie pour l'installer dans le réel. La Psyché sociale allemande risque de se disperser dans le monde. Lamprecht conseille d'abord de la rétablir dans son intégrité. L'État allemand n'est pas seulement un État territorial : il ne se limite pas aux poteaux rouges-blancs-noirs de sa frontière. Il est partout où il y a des Allemands réunis avec le souvenir de la patrie. Il est la vivante corporation allemande répandue sur la planète. En maintenir la cohésion par une foule de sociétés d'instruction religieuse ou scolaire (2); conserver la religion des paysans expatriés; les habitudes de sociabilité allemandes dans les milieux commerciaux; associer le casino et l'église, la charité et le jeu de quilles ou la gymnastique; inonder de bibles, de livres de sciences et de journaux les colonies d'Allemands établies à l'étranger, voilà la tâche urgente et quotidienne. « Qui voudrait nier qu'il y ait, même aujourd'hui, un dieu chrétien germanique (3)? » Toutes les fois que trois Allemands sont réunis pour boire de la bière allemande, pour fonder une usine allemande et

(1) V. plus bas, p. 155.

(2) V. plus bas, p. 136 sq., la liste de ces sociétés.

(3) LAMPRECHT, *Deutsche Geschichte der jüngsten Vergangenheit*, II, 484 : « Wer wollte läugnen, dass es auch heute noch einen germanischen Christengott gibt? »

conclure un marché allemand, ce dieu germanique est présent parmi eux. Il appartient à l'État allemand de prendre en main cette propagande qui entretient l'orgueil de la culture allemande et en impose l'admiration aux peuples qu'elle envahit. Les subsides de l'État alimentent donc en foule les fondations universitaires, les créations de chaires ou d'hôpitaux, les missions scientifiques. Après la propagande, quand l'esprit des peuples est prêt, viennent le souci des intérêts allemands, le soin d'insérer des clauses étudiées dans les traités de commerce ; les primes d'exportation accordées à l'industrie allemande pour tuer la concurrence; les câbles télégraphiques sous-marins qui monopolisent les renseignements; les visites solennelles des vaisseaux de guerre chargés d'étaler l'appareil de la force allemande; enfin, la négociation de « sphères d'intérêts » allemandes qui seront plus tard des annexions. Ainsi, sur toutes les côtes, et jusqu'au fond des continents se fait l'infiltration par le peuplement allemand, par la mentalité allemande, par le négoce allemand.

Surtout, l'État allemand n'admettra plus une cession de territoire sans qu'il en ait sa part. L'État corporatif et personnel se trouve donc être État d'expansion, « État tentaculaire ». Lamprecht ne nie pas qu'il suppose « le culte de la force et du succès, symptôme à lui seul d'une ère de libre entreprise ». En effet, cette libre entreprise, œuvre du capital organisé, reçoit l'appui de l'armée et de la flotte. Par là, une nouvelle notion de la grande puissance est née. Aucun principe de nationalité ou de démocratie n'y pourra résister. Cette puissance nouvelle,

c'est une grande puissance constituée sans considération de nation ou de race; une forte masse, réunissant ses forces pour de redoutables actions au dehors. Conception tout aristocratique et absolutiste, toute pleine de la croyance en l'action des fortes personnalités dirigeantes (1). Un empire de la nouvelle espèce veut à sa tête un héros et un maître, séduisant, impulsif, de volonté tempêtueuse.

Quelle sera son œuvre? Peut-elle tout de suite être commencée ou achevée? Non certes. De même que l'Angleterre, occupée à la guerre des Boërs, a dû négliger ses intérêts en Chine, et que la Russie ne peut à la fois s'occuper du Pacifique et de l'Atlantique, l'Allemagne devra temporiser. Il suffit qu'il n'y ait pas une cession de terres nouvelles sans son consentement ou sans qu'elle en ait sa part. Il suffit de ce « communisme » mondial où, dans le partage des proies qui restent, les avantages ne peuvent tous aller à un seul. Cette jurisprudence provisoire à laquelle Lamprecht adhère lui permettra de se dire pacifiste. Mais la guerre suivra. Ce sera l'achèvement de la patrie allemande, englobant toutes les terres abandonnées par le Saint-Empire, étendue jusque par delà les océans, et la loi de Ratzel se vérifiera sur cette plus grande Allemagne : « *Das Volksganze will ein Naturganzes werden.* » Suprême vérification de la doctrine de Hegel qui veut que toute grande personnalité morale s'empare, pour durer,

(1) Lamprecht, *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*, II, p. 2, 1904 : « Ein neues Machtideal, das in aristokratisch-absolutistischem Wesen wurzelt und verankert ist. »

d'une réalité extérieure qu'elle s'approprie et qu'elle forme à son image.

III. — La Suprématie de la Race et de la Culture allemandes.

Si l'esprit de Hegel se retrouve, déformé et épaissi, chez les sociologues historiens et géographes, l'héritage de Fichte a passé surtout aux théoriciens de la race et de la civilisation ; un travail détaillé pourrait seul apporter toutes les preuves de cette intéressante filiation. Depuis le cinquantième anniversaire de la mort de Fichte, les *Discours à la Nation Allemande* ont vraiment été médités par tous les hommes cultivés d'Allemagne; Ferdinand Lassalle et Heinrich von Treitschke se côtoient parmi ceux qui les glorifient.

Bayreuth fut un foyer de cette propagande, qui s'ingénie à prouver que la nation allemande est prédestinée. La tentative même du drame lyrique avait toujours tendu à réaliser l'œuvre d'art primitive qui symbolise la venue de l'héroïsme germanique libérateur. La théorie du verbe dramatique, dans Richard Wagner, est tout inspirée de la théorie fichtienne du privilège attaché aux langues germaniques. Ami de Gobineau, dont il a le premier proclamé la gloire, Wagner a professé politiquement toutes les idées de Constantin Frantz (1). Son ambition principale cependant fut de créer la forme d'art par laquelle l'Allemagne prévaudrait dans la culture intellectuelle

(1) V. nos *Origines du pangermanisme.*

de l'Europe comme, par la guerre, elle prévalait politiquement. L'art allemand et la politique devaient avancer d'une même poussée victorieuse. Ce n'est pas sans raison que des pangermanistes contemporains s'autorisent du manifeste ingénieux sur *Deutsche Kunst und Deutsche Politik* (1).

On ne méconnaîtra pas ici que Richard Wagner, dans ses manifestes, combat la monarchie prussienne comme infidèle à l'esprit allemand et réclame pour le Sud la primauté intellectuelle. La gloire fantomatique du Saint-Empire germanique est celle qu'il pleure. Mais nous importe-t-il que les monarques qui ont besoin de subir à nouveau le baptême (*die Wiedertaufe*) de l'esprit allemand soient prussiens ou bavarois? Cet esprit, quel est-il? Il a, selon Wagner, un immense privilège : le don de concevoir avec spontanéité la « pure humanité » (*das Rein-Menschliche*). Il a seul su restituer l'esprit de la pure antiquité. Il aurait mérité de restaurer l'esprit du pur christianisme. Les intérêts d'un monarque espagnol, Charles-Quint, ont poussé la Réforme dans le schisme fatal. Il faut reprendre l'œuvre interrompue alors et qui est la vocation propre des Germains. Hellénisme et christianisme, l'œuvre d'art et la civilisation ne peuvent rien joindre de plus grand; et c'est dans la synthèse de ces deux formes d'esprit, déclarées inconciliables par Heine, que consiste la Réforme wagnérienne.

Impossible effort de conciliation, réplique Nietzsche, et immorale ambition. Il n'appartient pas au

(1) V. Ernst Jaeckh, *Das groessere Mittel-Europa*, 1916, p. 14.

plus philistin des peuples de se dire grec; aux plus hyperboréens des barbares de se dire chrétiens. L'esprit européen se forgera d'un alliage plus complexe, que le creuset allemand ne peut pas contenir. Depuis lors, la querelle est ouverte sur la question de savoir *ce qui est allemand* et quel privilège de race ou de culture doit enorgueillir le peuple allemand. La domination politique est vaine sans un tel privilège: et sans lui, elle n'est même pas certaine de durer. C'est l'inquiétude que trahissait, en 1890, un livre brillant, contesté, admiré, d'un écrivain qui épuisa par lui sa verve, mais qui, d'emblée, conquit la gloire : *Rembrandt éducateur* (*Rembrandt als Erzieher*), de l'archéologue Julius Langbehn.

Insolent livre dont le titre pastiché trahissait la rivalité avec Nietzsche. Le contenu par surcroît était anti-wagnérien et anti-nietzschéen à la fois. Il combattait en Wagner la révolte du Sud allemand et affirmait la suprématie du Nord. Il combattait en Nietzsche l'européanisme. pour affirmer la suprématie pangermanique.

Pourtant le problème qui se posait à l'Allemagne d'après 1870, personne ne l'avait discerné avec autant de perspicacité que Richard Wagner; et c'est au problème de Wagner que s'attaquaient tous ces jeunes pangermanistes, même quand ils se disaient anti-wagnériens. Que l'Allemagne de 1870 fût forte, personne n'en doutait. Elle était savante aussi, c'était l'évidence même. Mais de quelle qualité était sa civilisation intellectuelle? Là-dessus les plus délicats, en Allemagne même, étaient pris d'hésitation. Ni la prédominance militaire, due à un bon corps

d'officiers et de sous-officiers, ni le bon dressage d'un corps discipliné de professeurs d'Université, ni la diffusion étendue des connaissances secondaires et primaires ne font les nations profondément cultivées. Le peuple allemand était obligé de promettre à l'Europe une culture supérieure pour se faire pardonner son hégémonie. C'est parmi ces systèmes foisonnants qui affirmaient avec force et avec prétention une primauté intellectuelle de l'Allemagne égale à sa victoire militaire, qu'il faut situer le livre de Langbehn.

Une affirmation se dresse au centre du livre, comme de tous ses congénères : la Prusse demeurera l' « épine dorsale » de l'Allemagne ; et l'Allemagne nouvelle a besoin de cette armature prussienne. La culture allemande s'accommodera du militarisme prussien, ou il vaut mieux qu'elle périsse. Mais il n'est pas fatal qu'elle périsse. Entre l'État militaire et l'État artiste il n'y a pas incompatibilité. Et Langbehn de multiplier les comparaisons lyriques : « Le myrte n'émousse pas l'épée, il l'orne... La Prusse a donné la coupe ; que l'Allemagne donne le vin (1). » Cette supériorité de l'Allemagne sur la Prusse, en matière de civilisation, que Constantin Frantz affirmait, Langbehn l'admet aussi. Il n'en déduit nullement qu'il faut défaire l'hégémonie prussienne. Il est entendu, pour lui, que la culture berlinoise est un américanisme hâtif, préoccupé de lucre et de luxe, riche en hommes énergiques et capables d'organiser au sens administratif et gouvernemental.

(1) *Rembrandt als Erzieher*, p. 201 sq ; 111.

Les créations spontanées de l'esprit supposent d'autres dons. N'en est-il pas dans la culture prussienne? Dans le militarisme de ce peuple robuste, l'esprit *sous-officier* domine trop souvent. Est-on sûr que l'esprit *officier* n'exige pas des qualités d'où peut naître une culture artiste? S'il est vrai qu'une civilisation raffinée ne germe que dans les peuples en décadence, ce n'est pas cette civilisation dont veut l'Allemagne. Il lui faut donner un exemple inouï dans l'histoire : celui d'une nation qui se civilise, sans perdre de sa force. Il faut voir de près quels sont les talents par où la Prusse est devenue forte : et voir s'ils ne sont pas susceptibles de culture supérieure.

La force allemande est en Basse-Allemagne; et le peuple bas-allemand est un peuple de vigoureux colons. C'est par cette qualité qu'il a conquis sur les Slaves les rives de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule. La cellule de la vie sociale prussienne, c'est la terre paysanne, avec son maître fruste, énergique et pieux, qui gouverne en rude patriarche son monde de valets de ferme. Du haut en bas, l'Allemagne est ainsi une hiérarchie de maîtres et de valets, laborieusement unis, où ne se tolère aucune méconnaissance de la discipline et du rang social. Le roi, pareillement, est un paysan, et exerce un pouvoir patriarcal sur une cour de hobereaux, paysans comme lui (1). Entre le roi et la démocratie rurale, l'aristocratie interposée est donc toute rurale aussi. C'est ce qui fait que, dans cette hiérarchie les

(1) *Rembrandt als Erzieher*, p. 126.

formes de l'autorité engrènent toujours si parfaitement dans des formes d'obéissance toutes prêtes pour elles. De Luther à Moltke, en passant par Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz, York, Bülow et Bismarck, les grands Allemands du Nord sont de vraies têtes de paysans au physique. Ce sont aussi des cerveaux de paysans. Pas l'ombre de libéralisme dans ces têtes. Cela est bon pour les Slaves. Ces longs et solides gaillards, aux yeux bleus et brillants, qui allient la prudence à la hardiesse, sont des conservateurs nés, qui aiment l'ordre et savent le prix d'un commandement impeccablement exécuté (1).

De cette humanité fruste, il s'agit de tirer une culture. On le peut. L'artiste bas-allemand aussi est un paysan. Il est près du peuple, quand il s'appelle Shakespeare ou Beethoven, et il est roi, par la grâce de Dieu, dans son art, comme le paysan sur son champ (2). Il est sincère et cruel comme l'officier allemand, quand il s'appelle Hebbel. Il est fait d'intelligence limpide et dure : mais aussi de sentiment, d'ombre graduée comme sur les tableaux de Rembrandt. Tous ces noms symbolisent les grandes qualités de la culture bas-allemande. Elle pourra revivre, quand l'américanisme berlinois provisoire aura disparu ; quand l'esprit officier aura rétabli la hiérarchie vraie des instincts et des idées, nécessaire après le désordre causé par les événements. « L'Allemand s'est militarisé, qu'il se civilise maintenant, de gré ou de force (3). »

(1) *Rembrandt als Erzieher*, p. 127, 129, 156.
(2) *Ibid.*, p. 127, 199.
(3) *Ibid.* p. 112.

Naïve conception, qui imagine qu'on peut commander l'art et la poésie comme on commande des bataillons. On l'a dit depuis longtemps : « En mettant à part le prodigieux jaillissement spontané de la musique allemande, la plupart des arts, la littérature, la sculpture, la poésie, sont le résultat d'un travail lent et difficile d'imitation, de reproduction artificielle, aidé, provoqué par l'étude des règles, des pratiques, des modèles empruntés à l'étranger (1). »

Conception astucieuse pourtant dans son ingénuité. Ces modèles, où les prendre? On cite Shakespeare, Rembrandt, les Danois et les Norvégiens modernes. Pourquoi eux? C'est que selon Langbehn, ils sont Bas-Allemands. On peut emprunter aux peuples germaniques du Nord qui ont le don de la création spontanée en des arts où l'Allemagne est restée subalterne. On les annexe par l'esprit. Un jour, on les annexera politiquement.

« Le temps viendra certainement où les Hollandais, les Anglais, les Danois, les Suédois salueront, non seulement en Luther, mais encore en Bismarck, leurs parents par l'esprit... La politique actuelle de l'Allemagne est une politique de races. Elle s'applique principalement aux populations de l'intérieur du pays. Mais elle devrait d'abord, par les idées, *puis peut-être ensuite d'une manière plus effective, s'étendre sur les populations germaniques du dehors* (2). »

De ces nations germaniques du dehors, la plus puissante et la plus récente c'est les États-Unis. La Grande-République, elle aussi, est de souche

(1) Emile Grucker, *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*, 1883, t. I, p. IX.
(2) *Ibid.*, p. 231, sq.

bas-allemande. Comment ne s'établirait-il pas une hiérarchie entre les peuples, fondée sur la « supériorité intrinsèque » de quelques-uns? L'ancienne politique était continentale. Par elle, l'Allemand aristocrate gouverne l'Europe; démocrate, il gouverne l'Amérique. L'ère d'une politique intercontinentale s'ouvre. A qui donnera-t-elle le sceptre du monde? Ce n'est même plus une question de force. Politiquement, les Allemands ont *the mastership of the world* et les États-Unis n'échapperont pas à leur emprise. Le problème est de savoir si la maîtrise allemande est reconnue par les esprits. Ce sera l'œuvre de cette culture allemande, qui fera du dernier des Allemands un caractère personnel, artiste, philosophe, synthétique, religieux, libre (1). Après quoi « la parole qui proclamera la vérité allemande proclamera en même temps la puissance allemande ». Puissance de paix, mais qui ne souffre pas d'être désobéie; puissance d'impartialité, mais sans faiblesse, et qui investira l'Allemagne du rôle de justicière entre les nations (2).

* * *

Périodiquement surgissent ces apôtres de la culture allemande, vaticinant et citant les peuples à la barre de l'Allemagne. A l'issue du siècle ouvert par Fichte, ils sont légion. Ils infestent la littérature, l'art et la

(1) Emile Grucker, *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*, 1883, t. I, p. 292.

(2) *Ibid.*, p. 230.

politique. Georg Michaël-Conrad, dans *Die Gesellschaft*, roule ses « doubles muscles » de lansquenet matamore. Julius Hart débarque des marécages de la plaine westphalienne pour annoncer l'Évangile de son « Nouveau Dieu » et prédit, lui cent millième dans l'effroyable phalange des pédagogues, la chute définitive des Latins :

« Regardez autour de vous; le monde latin s'effondre. Partout les cloches funèbres qui sonnent la mort de la civilisation latine... Prépare-toi, humanité! L'Aryen du Nord a atteint l'âge viril... Il vous a souvent semblé une énigme, un mystère, cet homme des pays de brume : le grand esprit de la solitude, qui n'a besoin de personne et appartient tout à tous... Laissez-le se mettre au travail et la civilisation prendra peut-être un autre visage... Ne le croyez pas trop inoffensif, cet Aryen du Nord... Écoutez, des cavaliers d'Apocalypse passent dans les airs! (1) »

Julius Hart, et ce groupe de la *Neue Gesellschaft* de Schlachtensee, d'où sont sortis tant de poètes de la plus récente génération, annoncent froidement que le dernier Latin est mort à Sainte-Hélène en 1821. Même littérateurs, ces Allemands de la fin du XIXe siècle ne conçoivent de civilisation supérieure que sous l'armure du militarisme impérialiste. Napoléon est mort : c'est donc qu'il y a à recueillir son héritage ; et l'héritier prédestiné, c'est le Germain.

Friedrich Lange, qui créa le *Deutscher Bund* en 1894, était venu de Goslar (2). Il avait vingt-deux ans. C'est l'âge où un Allemand frais émoulu de l'Université fonde communément une religion nou-

---

(1) JULIUS HART. *Der neue Gott*, 1899, p. 114, 116.

(2) V. sur son plan d'expansion allemande notre *Pangermanisme continental sous Guillaume II*, p. XLVII, sq., 156 sq.; notre *Pangermanisme colonial*, p. XXVIII sq.; 58 sp.

velle. Cette religion est toujours pareille : faire durer l'émotion sacrée des guerres d'affranchissement, *die weihevolle Stimmung der Freiheitskriege.* Mais on veut la garder pour la conquête. Est-ce légitime? C'est, répond Friedrich Lange, une si profonde fermentation que rien ne pourra arrêter l'élan des énergies qui en naîtront. Le bouillonnement trouble d'un sang jeune que ces adolescents allemands sentent à la vingtième année, ivres encore des banalités fanatiques dont les gorge leur enseignement officiel, ils le prennent pour le remous profond des Renaissances qui se préparent. Il va éclore de l'inconnu, dit Lange, une mutation brusque de toute la mentalité sociale, annoncée par une joie avant-coureuse, et elle s'empare d'abord des âmes les plus sensitives. Les normes les plus anciennes, les traditions, les coutumes, les lois retournent devant le tribunal de la personnalité créatrice d'où elles émanent, qui les ratifie sans cesse à nouveau et qui les anéantit d'un décret souverain.

On va saisir là une des plus profondes confusions de l'esprit allemand. Il n'est pas rare qu'on tienne l'individualisme pour un « fruit de Germanie » (1). La thèse eût fait sourire Nietzsche. Nos catholiques romains se heurtent à la doctrine protestante du salut individuel, comme à la pire hérésie. Ils la

(1) La formule est de M. Charles Maurras, dans *La France se sauve elle-même*, 1916, p. 327. Tout le livre, d'ailleurs si éclatant, de M. Louis Raynaud sur l'*Histoire générale française en Allemagne* repose sur la même interprétation, chez lui plus complètement contradictoire. Car si l'Allemagne a emprunté autant dire tout ce qui lui sert de civilisation, n'a-t-elle pas donné ainsi la preuve la plus manifeste de son état d'esprit grégaire ? Pour être individualiste, il faudrait être créateur.

croient allemande, et concluent : tout individualisme doit donc être allemand. Si la déduction était exacte, le peuple allemand serait le plus révolutionnaire de tous les peuples. Il en est le plus discipliné et le plus grégaire. Que ce sentiment collectif délirant donne aussi à tout Allemand un orgueil personnel plus plastronnant, qui en doute? Et de là une confusion, la plus naturelle, la plus primitive, la plus naïve, la plus commune. Dans cette plénitude de soi, quelle sera son attitude devant la norme qui le discipline? Il fait semblant de la juger, quand déjà instinctivement il lui obéit. Ce Friedrich Lange invoque une personnalité créatrice pour décider de ce que valent la loi et la tradition. Mais il faut l'entendre s'écrier :

« Toutes les meilleures lois sont des lois non écrites. S'il fallait les écrire, elles ne seraient plus vivantes... En ce sens les lois du germanisme pur sont des lois non écrites, mais d'autant plus infrangibles dans le sentiment et dans la conscience de tout Allemand... Pour l'amour de la sincérité, qu'il soit loisible à chacun de chercher le salut d'après sa foi propre. Mais notre vie et notre aspiration morale à tous doivent tendre à l'héritage de nos pères (1). »

Ainsi, cette conscience, devant laquelle on cite la tradition, est elle-même traditionnelle ; et on lui défend de sortir de cette tradition dont elle conserve l'héritage. Ce patrimoine allemand, comment en faire l'inventaire? Et l'idéal qu'il recèle comme un précepte d'avenir, comment le dégager? Friedrich Lange ne connaît pas d'autre méthode que de mettre les Allemands devant les grands faits de leur histoire, l'invasion des barbares, la floraison des communes médiévales, la Réforme, les guerres de

(1) Fr. Lange, *Reines Deutschtum*, 4e éd. 1704, p. 131.

1813. Le consentement universel allemand dans l'appréciation de ces hauts faits de la nation allemande prouve qu'il y a un idéal du germanisme pur :

« Avec le sang de nos pères en nous, un besoin intellectuel et moral commun grandit en nous, qui saisit d'un vigoureux amour cet idéal (1). »

« L'individualisme » invoqué par Friedrich Lange est la voix du sang qui parle dans toute la tribu et qui l'appelle aux mêmes aventures de conquête *matérielle et immatérielle* que les ancêtres. On surexcite l'orgueil et les appétits de l'individu. Est-il besoin de dire que ni l'orgueil de la lignée, ni la cupidité allumée par les grandes aventures collectives de lucre ne font la culture personnelle ?

La religion de Friedrich Lange n'est pas chrétienne. Pourtant, il ne faudrait pas croire que la libre pensée n'ait pas de nombreuses et fumeuses variantes de mysticisme positiviste. Ce libre penseur-ci, qui voit « le christianisme retourner au crépuscule », se croit à cause de cela protestant :

« Être *protestant*, être *Allemand*, être *homme*, c'est au sens supérieur de ces trois mots, la même chose (2). »

Entendez que la pleine humanité n'existe que chez les Allemands. Mais ce qu'annonce cette joie diffuse qui éclate après une longue période déprimante, appelée *ère Caprivi*, c'est :

« Une *forme de vie nouvelle*, une âme populaire forte et consciente d'elle, portée par la science naturelle, développée par les tâches de toute l'humanité civilisée. »

---

(1) Fr. Lange, *Reines Deutschtum*, p. 64.
(2) *Ibid.*, p. 140.

Une « âme populaire », portée par une science nécessairement impersonnelle, orientée vers des tâches où est engagée la destinée de l'humanité entière, est-ce là ce qu'on peut appeler de l' « individualisme » ?

Il n'importe pas de décrire ici le libéralisme « petit bourgeois », combiné chez Lange avec le souci de restaurer la pureté de l'aristocratie allemande et où consiste pour lui toute la réforme sociale. Ces fédérations de syndicats obligatoires où il veut encaquer la roture, les patrons, les employés et ouvriers de toute l'industrie et de tout le négoce, est une utopie dont la marque intéressante est seulement l'esprit coërcitif prussien. Son projet d'établir le tableau généalogique de toutes les familles, depuis les plus humbles jusqu'aux plus blasonnées ne prouve qu'une fois de plus le besoin, fréquent chez les Allemands les plus libéraux, d'appuyer la démocratie allemande sur l'aristocratie.

A quoi donc tend cette ferveur religieuse de laquelle éclora l'âme nouvelle de l'Allemagne? A une nouvelle culture (*Kultur*). Ce mystérieux vocable, latin de forme, est germanique de contenu. Il n'est pas sûr, disent les Allemands, que d'autres peuples puissent jamais le comprendre. Ils peuvent créer les œuvres du confort actuel des wagons-lits ou des villes modernes, mais ces choses sont mortes à l'instant où elles naissent. Ce sont elles qu'on appelle *civilisation*. Beaucoup de peuples y ont excellé avant les Allemands, ou y excellent à côté d'eux. La tâche à poursuivre est de créer de l'*humanité* vivante et créatrice dès qu'elle est née; et c'est là la *Kultur*.

Elle mène les hommes et les peuples au développement harmonieux de leur personnalité. De quelle façon? Lange, plus avisé que Langbehn, reconnait qu'on n'invente pas les styles d'architecture, de sculpture, ou de poésie, au commandement. Ils naissent de la vie même. Quelques grands guides lui trouvent ses formes; le peuple suit. Les formes politiques naissent de même. Il y en a de vieillies, ou qui sont des pastiches de l'étranger. Le fonctionnarisme prussien est une de ces formes que dépouillera l'Allemagne nouvelle. Mais il y en a de jeunes et d'éternelles. Le militarisme prussien en est une et des plus nécessaires.

« La force militaire organisée est un élément principal de la culture aryenne elle-même; une de nos plus allemandes et de nos plus germaniques institutions de culture (1). »

Le sentiment profond de la masse tendait à l'unité : Bismarck fut le grand artiste, inspiré du besoin du peuple et qui lui donna sa forme indispensable, qui était l'hégémonie prussienne militaire. Est-ce rétrograder? Les étrangers le disent, avec inintelligence. Ils ne veulent pas apprécier la valeur éducative de l'institution militaire, gardienne d'un sentiment de l'honneur délicat, d'un orgueil sévère, des habitudes d'obéissance inexorable. Le militarisme prussien non seulement fait partie de la culture allemande; il en est la fleur la plus pure; et c'est de sa généralisation en Allemagne que date la régénération du peuple allemand, même physique. Tant il est

(1) Fr. Lange, *Reines Deutschtum*, p. 217.
(2) *Ibid.*, p. 224-225.

vrai qu'une forme de vie, issue des énergies profondes de la race, améliore cette race et la fait prospérer.

*
* *

Ce profond mystère, le rapport entre la civilisation intellectuelle et la race, voilà ce que le pangermanisme philosophique se propose d'approfondir. Par là, il est la lointaine, très authentique descendance de Fichte, de Gœrres, de F. Schlegel. Par là, il est aussi le scandale méthodologique du temps présent. Ce n'est pas le lieu d'examiner s'il n'y a pas des écrivains français qui ont la même méthode. Expliquer les œuvres intellectuelles par la race, ç'a été une préoccupation essentielle de l'école de Taine. Le bréviaire français où puisent les philosophes contemporains du pangermanisme est toutefois le livre fameux de Gobineau sur l'*Inégalité des races humaines*.

On ne se propose pas de dérouler ici le détail d'un litige qui, malgré l'ampleur matérielle qu'il a déjà prise, n'en demeure pas moins oiseux en son fond. Gobineau a-t-il fourni à l'ennemi des arguments utiles? Ses disciples français sont-ils les complices d'une invasion d'idées qui fortifie l'influence germanique en Europe? Il ne servirait à rien de fermer les frontières françaises aux idées de Gobineau, si elles étaient vraies. En réalité, sa doctrine repose sur deux postulats dont aucun n'est vérifiable.

1° Les civilisations supérieures contemporaines n'existent que chez des peuples de race blanche. Il est dès lors probable que les autres races sont

inaptes à la création civilisatrice. S'il y a eu une civilisation grecque ou romaine, c'est-à-dire chez des peuples probablement mêlés de sang sémitique; s'il y a eu des civilisations en Chine, dans l'Inde, en Égypte, en Perse, en Judée, c'est donc que ces civilisations sont nées d'un afflux notable de sang aryen.

2° Plus généralement, toute civilisation tient aux qualités du sang. Ni le climat, ni la terre n'y ont de part. Et les idées ne sont jamais les causes, mais les effets d'une civilisation raciale en son fond. Si le christianisme, au lieu de prendre son vol vers l'Occident, avait fait route d'abord vers l'Extrême-Orient, la suprématie des peuples germaniques n'en aurait pas moins conquis le globe. Ce n'est pas le christianisme qui a fait la supériorité des Germains. Mais le christianisme s'est épuré à mesure que, de sémitique et grec, il s'est fait romain; et de romain, germanique. C'est dans leur sang que les peuples portent inscrites les virtualités de christianisme qui prendront corps dans leurs mœurs, dans leur art et dans leur pensée.

Sophismes différents de nature, mais d'une égale énormité tous deux : 1° aucune science psychologique ou historique n'est outillée pour suivre les influences qui, véhiculées par les globules de notre sang à travers les substances nerveuses, engendrent ou modifient notre activité intellectuelle et morale. Nous ne savons donc pas s'il y a un substratum physiologique à la civilisation présente des hommes de race blanche, ou jaune ou noire; 2° à plus forte raison ne savons-nous pas quelle peut être l'influence

physiologique du sang aryen chez des peuples sémitiques ou mongols qui, plusieurs milliers d'années avant la nôtre, ont fondé une civilisation en Chine, en Égypte ou en Assyrie. Car cette réalité physiologique n'est plus elle-même observable. Ce sont pourtant ces deux sophismes qui se traînent à travers toute la littérature pangermaniste. Ces sophismes sont donc l'enveloppe pseudo-scientifique dont se couvre une croyance : celle en la prédestination du peuple allemand. Avec quelques données spécieusement choisies, cette croyance bâtit un vaste poème : elle attribue à la race germanique des hauts faits inouïs et chimériques ; toutes les civilisations historiques et préhistoriques sont l'œuvre du sang vigoureux des Germains. Une astucieuse intention est toutefois servie par cette croyance : il s'agit de démontrer que le peuple allemand est, au fond, dépossédé ; que toutes ses conquêtes sont des reprises sur des usurpateurs enrichis de son sang et de son bien moral le plus pur.

Aux arguments assemblés par les philologues de la grande époque, un Jacob Grimm ou un Karl Müllenhoff, ces philologues nouveaux en ajoutent qu'ils empruntent au transformisme, à la paléontologie, à l'ethnographie comparée.

Les travaux de Ludwig Wilser ne sont pas sans valeur pour le germanisant. Un nombre infini de conjectures les encombre toujours. Dans sa théorie générale du germanisme, cette végétation parasite absorbe la substance même des informations utiles auxquelles elle s'attache. Il se peut bien que l'homme dolichocéphale blond d'Europe ait des carnations et

des pigments qui ne peuvent guère être acquis que dans le Nord. Il est d'un darwinisme correct de le supposer. Mais s'ensuit-il que toute force intellectuelle ait été conquise par l'humanité durant la période glaciaire? Pourquoi les Esquimaux ne sont-ils ni blonds, ni civilisés? Est-ce que leur installation dans le cercle polaire est trop récente? Ou est-ce qu'ils ne sont pas assez dolichocéphales?

Il reste, dira Wilser, qu'il y a une forme crânienne dolichocéphale, répandue du Groënland à Ceylan, et qui est plus fréquente en Europe chez les hommes blonds (1). S'ils sont venus de l'Arctogée polaire, aujourd'hui engloutie, quelle route ont-ils prise? En Amérique, la mer de glace avait tué la vie: en Asie, elle submergeait les plaines. Pour descendre au sud, il n'y avait que l'Europe. Ces peuplades blondes que les Romains ont décrites si semblables aux Germains, et qu'ils appelaient des Gaulois, devaient être demeurées installées près de leur habitat primitif, pour que leur type physique eût gardé ses traits originels si purs. Mais où est cet habitat? Une vieille tradition byzantine et lombarde parle de la Scanie comme d'une *officina gentium*, nourrice de peuples qui y pullulent et en émigrent (2). Tous les Aryens sont descendus ainsi de Scandinavie; les Celtes et quelques Italiotes par l'ouest: un grand

(1) Ludwig Wilser, *Stammbaum und Ausbreitung der Germanen*, 1895; — *Herkunft und Vorgeschichte der Arier*, 1899; — *Die Germanen*, t. I, 1904; — *Europaeische Voelkerkunde und Herkunft der Deutschen*, 1911.

(2) Ce sont les termes bien connus de Jornandès et de Paul Warnefrid.

courant à l'est déversa les Thraces, les Lithuaniens, les Hellènes, les Tyrrhéniens d'Asie-Mineure et d'Italie, les Wendes, les Slaves, les Indiens, les Sarmates, les Scythes, les Perses. Au centre, par le Jütland et les îles scandinaves, atterrit le courant des quatre grandes tribus germaniques : *Ingévons* (ou Cimbres); *Istévons* (c'est-à-dire Marses et Francs); *Herminons* (Suèves); enfin Vandales et Goths. Ils venaient tous très civilisés. Ils savaient l'agriculture et l'art de l'élevage. Leurs outils de pierre étaient remplacés par du cuivre, trouvé en Suède. L'étain, importé des Iles britanniques, permit, avec le cuivre, de créer l'outillage de bronze. N'objectons pas que l'homme méditerranéen avait peut-être aussi quelques supériorités. Du fond de l'Afrique, en huit cents ans, n'avait-il pas appelé l'industrie du fer? De tout cela, le philologue allemand n'a pas cure. Les hommes du Nord, dans sa croyance, sont seuls éminents. Si nous trouvons, à l'époque historique, des civilisations florissantes avant eux, c'est donc que ces civilisations assyriennes, égyptiennes ou crétoises, étaient infiltrées préhistoriquement par le sang et les civilisations du Nord. Par vagues successives ensuite les hommes du Nord donnent l'assaut et triomphent : Perses, Macédoniens, Romains s'installent sur les ruines des primitives civilisations de Méditerranée. Dans le grand effondrement réitéré de tout, une régularité se reconnaît : toujours la race septentrionale restée la plus pure, c'est-à-dire la plus récemment détachée du tronc aryen, reste victorieuse. Elle bénéficie du plus récent outillage, et a gardé intacte dans la lutte contre le rude climat du

Nord son énergie morale et inventive. La domination du monde lui échoit (1). Ce fut vrai dans le passé. Ce sera vrai dans l'avenir. Cette race tardive et pure, qui vient du Nord nous apporter sa supériorité, c'est aujourd'hui la race germanique.

Wilser raisonne comme s'il n'y avait jamais eu de cataclysme géologique, jamais de peste ou de famine où ont péri des civilisations précieuses ; et comme si jamais aucun déluge de barbarie n'avait submergé, par la seule puissance du nombre, des peuples dignes à tous égards de survivre. Pourquoi ajoute-t-il ce sophisme, fait du silence sur les hasards les plus tragiques de notre existence planétaire et historique ? Parce qu'il donne au peuple allemand, non pas l'assurance qui ne lui a jamais manqué depuis 1870, mais des raisons doctrinales pour justifier son assurance.

*
* *

Gobineau, même renforcé de philologie et de tout un vague darwinisme d'amateurs, n'eût pas suffi à fonder une philosophie de la race et de la civilisation germanique ; et le seul philosophe de génie qui eût paru en Allemagne depuis 1870, Nietzsche, trahit la cause dont on crut un instant qu'il serait l'avocat. Son humanisme nouveau, qu'il appelait son « bon européanisme », est un dédain supérieur de la meute pangermaniste qui aboyait autour de Richard Wagner. Il se trouva des Nietzschéens pour accomplir

---

(1) L. Wilser, *Herkunft und Urgeschichte der Arier*, 1899, p. 4 : « Die staerkere, besser ausgerüstete und veranlagte Rasse muss siegen und als Kampfpreis die Weltherrschaft erringen. »

la besogne d'interprétation tendancieuse à laquelle se refusait le maître. Par degrés le pangermanisme philosophique retourne ainsi au wagnérisme, où il avait une de ses plus fortes racines nourricières.

Ludwig Woltmann est venu à la sociologie par le marxisme. Le parti socialiste allemand, dans lequel il faut admirer une des plus puissantes entreprises de réclame qu'il y ait au monde, lui promettait grand avenir. Il n'a pas été le principal, mais le plus ambitieux de ces jeunes théoriciens du nouveau prédestinationnisme biologique. Pour leur positivisme, l'histoire universelle entière n'est qu'un fragment de l'évolution organique. Woltmann se préoccupa de découvrir les régularités de cette évolution ; de fonder cette biologie sociale ; de découvrir les lois de cette *anthropologie politique* (1).

Son principe fut de juger toutes les organisations sociales (les mœurs, les morales, les lois, les constitutions), d'après la sélection qu'elles permettent ou entravent. Faites pour nous aider dans la lutte contre le dehors ou pour équilibrer des antagonismes au dedans, quelle adaptation favorisent-elles? A quelles formes de domination sur le monde et sur les hommes ont-elles abouti? Car, au terme, c'est à établir de telles formes qu'elles servent. Toute lutte pour le droit est une lutte pour la force, c'est-à-dire pour le pouvoir qui dispense de peiner. Il n'y a pas de civilisation supérieure sans une technologie qui

(1) Ludwig Woltmann a fondé en 1902, avec quelques collaborateurs notoires, Ludwig Wilser, J. Lange, Kreitschek, von Ujfalvy, von Ehrenfels, Joseph-Ludwig Reimer, une *Politisch-Anthropologische Revue* qui reçut grand accueil. Il a résumé ses résultats personnels dans sa *Politische Anthropologie*, 1903.

asservira la nature, et sans une hiérarchie qui asservira les travailleurs, pour le profit d'une élite assurée de loisir. L'homme est un animal dominateur, et l'histoire entière n'est que le bilan de ses victoires. Toutefois, le don de dominer, comme il est inégal en divers hommes, varie de peuple à peuple. L'anthropologie politique a pour première tâche de définir les caractères d'un « peuple de maîtres ». Les caractères tiennent à la *race;* et il ne faut pas définir la race par ses constantes physiologiques les plus visibles (comme la taille, le crâne, le pigment), mais par les variations germinales les plus invisibles, comme les instincts.

Il y en a parmi ces caractères qui sont secondaires; aucun n'est inutile. La proportion des os et des muscles n'est pas indifférente, puisque d'elle dépend la vigueur militaire et industrielle. Les races à jambes fortes peuvent seules triompher militairement. La précocité sexuelle, la fécondité, la longévité, l'aptitude à l'acclimatation importent beaucoup. Les races blondes, tardives à l'amour, peu usées par ses excès, et de forte natalité, comment ne l'emporteraient-elles pas tôt ou tard sur les nègres licencieux, de vie courte et que le froid rend tuberculeux? Plus pourtant que ces carastéristiques de la vie musculaire ou sexuelle, celles qui sont profondément inscrites dans le système nerveux décident. « Le cerveau humain, disait un grand médecin allemand, Reil, est le berceau de l'histoire (1). » Est-ce un hasard si la pigmentation blonde est toujours accompagnée d'un cer-

(1) V. Woltmann, *Politische Anthropologie*, p. 245.

veau meilleur? Or, la faculté d'invention et d'assimilation originale dépend de la qualité du cerveau. Il n'y a pas de fait plus gros de conséquences. Car il signifie que la transmission d'une civilisation supérieure à une race inférieure est impossible sans mélange de sang. Les peuples nègres n'ont jamais adopté les civilisations méditerranéennes dont ils étaient voisins. La puissance des idées échoue contre les limites des aptitudes naturelles. Est-ce un hasard encore si les Germains ont adopté vite et avec originalité la culture grecque et romaine, et s'ils ont adopté avec lenteur, à contre-cœur, une religion sémitique à peine hellénisée, le christianisme?

Enfin il y a le critérium de l'inégale énergie volontaire. Ç'a été une vue profonde de Klemm, que de distinguer les races en *actives* et *passives*. Les races actives forment des peuples de chasseurs et de pasteurs: des peuples migrateurs, remuants, qui renversent des empires et en fondent; qui ne supportent ni théocratie ni tyrannie ; insatiablement curieux, chercheurs infatigables, imaginatifs et de foi fervente. Les races passives forment des peuples sédentaires, de pensée immobile, mais pacifiquement industrieux. Elles ont créé l'agriculture. Toute l'histoire primitive nous montre aux prises, dans un antagonisme naturel, ces peuples sédentaires avec les nomades plus énergiques. Au terme de la lutte, invariablement, une aristocratie d'envahisseurs s'installe sur la race passive, à qui elle laisse l'agriculture ; puis, toute l'activité politique du peuple nouveau, ainsi constitué, se dépense à intégrer la classe ainsi subalternisée dans la vie de ses dirigeants. Les

convulsions d'Athènes tiennent à la révolte précoce du démos. Toujours, l'aristocratie se compose de ces beaux dolichocéphales blonds qui ont en tous pays fourni les conquérants. Les blonds Héraclides de Sparte sont venus du Nord. Tacite atteste que la décadence romaine commence avec la rareté des hommes blonds. C'est que l'âme romaine était morte avec la race romaine, dont il se fit une effroyable usure. De tout cela quel enseignement tirer? Il faut interroger l'histoire et le temps présent pour leur demander quel est le peuple le plus ossu, le plus blond, le plus fécond, le mieux conservé dans sa fraîcheur de sang, le plus inventif, le plus audacieux, le plus capable de commander. Nul doute, pour Woltmann, que ce ne soient les Germains.

On peut affirmer de tous les peuples que la quantité de race blonde qu'ils contiennent décide « de leur valeur civilisatrice » (1). Ce critère appliqué aux peuples modernes veut dire qu'ils valent à proportion de ce qu'ils contiennent de sang germanique.

La civilisation romaine croupissait dans le marécage de sa brachycéphalie brune et de son sémitisme. Viennent les barbares blonds. Quelques siècles passent ; et les familles nobles de toutes les grandes cités italiennes ont des noms de Germains ; les noms de tous les grands artistes, de tous les savants, de tous les hommes d'État du Piémont, de Toscane, de Venise sonnent germanique. Qui plus est, leurs yeux bleus dans leurs visages blonds leur composent une physionomie du Nord qui décèle leur

(1) Woltmann, *Politische Anthropologie*, p. 167.

origine. La Renaissance n'est donc pas un fait de contagion mentale ; elle n'atteste pas l'influence brusque de l'antiquité retrouvée. Elle est un fait de race ; et la floraison des génies dans des régions longtemps inféconds commence lorsque le mélange est assez étendu et assez profond avec les Germains (1).

On n'ajoutera rien de pire à cette série de sophismes, quand on aura dit que Woltmann les recommence pour la France. Est-il vrai que les formes essentielles du style roman, les chapiteaux cubiques à ornements végétaux et animaux, sont des vestiges de l'architecture en bois germanique, ou que les cloîtres reproduisent la *loggia* (Laube) du primitif chalet francique et alemanique ? Quand ce serait vrai, qu'est-ce que cela prouverait si ce n'est une migration de motifs ornementaux? Woltmann veut que tous les grands constructeurs de cathédrales soient des Germains. De ce qu'Eudes de Montreuil, Raoul de Coucy, Hugues de Vézelay portent des prénoms pris à l'envahisseur, il conclut à l'identité de sang. On affirmerait avec autant de raison que nos prénoms bibliques ou grecs ou romains attestent une origine sémitique, grecque ou romaine. Vieilles erreurs de méthode, trop souvent dénoncées. La langue et l'onomastique d'un peuple peuvent avoir changé de fond en comble, que cela ne prouverait rien sur le mélange de sang qu'il a subi. Étudier deux cent cinquante portraits

(1) L. Woltmann, *Die Germanen und die Renaissance in Italien*, 1905.

d'hommes illustres, faire état chez Montaigne de son teint frais, chez La Fayette de ses yeux bleus, chez Mirabeau de sa crinière blonde, chez Danton de sa carrure athlétique, c'est superposer des puérilités physiologiques aux puérilités philologiques. Et à quelle conclusion veut-on en venir? Si tous les peuples supérieurs sont germaniques dans leur élite; si tous les événements les plus graves de l'histoire de la civilisation n'ont été que des luttes entre héros et nations germaniques, il est bien évident que le globe appartient aux Germains. Mais appartiendra-t-il aux Allemands?

La domination du globe est promise aux Allemands, s'ils sont seuls à ne pas s'appauvrir en hommes blonds. En France, dit Woltmann, les blonds les plus énergiques ont dès longtemps émigré. On les retrouve au Canada ou en Louisiane, où ils sont perdus pour la métropole. Ils émigrent dans les villes et s'y consument. Les guerres civiles, la persécution des Huguenots, les massacres de la Révolution les ont décimés. Mille mesures restrictives, le célibat des prêtres, la médiocre natalité générale, les empêchent de se multiplier. Pour toutes ces raisons le courage français et la force d'expansion française diminuent. Il reste donc que la lutte pour la maîtrise du globe se concentre entre les nations de race germanique pure, de celles qui font souche de blonds depuis des siècles, et dont tous les autres peuples tiennent leur part d'héroïsme et de génie. Si la grandeur d'un peuple se mesure à la quantité de conditions défavorables qu'il a su vaincre, nul doute que la plus grande

nation au monde ne soit l'Allemagne. Il était plus court de confesser cette foi sans phrases, au lieu de scruter les yeux bleus de Dante et les cheveux blonds de Mirabeau.



Cette argumentation affirme la victoire finale de l'Allemagne, parce que l'Allemagne, de toutes les races blondes, serait la plus pure. La cause réelle des décadences nationales serait à chercher non dans la décrépitude morale, mais dans les mélanges de sang imprudents que les nations ont consentis. Mais qu'est-ce donc qu'une race pure? Et qu'est-ce que la décadence? Est-ce déchoir de la puissance militaire? Un peuple est-il déchu, parce qu'il s'est trouvé impuissant à épanouir l'essence profonde de sa personnalité collective? Ainsi se trouvent toujours connexes le problème de la race et celui de la culture; et ils sont ainsi posés dans leur connexité par Heinrich Driesmans.

Ce théoricien vient de Nietzsche, lui aussi. Il en vient, après avoir traversé le christianisme social préconisé jadis par le colonel pacifiste Moritz von Egidy et continué depuis, avec une couleur plus notablement germanique, dans les cénacles dont le pasteur Johannes Müller est l'orateur le plus adulé.

Nietzschéen faux ou vrai, c'est au pessimisme tragique d'un Hebbel que Driesmans remonte lorsqu'il définit toute vie par une agression carnassière, par un « bond de tigre » ayant pour mobile le besoin de

se rassasier (1). La civilisation change les formes de l'agression : elle ne détruit pas l'appétit sanguinaire qui est dans les hommes. Lessing exécutant Klotz : Nietzsche « tranchant la gorge » aux formes traditionnelles du christianisme, sont de grands félins qui s'en prennent à des félins plus petits. Entre l'Allemagne, carnassier ivre de force, aux prises avec la France, félin moins fort, mais rusé et cupide, le litige n'est que de savoir quelle sorte d'appétit fauve l'emportera.

Est-ce là une pure philosophie de force? C'est une philosophie de la vie, comme celle de Fichte et de Hegel. La biologie contemporaine la nourrit de notions plus précises. Sa croyance ressoude lentement la tradition métaphysique interrompue par le positivisme. Pour Driesmans, la culture vraie est métaphysique. Elle consiste à se sentir un avec le fond même de la vie primitive, et à puiser, dans la profondeur de ce sentiment vital, une inépuisable énergie créatrice. Tous les peuples n'ont pas le don de pénétrer jusqu'à cette source des énergies vivantes. Fichte l'avait dit. La nouvelle « anthropologie politique » retrouve sa doctrine.

L'antithèse établie par Fichte entre Germains et Latins, il faut donc la généraliser. Elle existait déjà entre Hellènes et Sémites. Dans l'hellénisme primitif, que nous avons tant de peine à nous figurer, une qualité semble avoir dominé : le prodigieux élan vital, le courage et la force de goûter intégralement

---

(1) Driesmans, *Die plastische Kraft in Kunst, Wissenschaft und Leben*, 1898, p. 154. « Leben ist der innere Tigersprung, der Saettigung irgend welcher Art erstrebt. »

l'existence. Ainsi doués, les Grecs ne faisaient guère que des Barbares de génie. Ils eussent pu ne jamais arriver à la civilisation, sans le contact avec une race bien plus superficielle, mais souple, sceptique, dissolue, infiniment supérieure toutefois dans toutes les inventions techniques, les Sémites. Le contact alla jusqu'au mélange du sang. Ce fut là pour les Grecs l'« incitation à se civiliser ». Il sortit de ce mélange une Grèce sémitisée, habile cette fois en tous les arts, mais où la force hellénique maîtrisait l'excitation sémitique. Aussi la mesure parfaite règne dans l'art et dans la politique grecs des meilleurs temps. Ce temps ne dure pas. Par le démos l'afflux de sang sémitique arrive trop puissant : alors le doute socratique monte ; la subtilité vaine augmente pour aboutir dans l'alexandrinisme, au pur irréel, à la décadence.

Cette histoire est à méditer. Elle a été celle de la France ; et elle a failli être celle de l'Allemagne. Il était descendu par le Jütland un peuple vigoureux et profond, sevré de tout par la nature ingrate, affamé de tous ses sens, les Germains. Leurs appétits refoulés en avaient fait le peuple le mieux fait pour le rêve et la méditation intérieure, mais aussi avaient allumé en eux le besoin inouï d'une vie « vraie », intensifiée par toutes les ivresses de la passion et de la force. Ils enfoncent comme un coin dans un autre peuple de qualités tout opposées, les Celtes : ceux-ci mobiles, migrateurs, pillards, non dénués de chevalerie, mais aimant mieux l'or que la terre et esclaves de la femme plus que de l'or ; habiles en toutes les techniques, et en particulier amis des belles ma-

nières; artistes, aisément séduits par les belles images; diserts, mais hâbleurs, remuants au moral comme au physique, éternellement mécontents et révoltés.

Par une chance énorme pour eux, dans leur choc avec les Francs, les Celtes sont écrasés. Ils ont pour maîtresse la tribu germanique la plus rude, la plus cruelle, la plus inexorablement dominatrice, celle qui pouvait le mieux équilibrer leurs défauts. On sent dans tous les grands rois de France, en Clovis, en Louis XI, en Louis XIV, cette force germanique impétueuse qui pétrit les nations. Toutefois contre ces dominateurs, le Celte astucieux se redresse. Il devient le virtuose de tous les arts, l'indispensable amuseur. Il fournit à ses suzerains les valets et les courtisanes. Il les corrompt par la sensualité et le culte de la femme. Bientôt, c'est le verbalisme pur, l'orthodoxie romaine, ou son pendant moderne, l'athéisme; la vaine hâblerie des assemblées parlantes; l'anarchie périodique et qui aboutit à des massacres, autant à ceux de la Saint-Barthélemy qu'à ceux des Révolutions modernes; une politique d'alcôve, universelle de Louis XIV au Directoire et jusqu'aux plus modernes Présidents de la République. Un peuple sans indépendance vraie, grégaire, esclave de toutes les orthodoxies, qu'il rejette ensuite dans un élan non moins unanime, capable d'improvisations de génie, mais retournant aussitôt à ses calculs de basse futilité; voilà ce que devient une nation en qui le sang germanique a été refoulé par la souche celtique.

Comment la nation allemande a-t-elle résisté? Elle trouvait les Celtes chez elle, sur l'Elbe et sur le Danube. Ils l'infestaient du dehors. Des missionnaires irlandais ou gaulois lui apportaient leurs arts et le narcotique de leur religion. Par eux une sagesse d'eunuques lui était inculquée en paroles latines. Aujourd'hui encore, en foule, des prêtres (qui ne sont jamais blonds, mais gras et bruns, comme des Celtes) poursuivent cette tâche d'assoupir le fauve germanique. Plus subtilement encore les Celtes apportèrent leur culte sensuel et mièvre de la femme. La vertu allemande y résista. Pas une légende celtique qu'elle n'ait transposée en chevalerie spirituelle. A cela deux causes : 1° la femme allemande, restée robuste et de tournure masculine, comme il convient à un peuple martial, ne se prête pas à ce culte de son sexe; 2° le peuple allemand, pour son bien, est peu artiste. Il reste pareil à ce qu'il fut, quand trois cents évêques réunis à Fulde (794 ap. J.-C.) répudièrent le culte des images. Ainsi la Réforme, qui brise les images des saints, avant tout, est une lutte de races : un déchaînement plébéien impétueux et dionysiaque contre une discipline sociale et contre des façons de penser qui sont contraires au sang germanique lui-même. Depuis le XVI[e] siècle, les deux civilisations, l'une dite catholique, en réalité celto-romaine, sensuelle, imagée, artiste et fine: l'autre dite protestante, en réalité germanique, iconoclaste et morale, s'affrontent sur l'ancien *limes* des Romains, où elles sont retranchées séculairement. Tous les grands poètes, l'humanisme et Gœthe, sont avec la culture imagée; tous les grands philosophes tiennent

pour la culture morale. Ce conflit perpétue de vieux antagonismes inscrits dans la race allemande elle-même. L'Allemagne aurait peut-être péri dans le schisme et dans les massacres, sans le peuple saxon qui s'est formé au nord et au nord-est, d'un autre mélange. On l'appelait welfe au moyen âge ; on l'appelle prussien aujourd'hui. Une troisième Allemagne est née, slavo-germanique et réputée barbare, mais qui fut en réalité rénovatrice de la culture allemande. C'est aux Prussiens, à ce peuple fruste, mais héroïque, qu'il appartient de sauver le germanisme, dût parfois l'étreinte dont il le soutient être un peu trop vigoureuse. Mais les hauts faits du peuple allemand, ainsi préservé de la dissolution, Driesmans n'éprouve pas le besoin de les prédire : ils seront tels que les voudra la supériorité raciale démontrée de ce peuple.

* * *

Il n'en est pas moins vrai que le mélange germano-slave paraît même à Driesmans un solide alliage d'où tirer une civilisation. Ces éducateurs nouveaux de l'Allemagne savent assez d'ethnographie, malgré leur dilettantisme, pour ne pas ignorer qu'il n'y a pas de races sans mélange. Ce n'est pas à dire qu'ils tolèrent le mot scandaleux de Virchow : « Qu'est-ce qu'une race pure? C'est une énigme, dont personne ne sait le sens, en ce temps d'égalité des droits. » Selon eux, il est d'une importance vitale pour les nations de ne pas s'abâtardir.

Le théoricien de cette pureté nouvellement définie est Houston-Stewart Chamberlain. C'est un

wagnérien militant et cultivé; et par lui le cercle se referme qui, par Richard Wagner, ramène à Fichte la pensée allemande contemporaine. Il faut dire que, s'étant longtemps occupé avec compétence de physiologie végétale, il apporte dans ses définitions une précision qui fait défaut souvent aux ethnographes dilettantes qui collaborent avec lui à la *Politisch-Anthropologische Revue*. Ses thèses, les voici.

Il n'y a pas de race originellement supérieure. C'est là une chance; car aucune race ne s'étant conservée à l'état de pureté, il faudrait désespérer d'en voir une seule donner la mesure de ses aptitudes, si cette pureté était requise. La terreur éprouvée par Gobineau de voir se réaliser le chaos des nations, est superstitieuse. *Les races deviennent nobles et pures*, comme les arbres fruitiers, par greffe et par croisement. La sélection des bêtes de race précieuse se fait par un savant dosage de sang; et la seule pureté qu'on réclame d'elles, c'est de conserver cet heureux dosage. Est-il besoin de dire que tous les éléments qui y entrent ne valent pas également? Il y a des germes de croissance plus vigoureux en quelques races. Chamberlain croit aussi avoir observé qu'une prolifération dans un milieu sévèrement restreint intensifie les qualités des races d'élite. Les peuplades grecques et romaines ou les plus nobles tribus germaniques, les Francs et les Souabes, sont restées pures de mélange longtemps. Leur sang n'était-il pas déjà composite? Énigme de la préhistoire. Le préjugé de la pureté n'est pas entièrement dénué

de fondement dans les races et dans les castes. Il reste qu'en fait il n'y a plus depuis longtemps de races pures et que les peuples les plus grands sont nés de mélanges appropriés, d'éléments peut-être eux-mêmes complexes. La civilisation grecque la plus haute n'a surgi qu'après les migrations qui, de l'est à l'ouest, et inversement, mêlèrent toutes les tribus helléniques. Les Romains sont nés de deux tribus latines mêlées à une tribu sabine. Les Germains purs étaient de nature trop brutale. En Bourgogne, où ils se mêlèrent aux Latins, il naquit une race riche en grands hommes. Plus au nord, quand les Francs se greffèrent sur une population gallo-romaine, il surgit vraiment un type nouveau d'humanité. L'Allemagne du Sud, à laquelle appartiennent Gœthe et Schiller, ne doit sa supériorité qu'au mélange de sang celtique et germanique. La Saxe serait moins féconde en talents, sans la rencontre des Germains et des Slaves qui s'est faite sur son sol. A Berlin, la fusion des Brandebourgeois germano-slaves avec les huguenots français a donné une population d'hommes très vigoureux de caractère et très doués. Seulement, c'est un petit nombre de ces mélanges qui réussit et on n'en sait pas d'avance le succès. Comment pouvait-on prévoir la mine chétive des métis issus de Péruviens et de Paraguayens? Il n'y a pas de laboratoire ethnologique où puissent se faire des expériences de recherche. Ces expériences, l'histoire les fait en grand. Le malheur est que cette expérience des peuples, quand elle est achevée, a aussi consommé leur destinée. Après Marius et Sylla, quand se

généralisa l'affranchissement des esclaves, des torrents de sang africain et syrien passèrent dans le sang romain. Cette Rome métissée ne fut plus capable d'imposer au monde sa supériorité.

L'enseignement que la science naturelle ne peut encore nous donner, la science historique doit le dégager. Sa tâche est de mettre en lumière cette loi sacrée du devenir des hommes, à savoir que « la nation est le récipient où se forme la race ». Une nation ne se forme pas par une analyse chimique, préoccupée d'isoler un élément pur. Elle naît d'une lente synthèse organique. L'apparition des héros et des génies tient aux qualités élaborées dans cette grande synthèse populaire. La destinée de notre peuple est confiée à chacun de nous. A nous de dire si nous voulons ou ne voulons pas nous ennoblir, et quels mélanges de sang nous consentirons, pour que notre civilisation soit productive de grands hommes. La vie de l'esprit se réalise en chacun de nous par le corps. Ce que nous pouvons acquérir par l'emprunt des idées est peu de chose auprès de ce que nous enseignent les cent mille ancêtres dont la voix se fait entendre dans notre sang. Aucune Renaissance ne s'apprend. Les Grecs et les Romains ont pu réveiller des forces endormies. Mais Dante serait plus original, s'il n'avait connu ni Virgile, ni saint Augustin. Ni Shakespeare, ni Michel-Ange ne savaient le latin. La culture vraie se prépare et se transmet par hérédité physiologique.

On le voit, l'éternel problème revient toujours, fuyant et fatal, et sur lequel il ne faut pas se tromper : qu'est-ce que la culture de l'esprit et comment

peut-on la perpétuer ? Elle n'est ni le savoir, matériel ou théorique, ni la civilisation, économique ou intellectuelle. Découvrir matériellement la terre, organiser en un système de notions les connaissances ainsi acquises, voilà le *savoir*. Exploiter la terre par les moyens agricoles ou industriels les plus appropriés, organiser des groupements humains qui vivent dans des cités ou dans des églises, pour que l'ordre social soit assuré, voilà la *civilisation*. Avoir une philosophie de la vie, religieuse et morale, et l'extérioriser par l'art, voilà seulement où commence la *culture de l'esprit*. Ce sont trois plans superposés de l'activité extérieure et mentale. Entre eux, il n'y a pas nécessairement communication. Il y a des races expérimentées et industrieuses, qui sont très savantes et civilisatrices, mais incapables à jamais de culture supérieure : les Juifs et les Chinois sont de ce nombre. Il y a des races presque tout à fait étrangères à la civilisation économique et politique, comme les Indous, qui sont infiniment savantes et d'une haute culture. La destinée d'un peuple est consommée, selon qu'il a choisi de se mêler à l'une de ces races civilisées, mais non cultivables ou cultivables et non encore civilisées.

Ce danger est grand, Chamberlain nous en prévient, comme autrefois Fichte, Paul de Lagarde, Constantin Frantz et Richard Wagner. Nous avons une tribu hébraïque installée dans les interstices de notre société. Pas de race plus vraiment matérialiste et idolâtre, plus pauvre d'instincts religieux ; pas de race non plus d'une volonté plus énorme, et d'un aplomb plus véhément. « Seuls les Israélites

sont des hommes vrais, » disait Philon le Juif; et le *Deutéronome* prédisait (chap. VII, 6) à Israël : « Tu dévoreras tous les peuples que le Seigneur te donnera. » Entre ces hommes, durs de cœur et d'intelligence limpide, mais étriquée, et les Aryens, confus, fous de la joie de vivre, pillards et ivrognes, puis brusquement arrêtés par l'énigme de la vie et noyés dans leur rêve, quelle ressemblance? Qu'on ne nous cite pas l'homme qui surgit en Palestine et qui proclama le premier que le royaume de Dieu est intérieur. Ce fut un Galiléen, du pays des païens (*Gelil haggoyim*), de la région dévastée au temps des guerres assyriennes, et qui se reconstitua par infiltration d'hommes blonds venus du Nord. C'est un Aryen blond que Jésus; et les Germains reprennent un héritage aryen, quand ils se disent chrétiens.

Cette nation toutefois des Germains, Houston-Stewart Chamberlain veut qu'on l'élargisse. Il veut qu'on y comprenne toutes les grandes races du Nord. Les Celtes géants et blonds que décrivaient les historiens romains, faits pour la guerre et l'aventureuse migration, sont mystiques entre tous les peuples, comme l'atteste l'*Épître aux Galates*; ils ont fourni tous les grands théologiens d'Irlande, Scot Érigène et Duns Scot, ou le grand platonicien breton Pierre Abélard; ils ont créé une poésie celtique, supérieure par la profondeur à toute poésie franque : ils méritent vraiment le nom de Germains. Et comment refuser de reconnaître une race supérieure dans les Slaves? Ils ne sont pas du tout nécessairement des mufles camus coiffés de cheveux

plats et noirs comme on se les figure en Allemagne, mais grands et blonds dans tout le Nord et dans l'Est russe, ou en Pologne. Ils sont, plus que tout autre peuple, dans leur variété serbe, attachés à la fidélité, à l'honneur placé au-dessus de tous les biens. Ils ont fondé, par les Tchèques, le christianisme hussite. Oui certes, ils méritent d'être appelés une nation germanique.

Par Germains, Chamberlain entend donc une race préhistorique, d'où sont sortis par sélection les Germains purs, les Celtes et les Slaves. L'histoire de l'Europe septentrionale, c'est-à-dire la seule qui compte depuis les Grecs et les Romains, est l'œuvre collective de ces trois races sélectionnées. Le pangermanisme de Chamberlain est le plus raffiné qu'il y ait eu, parce qu'il se hausse jusqu'à ce degré d'impartialité et jusqu'à ce vaste plan d'avenir qui demande aux Celtes et aux Slaves de continuer avec les Germains purs une collaboration fraternelle, où ces derniers toutefois seront les chefs.

La doctrine romantique d'un Friedrich Schlegel revit ainsi dans Chamberlain. Il croit décrire, quand il parle des Germains, la seule histoire qui soit comparable à celle des Grecs, parce que seuls les Germains ont des aptitudes universelles comme celle des Grecs et que, très solides par le savoir et par leur facilité à se civiliser, ils sont cependant protégés de l'immobilité chinoise ou du matérialisme juif par le don qui les prédestine à la culture la plus haute, le sens de l'éternel. Mais ils sont aussi préservés du déséquilibre indou, parce que le sens de la civilisation, de l'organisation économique et

politique, demeure chez eux assez massif et central pour supporter la superstructure métaphysique, trop audacieuse chez les peuples de l'Inde. Triplement par la civilisation, par le savoir, par la culture de l'esprit, les Germains sont ainsi des modèles.

S'ils n'ont pas été exempts d'erreurs politiques, ces erreurs sont réparables, parce que tout État germanique repose sur cette base infrangible, une moralité d'hommes libres. Les Germains sont fidèles au maître choisi. Ils savent que cette fidélité est fidélité à soi-même. Instinctivement, quand ils se font chrétiens, ils se détachent de Rome. Chaque royaume goth a son Église et ses prêtres, tolérants pour les autres Églises. Sans doute la méprise de Charlemagne fut énorme lorsque, acceptant l'onction pontificale, il se crut maître du pape : en réalité il consolidait l'autorité romaine. Il allait à l'encontre de l'âme germanique elle-même, quand il prit à ce médiocre métis africain, saint Augustin, l'idée des conversions par le fer. Ces deux idées romaines, l'Empire et le Sacerdoce, entrent en Allemagne par lui. Ce sont des idées destructives toutes deux, l'une parce qu'elle centralise, l'autre parce qu'elle universalise à l'excès. Deux absolutismes depuis lors sont aux prises, par la chimère d'un empereur médiéval. Entre eux, le peuple allemand est broyé pendant huit siècles. Luther seul le comprit et en abattit un : l'absolutisme pontifical. Par là, il redressa à jamais la nationalité allemande. C'est dans la pleine conscience de son acte, qu'il s'écrie devant les princes assemblés à Worms : « Si je ne vivais pas, aucun de vous ne vivrait ! » Quand il

n'aurait fait que cela, et quand il serait vrai, selon le mot de Harnack, que sa doctrine est une « médiocre doublure du catholicisme », il resterait le véritable héros politique de l'Allemagne...

Le pangermanisme de Chamberlain, comme de Woltmann, contrairement aux doctrinaires catholiques, réclame tout à fait pour le compte des Germains la Renaissance. Sans doute, elle est européenne. Mais si le foisonnement d'hommes libres en Italie à partir de « quattrocento » a été un si court paroxysme, c'est que le type même des grands Italiens, d'apparence si visiblement germanique, s'est fait rare depuis le XVIIe siècle. C'est pourquoi l'Italie d'aujourd'hui, où prédomine la descendance des esclaves syriens, est vouée à la perte, comme l'Espagne avant elle a dépéri lentement. La France, pour ne pas mourir, a essayé de secouer le joug de Rome par ses huguenots. A tort, ils ont semblé menacer la royauté, qui, après avoir été longtemps un boulevard contre Rome, s'est faite l'alliée du pape. De là l'émigration d'un million des meilleurs Français, quand prédomina le fanatisme borné de Louis XIV. Il ne resta plus alors que la Révolution destructrice qui acheva de vider la France du sang germanique dont elle n'était déjà que trop appauvrie. Les peuples qui subsistent, ce sont les Anglo-Saxons, les Hollandais, les Scandinaves, les Allemands, c'est-à-dire les peuples du plus solide alliage germanique. Ils grandissent, tandis que les Latins catholiques s'effacent de la carte. Signe certain que la politique de Luther a été la bonne. Un instant on put douter de sa victoire, quand se dressa contre elle la machine de

guerre la plus redoutable qu'on eût vue, la discipline d'un Basque tenace, pur et fort, Ignace de Loyola. Pas de méthode plus sûre pour détruire jusque dans ses bases physiques la liberté de l'esprit, que ce dressage impeccable, cette gymnastique précise des sens par lequel les jésuites savent asservir le vouloir et le jugement. Le jésuitisme a été *das Ungermanische in bedeutendster Gestalt.* Aujourd'hui il est sûr que le germanisme ne sera entamé par rien, puisque l'ennemi le plus puissant et le plus astucieux, le jésuitisme, a échoué à le ruiner.

Cette œuvre du germanisme dans la *science*, dans la *civilisation*, dans la *culture* de l'esprit, comment la qualifier? Elle est admirablement « organique », comme l'avaient vu Gœthe et Gœrres. Elle atteste en tout une *force d'expansion* énorme, compensée par une non moins vigoureuse *force de concentration*. Ainsi équilibrés, les Germains accomplissent un effort vaste, souvent grossier dans ses mobiles, mais qui demande une énergie rude. On ne fait pas de l'histoire avec des vertus seules; des vices redoutables, l'avidité, la cruauté, la méconnaissance de tous les droits sont à la base de toute grande réalisation. Il suffit que l'œuvre justifie les effroyables moyens employés.

On se trompe si l'on croit que le savoir, qu'il soit *découverte* ou *science théorique*, est construit par une curiosité désintéressée. Aucune exploration de la planète n'aurait été tentée sans le mobile de la recherche de l'or. Une conquête sanglante et injuste, une destruction presque totale des Peaux-Rouges : voilà l'œuvre des Européens en Amérique. Mais les

pures actions d'éclat qui l'ont ennoblie et la fondation des États-Unis d'Europe ne suffisent-elles pas à faire pardonner les abus inhumains de la mainmise européenne ? — Rien de plus vulgaire encore dans ses origines que la *science* naturelle moderne. Elle naît de l'alchimie, qui a eu pour mobile la soif de l'or. Les Grecs, dans un esprit de systématisation trop tyrannique, avaient passé à côté des observations qui leur eussent ouvert les vérités principales. Il a fallu la longue patience et la modestie des Germains pour laisser parler la nature sans la fausser. La passion de savoir, après avoir été pure convoitise, s'est épurée chez eux par une lente sélection. Les observations de détail ont pu alors se coordonner dans des constructions audacieuses. L'idée de l'approximation, inconnue des Grecs, fit naître tout le calcul infinitésimal. L'idée des éléments est devenue, depuis Boyle, celle des atomes et des équivalents; et la matière, que les Grecs n'avaient pu saisir, s'est construite avec des matériaux pondérables. La physique mathématique put la capturer dans un réseau de calculs. La botanique dans ses diagrammes spécula sur des fleurs schématiques et irréelles, et expliqua ainsi toutes les fleurs existantes. Il n'y eut plus ce matérialisme confus, cette alchimie des âmes que suppose la religion chrétienne. Un mécanisme très conséquent apparut, qui rendit seul possible l'idéalisme, sans lequel les conditions de ce mécanisme ne peuvent pas même se déterminer. La philosophie critique, étrangère à toute prétention d'omniscience, éloignée aussi du mépris de la science, qui sont choses romaines et juives, surgit au terme de cette

longue évolution. La moralité germanique a dégagé des tâtonnements de la cupidité la justification éternelle de la pensée pure. Il est apparu que la *chose vue* n'importe pas; *l'esprit qui voit* importe seul.

La civilisation subit la même épuration morale. L'industrie à l'origine est toute à base de lucre. Dans ses initiatives, elle est une des plus cruelles activités qui soient. Elle ne peut devenir que chez les Germains l'instrument d'une civilisation sociale qui relève la condition des mœurs. C'est qu'il y faut sans doute, la forte individualité accapareuse; mais il y faut ensuite la fidèle coopération. Rôles opposés entre lesquels les Germains seuls savent la liaison. Chez les Grecs, d'une si éclatante inventivité (les Alexandrins ont connu la machine à vapeur) le lien social manquait. La fraude détruisait toute coopération. A Rome, c'est l'initiative qui se montrait faible chez les commerçants. Il fallut la prédominance des Germains : alors, et dès le XIVe siècle, avec Artevelde ou Étienne Marcel, l'industrie ne s'arrête plus. Un humble tisserand, Fugger, entre à Augsburg en 1367 : un siècle après, ses descendants sont les banquiers qui prêtent aux ducs et aux empereurs. En regard de cet énorme esprit d'entreprise, les corporations artisanes se fondent. Elles ne sont pas limitatives de l'individualité : elles habituent les hommes à accepter une loi volontaire. Par elles, le travailleur acquiert la sécurité et l'aisance sans lesquelles on ne peut arriver à la liberté de l'esprit. Leur pensée reste le vivant esprit de la classe ouvrière allemande. Les villes libres allemandes sous la Renaissance

ont été la charmante et forte floraison de cet esprit corporatif.

Leur ennemi était cependant tout proche : ce furent les princes. « Le peuple bâtit les villes, disait Érasme; les princes les détruisent. » La finance bourgeoise elle-même d'un Fugger ou d'un Welser sert à alimenter les guerres où périssent les libertés municipales. Pas de pires aigrefins, dit Chamberlain, que les princes allemands. C'est au profit de cette poignée de criminels que se produit la concentration des terres et des pouvoirs, et ce sont eux pourtant que Luther soutenait. Faut-il s'en plaindre? Les grandes nations ne se fondent pas autrement. Des libertés personnelles inouïes sont nées de ces abus de la force. Cela suffit pour qu'on n'ait pas à chicaner l'Histoire.

Enfin, au sommet de cet édifice du savoir et de la civilisation, il y a la *culture*. Elle est la volonté profonde qui a guidé l'architecte, et qui est toute inspirée de l'instinct de la race. En présence du christianisme contradictoire que les Germains reçoivent de mains impures, quel chemin allaient-ils suivre? Fallait-il systématiser l'absurde? Saint Anselme, saint Thomas, Raymond Lulle ont essayé ainsi de saisir l'inintelligible dans les cercles concentriques du syllogisme grec. Les Germains vrais ne peuvent consentir longtemps à prolonger ce jeu verbal. Quand Occam ou Duns Scot contestent les universaux, reconnaissons-là le premier soulèvement de l'instinct de race devant le christianisme, dont il ne veut garder que le contenu vrai. L'homme germanique découvre deux voies de délivrance, et ce

n'est ni la soumission à la hiérarchie romaine ni la soumission à la règle logique. Ces voies s'appellent : 1° le mysticisme; 2° l'humanisme. D'une part, le Germain se précipite donc d'un seul élan jusque « dans l'abîme sans fond » de l'essence divine *(ganz in den Grund der grundlos ist)*, selon le mot du maître Eckart; et c'est là la vraie *philosophie teutonique*, celle qui ne connaît pas l'« angoisse flageolante » enseignée par Loyola, et qui n'a pas peur des peines éternelles, parce qu'elle n'attend rien même des consolations du paradis. Pour elle, le temps est comme l'éternité. « La religion, a redit de nos jours Paul de Lagarde, est la présence immédiate du divin. » Par-dessus les grands mystiques français du moyen âge, pour ne pas parler des mystiques indous et persans, Chamberlain revendique pour les Allemands tout ce grand mouvement du mysticisme au moyen âge finissant. En regard, il place l'*humanisme*, qu'il réclame aussi pour les Germains. L'humanisme est le talent de discerner et d'apprécier la saveur et le prix du particulier. Tous les humanistes prennent la défense des langues modernes. C'est qu'ils veulent épanouir le génie propre de chaque peuple. La hiérarchie intellectuelle entre les hommes, la valeur du génie, personne ne la connaît mieux qu'eux. « L'activité de l'âme fait le génie, » disait ce grand Germain, Diderot; et Jean-Jacques Rousseau : « Sans héros, pas de peuple. » La modestie simple des Germains, qui s'incline devant les faits naturels, se reconnaît là; et quel fait plus évident dans la vie sociale que la supériorité du génie et de l'héroïsme? Or, la loyauté

germanique assure seule aux hommes supérieurs la coopération fidèle et sans astuce qui a déjà fait le triomphe de la civilisation germanique. Loin qu'il y ait antagonisme entre *le mysticisme* et l'*humanisme*, il y a donc accord. Reconnaître à tout génie particulier sa valeur, c'est se courber devant des forces mystérieuses, et c'est une part de cette *Gelassenheit*, avec laquelle le mystique s'abîme dans la contemplation du divin. Pas de vertu plus haute, car il n'y en a pas qui accepte avec une simplicité plus confiante la présence active du divin parmi nous. C'est même cette vertu au juste qu'il faut appeler germanisme. La civilisation et la culture qui, partant du Nord de l'Europe, rayonnent aujourd'hui sur le monde sont l'œuvre de ce germanisme purifié par degrés.

« Or, cette œuvre du germanisme est, sans conteste, la plus grande qui ait été réalisée jusqu'ici par des hommes (1). »

Une obscurité, peut-être voulue, plane sur toute cette histoire de la civilisation esquissée par Chamberlain. On hésite : n'est-ce pas l'européanisme du Nord, qui comprend avec les Germains les Slaves et les Celtes, qu'il appelle germanique ? Il le semble bien en de certains passages. Dans l'édifice élevé par la collaboration européenne entière, c'est cependant pour les Allemands proprement dits qu'il réclame le mérite le plus grand, parce qu'ils comprennent le mieux la *loi sacrée*, le devoir d'éliminer de la nationalité tout ce qui est contraire à ses ins-

(1) CHAMBERLAIN, *Die Grundlagen des XIX ten Jahrhunderts*, p. 725.

tincts profonds. L'histoire contemporaine la plus récente confirme cette vue ; et la guerre actuelle, selon Chamberlain, doit être victorieuse pour l'Allemagne, si la déduction longuement préparée par lui depuis vingt ans se trouve conforme au réel.

Oui, certes, nous dit-il, dans cette guerre entre nations du Nord, Allemands, Français, Anglais, Russes, il s'agit au fond d'une lutte fratricide entre Germains. La supériorité pourtant du savoir, de la civilisation, de la haute culture est du côté des Allemands seuls. Seule la science allemande a été assez désintéressée et assez universelle pour faire les conquêtes sur lesquelles s'est édifiée la triomphante industrie allemande: seule aussi elle a donné à cette industrie l'arrière-plan moral sur lequel elle se détache. Pas de grande œuvre ou de grand homme allemands, sans cette foi en une destination morale de tous les actes germaniques. Un Bismarck ne vit que de la croyance en un ordre divin, où une place d'élite est réservée à la nation allemande. Beaucoup de talents faciles manquent aux Allemands : ils tombent au rang de valets, dès qu'ils ne sont pas des rêveurs et des héros, des créateurs et des maîtres. Il n'y a pas d'Allemagne sans idéalisme. La raison inavouée de la haine des peuples contre l'Allemagne est qu'ils sentent cette force du rêve allemand, mortelle à toute leur civilisation matérialiste. La guerre présente est donc bien une lutte d'âmes. Chamberlain laisse de côté les Russes, masse énorme et lourde; et la France, trop débile. Les nations qui comptent pour lui, ce sont les États-Unis et l'Angleterre. Les États-Unis pour longtemps encore se recueillent;

mais l'Angleterre étale sa prétention d'hégémonie. Chamberlain croit bon de proclamer alors que l'Allemagne ne craint ni l'Angleterre, ni les États-Unis. Elle ne cédera à personne. Elle ne peut pas accepter une paix modérée, parce qu'il n'y a pas de compromission quand il s'agit d'idéal. Les Anglais visent à imposer au monde l'uniformité britannique d'un idéal de négoce. Les Allemands veulent la variété des nationalités et des coutumes. Qu'on permette à la leur de subsister, ils sont sûrs d'être bientôt les premiers. Et quand ils seront les premiers, ils réaliseront leur destination divine (1).

« Il vaut mieux le dire ouvertement : il *faut* que l'Allemagne devienne la première puissance du monde, et l'Allemagne *peut* devenir la première puissance du monde. L'Allemagne *sera* — pour peu qu'elle le veuille — la première puissance du monde (2). »

Cette volonté de dominer est son devoir profond et essentiel, si elle ne veut pas d'une Europe où triompherait une civilisation de lucre par la victoire de l'Angleterre. L'idéalisme n'aura de place dans le monde que le jour où la pensée allemande et la langue allemande seront préférées par tous les hommes cultivés. Ce jour-là l'humanité éprouvera « la transformation intérieure qui vient de la culture allemande révélée ». C'est là sans doute une question de force; et la force ne fait pas défaut à l'Allemagne. Il nous était toutefois nécessaire de

(1) H.-St. Chamberlain, *Ideal und Macht*, 1916, p. 33-35. « Deutschland braucht nichts weiteres, als die Freiheit, das zu leisten, was es zu leisten befæhigt ist, um bald unbestritten an der Spitze aller Vœlker zu stehen. Dann erst wird es in der Lage sein, seine gœttliche Bestimmung zu erfüllen. »

(2) *Ibid.*, p. 35.

savoir que le néo-wagnérisme à son tour professe la philosophie de la force et pactise avec le militarisme allemand.

* * *

Parmi les rédacteurs de la *Politisch-anthropologische Revue*, un jeune fanatique, Joseph-Ludwig Reimer, tire les conclusions de tout ce vaste enseignement (1). Il fait la liaison entre ces sociologues et les pangermanistes politiques. De ses maîtres Chamberlain et Woltmann il a les affirmations philosophiques énormes et creuses avec le dilettantisme solennel et vaticinant: et il reprend une à une leurs thèses principales : 1° il y a un seul type d'homme supérieur : le Celto-Slavo-Germain du Nord européen; 2° toute culture de l'esprit traduit les instincts profonds de la race. Elle est intransmissible autrement que par le sang. Elle ne se confond pas avec la civilisation, qui est perfectionnement externe des moyens de confort matériel; 3° est-ce à dire qu'il n'y a pas de rapport entre la culture et la civilisation ? D'une prodigieuse poussée, les qualités de la race rompent la gangue de la civilisation acquise ou empruntée. La *culture* de l'esprit, déterminée toujours par la race, et la *civilisation*, modifiée peu à peu par elle, se trouveront donc en harmonie à la longue. La vertu propre des Germains est l'énergie physique et intellectuelle. Physiquement, cette énergie se traduit par la fécondité pullu-

(1) Joseph-Ludwig Reimer, *Ein pangermanisches Deutschland*, 1905.

lante. Intellectuellement, elle dompte les forces naturelles : elle crée ce machinisme prodigieux, qui a transformé l'Allemagne ; et voilà l'originalité de sa civilisation contemporaine ; 4° enfin, à toute civilisation, à toute culture profonde de l'esprit une armature politique est nécessaire qui les abrite et les fasse durer. Pas de prolificité allemande sans terres nouvelles. Pas de machinisme allemand, sans débouchés. Ce sont là des nécessités vitales. Elles sont des postulats des qualités raciales des Germains.

On voit le plan qui se déduit de ces prémisses. Des peuples décrépits, et tout d'abord les Français, sont un obstacle à l'Allemagne. Il faudra donc dépecer la France. La Picardie, l'Artois, la Normandie sont à intégrer franchement dans l'Empire d'Allemagne, avec toute la Belgique. L'Est et le Midi, vassalisés, seraient colonisés intensivement par l'Allemagne, de façon à ce que la race allemande, installée en force sur le glacis de ses frontières, atteigne jusqu'à la Méditerranée ; voilà le programme de dépècement. Un groupe de vingt millions de Français groupés autour du Plateau Central garderait seul provisoirement son indépendance nationale et son gouvernement républicain. Encore l'extinction des « Non-Germains » y serait-elle à souhaiter. Mais dans les pays où les Allemands coloniseront, pour conserver la pureté de leur race, ils ne toléreront entre Germains et Non-Germains que des unions stériles. La nouvelle anthropologie politique sait des méthodes par lesquelles on peut « éviter la conception d'êtres nouveaux », et elle

entend en user par l' « intervention régulatrice de l'État ».

Ce sont là propos d'énergumène. Mais l'atmosphère surchauffée des milieux politiques allemands engendre d'elle-même ces plans délirants. Inspirés d'un astucieux calcul ou d'une incroyable aberration d'orgueil, une même croyance les inspire : celle de l'hégémonie à la fois nécessaire et providentielle de l'Allemagne. Pour l'anthropologie politique pangermaniste, le passé européen est rempli de deux luttes, celle de la France contre l'Allemagne, celle de la Prusse contre l'Autriche. Il faut y voir deux épisodes prolongés d'un même grand fait : celui de l'organisation de l'Europe centrale. Tant que durait le Saint-Empire déclinant, forme politique romaine imposée à des Germains incapables de la tolérer, la France put l'emporter. Ce fut la faute de la catholique Autriche. Les guerres prussiennes contre l'Autriche sont à concevoir comme une restauration du principe germanique le plus pur dans une Allemagne qu'il fallait d'abord réformer. Seule la nationalité épurée par le refoulement du catholicisme put vaincre la France. La Réforme, Frédéric II, Bismarck ont été les trois étapes d'une même marche offensive. Une quatrième étape reste à faire :

« Il faut que l'Allemagne acquière l'hégémonie absolue dans l'Europe centrale et occidentale et qu'elle annexe simultanément, ou peu de temps après, les provinces allemandes autrichiennes (1). »

Bon gré, mal gré, les petits États scandinaves,

(1) Reimer, *Ibid.*, p. 121.

hollandais, suisses, balkaniques, se joindront à elle, suivant des conditions qu'elle dictera. Le nouvel Empire allemand a été, dès ses origines, un véritable Saint-Empire, saint non par la grâce du pape romain, mais par la noblesse de la race germanique. Sa tâche, toutefois, ne vient que de commencer. Elle s'accomplira sous un « césarisme épuré » et démocratique. Les sociologues anthropologistes, eux aussi, essaient de séduire les masses libérales. Ils offrent à ces multitudes des proies géantes. Ils sont assurés que ni la fièvre de la convoitise, ni plus tard la digestion des proies, ne laisseront place à l'esprit critique.

« Ce qui importe, c'est que la conception des dirigeants soit exacte. Pour nous, profanes, il nous suffit d'entrevoir, dans un avenir proche, la probabilité d'une évolution qui oblige l'Allemagne et ses maîtres à en venir aux fins que j'ai indiquées (1). »

Ces fins, c'est la victoire des Germains d'Allemagne débordant de leurs frontières, et fondant, au dehors, un monde nouveau, l' « Empire de la race et de l'humanité germaniques étendues sur le monde (2) ».

IV. — La Guerre au service de la Prédestination allemande.

Il n'y a pas une de ces doctrines qui ne soit une apologie de la guerre. Non pas de la guerre conçue comme légitime défense et comme dernier recours d'un droit qui ne peut consentir à capituler, mais de

(1) Reimer, *Ibid.*, p. 122.
(2) *Ibid.*, p. 387.

la guerre préventive, offensive, fructueuse et salutaire. Fichte, qui avait commencé par établir la théorie de « la vraie guerre » toute défensive, plus tard dicte aux dirigeants le devoir de s'agrandir à tout prix. Pour Hegel, la guerre, c'est la raison militante elle-même en marche à travers l'histoire, et par qui s'établit la hiérarchie rationnelle entre les peuples. Pour les catholiques allemands, l'invasion germanique, c'est, aux heures fixées par la Providence, le déluge purificateur. Une immense clameur de guerre, après avoir sourdement prolongé l'écho du canon de Leipzig et de Waterloo dans des commémorations sans nombre, reprend, pour ne plus s'éteindre, en 1840. Une Allemagne qui apportera à la France ses présents sanglants, l' « effroi et l'épouvante » amassés dans toutes les montagnes allemandes comme un « orage noir », voilà ce que chantent, en 1841, les vieux bardes des guerres de libération (1). Toute l'élite militaire allemande, et d'abord son jeune chef Moltke, pense alors que l'Allemagne a le droit d'unifier par la guerre le domaine de la langue et de la civilisation allemandes, en y englobant tout d'abord la Belgique et la Hollande (2). Pour Paul de Lagarde, la guerre est de droit divin dès qu'on empêche l'Allemagne de conquérir pour son épanouissement religieux le substratum territorial qu'il exige. Treitschke estime que, par la guerre, une justice sublime se consomme ; et que les nations, si elles n'ont pas la sagesse de main-

(1) Arndt, *Als Thiers die Welschen aufgerührt hatte*, 1841.
(2) Moltke, *Die westliche Grenzfrage*, 1841. (Ges. Schriften, t. II, 1891.)

tenir en elles l'équilibre de forces frustes, qui interdisent tout désordre et tout raffinement intellectuel, ne peuvent être châtiées que par l'extirpation. Toute la nouvelle école de sociologie géographique, Ratzel et Lamprecht en tête, enseigne que la guerre est une façon normale de réaliser la *conception spatiale* qui vit dans la représentation collective qu'un peuple se fait de sa destinée. Les pangermanistes du renouveau de 1890, un Langbehn et un Friedrich Lange, propagent ce sentiment que « toute nation enracinée sur son propre sol a de temps en temps besoin de la guerre plus que de la paix, de même que, dans la nature, la vie est favorisée non seulement par le soleil et les pluies légères, mais aussi par l'orage et par les tempêtes ».

Au terme, il y aura deux types de doctrines de la guerre : une doctrine anthropologique, qui a le culte des races, une doctrine politique, qui a le culte de l'État. Klaus Wagner et le général von Bernhardi ne seront pour nous que des échantillons qu'on pourrait aisément multiplier.

Klaus Wagner est l'héritier de toute la lignée des sociologues anthropologistes. C'est pourquoi la sagesse politique, pour lui, se résume à demander la colonisation de la terre par les races les plus parfaites. Le peuple le plus actif, le plus vigoureux, le plus prêt au sacrifice (c'est-à-dire le plus cultivable), est en droit de posséder la majeure partie du globe. Or, comment reconnaître en lui ces qualités, si ce n'est par la guerre? Les Allemands sont prolifiques. Mais les Mongoloïdes ou les négroïdes le sont-ils moins? Les Allemands peuvent-ils les laisser pul-

luler? Se mèleront-ils à eux? Leur laisseront-ils l'initiative de l'attaque, s'il leur plaît d'asservir l'Europe? Un peuple libre et fier a besoin de rester le maître de ses destinées, et il mettra sa race à l'abri de promiscuités hasardeuses. Pour ne pas devenir le manœuvre corvéable des races inférieures et pour n'avoir plus à leur disputer le sol nécessaire à son expansion, il les parquera définitivement dans des « réserves », d'où il ne leur permettra plus de sortir.

Heureux serions-nous s'il n'y avait que la guerre contre les peuples inférieurs! Mais il y a les rivalités entre peuples « germanoïdes ». L'histoire des trois cents derniers siècles est un cimetière de peuples indo-européens éteints. Que subsiste-t-il des Iraniens, des Celtes, des Italiotes primitifs, des Hellènes, des Macédoniens? Il restait les Latins, il y a cent ans encore : ils ont succombé. Il subsiste les Slaves, dont les Germains ne sont pas fiers d'être les frères, et les Anglo-Saxons qui disputent aux Allemands la suprématie. S'il est vrai que les races germanoïdes ne soient vivaces et nobles qu'en raison de leur affinité de sang avec les Germains, on peut donc prévoir que de tous les germanoïdes survivants, il ne subsistera plus que les Allemands. Ce serait là, du moins, la justice. Or, cette justice-là ne s'établit que par la guerre; et comme la justice est mise en péril sans cesse par les races inférieures, la sélection des plus nobles races ne peut, de nécessité, s'accomplir que par une « guerre éternelle ». C'est par la guerre sans cesse renouvelée que triomphera le germanisme, selon l'école anthropologique.

L'autre école, dont le général von Bernhardi est le porte-parole le plus notoire, établit une sociologie de l'État. Au rationalisme prussien de Frédéric II et de Treitschke, qu'il fait sien, il donne pour complément une sommaire biologie sociale, où l'État est considéré comme un vivant soumis aux lois de la lutte pour la vie. Le machiavélisme frédéricien, auquel avait adhéré Fichte, rejoint ainsi ce darwinisme où les philosophes pangermanistes, depuis Friedrich Lange et Julius Hart, cherchent des espérances. L'État est puissance, avaient dit Hegel et Treitschke; et, seule, sa puissance croissante peut le mettre en état d'accomplir ses devoirs envers la civilisation et envers les citoyens qui attendent de lui protection et prospérité. Ces devoirs, dérivés de sa mission, lui imposent un devoir primordial qui les résume : avoir soin de sa force et l'étendre. Il ne peut ni sacrifier ses intérêts à un autre État, ni renoncer à étendre sa puissance au détriment d'autrui. L' « égoïsme sacré » est sa loi unique, et sa seule immoralité serait d'être faible. Il s'ensuit d'emblée que la guerre est la loi des États, comme elle est la loi des vivants.

Dure loi, mais qu'il faut bénir. Si la sélection par la guerre est fortifiante, qu'on n'y objecte pas, surtout, le témoignage de la conscience ou les prescriptions du droit. La conscience est imprécise et varie de peuple à peuple; le droit codifie un ensemble de pactes étayés par la force; et l'équilibre des forces venant à changer, il est équitable que leur expression dans le droit change. De cette force aucun arbitre n'est juge. Elle s'impose par sa pesanteur massive.

L'astuce des faibles prétend recourir aux fictions des tribunaux d'arbitrage et aux artifices diplomatiques. Les forts déchirent ces toiles d'araignée à coups d'épée. L'Allemagne est forte et elle est dans le besoin : deux raisons pour frapper.

Et ce n'est pas la force brute qui frappera. L'Allemagne s'est montrée digne de ses victoires passées. La puissance lui a donné un prodigieux développement industriel et a stimulé infiniment son activité intellectuelle. A ce travail allemand, il faut un atelier agrandi; à cet idéalisme allemand, il faut une matière à pétrir, qui ne peut être que la planète. D'autres nations, la France, l'Angleterre, osent contrecarrer son effort. « Il nous faut abattre la France, de telle sorte, qu'elle ne puisse plus jamais nous barrer le chemin, » dit von Bernhardi (1). A l'Angleterre, il conviendra de poser des conditions. Il faudra qu'elle renonce à sa suprématie maritime; qu'elle laisse s'achever les guerres continentales méditées par l'Allemagne et consente à une confédération de l'Europe centrale sous l'hégémonie germanique; qu'elle cesse d'entraver l'Autriche aux Balkans et ne se mette plus en travers des plans coloniaux allemands, ou des projets allemands de stations navales. Ces plans coloniaux, en quoi peuvent-ils consister, puisqu'il ne reste plus de terres non appropriées?

« De telles acquisitions territoriales, dans l'état présent de répartition des terres, nous ne pouvons les réaliser qu'aux dépens d'autres États, ou en les agrégeant à nous. Cela n'est

(1) Von Bernhardi, *L'Allemagne et la prochaine guerre*, trad. française, 1916, p. 103.

possible que si nous réussissons d'abord à assurer mieux notre position au centre de l'Europe (1). »

La guerre s'ensuivra, Bernhardi n'en doute pas. Toute croissance des États veut dire guerre. Mais comme un État vigoureux se doit de grandir, la guerre est pour lui une obligation morale (2). Une fois de plus, ce sera la guerre offensive, celle qui « ouvre le bal » ; celle « qui ne sacrifie aucune des espérances possibles par un coup foudroyant » ; la guerre que Frédéric II a enseignée et faite, et dans laquelle l'action politique et l'action militaire procèdent de la même audace ; celle, enfin, qui se résume dans le précepte fameux : « Attaquez donc toujours! »

Cette guerre est un crime? Le crime serait seulement de ne pas réussir. La croyance philosophique fondamentale de l'Allemagne est celle en la valeur active des idées. Comme il n'y a pas d'idéal plus haut que le germanisme et de pratique plus impétueuse et plus efficace que la guerre, on sert l'humanité et ses fins les plus hautes, en fondant par la guerre la plus grande Allemagne. « *L'idéalisme même,* a dit von Bernhardi, *nous fait une nécessité de cette guerre* (3). »

V. — Action de ces Croyances

On objectera : « Que peuvent quelques livres de philosophie, même fanatiques? Les hommes d'ac-

(1) Von Bernhardi, *Vom heutigen Krieg*, t. I, p. 8.
(2) *Id.*, *Notre avenir*, trad. E. Simonnot, p. 73.
(3) Von Bernhardi, *Notre avenir*, trad. Simonnot, p. 73.

tion qui ont la responsabilité du pouvoir et les foules par qui se déchaînent les grands mouvements d'opinion lisent-ils des livres? » Ce scepticisme fait trop petite l'action des idées. C'est par un livre vénéré que les hommes d'Occident ont su qu'il y avait un peuple qui se croyait l'élu de Dieu; et tous les peuples depuis ont tâché de détourner sur eux ce privilège d'habiter dans la prédilection divine. Il y a des livres puissants. Les livres de Fichte et de Hegel sont de tels livres. Il n'est pas nécessaire qu'ils aient été lus de beaucoup d'hommes. Et à vrai dire ils s'alimentent de la croyance vulgaire des hommes autant qu'ils la créent. Ce sont de puissants condensateurs électriques, qui capturent l'énergie diffuse fournie par des sources éparses, et la renvoient intensifiée, dirigeable, et capable de formidables efforts.

« Qu'est-ce qui fait d'un homme un grand homme? » se demandait Ferdinand Lassalle, à propos de Fichte. Et il donnait cette réponse hégélienne :

« Une chose fait le grand homme : c'est de condenser en lui comme dans un foyer l'esprit de sa nation : et par cette condensation de l'*exprimer* et de l'*amener à s'épanouir*... Une nation ne peut célébrer un grand homme qu'en célébrant son propre esprit national... L'esprit allemand en tant qu'il reconstruit le monde dans son cœur (détruit par le criticisme) s'appelle Fichte (1). »

Cette construction de la pensée spéculative allemande, c'est une nation qui s'agrandit selon sa

(1) LASSALLE, *Die Philosophie Fichtes und die Bedeutung des deutschen Volksgeists*, 1862. (*Reden und Schriften*, Ed. Bernstein, 1893, t. I. 133, 440.)

loi propre, imposée par elle à ceux qui se refusent à la reconnaître, jusqu'au jour où une éducation coërcitive leur aura arraché leur consentement. Il n'y a guère d'esprit cultivé en Allemagne qui ne soit pénétré de cet enseignement et qui n'y soit plié. Il se diffuse par les solennités scolaires et politiques. Quand il se produit un de ces brusques remous religieux, comme en font naître la rêverie maladive des masses ou l'hystérie théâtrale des apôtres, l'Évangile nouveau qui s'y propage est toujours le même et très vieux Évangile, celui de la plus grande Allemagne voulue par Jésus-Christ. De Paul de Lagarde aux plus récents fondateurs de cénacles, les littérateurs tels que Hart, les journalistes tels que Friedrich Lange ou Driesmans, les pasteurs tels que Johannes Müller sans cesse découvrent d'un regard prophétique la terre promise à l'Allemagne. Du haut de la colline de Bayreuth, le même message, enveloppé sans doute de musique magnifique, est envoyé aux quatre coins de l'horizon. Dans la famille de Wagner, un hérault d'armes nouveau, Houston-Stewart Chamberlain, surgit et, — avec la gloire du maître qui a su résoudre cette angoissante énigme : *Was ist deutsch?* — proclame à son de trompe que l'Allemagne doit être et sera la première puissance du monde. Pas une chaire d'Université où les mêmes dogmes ne soient enseignés comme des vérités démontrées et définitives. La doctrine de Treitschke dominait l'enseignement des historiens et des juristes. Celle de Ratzel domine à présent l'enseignement des historiens et des géographes ; et pour elle la guerre apparaît comme une fonction néces-

saire de la vie sociale. Par une propagande si générale et si influente on peut dire que l'intelligence allemande entière est militarisée. La clameur des publicistes retentit des lieux communs de la métaphysique pangermaniste, parce qu'auparavant la méditation passionnée des penseurs s'était saturée des plus banales croyances populaires. Une nouvelle espèce de pseudo-philosophes foisonne : ce sont les fondateurs de Ligues, les apôtres ambulants, les pamphlétaires salariés et qui tous vaticinent en termes philosophiques. En fin de compte, il ne reste plus guère de journal impérialiste qui ne tienne à honneur de hurler les appétits allemands, comme s'ils étaient d'inéluctables lois de l'histoire.

S'il faut répondre à ces sophismes, soustrayons-leur d'abord leur fondement religieux et métaphysique : 1° il n'y a pas de peuples élus, et la philosophie attardée qui affirme une telle prédestination manque de critique et de savoir ; 2° il n'y a pas non plus, dans la réalité sociale ou naturelle, de nécessité mécanique ; et la science qui affirme ce déterminisme est à son tour une métaphysique superficielle et attardée. Rien ne nous permet d'affirmer autre chose que des faits contingents, et le lien observable de cause à effet qui les joint est lui-même un lien de fait. Mais on devine l'arrière-pensée de ceux qui, dans la foule ou dans l'élite allemandes, prétendent croire à une prédestination ou à un déterminisme naturel par lequel le peuple allemand est poussé. Pas de plus impérieuse arrogance que de s'écrier : « Place pour nous ! Nous sommes le Destin divin ! La Fatalité vient par nous !

Et nous nous avançons comme un élément de la nature! » Les réalités, qui pèsent par elles-mêmes d'un poids assez lourd, le peuple allemand prétend les alourdir encore de tout le sentiment de l'irrésistible. Il entend les imposer ainsi, quand elles le servent, au vouloir des autres hommes, sans leur laisser aucune chance de les modifier. Si le peuple allemand est providentiellement prédestiné ou si des causes géographiques, démographiques, économiques, stratégiques l'obligent, par une poussée dont il n'est pas le maître, à étaler sa force sur le monde nécessairement, quel recours y a-t-il contre cela ? En des sens contraires, alors, la volonté des hommes est d'avance déterminée. La volonté allemande est grisée de sentir cet inévitable incarné en elle. Sur le vouloir des autres nations, une hypnose paralysante s'appesantit. Cette doctrine du providentiel et du déterminé est la ruse la plus profonde dont se serve la métaphysique allemande pour renforcer l'orgueil délirant dont elle s'est faite l'auxiliaire. Elle est aussi le narcotique par lequel elle compte engourdir les velléités de résistance.

Il n'y a pas un des dirigeants allemands de premier plan qui n'ait été rempli de cette double croyance en la prédestination du peuple allemand et en la nécessité qui ne lui laisse pas le choix. Bismarck avouait que le courage de déchaîner le fléau de trois guerres lui aurait été impossible sans la conviction d'entrer dans les voies assignées à l'Allemagne par la Providence. Une telle croyance en la prédestination allemande renforçait le réalisme déterministe qu'il confessait dans l'entretien fameux

avec Karolyi, en 1862 : « Il nous faut acquérir la force vitale *nécessaire* à notre existence politique. » Cette force vitale, la Prusse ne pouvait l'acquérir qu'en drainant les ressources de toute l'Allemagne unifiée; et plutôt que de renoncer à cette conquête, Bismarck menaçait Karolyi des pires catastrophes. Les ressources du pays allemand unifié ne suffisent plus aujourd'hui à l'ambition politique allemande. L'étendue d'un Empire égal à celui des tsars, aux États-Unis ou à l'Empire britannique la rassasierait tout juste. Les exigences de cet appétit, voilà la *nécessité*, voilà la loi; et on pourrait ajouter, voilà les prophètes :

« Le peuple allemand, uni dans un esprit de concorde patriotique, sera le bloc de granit sur lequel notre Seigneur Dieu pourra édifier et parachever l'œuvre civilisatrice qu'il se propose dans le monde. »

Guillaume II l'affirmait, le 31 août 1907, à Brême. De cette mission, le peuple allemand avait la certitude fervente depuis un siècle. Le souci des dirigeants allemands, comme le prince de Bülow l'a reconnu, a toujours été de ne pas laisser s'assoupir cette ferveur :

« Ceci est l'affaire des guides intellectuels qu'aucun peuple ne suit aussi docilement que le peuple allemand (1). »

Cette passion unanime, attisée savamment et sans relâche, on pensait ensuite la jeter sur le monde. L'Allemagne entière y trouvait de tangibles profits. Ses classes dirigeantes y gagnaient de jouir en paix

(1) Bülow, *La Politique allemande*, trad. M. Herbette, 1914, p. 323.

de leurs privilèges sociaux. On n'a pas besoin d'élargir les droits démocratiques du peuple, si on le fanatise, selon le plan de Bülow, « par une politique vivante, résolue, grande dans ses ambitions, énergique dans ses moyens » (1). Les desseins de cette politique, les gouvernants d'Allemagne les fixent. Mais ils comptent sur la collaboration des penseurs allemands pour en imprégner l'élite et la foule. Plus certains, par expérience, de l'efficacité d'une telle propagande, que tels parmi nous, aveuglés jusqu'à en douter, quand déjà elle nous cernait de son enveloppement mortel (2).

Charles ANDLER.

(1) BÜLOW, *La Politique allemande*, p. 324.

(2) Je dois des remercîments très vifs à mon collègue J. Rouge, professeur à la Sorbonne, qui a bien voulu revoir la traduction des documents qui suivent; et les traducteurs lui sont reconnaissants, les premiers, des retouches dues à sa plume élégante.

LE PANGERMANISME PHILOSOPHIQUE

LIVRE PREMIER

LE PRÉDESTINATIONNISME MÉTAPHYSIQUE

I

FICHTE (1762-1813)

Il n'est pas question ici de tracer un résumé de la vie de Fichte. Sa biographie par son fils, Immanuel Hermann Fichte (*Johann-Gottlieb Fichte's Leben und literarischer Briefwechsel* 1830, 2 vol., 2e éd. 1862) est en toutes les mains. Une biographie monumentale est préparée par les soins d'un Français, M. Xavier Léon, qui a déjà consacré à l'interprétation du philosophe un beau livre, *La Philosophie de Fichte*, 1902. Nous citerons Fichte d'après l'édition des *Œuvres complètes* (*Saemtliche Werke*, 8 vol., Berlin, 1845-46) et les trois volumes d'ouvrages posthumes (*Nachgelassene Werke*) qui avaient précédé en 1835.

Ce que nous avons ici à faire saisir du doigt, c'est comment le disciple rigide de Kant, celui qui croyait, « seul de tous les vivants », avoir compris Kant et avoir pénétré le principe kantien, pour en faire le moyen d'atteindre « à la vérité pure et à l'entière clarté », peut passer pour un devancier du pangermanisme. Il faut se garder de considérer Fichte comme un rationaliste, dont le système, établi selon des formes d'une logique rigoureuse, serait destiné à satis-

faire les besoins de la raison morale universelle. Il y a beaucoup de vrai dans sa plainte : « *La Doctrine de la science* (c'est-à-dire la doctrine de Fichte) a semé quelques étincelles dans le monde, comme Kant lui-même ; mais quant à l'avoir saisie dans son principe, c'est ce qui n'est arrivé à personne que je connaisse. » Aujourd'hui encore, les exposés courants des historiens de la philosophie se méprennent sur lui. Peut-être n'y en a-t-il pas de plus pénétrant que l'essai de FRITZ GOGARTEN. (*Fichte als religiœser Denker*, 1914). C'est une pensée religieuse que celle de Fichte, féconde en éruptions passionnées. La continuité du système de Fichte est dans un petit nombre de sentiments et de vouloirs puissants et profonds, que les événements du temps soulèvent en soubresauts violents et de sens contraires. Ces sentiments et ces vouloirs, Fichte essaie de les réfléchir dans une pensée consciente : *Selbstbesinnung und Selbstverständigung*, réfléchir sur soi et s'entendre soi-même, voilà tout l'effort de sa philosophie.

En essayant de saisir ainsi, dans des formes réfléchies, le contenu de la conscience, Fichte reste fidèle à l'esprit de son temps. Le XVIII[e] siècle, avait-il écrit dans les *Grundzüge der gegenwaertigen Zeitalters* (*Traits fondamentaux du temps présent*), est « l'époque de l'intelligence et des concepts intelligibles ». Il le méprisait, parce que ce siècle ne voulait tirer des concepts que de l'expérience sensible. Il croyait, quant à lui, pouvoir les tirer d'ailleurs, et du fond le plus profond de la conscience.

Son système affecte donc une construction logique très rigide ; c'est l'effort le plus puissant pour clarifier et recueillir dans des notions intellectuelles un contenu que de telles notions sont impropres à renfermer. Car ce que sa réflexion découvre au fond de la conscience, c'est de la passion visionnaire et la plus énergique volonté. Un exposé qui décrirait la philosophie de Fichte, seulement dans son effort pour vaincre un insurmontable obstacle, c'est-à-dire pour donner la forme d'une construction à de puissantes effusions sentimentales qui ne sont pas de nature logique, se méprendrait sur la qualité même de son expérience intérieure.

Mais cette forme logique ajoute encore à ce qu'il y a de péremptoire dans les affirmations de Fichte. Ce pauvre fils de tisserand, qui avait gardé les oies près de la chaumière paternelle, et qui, après ses études en théologie, avait assumé tout le labeur humiliant d'un précepteur de grande famille, s'était toujours senti une âme de chef. Son orgueil impérieux, dès ses années d'université, se sentait responsable de la destinée collective de son peuple et de l'humanité. Ses dialogues *sur le Patriotisme et son contraire* (1807) disent bien

comment il concevait son rôle (1) : Le don de gouverner les hommes était autrefois l'affaire du génie. « Il semble que ce génie, comme toute espèce de génie, ait disparu du monde ; et, depuis lors, le gouvernement est devenu une technique qui a son savoir, ferme et inaltérable... Il faut l'apprendre non comme un métier, mécaniquement, mais par une intelligence rationnelle, claire et scientifique. » Cette science rationnelle, il croyait l'avoir apportée le premier. C'était à peu près le contraire de ce que nous entendons par science. Il appelait « délire » la prétention de construire une interprétation du monde par la seule juxtaposition des résultats de la science spécialisée. Les vérités qu'il apportait, quant à lui, lui paraissaient unifier tout ce que la science de détail laissait épars ; mais elles étaient très simples à saisir. Elles ne concernaient jamais que la liberté humaine et la conscience que nous en avons. L'effort de réflexion que supposait ce savoir était exceptionnel ; mais il était accessible à quiconque possédait la vie vraie de l'esprit. Il supposait de la bravoure et du caractère. Nous en devenons incapables par l'oblitération en nous de la spontanéité intérieure ; et des peuples entiers, les Juifs et les Français notamment, ont collectivement, par une longue corruption, éteint en eux cette spontanéité. En tous les autres elle peut se réveiller, si des écrivains en qui s'est faite la révélation de la vie nouvelle de l'esprit les secouent de leur torpeur. Les penseurs ont ainsi un rôle analogue, chez Fichte, à celui des prophètes d'Israël, en attendant d'être les *éphores* que l'Etat futur chargera de contrôler le pouvoir exécutif.

Le sentiment dominant chez Fichte, c'est celui d'une *ère nouvelle* qu'il faut préparer. Il s'agit de transformer l'humanité entière par une éducation dont Fichte apporte les formules, de même qu'il sait seul le sens dans lequel se fera ce grand renouvellement. Prodigieuse assurance. Elle ne fait que reproduire, dans l'enseignement de Fichte, ce qui est le trait dominant de son caractère et le contenu de son système. Caractère, enseignement, système : c'est chez Fichte tout un : une volonté qui construit une représentation, où elle se traduit en entier, impérieusement. Sans doute, c'est l'humanité entière que Fichte, de la sorte, prétend reconstruire ; mais une humanité d'espèce germanique. Et si ce vouloir torrentiel a besoin de moyens machiavéliques, Fichte n'hésitera pas. On en jugera par les textes qui suivent.

(1) *Nachgelassene Werke*, t. III, 235 sq.

1. *On ne peut accorder le droit de cité aux Juifs.*

A travers presque tous les pays d'Europe vit répandue une nation puissante et hostile, en guerre perpétuelle avec toutes les autres, et qui, dans certains États, opprime durement les autres citoyens ; c'est la nation juive. Je ne crois pas, et j'espère le démontrer, que cette nation soit redoutable du fait qu'elle forme un État isolé et fortement unifié, mais bien du fait que cet État est fondé sur la haine de tout le genre humain. Voici un peuple où le moindre individu fait remonter la lignée de ses ancêtres jusqu'à une époque antérieure aux origines de notre histoire et reconnaît pour le fondateur de sa race un émir plus ancien que nos premiers ancêtres, — légende que nous avons classée nous-mêmes parmi nos articles de foi ; ce peuple voit dans tous les peuples les descendants de ceux qui l'ont chassé d'une patrie passionnément aimée ; il s'est condamné et il est, de fait, condamné à vivre d'un négoce mesquin, qui amollit le corps et tue toute capacité de sentiments nobles ; par la loi la plus astreignante que connaisse l'humanité, par la religion, ce peuple est exclu de nos fêtes, de nos joies, des doux et cordiaux échanges de notre jovialité ; jusque dans ses devoirs et dans ses droits, et jusque dans le sein du Père éternel, il nous tient séparés de lui ; d'un pareil peuple que pouvait-on attendre, si ce n'est ce que nous voyons ? Dans un État où le monarque absolu n'a pas le droit de me prendre ma chaumière paternelle, et où je puis faire valoir mon droit contre un ministre tout-puissant, le premier Juif venu est libre de me piller impunément, si bon lui semble. De ceci vous êtes tous témoins, vous ne pouvez le nier, et vous prononcez les mots doucereux de tolérance, de « droits de l'homme et du citoyen », tandis que vous lésez

en nous les droits primordiaux de l'homme : vous ne savez comment témoigner assez de charité et de support envers ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ et que vous comblez de titres, de dignités et d'honneurs, tandis que pour ceux dont tout le crime est de croire en Jésus-Christ autrement que vous n'y croyez, vous les injuriez publiquement et leur arrachez, avec leurs dignités civiles, le pain qu'ils ont honorablement gagné. Ne vous souvenez-vous pas de ce qu'est « l'État dans l'État »? Et cette idée toute naturelle ne vous vient-elle pas, que les Juifs, déjà membres d'un État plus solide et plus puissant que tous les vôtres, si vous leur accordez par surcroît le droit de cité parmi vous, en viendront à écraser complètement tous vos autres concitoyens?

Puissent ces pages rester exemptes du souffle empoisonné de l'intolérance, si étranger à mon cœur! Le Juif qui, par delà les remparts solides et quasi infranchissables amoncelés devant lui, parvient à l'amour de la justice, de l'humanité et de la vérité, est un héros et un saint. Je ne sais s'il existe ni s'il a jamais existé. Je le croirai dès que je l'aurai vu. Mais qu'on ne cherche pas à me passer en fraude l'apparence pour la réalité! J'admets que les Juifs ne croient pas en Jésus-Christ, et même qu'ils ne croient pas en Dieu, pourvu qu'ils ne croient pas à l'existence de deux lois morales et d'un Dieu ennemi des hommes. Il faut leur accorder les droits naturels de l'homme, bien qu'ils refusent de nous les reconnaître; car ce sont des hommes et leur injustice ne nous autorise pas à les imiter en cela. Ne contrains jamais un Juif contre son gré et ne souffre pas qu'on le contraigne si tu es le mieux placé pour l'empêcher; c'est ton devoir élémentaire. Si tu as mangé hier et que tu aies faim, et que tu n'aies de pain que pour aujourd'hui, donne ce pain au Juif affamé qui est près de toi

et qui n'a pas mangé hier; tu feras très bien. Mais leur donner des droits civiques, ce n'est possible qu'à une condition : leur couper la tête à tous la même nuit, et leur en donner une nouvelle qui ne contienne plus une seule idée juive. Pour nous protéger contre eux, je ne vois non plus qu'un seul moyen : conquérir pour eux leur terre promise et les y expédier tous.

Dans les États où les Juifs sont tolérés, mais non point les libres penseurs, nous voyons clairement de quoi il en retourne. — Ton cœur de père (1) tient avant tout à maintenir ta religion. Vois ces Juifs; ils ne croient pas en Jésus-Christ; tu ne devrais pas souffrir cela; et je vois que tu les combles de bienfaits. — « Oh! ils ont une fausse croyance et cela me suffit. Croyez en Zoroastre, en Confucius, en Moïse ou en Mahomet, croyez au pape, à Luther ou à Calvin, peu m'importe, pourvu que vous croyiez à une raison extérieure à vous. Mais tu prétends avoir une raison à toi, voilà ce que je ne souffrirai pas. Reste mineur, sinon tu me porteras ombrage. » — Je ne veux pas dire qu'il faut persécuter les Juifs à cause de leur foi, je veux dire qu'on ne devrait persécuter personne à ce sujet.

Je sais que devant certains doctes tribunaux on pourrait attaquer toute la morale et son produit le plus sacré, la religion, plutôt que de toucher aux Juifs. A ceux-ci je déclare que je n'ai jamais été trompé par un Juif, parce que je ne me suis jamais commis avec un Juif, et que j'ai plusieurs fois pris la défense de Juifs qu'on tourmentait, cela à mes propres risques et à mon propre détriment; ce n'est donc pas l'animosité qui parle par ma bouche. Ce que j'ai dit, je le tiens pour vrai, je l'ai dit en ces termes parce que je l'ai cru nécessaire;

(1) Fichte s'adresse ici à un souverain imaginaire.

j'ajoute que l'attitude de beaucoup d'écrivains contemporains devant la question juive me paraît très illogique et que je crois avoir le droit de dire ce que je pense et comment je le pense. Si mes paroles déplaisent, qu'on ne m'injurie pas, qu'on ne me calomnie pas, qu'on ne fasse pas de sentiment, mais qu'on réfute les faits que j'avance.

J.-G. FICHTE.

Beiträge zur Berichtigung der Urteile des Publicums über die französische Revolution, 1793. (S. W. t. VI, p. 149-151).

2. *La vérité chrétienne ne pouvait être comprise que des Allemands.*

La clarté nouvelle (de la Renaissance) est venue des Anciens ; elle est tombée d'abord sur le foyer de la culture néo-latine, elle y est devenue simple notion d'entendement, incapable d'agir sur la vie pour la transformer. Mais l'ancien ordre de choses ne put plus durer, dès que cette lumière fut tombée dans une âme religieuse, pour qui la religion était chose sérieuse et pénétrait toute la vie ; dès qu'un peuple se trouva auquel il était aisé de communiquer cette conception nouvelle et plus grave de la religion : dès que ce peuple eut trouvé des chefs qui répondaient en quelque mesure à ses besoins les plus directement ressentis. Si bas qu'ait pu tomber le christianisme, il subsiste toujours en lui un élément qui est vérité et qui éveille à coup sûr une vie toute réelle et indépendante, c'est le souci de se demander : Que devons-nous faire pour être sauvés? Si cette question était tombée sur un sol stérile, soit que l'on ne se demandât même pas s'il existe en réalité un salut, soit que tout en admettant ce point on n'eût pas la volonté ferme

et décidée d'être soi-même sauvé, on peut dire d'emblée que, sur un sol pareil, la religion aurait été impuissante à pénétrer la vie et la volonté, et serait restée flottante, comme une ombre falote, dans la mémoire ou dans l'imagination. Dans ce cas, tous les efforts qu'on pouvait tenter ultérieurement pour expliquer les idées religieuses régnantes devaient, par la force des choses, rester sans influence sur la vie. Si au contraire cette question tombait sur un sol spontanément fécond, dans un milieu où l'on crût sérieusement à la réalité du salut, où l'on eût la ferme volonté d'être sauvé, où l'on employât à cette fin, dans un esprit de foi profonde et de sérieuse loyauté, tous les moyens de salut indiqués par la religion jusqu'alors régnante, du moment où cette lumière tombait enfin dans ce milieu que son sérieux même avait tenu fermé plus longtemps que les autres à toute lumière sur la nature de ces moyens de salut, une effroyable indignation devait naître, en découvrant par quelles impostures les âmes avaient été frustrées du salut; une inquiétude active devait s'éveiller, un effort pour trouver ce salut par quelque autre moyen; car ce qui paraissait destiné à précipiter les âmes dans la perdition éternelle ne pouvait être traité comme une plaisanterie. De plus, l'individu saisi le premier par cette vérité ne pouvait en aucune façon se contenter de ne sauver que sa propre âme, sans se soucier du bien de toutes les autres âmes immortelles; car une conséquence de sa religion nouvelle et plus intérieure était qu'en négligeant les autres, il n'aurait même pas réussi à sauver la sienne. Il devait donc, avec la même angoisse qu'il avait ressentie pour son propre compte, lutter pour ouvrir les yeux de l'humanité tout entière sur cette maudite supercherie.

Or c'est ainsi que la vérité, possédée auparavant par beaucoup d'hommes d'autres pays, et peut-être avec une clarté rationnelle plus grande, tomba dans l'âme d'un

homme allemand, Luther. En fait de culture classique et de raffinement de l'esprit, en fait d'érudition et d'autres avantages, bien des étrangers lui étaient supérieurs, et même beaucoup de ses compatriotes. Mais un sentiment s'était emparé de lui avec une force souveraine : l'angoisse au sujet du salut éternel ; elle devint la vie essentielle au cœur de sa vie ; pour elle il risqua continuellement le tout pour le tout ; elle lui donna cette force et ces talents que la postérité admire en lui. D'autres, peut-être, se sont servis de la Réforme pour des fins temporelles, mais ils n'auraient jamais triomphé, s'ils n'avaient eu à leur tête comme chef un homme enthousiaste des choses éternelles. Celui-ci, aux yeux de qui le salut de toutes les âmes immortelles était en jeu, s'est attaqué sans peur et le plus sérieusement du monde à tous les diables de l'enfer ; le fait est tout naturel et n'a rien de miraculeux. C'est une preuve du sérieux et de la conscience des Allemands.

Il était dans la nature des choses que Luther posât à tout individu, et d'abord à l'ensemble de sa nation, cette question qui intéresse tous les hommes, et que chacun doit résoudre pour son propre compte. Mais comment son peuple a-t-il reçu ce message ? Est-il demeuré dans son obtuse quiétude, enchaîné au sol par des affaires terrestres, suivant sans se troubler son chemin habituel ? Ou bien la manifestation insolite de ce puissant enthousiasme a-t-elle excité son rire ? Loin de là. Il a été saisi, au contraire, comme d'une flamme communicative, du même souci pour le salut des âmes, et ce souci ouvrit bientôt les yeux de tous à la clarté complète, et tous ont saisi au vol le don qui leur était offert. Cet enthousiasme était-il simple élan fugace de l'imagination ? Devait-il ne pas tenir devant la vie, dans ses luttes graves et ses dangers ? Loin de là. Ils renoncèrent à tout, subirent toutes les tortures, combattirent dans des guerres san-

glantes et incertaines, uniquement pour ne pas retomber sous la puissance du papisme maudit, et afin qu'eux et leurs enfants continuassent à voir luire la lumière de l'Évangile qui est le seul salut. Et, si longtemps après les apôtres, on a vu se renouveler en eux tous les miracles que le christianisme à ses débuts faisait éclater chez ceux qui le confessaient. Tous les documents de cette époque sont remplis de cette universelle préoccupation du salut. Voyez ici un trait particulier du caractère allemand : il s'élève facilement par l'enthousiasme à n'importe quel enthousiasme et à n'importe quelle clarté ; et son enthousiasme dure autant que la vie et transforme la vie.

FICHTE. *Reden an die deutsche Nation* (Discours à la nation allemande.) 6e discours ; — dans *Sämtliche Werke* 1846, t. VII, p. 346-348.

3. *Portée générale de la Réforme religieuse allemande.*

Luther a même trouvé, dans son zèle probe, plus qu'il ne cherchait, et a de beaucoup dépassé sa doctrine... En cela, il est devenu le modèle de tous les siècles à venir, et son œuvre, il l'a accomplie pour nous tous. Voyez ici encore un trait fondamental de l'esprit allemand. Dès qu'il cherche, il trouve plus qu'il ne cherche ; car il plonge au torrent de la vie vivante, qui coule de son propre élan et l'entraîne avec lui.

La Réforme fut certainement injuste envers le papisme dans sa façon de le comprendre, car elle ne l'a pas jugé du dedans. Les formules du catholicisme avaient été, pour la plupart, tirées vaille que vaille du langage d'alors ; elles étaient pleines d'emphase asiatique, destinées à être prises pour ce qu'elles voulaient dire, avec toutes les

restrictions qu'elles comportaient; jamais elles n'avaient été sérieusement mesurées, pesées ou réfléchies. La Réforme, dans sa gravité allemande, les prit au pied de la lettre. Or elle avait raison de croire qu'il faut tout prendre au pied de la lettre, mais elle avait tort de croire que les autres avaient pris les choses comme elle, et de les inculper de fautes plus graves que la platitude et la superficialité qui leur étaient naturelles...

Le sérieux avec lequel on traita l'ancien système théologique l'obligea lui-même à plus de sérieux que par le passé ; il dut reviser, renouveler l'interprétation et consolider les étaïs de la vieille doctrine ; il fut contraint pour l'avenir, à plus de prudence dans la vie et dans la doctrine. Que ceci, et ce qui va suivre, vous soit un témoignage de la manière dont l'Allemagne a toujours réagi sur le reste de l'Europe...

Mais c'est dans un autre domaine que l'Allemagne, par sa Réforme ecclésiastique, a eu sur l'étranger une influence générale et durable, non pas sur le peuple cette fois, mais sur les classes cultivées ; et l'étranger, grâce à cette influence, a pu devenir en retour un précurseur pour l'Allemagne, et l'inciter à une nouvelle activité créatrice. La pensée libre et autonome, ou philosophie, s'était déjà souvent éveillée et exercée dans les siècles passés, sous le régime de l'ancienne doctrine, non pas toutefois pour produire d'elle-même la vérité, mais seulement pour démontrer que la doctrine de l'Église était vraie, et de quelle façon elle était vraie. Chez les protestants allemands, la philosophie eut d'abord la même tâche à remplir au service de la nouvelle doctrine, et fut la servante de l'Évangile comme elle avait été chez les scolastiques la servante de l'Église. A l'étranger, soit qu'on ne possédât point l'Évangile, soit qu'on ne le comprît pas avec la ferveur et la profondeur de sentiment qui sont propres aux Allemands, la libre pensée, excitée

par son brillant triomphe, s'éleva plus aisément et plus haut, affranchie de toute croyance au supra-sensible ; mais elle demeura dans les chaînes matérielles de la croyance à l'intelligence naturelle (*Verstand*) qui se développe indépendamment de la culture et des mœurs ; et bien loin de découvrir dans la raison pure (*Vernunft*) la source de la vérité qui se justifie elle-même, la libre pensée conféra aux jugements de cet entendement grossier l'autorité que les scolastiques avaient reconnue à l'Église, et les premiers théologiens protestants à l'Évangile. La vérité de ces jugements n'était pas mise en doute ; la question était seulement de savoir comment défendre cette vérité contre des assertions contraires.

Or, comme cette pensée n'abordait même pas le domaine de la raison pure (*Vernunft*), dont l'opposition eût été plus grave, elle ne trouva d'autre adversaire que la religion positive telle qu'elle s'était constituée historiquement, et en vint aisément à bout, en la confrontant avec le bon sens présumé sain, et en démontrant clairement qu'elle y était contraire. Il arriva donc que, cette évidence ayant été reconnue, les noms de philosophe, d'irréligieux et d'athée prirent à l'étranger un sens équivalent et devinrent un même titre d'honneur.

Ce qu'il y avait de juste dans cette tendance de l'étranger, l'effort fait pour se libérer complètement de toute autorité extérieure, fut un stimulant nouveau pour les Allemands, qui, par leur Réforme religieuse, avaient été les promoteurs de ce mouvement. Sans doute, il se trouva parmi nous des esprits inférieurs, subalternes, qui se contentèrent d'adhérer à cette doctrine étrangère, de préférence même à la doctrine tout aussi accessible de leurs compatriotes, probablement parce que la première leur paraissait plus distinguée, et qui tâchèrent de se persuader tant bien que mal eux-mêmes qu'elle était vraie. Mais partout où s'éveillait l'esprit allemand autonome, le

sensible ne suffisait plus, et la tâche s'imposait de chercher le supra-sensible, non plus sur la foi d'une autorité étrangère, mais dans la raison même, et de créer ainsi, pour la première fois, une philosophie véritable qui considérerait, ainsi que cela se doit, la pensée libre comme la source de toute vérité indépendante. C'est à quoi Leibniz a visé, par opposition avec la philosophie étrangère, et ce but a été atteint par le véritable fondateur de la philosophie allemande moderne qui, au surplus, n'hésita pas à avouer qu'il avait été stimulé par une assertion étrangère à laquelle il avait donné par la suite une portée plus profonde que son sens primitif. Depuis lors, le problème a été chez nous entièrement résolu et la philosophie a été achevée; il faut pour le moment se contenter de le dire, en attendant le jour où ce sera compris. Ceci admis, il en résulterait que, une fois de plus, grâce à l'action de l'antiquité s'exerçant sur nous par l'intermédiaire de l'étranger néo-latin, une vérité entièrement neuve serait née dans notre patrie allemande.

Ibid, p. 351-353.

4. *Ce que c'est qu'une nation; et que les Allemands seuls sont une nation.*

La philosophie véritable, la philosophie autonome et accomplie, celle qui, par delà les phénomènes, a pénétré leur essence, ne sort pas de telle ou telle vie particulière : elle sort, au contraire, de la vie une, pure, divine, de la vie absolue, qui reste vie éternellement, et subsiste dans une éternelle unité... Cette philosophie est donc proprement allemande, c'est-à-dire primitive; et inversement, si quelqu'un devenait véritablement allemand, il ne pourrait philosopher autrement...

Si nous avons jusqu'ici procédé avec justesse dans notre enquête, il en doit ressortir que seul l'Allemand non adultéré..., c'est-à-dire l'homme qui a conservé l'intégralité de ses forces primitives a un peuple et a le droit de compter sur un peuple, que seul il est capable d'aimer sa nation de l'amour vrai et conforme à la raison.

L'instinct naturel de l'homme, instinct dont il ne faut se départir que dans les cas de véritable nécessité, c'est de trouver le ciel sur cette terre déjà, et de mêler à sa tâche terrestre et quotidienne de l'éternellement durable; c'est de planter et de faire croître de l'impérissable dans l'éphémère, non pas seulement d'une manière inconcevable, et communiquant avec l'éternel par l'abîme qui reste insondable aux yeux mortels, mais d'une manière visible même aux yeux mortels.

Quel esprit noble ne souhaite, par ses actes ou par sa pensée, de jeter, pour sa race, une semence de perfectionnement infini et progressif à jamais, de poser dans le temps quelque chose d'absolument original et nouveau, qui subsiste éternellement à travers les âges et devienne la source intarissable de créations toujours nouvelles? Or, quel peut être le garant de cette prétention et de cette foi de l'homme supérieur dans la durée et l'immortalité de son œuvre? Ce ne peut être évidemment qu'un ordre de choses qu'il pourrait reconnaître comme éternel, et capable d'accueillir en soi de l'éternel. Or, cet ordre de choses existe : c'est l'âme, impossible à enfermer dans un concept sans doute, mais réelle, l'âme propre à la collectivité humaine d'où il est sorti lui-même, avec ses actes et ses pensées, et avec sa foi en leur éternité ; c'est le *peuple* d'où il est issu et parmi lequel il s'est formé pour devenir ce qu'il est à présent...

Or, voici ce qu'est un peuple, au sens supérieur du mot, sens qu'il a si l'on admet l'existence d'un monde de l'esprit : un peuple, c'est l'ensemble des hommes qui

vivent en commun à travers les âges, et se perpétuent entre eux sans adultération, physiquement et moralement, selon une des lois particulières du développement du divin.

Il est clair que des hommes comme ces étrangers décrits par nous, qui croient, non pas à une réalité primitive et qui évolue, mais à un cycle éternel de simples phénomènes, et dont cette croyance fait des fantômes semblables à ce qu'ils croient, ne constituent pas un peuple au sens supérieur du mot, et comme ils n'ont pas d'existence réelle, ils ne sauraient avoir un caractère national.

. . . .

L'essence spirituelle de l'humanité n'a pu se manifester qu'en se réfractant dans la hiérarchie si variée des individus, et de ces individualités agrandies que sont les peuples. C'est quand chaque peuple, livré à lui-même, se forme et se développe conformément à son originalité, et quand, dans ce peuple, chaque individu se développe en conformité avec cette originalité collective aussi bien qu'avec la sienne propre, c'est alors que l'image de la divinité se forme et se reflète, comme elle le doit, dans le miroir qui lui convient, et il faut n'avoir aucun sens de la loi et de l'ordre divin, ou en être l'ennemi juré, pour vouloir entreprendre sur cette loi suprême du monde de l'esprit. C'est dans les qualités cachées des nations, dans celles dont elles-mêmes n'ont pas conscience, mais par où elles communiquent avec la source de la vie primitive, que réside la garantie de leur dignité présente et future, de leur vertu, de leur mérite ; si ces qualités se trouvent émoussées par des frottements ou des adultérations, les nations s'éloignent pour autant du principe spirituel des choses, et elles tombent ainsi dans l'égalité d'une platitude où tout finit par se confondre dans un même et mutuel écrasement.

. . . .

Les Allemands demeurés dans leur patrie avaient conservé toutes les vertus originelles de leur pays : fidélité, probité, honneur, simplicité. Mais ils n'avaient reçu, en fait de culture supérieure de l'esprit, que ce que le christianisme du temps et ses docteurs pouvaient donner à des hommes vivant dispersés. C'était peu ; aussi restèrent-ils en retard sur leurs frères de race ; et sans doute ils étaient braves et probes, mais encore à demi barbares. Toutefois des villes naquirent parmi eux, construites par des hommes du peuple. Dans ces villes, toutes les branches de la vie civilisée atteignirent bientôt une admirable floraison. On y vit naître des constitutions et des institutions civiles, proportionnées à la modestie de leur cadre il est vrai, mais excellentes, et qui furent pour tout le pays des modèles d'ordre et d'amour de l'ordre. L'extension de leur commerce contribua à la découverte du monde. Leur ligue fut redoutée des rois. Les monuments de leur architecture subsistent encore et ont bravé l'usure des siècles : la postérité les admire et confesse devant eux son impuissance.

Je ne comparerai pas les bourgeois de ces villes libres du moyen âge aux autres classes sociales de l'Allemagne d'alors ; je ne demanderai pas ce que faisaient, pendant ce temps, la noblesse et les princes ; mais si on les compare aux autres nations germaniques, à part quelques régions de l'Italie que les Allemands ont d'ailleurs égalées dans les beaux-arts, les dépassant et devenant leurs maîtres dans les arts utiles — ceux-là mis à part, les bourgeois allemands étaient les civilisés, les autres étaient les barbares. L'histoire de l'Allemagne, l'histoire de la puissance allemande, des entreprises, des inventions allemandes, des monuments allemands, de l'esprit allemand, se réduit pour cette période à l'histoire de ces villes allemandes. p. 355-356.

Si l'on regarde à l'essentiel et non aux apparences, on constate que, dès que l'Allemagne baisse, toute l'Europe baisse aussi.

p. 356.

La nation allemande est la seule d'entre les nations de l'Europe moderne qui ait démontré, depuis des siècles, par l'existence de sa bourgeoisie, qu'elle peut supporter la constitution républicaine.

. . . .

[Les Français] ne possèdent pas de *moi* qu'ils se soient formé par eux-mêmes; ils n'ont qu'un *moi historique*, né du *consentement universel*; l'Allemand, au contraire, possède un *moi métaphysique*.

Ibid., p. 362; 377-78; 379; 380-82; 467; 357; 566.

5. *Le peuple allemand est resté pur d'égoïsme conquérant.*

La nation allemande, suffisamment unifiée par une langue et une mentalité communes, assez nettement séparée des autres peuples, vivait au centre de l'Europe, formant un rempart entre des races étrangères les unes aux autres; assez nombreuse, assez brave pour protéger ses frontières contre toute agression du dehors, vivant de sa vie propre et peu disposée, par tempérament, à s'informer des peuples voisins, à s'immiscer dans leurs affaires et à exciter leur hostilité par les inquiétudes qu'elle aurait pu leur causer. Au cours des âges, un destin favorable la préserva de participer directement au pillage des autres continents... Or, c'est depuis ce partage que l'Europe chrétienne, qui longtemps avait été unie, même sans en avoir nettement conscience, et avait montré son unité par des expéditions conduites en

commun, c'est après ce partage que l'Europe se trouva divisée en plusieurs parties distinctes : depuis lors il y eut une proie commune, que chacun convoitait de la même manière, parce que tous voulaient en faire le même usage, et qu'aucun ne pouvait, sans envie, la voir aux mains d'un autre. C'est à partir de ce moment qu'il y eut un motif d'inimitié secrète et d'hostilité de tous contre tous. Dès lors, ce fut un gain pour les peuples que de s'annexer des peuples, même d'origine et de langue différentes, soit par la conquête, soit tout au moins par des alliances, et de s'approprier leurs ressources. Un peuple qui reste fidèle à la nature, s'il se sent à l'étroit dans son territoire, peut bien vouloir l'agrandir par la conquête de territoires voisins, dont il chassera les habitants ; il se peut qu'il veuille échanger un climat rude et infécond contre un climat plus doux et plus fertile : dans ce cas encore, il bannira les premiers habitants ; il peut, lorsqu'il commence à dégénérer, entreprendre des expéditions de pur et simple brigandage, où, sans convoiter le sol ni les habitants, il s'empare simplement de toutes les ressources utilisables et abandonne ensuite les pays dévastés ; il peut enfin répartir comme esclaves entre ses propres habitants, les habitants du pays conquis, ainsi que des objets utilisables ; mais s'annexer comme élément de la nation la population étrangère telle quelle, c'est ce qui n'offre pour lui aucun avantage et ce qu'il ne sera jamais tenté de faire. Toutefois, s'il s'agit d'arracher à un rival, de force égale ou supérieure, une proie commune et alléchante, le cas est différent. Quelque rapport qui puisse s'établir par ailleurs entre nous et le peuple vaincu, ses poings, à tout le moins, sont utilisables dans la lutte contre l'adversaire qu'il nous faut dépouiller, et chaque individu qui s'ajoute à notre force est le bienvenu... Personne ne veut partager avec un autre ce qu'il possède en propre ; chacun prétend dépouiller son voisin, dès qu'il le

peut. Si un peuple se tient tranquille, c'est parce qu'il ne se sent pas assez fort pour attaquer; il attaquera sûrement dès qu'il sentira en lui la force nécessaire. Ainsi le seul moyen de conserver la paix, c'est que personne ne soit assez puissant pour la pouvoir troubler, et que chacun sache qu'il y a dans l'autre camp une force de résistance égale à sa force d'attaque; c'est qu'il se constitue ainsi un équilibre et une balance de forces, grâce à quoi soient garantis, quand tous les autres moyens sont épuisés, le patrimoine de chacun et la paix de tous. Le système fameux de l'équilibre européen suppose donc ces deux conditions : une proie à laquelle personne n'a droit, mais dont tous ont envie, et un véritable esprit de rapine toujours actif chez tous. Cela étant, cet équilibre serait en effet le seul moyen d'assurer la paix, si seulement on trouvait au préalable le moyen d'assurer cet équilibre idéal lui-même, et d'en faire une réalité.

Mais ces conditions se sont-elles vraiment rencontrées partout, sans exception aucune? La puissante nation allemande, placée au cœur de l'Europe, n'est-elle pas restée étrangère à ce pillage et pure de toute contagion de convoitise, dans l'impossibilité presque d'élever même aucune prétention de ce genre? Si elle était restée unie dans une volonté commune et une force commune, les autres Européens auraient eu beau se massacrer sur toutes les mers, dans toutes les îles et sur tous les rivages: au centre de l'Europe, la solide muraille allemande les aurait empêchés d'en venir aux mains; là du moins, la paix aurait régné et les Allemands auraient sauvé leur tranquillité et leur prospérité, ainsi que celle d'une partie des autres peuples européens.

Mais l'égoïsme des peuples étrangers, qui jamais ne prévoit que l'avenir immédiat, ne put pas souffrir qu'il en fût ainsi. Ils trouvèrent que la bravoure allemande pourrait leur être utile dans leurs guerres et que, grâce

à elle, ils pourraient arracher la proie à leurs concurrents; il fallait trouver un moyen pour en venir à ces fins, et l'astuce étrangère triompha sans peine de l'ingénuité et de la simplicité allemandes.

Ibid., p. 461-463.

6. *La mission des Allemands est de former un État unifié.*

Les Allemands ont été empêchés jusqu'ici d'être *allemands ;* leur caractère est du domaine de l'avenir; pour le moment, il n'existe que dans l'*espoir* d'une nouvelle et glorieuse histoire. Le commencement de cette histoire sera qu'ils se feront *consciemment* eux-mêmes. Ce serait la plus glorieuse des destinées.

Le caractère fondamental des Allemands, c'est donc : 1°) qu'ils inaugurent une histoire nouvelle; 2°) qu'ils se créent eux-mêmes librement. Aucun monarque existant ne peut faire des Allemands; tout au plus des Autrichiens, des Prussiens, etc. Dira-t-on qu'il pourrait surgir un monarque nouveau, quelque nouveau Bonaparte? Mais il rentrerait aussitôt, en vertu du principe héréditaire, dans le système des princes européens : il n'y aurait qu'un prince et un peuple de plus en Europe. Ce n'est pas là ce que devrait être le peuple allemand...

Il ne faut donc pas que les Allemands continuent l'histoire ancienne ; elle ne les a menés à aucun résultat et n'a de réalité, au fond, que pour les savants. Jusqu'ici les savants seuls ont préfiguré l'Allemagne future, par leurs écrits, et par leur vie errante. Les plus éminents au moins ne sont membres d'aucun État particulier ; ce sont des Allemands, et rien de plus... Tous les grands écrivains ont émigré, aucun d'eux n'est arrivé à rien dans sa patrie. Ceci tient à leur caractère : l'Allemand supérieur se sent

toujours à l'étroit dans sa patrie. Ce n'est donc qu'à l'étranger que son talent s'épanouit, se dépouille des contingences nationales et parvient à une universalité supérieure. Ainsi Leibniz, Klopstock, Gœthe, Schiller, les Schlegel. Kant seul fait exception...

Le trait le plus remarquable du caractère national allemand, c'est donc cette existence sans État et au-dessus de l'État, cette culture purement abstraite. Voilà pourquoi l'Allemagne s'assimile si bien les étrangers, qu'ils soient savants, penseurs ou poètes : Fouqué, Villers. L'étranger n'a pas à se transformer : il faut seulement qu'il *s'élève* à la dignité d'Allemand...

Il ne faut pas oublier que tout ce qui fait le trésor commun de la république des peuples européens, tout ce qui en caractérise les citoyens : générosité, humanité, chevalerie, galanterie, sont des traits originaux du caractère allemand...

L'unité du peuple allemand n'est pas encore réelle, c'est un postulat général de l'avenir. Mais elle ne consistera pas dans le triomphe d'une nationalité particulière, quelle qu'elle soit : elle réalisera le citoyen de la liberté.

Réaliser ce postulat d'un Empire unique, d'un État intimement et organiquement homogène, c'est la mission des Allemands, c'est leur rôle dans le plan éternel de l'univers... C'est par eux que se réalisera d'abord un véritable Empire du droit, tel que le monde n'en a jamais vu ; Empire qui égalera l'enthousiasme civique des Anciens pour la liberté, sans qu'une majorité d'hommes soit sacrifiée et esclave. Car cette liberté sera fondée sur l'égalité de tout ce qui porte une face humaine. Les Allemands seuls, depuis des siècles, sont réservés pour cette grande tâche, et lentement mûrissent pour cette œuvre. Il n'existe pas d'autre facteur de ce progrès de l'humanité.

Politische Fragmente (1807 et 1813). *Ibid.*, p. 570-573.

7. L'idée de l'équilibre européen est une idée fausse.

Toutes les guerres, quelle qu'en fût l'origine, il a fallu qu'elles vinssent se dérouler sur le sol allemand et faire couler le sang allemand ; toutes les fois que l'équilibre européen a été troublé, il a fallu que son rétablissement se fît aux dépens de la nation la moins responsable de cet état de choses, et les États allemands, dont le morcellement et le particularisme étaient déjà un défi à la nature et à la raison, ont dû, pour être au moins quelque chose, servir d'appoint aux États qui pesaient plus lourd dans la balance européenne, dont ils suivirent les oscillations avec une aveugle passivité...

... Telles sont l'origine véritable et la signification, tel est le résultat, pour l'Allemagne et pour le monde, de la doctrine tristement célèbre d'un équilibre nécessaire, à conserver entre les États d'Europe. Si l'Europe chrétienne était restée unie, comme elle le devait, et comme elle l'était à l'origine, on n'aurait jamais eu à imaginer une pareille idée... Cette idée n'a de sens que pour une Europe devenue injuste et divisée. L'Allemagne n'appartenait pas à cette Europe injuste et divisée. Si du moins elle était demeurée unie, elle aurait subsisté par elle-même, au centre du monde civilisé, comme le soleil au centre de l'univers. Elle serait restée en paix, elle aurait conservé la paix à ses plus proches voisins; et sans avoir à recourir à aucun artifice, du fait seul de son existence naturelle, elle aurait donné à toute l'Europe l'équilibre... Comprenons bien que l'idée d'un équilibre artificiel pouvait être pour l'étranger un rêve consolant au milieu des fautes et des maux qui l'accablaient, mais que ce produit étranger n'aurait jamais dû prendre racine dans un esprit allemand, et que les Allemands n'auraient jamais dû tomber

dans un état tel que cette idée pût prendre racine en eux; pénétrons-nous bien de l'inanité de cette idée, et reconnaissons que le salut général ne saurait venir de cet équilibre, mais viendra uniquement de l unité des Allemands entre eux.

De même, l'idée, tant prônée actuellement, de la liberté des mers, est étrangère aux Allemands, qu'il s'agisse de cette liberté même, ou du pouvoir d'en priver les autres nations. Pendant des siècles, à l'époque où toutes les nations rivalisaient entre elles, les Allemands ont montré peu de propension à faire un large usage de cette liberté. Il en sera toujours ainsi. L'Allemand n'a pas besoin de la liberté des mers. Son pays est assez riche, son labeur assez diligent pour lui procurer tout ce dont l'homme civilisé a besoin pour vivre... Ah! plût au Ciel que le destin fortuné des Allemands les eût préservés d'avoir une part indirecte de la dépouille des autres continents, comme il les a préservés d'y prendre une part directe! Plût au Ciel que la crédulité et le désir de mener la vie raffinée et aristocratique des autres peuples n'eussent pas créé en nous le besoin de ces denrées superflues que produisent les pays exotiques! Plût au Ciel que, pour les denrées plus nécessaires, nous eussions payé des prix raisonnables à nos libres concitoyens, plutôt que de vouloir tirer profit de la sueur et du sang d'un pauvre esclave au delà des mers! Nous aurions au moins évité de donner un prétexte au sort qui a été le nôtre, et l'on n'aurait pas ce motif de nous faire la guerre que nous sommes des acheteurs, cette raison de nous ruiner que nous constituons un marché. Il y a près de dix ans, avant que personne pût prévoir ce qui est arrivé par la suite, on a conseillé aux Allemands de s'affranchir du commerce mondial et de devenir un État commercialement fermé. Cette proposition heurtait nos habitudes et surtout notre amour idolâtre du métal monnayé; elle fut attaquée passionnément, et

repoussée. Depuis lors nous apprenons, dans le déshonneur et sous la contrainte étrangère, à renoncer, et au delà, à ce dont alors nous assurions ne pouvoir nous passer, même librement, et pour notre plus grand honneur. Puissions-nous saisir cette occasion, alors qu'au moins nous ne sommes plus circonvenus par le plaisir des sens, pour rectifier à jamais nos idées ! Puissions-nous comprendre enfin que toutes ces théories trompeuses sur l'industrie mondiale peuvent convenir aux peuples étrangers et font partie des armes avec lesquelles ils nous ont toujours combattus, mais qu'elles ne sont pas à l'usage des Allemands, et que, après l'unité allemande, c'est notre autonomie et notre indépendance commerciales qui sont notre second moyen de salut, et, par notre salut, l'instrument du salut de l'Europe.

Discours à la Nation allemande. Ibid., p. 464-467.

8. *Le machiavélisme est la seule morale en politique.*

Le principe fondamental de la politique de Machiavel, et (nous l'ajouterons sans vergogne) aussi de la nôtre, et, selon nous, de toute doctrine politique qui s'entende elle-même, est contenu dans ces paroles de Machiavel : « Quiconque fonde une République (ou, plus généralement un État) et lui donne des lois, doit supposer que les hommes sont mauvais et que, sans exception, ils lâcheront la bride à leur méchanceté intérieure, dès qu'ils en trouveront une sûre occasion. »

Il serait donc à souhaiter que nos hommes politiques voulussent se convaincre des deux vérités qui vont suivre, et s'en pénétrer au point qu'ils ne les perdissent plus jamais de vue, et que jamais il ne s'élevât en eux le moindre doute à l'endroit de ces vérités, ou la moindre envie d'admettre une exception à leur sujet.

1. Votre voisin, à moins qu'il ne soit amené à vous considérer comme son allié naturel contre une autre puissance redoutable à tous deux simultanément, est toujours prêt à s'agrandir à vos dépens, à la première occasion où il le pourra avec sécurité. Il est obligé d'agir ainsi, s'il est sage, et ne pourrait pas s'en dispenser, fût-il votre frère.

2. Il ne suffit pas que vous défendiez votre territoire proprement dit. Il faut avoir les yeux ouverts sans relâche sur tout ce qui peut avoir une influence sur votre situation. Ne tolérez à aucun prix qu'aucune chose, dans les limites de votre influence, soit modifiée à votre détriment, et ne tardez pas un instant, si vous pouvez modifier quelque chose à votre avantage. Soyez sûr en effet que l'autre agira de même, dès qu'il le pourra. Si vous le négligez pour votre part, vous resterez en arrière de lui. Quiconque ne s'accroît pas, diminue, pour peu que les autres s'accroissent. Il convient à un particulier de dire : « Je possède assez ; je ne veux rien de plus. » Il ne court pas le risque par une telle modestie de perdre ce qu'il possédait déjà. Il sait à quel juge s'adresser, si on venait à l'attaquer dans sa propriété acquise. Mais un État qui dédaigne de s'approprier, pour la défense de ses possessions acquises, les forces nouvelles qui s'offrent à lui, ne trouve pas de juge à qui il puisse conter sa peine au jour où il sera attaqué dans sa possession ancienne, avec les mêmes forces peut-être qu'il a négligé d'acquérir. Pour qu'un État pût faire preuve, d'une façon continue, de ce désintéressement modeste, il faudrait ou bien qu'il fût particulièrement favorisé par sa situation, ou qu'il fût une proie peu tentante. Autrement, il se ferait détrousser bientôt même de ce dont il voulait modestement se contenter ; et ces mots : « Je ne veux rien de plus, » auraient signifié en réalité : « Je ne veux rien avoir du tout et je ne veux pas même exister. » Il va de soi d'ailleurs qu'il n'est ici question que d'États du pre-

mier ordre, qui ont un poids propre dans le système politique européen, et nullement d'États subalternes.

Il résulte de là deux règles fondamentales. La première est celle que nous avons énoncée en même temp que le second axiome ci-dessus : il faut saisir, sans tarder, toute occasion de se fortifier dans les limites de l'influence qu'on exerce, et extirper immédiatement dans sa racine, et avant qu'il ait le temps de croître, tout mal qui nous menacerait à l'intérieur de ces limites.

La seconde, c'est qu'il ne faut jamais se fier à la parole d'autrui, quand on peut le contraindre à donner une garantie. Si momentanément il n'était pas possible d'obtenir cette garantie, il faut dès lors avoir pour préoccupation principale de se la procurer ultérieurement, afin de n'avoir que pour un minimum de temps à se contenter de la parole seule comme d'un gage. Il faut rester toujours en mesure d'obtenir coercitivement la bonne [foi : ce qui suppose qu'on demeure le plus fort (non pas toujours en force absolue, ce qui ne dépend pas toujours de nous ; mais à l'intérieur des limites que nous avons suffisamment définies ci-dessus). Il ne faut sous aucun prétexte s'écarter de cette condition d'une garantie coercitivement exigée : et, si l'on est en armes, il ne faut coûte que coûte, les déposer que le jour où on l'a obtenue. Une défense courageuse peut réparer tous les dommages, et, si vous tombez, du moins tomberez-vous avec honneur. Une lâche reculade au contraire ne vous sauvera pas de la perte, elle ne vous donnera qu'un court délai d'une existence honteuse et déshonorante, jusqu'à ce que vous tombiez d'une chute lourde comme un fruit trop mûr. Une telle conduite mène à ces paix « honorables », qui ne donnent même pas la paix, parce qu'elles laissent à l'ennemi le pouvoir intégral, sitôt la paix conclue, de reprendre ses desseins au point même où il les avait suspendus avant la guerre, qui lui avait imposé une inter-

ruption momentanée. C'est-à-dire que c'est nous qui sommes obligés de le laisser en paix ; mais il ne nous y laisse pas à son tour. Voilà pourquoi ceux qui ont affaire à de tels adversaires peuvent avec une sincérité entière vanter leur amour de la paix. On peut croire vraiment qu'ils aiment mieux voir leurs voisins regarder avec impassibilité et tolérer, jusque sur leurs frontières territoriales, le rapt commis à l'endroit de leurs alliés naturels, peut-être prédestinés par la situation et par le sang, et l'anéantissement de leur influence, que de les voir s'y opposer les armes à la main. La première méthode est en effet bien plus sûre que la seconde. Ils aiment vraiment la paix, *leur* paix ; et ils souhaitent de ne trouver nulle part de résistance, tandis qu'ils font la guerre, et continuent à outrance la guerre contre le monde entier.

Ne croyons pas que, si tous les princes pensaient et agissaient d'après les principes ci-dessus énoncés, ce seraient des guerres sans fin en Europe. Au contraire, personne ne songeant à commencer une guerre s'il ne le peut avec profit, et tous étant toujours vigilants et attentifs à n'abandonner à personne un avantage, chaque épée maintiendrait au fourreau une autre épée. Il en résulterait une longue paix, qui ne pourrait être interrompue que par des événements fortuits, tels que des révolutions, des querelles de succession, etc. Plus de la moitié des guerres qui ont eu lieu sont nées de grandes fautes politiques des États attaqués ; fautes qui donnaient à l'agresseur l'espoir d'un succès facile, les guerres auraient donc été évitées, si on n'avait pas fait ces fautes. Et comme il faut que la pratique des guerres ne cesse pas, si l'on ne veut pas que l'humanité s'assoupisse et se gâte pour l'éventualité d'une guerre tout de même possible, eh bien ! nous avons, même en Europe et surtout dans les autres continents, des *Barbares* en assez grand nombre qu'il faudra tôt ou tard incorporer par contrainte

au domaine de la civilisation. Que la jeunesse européenne s'endurcisse à combattre des Barbares, tandis que dans la patrie commune personne n'osera tirer l'épée, puisqu'il verra levées contre lui aussitôt des épées tout aussi aiguisées.

Ces règles sont confirmées, renforcées, et deviennent un devoir sacré par la considération supérieure des rapports que le prince entretient avec son peuple et avec toute l'humanité. Les peuples ne sont pas une propriété du prince. Il ne peut considérer comme son affaire privée leur salut, leur indépendance, leur dignité, leur distinction dans l'ensemble de l'humanité. Il ne peut pas commettre des fautes à plaisir et, si les événements tournent mal, déclarer : « Oui, j'ai commis des fautes. Mais qu'importe ? C'est moi qui en ai le dommage et je le supporterai. » Consolations que pourrait se donner peut-être le possesseur d'un troupeau si, par sa négligence, il en avait fait périr une partie. Le prince appartient à sa nation aussi entièrement que la nation lui appartient. Toute la destination de celle-ci, arrêtée dans le conseil éternel de la divinité, est déposée entre ses mains, et il en a la responsabilité. Il ne lui est nullement permis de s'écarter des règles éternelles que l'entendement et la raison fixent pour l'administration des États. Si, pour le dommage de sa nation, il avait négligé, par exemple, la seconde des règles citées plus haut, il ne lui serait pas permis de s'avancer et de dire : « J'ai cru à l'humanité, à la bonne foi, à la probité. » Un particulier pourrait répondre de la sorte. S'il périt pour s'être conduit ainsi, il périt pour lui-même. Le prince ne peut pas parler ainsi. Car il ne périt pas pour lui-même, et ne périt pas seul. Qu'il croie en l'humanité, s'il le veut, dans ses affaires privées. S'il se trompe, le dommage ne frappera que lui. Mais qu'il n'aventure pas, sur cette foi, les destinées de la nation. Car il n'est pas juste que cette nation, et avec elle peut-

être d'autres peuples, et avec ces peuples, peut-être les biens les plus nobles que l'humanité ait acquis dans une lutte de dix siècles, soient piétinés dans la boue, à seule fin qu'on puisse dire de ce prince qu'il a cru en l'humanité. Le roi est tenu aux lois générales de la morale, dans sa vie privée, comme le plus humble de ses sujets. Dans ses rapports avec son peuple pacifique, il est tenu par la loi et par le droit; et il n'a le droit de traiter personne autrement que selon les lois existantes, bien qu'il conserve le droit de légiférer, c'est-à-dire de parfaire continuellement le régime légal existant. Mais dans ses relations avec d'autres États, il n'y a ni loi ni droit, si ce n'est le droit du plus fort. Ces relations déposent entre les mains du prince, sous sa responsabilité, les droits divins de la Majesté du Destin et du gouvernement du monde, et l'élèvent au-dessus des préceptes de la morale individuelle dans un ordre moral supérieur, dont le contenu matériel est renfermé dans les paroles : *Salus et decus populi suprema lex esto.*

Or, il est urgent, selon nous, de renouveler, à l'usage de notre époque, cette façon plus grave et plus vigoureuse d'envisager l'art de gouverner. La philosophie régnante en un temps donné, malgré la résistance que les praticiens et gens du monde opposent à cette idée, et si difficilement qu'ils se prêtent à la reconnaître, ne manque jamais pourtant de les atteindre par quelque voie et de les tranformer à son image. La philosophie régnante dans la dernière moitié du siècle écoulé était devenue bien plate, maladive et misérable. Elle offrait comme son souverain bien une certaine humanité, une certaine libéralité, une certaine popularité. Elle suppliait qu'on voulût être de bonne composition et qu'on laissât aussi les choses aller à leur guise. Elle recommandait en tout la médiocrité dorée, la voie moyenne, c'est-à-dire cette fusion de tous les contraires en un chaos confus. Elle était l'en-

nemie de toute gravité, de toute suite dans les idées, de tout enthousiasme, de toute grande pensée, de toute grande résolution, et, plus généralement, de toute réalité qui dépassait un peu la large et longue surface moyenne; tout particulièrement elle était amoureuse de la paix éternelle. Elle a répandu d'une façon très sensible son influence énervante dans les cours et les cabinets.

Depuis la Révolution française, les doctrines du droit des hommes, de la liberté et de l'égalité originelles de tous — qui, à vrai dire, sont les assises fondamentales, éternelles et inébranlables de tout ordre social auxquelles aucun État ne peut contrevenir, mais avec l'intelligence exclusive desquelles on ne peut ni édifier ni administrer un État, — ont été présentées par quelques-uns des nôtres aussi, dans la chaleur de la lutte, avec une insistance d'accent trop grande, et comme si elles menaient plus loin qu'elles ne mènent réellement. On a omis bien d'autres principes, qui eux aussi font partie de la théorie politique. Exagération qui n'est pas restée sans une influence nuisible. Sans doute on n'a pas manqué, depuis, de combler à bien des égards ces lacunes. Mais il semble que ces écrits-là soient demeurés négligés, comme des exercices scolaires, comme un fatras de Faculté, indigne d'être touché par les mains des praticiens. Qu'il surgisse donc d'entre les morts un homme qui n'est ni un inconnu ni un homme sans renommée (1), afin qu'il leur montre le chemin à suivre.

Nachgelassene Werke (*Ouvrages posthumes*), 1835, t. III, 420 sq.

(1) C'est-à-dire précisément Machiavel. Suit dans le texte de Fichte une série d'extraits tirés du *Prince*. Les écrits « demeurés négligés », et qui apportaient un correctif aux doctrines de la Révolution, sont ceux de Fichte.

II

HEGEL (1770-1831)

On s'effraie d'avoir à entrer dans le système de Hegel. On connaît trop de commentateurs qui, s'y étant engagés, n'en sont plus jamais sortis. *Vestigia terrent.* Mais il ne s'agit pas ici de prouver si nous avons saisi le mystère de la dialectique hégélienne et mis à nu les concepts préjudiciellement existants dans l'esprit sans lesquels la réalité observable ne serait jamais comprise. L'acte de comprendre est affaire de jugement quotidien. Le métaphysicien ne comprend ni autrement ni mieux que l'homme du peuple intelligent les faits de la nature et de l'esprit. Le métaphysicien s'occupe seulement de déterminer les conditions de l'intelligibilité de ces faits; et ces conditions sont d'abord dans l'esprit.

Mais entre la pensée et l'être il y a des caractères communs, qui font que la pensée peut coïncider avec l'être dans cet acte qui s'appelle la perception du vrai.

Nous pouvons négliger ici cette recherche difficile. Hegel a été un observateur minutieux de tous les aspects de la vie; et la vie de l'esprit, profonde, torrentielle, religieuse, comme elle est la préoccupation de tous les philosophes allemands, est aussi la sienne. Cela ressort profondément de la découverte de ses écrits de jeunesse, publiés par Nohl, et de l'interprétation de ces écrits par Wilhelm Dilthey (1). En cela il est un vrai romantique. Mais l'effort de Fichte qui consiste à recueillir dans des concepts le contenu sentimental de la vie intérieure, Hegel le reprend avec plus de continuité et de force. Le sentiment romantique et l'*Aufklaerung* rationaliste trouvent en lui leur synthèse. « Il a donné au romantisme, dit Karl Rosenkranz, la clarté sur lui-même par l'analyse scientifique de son principe enraciné, d'une part, dans le christianisme, d'autre part, dans le germanisme (2). »

Le christianisme et le germanisme sont donc ses deux points de départ. Des fragments sur la vie de Jésus et sur la

(1) W. Dilthey, *Der junge Hegel* (Sitzungsberichte de l'Académie de Berlin, 1908.)

(2) K. Rosenkranz. *Hegel als deutscher Nationalphilosoph*, 1870, p. 285.

vie des premiers chrétiens, découverts dans ses papiers posthumes et qui datent de sa période bernoise, ont été suivis peu de temps après par les fragments sur *la Constitution de l'Allemagne* (*Die Verfassung Deutschlands*, 1802); sur *Les façons scientifiques de considérer le droit naturel* (*Ueber die wissenschafflichen Behandlungsarten des Naturrechts*, 1802). Il s'y joindra plus tard le mémoire sur les *Délibérations de l'Assemblée des États du royaume de Wurtemberg* (*Verhandlungen in der Versammlung der Landstaende des Koenigreichs Württemberg in Jahre* 1815-16); sur le *Reformbill anglais*, 1831; la *Philosophie du Droit* (1820) et le cours sur la *Philosophie de l'Histoire* (1822-1830), dont nous n'avons par malheur que des rédactions d'élèves.

Ces ouvrages sont d'un accès direct. Ils attestent combien Hegel a su d'histoire et combien il s'est passionné pour la réalité politique contemporaine. Le mémoire sur *la Constitution de l'Allemagne* exhale la plainte douloureuse d'un patriote allemand. L'admiration de Hegel pour Bonaparte est avant tout un élan de son âme vers un sauveur tyrannique qui saurait reconstruire l'Allemagne, comme Napoléon a reconstruit la France. Il y faut des méthodes qui n'aient rien d'une morale bourgeoise. Fichte, pour finir, s'est réfugié dans le machiavélisme. C'est par le machiavélisme que Hegel commence. « Il ne peut être question ici de choisir les moyens. Des membres gangrenés ne peuvent être guéris avec de l'eau de lavande (1). » Il n'y a pas de crime à détruire, par tous les moyens de la force, le crime inexpiable qui consiste à laisser l'Allemagne morcelée. Il faut la force du conquérant, celle d'un Thésée ou d'un Richelieu, pour pétrir la masse allemande. « Le concept et l'intelligence suscitent contre eux une telle méfiance qu'ils sont tenus de se justifier par la force. Alors seulement l'homme se soumet à eux. » La guerre est donc le seul moyen par lequel puissent s'affirmer les peuples méconnus. Quant aux droits particuliers affirmés par le peuple allemand, aux concepts dont il est le support et qu'il doit faire triompher, on les trouvera dans les textes que nous avons empruntés à la *Philosophie de l'Histoire*. Mais pour assurer ce triomphe, il ne suffit pas d'un État parlementaire du modèle anglais. Hegel ne consent pas à une monarchie dépossédée de tout pouvoir réel. L'État est souverain absolu, il ne peut pas morceler cette souveraineté. Et la collaboration parlementaire elle-même ne peut être qu'un rameau de la volonté royale, où cette souveraineté de l'État est conden-

(2) *Die Verfassung Deutschlands*. Dans Hegels *Sämtliche Werke*. Ed. Georg Lasson, t. VII, p. 113.

sée indivisiblement. On sait que c'est là l'idée même de la monarchie prussienne d'aujourd'hui.

Lucien Herr écrit avec raison : « Il est incontestable que la doctrine de Hegel dut à la Prusse la rapidité triomphante de sa fortune. Elle fut la doctrine officielle et imposée, et lui-même ne mit aucun scrupule à employer contre les dissidents l'autorité complaisante de l'État. Mais il n'est pas exact de dire qu'il mit sa pensée au service de l'autoritarisme prussien par complaisance et par servilité. La monarchie autoritaire et le bureaucratisme de la Prusse restaurée lui apparurent, sinon comme le signe, du moins comme le régime le mieux adapté aux conceptions politiques qui résultaient de son système. »

On lira sur Hegel : Karl Rosenkranz, *Georg Wilhelm Hegels Leben*, 1844 ; — et du même auteur : *Hegel als deutscher Nationalphilosoph* ; — Rudolf Haym, *Hegel und seine Zeit* ; — la vaste monographie de Kuno Fischer, dans sa *Geschichte der neuern Philosophie*, t. VII ; — Benedetto Croce, *Ciò che è vivo e ciò che è morto della Filosofia di Hegel*, 1907 ; — l'article *Hegel* dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, t. XI, 1880, par J. E. Erdmann : — l'article *Hegel* dans la *Grande Encyclopédie*, t. XIX, et peut-être mon propre article *Hegel* dans le Supplément du *Dictionnaire d'Économie politique*, par Léon Say (1894).

1. *La Constitution de l'Allemagne.*

L'Allemagne n'est plus un État. Les anciens professeurs de droit politique qui, en traitant du droit politique allemand, s'imaginaient faire de la science et s'efforçaient de définir le principe de la Constitution allemande, n'ont jamais pu se mettre d'accord sur ce concept ; jusqu'au jour où les juristes modernes, renonçant à le découvrir, ont traité le droit politique non plus comme une science, mais comme la description de ce qui existe empiriquement sans être adapté à une idée rationnelle, et n'ont cru pouvoir reconnaître à l'État allemand que le nom seulement d'empire ou de corps politique.

On ne discute plus pour savoir à quel concept correspond la Constitution allemande. Ce qui ne peut plus être

conçu n'existe plus. Si l'Allemagne était un État, on ne pourrait donner à cet État en décomposition que le nom d'anarchie, que lui donne un juriste étranger ; toutefois, ses parties se sont reconstituées en États, auxquels moins un lien réel que le souvenir d'un lien ancien laisse une apparence d'unité...

Die Verfassung Deutschlands (*La Constitution de l'Allemagne* dans *Hegels Sämtliche Werke*, t. VII, édition Georg Lasson, 1913, p. 3.)

2. *Le caractère politique des Allemands.*

Plus que tout autre peuple, engagés dans une éternelle contradiction entre leur exigence idéale et ce qui arrive de contraire à cette exigence, les Allemands paraissent non seulement avoir la manie de la critique, mais encore, quand ils parlent de leurs principes, être dépourvus de sincérité et d'honnêteté, parce qu'ils posent comme nécessaires leurs principes du droit et des devoirs, mais que rien ne se passe en réalité selon cette nécessité ; et eux-mêmes sont absolument habitués, soit à voir leurs paroles contredire toujours leurs actes, soit à tâcher de présenter les événements sous un jour qui les modifie complètement, et d'ajuster à certains principes l'explication qu'ils en donnent.

Mais celui qui voudrait juger de ce qui se passe ordinairement en Allemagne d'après le principe de ce qui doit se passer, c'est-à-dire d'après les lois politiques, se tromperait extrêmement. Car la décomposition d'un État se reconnaît essentiellement à ceci, que tout s'y fait en dépit des lois.

De même on se tromperait, à vouloir chercher dans la forme que prennent ces lois leur fondement et leur cause

véritable. Car c'est justement à cause de leurs principes que les Allemands semblent déloyaux au point de n'avouer jamais ce qui est, et de ne jamais donner aux choses qu'une importance ou plus grande ou plus minime que leur portée véritable. Ils s'en tiennent à leurs concepts, au droit et aux lois, mais les circonstances n'ont pas coutume de s'y plier, si bien que le parti victorieux tâche, par des mots et par la force des concepts, d'adapter les unes aux autres. Mais le principe qui résume en soi tous les autres, c'est qu'il ne suffit pas à l'Allemagne, pour être un État, d'avoir été jadis un État et d'avoir conservé des formes d'où la vie s'est retirée.

L'organisme de ce corps, qu'on appelle la Constitution politique allemande, s'était formé au sein d'une vie toute différente de celle qui l'a animé plus tard et qui l'anime encore. Les formes de cet organisme expriment la justice et la force, la sagesse et la bravoure de temps anciens, l'honneur et le sang, le bien-être et la détresse de races depuis longtemps disparues, de mœurs et de circonstances avec elles abolies. Mais le cours des temps et la marche de la civilisation ont coupé les liens entre ce qui était la destinée de ce passé et ce qui est la vie du temps présent.

L'édifice où habitait jadis cette destinée n'est plus soutenu par la destinée de la génération présente ; étranger et inutile à ses intérêts et à son activité, il se dresse isolé de l'esprit du monde contemporain.

Si, d'une part, les lois ont perdu leur vie ancienne. d'autre part la vitalité actuelle n'a pas su s'enfermer dans des lois ; chacune s'en est allée de son côté, s'est cristallisée à part : l'ensemble s'est dissocié, l'État n'existe plus.

Cette forme du droit politique allemand a son fondement dans la qualité par où les Allemands se sont acquis

le plus de gloire, dans leur amour de la liberté. Alors que tous les autres peuples de l'Europe se sont soumis à la domination d'un État collectif, c'est cet instinct qui a empêché les Allemands de devenir un peuple subordonné à une puissance politique collective. L'opiniâtreté du caractère allemand ne s'est pas laissé vaincre au point que les parties isolées renonçassent à leur particularisme au bénéfice de la société, s'unissent toutes dans une collectivité et trouvassent la liberté dans la libre et commune soumission à une autorité politique suprême.

Ibid., p. 6-8.

3. *Il ne peut plus y avoir de petits États* (1).

La possibilité pour les petits États de résister aux grands est dorénavant disparue, et la souveraineté des États allemands s'est développée à une époque où cette possibilité n'existait déjà plus. Les États d'Allemagne ne sont donc pas passés de l'unité à la division absolue, mais ils ont passé tout de suite à des unions d'une autre espèce. La masse ne s'est pas divisée en nombreux morceaux qui soient restés quelque temps isolés : au contraire, dans la masse se sont formés des noyaux nouveaux, autour desquels les parties détachées du tout se sont groupées, formant des masses nouvelles.

La religion et l'autonomie politique étaient autrefois les intérêts centraux qui groupaient les corps d'État allemands ; c'est autour de ces deux centres que gravitait leur système politique. Mais ces centres d'inté-

(1) On appelait *Reichsstände* (États) tous les princes, barons, évêques, ou toutes les corporations (villes libres) qui jouissaient de la « territorialité », sans avoir la souveraineté pleine et entière, qui n'appartenait qu'à l'Empereur. Ces *Stände* ne sont devenus que peu à peu des États souverains.

rêt ont disparu. La religion n'a pas été seulement conservée : l'esprit de notre temps l'a soustraite à tout danger; de même les États ont acquis leur indépendance ; mais à côté de la puissance autrichienne, qui sous le nom de monarchie universelle éveillait jadis des soupçons, s'est développée la monarchie prussienne qui, assez forte par elle-même, a tenu bon dans la Guerre de Sept ans, non seulement contre la puissance autrichienne, mais contre celle de plusieurs monarchies, et s'est, depuis lors, encore agrandie en Pologne et en Franconie.

Du fait de sa propre puissance, la Prusse est sortie de la sphère d'intérêt général qui fut celle du maintien de son indépendance : elle ne doit donc plus être considérée comme le centre naturel des autres États qui veulent maintenir leur indépendance. Elle peut souhaiter l'alliance d'autres États, elle est en cela indépendante de l'appui des princes allemands, elle est capable de se défendre elle-même. L'alliance des États allemands avec elle est donc inégale, car elle a moins besoin qu'eux de cette alliance et l'avantage est inégal aussi. La Prusse peut même éveiller des soupçons.

Ibid., p. 116-117.

4. *L'Allemagne ne pourra être unifiée que par la force.*

Il est vrai que, sans doute, tout le monde gagnerait à ce que l'Allemagne devînt un État. Pourtant un pareil événement n'a jamais été le produit de la réflexion, mais bien de la violence, même en admettant qu'il fût conforme à la civilisation générale et que le besoin en fût ressenti de façon profonde et précise. La masse du peuple allemand, y compris les corps d'État qui le représentent, ne connaît que le morcellement des peuplades

allemandes. L'union de ces peuplades lui est parfaitement étrangère. Il faudrait les pétrir en un seul bloc par la force d'un conquérant, et les contraindre à se sentir partie intégrante de l'Allemagne.

Ce nouveau Thésée devrait avoir la magnanimité d'accorder au peuple qu'il aurait formé par la fusion des petits peuples dispersés, une part d'influence dans les affaires communes à tous : comme une constitution démocratique, analogue à celle que Thésée donna à son peuple, est une contradiction à notre époque et dans de grands États, cette part d'influence serait celle d'une organisation ; il faudrait qu'il eût assez de caractère pour supporter la haine qu'ont supportée Richelieu et d'autres grands hommes, qui ont détruit les particularismes et les intérêts égoïstes des hommes.

p. 135-136.

5. *Ce qui fait la mission des peuples historiques.*

Comme l'histoire est l'histoire de l'esprit qui entre dans la forme du devenir, de la réalité naturelle immédiate, les degrés de cette évolution sont donnés comme des *principes naturels immédiats* : ceux-ci, étant naturels, constituent une pluralité dans laquelle chacun a son existence distincte, et cela de telle sorte que chacun d'eux échoit à un peuple en particulier : et de là son existence géographique et anthropologique.

Le peuple à qui échoit un de ces principes *naturels* a pour mission de le réaliser durant une des phases du développement graduel par lequel l'esprit universel prend conscience de lui-même. Durant cette époque de l'histoire universelle (et *cette époque ne se présente jamais qu'une fois dans l'histoire*, v. ci-dessus) ce peuple-là est *dominateur*. Contre le droit absolu que possède ce peuple d'être le

représentant d'un degré donné de l'évolution de l'esprit universel, le génie des autres peuples est sans droit, et leur époque étant passée, ils ne comptent plus dans l'histoire.

L'histoire particulière d'un peuple historique est faite d'abord du développement du principe qu'il représente, depuis l'état chrysalidique de l'enfance jusqu'à cet épanouissement, où, parvenu à une libre et morale conscience de soi, il intervient dans l'histoire universelle; puis aussi d'une période de déclin et de corruption : c'est ainsi que se manifeste en lui la naissance hors de lui d'un principe supérieur à celui qu'il incarnait, et qui en sera la négation. Ainsi s'annonce le passage de l'esprit dans un principe nouveau, le passage de l'histoire à *un autre peuple*. A partir de cette période, le premier peuple, ayant perdu son intérêt absolu, sans doute accueille en lui de façon positive le principe nouveau et s'y adapte, mais ne manifeste plus, à l'égard de ce principe venu de l'extérieur, la fraîcheur et la vivacité d'une essence immanente. Il peut alors, soit perdre son indépendance, soit continuer à vivre ou à végéter comme État autonome ou comme groupement d'États, mais ne sait plus que s'agiter au hasard, en de multiples tentatives intérieures et luttes extérieures.

S'extérioriser dans des prescriptions légales et dans des institutions objectives, à commencer par le mariage et l'agriculture, c'est le droit absolu de l'Idée, que cette réalisation apparaisse comme une loi et un bienfait divins, ou qu'elle ait l'apparence de la violence et de l'injustice. Ce droit est le *droit des héros* à fonder des États.

C'est en vertu de la même loi que des nations civilisées considèrent comme barbares, et traitent en barbares d'autres nations, politiquement moins avancées (les peuples pasteurs traitent ainsi les peuples chasseurs, les

peuples agriculteurs traitent encore ainsi les deux catégories précédentes, etc.) ; ayant conscience qu'il y a entre elles inégalité de droits, les plus civilisées ne voient dans l'indépendance des autres qu'une convention formelle, et agissent en conséquence.

Les guerres et les conflits qui naissent de là tirent leur importance, au point de vue de l'histoire universelle, du fait que ce sont des luttes destinées à faire triompher une réalité substantielle définie.

Hegel, *Philosophie des Rechts.* (Philosophie du droit, §§ 346, 347, 350, 351.)

6. *Le rôle de l'esprit germanique dans le monde.*

L'esprit germanique est l'esprit du monde moderne, dont la fin consiste à réaliser la vérité absolue, en tant qu'autonomie infinie de la liberté, de cette liberté qui a pour contenu sa forme absolue elle-même. La destinée des peuples germaniques est de servir de supports au principe chrétien.

Les Grecs et les Romains avaient atteint leur maturité quand ils se répandirent au dehors. Les Germains, au contraire, ont commencé par se répandre, par submerger le monde et se soumettre les États vermoulus et pourris des peuples civilisés. C'est alors seulement que commence leur propre développement, stimulé par le contact avec une culture étrangère, une religion étrangère, une forme d'État et de législation étrangère. Ils se sont civilisés en absorbant en eux des principes étrangers, mais en se les soumettant, et leur histoire est celle d'un développement qui a consisté à rentrer en soi-même, à tout rapporter à soi...

Les relations avec le monde extérieur sont donc toutes différentes de ce qu'elles étaient chez les Grecs et les

Romains. Car le monde chrétien est le monde de l'accomplissement : le principe est consommé, et les temps sont entièrement révolus : l'Idée ne trouve plus dans le christianisme rien qui ne la satisfasse. Sans doute, pour les individus, dans la mesure où, en tant que sujets isolés, ils sont encore engagés dans les conditions de la vie finie, l'Église est la préparation à une éternité qui est encore dans le futur ; mais l'Église a aussi l'esprit de Dieu présent en elle : elle pardonne aux pécheurs, elle est déjà présentement le Royaume des cieux. Ainsi le monde chrétien ne connaît plus rien qui lui soit absolument extérieur (*So hat denn die christliche Welt kein absolutes Aussen mehr.*), mais seulement un extérieur relatif qu'il s'est déjà soumis en réalité, et dont il s'agit seulement de mettre en évidence qu'on en a triomphé.

Le monde germanique a reçu la civilisation et la religion de Rome comme des réalités finies. Sans doute, il existait une religion allemande et nordique, mais elle était sans racines profondes dans les esprits. C'est pourquoi Tacite appelle les Allemands *securi adversus Deos*. Or, la religion chrétienne qu'ils adoptèrent était devenue, grâce aux Conciles et aux Pères qui possédaient toute la culture, et plus spécialement toute la culture philosophique du monde grec et romain, un système dogmatique achevé, de même que l'Église était une hiérarchie complètement constituée. A la langue populaire des Germains, l'Église opposa de même une langue complètement évoluée : le latin. Dans l'art et la philosophie, même importation étrangère. Ce qui s'était conservé de philosophie alexandrine, et aristotélicienne quant à la forme, dans les écrits de Boëce et de quelques autres, devint pour des siècles la vérité définitive dans tout l'Occident. On observe dans les formes de la domination séculière la même connexion : des princes goths ou autres se faisaient nommer patriciens de Rome, et plus tard on restaura l'Empire

romain. Ainsi, le monde germanique semble extérieurement continuer le monde romain. Mais un esprit tout nouveau vit en lui, esprit qui régénérera le monde, l'esprit de liberté qui ne relève que de soi, l'indépendance absolue de la subjectivité. A cette intériorité (*Innigkeit*) s'oppose comme absolument hétérogène tout ce qui est contenu (*Inhalt*). La différence et le contraste qui naissent de ces principes, c'est l'opposition de l'*Église* et de l'*État*. L'Église, d'une part, se développe, en tant que forme d'existence de la vérité absolue ; car elle est la conscience de cette vérité, et en même temps la force efficace qui conforme le sujet. En face d'elle se dresse la conscience séculière qui est tout entière comprise, avec toutes ses fins, dans le monde fini, — c'est l'État, qui part de l'état d'âme (*Gemüt*), de la fidélité, de la subjectivité en un mot. L'histoire d'Europe est l'histoire du développement de chacun de ces deux principes, d'abord dans l'Église et dans l'État séparément, puis de leur lutte, non seulement l'un contre l'autre, mais aussi au sein de chacun d'eux, puisque chacun d'eux est totalité ; enfin c'est l'histoire de la réconciliation de ces contraires.

Nous aurons donc à décrire trois périodes de cette histoire :

La première commence avec l'apparition des nations germaniques dans l'Empire romain, avec le premier développement de ces peuples qui, une fois christianisés, prirent possession de l'Occident. L'état de sauvagerie et d'extrême naïveté de ces peuples fait qu'au moment où ils apparaissent, ils ne présentent pas un grand intérêt. Le monde chrétien nous apparaît alors sous la forme du christianisme, comme une masse indivise dont le spirituel et le temporel ne sont que deux faces différentes. Cette époque dure jusqu'à Charlemagne.

Dans la deuxième période, ces deux tendances se développent jusqu'à devenir chacune indépendante et à entrer

en conflit l'une avec l'autre : l'Église sous sa forme *théocratique*, et l'État sous sa forme de *monarchie féodale*. Charlemagne s'était allié avec le Saint-Siège contre les Lombards et les partis aristocratiques de Rome; ainsi s'était réalisée l'union du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, et une fois la réconciliation opérée, le Royaume des cieux devait apparaître sur la terre. Mais c'est justement à cette époque qu'au lieu de réaliser le Royaume spirituel de Dieu, l'intériorité du principe chrétien semble se tourner vers le dehors et sortir d'elle-même. La liberté chrétienne se tourne en son contraire, au point de vue politique comme au point de vue religieux; elle dégénère soit en servitude rigoureuse, soit en débordements licencieux et en passions brutales. Dans cette période il nous faut relever deux faits : l'un est la formation des États qui se fondent sur une hiérarchie d'obéissance, de sorte que tout se transforme en droit particulariste déterminé, et que se perd le sens de la collectivité. Cette hiérarchie de l'obéissance apparaît dans le *système féodal*. Le deuxième fait est l'opposition de l'Église et de l'État. Cette opposition n'existe que par le fait que l'Église, chargée du soin des intérêts spirituels, s'abaisse à des soucis temporels et que le temporel paraît d'autant plus digne d'exécration que toutes les passions empruntent le couvert de la religion.

La fin de la seconde et le début de la troisième périodes sont marqués par le règne de Charles-Quint, dans la première moitié du XVIe siècle. Le temporel semble à présent prendre conscience des droits qui peuvent lui revenir dans la moralité, la loyauté, la probité et l'activité humaines. Par la restauration de la liberté chrétienne, chacun prend conscience de sa propre raison d'être. Le principe chrétien a passé par la dure discipline d'un temps de formation, et c'est par la Réforme qu'il reçoit pour la première fois sa vérité et sa réalité.

Cette troisième période dans l'histoire du monde germanique dure de la Réforme à nos jours. Le principe de la liberté de l'esprit devient la devise universelle, et c'est sur ce principe que s'étagent les fondements généraux de la raison pure (*Vernunft*). La pensée formelle, l'intelligence raisonnante (*Verstand*) était déjà développée, mais la pensée n'a reçu son contenu véritable que de la Réforme, quand s'est réveillée la conscience concrète de la liberté de l'esprit. De là date toute culture de la pensée ; c'est de là qu'on tire les principes qui serviront à reconstruire l'État lui-même. Il s'agira de réorganiser la vie de l'État de façon consciente, conformément à la raison. La coutume, la tradition sont désormais sans valeur. les différents droits ont à se légitimer en démontrant qu'ils ont un fondement rationnel. C'est ainsi que, pour la première fois, la liberté de l'esprit entre dans le réel.

Nous pouvons distinguer ces périodes en règnes du Père, du Fils et de l'Esprit. Le règne du Père est la masse substantielle et indivise, qui se modifie simplement, tel le règne de Saturne qui dévore ses enfants. Le règne du Fils est la manifestation de Dieu dans ses rapports avec l'existence séculière qu'il illumine comme un objet extérieur à lui. Le règne de l'Esprit est celui de la réconciliation.

Ces époques peuvent aussi se comparer aux anciens Empires historiques. L'Empire germanique étant l'empire de la totalité, nous voyons distinctement s'y répéter toutes les époques antérieures. L'époque de Charlemagne est analogue à l'Empire perse : c'est la période de l'unité substantielle, fondée sur la vie intérieure, sur le cœur (*Gemüt*), et qui ne distingue pas le spirituel du temporel.

Au monde grec, à son unité tout intellectuelle, correspond l'époque qui va jusqu'à Charles-Quint : l'unité réelle n'existe plus, parce que toutes les particularités se sont

cristallisées dans des privilèges et des droits particuliers... La troisième époque est comparable au monde romain. L'unité générale y existe, non plus comme unité d'une domination universelle abstraite, mais comme hégémonie de la pensée consciente.

Philosophie der Geschichte (Philosophie de l'histoire) dans *Werke*, Edition Eduard Gans, 3e édition, 1848, t. IX, p. 415 : 416-20 ; 421.

7. *La nation allemande est pure de tout mélange.*

Les pays qui avaient autrefois fait partie de l'Empire romain eurent pour destinée d'être soumis aux Barbares. Aussitôt se manifesta un grand contraste entre les habitants déjà civilisés de ces pays et leurs vainqueurs, mais ce contraste aboutit à la naissance de nouvelles nations de nature hybride. Toute l'existence spirituelle de ces nations est caractérisée par un dualisme interne, une extériorité au cœur même de leur intériorité. Ce dualisme est dès lors sensible extérieurement dans le langage, qui est une combinaison de la langue indigène déjà mêlée de vieux latin, à quoi s'ajoute un idiome germanique. Nous pouvons réunir tous ces peuples sous la dénomination de peuples *latins* et y comprendre les Italiens, les Espagnols, les Portugais et les Français. A ceux-ci s'opposent trois autres nations, plus ou moins allemandes par la langue, et qui ont conservé une même tonalité d'intériorité intacte ; ce sont l'Allemagne proprement dite, la Scandinavie et l'Angleterre. Celle-ci fut, à vrai dire, annexée à l'Empire romain, mais, comme l'Allemagne, elle n'a guère été entamée que sur son pourtour par la civilisation romaine, et les Angles et les Saxons l'ont germanisée à nouveau. L'Allemagne proprement

dite s'est gardée pure de tout mélange, sauf sur sa frontière méridionale et occidentale, où la bande de territoire en bordure du Danube et du Rhin fut soumise aux Romains ; la région d'entre Elbe et Rhin est restée absolument indigène.

Ibid., p. 423-424.

8. *Comment le peuple allemand est prédestiné à réaliser le christianisme.*

La nation germanique avait en soi le sentiment de l'unité naturelle, ce que nous pouvons appeler *Gemüt*. C'est cette totalité voilée et vague de l'esprit par rapport à la volonté, état où l'homme trouve en lui-même une satisfaction tout aussi générale et indéterminée. Le caractère est une forme déterminée du vouloir et de l'intérêt, qui s'affirme ; l'état de sentiment que nous définissons ne se pose pas de fins précises, richesse, honneur ou rien d'approchant, il ne s'applique à aucun état objectif, mais intéresse l'état d'âme tout entier, il consiste à se complaire en soi d'une façon toute générale. Il n'a d'autre contenu que la volonté en tant que volonté formelle, et la liberté purement subjective en tant que mentalité spécifique (*Eigensinn*). Dans cet état, chaque disposition particulière acquiert de l'importance, parce que le sentiment s'y adonne tout entier ; mais comme, d'autre part, il ne s'attache pas à la détermination d'un but défini, jamais il n'en vient à isoler des passions violentes et mauvaises, il ignore le mal même. Dans le sentiment, cette distinction n'existe pas ; dans l'ensemble, il fait plutôt l'impression d'une intention constamment bonne (*ein Wohlmeinen*). Le caractère en est le contraire.

Tel est le principe abstrait des peuples germaniques, et la face subjective qui s'oppose à la face objective mani-

feste dans le christianisme. Le *Gemüt* n'a pas de contenu défini. Dans le christianisme, au contraire, ce qui importe, c'est la chose, le contenu conçu comme objet. Mais c'est dans le *Gemüt* que réside ce besoin d'une satisfaction toute vague et générale, qui, d'autre part, nous est apparue comme le contenu même du christianisme. L'indéterminé conçu comme substance, objectivement, c'est l'absolue généralité, Dieu; mais le vouloir individuel doit être racheté en Dieu, et c'est le second élément de l'unité chrétienne concrète. L'indetermination absolue doit contenir en soi toutes les déterminations particulières; c'est en ce sens qu'elle est indéterminée; le sujet est détermination pure et simple; l'un et l'autre sont identiques. C'est ce que nous avons décrit d'abord comme le contenu du christianisme, puis, de façon subjective, comme état de sentiment (*Gemüt*).

... Ainsi il se trouve que les deux principes se correspondent et que les peuples germaniques, comme nous l'avons dit, ont en eux la capacité de servir de supports au principe supérieur de l'esprit.

Nous avons dit que la destinée des peuples germaniques était d'être les supports du principe chrétien et de réaliser les fins de la raison absolue. A l'origine, il n'y a que vouloir trouble, le vrai et l'infini n'étant qu'à de lointains arrière-plans. Le vrai n'est encore qu'à l'état de but idéal, car le sentiment n'est pas encore purifié... La religion se présente avec le *veto* qu'elle oppose aux violences des passions et les exaspère d'abord jusqu'à la fureur; la violence des passions s'exagère encore par le trouble d'une mauvaise conscience, et parvient à un paroxysme qu'elle n'aurait peut-être pas atteint si elle n'avait pas rencontré de résistance. Nous assistons alors à l'effroyable spectacle des plus horribles excès dans toutes les dynasties royales de ce temps [Clovis, les Mérovingiens, les dynasties thuringiennes...]. Le principe

chrétien demeure comme un idéal dans les cœurs; mais ceux-ci restent d'abord grossiers. La volonté qui est véritable se méconnaît elle-même et se sépare de sa fin véritable par des fins particulières et limitées; mais dans cette lutte contre elle-même, et malgré elle, elle produit pourtant ce qu'elle veut; elle lutte contre ce qu'elle veut réellement et le réalise par là même, car elle est déjà réconciliée en soi. L'esprit de Dieu vit dans l'Église; il est l'esprit qui agit intérieurement; mais c'est dans le siècle que l'esprit doit se réaliser, dans une matière qui ne lui est pas encore appropriée; cette matière n'est autre que la volonté subjective qui porte ainsi en elle une contradiction. Du côté religieux, nous voyons souvent qu'un homme qui, toute sa vie, s'est débattu et a combattu parmi les réalités, qui s'est adonné de toute la force de son caractère et de sa passion aux affaires et aux plaisirs de ce monde, rejette soudain tout cela loin de lui et entre dans la solitude religieuse. Mais, dans le monde, on ne renonce pas à la tâche dont nous parlons; il faut l'accomplir; et, finalement, il apparaît que l'esprit trouve dans l'objet même de sa résistance la fin de sa lutte et son apaisement : il devient manifeste que les affaires temporelles sont déjà de l'activité spirituelle.

Nous voyons par là que les individus et les peuples considèrent souvent comme leur plus grand bonheur ce qui est leur malheur, et inversement combattent comme la pire calamité ce qui est leur bonheur. *La vérité, en la repoussant, on l'embrasse* (1). L'Europe parvient à la vérité à force de l'avoir repoussée.

Ibid., p. 505; 425-426; 429-430.

(1) En français dans le texte.

9. *La Renaissance et la Réforme.*

Ces trois faits : la restauration des sciences, la floraison des arts, la découverte de l'Amérique et de la route des Indes, sont comparables à l'aurore qui, après de longs orages, annonce enfin le retour d'un beau jour. Ce jour est le jour de l'Idée universelle, qui se lève enfin, après la longue, funeste et effroyable nuit du moyen âge, jour que signalent l'épanouissement des sciences et des arts et l'esprit de découverte, c'est-à-dire les biens les plus nobles et les plus hauts, parmi ceux que l'esprit humain, affranchi par le christianisme et émancipé par l'Église, considère comme son contenu éternel et véritable.....

Nous arrivons ainsi à la troisième période de l'Empire germanique et nous entrons dans la période de l'esprit qui se sait libre dès qu'il veut la vérité, l'éternel, la généralité en soi et pour soi (*das an und für sich Allgemeine*).

Dans cette troisième période, il faut distinguer de nouveau trois moments. Nous considérons d'abord la Réforme en elle-même, soleil qui transfigure tout et succède à l'aurore que nous avons vu poindre à la fin du moyen âge; puis l'évolution des temps qui suivent la Réforme; enfin les temps nouveaux depuis la fin du dernier siècle.

La Réforme est née de la corruption de l'Église...

L'ancienne et toujours vivante *intériorité du peuple allemand* accomplira, du fond de son cœur simple et droit, cette révolution.

Dans l'Église luthérienne, la subjectivité et la certitude de l'individu sont aussi nécessaires que l'objectivité de la vérité. La vérité, pour les luthériens, n'est pas un objet extérieurement donné; il s'agit au contraire que le sujet lui-même devienne véritable en se dépouillant de son

contenu particulier en échange de la vérité substantielle qu'il s'approprie. C'est ainsi que l'esprit subjectif s'affranchit dans la vérité, renie son particularisme et se retrouve soi-même dans sa vérité. La liberté chrétienne devient ainsi réelle. Si l'on ne met la subjectivité que dans le sentiment, sans lui donner ce contenu précis, on s'en tient au vouloir purement naturel.

Proclamer cela, c'est dresser une bannière nouvelle, la bannière la plus haute autour de laquelle se rassemblent les peuples, la bannière de la *liberté de l'esprit* qui existe par lui-même et qui est dans la vérité, qui n'est pleinement lui-même que dans la vérité. C'est sous ce drapeau que nous servons, c'est ce drapeau que nous portons. Le temps qui s'est écoulé depuis lors jusqu'à nous n'a pas eu et n'a pas d'autre œuvre à faire que d'introduire dans le monde ce principe, par lequel la rédemption en soi, et la vérité aussi, deviennent objectives, du moins par leur forme. La forme est du domaine de la culture; la culture consiste à réaliser la forme de l'Idée générale, à penser. Il faudra maintenant que le droit, la propriété, la moralité, le gouvernement, la constitution, etc., soient déterminés par des principes généraux afin d'être rationnels et conformes à l'idée d'un vouloir libre. C'est ainsi seulement que l'esprit de vérité peut se manifester dans la volonté subjective, dans l'activité particulière du vouloir; au moment où l'intensité de la liberté subjective de l'esprit se résout à prendre la forme de l'Idée générale, l'objectivité de l'esprit peut apparaître. C'est en ce sens que nous dirons que l'État est fondé sur la religion. Les États et les lois ne sont autre chose que la religion manifestée dans les conditions du réel.

Le contenu essentiel de la Réforme, c'est que l'homme est par soi-même destiné à être libre.

Ibid., p. 496; 497; 499-500; 502.

10. — *La Réforme a dû rester le privilège de l'Allemagne.*

Pourquoi la Réforme ne s'est-elle répandue que chez certaines nations, pourquoi n'a-t-elle pas pénétré le monde catholique dans son entier? La Réforme est née en Allemagne, et n'a été comprise que par les peuples de pure race germanique, car, hors d'Allemagne, elle n'a pris racine qu'en Scandinavie et en Angleterre. Les peuples latins et slaves s'en sont tenus loin. Même l'Allemagne du Sud n'a que partiellement adhéré à la Réforme...

Les *nations slaves* étaient *agricoles*. Ceci entraîne des relations de maîtres à valets. Dans l'agriculture, les forces de la nature sont prédominantes; l'industrie humaine et l'activité subjective ont, en somme, peu de part à ce travail. C'est pourquoi les Slaves sont parvenus plus lentement et plus péniblement au sentiment profond du moi subjectif, à la conscience de l'Idée générale, à ce que nous avons appelé le pouvoir de l'État; ils n'ont donc pas pu avoir part à la liberté naissante. Mais les *peuples latins :* Italiens, Espagnols, Portugais et Français pour une part, n'ont pas été entamés non plus par la Réforme. Sans doute, la violente contrainte extérieure y a été pour beaucoup, mais on ne peut se contenter de cette explication, car si le sentiment d'une nation exige une chose, nulle violence ne saurait l'enchaîner. On ne peut pas non plus dire de ces nations qu'elles aient manqué de culture; au contraire, elles étaient peut-être plus cultivées que les Allemands. La cause qui les a empêchées d'adopter la Réforme réside dans le caractère même de ces nations. Mais quelle est cette particularité de caractère qui fait obstacle à la liberté de l'esprit? La

pure intériorité de la nation germanique était le sol propice à l'affranchissement de l'esprit : les nations latines, au contraire, sont restées divisées d'âme et de pensée; nées d'un mélange de sang romain et de sang germain, elles ont gardé au fond d'elles-mêmes ces principes hétérogènes... Chez les peuples latins apparaît cette division interne, qui consiste à s'attacher à des formules abstraites et à ignorer cette totalité de l'esprit et du sentiment que nous appelons *Gemüt*, cette méditation de l'esprit sur lui-même qu'ils ne peuvent connaître, car au fond d'eux-mêmes ils sont étrangers à eux-mêmes. Leur sentiment ne sonde jamais la profondeur de l'âme intérieure, car ils sont tout adonnés à des intérêts de détail, et l'esprit infini ne réside pas en eux. Leur âme profonde ne leur appartient pas. Ils la laissent dehors, heureux qu'on en prenne soin à leur place. Cette organisatiou extérieure à laquelle ils l'abandonnent, c'est justement l'Église... Le caractère fondamental de ces nations consiste à séparer les intérêts religieux et les intérêts séculiers, c'est-à-dire à mettre la division dans la conscience même du sujet : la cause de cette division réside dans leur nature intime qui a perdu cette totalité, cette profonde unité. La religion catholique ne prétend pas essentiellement dominer la vie temporelle; la religion, au contraire, demeure une chose indifférente d'un côté, l'autre côté restant différent et indépendant. C'est pourquoi les Français cultivés ont une certaine aversion contre le protestantisme, qui leur paraît pédantesque, triste, mesquin dans sa tendance moralisante : car il faut que l'esprit et la pensée, dans le protestantisme, aient directement affaire avec la religion; à la messe, au contraire, et dans d'autres cérémonies, il est inutile de penser; on a devant les yeux la majesté d'un spectacle qui parle aux sens, et l'on peut, pendant ce temps, bavarder et ne prêter aucune attention, tout en s'acquittant du nécessaire. p. 506-508.

II. *L'Allemagne est sortie de son humiliation politique par les rois de Prusse.*

Par la *paix de Westphalie*, l'Église protestante avait vu reconnaître son indépendance, à la plus grande honte et humiliation de l'Église catholique. Cette paix a passé souvent pour être le palladium de l'Allemagne, parce qu'elle a fixé la constitution politique de l'Allemagne. Mais cette constitution n'a fait, en réalité, que consacrer les droits particularistes des divers pays qui étaient autant de fragments de la terre allemande. La pensée ou l'image des fins véritables de l'État est totalement absente de ce traité... Ce qui s'y exprime, c'est le triomphe du particularisme absolu, dans lequel c'est le droit privé qui se trouve régler tous les rapports ; c'est un état d'*anarchie constituée*, jusqu'alors inconnu, c'est-à-dire qu'on pose en principe qu'un Empire doit être une unité, un tout, mais en même temps toutes les relations deviennent affaire de droit privé, au point que l'on maintient et garantit inviolablement l'intérêt que peut avoir chacun à agir contre l'intérêt collectif, ou à négliger de faire ce que cet intérêt exige et même prescrit légalement.....

L'Église protestante a plus tard complété ses garanties politiques, lorsqu'un des États de sa confession s'est élevé au rang de puissance européenne indépendante. Cette puissance devait naître avec le protestantisme ; c'est la *Prusse* qui, entrant en scène à la fin du XVIIe siècle, a trouvé en Frédéric le Grand l'individualité qui l'a sinon fondée, du moins consolidée et affermie, et dans la guerre de Sept ans la guerre qui a servi à cette besogne de consolidation et d'affermissement. Frédéric II a prouvé sa puissance en résistant à l'Europe presque entière, à la coalition des grandes puissances. Il a joué le rôle de

champion du protestantisme, non seulement à titre personnel, comme Gustave-Adolphe, mais comme souverain d'un État protestant. Sans doute, la guerre de Sept ans n'était pas à l'origine une guerre de religion; elle l'a pourtant été dans ses résultats, et dans l'esprit de ses soldats, comme dans l'esprit des puissances en lutte. Le pape avait béni l'épée du maréchal Daum, et l'objectif principal des coalisés était de soumettre la Prusse, rempart de l'Église protestante. Mais le grand Frédéric ne s'est pas contenté d'introduire la Prusse comme puissance protestante parmi les grandes puissances de l'Europe ; il a été aussi un roi philosophe, phénomène très singulier et unique dans les temps modernes. Les rois d'Angleterre avaient été des théologiens subtils, argumentant sur le principe de l'absolutisme ; Frédéric au contraire a saisi le principe protestant par l'aspect séculier; et tout en détestant les polémiques religieuses et n'y prenant jamais parti, il a eu conscience de l'Idée générale qui est la profondeur dernière de l'esprit et la force consciente de la pensée.

Ibid., p. 525-526.

III

GOERRES (1776-1848)

Il peut paraître singulier d'énumérer parmi les ancêtres du pangermanisme actuel Joseph Goerres, dont le premier ouvrage fut un traité sur *la Paix générale (Der allgemeine Friede, ein Ideal*, 1798), tout inspiré de « l'immortel Kant » et de la religion de Fichte. Il n'y a cependant à constater le pangermanisme de ce kantien pas plus d'étrangeté qu'à reconnaître que sa croyance jacobine n'a pas été de longue durée. Les convictions qui lui ont dicté un projet de liquidation du Saint-Empire, dont le liquidateur serait le général Bonaparte, n'ont pas été tenaces. Un discours prononcé par lui, le 18 nivôse an VI, à la *Société patriotique* de Coblence, avait demandé que « les droits souverains de Sa Majesté Impériale fussent partagés entre les paysans de l'Empire; que la République française fût instituée « unique héritière légitime de toute la rive gauche du Rhin », et qu'elle voulût bien accepter ce présent modeste, mais cordialement offert, comme un témoignage de l'estime et de l'amour des Allemands ». Ce discours eut sa palinodie dès l'an VIII. Le mépris dont fait preuve son Mémoire sur sa *Mission à Paris* à l'égard de la nation française défie toute comparaison. Il est de ces teutomanes qu'il a aimés entre tous, Klopstock ou Stolberg, qui célèbrent la force, la pureté, les vertus germaniques avec des paroles et des gestes de matamores, et que la Révolution française un instant devait griser. Ils retournèrent tous à leur culte, quand ils découvrirent que la Révolution pouvait peut-être changer l'Allemagne. Ainsi Goerres, quand il vint à Paris. Avec une impatience de névrosé, et dénué d'ailleurs de toute maturité politique, il exigeait que la réalité sociale française se conformât à ses rêves fuligineux. Et comme elle y résistait, il s'en retourna à Coblence, montrant le poing à la France. Il pensait que l'époque contemporaine avait vu trois Révolutions : la Révolution philosophique, la Révolution poétique et la Révolution politique. Les deux premières lui paraissaient toutes lumineuses et pures, étant allemandes. La troisième, qui était française, lui sembla un infâme délire, dès qu'elle se trouva différente de ce qu'il

avait imaginé. La liberté, à laquelle il voulait que l'Allemagne rendît un culte, il se la représentait comme une madone simple, tendre et toute pure. C'est avec des madones qu'il entendait faire une Révolution. Et comme elles ne descendaient pas sur la terre, plutôt que de courtiser la liberté française « vêtue de soie et de gazes, parée par la mode du jour, et gouvernant avec un despotisme de coquette des esclaves volontaires », il se voilait la face et l'outrageait. Mais cette Liberté française qu'il insultait, il en bénéficiait; et ni le Consulat ni l'Empire n'ont persécuté le folliculaire furieux, comme le fit plus tard l'Allemagne « délivrée », qui subissait le joug de Metternich.

La vérité est que Goerres avait renoncé dès 1800 à son cosmopolitisme. Le romantisme de Heidelberg, celui d'Arnim et de Brentano, l'avait gagné. Ce romantisme se préoccupait avant tout de restituer la continuité de la tradition allemande dans la mythologie, dans la légende, dans les chants populaires. Goerres fut associé a ces recherches et à cet apostolat durant les années de son enseignement à Heidelberg (1806-1808).

Un historien de Francfort, J.-Fr. Boehmer, a pu dire, non sans raison : « A Heidelberg s'est allumée, pour une grande part, la flamme qui, plus tard, a dévoré les Français. »

A Coblence, il enseigna à l' « École secondaire » sous la surveillance paterne des autorités françaises contre lesquelles il préparait la guerre. Ce qu'on peut appeler la philosophie de Goerres se forma durant ces années. C'est un étrange composé, où le catholicisme se mêle à la doctrine de Herder et de Fichte. Mais dans cet amalgame tout se corrompt, la doctrine fichtéenne, la doctrine herdérienne, comme la doctrine catholique. On a dit de lui qu'il n'a pas énoncé une idée qui lui appartienne. Mais il a déformé, par fanatisme et dans une aliénation mentale croissante, toutes les idées qu'il a empruntées.

Le catholicisme français a beaucoup ménagé Goerres. On lui en a moins voulu d'exécrer les idées et le peuple français, dès l'instant qu'il projetait une alliance intime entre la papauté et les peuples. Pourtant, M. Georges Goyau lui-même doit avouer que « Goerres est professeur de haine contre la France. » Il le fut surtout dans ce *Rheinischer Merkur* (le *Mercure Rhénan*), fondé par lui en 1814, et que Napoléon appelait la « cinquième grande puissance » européenne. « L'Allemagne bismarckienne, dira M. Georges Goyau, n'aura qu'à relire le *Mercure* pour s'exciter contre la France; et Goerres avait déjà disposé de l'Alsace au nom d'un hypothétique droit des langues, plus d'un demi-siècle avant que la Prusse nous l'en-

levât au nom de la Force (1). » Ce fut un journaliste puissant, virulent, à qui la passion délirante faisait faire des trouvailles de style qui étincellent dans la fumée confuse de sa déclamation. Il écrit, comme il le dit lui-même, par « coruscations ».

Il est devenu par cette violence furieuse le maître de tout le journalisme catholique en Europe, depuis Louis Veuillot jusqu'à ses disciples non moins fidèles, mais moins affinés, de la presse assomptionniste.

Les grands écrits politiques de Goerres se succèdent depuis 1807. Ce sont, cette année-là, même *Wachstum in der Historie* (*La Croissance en histoire*) : — en 1810, *Ueber den Fall Teutschlands und die Bedingungen seiner Wiedergeburt* (*Sur la chute de l'Allemagne et les conditions de sa régénération*) ; — *Ueber der Fall der Religion und ihre Wiedergeburt* (*Sur la chute de la religion et sa régénération*). — Puis en 1819 : *Teutschland und die Revolution* (*L'Allemagne et la Révolution*) : — en 1821, *Europa und die Revolution* (*L'Europe et la Révolution*) : en 1822, *Die heilige Allianz und die Voelker auf dem Congresse zu Verona* (*La Sainte-Alliance et les peuples au Congrès de Vérone*).

Sa doctrine fondamentale fut une démocratie catholique et internationale, séculièrement organisée sous la forme du Saint-Empire, spirituellement dirigée par Rome. Dans cette Confédération de peuples, les Allemands devaient être le peuple d'élite. La Providence les désigne, et elle les châtie quand ils sont infidèles. Elle les récompense dès qu'il se souviennent qu'ils sont, sans exception, « une caste de brahmanes ». Cette récompense qu'elle leur destine sera matérielle. Les Germains se répandent, par prédestination, sur les territoires voisins, gaulois, latins ou slaves, et le point d'honneur leur interdit de les restituer. Les événements de 1814 constituent une de ces occasions providentielles, offertes par faveur, et que les Allemands seraient coupables envers Dieu de refuser. « Profitons, s'écrie-t-il en 1814, dans son *Mercure*, profitons cette fois de la victoire. Notre droit, que nous devons exiger, c'est notre sécurité. Nous devons reprendre aux Français le domaine de Charles le Téméraire, etc. » Paul Desjardins, qui citait ce texte avant la guerre, faisait remarquer avec justesse : « Même de durs contempteurs du droit démocratique, un de Maistre, un Maurras, distants de nous par leurs idées, consubstantiels à nous par leur logique, leur langue, leur tact, jamais n'imagineraient les archaïsmes d'idées qu'un fougueux libéral,

(1) G. Goyau, *L'Allemagne religieuse. Le catholicisme*, 4e éd. 1910, t. I, p. 344.

Goerres, a émises en 1814 dans son *Mercure du Rhin*. Nous aussi nous avons été vainqueurs quelquefois, jadis: jamais cette ivresse ne nous a fait proférer de telles énormités. Ici donc nous touchons l'étranger, l'inintelligible, l'adversaire. C'est lui (1). »

On lira Goerres dans les *Gesammelte Schriften*, éditées par sa fille Marie Goerres, 6 vol. 1854-60. On y joindra trois volumes de lettres (*Gesammelte Briefe*), 1858-74. Un choix intelligent d'Œuvres et de Lettres (*Ausgewaehlte Werke und Briefe*) a paru par les soins de Wilhelm Schellberg, 2 vol. 1912. La seule monographie existante est jusqu'ici celle d'un professeur et d'un homme politique bavarois, J.-N. Sepp. *Goerres und seine Zeitgenossen*, 2e éd. 1877. Elle a reparu; dans une forme abrégée; dans la collection des *Geisteshelden* sous le titre de *Goerres*, 1896.

I. *Ce sont les invasions germaniques qui ont régénéré les peuples de l'antiquité latine.*

Après avoir exposé l'état de décadence dans lequel était tombée l'Allemagne en 1819, et conclu que seul le fond même de la race « en relation intime avec le sol qui lui donna naissance » restait sain et par là susceptible de renouvellement, Görres est amené à parler de la décadence de l'Empire romain et de la régénération de l'antiquité latine par les hordes germaniques.

Jadis, quand les Etats étaient tombés aussi bas, la Providence avait recours aux grandes invasions ; elle ouvrait les sources profondes de vie, et le flot des Barbares qui se répandait sur ces dégénérés rafraîchissait de fond en comble par son jeune sang cette vie languissante et faisait porter de nouveaux rameaux à la vieille souche.

. . . .

Des flots toujours renouvelés de sang germanique se répandirent dans les artères du peuple italien, et par

(1) Paul Desjardin, Discours du 7 juillet 1913. Cahiers mensuels de la *Ligue Internationale pour la Défense du Droit des peuples*, octobre 1913.)

cette transfusion tout ce qui était épuisé, vieilli, corrompu, sans vie, fut balayé et remplacé par cette jeune lymphe vivifiante; ressuscité pour des siècles, ce vieux corps décrépit se trouva ainsi régénéré et plein de vie, sans avoir perdu pour cela les traits distinctifs de son ancien caractère.

Et tandis que ce peuple se renouvelait ainsi, l'aspect du monde avait changé. Rome était dépouillée du pouvoir, les calamités de la guerre, les horreurs des invasions avaient détruit la splendeur du passé, l'antiquité avait été la proie du fer et du feu, et dans ce grand cimetière, au milieu des cadavres et des tombeaux, s'était dressée la nouvelle Église. Et le peuple, témoin et victime de si formidables changements, ébranlé par le spectacle terrible de l'agonie d'un monde mourant d'une mort violente, effrayé par les soubresauts dans lesquels la vie déclinante s'arrachait à son ancienne enveloppe, profondément saisi par le sentiment de la fragilité des choses humaines, avait cherché un refuge auprès de l'autel et s'était donné tout entier au christianisme. Et c'est à partir de cette époque que furent fixés à jamais le caractère et les tendances de la doctrine chrétienne.

L'ancienne tradition des prêtres étrusques, dans toute la profondeur de son mystère, fut rétablie, et la domination militaire romaine, qui n'avait été qu'un épisode importun, sombra dans ce bouleversement des temps.

Deutschland und die Revolution. (L'Allemagne et la Révolution), dans *Politische Schriften*, t. IV, p. 168, 374, 375.

2. *Importance de l'Empire germanique et de sa décadence.*

Après avoir soumis l'antiquité latine, les Germains assureront pour un temps l'équilibre européen. Le démembrement de l'empire de Charlemagne l'ébranlera à jamais.

Telle est l'idée qui inspire les pages suivantes.

Le glaive romain, élargissant de plus en plus le cercle de son tournoiement autour du Capitole, avait asservi les peuples primitivement libres de l'antiquité, et cet empire immense, grandi par la conquête, Rome l'avait protégé d'une ceinture de fossés et de remparts, de fleuves et de forteresses, quand le désert et la mer ne le bornaient point. Et comme autrefois en Asie, entre l'Iran et le Turan, ainsi s'était allumée entre l'Empire romain et les peuples germains une guerre éternelle et irréconciliable. Depuis l'invasion des Teutons, les peuples du Nord s'étaient pendant des siècles, sans relâche, rués à l'assaut de la citadelle romaine, et leur constance devait enfin les amener à en franchir les murailles. A la mousson, qui pendant toute une période de l'histoire avait soufflé du sud au nord, en succéda une autre, qui souffla du septentrion au midi.

L'Europe entière fut le butin de la victoire ; les provinces romaines d'Europe devinrent germaniques, même une partie de celles d'Afrique durent subir le joug de l'Empire du Nord.

Cet Empire, à l'origine grande république européenne comme l'avait été l'ancienne Germanie, s'éleva au rang de monarchie franque sous Charlemagne, monarchie qui s'étendait entre l'Èbre, l'Eider, le Raab et l'Exarchat et qui comprenait, sauf l'Angleterre isolée par sa situation insulaire et la Scandinavie fidèle à une autre foi, tous les

peuples germaniques, qu'ils eussent ou non émigré. Elle était gouvernée par une épée à double tranchant : le pouvoir laïque que l'empereur s'était réservé, et le pouvoir spirituel qu'il avait confié au pape. Elle se brisa au cours des siècles, et ses morceaux furent reforgés en deux armes distinctes.

Tout d'abord ce fut la parole de Mahomet qui détacha de la foi commune les provinces en dehors de l'Europe; puis l'Église grecque se sépara de l'Église romaine; bientôt la Réforme désunit le Nord et le Sud; enfin, les Églises nationales s'efforcèrent de faire reconnaître leur indépendance.

De même l'Espagne et la France se détachèrent de l'Empire au traité de Verdun; puis les Habsbourg renoncèrent à l'Italie; ce fut ensuite le tour de la Suisse, de la Bourgogne, de la Hollande, de la Lorraine, et tandis que l'intérieur se désagrégeait ainsi, des Allemagnes russe, suédoise, danoise, hollandaise, anglaise, française, suisse et enfin prussienne et autrichienne grandissaient, comme autant de plantes parasites, aux dépens de l'Allemagne allemande qui déclinait sans cesse; quand le vieux tronc fut tout à fait épuisé, il s'affaissa, et les lianes devinrent des arbres indépendants.

Aussi pouvons-nous résumer toutes les transformations des cinq derniers siècles en une courte formule : *lente dissolution du grand empire germanique européen, accompagnée d'une réorganisation parallèlement progressive de toutes les relations sociales sur une base différente de l'ancienne.*

Europa und die Revolution (*L'Europe et la Révolution*), dans *Politische Schriften*, t. IV, p. 425-426.

3. *Opposition entre le caractère allemand et le caractère français.*

Nous avons vu dans les pages précédentes Görres s'efforcer de démontrer que l'antiquité romaine avait été regénérée par le sang germain. Nous avons vu aussi que, d'après lui, les Etats existant actuellement ne sont que des débris du grand Empire germanique: dans les pages qui vont suivre, c'est l'antagonisme des races allemande et française que Görres s'efforce de faire ressortir.

Bien que régénérée elle aussi par le sang germain, la France sera la grande ennemie des Allemands, comme Rome avait été celle des Germains.

Du jour où la politique domina la religion en Europe, la France trouva en elle une sphère d'activité et un point d'appui et, dès lors, elle prit la place de l'Italie par rapport à l'Allemagne.

Dès les temps les plus reculés, il y eut, il est vrai, action et réaction d'un peuple sur l'autre, et les combats les plus violents se livraient entre Gaulois et Germains, en partie sur la rive gauche du Rhin, bien des siècles avant que Rome n'entrât dans l'histoire. Quand la citadelle romaine croula, il fallut qu'en Gaule aussi il y eût régénération par le sang allemand. C'est pourquoi les Goths avaient établi leur empire à l'ouest de la Gaule, dans la vieille Aquitaine, les Burgondes le leur à l'est, entre le Rhin et le royaume d'Arles, tandis que les Francs s'étaient répandus au centre ; lorsque tout le pouvoir appartint à ces derniers, la Gaule devint sous Charlemagne une des principales provinces du grand Empire germanique. Ce mélange des races a fait naître de la vieille Gaule le peuple français actuel, dans lequel toutefois l'élément gaulois prédomine de beaucoup. D'où, même contraste entre l'Allemagne et la France qu'entre

l'Italie et l'Allemagne, bien qu'atténué et formé d'une autre manière et d'éléments différents.

a) *Le caractère français.*

Nul peuple ne se sent aussi à l'aise sur cette terre que le peuple français; on pourrait appeler la race française la race essentiellement terrestre, ou, tout au moins, la race européenne par excellence. Nulle autre n'a reçu en partage une telle intelligence des réalités de ce monde, qui lui permet de discerner sans peine les rapports des choses, de saisir l'occasion au vol et de l'adapter utilement aux circonstances: nulle autre n'a cette adresse pour trouver sa voie rapidement au milieu des circonstances les plus embrouillées, pour se plier avec souplesse à toutes les formes, à toutes les situations. Nulle autre, douée de la même persévérance dans la poursuite de fins déterminées, ne peut se vanter de conduire avec autant d'habileté, pour son propre avantage, le jeu des relations, des intérêts et des passions personnels sans éveiller l'attention, sans grand effort, par le seul effet de son tact, et de transformer l'adversaire en instrument utile. Nulle autre n'est aussi habile à saisir les choses au moment propice, quand elles sont dans tout leur éclat; nulle ne possède à ce degré le don d'extraire de leurs profondeurs la vie et la passion, l'émotion et les sentiments, pour les étaler en surface et les faire briller de tout leur éclat, comme un or martelé.

Aucun peuple ne saurait prendre la vie avec un naturel aussi léger, aussi joyeux, avec une telle grâce, ordonner les relations sociales avec une légèreté aussi aisée, et jouer si naturellement avec le sérieux de la vie, que celui-ci, bon gré mal gré, se transforme en badinage.

b) *Le caractère allemand.*

Et c'est en regard de ces oiseaux vifs et légers que nous trouvons les Allemands si lourds, si maladroits, qu'ils ont l'air de marcher à quatre pattes, et qui sont en tout leur opposé, dans leurs dispositions ou dans leurs aspirations : ce qui chez les Français se manifeste le plus extérieurement est chez eux tourné tout en dedans; ils sont repliés sur eux-mêmes dans toutes leurs actions et dans toutes leurs pensées; doués d'une raison forte, et peu sagaces, d'une imagination vive, mais d'une élocution balbutiante, d'une sensibilité profonde sans aucun tact, d'une grande force de volonté sans aucune adresse pour l'utiliser; vivant dans l'avenir ou dans le passé, jamais chez eux dans le présent: s'efforçant en toutes choses d'atteindre au plus haut ou d'aller au plus profond, et par là perdant de vue ce qui est réalisable, et qui se trouve au milieu, et ne menant rien à bien; seule la quiétude absolue ou l'extrême émotion leur donne quelque adresse : inaptes aux transitions ménagées, ils laissent en règle générale par leur irrésolution échapper la bonne occasion.

Moins entraînés par les sens, moins orageusement chargés d'électricité dans les régions moyenne et basse de l'instinct, ils ont eu de tout temps une vie plus impérieusement consciente; comme ils dépendent moins des impressions du dehors, une plus grande activité intérieure s'est développée en eux, activité qui agit du dedans sur l'extérieur plutôt qu'elle ne se laisse déterminer du dehors, et qui à l'intérieur même, s'exerce de haut en bas, cherchant, avec une attention lucide et réfléchie, à mettre de l'ordre dans les phénomènes de la vie intime et dans ceux de l'univers.

Puis Görres démontre que, si la religion et les arts n'ont

pas en Allemagne la grâce que nous leur trouvons dans les pays latins, ils ont, par contre, plus de profondeur et « un caractère plus sévère, plus sérieux, plus moral ». A la religion comme aux arts, l'Allemagne seule a su donner une âme, car, seule, elle a pénétré leur essence intime, après les avoir longuement étudiés.

Ibid., p. 381-382 ; 376-377.

4. *Efforts de la France pour s'assurer l'empire du monde après le démembrement de l'Empire germanique.*

Nous avons vu quels étaient pour Görres les traits distinctifs du caractère français, fait selon lui d'adresse et de légèreté, alors que la réflexion et le sérieux sont l'apanage du peuple allemand. L'Allemagne, après la chute de l'Empire de Charlemagne, perdit le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. L'ambition française tenta de se les assurer. D'où une lutte qui fait violemment osciller l'Europe.

De même que l'aiguille aimantée ne trouve le repos que pour un instant lorsqu'elle indique le nord, puis, ignorant comme toute force de la nature ce qu'elle cherche, reprend sa course errante vers l'est, n'y trouve pas satisfaction et s'écarte d'autant vers l'ouest, de même nous voyons osciller par périodes séculaires la société entre deux extrêmes. Depuis que l'ancien Empire germanique dont Charlemagne avait atteint les limites naturelles a été démembré, l'Europe cherche à retrouver son centre de gravité par des oscillations et des vacillations incessantes ; lancée sans arrêt d'un extrême à l'autre, à peine l'a-t-elle atteint qu'elle regrette le juste milieu. Mais dans son élan pour y revenir elle le dépasse sans cesse, entraînée par la force acquise.

. . . .

Sortie victorieuse des longues luttes de la féodalité, délivrée des invasions anglaises, la France se donna pour but :

De refondre la triple couronne de Charlemagne et de la

donner à ses rois. Réunir au royaume de France l'Allemagne et l'Italie tant par la ruse que par la force brutale, fut son idée fixe inlassablement poursuivie. D'où la lutte qui, pendant des siècles, livra les deux pays à l'incendie, au brigandage, au meurtre, les ébranla et les corrompit intérieurement.

L'Allemagne, toujours plus étrangère à elle-même, alors que la France réalisait son union par sa politique, fut désarmée au traité de Westphalie, conquise par celui de Lunéville, et, après sa honteuse défaite, annexée en tant que province à l'Empire napoléonien.

Mais, alors que cette œuvre conduite par une main habile allait être achevée, se produisit un brusque revirement. Les Allemands, selon leur habitude, débonnaires jusqu'à la naïveté et indolents jusqu'à la bêtise, perdirent enfin toute patience, et se levant lentement de leur bien-aimée peau d'ours, détruisirent en un seul jour, dans un accès de ce *furor teutonicus* de tout temps redouté, l'œuvre poursuivie pendant des siècles par l'habileté politique la plus avisée.

Suit alors la description de la situation prospère de la France, qui se termine par ces paroles :

Elle réunit ainsi en elle tous les éléments d'une existence assurée, heureuse et honorée, pour peu qu'elle sache borner ses désirs et renoncer à son rêve favori : la domination universelle.

Ibid., p. 371 : 384.

5. *L'Allemagne en 1819 est incapable de remplir sa mission en Europe.*

Après avoir longuement exposé l'état d'infériorité politique de l'Allemagne en 1819 et montré qu'abandonnée par l'Autriche, et incomprise de la Prusse, elle n'est plus qu'une fic-

tion diplomatique, Görres termine sur les paroles qu'on va lire.

Ainsi le despotisme et l'anarchie se la disputeront, jusqu'à ce que le despotisme l'emporte par la puissance de l'épée, ou que de l'anarchie se dégage avec force un vigoureux esprit national qui, avec l'unité, assurera l'indépendance des parties.

Mais pour l'instant, elle est incapable de jouer le rôle de puissance médiatrice entre le Nord et le Sud de l'Europe auquel elle est appelée par sa situation et sa civilisation. Elle ne dispose ni de la force que donne l'unité, ni de la liberté nécessaire à son développement...

Placée entre deux systèmes européens, le système russe et le système franco-anglais, elle devrait les isoler et les séparer si elle était une masse unie, mais, étant donnée la facilité avec laquelle elle se désagrégerait actuellement, c'est elle qui subira les contre-coups de l'explosion.

La Russie dispose, dans des espaces inaccessibles, d'une force armée de deux millions et demi d'hommes ; elle n'a de frontières communes avec la Turquie que sur une courte étendue, et dans ce pays elle a de nombreuses affinités de race et de religion avec une grande partie de la population ; la majeure partie de ses frontières touche à l'Allemagne, et là, comme une avant-garde, se trouvent d'autres ramifications de son tronc, disséminées comme des îlots dans le vieil empire ; ainsi elle s'avance sur l'Europe et, comme au Caucase, ne trouve devant elle que trente tribus désunies.

Suit un exposé de la constitution autocratique de la Russie, qui peut disposer de sa puissance pour le bien ou le mal de l'Europe. Puis Görres continue :

Puisqu'il faut désormais à toute guerre un prétexte idéal pour l'ennoblir, ce prétexte sera la lutte entre l'an-

cien et le nouvel ordre de choses ; et il suffirait que le Nord défendît l'un, pour que la France ou l'Angleterre, selon la conjoncture des intérêts sur mer et sur terre, se fît le champion de l'autre, ayant tout le Sud derrière elle ; les forces physiques se vaudront peut-être, mais la force morale l'emportera dans le Sud. L'Allemagne placée au milieu du levier, que les forces adverses cherchent à utiliser chacune de son côté, pourrait, si elle formait un tout, uni par un esprit commun fort et puissant, remplir sa mission naturelle, c'est-à-dire *maintenir l'équilibre en Europe* et détourner tout au moins de son territoire la lutte des puissances, si elles en viennent aux mains. Mais en cette absence totale de tout esprit commun et de toute unité, dans ce morcellement de souverainetés indépendantes, pour lesquelles l'intérêt de leur propre conservation prime tout devoir envers la communauté, la force intérieure de liaison a disparu ; l'équilibre de l'Europe cherche un autre point d'appui sur lequel il se puisse assurer, et l'Allemagne, qui n'est plus ce centre de gravité, en vient à jouer un rôle tout passif, soumise à l'un ou l'autre groupement au gré des circonstances.

. . . .

C'est sur son territoire que se battront les adversaires ; menacée par l'un d'une nouvelle féodalité et par l'autre de nouveaux proconsuls, elle payera les frais de la guerre et finira par être le butin de la victoire, soit que les parties belligérantes se la partagent si la victoire reste indécise, soit qu'elle échoie tout entière au vainqueur : destinées qui, l'une après l'autre, l'ont menacée de près il y a quelques années à peine...

Ibid. p. 440 ; 443 ; 444.

6. *Comment l'Allemagne réalisera sa mission.*

Si l'Allemagne, après avoir jadis régénéré de son sang l'antiquité romaine, et avoir réalisé l'union de l'Europe dans l'Empire de Charlemagne, semble à présent avoir oublié sa mission qui est d'assurer l'équilibre en Europe, il ne faut pas cependant désespérer de l'avenir. Dès maintenant, des signes précurseurs annoncent le relèvement qui résultera, ainsi que Görres va nous le dire, de la fusion, renouvelée dans les mains du meilleur des princes allemands, des deux pouvoirs spirituel et temporel, sous la sauvegarde de la liberté garantie au peuple :

En toutes choses un extrême mène à son opposé, et le même destin qui, dans le cours de son cycle éternel, secondé d'ailleurs par notre incapacité, a ramené, par les chemins décrits ci-dessus, l'Allemagne et son organisation fédérative à l'état dans lequel elle se trouvait il y a plus de quinze cents ans dans les forêts de l'antique Germanie, l'en fera sortir à nouveau pour lui faire suivre sa voie avec l'égale coopération des meilleures forces du pays, en obligeant, avant toute autre chose, ses princes à prendre pour chef, d'après l'antique coutume, le meilleur d'entre eux, pour lui rester fidèles dans la vie et dans la mort, et à lier leur indépendance à la liberté de leurs peuples.

Ibid. p. 449.

IV

Friedrich SCHLEGEL (1772-1829)

Le Schlegel dont il est ici question n'a plus rien du brillant jeune romantique, souvent décrit par Haym, par Walzel, par Ricarda Huch, par Isaac Rouge, et qui, en 1796, avait écrit un *Essai sur l'idée de républicanisme* (*Versuch über den Begriff des Republikanismus*). Pour ce Schlegel juvénile, « les trois tendances les plus grandes du temps présent » étaient le *Wilhelm Meister* de Gœthe, la philosophie de Fichte et la Révolution française.

Le Schlegel vieillissant, dont nous invoquons ici le témoignage, est moins étudié ; mais il a été une puissance sociale plus respectée et plus redoutable, en son temps. Cet homme vaniteux, ventru et paresseux qui, en 1802, était allé à Paris pour obtenir la fondation par le Gouvernement français d'une *Académie allemande*, sur le modèle de l'Institut de France, et dans laquelle il espérait bien occuper un des premiers sièges, était devenu, peu d'années après, un des principaux publicistes du nouveau catholicisme politique. Il s'était converti en 1808. Etait-il devenu moins frivole, moins cynique, moins insolemment jouisseur? Grillparzer, qui est un poète délicat, ne le pense pas : « Ce Friedrich Schlegel, avec son radotage et dans sa bigoterie actuelle, est resté pareil, écrit Grillparzer en 1822, à ce qu'il était quand il écrivit son abominable *Lucinde*. Je l'ai connu à fond, lors d'un dîner que Nolte, négociant hambourgeois, nous donna, il y a quatre ans, lors de mon séjour à Naples. Comme il se gorgeait de mangeaille et s'emplissait de boisson ! et, après boire, comme il passait aisément à des conversations sensuelles... Cet homme serait capable, encore aujourd'hui, de commettre un adultère, la conscience tranquille, pourvu qu'il pût, ce faisant, songer symboliquement à l'union du Christ et de son Eglise... (1); » et

(1) Grillparzer. *Studien zur Deutschen Litteratur*. (Werke. Ed. A. Sauer, t. XVIII, 80.)

en 1821 : « On ne connaît jamais mieux le caractère d'un homme qu'à son chevet, en cas de maladie; ni ses pensées profondes, que dans l'ivresse. J'ai vu deux apôtres du nouveau catholicisme dans l'un et dans l'autre état, et j'ai été épouvanté de penser qu'on pût attendre de là le salut (1). » C'est cet homme, devenu secrétaire de la chancellerie impériale de Vienne, qui rédigea les proclamations autrichiennes contre Napoléon. Après la guerre, il fut conseiller autrichien de légation à la Diète de la Confédération germanique à Francfort, mais retourna à Vienne en 1818 et y demeura jusqu'à sa mort.

Des abbés candides ont traduit en français les ouvrages philosophiques du vieux marcheur, qui fournissait une doctrine au nouveau légitimisme. L'enseignement de Fichte reçoit, dans ces ouvrages, une dernière déformation. Jusque dans le catholicisme, Friedrich Schlegel reste un dilettante : et il accommode sa doctrine mystique avec l'éclectisme d'un gourmet préoccupé d'un plat délicat de son invention. Le fichtéanisme réactionnaire de Schlegel s'appelle *Philosophie de la vie*. Il fut enseigné à Vienne, dans un cours public, en 1827; et il se souvient de Fichte en ce qu'il maintient que toute philosophie qui travaille sur des concepts intellectuels tout achevés est une philosophie de la mort. Cet enseignement se compléta, en 1828, par une *Philosophie de l'Histoire* (2), qui en tire les applications pratiques. La « philosophie de la vie » rétablit, dans la conscience, l'image du Dieu vivant. La « philosophie de l'histoire » montre comment cette restauration de l'image divine en nous se poursuit à diverses époques. Il s'agit là aussi de détruire les idées mortes et les idoles figées.

Ce sont des erreurs de pensée qui ont amené l'*Aufklärung*, la Révolution, et ce système de l' « équilibre européen » où la France et l'Angleterre gagnent et dont l'Allemagne souffre. Abstractions despotiques, que briseront la pensée et la force vivante de l'Allemagne chrétienne.

---

(1) Grillparzer, *Aphorismes*. (*Ibid.*, t. XV, 167.)

(2) On trouvera les deux cours dans les *Sämtliche Werke*, 1846, t. XII, XIII et XIV. *La Philosophie de l'Histoire* a été traduite par l'abbé Lechat, 1836, 2 vol ; *la Philosophie de la vie*, par l'abbé Guénot, 1838, 2 vol.

1. *Qualités des Germains primitifs.*

L'auteur vient d'exposer la décadence de l'Empire romain : le Sénat n'avait plus rien de sa grandeur passée, Rome commençait à perdre de son importance.

A cette même époque les incursions fréquemment répétées des peuples du Nord commençaient à devenir de plus en plus menaçantes, et le danger que l'on avait longtemps redouté à distance devenait une réalité toujours plus prochaine. Déjà la première invasion des Cimbres et des Teutons, — qui n'était pas le fait d'une armée avide de pillage ou cherchant à fonder quelque colonie militaire, mais bien de toute une race émigrant avec femmes et enfants, — avait jeté l'effroi dans Rome alors à l'apogée de sa puissance militaire, mais déchirée par des luttes intestines. César n'avait épargné aucun effort pour faire la conquête absolue de la Gaule, qui dès lors se latinise de plus en plus dans ses mœurs et sa langue. Il ne rencontra nulle part autant de résistance que chez les peuples germaniques ; et le plus grand souci, dès lors, du Romain, souverain du monde, fut toujours d'assurer par de forts travaux de défense et par des troupes en armes les frontières du Rhin et du Danube contre les attaques des Germains.

. . . .

Parmi ces peuples de race allemande, les Goths étaient particulièrement puissants : partis des îles scandinaves, ils s'avançaient profondément dans l'intérieur du pays germanique, surtout vers l'est et plus tard vers l'ouest. On ne put les empêcher de s'établir dans les provinces du nord-est, sur les bords de la mer Noire. L'empereur Décius trouva la mort en les combattant, et on dut leur céder par traité la Dacie postérieure. Constantin les vainquit il est vrai, mais il préféra cependant, lui aussi,

conclure avec eux une paix avantageuse, et gagner leur amitié pour lui-même, leur jeunesse virile pour l'armée romaine.

. . . .

La plus ancienne constitution germanique était une très rudimentaire aristocratie naturelle de la liberté ; la tribu qui formait un tout ou un peuple était une confédération, une association des hommes libres et nobles sous l'autorité d'un prince héréditaire ou de chefs d'armées et de ducs élus ; de ces associations sortit plus tard chez quelques peuples une royauté proprement dite.

Tout homme libre portait les armes. Les travaux étaient exécutés par des valets et des serfs : prisonniers de guerre, anciens habitants des pays conquis, condamnés qui avaient perdu noblesse et liberté. Lorsque les Romains entrèrent en relations plus étroites avec eux, ils étaient déjà en partie devenus des agriculteurs.

Le sol n'était pas encore aussi généralement ni aussi rigoureusement découpé en propriétés privées, cadastrées et encloses ; beaucoup de terrains étaient biens publics, et, par suite, les tribus pouvaient, pour peu qu'une circonstance les y invitât, quitter d'autant plus facilement leur lieu de séjour et émigrer.

. . . .

L'auteur explique comment, par suite de la nature du sol couvert de forêts, de la rigueur du climat, de l'accroissement de la population, ces peuples ont été particulièrement entraînés à l'émigration :

C'est d'ailleurs un véritable besoin, pour chaque État et pour chaque peuple à un degré déjà avancé, et même au degré le plus avancé de la civilisation, de se décharger pour ainsi dire de son superflu, de se transplanter vivant, en un mot de fonder des colonies et d'avoir des colonies. Ceci est la loi souveraine, la règle d'hygiène naturelle

qui préside à l'évolution des peuples : et là où ce besoin ne se fait pas sentir d'une façon aussi pressante, nous sommes en présence d'une exception ; on trouvera et on pourra toujours formuler les raisons particulières qui ont empêché jusqu'alors l'apparition de ce besoin ; tôt ou tard la nature le crée toujours.

Dans leurs descriptions du pays germain les Romains ont, à vrai dire, souvent pris pour un peuple ce qui n'était qu'une Confédération, ou compté autant de tribus qu'ils rencontraient de noms empruntés les uns à la nature particulière d'un tout petit pays, les autres à un métier particulier, non sans les malentendus qui proviennent de leur ignorance de la langue. Mais au total, d'après les descriptions des Romains et d'après la situation géographique des différents peuples, on peut distinguer déjà très exactement les trois ou quatre principales nations allemandes, telles qu'elles se retrouveront plus tard en Allemagne : elles se répandirent dans les pays latins en s'emparant des provinces de l'Empire romain alors en pleine dissolution, et ont servi de base à l'évolution ultérieure des différentes nations de l'Europe moderne.

Entre tous les peuples allemands, c'est chez les Goths que s'est le mieux développée la monarchie proprement héréditaire, avec la famille des Amales chez les Goths de l'est et celle des Baltes chez les Goths de l'ouest. Les historiens romains de l'époque célèbrent abondamment leur héroïsme guerrier et leur noblesse de cœur, ainsi que leur haute et élégante stature. Les Goths furent les premiers et les seuls promoteurs de la migration des peuples proprement dite, tout à fait indépendante de l'ébranlement asiatique, qui ne se produisit que beaucoup plus tard. Dès le IIIe siècle les Goths occupèrent les pays de la côte septentrionale de la mer Noire, et de là se répandirent dans la Grèce jusqu'à Athènes.

A vrai dire, la puissance mondiale de Rome, de même qu'elle est sortie des guerres civiles, s'est effondrée bien plus par suite des dissensions et de la corruption intérieures que par l'action des Goths, avec lesquels les Romains auraient pu facilement vivre sur le pied de paix, s'unir et peu à peu fraterniser jusqu'à ne faire qu'un seul peuple, tentative qui fut faite à différentes époques sous les meilleurs empereurs. Les Goths étant parmi toutes ces populations germaniques les plus forts et les plus puissants, avec leur aide les Romains auraient pu facilement se défendre contre tous les autres Germains, et la migration des peuples, c'est-à-dire la fusion de la force naturelle germanique, pleine de vigueur et de santé, avec la race et la culture romaines déjà atteintes par une dégénérescence profonde que le christianisme même n'était pas parvenu à vaincre dans la vie publique et le gouvernement, cette fusion aurait pu se réaliser par des voies pacifiques: l'humanité aurait ainsi pu faire l'économie des longues guerres chaotiques et de la longue période de transition qui suivit.

Philosophie der Geschichte. (Philosophie de l'Histoire.) 1828, dans *Sämtliche Werke*, 2ᵉ éd. 1846, t. XIV, p. 30, 31, 35, 36, 39, 41, 43.

2. *Les invasions des Barbares ont été salutaires.*

L'auteur fait un tableau de l'Empire romain au temps des différentes invasions, et tend à prouver que Rome et l'Italie furent gouvernées par des princes de la race des Goths, appelés par les empereurs de Constantinople, et que Rome à travers tout le moyen âge est restée liée tout au moins de nom à l'Empire romain restauré par les peuples germaniques.

Un tableau historique, une caractéristique quelque peu vivante de la migration des peuples devait précéder tout jugement sur les invasions, et m'a paru d'autant plus

nécessaire que cette époque est d'une importance extrême pour toute l'histoire ultérieure : car elle est le fondement essentiel sur lequel reposera toute la formation germano-romane des nouvelles nations d'Europe : constitution et langue, mœurs et lois, idées directrices et même penchant de l'imagination. Bien des historiens, aveuglés par un enthousiasme trop exclusif pour l'antiquité, ou trop imbus des idées et des principes modernes, n'ont pas compris ou jugé avec justesse cette époque... Il est d'autant plus difficile de la bien interpréter que le merveilleux des événements et de la pensée, dans le vaste ensemble que forme cette phase chaotique de l'histoire de l'univers, ressort de chroniques diffuses et incomplètes; les vieilles épopées, les titanomachies semblent être devenues réalité; souvent des fragments de mythologie populaire et des légendes païennes se trouvent mélangés ou voisinent avec quelques traits d'une réalité toute prosaïque... Le plus souvent on ne peut même se faire une idée d'un semblable état de choses, et c'est pourquoi il est si rarement compris. Pourtant, du point de vue même de la nature et des sciences naturelles, on ne devrait pas oublier que la magnifique abondance des formes organisées, que la pleine floraison de la vie telle qu'elle doit être, proviennent d'un état chaotique, où les forces élémentaires s'agitent en désordre dans la lutte et le corps à corps, avant qu'elles ne se posent et ne s'ordonnent dans un équilibre harmonieux, et ne se fécondent dans un moment créateur, par une heureuse fusion de laquelle, quand les convulsions de l'enfantement seront passées, jaillira victorieuse une nouvelle vie de la beauté la plus pure.

— Les invasions ont bien été un moment de lutte chaotique entre les forces et les éléments divers qui constituent l'humanité, une marée de peuples, une sorte de déluge d'Ogygès renouvelé au sein de l'époque his-

torique; mais elles sont devenues aussi le sol fertile et la base historique d'une nouvelle évolution morale et intellectuelle. Cette migration de peuples formidable et continue qui va de l'est à l'ouest, du nord au sud, ou se retourne vers l'est, ou remonte vers le nord, ce rayonnement puissant d'armées en marche, qui partent d'un point central pour s'épandre dans toutes les directions, ou qui, se rétractant, refluent de tous côtés vers ce centre, toutes ces ruées peuvent être considérées comme une grande bataille des forces élémentaires qui entrent en conflit dans l'humanité et dans l'histoire.

L'auteur explique ensuite :

Et sans doute, le premier effet produit par une force naturelle ainsi déchaînée ne peut qu'être néfaste pour les organismes existants et, de ce fait, impressionner défavorablement l'historien. De même que les évolutions trop lentes ne répondent pas à nos vœux et à notre attente, de même la brusque irruption de l'inattendu et de l'extraordinaire, ou une magnifique floraison dans le domaine de la culture morale et intellectuelle peuvent nous causer quelque surprise.

Mais nous devons nous rappeler que Dieu, maître de l'heure, intervient quand et comment il lui semble bon.

Or, on ne peut mettre en doute que le résultat des invasions n'ait été en soi salutaire, et que ce mélange des races germaniques avec la population romaine dégénérée, de cette force naturelle allemande saine et pleine de vigueur intellectuelle avec l'humanité et la culture romaines, qui sans cet afflux tombaient immédiatement dans la décadence, n'ait été fertile. Qui douterait encore n'a besoin, pour trouver une raison historique et péremptoire d'écarter ce doute, que de comparer l'évolution historique si brillante et si variée, la culture intel-

lectuelle si florissante des nations et empires nouveaux de l'Europe, sortis de cette souche germano-romaine, avec l'histoire de la décadence byzantine, avec la monotonie de l'épuisement intellectuel, avec le complet engourdissement moral qui s'y manifestent.

D'autre part, il est indiscutable que la force qui a amalgamé en un mélange harmonieux ces deux éléments antagonistes : la vitalité des Germains et l'humanité, la culture et la langue des civilisations romaines, à l'époque féconde d'où devaient sortir toute la culture et toute l'évolution de l'époque moderne, ce fut le christianisme, et ce fait suffit pour que nous ayons à le considérer comme le principe d'unité, l'âme même de toute l'histoire moderne.

Mais, sans le nouvel élément de cette force vitale apportée par les peuples du Nord, le christianisme à lui seul n'aurait pas eu le pouvoir de relever complètement de leur dégénérescence l'humanité et la civilisation romaines, parce que celles-ci étaient déjà tombées trop bas, et surtout aussi parce que, et cela dès son origine, l'État romain, cette chose monstrueuse, corrompu jusque dans ses profondeurs les plus intimes, n'était susceptible ni d'amélioration ni de transformation, mais ne pouvait être que détruit par le temps lui-même, puis reformé sur des bases nouvelles.

Ibid., pages 45, 48, 50.

3. *Grandeur de l'idée d'un Empire chrétien germanique.*

L'idée de l'Empire chrétien reposait sur la conception d'une grande autorité protectrice s'étendant sur tous les pays et peuples chrétiens, et émanant d'une puissance fondée sur le droit; la force qui devait maintenir et contenir ce tout, on la cherchait ou on la supposait surtout

dans l'unité des croyances chrétiennes. Dès que celle-ci manqua, tout l'édifice dut crouler, et dans le conflit des temps postérieurs, l'organisation artificielle d'un équilibre purement dynamique et d'une égalité républicaine générale des États, dépourvue de tout esprit chrétien et même d'une ferme conviction, n'a pu produire, comme l'apprend l'expérience, qu'un très mauvais succédané à cette union des États et à cette union des peuples des pays occidentaux de l'Europe qui remontait aux premiers temps du christianisme, et finalement elle n'a amené qu'une tristesse chaotique et une organisation anarchique dans la révolution générale des mœurs non chrétiennes. Une confiance presque héroïque, ou ne faut-il pas dire plutôt une confiance naïve, dans cette unité spirituelle et sa durée illimitée, se manifeste en particulier dans le partage de l'Empire carolingien, partage conforme d'ailleurs aux vieilles coutumes et au droit successoral des grandes familles; de cette manière on pensait en effet pouvoir concilier la nécessité d'un souverain proche, pour le gouvernement intérieur d'un pays de dimension moyenne, avec l'unité de l'ensemble de la monarchie. Si nous voyons même un homme d'une intelligence haute, d'un esprit aussi réfléchi et aussi prévoyant que Charlemagne, chercher à atteindre ce but, s'il crut possible de concilier ainsi l'unité de la monarchie avec un partage entre les frères sous la prééminence de l'aîné, il nous faut réfléchir sérieusement avant de nous prononcer là-dessus avec les idées de notre temps et de notre politique.

Ibid., p. 84.

4. *Médiocrité du système de l'équilibre européen.*

Dans les vieilles institutions de l'Allemagne, le principe de la monarchie héréditaire est tout à fait prédo-

minant, mais il reste éloigné de tout absolutisme, et dans le détail des lois ou du droit, il se concilie avec plus d'une tradition républicaine; tout l'édifice repose sur la base des données historiques, sur les vieilles coutumes, sur les nobles principes du pur honneur, sur la personne et le mérite personnel, sur l'élévation de l'esprit et la noblesse du caractère. Lorsqu'à cette force morale naturelle des peuples germaniques se fut ajoutée la consécration religieuse, et que le principe de la charité chrétienne, avec la pureté et la simplicité d'une foi vive, eut accès dans ces fortes âmes de héros, tous les éléments se trouvèrent par là même réunis pour constituer le véritable État et la véritable vie publique conformes à la justice chrétienne.....

Quand les guerres de religion eurent pris fin, alors commença l'ère véritable du système de l'équilibre, ainsi qu'il arrive chaque fois qu'il n'existe pas de principe élevé ou que celui-ci s'efface, ou fait défaut pendant un certain temps; c'est sur cette base que s'est développée la civilisation du XVIIIe siècle; à aucune époque antérieure le système d'équilibre n'a reçu un aussi complet développement que dans celle-ci et n'a occupé une si brillante place dans la vie publique. L'Angleterre resta le ferme soutien et le vrai point d'appui de ce grand levier mondial qu'est l'équilibre européen, et la politique pacifique de l'Autriche, qui ne s'est pas démentie à travers tous les siècles, placée sur le fondement bien plus élevé de l'esprit religieux, forma sur le continent l'autre point d'appui pour ce système d'équilibre, qui devient le principe dominant et dans cette période et dans l'ensemble des événements historiques. Cette solide alliance constitua en grande partie aussi la base extérieure de cet équilibre, abstraction faite de certaines fluctuations qui sont inhérentes à l'essence et au caractère du système lui-même.

Il ne faut pas confondre ce système d'équilibre avec la politique de paix conforme au principe du droit en vigueur et reconnu comme légitime, car bien qu'elle s'allie souvent très facilement et tout naturellement avec lui contre des forces supérieures qui ne tiennent nul compte du droit, elle ne s'identifie pas complètement avec lui, mais s'en distingue par plus d'une propriété caractéristique et même dans son principe fondamental. Le principe sur lequel se règle cette autre politique propre à maintenir la paix, c'est le droit, non point une conception générale ou un pur idéal de justice absolue, auquel on chercherait à conformer un système de gouvernement et la condition des peuples, mais plutôt, si je puis employer cette expression mathématique pour me faire mieux comprendre, le droit appliqué, c'est-à-dire le droit effectivement en vigueur et reconnu comme faisant loi. Car remonter à l'origine première et au principe fondamental de tout droit et de toute justice, cela doit rester réservé à Dieu seul, comme à l'éternel arbitre du monde, qui juge les États et les peuples comme les individus, qui sait demander au jour historiquement fixé un compte sévère pour tout grand abus de droit politique, punir son auteur et le faire retourner d'une manière souvent affreuse au néant. Si l'homme ou une puissance terrestre quelconque voulait mettre la main à cette œuvre, viser à cette justice absolue, tout juger et régler d'après elle et réorganiser le monde, il ne pourrait sortir de là qu'un bouleversement complet de toutes les choses humaines et une destruction entière de tout l'ordre existant ; et c'est là l'idée fausse qui est le mobile ou le prétexte de toute conquête fanatique du monde, comme aussi de toute révolution visant non point à une réforme partielle du droit, mais à des effets universels.

Ibid., pages 95, 209, 210.

LIVRE DEUXIÈME

LE DÉTERMINISME SCIENTIFIQUE

V

FRIEDRICH RATZEL (1844-1904)

LA PRÉDESTINATION ANTHROPO-GÉOGRAPHIQUE

FRIEDRICH RATZEL est le fils d'un humble valet de chambre du grand-duc de Bade. C'est ce qui lui a valu de passer son enfance et son adolescence dans le parc grand-ducal de la résidence de Carlsruhe, où il est né. Les grands viviers, les rochers de ce parc, ses bosquets peuplés de statues, ses ménageries peuplées de blaireaux, de renards, de mouettes et d'autres volatiles, ses grandes serres pleines de végétaux rares ont été le paysage familier de ses premières années. Ratzel est devenu ainsi de bonne heure un naturaliste et un botaniste très exercé. Des études pharmaceutiques, qu'il commença comme simple commis, à Eichtersheim-en-Bade, à Rapperswyl, en Suisse (de 1859 à 1863), fortifièrent encore son goût pour les études botaniques, auxquelles il ajouta la chimie et la géologie. Mais il avait des aspirations plus hautes. A Mœrs, près Crefeld, il put se préparer aux examens du *Polytechnicum* de Carlsruhe, où il entra en 1866. La paléontologie et la géologie que C. Zittel y enseignait, les sciences physiologiques qu'il étudia chez Pagenstecher, à l'Université de Heidelberg, le firent docteur en zoologie, géologie et anatomie comparée, dès 1868.

Cette même année l'amena dans le Midi de la France, où il étudia les annélides maritimes de la région de Cette. Il n'a

jamais caché la reconnaissance qu'il gardait à Charles Robin et à Charles Martin dont il avait suivi les leçons à la Faculté de médecine de Montpellier. Ses correspondances pour la *Gazette de Cologne*, dont il a tiré les *Zoologische Briefe von Mittelmeer* (*Lettres zoologiques de la Méditerranée*), et les *Skizzen aus Süd-Frankreich* (*Esquisses du Midi de la France*), firent les frais de son voyage. Il le termina par une longue excursion d'une année en Italie et, par Gênes, Florence, Rome, Naples, Messine, revint à Heidelberg en 1869. La *Gazette de Cologne* se l'attacha durablement comme collaborateur scientifique. Il put visiter ainsi longuement les collections et les musées d'histoire naturelle d'Iéna, de Dresde, de Berlin. Pour tirer un meilleur parti des voyages qu'il allait faire pour son journal, il commença alors, sur le conseil de Karl Andrée, des études géographiques approfondies. Mais ces voyages furent remis quand éclata la guerre de 1870.

Ratzel a fait la campagne comme fusilier au 5e régiment d'infanterie badoise. Il fut blessé dans une escarmouche à Neudorf, devant Strasbourg, et blessé plus grièvement à Auxonne en novembre, et il a toujours porté avec orgueil la croix de fer qu'il reçut à cette occasion.

Puis il recommença à voyager. La Transylvanie, où il visita les colonies saxonnes, la Petite Valachie, la Bukowine, la Hongrie, l'absorbèrent en 1871. L'année suivante, il courut les Iles Lipari et la Sicile. De 1873 à 1875, il fait son grand voyage en Amérique, aux États-Unis, au Mexique, à Cuba. Il tint à séjourner dix mois à l'Université de Harvard, où professait Agassiz. A son retour, il était à son tour un maître. Le *Polytechnicum* de Munich accueillit sa candidature. Il y enseigna la géographie de 1875 à 1886; puis s'en alla occuper à l'Université de Leipzig la chaire vacante par le départ de Richthofen, appelé à l'Université de Berlin. Ratzel est mort le 9 août 1904.

Les ouvrages principaux qu'il laissa sont : l'*Antropogéographie* (2 vol. 1882-91); la *Vœlkerkunde* (*Etnographie*), 2 vol. 1894-95); — la *Politische Geographie* (*Géographie politique*, 1897); — un petit traité intitulé *Deutschland, Einführung in die Heimatskunde* (*L'Allemagne, introduction à l'étude de notre pays natal*, 1898); — *Das Meer als Quelle der Voelkergroesse* (*La mer source de la grandeur des peuples*, 1900); — *Die Erde und das Leben* (2 vol. 1901-02); — enfin, deux volumes substantiels de *Kleine Schriften* (1905), dont plus d'un mémoire a une valeur novatrice.

L'influence de Ratzel a été immense. Il n'y a guère de géographe qui s'y soit dérobé et les historiens eux-mêmes l'ont subie. Mais il n'est pas sans importance de signaler que,

parmi ces derniers, son disciple principal est le pangermaniste Karl Lamprecht. Ce n'est pas une raison pour contester le renouvellement considérable que Ratzel a apporté aux études géographiques. Des hommes du premier mérite, MM. Vidal de la Blache, Raveneau, Jean Brunhes, l'ont reconnu (1). « Il a, sinon fondé, du moins achevé de constituer une philosophie de la géographie », a dit de lui l'ethnographe Helmolt (2). Mais on peut dire inversement qu'il a renouvelé la philosophie de l'histoire par l'importance qu'il a attachée au soubassement géographique de la vie des groupes humains. Ç'avait été là une pensée entrevue par le XVIIIe siècle, et en particulier par Herder ; et l'étude du revêtement organique de l'écorce terrestre, en particulier la géographie des plantes, avait été la préoccupation principale d'Alexandre von Humboldt. On peut dire que la philosophie de Ratzel est la synthèse de Humboldt et de Herder.

Dans cette étude de l'expansion de la race humaine sur le globe, l'un des faits fondamentaux qui le frappèrent, c'était le fait de la guerre. « Il donna pour superstructure à son expérience militaire personnelle des recherches plus vastes sur la guerre en général. Il visait à constituer une psychologie générale de la guerre. » Ces paroles d'un de ses amis intimes, l'historien Karl Lamprecht, méritent la plus grave attention (3). La science allemande a rendu service à l'humanité. Mais avant de songer à l'humanité, elle songe à l'Allemagne ; et les universitaires allemands, surtout, sont constamment en quête d'applications pratiques à tirer de la science pour le mieux du *Deutschtum*. Chez les plus grands, cette ambition patriotique se retrouve, impérieuse et insolente. « En homme positif, a dit avec trop d'indulgence Jean Brunhes, Ratzel apercevait l'humanité à travers l'Allemagne ; et il concevait que c'était par le moyen de son pays qu'il pouvait le mieux servir et atteindre l'ensemble des autres peuples. Il n'a jamais dédaigné d'apporter son effort intellectuel au développement de l'Allemagne moderne et, lorsque certains débats captivaient toutes les pensées, tel le débat sur l'accroissement de la flotte en 1900, Ratzel ne craignait pas de soutenir

(1) V. Vidal de la Blache. *La Géographie politique* (Annales de Géographie, t. VII, 1897-1898 ; — Raveneau, *L'Anthropo-géographie* (*Ibid.*, t. I, 1891-1892) ; — Jean Brunhes, *Friedrich Ratzel* (La Géographie, t. X, p. 103 et suiv., 1904).

(2) Helmolt, *Friedrich Ratzel* (Deutsche Rundschau, t. 121, 1904.)

(3) Karl Lamprecht. Notice nécrologique de Ratzel dans les *Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften* (*philol.-histor. Klasse*, t. LVI, p. 259 et suiv., 1904.

un projet qu'il jugeait opportun en publiant une brochure géographique *Das Meer als Quelle der Voelkergroesse* (1). » L'humanité, vue à travers l'Allemagne actuelle, n'apparaîtrait pas toujours telle qu'elle est dans sa généralité. Les projets que Ratzel ne craignait pas de soutenir, on les verra plus loin. Ils tendent à mettre fin à l'équilibre international présent que Ratzel attribuait à « une répartition anormale des espaces politiques et des moyens de puissance donnés avec ces espaces ». Cette situation, il la juge provisoire. Cette répartition anormale des possessions territoriales assignées aux grandes puissances, il veut la modifier au profit de l'Allemagne. « Les peuples aussi n'ont qu'un choix : être enclumes ou marteaux. » Dans cette alternative, l'Allemagne a choisi d'être marteau.

1. *Les mouvements historiques des peuples.*

Le vie est mouvement; et c'est pourquoi l'histoire est mouvement aussi; car l'histoire est la somme et la conséquence des phénomènes vitaux de l'humanité. L'histoire des hommes se compose d'une foule de mouvements et de contre-mouvements, comme l'histoire des plantes et des animaux. Mais, dans tous les domaines de la vie, le mouvement actif s'accompagne toujours aussi d'un mouvement passif. Car, dans tout espace rempli par la vie, le mouvement est aussi un refoulement. Ce n'est pas seulement une horde de peuples qui, par sa migration, produit des refoulements et des dispersions. Tout déplacement de frontières, sans avoir, à première vue, rien de commun avec de vrais mouvements de peuples, produit les mêmes effets que ces derniers et fixe aux peuples des fins nouvelles. Même dans un pays à population dense, tel que l'Alsace-Lorraine depuis 1870, une migration a eu lieu d'Allemagne en Alsace et d'Alsace en France...

(1) JEAN BRUNHES. *Loc. cit.* (La Géographie, X, 107).

L'idée schématique de peuples rigides n'est pas tirée de l'expérience et elle conduit à se méprendre sur les phénomènes historiques, sur les conditions politiques et ethnographiques. Sans doute, il y a eu des époques où la submersion de régions entières par un flot de peuples migrateurs a alterné avec des périodes d'accalmie où ces torrents étaient taris. Il y a aussi des périodes où les ruisseaux de l'immigration grossissent jusqu'à devenir des fleuves puissants. Mais, toujours, on voyait se reproduire ce que Thucydide (I, 12) raconte des Grecs : « A peine tranquillisée après un long laps de temps, et ne changeant plus désormais d'habitants, la Hellade se fit colonisatrice. » L'art de la politique consiste, pour une grande part, à utiliser pour l'accroissement d'un État ce mouvement historique poursuivi sans relâche et à diriger cet accroissement avec sûreté, au milieu des oscillations des États voisins. Il ne faut pas laisser notre vue des choses se rétrécir par l'observation exclusive des États de l'Europe occidentale et centrale, devenus stationnaires et coincés étroitement les uns contre les autres. Leur extension, autant que leur organisation, entrave leur mouvement qui n'est plus possible que comme une lente pénétration (par exemple l'avance des Italiens dans la vallée de l'Adige, les déplacements de frontière entre Allemands et Tchèques en Bohème, etc.) ou qui affecte la forme de l'émigration individuelle vers les pays d'Outre-Océan.

Politische Geographie. (Géographie politique), 2e éd. 1903, p. 86.

2. *Les mouvements historiques et les modifications des États.*

Pour la géographie politique, tout peuple est un organisme vivant sur un sol, lui-même en gros invariable, où

il habite, dont il tire sa subsistance et auquel il est lié en outre par des relations intellectuelles et morales. Cet organisme s'est étendu sur une partie de la surface du globe. Il est séparé d'autres organismes pareillement étendus, soit par des intervalles vides qui subsistent entre eux, soit par des limites idéales. Les peuples sont perpétuellement à l'état de mouvement au dedans, qui se change en mouvement au dehors, quand une parcelle du sol est occupée pour la première fois ou qu'une parcelle anciennement occupée est abandonnée. Nous avons alors l'impression que le peuple se meut en avant ou en arrière comme une épaisse masse liquide. Il est rare, dans l'histoire connue, qu'un tel mouvement s'étende sur un espace illimité; en général, il conduit à des compénétrations réciproques ou à des refoulements; ou encore, de petits territoires, avec leur population, se rejoignent en territoires plus grands sans que les populations changent de place. Inversement, ces grands États se morcellent à nouveau. Par suite de ces réunions et de ces séparations, de ces agrandissements et de ces réductions, une part notable des mouvements historiques se présente, en géographie politique, sous la forme d'une alternance entre de grandes et de petites superficies. A coup sûr, il y a des formes de l'activité humaines qui ne se laissent pas retenir dans les limites de ces superficies; les mouvements intellectuels, avant tout, les franchissent toujours pour se développer sur des surfaces plus grandes. Les mouvements économiques ont la même tendance, et tous ces mouvements ensemble ont pour résultat accessoire d'augmenter notre connaissance de l'espace comme d'agrandir les actions et les prétentions politiques en matière d'espace : En sorte que les États eux-mêmes aussi tendent finalement à se répandre sur des superficies plus grandes.

Toute modification dans l'espace a des réactions inévi-

tables sur tous les espaces voisins. Par exemple, toute modification de l'Europe se répercute toujours sur tout le globe, et les changements par leur répercussion d'un domaine sur les autres sont parmi les causes les plus puissantes du développement historique. Parmi ces « raisons spatiales », la tendance à *l'agrandissement* agit sans cesse comme mobile agissant. Il s'y joint le besoin de *se fortifier*, ou la nature de la relation qui existe entre un État et son sol. Ces raisons contribuent aussi à déterminer la croissance et surtout à assurer la durée de ses résultats. Toutes ces théories philosophiques de l'évolution historique offrent des lacunes, surtout en ceci qu'elles oublient les conditions immédiates du développement des États. C'est en quoi sont défectueuses surtout les théories dites du progrès, qu'elles admettent une évolution en ligne droite, en spirale ou toute autre ligne.

Ibid., p. 92.

3. *La guerre.*

La guerre est, *géographiquement*, un mouvement brusque, et qui introduit, par une poussée violente, de grandes masses d'hommes d'un pays dans un autre pays. *Politiquement*, elle est le moyen le plus formidable de continuer l'accroissement des États, stationnaire en temps de paix, et de clarifier les relations entre les peuples, quand elles sont troubles. Les frontières admises en temps de paix, et les limitations de la circulation qui s'y attachent disparaissent pour les belligérants à partir de la déclaration de guerre. Leurs deux territoires se fondent en un seul et forment, au sens large, le *théâtre de la guerre*...

Le premier but de la guerre est toujours de pénétrer sur le territoire du voisin. De là des routes vers les fron-

tières, des forteresses-frontières, des magasins, des confins militaires destinés à faciliter cette pénétration à un parti et à la rendre plus difficile au parti adverse. Mais, comme en raison de la différenciation politique et économique, toutes les parties d'un territoire ne sont pas d'une égale valeur, la guerre ne se propose pas non plus d'occuper toutes les parties d'un pays sans distinction; elle cherche à s'emparer de la capitale, des centres du trafic, des points qui sont pour le peuple à qui on fait la guerre d'une éminente valeur historique, des places fortes, des artères commerciales, des plus riches provinces. En outre, le degré de civilisation et le développement politique des peuples amènent dans les guerres des différences dont quelques-unes relèvent uniquement de la géographie politique. Il n'est pas exact de considérer la guerre comme un caractère *du plus bas échelon de la civilisation*, à plus forte raison comme le commencement le plus primitif de la formation des États. Ce qui nous empêche d'adopter cette opinion, c'est que, géographiquement, nous observons que la dispersion extrême à l'origine des petits peuples prévenait entre eux presque tout frottement. Ainsi voit-on entre les Esquimaux d'aujourd'hui des guerres à peine se produire.

Nous avons vu combien est variable l'estime que les peuples font du sol, et combien, par là, les fins des guerres doivent varier aussi. La forme la plus basse de la guerre est la *guerre d'extermination*, où, le sol étant tenu en estime très médiocre, l'extermination du peuple adverse devient la fin unique. On en tue une partie; on en mène une partie en esclavage. Le sol reste désert, ou échoit au vainqueur comme une sorte de bénéfice accessoire. Les *guerres de rapine* en sont toutes voisines, où le peuple défait est dépouillé de tous ses biens mobiliers; et de même les pures *guerres de conquête*, où le vaincu perd en outre son territoire et son indépendance.

Dans cette dernière espèce de guerres, la prise de possession du sol est déjà reconnue comme le moyen le plus certain de son exploitation durable. Elle apparaît désormais avec une précision croissante comme un motif de guerre, à mesure que le sol est plus estimé. Le cas le plus simple est la reprise d'un territoire précédemment perdu. La plupart des guerres dont nous parle l'histoire des vingt derniers siècles ont été des *guerres pour la possession du sol*. Ç'a été le cas depuis les guerres des Romains contre leurs voisins, guerres suivies de l'occupation des territoires conquis par des colons romains, qui avaient l'obligation de s'assurer du sol par la charrue et de le défendre par l'épée ; — jusques aux *guerres nationales* du XIXe siècle, entreprises par les peuples pour reconquérir leurs territoires perdus, arrondir leurs pays, s'affranchir d'un morcellement qui les affaiblissait...

Les *guerres économiques* ne résultent jamais de l'événement qui y a donné lieu. Cet événement déclenche une vieille tension d'intérêts, existante depuis longtemps. Ce n'est pas la confiscation de l'opium indien qui a allumé la « guerre de l'opium » anglo-chinoise, mais l'antagonisme entre l'Angleterre qui avançait et la Chine qui se fermait. De telles guerres sont différées, autant que possible, jusqu'à ce qu'elles s'allument pour ainsi dire d'elles-mêmes. Elles sont rarement conduites avec la vigueur massive qui, dans les grandes guerres politiques, précipite les peuples les uns sur les autres avec toute leur force. Comme il n'y a qu'un intérêt partiel engagé, souvent un demi-succès ou un quart de succès suffit à apaiser le conflit. A cet égard, on peut mettre sur le même pied que les guerres économiques les *guerres coloniales*, impropres, elles aussi, à déchaîner toute la force et toute la passion d'un peuple, et incapables, parfois, même de solliciter ou de retenir son entière atten-

tion. Dans ces guerres-là non plus, il ne s'agit d'être ou de ne pas être; mais de périls ou d'avantages du second ordre.

Ibid., p. 93-95.

4. *Les valeurs politiques en géographie.*

Le lien organique entre les États et leur différenciation intérieure nous a rendu familière cette idée que tout endroit du globe a sa valeur politique propre... Tout lieu géographique a une valeur offensive et une valeur défensive, qui se détermine quand on se demande : « Comment ce lieu se comporte-t-il devant des forces centripètes ou centrifuges? » Un endroit situé entre deux pays voisins ne peut donc jamais avoir la même valeur pour les deux pays. Les Français ont surestimé la frontière du Rhin. C'est ce qui a créé en Allemagne et ailleurs une prévention en faveur des fleuves-frontières.

Ce préjugé oublie que dans une situation aussi excellente que celle de l'Est extrême de la France, le Rhin pouvait avoir pour les Français une valeur comme fleuve-frontière, que l'Allemagne, beaucoup plus mal située, ne pouvait accorder à son artère vitale occidentale; et, comme telle, il fallait que cette artère fût indivisible. La ligne Vistule-Narew a-t-elle gardé aux mains des Russes la valeur que les hommes d'État prussiens lui accordaient autrefois? Il n'en est rien. On ne voit jamais qu'un aspect de cette valeur des lieux. Pour la France, en 1871, Strasbourg, ville plus éloignée, séparée d'elle par une chaîne de montagnes, sise sur le Rhin coupé en deux politiquement était plus facile à céder que Metz, situé plus près, sur le seuil du bassin de la Seine, ou que Belfort, qui surveille l'entrée de la région du Rhône. Pour l'Allemagne, l'échelle des valeurs était sensiblement

inverse. Cela rappelle la gradation dans l'estime que faisaient de Tournai et de Lille les instructions des plénipotentiaires français à la paix d'Utrecht : « Céder Tournai, à la rigueur, mais tenir à Lille coûte que coûte. » Rien de plus naturel. Lille, entre la Lys et l'Escaut, était plus rapprochée de la France, plus importante pour sa circulation commerciale et, depuis des siècles, plus fortifiée artificiellement qu'aucune autre place en face de la barrière.

Ibid., p. 114 sq.

5. *Il y a des valeurs politiques qui ne peuvent se chiffrer en argent.*

Un détroit, avec son rare avantage de former une frontière naturelle qui protège mieux militairement que des remparts et des fossés, sans nuire au trafic pacifique : des embouchures de fleuves, où le flux et le reflux font entrer dans les profondeurs du pays, et ramènent ensuite à la mer des flottes entières de navires de commerce ; une chaîne de montagnes qui entoure un pays comme d'un rempart : ce sont là des valeurs qui ne peuvent être exprimées en valeur d'échange, disons en argent ; elles ne peuvent donc être non plus compensées en argent : elles ne se paient pas...

L'Autriche possédait depuis longtemps une partie de la côte sur l'Adriatique, lorsque Charles VI, en 1719, à l'emplacement de l'antique Tergeste, fonda un port franc, qui est devenu la Trieste actuelle. Ce port, créé sur un point très défavorable pour le port lui-même, plus défavorable encore pour les communications avec l'arrière, a dévoré, pour cette raison même, des sommes énormes, et causera des dépenses sans cesse renouvelées. A la rigueur, on pourrait évaluer ces dépenses ainsi que les

premiers travaux du port, les constructions de routes par le Karst et le Prédil, pour joindre Graz et Laibach, ou le coût de la voie ferrée du Semmering. Mais les centaines de millions du total ainsi obtenu ne représenteraient pas la valeur politique que Trieste possédait en un temps où Venise, qui ne fit partie de l'Autriche que depuis 1797, s'opposait à l'Empire des Habsbourg dans une hostilité traditionnelle. En ce temps-là, il fallait affranchir de Venise les voies commerciales qui convergeaient à Vienne. En ce temps-là, la capitale de l'Empire préparait une concurrence mortelle à la ville d'Augsbourg, qui était alors à la tête du commerce entre l'Allemagne et l'Italie. En ce temps-là, un port situé ainsi à l'Est devenait le centre naturel du trafic avec la Dalmatie, riche en ports, mais tenue de chercher des débouchés au dehors, etc. L'exemple de Fiume, si rapprochée d'elle, et qui, depuis que la Hongrie est devenue une moitié de l'Empire organiquement indépendante, fait à Trieste une concurrence rapidement croissante, est peut-être encore plus instructif. Ce que ce port a coûté, ce qu'il vaut en argent, n'est pas — il s'en faut — comparable avec la valeur politique qu'il représente pour la Hongrie. La Hongrie, sentant qu'un peuple, pour rester indépendant, doit avoir l'accès de la mer libre et libératrice, sacrifierait, si on venait à l'épreuve, son dernier croiseur et sa dernière goutte de sang pour cette étroite bande côtière, où, si petite et misérable qu'elle soit, se trouve la principale artère vitale du pays.

Ibid., p. 117.

6. *La situation centrale.*

Une situation géographiquement centrale est aussi formidable dans sa force que menacée dans sa faiblesse.

Elle provoque l'attaque et la résistance. De grands peuples et des puissances historiques sont nés sous la menace et dans la force, mais aussi dans la faiblesse d'une situation géographiquement centrale. En outre, la rencontre d'influences très variées au centre d'un pays ainsi placé contribue à intensifier la force des créations nouvelles. Et la circulation économique convergente dans ce centre y fait en quelque façon, à titre de produit accessoire, le bénéfice de ce trafic.

Mais ces avantages multiples de la situation centrale ont pour rançon le *péril* auquel elle est toujours exposée. Il lui manque des frontières naturelles ; et de là son caractère indéterminé et flottant.

Les situations voisines du bord de mer sont déterminées et maintenues par la nature, au moins dans les régions marginales. La situation à l'intérieur des terres ne bénéficiera de cet avantage qu'en de rares endroits. Des États ainsi situés, comme l'Allemagne ou l'Autriche qui sont des expressions politiques plutôt que géographiques, sont obligés, en bien des cas, de renoncer à une expansion dans une certaine direction parce qu'ils n'étaient pas couverts dans une autre direction. Dans la politique orientale de l'Autriche du XIXe siècle on reconnaît, comme il devait arriver à un pays de l'Europe centrale, l'anxiété qui à chaque pas en avant sentait son flanc ou ses derrières menacés par la Russie, par la France ou par la Prusse. Quel contraste avec la puissante poussée de la Russie, qui avançait sans scrupule, parce qu'elle sentait ses derrières couverts ! Au milieu de cet assaut qui le menace de toutes parts, seule une forte conscience de lui-même, le travail, la ténacité, la vigilance, un constant état de préparation à la guerre maintiennent un peuple debout. C'est pourquoi la situation géographiquement centrale trempe un peuple capable d'éducation, tandis qu'un peuple faible succombe aux

exigences auxquelles il doit faire face, dans cette situation. L'Allemagne n'existe que si elle est forte... Une Allemagne forte bénéficie d'être éloignée de la Méditerranée, de la péninsule des Balkans, de l'Océan Atlantique, de l'Asie Centrale. Quand elle était faible, elle était entraînée à contre-cœur presque dans les querelles les plus lointaines, qui, en fin de compte, le plus souvent se vidaient sur son territoire. Des alliances avec les États voisins peuvent avoir pour de telles puissances l'avantage de corriger leur situation géographique, indépendamment de l'influence qu'elles exercent par ailleurs sur l'équilibre existant des forces.

Ibid., p. 312.

7. *Toute grande politique est à la fois continentale et maritime.*

Les peuples maritimes sont des amphibies de grande taille, en ce sens qu'ils habitent l'élément liquide autant que l'élément terrestre et cherchent à unir les avantages de l'habitat sur terre ferme et de l'habitat flottant. Mais il y a lieu de poser pour toute puissance maritime la question de savoir *quelle importance a pour elle la terre et quelle importance la mer*. Si en elle les aspirations à la simple expansion côtière viennent à prédominer, son caractère de puissance maritime sera décidément éphémère. On laissera pourrir les navires qui, peu d'années auparavant, prenaient la mer avec de grandes espérances ; ou bien le découragement vendra à vil prix la flotte à peine créée, comme Marie-Thérèse vendit à l'encan la flotte adriatique de Charles VI, ou comme la diète de la Confédération germanique vendit la flotte du Parlement de Francfort. C'est ce qui sera le cas notamment quand on préférera les bénéfices commerciaux hâtive-

ment récoltés aux possessions territoriales plus lentement et durablement acquises...

L'histoire montre que *les peuples maritimes sont toujours devenus plus nombreux*, et par là, un nombre constamment accru de côtes a été mis à la disposition de la circulation. Beaucoup de ces côtes sont devenues la patrie de peuples maritimes nouveaux ; et de pures puissances continentales, telles que l'Empire franc et le Saint Empire du moyen-âge, sont aujourd'hui aussi inconcevables en Europe que les pures puissances maritimes auxquelles les premières avaient abandonné le monopole du trafic par mer.

Une part notable de l'éducation historique des peuples s'accomplit par leur lutte contre la mer. Un nombre croissant d'hommes et de peuples entre dans cette lutte. Elle s'étend de plus en plus aussi à des côtes nouvelles. La prédominance de l'Angleterre, attestée par les 10 millions de tonnes de la flotte commerciale de l'Angleterre et de ses colonies, émerge dans cette évolution si multiple comme un résidu d'une époque révolue (1). Le contraste encore très absolu au début du XIXe siècle entre les puissances continentales et les puissances navales de l'Europe tend à s'effacer par la création de flottes de guerre dans tous les États limitrophes de la mer. Même de jeunes États, tels que la Roumanie et la Bulgarie, ont des commencements de flottes de guerre. Dans un proche avenir, on considérera avec étonnement les guerres des derniers siècles, et encore du XIXe, où la décision fut obtenue presque purement sur terre...

La façade océanique d'une puissance continentale a beau être étendue, *les périodes continentales et océaniques* alternent pourtant dans son histoire. L'expansion

(1) Ratzel veut dire que c'en sera fait bientôt de la suprématie navale anglaise.

continentale est plus simple que l'expansion océanique, qui ne s'impose qu'aux États insulaires. Une puissance continentale, pour devenir puissance maritime, a besoin de prendre une série de mesures techniques. Elles peuvent souvent être prises en peu de temps; mais aussi, elles déchoient facilement. Quand le commerce maritime ne leur sert pas de préparation, elles sont longues à prendre. Napoléon n'a pas réussi à faire de son pays continental une puissance maritime, comme Rome encore l'avait pu, en un temps où la construction des navires et la guerre navale étaient plus simples...

Un pays qui a *une façade continentale et une façade océanique*, exercera sa pesée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Toutes les fois que la *France* réfléchit à ses intérêts méditerranéens ou atlantiques, ses voisins continentaux se sentent soulagés. Il est de fait que la tentative de la France pour prendre pied au Mexique et dans la partie sud de l'Amérique du Nord a facilité l'unification de l'Allemagne et de l'Italie. L'inondation catastrophique de l'Europe par la France sous Napoléon Ier se produisit dans la période où la France était complètement refoulée de la mer par l'Angleterre. La destruction de la puissance navale française à Trafalgar et Aboukir fut suivie de la destruction des armées européennes par la puissance française sur terre à Austerlitz, à Iéna, à Wagram. La situation de l'Allemagne exige qu'elle s'efforce constamment d'établir, entre ses forces terrestres et maritimes, un équilibre qui lui permette de ne pas affaiblir sa position dans l'Europe centrale pour être forte sur mer, mais de renforcer ses deux positions l'une par l'autre.

L'idéal d'une grande politique, la seule qui puisse ambitionner de fonder une puissance mondiale, consiste à unir *les motifs continentaux et les motifs océaniques*. Les deux ordres de mobiles ont en commun une tendance à

se développer sur les espaces étendus, compréhensivement. Nous avons vu comment fatalement une puissance maritime, qui avec ténacité et pendant une longue durée, a su poursuivre son chemin, vient à conquérir des terres. Sans doute, les conditions ne sont pas toujours aussi favorables que dans la Méditerranée, où une mer suffisamment vaste baigne des îles et des presqu'îles très articulées, facilement accessibles, en sorte que la mer, avec tout ce qu'elle contient d'îles, forme des zones de domination préparées par la nature elle-même. Dans l'immense Océan, toutes les puissances maritimes ont échoué jusqu'à présent à dominer les vastes espaces de la mer par une expansion correspondante sur terre ; car ces acquisitions sur terre ne peuvent pas ensuite être conservées par la puissance maritime seule. Notre globe, une fois de plus, se trouvera trop petit pour un système de « connexions impériales », comme le rêvent les partisans de la Grande-Angleterre. Un tel système viendrait à la traverse des sphères d'intérêt des autres nations ; c'est pourquoi il sera combattu. En face d'une politique continentale comme la font la Russie en Asie et les États-Unis en Amérique, la politique maritime de la Grande-Bretagne est condamnée dès maintenant à reculer. L'occupation de l'Égypte nous apparaît désormais comme l'émanation d'une politique vieillie qui, dans l'ère de la prédominance des puissances navales moyennes, n'a plus de chances de réussir durablement (1).

Ibid., p. 715-724.

---

(1) On notera que l'Allemagne prépare une coalition de « puissances navales moyennes », pour abattre la suprématie maritime de l'Angleterre et pour la chasser d'Égypte.

Les ambitions mondiales de l'Allemagne.

Le regard de beaucoup d'hommes politiques ne dépasse pas l'Europe centrale et occidentale, et considère les relations entre l'Allemagne et la France comme la question brûlante de la politique européenne. Pour le géographe politique, au contraire, la situation politique du temps présent est déterminée, en premier lieu, par la répartition anormale des espaces politiques et des forces qui sont données avec ces espaces. L'équilibre politique, rêve trois fois séculaire des hommes d'État européens, n'est qu'un mot vide de sens, si l'Empire russe est quarante-cinq fois grand comme l'Allemagne ou la France; ou si l'Allemagne avec ses colonies continue à ne former qu'un huitième de l'Empire anglais. Et pourtant, il y a là plus qu'un mot vide de sens; car l'effort de ramener l'équilibre dans cette inégalité, est ce qui fait l'inquiétude de notre temps. De la conquête brutale à l'infiltration silencieuse dans les sphères étrangères d'influence, de la construction de vaisseaux cuirassés à la conclusion d'alliances ou de traités de commerce et d'amitié, il n'y a pas de moyen au service de l'expansion de la puissance politique qui n'ait été appliqué dans la concurrence des États qui se disputaient l'espace, les effectifs de population supérieure et les contingents de force.

Lorsque le comte Caprivi, en décembre 1891, déclara, devant le Reichstag allemand, que l'élargissement du théâtre des affaires et la modification qui s'ensuivait, des proportions politiques constituaient un fait de l'histoire universelle que l'homme d'action politique devait porter en ligne de compte, cette tendance à l'accroissement n'avait pas encore acquis le degré d'évidence générale qu'elle a maintenant. Récemment le ministre austro-hongrois des affaires étrangères a pu, sans crainte de

malentendu, devant les Délégations, parler de l'urgence qu'il y avait pour les États de l'Europe centrale à se solidariser économiquement en présence des Empires véritablement mondiaux qui sont en voie de se fermer commercialement et en voie, néanmoins, de croître continuellement... La *Plus grande Angleterre* de Charles Dilke (parue d'abord en 1868) a rendu populaire pour la première fois la pensée qui, depuis, sous le nom « d'idée de l'empire » domine la politique étrangère de l'Angleterre.

Le noyau de ces idées politiques nouvelles est une conception spatiale infiniment plus large qu'autrefois. *On porte le regard plus loin, et on voit ce lointain plus distinctement.* Cela signifie, pour l'Europe, une importance croissante de la situation hors d'Europe. En Europe, les projets nouveaux ne trouvent pas l'espace qu'il leur faut. Au contraire, la répartition des forces dans les pays hors d'Europe a toujours eu un caractère grandement provisoire ; elle a ce caractère plus que jamais. Les États de l'Europe sont serrés étroitement les uns contre les autres et retiennent de toutes leurs forces le moindre kilomètre carré de terrain. En sorte que dans cet état de compression, comme la guerre turco-grecque vient de le montrer à nouveau, tout récemment, il faut éviter autant que possible les changements territoriaux. Au contraire, dans les espaces infiniment plus étendus hors d'Europe, tout est en fermentation. Aux endroits mêmes où les formes de la répartition politique actuelle se maintiennent, il se passe, dans la profondeur des États, des changements continus qui tôt ou tard trouveront leur expression dans une répartition modifiée des territoires. Quels bouleversements nous montre la seule Afrique! Depuis une demie génération, de l'Égypte au Cap, et du Sénégal au pays des Somalis, toutes choses y sont politiquement transformées ou attendent de se transformer en États nouveaux et en

colonies nouvelles, de quitter leurs anciens maîtres, de passer à des maîtres nouveaux, de se réunir ou de se morceler. En Asie, les conditions sont moins changeantes. Encore, les territoires anglais, russes et français sont-ils dans un accroissement perpétuel. Le Japon, après être séculairement resté fermé, s'est joint à ce mouvement d'expansion. Parmi les États encore indépendants, la Perse est traitée comme une dépendance russe, l'Afghanistan comme une dépendance anglaise, le Siam comme une dépendance française. La Chine apparaît comme un organisme géant en décomposition, du corps formidable duquel la Russie s'est déjà assuré la Mandchourie, la France et l'Angleterre les territoires tributaires qui confinent à la Birmanie et au Tonkin... Le continent australien sans doute semble appartenir aux Anglais. Mais n'oublions pas que, de toutes les colonies anglaises à *selfgovernment*, les colonies australiennes sont dès maintenant les plus indépendantes et elles sont émancipées de la métropole infiniment plus que le Canada. A vrai dire, c'est le besoin de protection seul qui les unit encore à l'Angleterre. Dans l'Amérique du Sud enfin l'Espagne et le Portugal n'ont pas posé les bases durables d'un développement futur. Ils n'ont créé qu'un état de chose passager, qui sera nécessairement évincé par des transformations émanées de puissances de civilisation et des puissances politiques supérieures : cela est de toute évidence. Les États-Unis d'Amérique essaieront de monopoliser politiquement et économiquement ce domaine riche de promesses. Mais leur tentative ne sera pas plus reconnue légitime par les puissances européennes que le Japon n'est disposé à leur reconnaître la suprétie dans l'Océan Pacifique central.

De quelque côté que nous tournions les regards, nous voyons que des espaces sont conquis et que des espaces sont cédés. Nous voyons de toutes parts des régressions

et des progressions. Quelle serait la démence d'un peuple qui croirait que les siècles écoulés ont décidé de sa destinée, à l'époque où avaient lieu les premières répartitions des territoires, de la puissance et de l'influence parmi les peuples d'outre-mer! On a souvent exprimé cette opinion en Allemagne. Parce qu'au XVIe et au XVIIIe siècles nous avons manqué les occasions favorables d'établir des colonies dans les zones tempérées, nous serions condamnés, assis sur le rivage du torrent de l'histoire, à laisser passer le flot qui apporte le bien-être? Il y aura toujours des peuples de maîtres et des peuples de serfs. Les peuples aussi n'ont que le choix d'être enclumes ou marteaux. De savoir s'ils seront l'un ou l'autre, c'est ce qui dépend de l'intelligence qu'ils ont, en temps utile, de ce que la situation mondiale exige d'un peuple soucieux de sa grandeur future. Ça été un autre problème pour la Prusse du XVIIIe siècle de conquérir, au milieu des puissances continentales de l'Europe, sa situation de grande puissance, que pour l'Allemagne du XIXe siècle de s'affirmer au milieu des puissances mondiales. Ce problème ne peut plus être résolu en Europe. L'Allemagne ne peut que comme puissance mondiale avoir l'espoir de garantir à son peuple le sol dont il a besoin pour son accroissement. Elle n'a pas le droit de rester à l'écart des transformations et des partages nouveaux qui se passent ou qui s'annoncent dans tous les continentaux. Ou alors elle risquerait à nouveau, comme au XVIe siècle, d'être poussée à l'arrière-plan pour une série de générations. Or, être puissance mondiale veut dire être puissance maritime. Et c'est où réside l'importance décisive de la *question de la flotte* pour l'Allemagne.

Flottenfrage und Weltlage (La question de la flotte et la situation mondiale), dans *Kleine Schriften*, t. II, p. 375 sq. Munich, 1906.

VI

Arthur DIX

LA PRÉDESTINATION GÉOGRAPHIQUE

Arthur DIX est né à Koelln, dans la Prusse occidentale, en 1875. Il est un élève de Ratzel, comme tous les publicistes politiques allemands dans les dernières années. Il édite deux périodiques, le *Deutscher Bote (Le Messager allemand)* et *Weltpolitik (Politique mondiale)*. La particularité de Dix, c'est qu'il est venu à la politique impérialiste en partant des sciences sociales et économiques. Ses premiers écrits sont une mise au point de questions d'économie sociale, formulées selon l'enseignement d'un « socialisme de la chaire », libéral de nuance.

Ces études préliminaires ne nous intéressent pas ici. Mais, ce qui importe, c'est de noter une fois de plus, à propos de Dix, que l'impérialisme allemand actuel le plus agressif est de nuance libérale. Fait qui nous a frappés beaucoup en étudiant Harden, ou Rohrbach, ou Naumann. De même, Arthur Dix est un des écrivains d'un groupe faible encore, mais ambitieux, qui se dit « jeune libéral » *(Jung-Liberal)*. Il a réussi ses essais de politique libérale dans les *Jungliberale Abhandlungen*, 1907.

L'élargissement de ses enquêtes, inspirées des principes de Ratzel, donnait un système de politique extérieure qui atteste combien la pensée impérialiste a pris pied, même dans les rangs de la démocratie. Le déterminisme géographique professé par Arthur Dix tend à dire que la poussée des peuples se produit sur la ligne de moindre résistance, en choisissant ou en créant, par la force s'il le faut, les lignes de communication les plus faciles. Un « empire » est un tout économique, dont toutes les parties sont jointes par un système de communications amené au dernier degré de perfection. Réciproquement, quand ce réseau de communications

s'est formé, sous la pression du besoin économique, les frontières politiques anciennes tendent à perdre de leur importance. Les formes politiques se superposent aux formes dessinées par les lignes de circulation économique. C'est la pensée qui sert d'ossature aux principaux écrits impérialistes d'Arthur Dix : *Deutschland auf den Hochstrassen der Weltwirtschafts systems* (*L'Allemagne sur les grandes routes du trafic économique mondial*, 1901); *Afrikanische Verkehrspolitik* (*Le régime des communications en Afrique*, 1907). — Dans un petit livre *Sozialdemokratie, Militarismus und Kolonial. politik* (*Socialdémocratie, militarisme et politique coloniale*, 1908). Dix a fait prévoir, comme Naumann, que l'hostilité ancienne des socialistes allemands contre le militarisme et le colonialisme finirait par disparaître, parce que l'intérêt des ouvriers était de donner à l'Allemagne une puissance militaire suffisante à la protéger sur le continent, tandis qu'elle se livrerait à d'indispensables efforts d'expansion transocéanique. Le livre de *Deutschlands wirtschaftliche Zukunft in Krieg und Frieden* (*L'avenir économique de l'Allemagne dans la guerre et dans la paix*, 1910) tend à prouver que l'Allemagne était capable de soutenir le choc de la guerre européenne, dont l'éventualité lui paraissait probable.

Arthur Dix écrit non seulement dans les revues qu'il édite, mais dans toutes les grandes revues du libéralisme allemand. Pour plus de clarté, nous donnons l'exposé de son impérialisme, d'après un résumé qu'il en a tracé lui-même dans une revue technique des plus notoires, la *Geographische Zeitschrift*, durant l'année 1911.

1. *Visibles tendances d'avenir.*

C'est l'Angleterre qui, dans notre siècle, a pratiqué et mené à bonne fin l'activité colonisatrice la plus expansive, qui s'est assuré les points d'appui formant le réseau le plus complexe dans le monde entier. Mais si, déjà dans le passé, on peut remarquer que la politique anglaise, tout d'abord préoccupée de se créer des points d'appui aussi nombreux que possible, a travaillé ensuite de plus en plus à rattacher à ces points d'appui des territoires plus ou moins grands, puis à les réunir et à les arrondir, la politique britannique de l'avenir apparaît

nettement comme une tentative de large envergure pour arrondir les territoires possédés.

Nous avons vu comment l'Angleterre, après avoir pris pied dans l'Amérique du Nord, voulut s'étendre de l'Atlantique au Pacifique, comment elle a fait passer sous sa domination tout le cinquième continent, et nous la voyons encore, toujours active, joindre, en Asie comme en Afrique, de nouveaux territoires aux anciennes possessions. Le but dernier, avoué dès le milieu du siècle précédent par des hommes d'État anglais, est mis nettement en lumière par tous les événements récents qui se sont produits sur la scène du monde. En Asie, c'est l'extension de la domination britannique sur toute la partie méridionale du continent. Pour l'Afrique, l'impérialisme britannique a frappé comme mot d'ordre la formule : du Cap au Caire. A la limite de l'Afrique et de l'Asie, ces deux empires britanniques de l'avenir, ardemment convoités, se touchent; le projet qui va du Cap au Caire rejoint celui du Nil au Yang-tsé. De Chypre à la Nouvelle-Zélande, du Nil au Yang-tsé d'un côté, du Nil au Cap de l'autre côté, s'étend l'empire de l'avenir, dont les hommes d'État anglais rêvent non depuis hier ou aujourd'hui, mais depuis des dizaines d'années. Pas à pas, la Grande-Bretagne a reculé les frontières de ses possessions de l'Inde, d'abord et durant plusieurs décades en lutte continue avec la politique russe; puis, lorsque le colosse russe eut été suffisamment affaibli et humilié par le petit allié de l'Angleterre, avec l'assentiment apparent de la diplomatie russe: de nos jours, toutefois, l'avance prudente, mais ininterrompue de l'Angleterre sur les « glacis de l'Inde » menace de porter quelque peu atteinte à cette bonne intelligence.

Il y a plusieurs années déjà que l'Angleterre traite le golfe Persique comme une « mer britannique »; et de nos jours encore, elle poursuit la tactique qui consiste à

soulever les tribus arabes contre la domination turque; en même temps elle cherche à pénétrer économiquement en Mésopotamie, à empêcher le développement des intérêts allemands, et, par ces divers moyens, à tout préparer pour combler les lacunes qui existent. dans son Empire mondial. entre l'Inde et l'Égypte. D'autre part, l'Australie est chargée d'un travail de mine dans les îles océaniques, entre autres dans la partie non britannique de la Nouvelle-Guinée, où opère l'actif parti australien. Si la route de l'Australie à Singapour est encore coupée par les possessions hollandaises, l'obstacle est relativement faible : que pourra bien faire, en effet, la petite Hollande, si l'Angleterre lui inspire à un tel point la crainte de l'Allemagne qu'elle n'ait plus qu'à placer ses colonies sous la gracieuse « protection » de la Grande-Bretagne ?

Les Anglais veulent rendre inexpugnable leur position dans l'Inde, en la fortifiant et en l'étendant de tous côtés, vers le Nil et vers le Yang-tsé ; mais cette tentative, par trop considérable, peut facilement se retourner contre eux, et attirer sur cette position un danger sérieux et grave. Par ses agissements, l'Angleterre éveille elle-même les intelligences dans le monde de l'Islam et dans celui du bouddhisme, et plus elle voudra avancer, plus grandes seront les résistances qu'elle suscitera dans ces esprits. La Grande-Bretagne joue gros jeu en essayant de réaliser ses rêves d'avenir.

Le projet des impérialistes anglais de relier le Nil au Yang-tsé est resté plutôt à l'état de rêve inavoué ; il a été poursuivi sous main, à des endroits différents, avec des moyens variés et à des époques diverses. Par contre, on n'a fait aucun mystère du projet qui tend à relier le Cap au Caire. C'est avec une âpre énergie qu'on a travaillé, au nord comme au sud, à arrondir les territoires possédés. Le plus récent, qui n'est sans doute pas le

dernier, des procédés violents employés pour y parvenir, a été, dans le sud, l'annexion des États libres sud-africains aux territoires que Rhodes avait depuis longtemps étendus et reliés les uns aux autres au nord de ces États, et dont le complément naturel serait, au sud, la colonie portugaise de Mozambique. Au moment de la révolution en Portugal, la question de ses colonies a été encore une fois débattue de diverses manières ; il semble bien que leur destin soit d'être un jour partagées pour arrondir les colonies étrangères contiguës. Si l'on y regarde de plus près, on sera bien obligé de convenir, en effet, que l'Angleterre a déjà en poche les meilleurs morceaux, et cela en dépit de la convention anglo-allemande sur leur partage éventuel. Les meilleurs ports sur le littoral portugais de l'Afrique orientale, Beïra et Delagoa-Bay (Lourenço-Marquez), sont déjà plus anglais que portugais ; Beïra est le port naturel de la Rhodésia septentrionale et des mines de cuivre du Katanga, dans le Congo — provisoirement — belge ; Delagoa-Bay est le port naturel du Transvaal. Sur le littoral occidental, la ligne anglaise du Katanga traverse la colonie portugaise de l'Angola. Subsidiairement, l'Angleterre s'intéresse aussi aux possessions insulaires du Portugal en Afrique : aux îles à cacao de Saint-Thomas et du Prince, situées en vedette devant le Cameroun allemand, et, en particulier, au triangle d'une extraordinaire importance stratégique pour l'Océan Atlantique, dont les sommets sont : Lisbonne, les Açores (Madère) et les îles du Cap-Vert. Au nord du continent africain, à Fachoda, la Grande-Bretagne a définitivement repoussé les Français du Nil, après un siècle d'efforts inutiles qu'ils avaient faits pour s'établir en Égypte. En contournant l'Abyssinie, elle a trouvé un débouché sur l'Océan Indien, et l'a soudé au reste de son domaine dans l'Afrique septentrionale.

La haute valeur que la Grande-Bretagne attache à un

encerclement méthodique des pays reliant la Méditerranée à l'Océan Indien a été surtout mise en lumière par la construction de la ligne de l'Ouganda. Cette ligne, en communication avec le Nil et avec les voies ferrées qui en sont le complément dans les parties non navigables, marque clairement la volonté de créer dans le Nord-Est de l'Afrique un système de voies de communication. Plus l'Angleterre cherche à enserrer puissamment tout à la fois le golfe Arabique et le golfe Persique, plus le lien géographique existant entre le projet du Nil au Yang-tsé et celui du Cap au Caire devient visible. Le principal obstacle, qui entrave encore la réalisation de ce dernier projet, se présente sous la forme de la colonie allemande de l'Est africain et de l'État belge du Congo. L'Angleterre essaya de le surmonter; tout d'abord par les efforts de Cecil Rhodes qui tenta d'obtenir l'acquiescement de l'Allemagne au passage, à travers l'Est africain allemand, de la ligne du Cap au Caire; puis par l'attitude de la politique britannique vis-à-vis de l'État du Congo. Elle n'est pas encore arrivée à ses fins; mais ses regards restent fixés sur l'hinterland du Congo et sur la région des lacs de l'Afrique centrale.

Geographische Abrundungstendenzen in der Weltpolitik (Tendances à s'arrondir géographiquement dans la politique mondiale), dans *Geographische Zeitschrift*, t. XVII, 1911, p. 7-9.

2. *Les sphères d'intérêts des peuples européens.*

En ce qui concerne les *principales forces d'expansion dans la politique mondiale actuelle*, nous arrivons au

tableau suivant, dans lequel les sphères d'intérêts mordent bien souvent les unes sur les autres :

L'*Angleterre*, déjà en possession de vastes territoires bien délimités en Australie et dans la partie septentrionale de l'Amérique du Nord, essaie de rattacher à ses possessions de l'Inde tout le territoire du Nil au Yang-tsé, et de relier les unes aux autres toutes ses possessions africaines du Cap au Caire. Parallèlement, l'Australie poursuit ses projets d'agrandissement sur les îles de l'Océanie. — Les visées du *Japon* se résument dans la formule : l'Océan Pacifique plus l'Asie Orientale. — Celles des *États-Unis* par la formule : l'Amérique plus le Pacifique. — Les aspirations historiques de la *Russie* tendent à réunir sur le continent de très vastes territoires avec débouchés sur la Baltique, la Méditerranée, le Pacifique et l'Océan Indien. — La *France*, ainsi que nous l'avons déjà vu, travaille sans relâche à arrondir un grand Empire colonial dans l'Afrique du Nord.

Ces forces d'expansion, non seulement se heurtent entre elles, mais se heurteront très probablement dans l'avenir à des obstacles toujours plus grands, provenant aussi de forces qui, dans la politique mondiale, sont encore assoupies.

Lorsque, vers la fin du siècle précédent, nous avons commencé à nous familiariser avec l'idée d'une politique mondiale, la vieille notion de la politique des grandes puissances européennes était encore fortement ancrée en nous. Il a fallu de graves événements pour nous faire voir clairement que la politique mondiale n'est plus exclusivement dirigée par les grandes puissances européennes. Avant que les États-Unis eussent, en 1898, d'un rapide coup d'épée, enlevé à une ancienne grande puissance européenne son importance de l'autre côté de la mer, avant qu'ils eussent manifesté leur propre tendance expansionniste dans les eaux américaines et le Grand

Océan, le Japon avait, en 1894, par sa victorieuse agression contre la Chine, attiré l'attention du monde ; il lui avait montré que non seulement l'Amérique du Nord, mais aussi l'Extrême-Orient prétendent entrer désormais en ligne de compte dans la politique mondiale. D'ailleurs, la rapidité avec laquelle les guerres sino-japonaise et hispano-américaine se succédèrent, prouva justement que les vastes territoires côtiers et les innombrables îles du Pacifique seraient à l'avenir, bien loin de la terre d'Europe, l'objet de grandes luttes.

Si les grands succès remportés par le Japon sur la Russie ont pu nous amener à nous exagérer le péril que présente le Japon comme concurrent dans la politique mondiale, en revanche la future force agressive de la Chine n'est pas estimée à sa juste valeur. Il est vrai que dans cet Empire, toutes les forces fermentent encore sourdement, et la place qui devra être faite plus tard à la Chine, comme facteur dans le problème mondial, dépend d'une évolution intérieure qui demandera plusieurs années.

L'époque présente, avec toutes ses transformations, a fait surgir dans l'éternel « homme malade » du Bosphore une puissance dont, en général, on tient compte aujourd'hui, dans la politique internationale, autrement qu'on ne faisait il y a encore quelques années. Les discussions sur la possibilité de faire entrer la Turquie dans l'un des deux grands groupements européens en font assez foi; en particulier les préoccupations anglo-françaises au sujet d'une triple alliance austro-germano-turque. D'ailleurs le *monde mahométan* donne depuis quelque temps à réfléchir aux puissances mondiales, et les diplomates prévoyants ne négligeront plus dorénavant ce facteur des futurs problèmes de la politique mondiale. A ses côtés se place le *monde bouddhique*. Sur une large zône se succèdent ainsi, du Japon à travers

l'Inde et l'Égypte jusqu'au Maroc, de nombreux foyers d'agitation et personne ne sait ce qui se produira plus tard sur ces territoires.

Ibid., p. 10 et 11.

L'attitude de l'Allemagne et de l'Europe centrale.

Nous n'avons pas tenu compte jusqu'ici de la résistance que doit opposer l'Europe centrale à l'expansion des autres grandes puissances, quand celles-ci pénètrent dans des États jusqu'ici indépendants.

Plus s'affirment sur le grand marché mondial les efforts de quelques puissances pour établir leur monopole exclusif et pour fermer ainsi à la libre concurrence des pays officiellement autonomes, plus un pays doué d'une force naturelle d'expansion économique telle qu'est celle de l'Allemagne, plus ce pays, qui d'ailleurs n'a point l'intention de suivre la même politique, doit se préoccuper des manifestations économiques dans les régions offrant encore à la concurrence internationale des droits égaux; il doit veiller à pouvoir en tirer ce qui est nécessaire pour compléter sa production, et à ne laisser restreindre ni les facilités d'accès, ni la puissance d'absorption, des marchés restés libres et autonomes. Plus importants encore que tous les territoires situés par delà les mers, dans les continents étrangers, sont les pays situés plus près de nous, avec lesquels nous pouvons rester en communication même si des conflits armés menaçaient nos ports du blocus.

En premier lieu, nous avons à considérer nos relations avec l'Orient, à travers l'Autriche-Hongrie. La question d'Orient, après avoir été longtemps le grand problème politique en Europe, s'est trouvée ensuite reléguée pour un certain temps au second plan par les événements nou-

veaux survenus sur le théâtre mondial : mais, dans un avenir prochain, elle s'imposera de nouveau avec toute son importance.

Les Balkans sont, en Europe, le pays le plus exposé aux remaniements géographiques ; c'est la contrée où vit le mélange de races le plus varié ; c'est enfin la plus arriérée au point de vue civilisation et stabilité des frontières. En Allemagne, en Autriche surtout, les hommes politiques pangermanistes sont depuis longtemps habitués à considérer l'avenir politique sous l'angle suivant : la puissance allemande, qui grandit continuellement avec l'accroissement de la population allemande ne pourra, vu le partage actuel de la terre et vu les États qui sont solidement et sérieusement organisés sur les autres frontières, agir et se développer que du côté où elle rencontre la moindre résistance, c'est-à-dire vers le Sud-Est. Mais d'autre part, les grandes difficultés que suscitent déjà à l'Autriche-Hongrie les luttes entre les diverses nationalités de la monarchie ne semblent pas rendre bien désirables, dans l'intérêt même de la cause germanique, une plus grande extension de la puissance autrichienne dans cette direction, car cette extension semble devoir faire naître des conflits de plus en plus nombreux entre les nationalités. Néanmoins l'Empire allemand eut bien raison de rester ferme aux côtés de son alliée, lorsque celle-ci reprit, après un long arrêt, sa politique balkanique active.

Vers le Sud-Est, de nouvelles voies sont ouvertes à la puissance expansive de l'excédent des forces allemandes. Il est particulièrement heureux que cela ait été possible sans faire de la Turquie l'ennemie des deux Empires, et sans laisser l'influence britannique supplanter l'influence allemande à Constantinople. Plus clairement qu'autrefois, le public commence aussi à se rendre compte que l'avenir de l'Allemagne dépend dans une large mesure du parti

qu'on saura tirer des possibilités d'expansion offertes à l'excédent des forces allemandes dans la direction du Sud-Est. L'Allemagne et l'Autriche alliées, la Roumanie avec laquelle elles sont étroitement liées d'amitié, la Turquie régénérée par une organisation militaire à l'allemande, ainsi que le territoire compris entre le Bosphore et le golfe Persique, qu'on devra ouvrir à une nouvelle civilisation par l'avance de capitaux allemands, formeront, dans un avenir prochain, un vaste territoire économique, dont, grâce à des échanges réciproques, les différents pays qui le composent pourront s'affranchir en très grande partie de leur antique dépendance à l'égard du marché mondial. Pour l'Allemagne, il n'est nulle part question ici de conquêtes par les armes, mais seulement de très importantes sphères d'action, où elle pourra s'adonner dans une pacifique concurrence aux œuvres de sa mission civilisatrice.

C'est ainsi que de la mer du Nord au golfe Persique, à travers l'Europe et l'Asie antérieure, courent les liens d'une communauté d'intérêts aussi forte politiquement qu'économiquement. De la mer du Nord au golfe Persique, avec des points d'appui sur la Méditerranée, voilà où réside l'importance, voilà où sont les bases économiques des relations politiques. Toute contre-coalition politique aura en effet une tâche extrêmement difficile, et peu de chances de succès, si elle a en face d'elle non plus un pays relativement facile à isoler du marché mondial, mais bien un bloc de pays ayant accès à ce marché par la Baltique et la Méditerranée, la mer du Nord et la mer Noire !

A cette forte communauté d'intérêts économiques — basée sur la possibilité de l'échange des produits les plus importants, grâce auquel les divers pays peuvent se compléter mutuellement et éviter de graves dangers, même dans le cas d'un vaste conflit — correspond, à

l'intérieur de ces territoires géographiquement liés les uns aux autres, une communauté d'intérêts politiques. C'est pourquoi les Empires de l'Europe centrale auront à cœur d'empêcher que le brandon de la guerre ne s'allume dans les Balkans; ils souhaiteront voir la Turquie fortifiée à l'intérieur contre des perturbateurs et aussi contre les puissances qui pourraient être tentées d'essayer, dans cet Orient voisin, quelques partages, ce qui ne laisserait pas de menacer gravement cet équilibre européen, qui, même en notre siècle de politique mondiale, a conservé son importance. On sait d'ailleurs fort bien, en Orient, que l'Allemagne en particulier est maintenant partout la protectrice de la porte ouverte, l'amie des puissances menacées dans leur indépendance : tandis que l'Angleterre, après avoir joué autrefois ce grand rôle, a passé peu à peu au système politique du partage en sphères d'intérêts. Aussi estime-t-on en Turquie à sa juste valeur l'amitié des Empires centraux, animés sous ce rapport des mêmes sentiments, et c'est, après tout, cette évidente communauté d'intérêts qu'expriment certains organes de la presse étrangère, lorsqu'ils lancent nerveusement les ballons d'essai bien connus, sur lesquels est peinte « la quadruple alliance austro-germano-roumano-turque ».

Cette quadruple alliance n'a pas d'existence dans les archives de la diplomatie. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne songent pas à se lier la Turquie par un traité écrit : de son côté, la Turquie n'a nullement l'intention de se retirer la possibilité de vivre en bonne intelligence avec les autres puissances européennes. Mais cependant, sans aucune convention militaire, sans ententes, sans traité d'alliance écrit, il règne entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Euphrate une communauté d'intérêts assez étroite et assez précieuse pour diminuer encore sensiblement les chances de succès que présenterait une

attaque coalisée, si nombreuse soit-elle, contre l'Europe centrale, et pour fournir ainsi de solides garanties au maintien de la paix mondiale.

Nullement expansive au point de vue politique, l'Allemagne est tout simplement forcée de l'être au point de vue économique, si elle ne veut pas laisser dépérir les forces de la nation. Avec une augmentation d'environ 1 1/2 0/0 chaque année, due presque entièrement à un accroissement naturel, nous dépassons tous les autres grands États, non seulement en Europe, mais encore dans n'importe quelle autre partie du monde, à l'unique exception des pays qui doivent en grande partie leur accroissement à l'immigration. La population de l'Empire allemand compte actuellement 65 millions d'habitants. Encore quelque temps et le peuple allemand sera plus nombreux de moitié qu'à l'époque de la fondation de l'Empire. D'autre part, personne n'osera contester sérieusement que ses capacités matérielles et financières n'aient augmenté au même degré. Cette croissance de la nation, telle une nécessité inéluctable, pousse le peuple allemand sur les grandes voies du commerce mondial. Les nécessités de la vie civilisée augmentant parallèlement, il faut donc ou que l'excédent de sa population émigre vers de nouveaux pays, ou qu'il fasse venir des pays étrangers une partie des produits nécessaires à son entretien.

L'accroissement de la population est un facteur décisif de la politique allemande, tant intérieure qu'extérieure. Cette augmentation de forces pousse impérieusement à un plus grand déploiement vers l'extérieur; elle seule rend possible à l'intérieur le florissant développement économique. Sans ce fort accroissement de la population, il n'y aurait eu aucune politique coloniale et mondiale allemande, aucun grand essor de l'industrie, et la production allemande n'aurait pas joui, sur le marché mondial, d'une telle estime. Mais, d'autre part aussi, sans

politique coloniale et mondiale, sans essor de l'industrie, sans de continuelles conquêtes sur le marché mondial, cet accroissement de la population n'aurait pu durer. Si la force qui tend si énergiquement à aller de l'avant n'avait pu s'épanouir librement, elle aurait dépéri ; l'accroissement de la population aurait baissé, la production industrielle aurait subi le même sort et le marché intérieur aurait été contraint de grandement se restreindre ; nous passons sous silence ce qu'il serait advenu de la participation de l'Allemagne au marché mondial et de la sûreté de sa situation politique. Le grand développement du peuple allemand doit rester pour lui un bienfait et ne pas dégénérer en malédiction. Et c'est pourquoi nous devons continuer à lui procurer de l'espace, de l'air et de la lumière ! Nous devons maintenir et consolider notre position sur le marché mondial, afin de procurer à d'autres bras de la place et des facilités de travail. C'est pour cette raison que, forcément, nous nous préoccupons de maintenir sur le marché mondial la libre concurrence et le libre trafic ; nous devons veiller à ce que les divers concurrents possèdent des droits identiques sur tous les territoires qu'on peut appeler neutres, en ce sens qu'ils ne sont pas entre les mains des grandes puissances économiques dirigeantes.

Si les grandes lignes de la politique mondiale allemande sont ainsi nettement tracées par la nécessité économique qui s'impose à elle de maintenir sur le marché mondial une libre concurrence basée sur l'égalité des droits, il s'ensuit que, tout naturellement, l'Allemagne devra faire tous ses efforts pour empêcher la rupture de cette égalité internationale, dans le cas où une grande puissance économique quelconque chercherait à établir son monopole dans les territoires d'un autre État. L'Allemagne pratique la politique de la porte ouverte : elle est la gardienne la plus autorisée de la porte ouverte.

L'importance de ce rôle politique, — non seulement pour l'Allemagne elle-même, mais aussi pour les pays où d'autres États cherchent à obtenir une influence prépondérante et à établir leur monopole économique ainsi que leur prédominance politique, — sera d'autant plus grande que ces tendances étrangères s'affirmeront davantage.

Si elle poursuit cette politique avec la pleine conscience du but à atteindre, l'Allemagne pourra gagner de nombreux partisans, aux forces susceptibles d'être développées. La partie encore autonome, mais menacée dans son indépendance, du monde mahométan, de même une grande partie du monde asiatique, avec leurs énergies pour la plupart assoupies, mais très capables d'éclosion, pourront, dans l'application de cette politique qui s'impose à l'Allemagne moderne, former des contrepoids énergiques et nécessaires à la supériorité menaçante prise par une puissance quelconque et par ses tendances politiques.

Plus il y aura d'États et de nations anéantis, plus il sera difficile de maintenir l'équilibre entre les puissances qui les auront absorbés. C'est en veillant à ce que les forces exubérantes de ces puissances, qui sont par là même une menace et un danger pour la paix mondiale, ne cessent pas d'être contenues par l'existence, le maintien et la force intérieure toujours accrue de contrepoids indépendants, que l'Allemagne remplira le mieux la mission d'assurer la paix universelle. Un Maroc développant pleinement toutes ses énergies, une Perse, un Empire turc, une Chine, une Amérique du Sud, devenant intérieurement toujours plus forts, ne menaceront pas la paix du monde, mais neutraliseront et contiendront la prépondérance menaçante de l'Angleterre, du Japon, des États-Unis, de la Russie ou encore de la France; ils contribueront à empêcher qu'une de ces puissances étende

son monopole d'une façon intolérable pour l'expansion économique allemande, ou se laisse entraîner à une guerre frivole pour satisfaire ses convoitises politiques.

Si, personnellement, l'Allemagne se refuse à adopter une politique d'expansion territoriale, la tournure prise par la question persane a montré tout récemment à quel point elle doit avoir à cœur de s'opposer aux tendances d'autres États visant à établir un monopole économique et à arrondir des territoires.

Depuis que les agissements britanniques ont éveillé le soupçon que la Grande-Bretagne voulait procéder au partage définitif de la Perse, l'opinion publique en Europe s'est, d'instinct, vivement intéressée à la question persane; en vérité, elle aurait dû s'y intéresser ainsi dès le moment où a été conclu l'accord anglo-russe. Cet accord, vieux de plus de trois ans, dit bien cependant, suivant la formule habituelle, que les deux puissances n'ont aucunement l'intention de toucher à l'indépendance de la Perse : « elles veulent, au contraire, l'assurer pour toujours ». On connaît assez ce refrain et la mélodie qui l'accompagne, et l'on sait ce que signifie un accord lorsque, comme c'est ici le cas, deux puissances le signent un accord pour garantir l'indépendance d'une troisième.

Le principe suivi par l'Angleterre depuis qu'a été ouverte la question persane vise à partager en sphères d'intérêts des pays jusqu'ici indépendants; c'est un principe diamétralement opposé à celui de la porte ouverte, tenu autrefois en haute estime par l'Angleterre elle-même, et défendu en première ligne aujourd'hui par l'Allemagne. La diplomatie allemande connaît par une expérience personnelle ce nouveau principe britannique, elle a surtout appris à le connaître en particulier à l'époque où les Anglais cherchèrent à transformer la

vallée du Yang-tsé en une sphère d'intérêts anglaise et à en chasser le commerce allemand. On n'a pas oublié la longue querelle diplomatique qui se poursuivit à ce sujet entre l'Allemagne et l'Angleterre, à la fin du siècle dernier : la renonciation aux privilèges que l'Angleterre s'était attribués, mais que l'Allemagne n'avait jamais reconnus, dans la vallée du Yang-tsé, fut une des compensations offertes par l'Angleterre à l'Allemagne, en récompense de son attitude pendant la guerre du Transvaal. Depuis, l'Angleterre a fait bien souvent de nouvelles tentatives, en prenant comme point de départ le cours supérieur du Yang-Tsé, pour se porter lentement en avant par la formation de sphères d'intérêts.

Vint ensuite l'accord franco-anglais sur les sphères d'intérêts dans l'Afrique du Nord; il fut suivi de l'accord anglo-russe sur les sphères d'intérêts en Perse. Le principe constamment suivi ici est, comme nous l'avons dit, inconciliable avec celui de la porte ouverte que l'Allemagne veut maintenir. Même si l'égalité est nominalement reconnue à tous les concurrents sur le marché mondial, il existe cependant, à l'intérieur des sphères d'intérêts, mille influences tendant à procurer le monopole économique à la puissance qui a su acquérir l'influence prédominante. Nous savons trop bien quelles difficultés rencontrent aujourd'hui les entreprises allemandes au Maroc; nous avons pu constater, avant même l'accord officiel russo-anglais au sujet de la sphère d'intérêts anglaise, quels obstacles les Anglais opposaient à la Compagnie Hambourg-Amerika par exemple, lorsque celle-ci essaya d'organiser des relations commerciales directes entre l'Allemagne et la Perse.

La manière dont la Grande-Bretagne se comporta tout récemment vis-à-vis des intérêts économiques allemands en Perse est d'ailleurs suffisamment connue. Le principe de la sphère d'intérêts s'applique maintenant de la Perse

méridionale au golfe Persique, regardé par l'Angleterre comme une mer anglaise, aux pays frontières arabes, et à la Mésopotamie ; sur ce dernier territoire, l'Angleterre vise au monopole de l'irrigation et de la navigation fluviale. La question persane, en tant qu'application d'un principe, est donc un épisode de cette lutte, dans laquelle la conception allemande et la conception anglaise se dressent, inconciliables, l'une contre l'autre (1).

Le système de l'équilibre européen, qui fut autrefois le principe directeur de notre diplomatie, doit être remplacé aujourd'hui, et sera tout naturellement remplacé dans l'histoire de demain, par un système international de forces réciproquement limitées sur le globe entier. S'il faut nous résigner à voir le développement des énergies allemandes contenu dans de certaines limites, du fait de la contrainte exercée par l'Angleterre et l'alliance franco-russe, il nous paraît équitable, en revanche, que les forces anglaises soient à leur tour contenues par le Japon et les États-Unis, celles du Japon par les États-Unis et la Chine, celle des États-Unis par le Japon et la Russie, celles de la Russie, par le Japon, l'Autriche-Hongrie et la Turquie, comme celles de la France le sont par l'Allemagne et peut-être aussi par l'Afrique du Nord. Cette contrainte réciproque empêchera l'ascension d'une seule puissance à la domination universelle exclusive, ascension qui, l'expérience de toute l'histoire nous le montre, n'est jamais qu'éphémère, et conduit à de graves catastrophes pour tous.

Si naturels que soient les efforts d'un État pour arrondir et développer largement ses territoires, non moins

(1) Il faut apprécier d'autant plus le succès remporté par la diplomatie allemande, dans l'accord de Potsdam, au sujet des intérêts allemands et russes en Perse. (Note de l'auteur.)

naturelle est, d'autre part, la résistance opposée par les pays lésés contre ces efforts poussés à l'excès. Jamais la répartition du monde ne sera définitive ; plus à un moment donné elle s'esquisse à grands traits, plus nombreuses sont alors les oppositions qui surgissent, et d'autant plus proche est un nouveau partage.

Ibid., p. 13-18.

VII

Karl LAMPRECHT (1856-1915)

Le déterminisme historique.

Karl LAMBRECHT est un Saxon de la province prussienne de Saxe. Il est né le 25 février 1856 à Jessen. Il a passé son doctorat à Leipzig, en 1878. Sa spécialité d'origine fut l'histoire médiévale de l'Allemagne et de la France. C'est une histoire de la vie économique de la France au XIe siècle (*Geschichte des französischen Wirtschaftslebens im XIten Jahrhundert*, 1879) qui lui valut le droit d'enseigner comme *Privat-docent* à l'Université de Leipzig. Des recherches paléographiques sur *les Initiales ornementales du VIIIe au XIIIe siècle* (*Initial-ornamentik vom VIIIe bis zum XIIIe Jahrhundert*, 1882) jetèrent la base de ses généralisations aventurées sur le « typisme » et le « conventionalisme » qu'il croit dominants dans toute la vie imaginative et sensible des sociétés allemandes du moyen âge. Des recherches sur l'histoire économique de l'Allemagne médiévale (*Deutsche Wirtschaftsgeschichte im Mittelalter*, 1886) furent plus sérieuses et le désignèrent pour le professorat adjoint à l'Université de Bonn en 1887. Avec cette activité infatigable et industrieuse des savants allemands qui exploitent au maximum les ressources documentaires locales, il publia aussitôt des *Esquisses d'histoire rhénane* (*Skizzen zur rheinischen Geschichte*, 1887); il édita les chroniques de plusieurs villes du Rhin inférieur et de la Westphalie (*Niederrheinisch-Westfälische Städtechroniken*, 1887). D'autres études paléographiques et des monographies sur l'histoire des relations entre la royauté carolingienne et l'Église, établissaient pour Lamprecht une honnête et solide réputation de spécialiste du moyen-âge.

Cette réputation ne suffit pas à son besoin dévorant de notoriété. Il eut l'ambition de renouveler de fond en comble la conception de l'histoire. Il voulut être le premier historien « moderne ». C'était le temps où toute la littérature, les beaux-arts et les arts décoratifs mineurs commençaient à

être soulevés en Allemagne d'un profond mouvement de rénovation. Les révolutions littéraires se succédaient. Il y eut le naturalisme, l'impressionnisme, le symbolisme néo-romantique. Le mouvement social, provoqué par la lutte contre le socialisme, prenait de l'ampleur. La révolution d'art et de littérature, où toutes ces tendances s'entrecroisaient dans un puissant remous, s'appela le « mouvement moderne » (*die Moderne*). Karl Lamprecht crut possible d'enrichir la méthode historique de toute l'expérience acquise dans ce renouvellement où venaient de changer toute la sensibilité collective et tout l'esprit public. C'est là ce qu'il a appelé *die kulturhistorische Methode*. Sa volumineuse *Histoire d'Allemagne* (*Deutsche Geschichte*), commencée en 1891, achevée en 1913 avec le seizième volume, devait être l'application en grand, sur dix-neuf siècles, de cette méthode nouvelle. Avant même de l'achever, Lamprecht avait présenté à part l'histoire du plus récent passé allemand, depuis la fondation de l'Empire, (*Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*, 3 vol., 1901 sq.), ouvrage refondu sous le titre de *Geschichte der jüngsten Vergangenheit und Gegenwart* (*Histoire du plus récent passé et du temps présent en Allemagne*, 2 vol. 1912-13). Lamprecht a eu pour objet dans cet ouvrage de fixer sa méthode surtout par l'exposé de la période d'histoire la plus directement observable, la période contemporaine, où venait de se passer le profond clivage du sentiment et de l'intelligence, qui fait les Allemands d'aujourd'hui si différents de ceux de 1815 à 1870.

Ce qu'il faut penser de cette méthode de Lamprecht a été dit par nous ailleurs (1). Elle n'a été constituée toutefois que le jour où Lamprecht fut en contact avec Friedrich Ratzel, son collègue de l'Université de Leipzig. Ratzel avait demandé que la géographie et l'ethnographie voulussent bien songer davantage aux stratifications successives de population qui font à notre globe un revêtement humain si changeant. Il voulait transformer la géographie par l'histoire. Lamprecht, à l'instigation de Ratzel, crut devoir tenir un compte croissant des influences de l'habitat sur les populations qui l'occupent. Il a voulu transformer l'histoire par la géographie.

Lamprecht avait toujours pensé que le moteur de l'histoire, ce ne sont pas les actes, ni les mentalités des individus même d'élite. Les coutumes, les institutions, les actes des multitudes, voilà la trame de l'histoire. Les héros et les génies

(1) V. *La philosophie des Sciences historiques dans l'Allemagne contemporaine* (Revue de métaphysique, mars, 1912), et dans *la Philosophie allemande au* XIXe *siècle* (Paris, Alcan, 1912).

n'ont d'action que s'ils trouvent d'abord la multitude préparée à l'influence qu'ils pensent exercer sur elle. Or ce qui la meut, c'est une âme collective (*Soziale Psyché*), très différente de la mentalité des individus qui reçoivent d'elle leur direction. Cette pensée sociale est à son tour modifiée par les faits économiques, et c'est le grand mérite du marxisme de l'avoir démontré. Karl Marx est donc, selon Lamprecht, le premier grand historien qui non seulement ait conçu l'histoire comme un phénomène collectif, mais qui ait défini les causes déterminantes qui la meuvent. La sociologie pessimiste des Zola et des Hauptmann, pour qui toute misère et toute robustesse sociale et morale tenaient à des raisons économiques, Lamprecht en voulait donc faire l'application à toute l'histoire. Mais il pensait aussi que les impressionnistes avaient raison, puisque l'infinie variété des sensations et des idées amenées par vagues innombrables et réitérées dans la conscience humaine à la suite de la révolution industrielle, détruit l'équilibre établi entre le vouloir, la sensibilité et les idées et met toutes les classes sociales dans cet état d'émotivité si aisément surexcitée, qui est le caractère de notre temps. Enfin, le romantisme renaissant n'a pas tort, puisque l'idée d'une âme collective, qui serait le réceptacle vivant de la tradition, est une découverte du romantisme de Novalis, de Savigny et de Jacob Grimm.

Mais ces conditions économiques déterminantes, il faut les préciser : ce sont les conditions telluriques. Karl Marx était trop peu géographe pour les connaître. L'importance de l'idée spatiale n'a été reconnue que par Ratzel. L'activité des multitudes n'est pas la même selon qu'elle se passe sur des espaces de large ou de petite étendue. L'histoire est avant tout une succession de moyens variés pour organiser les foules plus nombreuses sur un espace agrandi. L'Ancien Régime diffère du moyen âge par une organisation des communications par terre et par mer qui a permis la formation des nationalités en grands États. Sans doute la technique seule a permis cette formation. Mais le fait socialement décisif, qui est résulté de cette révolution des moyens de transport, c'est un fait spatial. Le XIXe siècle a infiniment étendu et parachevé cette œuvre, sans laquelle l'esprit des nations modernes n'aurait pu grandir. Le XXe siècle commençant amène une dernière, mais la plus prodigieuse, extension de l'idée spatiale. Au XXe siècle, une collectivité nationale, n'est plus bornée par le territoire qui la porte. Elle tend à se répandre sur le globe. L'État moderne est « tentaculaire ». Il est une organisation d'expansion économique, servie par des armées et des flottes qui sont elles-

mêmes d'immenses magasins de force industrielle accumulée. Mais toutes les nations n'arrivent pas à se créer l'outillage industriel, militaire et naval que suppose l'expansion mondiale. Il faut, pour le créer et pour le mettre en œuvre, une énergie audacieuse, une imagination riche d'idées, une intelligence meublée de toutes les ressources de la science moderne. Lamprecht croit que les nations latines n'ont pas cette énergie, qu'elles n'ont plus la base territoriale qu'il faudrait pour entrer dans la compétition des grandes puissances mondiales de l'avenir. Les peuples slaves qui ont la base territoriale nécessaire n'auront pas le temps de regagner le retard de leur culture. Ainsi le monde appartiendra aux trois grandes puissances germaniques : l'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne, qui ne se laissera pas évincer.

1. *L'Allemagne, État tentaculaire.*

Nous venons de voir défiler sous nos yeux, dans des formes extrêmement variées, les diverses phases de l'expansion allemande sur le globe. Dès la première génération, on voit se grouper autour de l'Empire allemand, noyau politique central du germanisme moderne, une couronne d'autres organismes politiques qui ne sortent pas, toutefois, des limites de notre ancien territoire de colonisation, devenu enfin à peu près stable et cohérent ; au delà de ces limites s'étendent les divers théâtres de la colonisation allemande en pays étranger, colonisation bornée d'abord au sol européen, mais qui, dès le XVIIe et le XVIIIe, et surtout au XIXe siècle, se répand jusqu'aux extrémités de la terre ; plus vaste encore, émanant souvent de cette colonisation, et renforcée par elle, s'étend la sphère des capitaux allemands engagés à l'étranger dans l'industrie, le commerce et la finance ; et au-dessus de toutes ces manifestations diverses, l'exportation industrielle allemande, et notre influence scientifique, artistique et littéraire, bref, l'essence même du

génie allemand tisse un voile de nuées vaporeuses, tantôt amoncelées au même point, tantôt fluides et diaphanes.

Le tableau ainsi esquissé est-il complet? Nous ne sommes que trop contraint d'avouer qu'il est fragmentaire au plus haut degré, achevé en certains points, en d'autres à peine ébauché, et qu'il lui manque cet éclairage uniforme et convergent que seule pourrait lui donner l'expérience d'un explorateur sagace ou d'un historien des temps futurs, contemplant ces origines lointaines dans un recul de plusieurs âges. Quel but sublime pour un historien allemand de l'avenir! O mon successeur, toi qui es encore à naître, et qui raconteras à ma suite l'histoire de notre peuple, comme on est tenté de te dire, avec ce jovial chroniqueur allemand du XIV[e] siècle : « Quelle tâche splendide est devant toi? » Nous autres, historiens de 1900, nous faisons effort pour comprendre l'œuvre héroïque accomplie par notre peuple du XII[e] au XIV[e] siècle; nous nous ingénions à pénétrer l'essence de cette admirable colonisation des territoires à l'Est de l'Elbe; mais toi, vers l'an 2000, tu auras affaire à de bien autres exploits, tu raconteras comment le nom allemand s'est répandu sur tout l'univers. Et Dieu veuille que tu puisses donner comme épigraphe à ton récit, modeste et fier tout ensemble, cette parole que, si souvent, nous répétons comme un vœu : « Le germanisme un jour sera le salut du monde (1). »

Mais le précurseur de cet Allemand fortuné de l'an 2000, l'historien d'aujourd'hui, est mal placé pour décrire les débuts de cette évolution. En connaît-il même assez la tendance? Les notices littéraires sont extrêmement éparses et ne donnent pas, si on les réunit, l'idée très claire du véritable cours de ces choses. Faut-il s'en pren-

---

1 Paroles d'un poème souvent cité de Geibel : *Und es soll am deutschen — Wesen Noch einmal die Welt genesen.*

dre à l'exécution trop sommaire du tableau d'ensemble? Ou ne serait-ce pas que les aîtres les plus secrets de toute vie qui commence, dans l'histoire ou dans la nature, demeurent fermés aux regards mortels?

Quoi qu'il en soit, on peut à tout le moins discerner dès maintenant les effets principaux de l'évolution déjà accomplie, tels qu'ils se manifestent dans le germanisme en général, et plus spécialement dans ce qui en forme le noyau politique concret dans l'Empire allemand.

Une chose est claire entre toutes : l'Empire, même comme organisme politique, n'est pas limité à ses frontières. En France, un poète a appelé Paris la *ville tentaculaire*, la ville-pieuvre qui, de ses tentacules et de ses suçoirs, étreint, enserre et épuise le pays. Dans un autre sens, tout favorable, on peut dire de l'Empire allemand qu'il est l'*État tentaculaire* germanique. Ce n'est pas un être dont la sphère d'action puisse être embrassée par ses organes définis et les plus apparents, ce n'est pas un chef-d'œuvre soigneusement élaboré, dont les contours se détachent nettement de la lumière qui l'environne: c'est une force vivante qui emprunte pour se manifester dans l'histoire toutes les formes possibles d'existence et d'action.

Quelle activité ne lui faut-il pas déployer pour protéger et faire prospérer ces intérêts allemands innombrables dont nous venons de parler!

Deutsche Geschichte der Jüngsten Vergangenheit und Gegenwart. (*Histoire de l'Allemagne dans le plus récent passé et au temps présent*) 1913, t, II, 495 sq.

2. *Les moyens matériels d'encourager l'expansion allemande.*

L'ancien mode de représentation diplomatique, avec son personnel d'ambassadeurs, de ministres et de résidents dans les capitales étrangères, ne suffit plus à la tâche ; il faut y joindre, ou du moins il y faudrait joindre, cette multitude de consulats dont les fonctionnaires, hiérarchisés et organisés, devraient, partout où surgissent des Allemands, se présenter en même temps comme les représentants de la puissance morale de la patrie. Et à côté des Affaires étrangères, voici le service de la flotte. Sans doute, la flotte n'atteindra qu'en temps de guerre son maximum d'efficacité ; il s'agira alors d'empêcher les débarquements ennemis, de rompre le blocus de nos côtes, de défendre notre commerce maritime contre la capture de navires allemands, de protéger nos colonies, mais surtout d'anéantir directement nos ennemis. C'est pourquoi la flotte de combat formera toujours le noyau de nos armements de mer ; car elle seule est capable de suffire à cette exigence première et dernière, l'anéantissement de l'ennemi. Au surplus, il s'agira, même en temps de guerre, de défendre les intérêts généraux de la puissance allemande sur mer. Mais c'est en temps de paix surtout qu'il faut les défendre de toutes nos forces, soit en intervenant directement contre des peuples qui ne se soumettraient pas aux règles du droit international, soit en organisant une forte représentation de notre pays, soit en éveillant partout dans le monde cette idée durable que tout Allemand, où qu'il soit, est militairement protégé. Or, pour suffire à cette tâche, la flotte de combat, nécessairement attachée au littoral, est bien moins désignée qu'une flotte de croiseurs mobiles et rapides, formant en quelque sorte les vedettes et les patrouilles de la mer.

Voilà les messagers désirés du germanisme en tout lieu; que leur développement marche de pair avec celui de la flotte de haut bord : tel est le vœu unanime de milliers d'Allemands à l'étranger.

Mais il ne suffit pas que l'Empire prenne la défense des intérêts allemands au delà des frontières; ce serait accepter l'idéal politique incomplet du moyen-âge qui ne connaissait pour l'État d'autre devoir que celui de conserver la paix. Depuis lors, l'État a appris à donner à ses nationaux un appui positif; c'est un secours effectif que l'Allemand de l'étranger attend aujourd'hui de l'Empire. Bien plus : c'est pour les Allemands de l'intérieur eux-mêmes que ce secours est devenu une nécessité impérieuse. Entre toutes les vérités qui se peuvent déduire des conditions actuelles de notre vie économique et sociale, il n'en est pas qui ait mieux pénétré dans la chair et le sang de la génération présente que celle-ci : que le capital meurt s'il n'est pas mis en valeur. Il ne suffit pas qu'il existe, il faut qu'il soit conquérant. Or, le territoire allemand est trop étroit pour servir de base à cette conquête. Le peuple déborde ses frontières, et le devoir de ses dirigeants est de trouver à l'étranger, pour cet excès de capital et de travail, des placements qui profitent au germanisme, d'après un calcul conscient et systématique. Nous ne parlons même pas ici de la protection due à tous les intérêts généraux et abstraits du germanisme à l'étranger; c'est là non seulement le devoir national, mais la mission historique, et par conséquent la tâche suprême de notre Gouvernement. Et il est d'autant plus urgent, d'autant plus important de s'acquitter de ces devoirs, que l'Allemand fixé à l'étranger n'est que trop enclin à se laisser absorber par les institutions nouvelles d'une vie étrangère, si profond que puisse être d'ailleurs son attachement aux souvenirs du pays, dans le domaine des mœurs et de la croyance.

L'importance de cette tâche n'a pas encore suffisamment pénétré dans la conscience politique de l'Allemagne, et il a fallu bien longtemps pour qu'on en eût seulement l'idée, même en pays allemand.

Rien de plus caractéristique, sous ce rapport, que l'histoire des lois sur l'émigration. Ne serait-il pas naturel que l'État eût commencé de bonne heure à surveiller, à régler, à encourager les premiers pas au moins de ceux de ses membres qui se séparent de lui, tout en lui demeurant attachés par tant de liens profonds? Or, la première loi rationnelle allemande sur l'émigration date de 1897! Sans doute, il s'agit moins ici de négligence que de méconnaissance; on s'en est tenu simplement aux conceptions anciennes qui, sans doute, étaient légitimes en elles-mêmes et pour leur époque. Qui ne comprendrait que l'État absolutiste allemand, né de multiples tendances féodales, a eu dès l'origine une propension à considérer ses sujets comme attachés au sol, et à leur interdire l'émigration. Cette tendance ne pouvait que s'accentuer après les dévastations inouïes de la guerre de Trente ans et les pertes d'hommes qu'elle avait coûtées. L'ère du repeuplement commençait; les lois interdisant l'émigration se multiplièrent : elles sont restées en vigueur jusque bien avant dans le XIXe siècle, en Prusse, par exemple, jusqu'en 1825. L'idée qui les inspire est même restée dominante, sous des formes un peu modifiées, jusque dans les premières années de l'Empire : jusqu'au moment où l'Empire reconnut que la société politique, foncièrement agraire à l'origine, devait évoluer nécessairement dans le sens de l'esprit d'entreprise. Les conceptions qui régnaient à cette époque et qui sont restées, en gros, celles du prince de Bismarck jusqu'à sa mort, se résumaient dans ce principe, que l'émigration, somme toute, prive de forces utiles l'employeur allemand et surtout le propriétaire rural allemand, et met ces mêmes forces au

service de la concurrence étrangère, sous une forme ou sous une autre : plantations, élevage ou agriculture ; sans compter qu'elle nuit au recrutement de l'armée nationale. C'est pourquoi il faut, sinon l'interdire, du moins se garder de l'encourager. C'est avec dépit que l'État a assisté au phénomène de l'émigration ; il l'a considérée, au fond, comme un préjudice qui lui était porté, comme une défection : et c'est pourquoi les consuls allemands, par exemple, avaient ordre de ne point s'occuper des émigrants allemands, alors même que leur nationalité allemande, jusqu'au jour où ils acquéraient un droit de cité nouveau, ne faisait pas le moindre doute, aux termes mêmes de la loi de 1912 relative à la nationalité des sujets de l'Empire.

Dans l'intervalle, toutefois, s'était développée cette puissante émigration du XIX[e] siècle qui attira vite l'attention publique. Freiligrath écrivait, dès 1832, son *Chant des Émigrants*. Et bientôt l'opinion se préoccupa de cette émigration et se plaça à des points de vue nouveaux qui n'étaient pas ceux de l'État. Rau, List, Frœbel, ont été, en règle générale, plus favorables aux émigrants. Toutefois, le revirement complet ne se fit qu'au moment où s'épanouit victorieusement l'ère de la libre entreprise, entre 1880 et 1890, et surtout quand le ralentissement de l'émigration, dans les années 1890 à 1900, permit d'examiner plus à loisir les questions qui s'y rattachent. On découvrit alors que l'émigration est une importante manifestation de la vie de la nation, agissant comme totalité, et l'on comprit de mieux en mieux qu'elle ouvrait au pays des marchés d'exportation avantageux, de même que les armateurs allemands et les compagnies allemandes de navigation devaient y trouver leur compte, et qu'enfin, en évoluant vers la forme d'une émigration temporaire suivie de retour au pays, elle enrichissait la mère-patrie de l'expérience et des capitaux gagnés en pays étranger.

Et par-dessus tout, on apprit à l'estimer comme l'un des moyens les plus efficaces de maintenir et d'élever encore le rôle historique universel de la nation. C'est alors qu'on trouva expédient de soutenir et d'encourager énergiquement ceux qui se décidaient à émigrer, et les patriotes rivalisèrent avec le Gouvernement pour rendre cette aide effective; diverses sociétés commerciales ou confessionnelles organisèrent des bureaux de renseignements pour les émigrants, jusqu'à ce qu'enfin l'Empire ouvrit lui-même, à Berlin, le 1er avril 1902, un bureau de renseignements du même genre. On prit aussi des mesures administratives et légales, à commencer par la nomination de commissaires d'émigration dans nos grands ports, dès l'époque bismarckienne, jusqu'à la loi sur l'émigration du 9 juin 1897.

Ibid., t. II, p. 495-501.

3. *Moyens d'action intellectuels pour l'expansion du germanisme à l'étranger.*

L'Empire n'est guère outillé pour protéger l'unité de la foi chez les Allemands émigrés; c'est aux Églises de la mère-patrie à prendre ici l'initiative. On sait que l'Église évangélique s'acquitte de cette tâche d'une manière de plus en plus parfaite. Il nous faut mentionner spécialement ici l'activité de la *Société Gustave-Adolphe*, fondée en 1842. Destinée à soutenir les coreligionnaires de tous les groupements évangéliques isolés en pays catholique ou païen, cette société n'a pas cessé, depuis la fondation de l'Empire, d'étendre au monde entier son activité, d'abord limitée à des sphères restreintes. A côté d'elle ont agi et agissent encore toute une pléiade de sociétés plus petites, locales pour la plupart. La statistique générale des protestants allemands à l'étranger, base indis-

pensable de toute action systématique d'ensemble, se développe aussi sans cesse ; depuis 1901 paraît, par les soins du président du Synode de La Plata, pasteur de la communauté allemande évangélique de Buenos-Aires, Bursmann, une revue spéciale *Deutsch-evangelisch*, destinée à faire connaître et à soutenir les protestants disséminés à l'étranger. Si l'on arrive, ainsi que ces signes avant-coureurs le font prévoir, à provoquer une action commune des églises de l'intérieur dans l'intérêt des disséminés, on aura accompli le cycle des devoirs primordiaux qui s'imposent aux églises évangéliques. Mais, les catholiques allemands ne sont pas restés en arrière, bien que l'activité de la *Société Saint-Boniface*, fondée en 1849, et qui limite trop son action aux catholiques allemands isolés en pays protestants, l'activité de la *Société Saint-Raphaël* (pour les émigrants), de la *Société de Palestine* et autres analogues, ne puisse se mesurer avec celle de la *Société Gustave-Adolphe*. Une difficulté spéciale naît du fait que, dans le Levant et en Extrême-Orient, la France prétend encore étendre à tous les catholiques son protectorat. C'est ici que l'Empire peut intervenir et donner aux Églises une aide efficace, comme il l'a déjà partiellement fait.

Mais est-il, à côté ou même avant le lien que constitue la communauté de religion et de législation, un lien plus important que celui de la langue ? A mesure que se développait l'émigration allemande, les patriotes ont tourné de ce côté leurs efforts. Au congrès des Germanistes de 1846, qui fut l'avant-coureur intellectuel et scientifique du mouvement politique de 1848, on se préoccupait déjà des émigrants allemands en Amérique « qui, depuis dix ans, passent l'Océan en cohortes ininterrompues », et l'on se demandait comment leur assurer la conservation de leur langue maternelle et un contact vivant avec la patrie ; ainsi ce souci idéaliste de protéger le germanisme

à l'étranger a commencé, au moins en intention, bien avant l'ère matérielle de l'esprit d'entreprise. Alors déjà, on ne pensait pouvoir atteindre ce but qu'en fondant une association, dite *Association Charlemagne* ou *Association Barberousse pour le maintien du germanisme à l'étranger*. Une institution de ce genre, mais avec des fins plus limitées, n'a réussi à s'organiser qu'en 1881, après divers essais, sous la forme de l'*Association scolaire générale allemande* (*Allgemeiner deutscher Schulverein*), aujourd'hui *Association pour la défense du germanisme à l'étranger* (*Verein für das Deutschtum im Auslande*); et sa revue, consacrée à présent au double devoir de développer les écoles allemandes et l'industrie allemande à l'étranger, remplit une bonne partie de ses colonnes avec les comptes-rendus de ce mouvement qui va grandissant. Nous ne poursuivrons pas cette étude jusque dans le détail ; qu'il nous suffise de dire que, depuis 1891, la *Ligue pangermaniste* coopère à cette œuvre dans les *Feuillets pangermanistes* (*Alldeutsche Blätter*) qu'elle publie, et n'a pas cessé d'agir vigoureusement par la parole et par l'action, au point de conquérir même l'appui officiel de l'Empire. Pour constater combien s'est développé dans l'opinion le besoin général et fort d'être au moins complètement informé de la question, comme on l'est au sujet des églises de la *diaspora*, il suffit de réfléchir à l'accueil si favorable fait à une nouvelle revue *Deutsche Erde* (*Terre allemande*), fondée en 1902, et qui se voue essentiellement à faire connaître les destinées de la race allemande à l'étranger.

Ibid., p. 502-504.

4. *L'Etat expansionniste moderne. La politique mondiale.*

Tout ceci (1) peut passer tout au moins pour un début plein de promesses. Et de l'ensemble se dégage, bien que fragmentaire, une même image : l'image d'un État et d'une société nationale qui ne sont plus limités au sol qui les a jadis exclusivement portés et les porte encore principalement aujourd'hui ; l'image d'un État et d'une nation qui aspirent à se répandre sur toute la terre.

Mais une pareille aspiration, si elle devenait une habitude durable, ne signifierait-elle pas le bouleversement radical de toute la vie politique traditionnelle? Et ne s'accompagnerait-elle pas, à la longue, de profondes modifications de l'état politique et social?

Dès les alentours de l'année 1900, la doctrine politique allemande distinguait pour l'État moderne, outre son territoire patrimonial : 1° *des colonies*, provinces d'outre-mer complètement soumises à la souveraineté de la culture nationale ; 2° *des protectorats*, territoires d'outre-mer sur l'organisation politique desquels la métropole exerce une domination, comme par exemple les États vassaux de la Hollande aux Indes Néerlandaises ; 3° enfin *des sphères d'influence*, constituées d'accord avec les autres puissances, et grâce auxquelles certains territoires sont réservés et destinés à devenir plus tard colonies ou protectorats, sans que l'acquisition en soit immédiate. Mais a-t-on épuisé ainsi la multiplicité des moyens d'action que l'État moderne peut mettre en œuvre hors de ses frontières ?

---

(1) L'activité de la Société Gustave-Adolphe et d'autres analogues, de la Ligue pangermaniste ; le développement du réseau télégraphique allemand.

Suffit-il d'acquérir, sous l'une des formes régulières que nous venons de citer, des territoires de peuplement pour l'émigration allemande, des territoires d'où nous puissions retirer des denrées coloniales et les matières premières nécessaires à notre industrie; des territoires, enfin, qui puissent servir de débouchés à notre exportation? Nous ne satisferions ainsi qu'aux fins les plus simples et les plus anciennes, dans des formes élémentaires et périmées. Il reste les exigences relatives aux dépôts de charbon et aux bases navales, sentinelles économiques et militaires dressées aux points stratégiques importants du trafic mondial; il reste la coordination organique et forte du germanisme à l'étranger, grâce à l'école, l'église, la chambre de commerce, la conférence scolaire, le synode, les congrès scientifiques; il reste le contrôle politique à exercer sur des États exotiques autonomes, la fécondation due aux capitaux allemands, grâce à la construction de chemins de fer allemands et autres placements nationaux, et, par suite, l'établissement d'un contrôle effectif sur l'administration et la vie économique de ces pays; il reste enfin tout ce que les Néerlandais appellent d'un mot admirable *Gezag*, c'est-à-dire toutes les relations et les territoires sur lesquels on a quelque chose à dire *(sagen)* : pays qu'on influence grâce à des moyens de communication réguliers, lignes de navigation ou télégraphes, grâce à des avantages commerciaux donnés en récompense de certains services, grâce à des emprunts consentis, etc.

C'est dans tous ces domaines que l'État moderne se doit d'être fort; tous font partie de sa puissance. Et c'est pour eux tous qu'il doit combattre. « Avant que nous allions à Kiaou-Tchéou, racontait Siemens, directeur de la *Deutsche Bank*, dans l'été de 1900 au Reichstag, il s'est livré en Chine une lutte fort intéressante autour de cette question : Qui est-ce qui doit donner aux Chinois l'argent dont ils

paieront l'indemnité de guerre au Japon; les Russes et les Français ont triomphé. Nous ne sommes arrivés que plus tard, avec les Anglais, et nous avons ultérieurement pris à notre compte les autres emprunts. »

Mais qu'on n'aille pas croire que le développement d'une telle situation soit quelque chose d'absolument neuf. Partout où l'industrie et le commerce se sont développés d'une façon anormalement précoce dans le sens de la libre entreprise, dans les républiques commerçantes de la Renaissance, petites, si on les compare aux États modernes, ce phénomène s'est déjà vu. « A Constantinople, les marchands vénitiens s'étaient créé une organisation autonome qui n'avait rien à voir avec l'administration impériale byzantine. Des juges vénitiens réglaient les rapports légaux entre leurs compatriotes et les fabricants grecs, ils se portaient caution que les premiers satisferaient à leurs engagements, agissant en cela non comme organes d'une autorité byzantine, mais comme représentants d'une puissance amie, désireux de favoriser les bons rapports entre les deux États (1). » Les colonies d'exploitation des Vénitiens et leurs colonies de débouchés, par exemple dans les régions du Pont, les points d'appui stratégiques de leur flotte dans les régions menacées de la Méditerranée orientale, leurs colonies de citoyens, par exemple en Épire et en Dalmatie, leurs zones de puissance et leurs sphères d'influence un peu partout, sont des faits connus.

C'est à Venise aussi que nous voyons nettement pour la première fois la réaction d'une organisation d'ensemble si singulière sur le noyau dont elle est issue, sur l'État métropolitain. La ville-mère s'en trouva enrichie au plus haut point, enrichie de gains économiques, non seulement de ceux qui résultaient directement de l'ex-

(1) Von Zwiedineck-Südenhorst, *Venedig*, p. 16.

ploitation de ses domaines exotiques, mais aussi des gains résultant de la position centrale de la métropole. Venise fut comme une grande ville entourée de sa banlieue; elle en tira comme la jouissance d'une rente foncière qui augmenterait rapidement, et l'on voit d'ici les conséquences économiques d'une telle situation. En politique, elle eut pour effet de fortifier de façon inouïe le Gouvernement métropolitain, sous la forme d'un patriciat corporatif, dont l'esprit pénétra de plus en plus ses fonctions et ses organes essentiels. On en vint presque à considérer l'État comme une entreprise économique commune des cercles dirigeants. Rien de plus caractéristique à cet égard que de voir comment Catherine Cornaro, simple fille de noble vénitien, lorsqu'elle épousa le roi de Chypre et ouvrit ainsi la perspective de l'annexion de cette île à Venise, reçut de la République, et non de ses parents, son trousseau nuptial; et plus tard, quand l'événement désiré se fut produit, peut-être contre son gré, que de louanges lui décerna la République qui voyait en elle « sa » fille!

Pour l'Empire allemand, les débuts d'une évolution semblable, bien qu'infiniment plus importante et par son étendue et par les fins qu'elle vise, ont déjà eu des résultats analogues : l'unité allemande s'en est trouvée fortifiée et la vie politique intérieure de l'Empire s'est orientée dans le sens aristocratique. Le territoire de l'Empire devenant une mère-patrie, métropole en quelque sorte d'un domaine extérieur qui va grandissant et centre des relations qui unissent le pays à ses colonies, il fallait que sa cohésion intérieure fût forgée à nouveau, il fallait qu'il restât souverain. C'est alors qu'on supprima toutes les exceptions qui subsistaient au régime douanier (Hambourg et Brême durent en passer par là, et s'en louèrent finalement, après avoir résisté) : c'est alors qu'on unifia le plus possible les moyens de transport à l'intérieur,

qu'on les développa, qu'on les mit en harmonie avec ceux de notre domaine extérieur dont ils devaient former le noyau naturel et le centre nécessaire ; c'est alors que, après avoir unifié le plus possible l'exportation, le transport des denrées nationales, on entreprit aussi de donner à la production une réglementation unifiée : les cartels et autres organisations surgirent. Bref, au même moment où l'on s'orientait vers les formes plutôt aristocratiques de l'entreprise réglementée, on travaillait à unifier aussi la vie économique de manière à permettre ainsi une action unifiée et vaste, surtout au dehors.

Cette unité n'était-elle d'ailleurs pas rendue nécessaire par l'évolution de l'État tentaculaire moderne, pour d'autres motifs encore que des motifs économiques? Une forme de vie politique qui mène, inéluctablement, de l'idéal agrarien de l'État se suffisant à lui-même à l'idéal industriel de l'État commercial tentaculaire, mêle la vie politique et économique de la nation, par une nécessité identique, à des milliers et des millions, ou plutôt à toutes les affaires des autres pays. Car c'est d'eux maintenant que l'on reçoit des denrées et des matières premières de toute espèce; c'est à eux qu'on envoie les produits d'une industrie de plus en plus spécialisée; et l'on devient ainsi dépendant de leur capacité d'achat et de leur désir d'achat, de leur désir de production et de leur capacité de production. Dépendance qui est de tous les instants! Ce système de relations mutuelles ne doit pas faillir un seul jour, si l'on veut assurer le progrès, ou simplement le maintien de la vie nationale. Ainsi donc, *toujours en vedette!* (1) Où est le beau temps où M[me] de Staël pouvait affirmer de façon plausible: « *En Allemagne, celui qui ne s'occupe pas de l'univers n'a véritablement rien à faire!* (1) » Aujourd'hui les nerfs sont tendus, jusqu'au

(1) En français dans le texte.

plus intime, pour conserver en l'agrandissant notre récente conquête, la situation du germanisme dans le monde. Nous avons avant tout besoin pour cela d'unité intérieure dans notre vie économique : il faut pouvoir faire jouer les formes de notre vie économique pour l'action extérieure, dans la politique commerciale et douanière comme ailleurs : il faut qu'elles fassent un ensemble prêt à frapper comme une armée. Ou, plus exactement, comme une armée et une flotte ; car flotte et armée sont en relations étroites avec l'économie nationale ; ce sont d'autres formes et d'autres outils de l'expansion nationale.

Mais, tandis que règne au dedans cette situation qui nous est fatalement imposée, les conséquences psychologiques qui en résultent ont déjà atteint et atteignent chaque jour davantage les profondeurs de la vie nationale. L'âme populaire s'est transformée, d'abord sur le terrain de l'action pratique ; à côté des forces du cœur et de l'esprit, les énergies de la volonté se sont trempées ; et ce n'est pas pour rien que notre siècle est, en philosophie, le siècle du volontarisme.

C'est en ce sens que le culte de la force et du succès, symptôme à lui seul d'une ère de libre entreprise, se perpétue et s'accuse, malgré maintes tendances opposées, notamment l'affaiblissement progressif du subjectivisme économique, grâce aux formes nouvelles d'entreprise réglementée. Mais ce culte a changé de caractère, depuis les années 1850-1870 qui l'ont vu naître. Il est devenu plus mercantile, en quelque sorte, plus capitaliste ; il s'exprime surtout dans le calcul et l'utilisation de facteurs objectifs ; il lui manque l'ancien enthousiasme, l'ancienne force du sentiment. C'est fort compréhensible. Les principales données de son calcul sont aujourd'hui l'expansion économique, l'armée et la flotte. Or, l'expansion économique implique une tournure d'esprit rationa-

liste et mercantile. Il en est de même, aujourd'hui plus que jamais, de l'armée et de la flotte... Les outils de guerre eux-mêmes ont pris un caractère capitaliste. Que sont nos fortifications, que sont nos canons aujourd'hui, sinon de prodigieux magasins de force technique et économique accumulée? Le guerrier, le *héros* disparaît devant eux. Et dans la flotte, cette évolution n'est-elle pas plus sensible encore? Sur mer, plus encore que sur terre, c'est chaque sou du contribuable qui combat; quelle que puisse être la valeur de l'équipage, c'est la supériorité de la machine de guerre qui garantit le succès. C'est ainsi que dans le culte de la force s'est introduit un élément rationnel, un symptôme de vieillesse par conséquent. Ce culte n'apparaît plus comme un pathos qui germe et croît au tréfonds des âmes, mais bien plutôt comme un simple phénomène secondaire de la vie publique moderne, comme une manifestation adventice de certaines tendances plus récentes.

Mais ces tendances sont nées de conditions de vie toutes nouvelles. Quelle intensification inouïe des énergies productrices de la nation a résulté de ses larges connexions avec le dehors, de l'expansion mondiale elle-même! Que de nouveaux besoins ont surgi dans les masses, besoins de consommation très simples d'abord, en nourriture et vêtement, puis exigences nouvelles de la production, en premier lieu dans le travail industriel! Et que de cercles nouveaux, moins visibles, se sont élargis autour de ces premiers cercles restreints, jusqu'à ce que le mouvement nouveau se soit communiqué jusqu'aux moindres formes de l'activité nationale! Comme on a vu grandir le besoin de loisirs studieux et d'instruction! Comme les masses mêmes ont compris que le savoir est pouvoir! Et combien la culture intellectuelle elle-même a gagné en intensité et en extension! C'est là un phénomène d'une portée tout à fait générale, une

véritable régénération des énergies nationales. Et notre expansion ne promet-elle pas, d'elle-même, le rajeunissement de ces énergies? Que de familles allemandes ont d'ores et déjà des parents au delà des mers! Or, beaucoup de ces derniers échappent aux barrières et aux lisières de la culture supérieure de leur pays natal; placés dans des circonstances plus primitives, ils se refont un caractère conforme à ces conditions généralement plus saines. On sait que cette liberté de la vie à l'étranger a eu sur beaucoup d'Allemands l'effet enivrant d'une existence qui n'obéit qu'au caprice. L'*africanite* sera toujours considérée comme l'une des plus singulières maladies infantiles de l'expansion allemande. Mais, pour la plupart, la vie nouvelle signifiait et signifie encore une concentration de l'énergie dans des conditions d'existence plus simples que celles du pays natal, c'est-à-dire un rajeunissement intime. Ce ne sont pas les pires, parmi les émigrants et les Allemands d'outre-mer, que ceux qui ont passé par là; et s'ils rentrent au pays, eux ou leurs enfants, individualités non desséchées et pulvérisées par l'activité tourbillonnante d'une patrie devenue trop étroite, ils donnent à leur entourage cet élan que les autres, écrasés sous l'héritage de leurs pères, ont tant besoin de recevoir d'une main à demi étrangère, pour concevoir de grands desseins et des résolutions vigoureuses.

Et les relations maritimes plus fréquentes n'agissent-elles pas dans le même sens? La pensée si souvent exprimée par les Anglais : *The British empire is a gift of sea power*, n'est-elle pas vraie dans ce sens également? Il semble que de nos côtes aussi souffle une brise morale plus fraîche, qui fortifie les nerfs des hommes de l'intérieur et augmente l'élasticité nationale. Ce que List déjà prophétisait se vérifie : c'est que la mer, pour nous aussi, ne doit pas être seulement la route commerciale et la

mère nourricière de notre économie nationale, mais aussi le champ de bataille de notre concurrence avec les nations et le berceau d'une liberté nouvelle. Dès à présent, l'expérience est faite que l'administration bureaucratique et la tutelle administrative en usage chez nous sont impossibles outre-mer; et le passé nous enseigne aussi que les grands États absolutistes du passé, l'Espagne et la France, n'ont pu résister sur mer à la libre Angleterre, à la libre Hollande.

La mer, qui trempe l'énergie morale, émancipe aussi le regard de l'esprit. Toutes les grandes représentations spatiales du monde terrestre ont besoin de franchir les mers, de même que, si nous avons parfois dans notre horizon l'illusion sublime de l'infini, nous la devons le plus souvent à un regard jeté sur les lointains du libre océan. Et toute espèce d'expérience plus riche des choses de l'âme, tout ce qui nous renseigne mieux sur ce qu'est l'homme et sur ce qu'il peut être, toute connaissance plus qu'européenne, c'est-à-dire ethnique, de la race ne peut s'acquérir qu'en franchissant les grandes eaux. Combien nécessaires nous sont ces expériences, dans la situation continentale de notre patrie! Quiconque connaît par expérience les divergences apparentes et l'unité profonde des grandes religions humaines, pourra-t-il s'intéresser encore aux mesquines controverses confessionnelles de la mère patrie? Quiconque a fait le tour des formes infiniment variées de la vie politique sur la terre, et a appris à n'attacher d'importance qu'au noyau vivant de la vie publique, accordera-t-il encore une valeur quelconque aux formes extérieures de la représentation politique qui absorbent si souvent chez nous tout l'intérêt du public? Et ce même observateur, toutefois, ne saura-t-il pas donner à la forme aussi la valeur qui est véritablement la sienne? La patrie allemande d'aujourd'hui ne demande plus seulement des récits à ses voyageurs; elle veut leur

expérience la plus intime, et déjà elle s'inspire, pour vivre, de l'esprit de ceux qui ont beaucoup voyagé.

Un danger était à craindre : c'était qu'un si prodigieux revirement brisât la cohérence de la culture nationale et fît éclater finalement la vie sociale de la nation elle-même. Car tout progrès intellectuel, s'il est original et doué d'initiative, se traduit par un isolement plus grand. Mais rien de semblable ne s'est produit. L'expansion elle-même a apporté le remède à ce danger. L'expansion, en considérant par principe tout Allemand, où qu'il gîte, comme un fils du peuple qu'il s'agit de faire croître en valeur politique et nationale, renouvelle au fond le caractère individualiste ancien de l'État-tribu du passé germanique : l'État est présent et concrétisé non seulement à l'intérieur de ses frontières politiques, mais partout où agissent ses ressortissants. Mais l'*État personnel* (1) est d'essence corporative : C'est en tant que corporation que l'État est responsable de ses sujets à l'extérieur comme à l'intérieur des frontières ; c'est en tant que corporation qu'il règle les conditions de la vie de manière à ce qu'elles procurent à l'ensemble certains avantages au dehors ; en qualité de personnalité corporative, il prend part à la lutte des nations comme un individu défini, muni de tous les moyens d'exercer une activité une et cohérente. Tel est le caractère de l'État moderne, de l'Empire allemand tout particulièrement : et grâce à ce caractère, l'Empire se rend maître de toutes les tendances centrifuges qui se rattachent ou peuvent se rattacher à l'expansionnisme. Mais, en même temps, cette tendance corporative de l'État moderne enferme en elle des assurances contre les empiétements d'un absolutisme exclusif : tandis que, par

(1) Lamprecht oppose l'*État personnel* moderne, présent partout dans la personne de ses sujets, à l'*État territorial* ancien limité au sol national.

ailleurs, la forte puissance des dynasties allemandes est nécessaire pour empêcher la tendance corporative de s'ossifier en un aristocratisme mort.

On peut discerner dans ces faits, si on les rapproche du caractère politique primitif de l'Empire allemand, les débuts et même par endroits les symptômes déjà très distincts d'un prodigieux bouleversement. L'Empire a été fondé essentiellement sur des bases agrariennes et autarchiques : depuis 1889, il se développe dans le sens de l'expansion industrielle. Si la nouvelle tendance est encore loin d'avoir effacé ce caractère primitif, elle est vite devenue assez active pour déterminer le caractère de notre évolution. Et c'est ce qui la rend historiquement décisive. La transformation qui s'est accomplie ici donne un tragique intime à la vie du prince de Bismarck. Placé à la tête de la nation dont il est le dernier et le plus puissant hobereau, gentilhomme que son éducation seule préparait déjà à accueillir d'un cœur et d'un esprit ouverts toute grandeur nouvelle, il a dû accepter, dans son âge avancé, de ne plus dominer complètement par l'esprit ces éléments nouveaux qui surgissaient et le dépassaient avec une rapidité vertigineuse. Et c'est ainsi qu'il fut mis de côté, par un ordre impérial sans doute, mais aussi par l'évolution elle-même, en signe de la profondeur et de l'inexorable dureté des forces qui la mènent.

Pour finir, on est en droit de se demander si l'évolution de l'État expansionniste moderne est due à des influences extérieures ou à des transformations internes, immanentes. La vieille théorie du milieu, que nous devons à Montesquieu et dont les historiens politiques modernes aiment encore à faire usage, sera prompte à tout expliquer par des influences extérieures. On pourra dire que la paix armée a été, à l'origine, pour l'Europe centrale le résultat de la guerre franco-allemande et a agi par contagion sur les autres puissances. On pourra dire que la fon-

dation de l'Empire allemand, produit d'une certaine politique étrangère, s'est accompagnée *naturellement* d'un grand essor économique. On dira encore qu'il en est fatalement résulté une concurrence active avec l'étranger, et que cette concurrence nous pousse aujourd'hui, etc. Voilà d'amples raisons de quoi contenter ceux qui n'aiment pas à se rendre un compte exact des choses. En réalité, toutes ces transformations sont le produit le plus intime d'une évolution interne. Et ceux pour qui ce fait, l'un des faits fondamentaux de l'histoire politique moderne, ne ressort pas avec clarté de ce que je viens de dire, en trouveront la preuve dans cette simple observation, que le phénomène de l'expansion moderne ne s'est pas produit uniquement dans l'Empire et pour le germanisme, mais dans tous les États et toutes les nations qui ont en eux des germes d'évolution économique et sociale analogues ou identiques à ceux qui déterminent l'évolution allemande; peu importe même sous quels cieux ils vivent; il en est ainsi au Japon, aux États-Unis de l'Amérique du Nord, en France et en Angleterre. Et ceci étant, si l'on admet que l'évolution interne précède la transformation extérieure des États modernes, nous pourrons conclure à un caractère tout nouveau qui distingue la politique extérieure à notre époque de cette même politique extérieure à toutes les époques précédentes, notamment de 1850 à 1880. Ce qui s'est accompli ici, c'est le passage à la *politique mondiale* moderne.

Ibid., p. 506-517.

5. *Les États mondiaux.*

Quels sont les États qui comptent dans la politique mondiale contemporaine? On peut songer à la Russie, à l'Empire allemand, à l'Autriche-Hongrie, à l'Italie, à la

France et à l'Angleterre, en Europe; aux États-Unis, en Amérique; au Japon, en Asie. Ce sont là de grands États, qui relèvent plus ou moins, en totalité ou en partie, de l'esprit de libre entreprise, les États auxquels la suppression des distances, grâce aux moyens de communication modernes, assure, en quelque sorte, l'ubiquité des sujets qui leur appartiennent; les États qui, de ce fait, se trouvent, en principe, représentés partout par des ressortissants; les États qui sont, par là même, en relations constantes les uns avec les autres et qui, par suite, règlent leurs affaires extérieures d'après les principes de la politique mondiale. Mais ces États ont-ils tous également évolué dans le sens de cette forme politique, la plus moderne de toutes? En aucune façon.

Lamprecht exécute ici en quelques lignes : le Japon, dont l'organisation économique embryonnaire gêne la puissance d'expansion ; la Russie, encore trop exclusivement agricole, et d'ailleurs tributaire des capitaux étrangers ; l'Autriche-Hongrie, dont l'industrie est à ses débuts, et qui comprend la Hongrie, pays agricole et arriéré, analogue à la Russie; l'Italie, privée de colonies, jusqu'à l'expédition de Tripolitaine, et réduite à ses intérêts péninsulaires ; enfin, la France.

Il est vrai que la politique étrangère française, depuis 1870, s'est adonnée surtout, réserve faite des criailleries revanchardes, à l'expansion coloniale ; nous examinerons plus à fond les efforts extraordinaires et les résultats brillants, si on les mesure au kilomètre carré, de la politique française dans ce domaine. Mais les résultats économiques — et par suite sociaux et politiques — ont-ils été tels qu'on puisse parler de la France comme d'un État expansionniste bien développé? Lors de la prise du Tonkin, en 1885, on s'enthousiasma pour la Nouvelle-France et l'on compta voir s'élever rapidement le commerce français avec la Chine du Sud à 300 millions de francs; à la fin du siècle, on atteignait à peine 4 mil-

lions. Sans doute, l'opinion courante, en Allemagne, que le Français est incapable de cultiver et de coloniser est fausse ; voici longtemps que la France a prouvé le contraire en Algérie, puis en Tunisie. Mais, malgré tout, le domaine colonial immense de la France est pour l'instant, comme celui de la Russie, capital mort pour une bonne part; le courage, la force d'expansion manquent pour le mettre en valeur. Et c'est un phénomène grave, qui est loin d'être isolé dans la vie économique de la France. Un fait bien caractéristique, comme symptôme de l'état économique de la France, c'est que l'excédent de l'importation sur l'exportation a considérablement baissé vers 1900.

D'après la *Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, 1900 (t. XI, p. 822), l'excédent de l'importation comportait, en milliards de marks :

Année.	France.	Angleterre.	Empire allemand.
1891	0,90	2,33	0,97
1892	0,58	2,31	1,07
1894	0,77	3,24	1,32
1899	0,25	4,69	1,27

Or, il est bien connu que généralement « l'excédent de l'importation indique la mesure des créances qu'une nation peut faire valoir sur les pays étrangers ». Ces créances semblent donc avoir suivi en France une marche régressive. « Il semble que la France, là aussi, se replie sur elle-même et échange ses valeurs étrangères pour des valeurs nationales; il semble que l'Angleterre, comme fruit des capitaux qu'elle a déjà amassés, accroisse tous les jours ses créances sur l'étranger et sur ses colonies, et que le capitalisme allemand lui-même se mêle de plus en plus à celui des autres pays. » En d'autres termes : même dans les chiffres difficilement contrôlables

de son bilan de payement, la France montre une force d'expansion décroissante. Et la réalité de ce phénomène de régression dans sa force d'expansion coloniale est démontrée avec une indéniable évidence par ses trois grands échecs vis-à-vis de l'Angleterre : au Siam, au Niger et sur le Haut-Nil (Fachoda).

Dirons-nous donc qu'il ne reste, parmi les puissances qui comptent en politique mondiale, et qui s'efforcent de régler de concert cette politique, que trois États tout à fait modernes, trois États qui aient atteint la cîme de la plus récente évolution : l'Angleterre, les États-Unis et l'Empire d'Allemagne ? Certainement ; c'est même l'un des faits fondamentaux de l'histoire contemporaine. Que, dans un lointain avenir, la terre doive être slave ou mongole, c'est possible ; mais aux Germains appartiennent, de même que le passé immédiat, le présent et tout l'avenir prévisible. C'est seulement à la lumière de cette vérité que les événements de 1866 et de 1870, et l'essor des Allemands dans l'Empire et autour de l'Empire depuis 1870, prennent leur pleine signification.

Sans doute, la question se pose aussitôt de savoir quel rapport existe entre ces trois cousins : l'Allemand, l'Anglo-Saxon et l'Américain anglo-teuton. Pour l'Allemand en particulier, ce problème angoissant surgit : est-il destiné à être un jour plus ou moins englouti politiquement, comme principe inférieur et féminin en quelque sorte, dans l'anglo-saxonisme universel, de même que les Germano-Américains, dans l'élaboration de la race germano-américaine nouvelle, sont menacés d'être engloutis, comme un principe secondaire, dans un anglo-saxonisme modifié? Ou lui sera-t-il permis de prendre part, comme représentant d'une race puissante et autonome, à la domination de l'univers?

Ibid, p. 517-522.

6. *L'Allemagne et les États-Unis.*

Il semble presque que les Anglais de sens rassis se résignent à l'*américanisation* de leurs pays et se consolent par l'espérance d'une civilisation anglo-saxonne nouvelle et supérieure qui naîtra au delà de l'Océan.

L'Empire allemand, de son côté, n'a pas été épargné par le mouvement d'expansion des capitaux américains ; qu'on se rappelle les efforts du trust du tabac pour s'implanter chez nous, puis les tentatives opiniâtres des Américains pour s'immiscer dans l'industrie allemande de la potasse. enfin l'émission de 80 millions d'emprunt de l'Empire à 4 0/0 à New-York ; qu'on se souvienne que dès 1900 il se trouvait environ 200 millions de marks d'effets allemands dans les mains américaines. L'Empire a-t-il jusqu'ici riposté par des mesures défensives quelconque contre les dangers de cette invasion ? La politique douanière de l'Empire contre les tentatives envahissantes de l'Union, et tels points essentiels de sa politique étrangère vis-à-vis des États-Unis, ne peuvent être qualifiés que d'inconséquence et de faiblesse.

Mais ce n'est pas chez nous que l'Empire a surtout à craindre les périls de l'expansion américaine, et ceux notamment de l'invasion des capitaux américains; c'est au dehors, dans les territoires soumis à notre influence, principalement dans l'Amérique du Sud. L'Union y entretient des entreprises comme les chemins de fer de Panama, les lignes des Andes et la puissante voie ferrée du Transcontinental New-York-Buenos-Aires. Les Yankees envahissent spécialement les régions allemandes du Brésil, où ils se présentent d'abord en philanthropes, en fondateurs d'églises et d'écoles, afin d'absorber finalement le germanisme de ces territoires; et nos compa-

triotes d'outre-mer oublient trop souvent l'avertissement de cette vieille parole : *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Les États-Unis apparaissent donc en tout lieu comme le plus agressif, le plus jeune, vraisemblablement le plus riche d'avenir des trois États mondiaux germaniques (1). Faut-il que ceci nous décourage, et que nous en venions au renoncement mélancolique de tant d'Anglais? Sommes-nous vraiment, entre des États mondiaux plus grands que nous, dans la situation de Venise, jadis, entre Byzance et l'Empire d'Occident? ou pareils à la Flandre entre l'Angleterre, la France et le vieil Empire romain de nation germanique? Non : cette heure n'est pas venue encore. Si nous ne sommes pas de tout point égaux à l'Angleterre; si l'idée d'une alliance avec les États-Unis, qui hante certains cerveaux, est une chimère certaine, puisque les États-Unis ne concluent autant dire jamais d'alliances, nous sommes assez forts, nous avons assez d'avantages propres pour nous fier à nous seuls. Nous ne sommes pas seuls à nous croire nécessaires à l'univers et à l'humanité; il y a des raisons abondantes, décisives pour tous, dès qu'on y réfléchit, qui rendent indispensable le maintien de notre existence nationale. De plus, n'avons-nous pas jusqu'ici subi, à notre honneur, les épreuves récentes que nous a imposées l'ère nouvelle de la politique mondiale? Un prochain volume donnera à cette question une réponse, sinon absolument nette, du moins fort éloignée d'être décourageante *a priori.*

Mais quoi que doive apporter l'avenir, l'Allemand d'aujourd'hui peut se dire une chose : c'est que la gloire de son passé pâlira, son rôle historique sera en péril, du jour où il renoncerait à se fixer, d'accord avec tout son peuple, les fins les plus hautes qui soient ; du jour où il

(1) Ces États sont, d'après l'auteur : l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis.

refuserait de braver, avec une énergie d'airain, les circonstances adverses, sous une direction sûre, exempte de grossières erreurs.

Ibid., p. 538-540.

7. *Le germanisme en Alsace-Lorraine, en Suisse, en Hollande et en Belgique.*

Dans les pages qui précèdent, p. 382-402, l'auteur a successivement examiné les chances d'expansion sur lesquelles peut compter le germanisme à l'Est et au Nord, c'est-à-dire en Autriche et dans les provinces baltiques.

Si des frontières orientales du germanisme nous détournons nos regards vers les Marches de l'Ouest, il nous faudra un instant pour nous remettre d'un effet de mirage historique, tant les conditions sont différentes de celles de l'Est, où l'on voit vivre des Allemands pur-sang et des cousins d'Allemands hors des frontières de l'Empire. Il ne s'agit plus, à l'Ouest, d'une race conquérante établie sur des masses étrangères qui vont vers l'affranchissement ; il ne s'agit plus d'une réaction systématique des Allemands contre des dynasties ou un pouvoir central ; sur un seul point, nous trouvons la lutte engagée contre les aspirations injustifiées d'une race étrangère. Par contre, nous trouvons une grande plénitude de vie dans la large atmosphère d'une civilisation originale : partout la fécondité intellectuelle, la vigueur physique, la conscience de soi, de fermes perspectives d'avenir, toutes qualités d'un germanisme non mitigé qui s'est établi là, et qui est parvenu, jusque dans ses membres les plus humbles, à s'assimiler complètement la civilisation de l'Europe occidentale.

Nous savons dans quelles circonstances cette chaîne de petits États occidentaux a été perdue par le vieil Empire :

la Suisse allemande, les régions flamandes de Belgique dans la mesure où elles ont été jadis allemandes, la Hollande, l'Alsace jusqu'en 1870. Les grandes puissances, les puissances centrales de l'Allemagne moderne se sont formées dans ce qui avait été notre domaine colonial; entre temps, les parties occidentales de la mère patrie, rongées par la marée française, s'effritaient et se détachaient politiquement de l'Allemagne.

Mais, parmi ces fragments, il en est un, le plus précieux peut-être au point de vue politique et militaire. qui nous est revenu en même temps que se formait le nouvel Empire : c'est l'Alsace, et avec elle des fragments aussi de la Lorraine. qui a toujours été welche. Conquête qui nous a conduits, il faut l'avouer, pour peu qu'on sonde les abîmes de l'Histoire, à une regermanisation rapide des couches sociales dirigeantes en Alsace, et à la germanisation toute nouvelle de la Lorraine. Ce dernier fait est peut-être le résultat le plus satisfaisant qu'on ait pu constater de la tendance moderne des Allemands à émigrer vers l'Ouest. Il paraît bien que Metz a dû être partiellement allemand par la langue et la nationalité jusqu'au XIIe siècle; il est certain que Metz et ses environs, à l'époque où ils furent réunis à l'Empire, accusaient un caractère français. Avec quelle rapidité cela s'est transformé! Non seulement la population de la ville est germanisée pour une bonne part. mais l'aspect extérieur du pays a déjà pris un cachet germanique, et dans le Nord de la province, une industrie florissante a amené, avec la naissance de nouvelles localités et le développement des anciennes, un afflux rapide d'immigration allemande.

Dès 1900. quel changement remarquait en Alsace quiconque connaissait le pays depuis une génération! Comme on voyait reparaître, sous le vernis français pâlissant et effacé, la vieille culture allemande, la culture

de l'époque où Gœthe était étudiant à Strasbourg, cette culture que des fractions importantes de la bourgeoisie moyenne avaient perpétuée jusqu'en 1870, mais à demi momifiée et pétrifiée ! Et comme on a su ranimer dans les couches inférieures ce germanisme que nous connaissons par le *Rollwagenbüchlein*, de Jörg Wickram, et par le brillant héritage de la grande époque littéraire de l'Alsace du XVI[e] siècle : germanisme à l'humour quelque peu salé, ami des chansons, avec une fraîcheur spontanée et vigoureuse de la libre émotion.

On ne s'en est pas tenu, d'ailleurs, à faire revivre d'anciens restes ; le tronc si longtemps desséché a poussé de jeunes rejetons ; une littérature dialectale, un théâtre même étaient nés, alsaciens à l'usage des Alsaciens ; et déjà une jeune poésie haute-allemande agitait ses ailes parmi les Alsaciens mêmes. La nation pouvait bien, en vérité, supporter avec bonne humeur ses quelques milliers de « Francillons » (*Französlinge*), vernis mince et qui va s'écaillant tous les jours, clique de ceux qui vont, au scandale du bon Alsacien moyen, manger à Paris, à la mode welche, la meilleure part du bien acquis en pays allemand : en vérité, ils ont leur récompense. Voilà longtemps, d'ailleurs, que tous les Français sérieux et sincères reconnaissaient que l'Alsace entière était désormais acquise au germanisme, à l'Empire allemand. Un seul danger semblait à craindre : celui d'un particularisme par trop vigoureux et par trop exclusif, né de l'excès même de certaines qualités tout allemandes.

Dès la fin du siècle, les choses prenaient au sud, dans la Suisse allemande, une tournure moins favorable. Un Suisse écrirait-il encore aujourd'hui ce que le Zurichois Orelli déclarait en 1841 : en publiant un livre, il lui semblait « remplir un devoir sacré envers sa nation, la nation allemande ; car dans le domaine de l'esprit, des sciences et des arts, l'Allemagne et la Suisse allemande

ne forment qu'un seul peuple » ? La fondation de l'Empire a pendant longtemps plutôt nui aux sympathies allemandes en Suisse qu'elle ne les a favorisées. On aimait tant à toiser avec mépris ces pauvres diables d'Allemands, esclaves de leurs princes. Le fait que les magnifiques seigneurs de Bâle, de Zurich, et de Berne aussi, allaient, depuis des temps immémoriaux, chercher leurs domestiques sur la rive droite du Rhin, avait donné en quelque sorte le ton pour le jugement à porter sur les Allemands du nouvel Empire. Comment se faire d'un coup à une situation toute nouvelle? Les Suisses allemands regimbèrent donc contre l'aiguillon, avec cette roide sincérité qui est une de leurs meilleures qualités, une des plus allemandes. Il faut accorder pourtant que les choses ont changé depuis, surtout aux yeux des gens graves; on ne méconnaît plus l'importance de l'Empire allemand et de ses habitants. Et l'on suit avec une fierté silencieuse les succès du germanisme suisse dans l'Empire. Quelle propagande nationale nous ont fait dans ce sens les noms de Boecklin, Keller, Meyer, Widmann, Zahn, Hodler (1), pour ne citer que les plus illustres! On a, dans ces mêmes cercles réfléchis, la conviction que, dans les orages politiques de l'avenir, la Suisse se rangera du côté des Allemands. Mais on n'est pourtant pas arrivé à établir des relations tout à fait aisées entre Suisses et Allemands de l'Empire; maintenant encore, dans leurs querelles de famille, chacun dresse ses prétentions contre les prétentions de l'autre ; et Conrad Ferdinand Meyer pourrait aujourd'hui encore avec quelque raison faire prononcer à son Hutten ces paroles : « Quelle folie de vous harceler et de vous quereller tous

(1) On sait que le peintre Hodler s'est depuis fait honnir en Allemagne pour avoir protesté contre le bombardement de la cathédrale de Reims.

les jours, lansquenets et Suisses! Allemands vous êtes tous, par droit de baptême. »

La conséquence de ceci, c'est que le Suisse allemand, tel les héros dans la tradition de nos vieux drames, aime encore à se retirer à l'écart pour monologuer à part lui; c'est que la langue allemande n'offre pas au français, dans la Confédération, la résistance que nous souhaiterions. Les temps sont passés, où les dialectes welches faisaient équilibre aux dialectes allemands à la frontière linguistique. Du côté welche, le pur français entre partout en ligne de bataille. Or, est-ce un pur suisse-allemand qui lui fait face? Non; des formations dialectales et dialectoïdes luttent et succombent, comme elles ont déjà succombé autrefois en Alsace devant le pur français des classes cultivées. Et il est grand temps que le suisse-allemand se fournisse d'oxygène dans la pure atmosphère de l'allemand classique. C'est plus important que de purifier l'aspect extérieur de certaines villes fédérales, comme Lucerne, des oripeaux carnavalesques que lui font des enseignes welches indiscrètes, dont la présence, et le français souvent baroque, ne manquent jamais de produire sur les faces allemandes un effet hilarant.

Au reste, c'est surtout sur le terrain des intérêts matériels que le germanisme suisse et le germanisme de l'Empire apprendront à se connaître plus intimement et à s'unir. Inutile d'exposer longuement de quelle importance a été pour la Suisse allemande, et surtout pour Bâle, la fondation de l'Empire et l'absorption dans ses frontières de toute la rive gauche du haut Rhin; l'importance du chemin de fer du Gothard saute aux yeux pareillement. Et si l'on veut constater combien les facilités de transport et l'essor économique ont déjà agi dans le sens de la fusion, il suffit de relever ce fait que, dans les villes les plus industrielles et les plus ambitieuses de la Suisse allemande, à Bâle et à Saint-Gall, la population

sédentaire comprend un tiers d'Allemands de l'Empire. Ce qui commence ici dans le silence peut un jour prendre un développement éclatant, selon l'esprit, sinon la lettre, de ces vers prophétiques du grand poète suisse : « Patience ! le jour viendra où une tente unique ombragera tout le pays allemand. »

Que de ressemblances, et pourtant que de différences profondes l'on constate, si l'on compare les rapports de l'Empire avec la Suisse d'une part, avec la Basse-Franconie occidentale et la Frise, les Flamands et les Hollandais d'autre part! Si la langue est ici plus différente, les relations de commerce sont plus intimes encore. Car les pays néerlandais du sud et du nord sont les débouchés naturels de notre principale artère commerciale, du Rhin; il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve en Belgique, et surtout en territoire flamand, abstraction faite de la région-frontière wallonne de Verviers, environ 50.000 Allemands domiciliés, et environ 30.000 en Hollande, principalement dans les grands ports comme Anvers, Rotterdam et Amsterdam.

Si nous considérons en particulier la Hollande, la transformation qui s'est faite dans ses relations avec l'Empire central d'Allemagne, au cours de la dernière génération, ne saurait être mieux caractérisée que par le changement intervenu dans son commerce d'exportation et d'importation avec l'Allemagne et l'Angleterre. En 1875, les chiffres donnaient, en florins : pour l'Empire d'Allemagne, 161,6 millions d'importation et 238,7 millions d'exportation : pour l'Angleterre, 241,8 millions et 124,7 millions. Dix ans plus tard, 312,1 millions et 413,3 millions pour l'Empire; 262,1 et 255.4 pour l'Angleterre. Et ce changement extraordinaire dans les relations avec l'Empire et l'Angleterre s'est maintenu dans l'ensemble: vers 1900, l'exportation de l'Empire en Hollande ne montait pas à moins de 7,5 pour cent de

son commerce total; c'est-à-dire qu'elle dépassait l'exportation en France et était presque triple de l'exportation en Italie; et à ce moment, l'exportation hollandaise envoyait 52 p. 0/0 de sa valeur en Allemagne. Les relations postales donnent des chiffres qui sont presque plus remarquables encore. Les envois postaux d'Allemagne en Hollande, vers la fin du siècle, dépassaient le total des envois d'Allemagne en Angleterre et en Russie réunis; près des deux cinquièmes des colis internationaux expédiés par la Hollande allaient en Allemagne. La correspondance d'Allemagne en Hollande s'est développée au point de n'être plus dépassée que par le nombre des envois d'Allemagne en France et en Grande-Bretagne, tandis que les relations avec les États-Unis et la Russie, voire avec la Suisse et la Belgique, y demeurent sensiblement inférieurs.

Dans ces conditions, l'idée de rattacher, d'une manière quelconque, la Hollande à l'Empire, ne peut manquer de flotter dans l'air et de se manifester tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. D'abord en ce qui concerne les relations commerciales. Il pourrait s'agir, dans le cas le plus simple, d'adhérer à la grande Union postale austro-allemande; dès 1900, ceci était du domaine des possibilités immédiates. Par surcroît, on a parlé depuis 1890, plus souvent qu'auparavant, d'une convention douanière. Enfin, nombre d'événements de ces dix dernières années: la rapide confiscation de l'ancien empire colonial espagnol au profit des États-Unis, l'écrasement brutal par l'Angleterre de l'élément néerlandais dans l'Afrique du Sud, les machinations suspectes des Anglais au moment des guerres coloniales hollandaises à Atjeh, sans oublier la conclusion de l'alliance russo-japonaise, sont de nature à conduire les Hollandais à mettre en discussion la possibilité de se rattacher politiquement à l'Empire. Car une chose est claire : c'est que, dans le conflit prodi-

gieux des États expansionnistes modernes, une vieille puissance coloniale comme la Hollande, dont la grandeur historique est immense, mais la souveraineté présente restreinte, est en mauvaise posture tant qu'elle reste isolée. Mais s'il faut que l'aide vienne du dehors, si l'on recherche quelque communauté d'intérêts qui soit une protection, où vaut-il mieux s'adresser? On a le choix entre l'Angleterre, la France et l'Empire allemand, et l'autonomie des pays néerlandais, de ceux du sud comme de ceux du nord, est due depuis des siècles à cette liberté de choisir entre les grandes puissances. Les Hollandais, bien entendu, sont maîtres de ce choix et des destinées de leur pays ; et du point de vue allemand, on ne peut que souhaiter, par principe et dans l'intérêt de leur pays, qu'ils en viennent à une décision avant de courir le danger de perdre leur caractère, et qu'ils fassent un choix digne de la noblesse de leur origine et de la grandeur de leur passé (1).

Les véritables Allemands sont toujours restés plus éloignés, au moins politiquement, des Néerlandais du sud ; en fait de territoires un peu étendus, seuls le Brabant et une partie des Flandres ont appartenu au vieil Empire. Et pourtant le peuple flamand est un élément si important de la population de l'Europe occidentale ! Plus de la moitié des six millions d'habitants de la Belgique s'y rattachent : les provinces de Flandre occidentale et orientale, d'Anvers et de Limbourg sont à peu près purement flamandes ; en Brabant, et malgré tous les efforts faits pour franciser Bruxelles, on trouve encore soixante-dix Flamands contre trente Wallons ; et seules les quatre provinces méridionales de Namur, du Hainaut, de Liége et du Luxembourg, et cette der-

1) Le texte a été laissé dans sa première teneur qui est de 1904.

nière en partie seulement, ont un caractère nettement wallon.

Mais la civilisation de ce pays, par son origine et par tous les points culminants de son évolution, est foncièrement flamande; abstraction faite de Liége, toutes les grandes villes, toutes celles qui ont un passé, ont un caractère néerlandais : depuis Antwerpen, que Dürer appelait Antorf, depuis Gent et Brügge et Ostende et Mecheln et Lœwen et Brüssel jusqu'à Ypern, jusqu'au petit, mais si intéressant Veurne, que les Allemands affectent d'appeler Furnes, et jusqu'à ce vivant Kortrijk, qu'ils appellent Courtrai — pour ne rien dire de l'effet que font dans les bouches allemandes les jolis noms d'Anvers, Gand, Bruges, Malines, Louvain, et surtout Bruxelles. Et même à Lille, anciennement Ryssel, au sud de la frontière politique de la Belgique, on entend encore résonner le dialecte flamand. Car le Nord de la France, la région de ces *cinq départements du Nord* (1) qui ne se sont pas encore complètement pliés à la norme française, abrite encore plusieurs centaines de mille de Flamands; et le voyageur qui se rend de Calais en Belgique par Dunkerque peut voir apparaître, aux petites stations rurales du chemin de fer, des silhouettes qu'il n'a vues auparavant que dans la Vieille Marche de Brandebourg et dans quelques autres régions qui font partie de l'ancien domaine de colonisation de l'Empire : ce sont des Flamands, des Flamands.

De quelle sollicitude profonde l'Allemagne centrale n'a-t-elle pas accompagné la vie intellectuelle de ces provinces au moyen âge, alors que leur culture était grande et originale, et qu'un poète très doué, des premières années de leur floraison, pouvait se vanter de son origine en ces fières paroles qui ornent aujourd'hui son monu-

(1) En français dans le texte.

ment à Damme : *Darom dat ic een Vlaminc ben!* (C'est parce que je suis flamand!) Du XIII[e] au XVI[e] siècle, des fils innombrables ont tissé entre ces côtes et l'Allemagne de l'intérieur les liens de relations très intimes : c'est là, dans le paisible hôpital Saint-Jean, à Bruges, aujourd'hui encore digne écrin de ses plus belles œuvres, qu'a vécu le grand peintre Jean de Mœmlingen, au pays du Mein, tandis que les délicatesses des écoles de peintres flamands fécondaient le goût artistique de l'Allemagne moyenne; c'est de là que, plusieurs siècles auparavant, des marchands flamands avaient trouvé le chemin du Danube et de l'extrême Sud-Est allemand; et à leur suite, peut-être, ou à la suite de tels de leurs compagnons, s'étaient attachées les légendes de Siegfried et des Burgondes, et la lointaine légende marine de Gudrun; à la même époque, peut-être, où Heinrich von Veldeke, trouvère de la Basse-Franconie, composait son poème de l'Énéide (*Eneit*) à Neuenbourg-sur-l'Unstrut, dans le château des landgraves de Thuringe. Et ces relations mêmes ont-elles cessé complètement plus tard? Rubens et la Guilde anversoise de Saint-Luc n'ont-ils pas eu pour nous, Allemands de l'intérieur, la même importance que les Hollandais de génie, Hals ou Rembrandt?

Mais la culture flamande s'est éteinte d'elle-même. La culture française, et non la meilleure, pénétra dans le pays; ce ne fut qu'un badigeon vite terni; et il faut considérer comme un quasi-suicide l'acte qui sépara les Flandres des Pays-Bas du Nord, et des montagnes de l'Allemagne citérieure, lointaines sans doute, mais nourricières de fleuves civilisateurs et fécondants. C'est ainsi que, dès la moitié du XVIII[e] siècle, on voit se dessécher la force vitale de cette race si douée, et elle menaçait de tarir lorsque, en 1830, avec la nouvelle scission du Sud et du Nord, un régime purement français s'installa en Belgique, sous un de ces Cobourg sans patrie.

Mais *merses profundo, pulchrior evenit!* C'est alors que les Flamands, véritables Allemands, s'émurent; et une nouvelle culture germanique fleurit, non point égale à l'ancienne, ni pure de gallicisme, mais comportant toutefois une digne Renaissance du passé. Conscience et Willems fondèrent une littérature néo-flamande, qui fut à la fois une littérature patriotique; une nouvelle Guilde de Saint-Luc ressuscita, et une nouvelle maîtrise de l'hôpital Saint-Jean, grâce à de Wappers et de Keyzer, à Slingeneyer, Gallait, de Biëfve et Leys; Lambeaux et de Vigne, Lagae et de Vreese, van der Stappen et Meunier travaillèrent dans la manière luxuriante et sensuelle des anciens imagiers, en y joignant la rigueur nouvelle de la plastique moderne: quelque chose de la plénitude solennelle de l'ancienne musique néerlandaise s'éveilla dans les créations de Benoits et de ses disciples: et sous les pas de ces chefs et maîtres, les champs jadis si riches de la culture nationale reverdirent. Et de même que jadis les Flamands ne s'étaient pas contentés de rendre hommage aux Muses, mais avaient su combattre, soit entre eux, soit contre l'invasion de la chevalerie française, de même aussi l'on vit germer des idéals politiques à côté des idéals d'art : on réclama d'avoir une part au gouvernement du pays. On sait ce que le flamingantisme a déjà obtenu dans ce domaine: cependant l'égalité de droits n'est pas complète encore, tant on redoute l'égalité de valeur, pour ne pas dire la supériorité de la culture flamande. Mais l'heure de la justice approche, et avec elle une liberté de la vision dont les Flamands ne manqueront pas de profiter pour diriger leurs regards avec une intensité accrue vers le cœur du pays allemand.

Notre voyage circulaire aux frontières de l'Empire est achevé. Il n'a pu nous donner que des aperçus rapides: c'est inévitable : trop riche est la vie jaillissante du germanisme dans l'Europe centrale. Mais une impression

s'est fixée en nous, c'est que, malgré des points faibles dans l'Empire et dans les pays limitrophes, malgré la malchance ici et les fautes commises ailleurs, nous avançons, nous avançons vers les vastes espaces que nous pressentons.

Et l'Empire nous apparaît comme le noyau et le centre de tout l'avenir, non pas comme la conclusion d'une époque, mais comme le produit des âges et des hommes qui furent créateurs, géniteurs de pensées et pleins d'un vouloir inconscient qui, déjà, saisissait les lointains avenirs. Et combien il est allemand, cet Empire, dans ses défauts et ses vertus, bien qu'un dixième de sa population parle des langues étrangères! Comme nous devons lui consacrer notre vie, si nous voulons la consacrer au germanisme! Plus haut que l'Empire, pourtant, s'érige un concept plus sacré, la seule entité qui nous élève et nous fortifie, nous donne la consolation et l'orgueil par delà les brefs moments où naissent et passent les créations politiques : c'est la patrie. Et si nous nous demandons avec Ernst-Moritz Arndt : « Quelle est la patrie de l'Allemand? » ne nous sera-t-il pas permis de répondre, avec Arndt encore : « Ce doit être l'Allemagne intégrale! »

Ibid., p. 402-412.

8. *La mission du Germanisme.*

Les Germains et les Allemands n'ont-ils pas été, depuis que nous les connaissons et dès le moment où nous pouvons observer leur évolution, aussi ouverts aux éléments de culture venus du dehors que généreux et dévoués jusqu'au sacrifice complet d'eux-mêmes, quand il s'agissait de répandre les éléments de culture qui leur étaient propres? C'est dans cet esprit déjà qu'ils ont accompli toutes leurs grandes migrations, depuis celle des Ger-

mains de l'Ouest, qui infusa aux Celto-Romains le sang germanique, en passant par celle des Germains de l'Est, au cours de laquelle les peuples méditerranéens reçurent l'appoint des races du Nord, jusqu'aux expéditions presque infinies des Germains du Nord, qui visitèrent et rajeunirent une infinité de peuples. Et que de valeurs nouvelles sont nées de ces croisements, sans parler même de la naissance d'individualités nationales aussi riches que celles des Français, des Italiens, des Anglais et, dans une certaine mesure, des Espagnols ! C'est eux qui ont fondé le culte de la femme et institué la chevalerie médiévale, avec toutes ses conséquences ; c'est d'eux que naquit, après la première période de la société chevaleresque, la société de la Renaissance avec ses tempéraments si vigoureux et son pathos si caractéristique ; et c'est à eux encore que les Anglais doivent cette constance un peu rude et pleine d'humour, qui les a aidés à conquérir le monde. Et lorsque, après les grandes migrations des Germains, les Allemands, plus particulièrement, se sont répandus entre leurs frontières de l'est et de l'ouest, et que l'ère moderne est venue, amenant un âge nouveau de voyages d'exploration dans tout l'univers, l'émigration allemande ne s'est-elle pas mise aussitôt à diffuser dans le monde des qualités qui ne devaient jamais périr et que nul peuple, cependant, ne possède à l'égal du nôtre : la discipline innée, le goût infatigable du travail, une ténacité d'airain, un idéalisme qui semble détaché des réalités pratiques, mais qui atteint finalement aux fins pratiques les plus hautes, le sérieux qui va au fond des choses (*Gründlichkeit*), le sens de la vérité et du droit ?

Et de même que, pendant tant de siècles, la nation s'est enrichie de l'héritage du passé, de l'antiquité et de l'Orient, de même qu'elle a accueilli tout ce qui, dans les conquêtes des nations-sœurs d'Europe et des autres continents, lui paraissait profitable, de même aussi elle a,

au cours des siècles, distribué autour d'elle une profusion de dons sans exemple. Nation de poètes et de penseurs, de rêveurs aussi et d'utopistes, elle a enfanté la Réforme et la poésie néo-classique, le criticisme kantien et les systèmes mystiques des *philosophes de l'identité*, sans oublier ce dernier produit de la spéculation allemande, le marxisme socialiste et démocratique. Et tandis que ces doctrines se propageaient dans le monde, et que Gœthe prenait sa place à côté de Dante, comme Luther auprès de saint François, et Kant auprès de Descartes ou de Bacon, ce peuple, qui semblait ne connaître que l'activité abstraite, se muait en un peuple de diplomates et d'hommes d'action, voire d'impétueux vainqueurs au cours de guerres sanglantes et de luttes économiques. Et de nouveau, les riches conquêtes de l'esprit allemand se sont répandues de proche en proche : le principe du service militaire obligatoire, et la stricte discipline de la pensée scientifique moderne, et appuyée sur ces deux principes, une conception nouvelle du pouvoir monarchique et de la protection due aux faibles.

Tels sont les titres de gloire de l'évolution allemande. Peu importe que cette richesse soit due à une malléabilité innée, à une facilité de se transformer, qui serait propre à notre peuple, ou au fait que le mélange profond et fort d'éléments celtes et germains, slaves et mongols, juifs et français, d'où est sorti, à quelques apports minimes près, le peuple allemand d'aujourd'hui, ne serait pas encore terminé, de sorte que l'achèvement de notre individualité nationale serait encore du domaine de l'avenir. Pourquoi l'Allemand à l'étranger n'aurait-il pas sa part de la diffusion de ces conquêtes, qui sont l'orgueil de notre histoire devant l'histoire universelle ? Les temps sont passés où la mission civilisatrice des Allemands ne les portait que vers l'est et vers le nord, vers nos cousins scandinaves et vers l'inextricable éche-

veau de peuples qui couvre la grande dépression de l'Europe orientale. Des études historiques auxquelles nulle autre nation n'a donné cette extension universelle, des recherches philologiques qui nous ont ouvert, mieux qu'à d'autres, le sens des civilisations étrangères, nous ont rendus capables d'exercer à l'étranger, dans le domaine de l'âme et de l'esprit, qui prime tous les autres, une action plus intense aussi que toute autre. Et quel est, chez nous, l'homme cultivé qui ne serait pas en mesure, grâce au caractère philologique et historique de notre enseignement secondaire, d'exercer une action dans ce sens? Qu'elle se répande donc à travers le monde, cette culture allemande de la guerre et de la paix, de l'état et de la société, des arts et des lettres! Et qu'elle se se développe, notamment dans cet immense nouveau-monde des États-Unis d'Amérique auquel nous ne prétendons pas imposer sa forme extérieure et dont nous n'assimilerons pas la race, mais qui s'ouvre d'autant plus, avec une espèce de complaisance joyeuse, à une conquête interne par l'esprit allemand!

Toutefois l'arme première et essentielle dans de telles luttes, c'est la langue. Les Anglais et les Français disposent de nombreux millions d'hommes qui pensent selon le génie de leur langue, qui s'expriment avec les sons de leur langue; la langue allemande, qui n'est guère parlée en Europe que par 70 millions d'hommes, n'a pas le droit de se laisser distancer. Car rester en arrière, ce serait périr. Il ne suffit donc pas que, dans les écoles allemandes de l'étranger, le nombre des enfants de langue étrangère ait considérablement augmenté depuis 1870. De même, c'est un fait satisfaisant, mais qui ne marque qu'un pas vers un but beaucoup plus lointain, si l'allemand gagne du terrain, dans les États germaniques voisins de l'Empire, soit dans l'usage courant, soit à l'école; au point même qu'en Hongrie, il a fait plus que de se maintenir

en face du chauvinisme néo-magyar et judéo-magyar. Le but, c'est que l'allemand devienne une langue mondiale, au même degré au moins que l'anglais et le français; ce n'est pas deux langues, c'est trois langues que devra savoir l'homme cultivé de l'avenir, et s'il n'en sait que deux, l'allemand devra être l'une de ces deux. Ceci n'est pas une chimère, c'est un idéal très clair et qui peut déjà se réaliser en différents points du monde. Dans les bassins du Missouri et du Mississipi, l'allemand a partout détrôné le français dès la fin du XIXe siècle, et il lui dispute le terrain avec succès, comme langue usuelle moderne, en Espagne et en Italie, en Serbie, en Grèce et dans le Levant, au Japon, au Chili et dans d'autres pays méridionaux de l'Amérique du Sud. Comme langue enseignée, on a proposé dès le XIXe siècle de le rendre obligatoire, pour ne parler que de l'Amérique, dans tous les établissements d'instruction de l'Union, et il a été introduit et rendu obligatoire dans les écoles supérieures du Mexique et de l'Argentine.

C'est un mouvement qui d'abord se produit spontanément. Car, trop souvent encore on peut dire de l'esprit que « tu entends son souffle, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va ». Cependant on pourrait provoquer et surtout favoriser des phénomènes comme ceux dont nous venons de parler. Nombreux sont les moyens dont le germanisme peut mieux que d'autres disposer. Pour n'en nommer que deux, citons la librairie et les universités. Vers 1890, il paraissait aux États-Unis moins de 5.000 livres par an, plus de 6.000 en Angleterre, plus de 13.000 en France, et dans l'Empire (non pas dans le territoire total du germanisme, par conséquent) 20.000. La proportion s'est depuis déplacée encore en faveur du germanisme. Quel avantage sur nos deux plus grands concurrents, si on sait l'exploiter activement, en abaissant les prix, en faisant la vente en grand, en prenant des mesures

pour répandre la langue allemande! Au lieu de cela, il nous faut entendre parler de la régression de la librairie allemande, même aux États-Unis! Et quel moyen d'incomparable propagande que les universités allemandes de toute espèce, depuis les vieilles universités chenues jusqu'aux plus jeunes instituts techniques ou commerciaux! Toutes ensemble forment une phalange de vie nationale dont la vigueur est incomparable, dont l'avance victorieuse pourrait encore à présent réduire à néant la stratégie et la tactique scientifiques de n'importe quelle autre nation.

Et cette armée est tout spécialement désignée pour lutter sur le terrain international. Car la science, sans doute, est ancrée par la base dans le terroir national, mais sa cime dépasse toutes les cimes nationales, elle ne rend d'hommages qu'à la vérité. Cette situation des universités est-elle suffisamment reconnue dans l'Empire? Qui parle encore, de nos jours, d'une royauté de la science?

Où sont les milieux dirigeants où l'on comprenne spontanément, même à un faible degré et en restant loin de la mentalité des milliardaires américains, qu'il y a nécessité d'intervenir, et qu'il n'existe pas, pour une grande nation, de placement plus productif de ses capitaux que celui qui profite à la science, si peu pratique qu'elle soit en apparence?

Sans doute, plus d'un Allemand croira reconnaître, dans toutes ces questions que je pose, la voix de ces zélateurs auxquels on reproche du chauvinisme et de l'esprit de chimère.

Ces lignes sont exemptes de tout chauvinisme. Elles ne mentionnent qu'en passant le « *germanisme pur* » de Lagarde et de Friedrich Lange; elles ne reconnaissent aucun culte, pas plus celui de Wotan que celui de Tuisco. Elles ne s'aventurent pas à prononcer des paroles gran-

diloquentes comme celles que Schiller écrivait au sujet des Allemands, vers la fin du XVIII[e] siècle : « Une destinée sublime lui est réservée ; de même qu'il se trouve situé au centre des peuples de l'Europe, il est le noyau de l'humanité. » Ces lignes laissent à chaque peuple son droit, son champ de bataille, son honneur. Mais quand Schiller, poursuivant, dit de l'Allemand : « Il est élu par l'esprit du siècle (*Zeitgeist*) pour continuer à construire, pendant les luttes du siècle, l'édifice éternel de la civilisation humaine », elles prétendent alors s'approprier ces paroles comme un précieux héritage qui, au bout d'un siècle, n'est pas périmé. Soyons fidèles à nous-mêmes et aux époques sublimes de notre passé ; unissons ce qui fut le but et la gloire de l'époque de Gœthe et de celle de Bismarck : maintenons sans défaillance et fortifions la situation de notre race à l'extérieur, et développons intérieurement les qualités spéciales qui nous rendent capables d'une action nationale et universelle de grande envergure ; alors nous servirons l'univers et la patrie d'une même ferveur, d'une même vaillance, et avec un même succès.

Ibid., p. 489-494.

VIII

Albrecht WIRTH

LA VOLONTÉ GERMANIQUE DE DOMINATION

Ce n'est pas le lieu de reproduire sur M. Albrecht Wirth une notice que le lecteur trouverait dans notre volume sur le *Pangermanisme continental sous Guillaume II*, p. 303. Albrecht Wirth ne figure ici qu'à titre de tenant ou d'aboutissant. Il est un spécialiste de l'histoire d'Asie, un explorateur qui a beaucoup voyagé, et un des apôtres les plus actifs du colonialisme allemand. Mais il a préconisé davantage encore l'expansion continentale de l'Allemagne, surtout en Pologne, en Lithuanie et aux Balkans. Les passages qui suivent ont pour objet de démontrer qu'il justifie son apostolat pratique par une philosophie. Il est un théoricien de l'expansion et de la migration, comme Friedrich Ratzel dont il est l'élève; et il est un théoricien de la race et de la culture germaniques, comme Paul de Lagarde, Langbehn, et les disciples allemands de Gobineau, dont on va lire les extraits plus loin, et qui sont Woltmann, Driesmans, Houston-Stewart Chamberlain. Cette histoire comparée des nations, que Lamprecht réclamait et qu'il n'a pas osé écrire, Albrecht Wirth, avec plus d'assurance, ose l'esquisser dans plusieurs de ses livres, notamment *Volkstum und Weltmacht in der Geschichte* (*Les Nationalités et les Puissances mondiales dans l'Histoire*, 1901.) et *Der Gang der Weltgeschichte* (*La marche de l'Histoire universelle*, 1913).

Wirth conseille aux Allemands d'accueillir dans leur sang une dose de sang celtique et de sang slave, mais en maintenant la prédominance des influences ancestrales germaniques. Les races, toutefois, s'affinent par la culture et non pas seulement par mélange. Avant tout, elles se modifient par le sol qu'elles habitent. Il faut à l'Allemagne l'étendue de sol qui convient à son ambition. Aucune influence de race ou de sol n'est cependant fatale. Wirth croit à la contingence de toutes les lois ethnographiques, anthropogéographiques et

sociales. Le fait même de la culture et de la civilisation est dû à des volontés que rien ne prédestine. L'ambition allemande est de même une résolution libre qui n'accepte la loi d'aucune fatalité.

Les passages que nous reproduisons rejoignent ceux qu'on a lus dans notre *Pangermanisme continental* et dans notre *Pangermanisme colonial*; et on a laissé subsister à dessein une transition visible.

1. *Erreur de l'impérialisme industriel et naval.*

Nous espérons et nous croyons que c'est aux Allemands qu'appartiendra dans l'avenir l'empire du monde. Mais comment nous y sommes-nous pris jusqu'à présent? Nous avons eu tout à fait raison de commencer par créer des valeurs de culture. Qu'est-ce en effet qu'un empire qui, comme celui des Zoulous ou des Tartares, ne fait que ruiner ou détruire le monde, comme leur propre compatriote Byron l'a dit des Anglais :

« Vous asservissez, vous dupez presque le monde. »

Puis, l'augmentation de la richesse et le progrès des sciences et des arts ayant accru en nous le sentiment de notre valeur, nous avons souhaité une extension de notre champ d'activité. Dans ce dessein, nous avons donné jusqu'à présent une part appréciable de l'excédent de nos forces à l'étranger. Nous avons envoyé en Amérique les hommes de 48, qui voulaient une Allemagne unifiée et une flotte puissante. Nous avons pourvu impartialement les Japonais, les Chinois, les Turcs, les Grecs et les Argentins d'instructeurs militaires ; nous abandonnons encore maintenant des milliers de médecins, de docteurs en droit, de philologues, d'électriciens à l'étranger, et envoyons des marchands, des artisans et des paysans par dizaines de mille en Russie, en Algérie, en Argentine, aux États-Unis. C'est un merveilleux moyen d'assurer sa domina-

tion que de fortifier ses ennemis à ses propres dépens. Entre temps cependant nous est venu le désir d'élargir et d'étendre nos propres forces, et nous nous sommes jetés dans la mer agitée de la politique coloniale.

Les colonies nous ont été d'une utilité infinie. Elles ont tourné notre regard vers la mer et l'ont ouvert à la politique mondiale actuelle ; elles ont élargi notre vue et l'ont habituée à des proportions d'une ampleur toute nouvelle.

Les gros messieurs de notre politique coloniale, Woermann, Scharlach, Douglas, sont en même temps les grands protecteurs ou les associés des grands protecteurs de notre industrie, de notre commerce maritime, de notre flotte. Il est certainement réjouissant de penser qu'après avoir écrasé la France par le sang et par le fer, nous sommes en train d'écraser l'Angleterre par notre industrie. Il était grand temps de nous rappeler notre glorieuse Ligue hanséatique, et que notre pavillon commercial portât de nouveau sur tous les rivages le nom allemand. C'est à proprement parler une nécessité impérieuse, une question vitale pour la nation, qu'une forte flotte de guerre soit construite qui, une fois terminée, dépassera de beaucoup, il faut l'espérer, les misérables proportions qu'on lui accorde actuellement.

Mais précisément parce que ces choses sont si réjouissantes et si utiles, justement parce que tout le monde rêve nuit et jour à l'accroissement et au triomphe du commerce allemand, et parce que la nouvelle du renforcement de la flotte de guerre a été saluée et fêtée avec une telle unanimité, il est nécessaire qu'une voix retentissante fasse entendre à notre peuple un avertissement, afin que nous ne fassions pas une fois de plus, de ce qui n'est qu'un moyen, le but de nos efforts, et que notre activité même ne tourne pas en danger pour notre vie véritable.

Chaque aiguille de plus, chaque nouvelle allumette, un gain pour la patrie; chaque syndicat nouveau créé dans le pays et à l'étranger, chaque entreprise réussie avec de l'argent allemand, une victoire de notre peuple : voilà le nouvel évangile. Jamais la doctrine de Mammon n'a été prêchée sous des dehors si spécieux.

Qu'un boursicotier puisse boire quelques bouteilles de champagne de plus, ou qu'une nouvelle cheminée qui empoisonne l'air s'élève en pays allemand, c'est là ce qui doit faire la grandeur du peuple allemand! L'ineptie des cafés-concerts de nos ouvriers, et des beuveries de nos parvenus, c'est là qu'on veut voir la culmination de notre génie national! La confection d'un bouton, la vente d'une paire de bretelles en plus devient un idéal sublime! Le paganisme de l'Orient nous envahit, qui met la puissance dans le seul argent. et la force dans la seule richesse.

Ceux qui accordent trop d'importance à la flotte destinée à protéger le commerce ne sont pas très éloignés de ceux qui accordent trop d'importance au commerce, à l'industrie, à la banque: de ceux pour qui l'argent est Dieu.

Mahan avec sa *Puissance maritime dans l'Histoire* a allumé un enthousiasme qui dans sa partialité n'est pas sans danger. L'axiome favori de Mahan, déclarant que c'est en réalité par la flotte britannique que Napoléon a été anéanti, est fait pour troubler le jugement historique. Il est vrai que Napoléon n'a pas pu grand'chose contre les Anglais, mais ceux-ci ont encore moins pu contre lui.

Qu'est-ce donc qui a perdu Napoléon, si ce n'est l'insurrection en Espagne, la défaite en Russie, et le soulèvement sur terre ferme des Allemands? De même les Grecs navigateurs ont été vaincus par les Macédoniens de derrière les forêts, et la puissance des Vénitiens et des

Hollandais n'a pas été anéantie par les Français sur eau mais sur terre. Mais ce qu'il faut se dire avant tout, c'est que la flotte n'est qu'un moyen pour arriver au but. Elle doit protéger la vieille patrie, ou aider à gagner une nouvelle patrie par delà les mers. Tout un peuple ne peut pas, comme autrefois l'armée de Thrasybule, faire de ses bateaux sa patrie.

Un peuple a besoin de terre pour son activité, de terre pour son alimentation. Et aucun peuple n'en a autant besoin que le peuple allemand, qui se multiplie si rapidement et dont la vieille demeure est devenue si dangereusement étroite. Si nous n'acquérons pas bientôt de nouveaux territoires, nous allons inévitablement au devant d'une catastrophe épouvantable. Que ce soit au Brésil, en Sibérie, en Anatolie ou dans le Sud de l'Afrique, peu importe, pourvu que nous puissions de nouveau nous mouvoir librement et joyeusement, et que nous puissions à nouveau offrir à nos enfants de la lumière et de l'air de bonne qualité et en quantité abondante. De nouveau, comme il y a deux milliers d'années, quand les Cimbres et les Teutons frappaient aux portes de Rome, retentit, tantôt plein d'angoisse et de désir inassouvi, tantôt provocant et confiant, retentit de plus en plus fort le cri : « Il nous faut des terres, des terres nouvelles! »

Il est hors de doute que notre acquisition de terres nouvelles ne peut être réalisée sans guerre. Un empire mondial a-t-il jamais été fondé sans combat sanglant? Notre crainte n'est pas d'avoir le dessous dans cet immense conflit, notre inquiétude est plutôt que l'on ne dise de nous ce que le général de cavalerie carthaginois jeta à la tête d'Annibal : « *Victoria uti nescis.* » D'autre part, cette acquisition n'est possible que si peuple et souverain sont unis.

Les nationalités s'épanouissent souvent sans le con-

cours de l'État ou même en opposition avec l'État, mais la nationalité allemande est arrivée à un tel resserrement, et la rivalité entre les grandes puissances a pris une telle acuité, que c'est seulement avec l'aide de l'art politique des dynasties qu'il sera possible de frayer de nouvelles voies à notre culture et à notre nationalité. D'un autre côté, les princes allemands n'ont à attendre un renforcement de leur puissance ni des Slaves ni des peuples romans ; ils ne peuvent l'accroître qu'en opposant le peuple allemand à ses voisins, en s'appuyant sur le nationalisme allemand.

Dans la vie actuelle des nations comme dans toute notre vie présente, on ne constate que tendances opposées : au particularisme s'oppose l'État unitaire, et à l'égalitarisme international le fécond individualisme nationaliste.

Volkstum und Weltmacht in der Geschichte, 2e éd., 1904, p. 224, 226, 227, 235.

2. *Le panslavisme et l'impérialisme anglo-saxon appellent le pangermanisme.*

En face du cosmopolitisme se dresse le nationalisme. Et pourtant c'est justement le nationalisme qui a réussi à concilier ces tendances opposées. Il s'est détourné d'un cosmopolitisme flasque, sans cependant se départir de ses espérances d'extension universelle. Mais au lieu de viser comme auparavant à soumettre à sa puissance autant de pays que possible, il ne cherche désormais, d'une manière il est vrai incertaine et hésitante, à gagner et à s'incorporer que des pays apparentés. Il veut s'élargir en groupes de nationalités. Il veut la puissance mondiale, mais fondée sur une base nationale.

C'est d'abord le *panslavisme* qui est entré en campagne avec de semblables pensées. Le patriotisme slave

a pris conscience de lui-même dans la guerre des Hussites. La bataille du Mont-Blanc et le partage de la Pologne abattirent le slavisme occidental. Déjà le tchèque était une langue à demi morte, et les autres débris slaves de l'Autriche à demi germanisés, quand s'éveilla un mouvement nationaliste. Il s'alluma à l'enseignement des folkloristes allemands, notamment aux doctrines de Jacob Grimm. Ce sont des Allemands qui écrivirent la grammaire des petits dialectes slaves, et furent les interprètes et les réalisateurs des rêves du slavisme occidental. Le feu gagna la Russie. Grâce aux efforts de Katkoff et d'Aksakoff, le panslavisme prit naissance. On déclara qu'il était souhaitable d'unir tous les peuples slaves sous un même drapeau. C'était le côté positif des revendications. Et l'influence de l'Europe occidentale, affaiblie par l'âge et immorale, devait être endiguée, anéantie, refoulée, pour faire place à la sainte mission du slavisme. C'était le côté négatif.

Les tsars favorisèrent un temps l'idéal panslaviste, et prirent de leur côté, en particulier après 1848, une attitude hostile à l'égard des occidentaux. Mais ils reconnurent bientôt que le mouvement prenait un caractère démagogique et révolutionnaire, et que si le nationalisme l'emportait, les droits dynastiques perdraient leur force et seraient relégués à l'arrière-plan. Ils se rendirent compte aussi que la Russie, abandonnée à elle-même, pourrait bien dépérir du fait de sa pauvreté et de son manque d'activité créatrice, ou tout au moins être dépassée par l'Occident qui, malgré 1848, avait retrouvé sa puissance de progression.

Alors les tsars se détournèrent des panslavistes, sans cependant renoncer au désir d'étendre au loin la russification des peuples étrangers.

Plus tard naquit le *pan-anglosaxonisme*. Il représente le plus puissant groupement de peuples qui existe en ce

moment. Ses origines remontent jusqu'à 1840 environ ; mais c'est à partir de 1880 qu'il se manifeste dans la pleine conscience de lui-même. Le congrès colonial tenu à Londres en 1887 a fait époque. Pour le moment, voici où en sont les choses : la métropole tend à s'unir plus étroitement à ses colonies, notamment grâce à l'influence de Chamberlain et de la guerre sud-africaine, et ainsi on travaille efficacement à préparer la fédération de l'Empire. La partie la plus importante du plan de la fédération, l'union avec les Anglo-Saxons des États-Unis, a échoué : elle s'est brisée à la résistance des autres pan-nationalismes.

Le pan-anglosaxonisme, de même que le panslavisme, ne s'est pas contenté de rassembler ses nationaux dispersés, mais a considéré aussi comme de son devoir d'attaquer et de subjuguer des étrangers. Il veut absorber ou anéantir le boérisme. Il veut régner dans les régions tropicales sur des races étrangères. Pour des hommes comme l'historien Froude, la guerre d'Égypte ou d'Afghanistan, la guerre sud-africaine étaient encore une abomination, mais à présent le pan-anglosaxonisme, de même que le panslavisme, prétend à l'empire du monde.

En face de ces ambitions, le *pangermanisme* se présente avec un programme bien plus timide et modeste. Il ne vise pas à l'empire du monde, ni à l'anéantissement d'autres nations, il ne tend même pas à réunir politiquement à l'Empire les pays allemands qui en sont séparés, mais purement et simplement à rattacher intellectuellement et moralement les Allemands du dehors à la vie intellectuelle et morale de l'Empire. Sous le drapeau autrichien, dans l'empire des tsars, en Suisse, en Amérique, dans l'Afrique du Sud et en Australie, vivent des compatriotes dont le caractère national est menacé par la culture étrangère qui les submerge. Il s'agit de le

protéger, de le sauver. En même temps, il est vrai, pour éviter que de nouveaux émigrants aillent se perdre pour nous dans des nationalités étrangères, les pangermanistes et ceux qui pensent comme eux travaillent à l'acquisition de terres nouvelles, sur lesquelles une colonisation de paysans allemands puisse se développer sous la direction de l'État, et ils souhaitent que les intérêts de l'Empire soient fortement représentés en tous pays.

Il n'est pas à nier que le pangermanisme ne peut pas non plus rester étranger à toute idée d'agression. Si l'Allemagne doit devenir marteau, il faut qu'on en vienne aux coups; si les Allemands veulent tenir tête aux Slaves, il n'y a pas d'autre moyen que de comprimer les Slaves. Il est évident de plus que ce nouveau mouvement a un caractère populaire national, et trahit une tendance à franchir les limites des États.

Si Schiller brûle de colère parce qu'un prince allemand ose vendre les enfants de son pays à l'Amérique ; si les hommes de 1832 et de 1848, dans leur effort passionné pour se créer une patrie une, renversent les obstacles mesquins que leur opposent princes et bureaucrates, de nos jours un conseiller d'empire s'est écrié : « Plutôt commettre le crime de lèse-majesté que celui de lèse-nation ! » Le flot tumultueux des nationalités assiège la dynastie des Habsbourg. En Allemagne non plus il ne manque pas de questions qui pourraient mettre en opposition les souverains et les vœux de la nation. Un semblable différend s'est déjà élevé au cours de la guerre contre les Boërs, qui excita chez nous une forte haine contre l'Angleterre. Après les expériences de 1848, il apparaît comme de l'intérêt des souverains de prêter l'oreille à la voix du peuple; d'autre part, il n'est pas du tout dit que le peuple, une majorité d'es-

prits confus, ait toujours raison dans ce qu'il pense et sent.

Le peuple est souvent égoïste, et aveugle pour les besoins de l'État; alors c'est aux guides intellectuels et aux souverains à intervenir. Chez les Anglo-Saxons, les instincts de la masse sont stimulés et surexcités par les guides, les ministres; en Russie le tsarisme, se souvenant de son non-slavisme originel, s'appuie sur des Allemands, des Danois, des Belges, bientôt peut-être sur des Chinois autant que sur les Russes; il serait possible à l'Allemagne, si elle sait assurer l'équilibre entre les deux facteurs constitutifs de l'État, de parer à l'hypertrophie de l'un qui entraîne l'atrophie de l'autre, et de résoudre ainsi un conflit dangereux en féconde harmonie.

Ibid., p. 176-177.

3. *Tout impérialisme est racial.*

La rencontre de certaines propriétés corporelles et spirituelles, voilà ce qui constitue la race. Comment elle se produit, personne ne saurait le dire. Nous pourrions faire sortir de la famille la lignée, de la lignée la tribu, de la tribu le peuple, de l'agglomération de plusieurs peuples la race; mais cela n'aurait d'autre valeur que celle que pourraient revendiquer les atomes, les molécules et les chaînes de molécules, c'est-à-dire une valeur purement théorique. L'origine de la race est un phénomène premier. La seule chose que nous puissions présumer empiriquement, c'est que l'évolution du phénomène n'exige pas, comme on le prétend généralement, des milliers d'années, mais seulement quelques générations. Les Boërs et les Yankees nous en sont une preuve.

La formation de ces peuples nous montre, en même temps, que l'origine d'un peuple et d'une race ne se trouve pas au début, mais à la fin d'une ligne de développement. La race est le produit d'une sélection. Elle naît d'une combinaison et d'un mélange, suivi d'un long isolement du produit de ce mélange.

Il n'y a pas plus de races primitives que de langues primitives. La race est toujours à l'état fluide ; sa loi de vie est de constamment changer. De même que les éléments ne nous apparaissent presque jamais que mélangés, on ne trouve pour ainsi dire nulle part une race absolument pure. Une telle race n'est qu'un postulat de notre pensée.

En vertu de ses aptitudes intellectuelles, la race se crée un monde de formes qui lui sont propres : formes de la maison, des armes, des vêtements, des ustensiles. C'est ce que j'appelle la *civilisation*. En même temps, elle se crée un monde de représentations et de pensées, une *culture*. Intermédiaire entre les deux se trouve le *langage*. Il est en même temps forme et pensée. La civilisation peut, sans difficulté, être transmise aux étrangers. C'est ainsi que les Japonais ont adopté nos vêtements, nos bateaux, nos chemins de fer. La langue se transmet également avec facilité, mais cependant ceci ne vaut que pour les mots seuls, non pour la prononciation, qui dépend de facteurs physiologiques, ni pour la grammaire, l'esprit de la langue. Les nègres de l'Amérique du Nord parlent anglais, mais disent à la manière africaine :

— *I done went :* je suis allé,

— *I done eat :* j'ai mangé,

et ne tiennent pas compte de l'*r*, qui est intolérable à un palais africain. Les étrangers peuvent, par conséquent, s'approprier totalement la civilisation, mais ils ne peuvent s'assimiler qu'à demi la langue ; la culture, elle,

sauf s'il y a croisement, est complètement intransmissible.

La culture fait partie de la race comme l'éclair de l'orage. Elle peut cependant acquérir une vie à moitié détachée, à moitié indépendante, et le fait se produit de deux façons : soit à la manière de l'huile qui découle d'arachides ou de pépins de pavots écrasés, ou encore qui émane du bois de camphre carbonisé pour se déposer contre le couvercle de la chaudière; le substrat de la race est détruit, mais la culture née d'elle lui survit victorieusement; — soit à la manière de la sève du palmier, qui abandonne l'arbre, son nourricier, se met à vivre d'une vie indépendante, entre en fermentation, et se métamorphose en vin de palme; la race subsiste, mais la culture qu'elle a produite passe au service d'autrui. Le monde des représentations et des idées se fixe en tableaux et en œuvres d'art. Et la culture devenue ainsi saisissable passe à d'autres races. Elle agit immédiatement sur celles-ci dans la mesure où les anciens représentants de cette culture se mêlent à la nouvelle race. Sinon elle ne peut que stimuler les capacités apparentées, aiguillonner, exciter, elle ne peut pas créer. C'est ainsi que nous nous sommes approprié la culture romano-celtique parce que nous avions du sang romano-celte dans les veines; par contre, les Japonais n'ont emprunté que la civilisation et non pas la culture européenne, parce qu'il n'y a pas eu croisement, et les essais que les Japonais ont tentés pour imiter dans un esprit créateur la peinture et la philosophie occidentales sont demeurés totalement infructueux.

La division de la race en sous-races s'effectue par croisements et par migrations. Les Ariens sont une race; les Germains sont une sous-race. D'abord masse indistincte et confuse, la race ne se différencie plus nettement et plus vigoureusement que sous des influences étrangères.

En s'étendant, elle se heurte à une autre race et à un autre sol. Des deux côtés, alors, subsiste une vieille souche qui se raidit dans la tradition, et se développe une jeune souche qui se plie aux nouveautés et, par suite, se transforme sensiblement. Ici encore, la loi absolue n'est assurément qu'un postulat ; en réalité, il n'y a jamais que des sous-races.

Ibid., p. 7-8.

LIVRE TROISIÈME

LA PRÉDESTINATION DE LA CULTURE ET DE LA RACE

IX

JULIUS LANGBEHN

LA MISSION GERMANIQUE

Ceux qui ont vécu en Allemagne durant l'été de 1890 se souviennent d'un livre mystérieux qui, paru sans nom d'auteur, fit une profonde sensation : « *Rembrandt als Erzieher* », von einem Deutschen. (*Rembrandt éducateur*, par un Allemand.) En trois ans, il eut quarante-deux éditions. Le livre intriguait par son titre nietzschéen, inspiré trop visiblement de la troisième *Considération intempestive* sur *Schopenhauer éducateur*. Une immense polémique fut soulevée dans tous les journaux. Il plut des parodies, des ripostes, des « gloses marginales » ; des apologies aussi. L'Académie de Berlin, en 1902, encore crut devoir prendre position. Dans la querelle littéraire réitérée qui met aux prises les « Jeunes » et les « Vieux », la crise de 1885 à 1890 est de celles qui comptent en Allemagne. Langbehn était un héraut des « Jeunes ». L'Académie de Prusse tenait pour les « Vieux » : l'helléniste Hermann Diels, l'éditeur réputé des *Doxographes grecs*, s'exprima ainsi sur le manifeste rembrandtien, le 23 janvier 1902, dans un dis-

cours solennel : « L'un de ces jouvenceaux, qui vena précisément de s'initier aux éléments de la science, s'avança devant le peuple allemand avec un vaste plan de réformes. Habilement, il faisait appel à l'élan patriotique, dont la vague était plus haute après la grande guerre et l'unification politique. Il recommandait de cultiver, non la science, étrangère à la nation et qui se perdait dans des vétilles misérables, mais l'art national; et il le proposait comme modèle et idéal, le grand peintre du clair obscur qui, à vrai dire, s'étonnerait un peu, s'il s'entendait proclamer héros national allemand. Le livre de l' « Allemand rembrandtien » a trouvé, lors de sa publication, des lecteurs nombreux et avides. Mais malgré l'immense succès d'un jour, l'enthousiasme pour ce livre confus et dénué de maturité se dissipa vite. Il est oublié aujourd'hui. »

Cette dernière appréciation est exagérée. *Rembrandt éducateur* fut un acte littéraire très décisif. La première impression ne fut pas seulement celle d'une curiosité vive, que piquait l'anonymat jalousement gardé. On distingua tout de suite un talent fiévreux et brutal, mais réel. Il n'est que trop apparu, depuis, que cet écrivain, après une rapide et fulgurante éruption, était un cratère éteint. Mais cette éruption parut une aube dans cette Allemagne de 1890, qui ne savait pas même rendre justice à son plus grand écrivain d'alors, Nietzsche. La vérité est que *Rembrandt éducateur* est le premier manifeste du pangermanisme philosophique nouveau qui, dans le souvenir de Bismarck, du grand mécontent de Friedrichsruhe, récemment tombé, puisait des arguments contre le gouvernement trop faible de ses successeurs.

Le plus éclatant penseur de l'Allemagne de 1890, Nietzsche, avait dû, dans les dernières années de sa productivité, prendre sur sa maigre pension pour faire imprimer ses livres. Son pseudo-disciple, Langbehn, avec une virtuosité de style certaine, mais subalterne, avait conquis d'emblée, sans se nommer, une notoriété large ; son anonymat bruyant équivalait à une gloire et cette gloire ne s'est pas encore éclipsée. Nietzsche avait toute sa vie combattu l'Empire, le *Reich*, le bismarckisme. Il avait souhaité que l'Europe pût produire bientôt un *grand* homme d'État, auprès duquel paraîtrait petit celui que, dans l'époque mesquine de la courte vue plébéienne, on appelle le « *grand réaliste* (1) ». Langbehn courut se ranger parmi ces plébéiens bornés, qui saluaient en Bismarck « le héros des héros. » Ajoutons que Langbehn

---

(1) NIETZSCHE, *Nachgelassene Werke*, t. XIV, 345.

avait raison de penser que Bismarck, au milieu de la défection scandaleuse de tous ceux qui l'avaient adulé au temps de sa puissance, conservait l'admiration fidèle de la jeune génération. C'est cette jeunesse qui a produit le pangermanisme militant d'aujourd'hui.

Si flagorneur qu'il fût de la force, il y a un jugement sur l'Allemagne où Langbehn rejoint Nietzsche. « C'est un secret, dit-il, devenu public à la fin, que la vie intellectuelle du peuple allemand se trouve à présent dans un état de décadence lente, quelques-uns même vont jusqu'à dire rapide. » C'est pourquoi, en élève authentique de Paul de Lagarde, Langbehn réclame une vie nouvelle d'où sortiront un esprit nouveau, un art nouveau, une politique nouvelle. En disciple authentique de Carlyle, il se vouait au culte des héros. Par quelle anomalie surprenante, proposait-il, au lieu du culte de Bismarck, le culte d'un grand peintre hollandais? C'est qu'un sentiment vague restait en lui pour l'avertir que Bismarck, qui avait sans doute été puissant dans l'action, ne pouvait être un modèle d'humanité pour un peuple en qui l'on prétendait approfondir une culture intégrale, que le prussianisme et l'américanisme l'avaient empêché d'atteindre. L'étrange livre, le plus arrogant qu'on ait écrit à la gloire de l'Allemagne du Nord, est ainsi une profession de foi diffuse, lyrique et contradictoire où la génération allemande de 1890 trouvait exprimés son malaise, le sentiment de son imperfection et la morbide ambition qui la tourmentait dans son impuissance.

Un homme réussit à percer l'anonymat de Langbehn et il a longtemps gardé pour lui son secret; c'est l'ami le plus éclairé de Nietzsche, le fidèle Franz Overbeck, professeur de théologie à Bâle (1). Un archéologue inconnu, enthousiaste de Nietzsche, du nom de Langbehn, s'était offert pour donner ses soins au philosophe frappé par la fatalité. Il fut obséquieux, insistant, impérieux. Il s'insinua jusque dans la maison de santé où reposait le grand infirme. Il prétendait imposer ses méthodes curatives propres, au mépris de la volonté des médecins et de la famille. Nietzsche, capable encore de converser avec un calme lucide sur des sujets de philosophie, était saisi de délire furieux devant l'indiscret personnage. Langbehn, à ce moment-là même, corrigeait les épreuves de *Rembrandt éducateur*. Quand le livre parut, anonyme, Overbeck, fin connaisseur et homme de goût, devina l'auteur, « très malin et habile, mais néanmoins raide comme une canne qui aurait appris à bien danser »; et il

(1) V. Carl-Albrecht Bernoulli, *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche*, t. II, p. 320.

désigna à ses amis Langbehn comme cet auteur. Sa conjecture resta sans vérification de longues années. L'avenir devait démontrer qu'il ne s'était pas trompé.

1. *Culture prussienne.*

Il y a quelque chose de creux dans la culture intellectuelle prussienne; son développement s'est fait plutôt du dehors au dedans que du dedans au dehors: elle n'est que l'extension de la culture berlinoise. Deux choses lui manquent par dessus tout : la vraie philosophie et l'esprit vraiment populaire, elle ne pense pas et elle ne sent pas. C'est ce qui la rend, à bien des égards, extérieure et superficielle. « J'avais dix-huit ans. et je ne savais pour ainsi dire rien; si j'étais tombé dans les mains de nos pédagogues actuels, ni mon corps, ni mon esprit n'y auraient résisté, » dit A. de Humboldt. Des mesures régulatrices peuvent bien régler la vie, mais non pas la créer; et il est des cas où elles peuvent l'étouffer. Bien des règlements prescrits par l'État pour l'enseignement secondaire en Prusse rappellent d'une façon inquiétante les deux édifices surmontés de coupoles qui se trouvent sur la place des Gens-d'armes à Berlin : à l'extérieur, ils sont classiques, fastueux, ils ont de nombreux corps de bâtiments et l'aspect prétentieux: l'intérieur ne sert à rien. Pour une fois, le caporalisme prussien s'est mêlé de ce qui n'était pas de son ressort. Ni l'art, ni la culture ne naissent au commandement; ils germent, croissent, s'épanouissent lentement dans l'âme du peuple. La culture ne doit pas être du genre « tailleurs pour civils et militaires ». Sans aller aussi loin que Bœrne qui écrivait dans ses *Lettres de Paris*, parisiennes vraiment plus qu'allemandes : « C'est un Prussien, donc c'est un fanfaron prétentieux », on ne peut cependant pas nier que, précisément dans le domaine intellectuel, la façon d'agir

cassante et provocante des Prussiens ne tourne souvent à la hâblerie. On en a la preuve, depuis Nicolaï jusqu'à Dubois-Reymond.

En ce qui concerne les procédés mis en œuvre dans l'éducation et les examens, Disraëli a comparé depuis longtemps la Prusse à la Chine. Ce qui manque à la culture allemande contemporaine, qui a été si fortement influencée par la politique intérieure et extérieure de la Prusse, c'est l'harmonie intime. Mars n'a jamais été l'ami des Muses. Mais peut-être un jour sera-t-il donné au peuple allemand de prouver sa reconnaissance à la Prusse, pour l'activité qu'elle a déployée dans l'œuvre d'unification du pays, en remplissant ce vide et comblant cette lacune avec les trésors de son âme. La Prusse a donné la coupe; que l'Allemagne donne le vin. Cela ne saurait être mauvais, au contraire, il y a tout avantage à ce qu'un peu de chaleur allemande pénètre la froideur prussienne. Il est bon d'avoir une tête froide, mais seulement lorsqu'en même temps on a le cœur chaud; autrement l'âme s'atrophie. Quand le bon sens bourgeois dépasse certaines limites, il devient trivial. L'esprit à la Nicolaï se justifie pleinement en politique ; mais dans le domaine intellectuel, il ne se justifie que dans une mesure très limitée. Le cœur allemand est idéaliste. Et à l'heure qu'il est, il est bon que cet idéalisme se manifeste par la prééminence de l'individualisme, c'est-à-dire de l'art. Dans sa vie politique, l'Allemagne ne peut se passer de l'épine dorsale prussienne; mais dans sa vie intellectuelle elle doit conserver le libre usage de ses membres. Il est donc nécessaire que la culture prussienne et allemande telle qu'elle est aujourd'hui devienne plus intime et plus profonde.

Rembrandt als Erzieher. (Rembrandt éducateur, p. 111.)

2. *Le militarisme prussien sera le salut intellectuel de l'Allemagne.*

Dans l'armée, la routine est non seulement permise, mais commandée.

Il est hors de doute que par l'armée cette routine s'est communiquée à la culture intellectuelle de la Prusse. Mais il faut aujourd'hui que cette culture se fonde dans celle de l'Allemagne. C'est à sa discipline que la Prusse doit sa grandeur politique et militaire. Mais les sous-officiers du monde intellectuel y ont eu trop souvent la parole. En voulant critiquer et corriger leurs supérieurs, ils se sont mêlés parfois de choses où leur incompétence était évidente. Puisse donc l'esprit « officier prussien », tel qu'il vivait en Kant, Herder, Humboldt, triompher de façon durable de cet esprit « sous-officier prussien » qui se développe à côté de lui, et qui s'est manifesté dans Wöllner, Nicolaï, Dubois-Reymond. La bigoterie d'un Wöllner et de ses successeurs, aussi bien que le rationalisme d'un Nicolaï et de ses successeurs, sont aussi superficiels et vulgaires l'un que l'autre. En face du pur sentiment, du mysticisme si l'on veut, sur lequel reposent toute religion et tout art vrais, ils se dressent en étrangers et en ennemis. Un horizon borné est toujours, pour celui qui en est encerclé, une sorte d'auréole à rebours. C'est pourquoi la Prusse devrait mettre en œuvre ce qu'elle a de vraiment noble, et le faire dominer dans la vie intellectuelle comme elle le fait déjà tout naturellement dans la vie militaire. C'est un devoir qui lui est imposé par sa haute mission allemande. Toute espèce d'organisation repose sur la subordination, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot. Il faut donc introduire et faire vivre l'esprit de subordination dans le domaine intellectuel aussi. Nicolaï doit être aux ordres de Gœthe. Pour une fois cet empiétement du

militarisme sur la vie civile aurait du bon. Il est certain que les partisans conscients ou inconscients de Nicolaï s'opposeront à une telle subordination, autant que les Allemands d'aujourd'hui se sont naguère opposés à leur subordination politique à la Prusse. Mais il est probable que, dans ce cas encore, leur résistance n'aura pas plus de succès que celle qu'ils ont montrée autrefois. L'histoire est plus puissante que les désirs de l'homme. Et s'il en vient un qui accomplisse une telle révolution dans les idées, on le haïra d'abord, puis on l'aimera certainement autant qu'on a haï et aimé Bismarck.

L'Allemand s'est militarisé ; qu'il se civilise maintenant, de gré ou de force. La civilisation repose sur la subordination des instincts et des idées inférieurs aux instincts et aux idées les plus élevés. La subordination est une qualité prussienne. Et c'est la culture ainsi comprise et non la culture berlinoise qui conviendrait aux Allemands. Puissent-ils savoir apprendre ! Et puissent-ils être modestes !

Ibid., p. 111-112.

3. *L'Allemagne et la Prusse.*

C'est la Prusse qui devra fournir son cadre au développement politique et intellectuel de l'Allemagne, quel que puisse être ce développement ; et, par conséquent, on est en droit de beaucoup exiger de cet État. Après 1870, l'essor intellectuel qu'on attendait et qu'on désirait en Allemagne, n'a pas eu lieu ; il y eut, au contraire, décadence de ce côté ; et ce fait peut s'expliquer en partie par la forte compression qu'une activité uniquement tendue vers l'extérieur exerce nécessairement sur la nature intime d'un homme ou d'un peuple. Le siècle de Périclès ne commence que cinquante ans après la

bataille de Marathon; et c'est ainsi que l'Allemagne devra, selon toute apparence, attendre que les cinquante années de veillée sous les armes qui lui furent prophétisées par Moltke soient écoulées, avant d'envisager un nouvel épanouissement de vie intellectuelle. Il s'agit, en l'attendant, de lui préparer le terrain. Nous sommes maintenant à l'époque du labour, on moissonnera plus tard. Mirabeau est l'ennemi le plus génial, et aussi le plus perspicace, que l'Allemagne ait jamais eu. Dans son grand ouvrage sur l'État prussien (1), il a dénoncé bien des défauts de cet organisme si excellent à d'autres égards, ainsi l'extension excessive de l'esprit bureaucratique et militariste dans la vie civile; d'autres observations recueillies dans son *Histoire secrète de la Cour de Berlin* pourraient presque être écrites en 1888. Les politiques contemporains, qu'ils siègent au banc ministériel ou au-dessous, devraient prendre en considération de tels avertissements. Les États vivent de ce qui a fait leur grandeur, mais ils peuvent en mourir, quand les éléments organiques de leur constitution ne s'adaptent plus à de nouvelles conditions d'existence. On a peu fait en Allemagne à cet égard, surtout dans le domaine intellectuel. La lutte contre le catholicisme et pour la culture, *le Kulturkampf*, n'a pas servi à la culture. Au contraire, l'issue de ce conflit lui a plutôt nui. Le bon sens pratique a fait la grandeur de l'Allemagne; qu'on prenne garde qu'il ne soit cause aussi de sa décadence. Ce jugement : « Elle est pourrie avant d'être mûre », que Mirabeau prononça sur la Prusse de Frédéric-Guillaume II, et qui fut confirmée bientôt après à Iéna, n'est plus exact de la Prusse d'aujourd'hui; mais il peut encore s'appliquer à la culture allemande et prussienne contemporaine.

(1) Il s'agit du livre intitulé *De la Monarchie prussienne sous Frédéric II*, 8 vol. et atlas. Paris, Londres, 1788.

« Discipline et art viennent trop tôt, si la nature de l'homme n'a pas encore atteint sa maturité », remarque un pédagogue du peuple allemand, demeuré jusqu'ici parfaitement inconnu, Hölderlin. Le moment est venu de faire une conversion sur le terrain intellectuel.

Jusqu'ici, Iéna a plus fait que Sedan pour le progrès moral des Allemands. Celui qui est capable d'apprendre retire plus d'enseignement de la mauvaise que de la bonne fortune. Puisse, dans ce domaine aussi, une guerre pour l'indépendance intellectuelle et morale nous rendre promptement la santé ! La Prusse ne pourra mieux s'y préparer qu'en se pénétrant toujours davantage de sensibilité et d'esprit allemands. On ne lui demande pas de déposer son bâton de caporal, mais de l'orner du laurier de la paix et de l'art. Ce ne serait pas la première fois qu'un bâton de bois mort fleurirait. La légende germanique aime à illustrer par ce symbole de grands et importants changements. Et ce ne sont pas les conditions historiques qui font défaut en ce moment pour de semblables transformations.

Ibid., p. 121.

4. *Le militarisme prussien et l'art.*

Un devoir tout spécial incombe à la Prusse en tant qu'État militaire placé à la tête des autres. Elle peut agir sur l'art allemand, non seulement d'une façon matérielle en quelque sorte, par ses actes, mais elle peut aussi exercer une influence spirituelle par ses tendances. L'État qui s'accroît parallèlement à l'extérieur et à l'intérieur suit une bonne politique et arrivera aux plus hautes destinées. Et cette politique — ainsi qu'un coup d'œil jeté sur l'histoire peut nous en convaincre — a toujours été celle de la Prusse. Il s'agit maintenant de la mettre en

pratique dans une plus large mesure. Frédéric II ressentait une antipathie prononcée pour l'art de Chodowiecki et Frédéric Guillaume III en avait une aussi forte pour Weber, sans parler de l'indifférence de l'un envers Lessing et de l'autre à l'égard de Gœthe. La politique et l'art de notre pays ont suivi parfois des voies absolument divergentes. Aujourd'hui, elles peuvent marcher de pair. La Prusse, au commencement du XIXe siècle, admit le principe qu'il lui fallait, pour réparer ses défaites, augmenter les forces scientifiques du peuple. L'Allemagne devrait poser en principe, à la fin de ce même siècle, qu'il lui faut justifier ses victoires militaires en augmentant les forces artistiques du peuple.

Ce compte est encore ouvert. Il manque, malgré tout, au génie de Bismarck, la grâce d'une vie intellectuelle plus raffinée. La rude époque dans laquelle et pour laquelle il était né ne permit pas qu'il subît de telles influences. Il ne porte que l'épée; le brin de myrte lui a été refusé. Dans l'État et dans le peuple prusso-allemand de l'avenir, l'esprit de Bismarck devrait s'allier à celui de Schiller et de Gœthe. Le premier peut tonifier l'esprit hamlétien qu'on retrouve chez les Allemands, et le second peut affiner l'esprit de Luther qui revit aussi en eux. L'État prussien est essentiellement un État militaire. La distance qui le sépare d'un État artiste n'est pas aussi grande qu'elle le paraît au premier abord. Ce que Schiller a dit du soldat : « Il ne compte que sur lui-même » peut se dire également de l'artiste. Il leur faut à tous deux un grand courage moral pour y aller de toute leur personnalité. Et tous deux doivent se soumettre à une discipline morale. Le premier doit obéir aux ordres de son chef militaire, l'autre à ceux de l'âme du peuple. Les Grecs comme les Allemands se sont illustrés dans la guerre avant que de s'illustrer dans l'art. Eux aussi ont affranchi leur patrie politique avant d'affranchir l'art.

« Ne compter que sur soi-même, » voilà le mot d'ordre du guerrier et de l'artiste. L'un réalise ce mot au dehors, l'autre au dedans, mais tous deux suivent au fond la même voie. L'indépendance artistique des Allemands est, au point de vue purement logique, une exigence et une continuation nécessaire de leur indépendance guerrière.

Ici, comme partout, un degré plus avancé de développement n'exclut pas celui qui le précède, mais il le limite. Le myrte n'émousse pas l'épée; il l'orne. L'Allemagne accomplira jusqu'au bout la mission guerrière que lui ont imposée l'histoire et les circonstances, mais il faudra en même temps qu'elle mette aussi au service de l'art ses forces intellectuelles.

« Que chacun puisse chercher son salut à sa façon » est un principe vraiment prussien. Mais c'est en même temps un principe bien allemand, car il résume en une courte formule le trait fondamental du caractère allemand : l'individualisme. Le roi de France rêvait la « poule au pot » pour ses sujets, le roi allemand avait pour les siens des aspirations plus hautes. Le pot-au-feu est bien différent du salut éternel. Le Français, bon vivant, est bien différent de l'Allemand scrupuleux. Les idéals des deux peuples s'éclairent mutuellement. L'esprit prussien est un peu le frère de l'esprit de l'homme en général ou même si l'on veut de l'esprit de l'univers. Car, on l'a dit, ce qui caractérise l'homme, c'est de marcher la tête haute. Le règlement de l'armée prussienne a enseigné aux Allemands à porter la tête haute, au physique comme au moral; la politique prussienne lui a rendu le droit de garder le front haut en face des autres nations. La mission de la Prusse a eu dès le début ce caractère à la fois viril et humain. Dans bien des circonstances déjà, ce pays a eu l'occasion de transposer l'esprit subalterne de son règlement militaire en actions héroïques. Puisse également

revenir le temps où l'Allemagne élèvera les tendances trop subalternes de sa vie intellectuelle à la hauteur des actions vivantes et créatrices. En 1870, les Français furent surpris de voir que le peuple des penseurs s'était transformé en un peuple de guerriers. Espérons que l'heure va sonner où ils s'étonneront de voir que le peuple des savants s'est transformé en un peuple d'artistes. Et puisse chaque Allemand travailler pour sa part à accélérer cette transformation des forces nationales.

Il est incontestable que, dans le mariage entre la Prusse et l'Allemagne, le rôle de l'homme incombe à la Prusse. Mais il est presque aussi certain que les dons intellectuels proviennent le plus souvent de la mère. Ainsi donc, dans l'intérêt des fruits spirituels de cette union, c'est le caractère allemand qui doit l'emporter. La guerre est virile, et l'art est féminin. Tous deux doivent concourir également à la gloire de l'Allemagne; mais chacun a le droit de choisir le chemin qui lui convient. Unité du but et diversité des moyens, c'est là le vrai esprit allemand.

Ibid., p. 201.

5. *L'esprit allemand et l'esprit grec.*

Il est vrai qu'une certaine décadence morale a presque toujours suivi ou précédé les époques où l'art florissait. Mais pourquoi ne serait-il pas réservé à l'Allemagne d'offrir au monde, pour la première fois, le spectacle d'un fort pouvoir politique recouvrant de sa rude enveloppe le fruit précieux d'une haute culture intellectuelle? L'histoire n'a pas encore dit son dernier mot à ce sujet. Pour rendre justice à l'Allemand, il faut le mesurer à sa propre mesure, et au cas où on le comparerait encore avec d'autres, garder toujours bien nettement présente à l'esprit la différence qui existe entre sa nature et celle

des étrangers. Cela est surtout nécessaire à l'égard de la culture grecque, qui dans son essence a tant d'affinités avec la culture allemande. Celle-ci lui doit tant, qu'elle s'est laissé influencer par elle avec un peu d'excès dans quelques-uns de ses représentants les plus distingués : Winckelmann, Carsten, Gœthe, Hölderlin. Il y a toujours un peu d'inquiétude au fond du caractère allemand ; et si l'on veut, malgré tout, lui imposer d'une manière factice le calme il en résulte un manque de sincérité, ou du moins, quelque chose de guindé.

Ce quelque chose est parfaitement visible dans les œuvres grécisantes des écrivains que je viens de citer, si excellentes qu'elles soient par ailleurs. Dans la nature allemande, et justement quand elle se dévoile avec le plus de franchise, il y a aussi une certaine rigueur inexorable. L'Allemand est sincère et cruel un peu comme les enfants. « Cette race est sans pitié. » La peinture d'Holbein a souvent quelque chose de blessant : il rend les choses comme il les voit. Sous le souffle impitoyable de cet art ou d'un art semblable, les formes classiques de l'art grec ou grécisant s'effacent. Mais un trait commun unit cependant le vrai artiste allemand et le vrai artiste grec : tous deux ont gardé le trésor précieux du naturel. Il s'exprime chez les uns avec une douceur enfantine, chez les autres avec une dureté virile. Le caractère grec est au caractère allemand ce que le ciseau du sculpteur est à la corde vibrante du violon ; ce que le profil droit et fin du visage grec est au profil osseux et aquilin de l'Allemand ; ce que l'athlète nu est au chevalier harnaché de fer. Avec le temps, les traits de l'homme, et ceux de l'humanité de même, perdent peu à peu leur indécision. La tendre inquiétude mène à la sensibilité artistique, et la dureté virile à l'action guerrière des Allemands. L'épée et l'archet sont mariés déjà dans leurs vieilles épopées. Le christianisme lui-même n'a pas réussi à faire perdre

aux Allemands ce caractère inné. Leur patron est encore aujourd'hui l'archange Michel au glaive flamboyant, le gardien du trône de Dieu, une figure qui réunit en elle l'esprit de combat et l'esprit d'idéalisme, ou si l'on veut la guerre et l'art.

Les Grecs avaient une culture de marbre; les Allemands devraient en avoir une de granit. Le granit est une pierre du Nord, une pierre allemande. Dans la vieille terre purement germanique, en Scandinavie, il se dresse en grandes masses rocheuses, et il est dispersé en blocs erratiques sur toute la plaine de la Basse-Allemagne. C'est une pierre très ordinaire, mais sa force de résistance dépasse celle de presque toutes les autres. On peut tout aussi bien l'employer pour paver les routes que pour en faire des édifices et des monuments impérissables. C'est une pierre populaire, mais en même temps, lorsqu'elle est taillée, une pierre très aristocratique. On peut comparer les masses innombrables des soldat des armées allemandes aux pavés de granit des grandes villes de leur pays. Ils sont fortement liés entre eux et forment un tout impénétrable. Les statues de bronze qui, du milieu de ces pavés, s'élèvent sur leur socle de granit, ressemblent au vrai art allemand, qui a pour base des éléments populaires polis par la culture, et promus ainsi à la dignité aristocratique. Stein et Scharnhorst, Bismarck et Moltke sont les puissants blocs erratiques qui servent de fondement politique à l'Empire allemand moderne. Sur ce fondement doit maintenant s'élever le piédestal populaire et artistique de granit taillé. Et il est peut-être réservé à une époque de brillante culture allemande à venir d'y dresser des statues nouvelles, d'une idéale beauté.

Ibid., p. 213.

7. *Berlin et l'Amérique du Nord.*

« Quelle que soit l'utilité du rationalisme dans d'autres domaines, il est la mort de l'art, » dit Cornélius. De tout temps, Berlin a été un des sièges du rationalisme. Un trait négatif, un certain vide intellectuel malgré une très grande activité extérieure, voilà ce qui domine dans le caractère du Berlinois. Récemment encore, Bismarck appelait Berlin « un désert de briques et de journaux ». On sait que les déserts sont chauds et secs; l'atmosphère intellectuelle de Berlin n'est pas autre. Le souffle qui seul fertilise et féconde manque ici. C'est le séjour d'une culture qui se borne à enregistrer, et qui est presque l'adversaire de la culture créatrice. Jusqu'à l'époque la plus récente, des artistes vraiment créateurs comme Menzel ont réussi non pas grâce à Berlin, mais par un antagonisme direct avec Berlin. Ce n'est pas Berlin qui les a faits grands; ce sont eux qui ont fait la grandeur de Berlin. La capitale de l'Empire s'est accrue pendant ce siècle aussi vite que les villes mêmes de l'Amérique du Nord. Et lorsqu'on observe moins la physionomie extérieure que la physionomie intérieure de la ville, c'est-à-dire le degré moyen de l'intelligence de ses habitants, la ressemblance est presque plus grande encore. Les membres d'une même race sont toujours unis par une communauté de sentiments qui est toujours une communauté d'intérêts. La politique se rencontre ici avec les voies les plus secrètes de la nature. Frédéric II lui-même a dû s'en rendre compte, bien qu'en renversant peut-être l'ordre du raisonnement, lorsqu'il se rallia, sitôt née, à la jeune République de l'autre côté de l'Océan. L'Amérique du Nord est une émigration de la Basse-Allemagne vers l'Ouest, la Prusse en est une vers l'Est; la première a eu

lieu paisiblement, la seconde s'est faite par la guerre; mais aucune des deux ne renie la patrie commune. Un infatigable esprit d'affaires caractérise l'habitant des rives de la Sprée comme celui des rives de l'Hudson. Mais il est certain que cette activité inquiète a été des deux côtés un obstacle à l'épanouissement d'une vie intellectuelle autonome. Les universités et les musées qu'on fonde et qu'on entretient ici comme là-bas avec un grand zèle, n'atteignent cependant pas le but voulu. Le parallélisme de ce développement se remarque jusque dans des détails extérieurs : le Capitole et la culture de Washington ne sont qu'une édition un peu plus grande et un peu plus fruste des églises de la place des Gens-d'armes, et de la culture de Berlin. Des deux côtés on voit que les produits les plus divers de la culture sont recherchés avec une ardeur fiévreuse; mais des deux côtés également on remarque le manque d'un développement calme, lent, spontané. C'est un hâtif grappillage de la culture. L'esprit pratique des Bas-Allemands les emporte au delà du but. Là-bas des principes de commerçants, ici des principes d'hommes d'État, sont appliqués à tort et à travers à la vie de l'esprit. Des fabriques, des circonscriptions administratives peuvent bien être organisés du dehors. Mais l'art et les œuvres de l'esprit ne peuvent l'être que du dedans. Il serait temps d'appliquer ici comme ailleurs le *suum cuique*. On obtient beaucoup avec de l'argent et des fonctionnaires; on n'obtient pas tout.

Berlin est encore nord-américain en ceci que sa population comporte toujours une notable proportion d'immigrés. Plus il se trouvera parmi ces immigrés de partisans de l'idéalisme et de la force intellectuelle spontanément créatrice, mieux cela vaudra pour Berlin et pour l'Allemagne. Berlin n'en changera pas pour cela de caractère, mais s'en trouvera ennobli. Espérons que cette

ville ne repoussera pas une seconde fois un Lessing, un Winckelmann, un Carsten, un Semper, si ces hommes reparaissaient sous la figure nouvelle que leur ferait l'atmosphère d'aujourd'hui.

L'Amérique du Nord produit d'innombrables ingénieurs civils, et Berlin d'innombrables architectes patentés. Mais ce sont des architectes et des ingénieurs « mécaniques »; on attend encore des hommes également bien doués au point de vue mécanique et intellectuel, et qui par là, sans égaler Vinci, Swedenborg, Semper, seraient du moins de leur espèce. L'hyperculture de ce côté-ci de l'océan, et l'inculture de l'autre côté, usent des mêmes moyens, et malheureusement obtiennent le même résultat. En ce qui concerne les créations spontanées de l'esprit, ce résultat est resté nul des deux côtes. On ne réussira que si l'on a des personnalités capables de créer. de construire, d'organiser; et cela, non pas au sens administratif et gouvernemental, mais au sens intellectuel et artistique. Nous possédons les premières, mais non les secondes.

Ibid., p. 112.

8. *Libéralisme et slavisme.*

Au point de vue purement politique, le Bas-Allemand est toujours conservateur; mais il ne l'est pas au sens étroit que ce mot a pris de temps à autre à l'est de l'Elbe. Il est conservateur sur une base plus large, plus populaire, plus naturelle. Dans son histoire intérieure, la Prusse a fait l'expérience des inconvénients comme des avantages qui sont le lot d'une colonie allemande établie sur un sol en partie étranger. Il est hors de doute qu'il y a en Prusse un élément non germanique, slave. juif ou français. On peut même dire que l'opposition qui

existe entre les hobereaux (*Junker*) et les progressistes, et qui remplit toute l'existence politique de ses provinces situées à l'est de l'Elbe est peut-être plus une opposition de race que de convictions. La puissance du sang s'étend fort loin. Elle triomphe des siècles, des États, des partis et même de la langue ; elle est plus forte que tout.

La petite noblesse prussienne, en majeure partie d'origine germanique, qui, à une date plus ou moins reculée, est venue s'établir dans le pays, se dresse hostile et souvent irréconciliable en face de la petite bourgeoisie prussienne, plus ou moins anciennement établie, mais dont la majeure partie est d'origine étrangère, slave ou autre. « Jusqu'à mon dernier souffle, je combattrai le parti progressiste, » déclarait encore Bismarck en 1887. Seule la voix du sang peut s'exprimer ainsi. Le même Bismarck a parlé un jour du « nihilisme » du parti progressiste ; on a souri de ce mot, on ne l'a pas assez compris. Cette maladie héréditaire, slave ou orientale, n'a pas, à vrai dire, sévi avec trop de force en Prusse, parce qu'elle y a été maîtrisée par l'influence allemande, et réduite au négativisme ; mais il n'est pas possible de la nier complètement. En Prusse, ces deux courants nationaux se distinguent radicalement, même à première vue : on ne saurait imaginer de contraste plus frappant que celui qui existe entre l'officier de la garde prussienne, grand, maigre et blond, — de Moltke par exemple —, et le Berlinois de la classe moyenne, ou tel progressiste influent, qui est trapu, vif et brun. On a des preuves historiques qui montrent à quel point le sentiment de cette opposition entre les races a été autrefois vivant dans le peuple même : encore jusqu'au début du XIXe siècle, dans la ville de Lünebourg, à proximité de laquelle il y a des enclaves peuplées de Slaves, personne n'acquérait le droit de cité s'il ne pouvait prouver, sous la foi du serment, que ni lui ni ses ancêtres n'étaient des « Wendes ». On exigeait le même serment,

au xvie siècle, à Kamenz, dans la ville natale de Lessing, ainsi que dans d'autres villes allemandes entourées de pays slaves.

Une semblable démarcation est impossible dans les temps modernes ; en revanche, l'exigence d'autant plus rigoureuse de la qualité d'Allemand en matière morale, intellectuelle et politique, ne saurait avoir que d'heureux effets. Demander des preuves, non pas tant de la pureté du sang germanique que de l'intégrité du caractère allemand, ne serait déjà pas une si mauvaise idée. Le parti progressiste, surtout dans les trente dernières années, aurait grand'peine à fournir cette preuve. Il a dans les veines trop de sang politique transelbique. Il s'est laissé conduire, plus qu'il n'aurait dû, par la rancune de l'opprimé, tandis que ses adversaires montraient, il faut bien l'avouer, un peu trop l'orgueil de l'oppresseur. Ces deux choses sont naturelles dans des colonies habitées à l'origine par des étrangers. L'huile et le vinaigre se mélangent, mais ne se marient pas. Le vrai Allemand de cœur sera, dans ce combat, le plus souvent aux côtés de ses frères par le sang, les hobereaux ; — *first my country*, disent les Anglais. Mais il serait néanmoins à souhaiter que ces parents prussiens montrassent un peu plus du vrai caractère allemand.

Bismarck l'avait, lui, ce caractère. Ses ancêtres viennent, comme il l'a souvent répété, de la rive gauche de l'Elbe. Cette origine le distingue, au point de vue ethnographique et politique, des hobereaux comme des progressistes. Maintenant encore on trouve, entre Stendal et Tangermünde, dans le bas peuple, une race de solides gaillards aux yeux bleus et brillants, à l'expression tout à la fois hardie et prudente : le vieil esprit saxon vit en eux.

On doit voir en Bismarck un spécimen aristocratisé de ce type. « Il faut germaniser la Prusse », exigeait-il à bon

droit, parlant ainsi d'un point de vue allemand. Ce mot d'ordre signifiait clairement que ce but n'a pas été atteint jusqu'à présent. Les vieux conservateurs prussiens perpétuent un peu trop, dans la vie politique, la race prosaïque et bornée que Nicolaï représente dans la vie intellectuelle. De même que la culture berlinoise devrait redevenir allemande, de même un changement analogue devrait s'opérer dans le domaine politique.

Les anciens conservateurs prussiens se sont déjà métamorphosés avec le temps en conservateurs allemands ; ils devraient maintenant se métamorphoser en conservateurs bas-allemands, si ce n'est de nom, du moins en fait.

Ibid., p. 129.

9. *Caractère de la Monarchie prussienne.*

Un lien très fort unit l'art à la politique : c'est l'élément personnel. Une armée de même qu'un vaisseau, et un ministère, de même qu'une œuvre d'art, ne peuvent être dirigés que par un seul homme. L'élément artistique dans le caractère du général comme de l'homme d'État, qui sont tous deux étroitement unis dans la personne du « roi », repose précisément sur cette union. Leurs œuvres à tous deux sont personnelles. La vocation monarchique du peuple allemand est déjà imprimée dans le mot *Volkfolk*. Ce mot signifie à l'origine, « suite, escorte » ; or, pour qu'il y ait une suite, il faut nécessairement un chef. Dans la partie la plus conservatrice de l'Allemagne, en Basse-Allemagne, ce sens originel s'est encore conservé en partie. Grabbe, inspiré par ses propres souvenirs de Westphalie, met ces paroles dans la bouche de sa Thusnelda, appelant ses domestiques : « A table, les peuples ! » *Fürst* (prince) signifie littéra-

lement le premier, et le premier dans les rangs des combattants. C'est pourquoi l'on a pu dire très justement que les officiers prussiens sont les camarades du roi. Le roi héréditaire est un homme vivant et non pas un numéro possédant une valeur plus ou moins grande, comme le président élu d'une république. Et lorsque ce roi appartient en outre à une grande race de monarques, il peut se glorifier à bon droit, non seulement d'avoir par sa naissance l'air d'être quelque chose de plus que les autres hommes, mais d'être effectivement plus qu'eux. Car, d'après des lois purement biologiques, les forces des ancêtres s'additionnent et forment un total dans leurs descendants, aussi longtemps que des faiblesses individuelles ou la dégénérescence ne se font pas sentir. Et si enfin l'on considère Dieu comme le principe qui gouverne le monde et qui, par suite, est cause de toute force et de toute accumulation de forces en un seul être, on admettra que le roi soit roi « par la grâce de Dieu ». « La grande force vient de Dieu, la moindre force vient du diable », disait Hebbel. C'est pourquoi un vrai roi, de même qu'un vrai homme, est toujours ce qu'il est par la grâce de Dieu. Et il l'est d'autant plus que lui et sa race ont accompli un plus grand nombre d'actions mémorables, d'autant plus qu'il est davantage lui-même un souverain, au vrai sens du mot. Et plus le peuple est royal, plus le roi peut y être populaire. Le Bas-Allemand, en particulier, tout paysan qu'il est, a dans toute sa personne quelque chose de royal...

Le vrai paysan est dans sa ferme comme un roi. Et le vrai roi doit vivre à sa cour comme un paysan, c'est-à-dire comme un aristocrate de naissance, comme le premier entre beaucoup, comme le souverain patriarcal, qui règne sans contrôle sur les siens. Ces deux types d'hommes sont inséparables; chacun d'eux a sa cour. Celle de l'un est immobile et occupe une certaine étendue

de terre, celle de l'autre est mobile, elle est formée par des hommes. Toutes deux représentent un centre, avec un cercle qui l'entoure.

Ibid., p. 125.

10. *Le Clair-obscur de la Basse-Allemagne.*

Le contraste qui existe entre les Bas-Allemands aristocrates et démocrates s'est vérifié non seulement dans la vie extérieure, mais encore dans la vie intime du peuple. Dans l'Amérique du Nord, où l'esprit collectif de la race bas-allemande s'exprime avec le plus de force, c'est *a dark horse*, c'est-à-dire un homme tout à fait inconnu, un simple numéro tiré de la foule qui, dans les élections présidentielles, remporte généralement la victoire. Au contraire, dans le Nord scandinave, où les esprits aristocratiques de la race germanique, où les Hamlet et les Swedenborg sont chez eux, le *cheval blanc* des poèmes d'Ibsen — *huide hesten* — cette apparition solitaire, décisive pour la vie intérieure, souvent même fatale, joue dans la légende populaire un rôle considérable.

Le mouvement démocratique de l'école contemporaine a commencé au siècle dernier avec la guerre de l'Indépendance américaine, et il a ensuite fait tomber son ombre sur l'Allemagne. Qui sait si l'inverse ne se produira pas, et si un peu de la blancheur aristocratique de l'Allemagne ne tombera pas sur l'Amérique? Il y a et il y avait autrefois des politiciens expérimentés de l'autre côté de l'Océan qui tenaient cela pour possible. En tout cas, il ne faut pas que le « cheval noir », l'esprit démocratique, devienne un facteur prépondérant de la vie nationale en Allemagne. En Allemagne, dans le domaine politique comme dans le domaine intellectuel, c'est le

cheval blanc, la personnalité aristocratique, qui tient le haut rang. Entre les deux manières de voir, il y a plus qu'un océan.

Noir et blanc sont aussi les couleurs de l'État qui, le premier, a procuré à l'esprit de l'Allemagne du Nord et de la Basse-Allemagne la place qui lui revient dans le monde; cet État est la Prusse. C'est ainsi que la plus vieille tradition populaire se retrouve dans un emblème politique tout à fait moderne. La Basse-Allemagne est non seulement le lien politique, mais encore le lien spirituel entre la Prusse et l'Allemagne. Noir et blanc, clair et obscur, sont des couleurs nobles, froides et tranchantes, et, par expérience, les couleurs de la Basse-Allemagne. Sa politique est claire chez Bismarck; son art est sombre chez Beethoven. Mais sa politique elle-même est sombre chez Richard III, et son art est clair dans Shakespeare. Il importe beaucoup qu'un peuple ait toujours en vue la racine profonde et centrale de ses forces, le point où se rencontrent tous ses intérêts primordiaux.

La clarté est un des éléments de la politique; les ombres et les nuances sont du domaine de l'art. Que l'une ou les autres dominent dans la vie d'un individu, d'un peuple ou d'une époque, et leur œuvre sera différente. A cet égard, les Germains du Nord-Ouest paraissent avoir été particulièrement bien doués. L'ethnographie la plus récente en vient de plus en plus à chercher l'origine la plus lointaine de la race arienne non plus sur les bords de l'Indus, mais sur ceux de la mer du Nord. Et là où se trouve le germe physique, là se trouve aussi la floraison spirituelle de la race faite pour dominer le monde. Ces faits sont attestés aussi bien par des raisons préhistoriques que par des raisons historiques, par le passé le plus obscur comme par le présent le plus lumineux.

La nature clair-obscur du Bas-Allemand se révèle

dans ses pensées et dans ses sentiments les plus profonds, aussi bien que dans ses habitudes les plus superficielles. Il est dur et délicat; il boit *stout and ale*. Son âme se nuance, s'ombre, se tempère. Et il est le même dans ses devoirs, ses inclinations, ses actes politiques. Tantôt il contient, tantôt il pousse en avant; bref, il s'adapte. Il est élastique. Il a toujours deux fers sur le feu. Et c'est la meilleure politique, car c'est une politique rythmée.

Ibid., p. 281.

11. *L'Allemagne du Nord.*

Le Bas-Allemand est avant tout paysan, et la Prusse est, au fond, comme tous les vrais États militaires, un État agricole. C'est une colonie allemande sur territoire slave. La colonisation administrative est presque terminée, mais, au point de vue intellectuel, elle est encore bien loin de l'être. La Prusse ne fera que rester fidèle à sa mission première si elle continue, sur un autre terrain, l'œuvre commencée antérieurement. En vrais vieux Souabes, les Hohenzollern ont eu en mains l'étendard de l'Empire bien avant qu'on s'en doutât ou qu'on y prît garde. Ils l'ont planté sur le terrain de la Basse-Allemagne, et tout d'abord dans la Vieille-Marche. Ceci est déjà une œuvre de colonisation, bien qu'encore à l'intérieur du peuple allemand et sur territoire allemand. Plus tard, ils s'avancèrent lentement sur le territoire slave, lithuanien, etc. Ils défendirent la Marche et la moëlle (*die Mark und das Mark*) de l'Empire, et c'est ainsi qu'ils devinrent les gardiens de son honneur. C'est de l'Allemagne, et presque exclusivement de l'Allemagne du Nord-Ouest que, depuis longtemps déjà, la Prusse tire ses forces créatrices pour l'Etat et pour la guerre, aussi bien que ses forces éducatrices pour les arts et les

sciences. Le vieux prince d'Anhalt-Dessau, Ferdinand de Brunswick, Bernstorf, Scharnhorst, Stein, Hardenberg, Niebuhr, Bülow, Moltke, et tant d'autres, n'ont pas grandi sur le sol prussien, mais y ont été importés. L'histoire sait ce qu'ils ont accompli. Kant est d'origine écossaise, et Herder, à en juger par son nom, d'origine hollandaise ; le grand-père de Schopenhauer a émigré de Hollande à Dantzig. Ces trois hommes sont ainsi de ces émigrés bas-allemands qui, par mer, s'en vinrent directement en Prusse. Ce sont des esprits colonisateurs. Ils ont servi la vocation de la Prusse en tant que colonie allemande par excellence ; leur œuvre a été constructive, dans la guerre comme dans la paix. C'étaient, en grand, des natures de paysans sensés et prompts à se battre. *Colonus* signifie paysan ; ce n'est qu'avec une nature de paysan qu'on peut coloniser. Cela se voit dans l'antiquité comme dans les temps modernes. Les vieux Germains, au centre comme au nord de l'Europe, étaient, au point de vue politique, un peuple sociable, dont les mœurs étaient celles de vrais paysans. On trouve encore de tels Allemands dans l'Afrique du Sud. Lorsque Bismarck causa avec le Président de la République des Boërs dans le dialecte qui leur était commun à tous deux, le *platt-deutsch*, ils reconnurent entre eux non seulement la parenté de l'esprit, mais celle du sang. Bien que les circonstances extérieures imposent une mesure toute différente pour juger ces deux États, il n'en reste pas moins que Boërs et Prussiens, ces deux rameaux d'un même tronc, sont frères en politique, frères égaux entre eux dans les mœurs. On ne conclut d'alliance durable qu'avec ses semblables, et la Prusse devrait s'allier encore plus étroitement avec cet esprit de paysans et de Boërs. Elle devrait, autant que possible, leur emprunter des forces intellectuelles créatrices.

Autrefois, dans le domaine intellectuel, la noblesse

allemande était souvent assez insensée pour dédaigner le paysan allemand, et pour ne négliger aucune occasion de l'opprimer ou même de le persécuter. Une manière de voir plus perspicace, et plus réfléchie, permet aujourd'hui à la noblesse allemande de considérer le paysan allemand comme son allié naturel. Espérons que cette manière de voir se répandra de jour en jour davantage.

Ibid., p. 124.

12. *Le paysan et le roi.*

Le principe fondamental de toute vie organique, la cellule avec son noyau, se retrouve dans le domaine social, lequel offre à son tour bien des points de ressemblance avec le système cosmique. Le paysan, dont l'existence repose sur son domaine. et qui peut nommer sienne une parcelle de la surface de la terre, entre par là en rapport direct avec le centre de la terre, puis avec le centre de l'univers et avec le maître du monde. Il est tout près de Dieu et de la nature. Un paysan doit être pieux. Un citadin impie est, à la rigueur, supportable; mais un paysan impie est un être odieux. D'autre part, le soleil et la lune ont aussi une cour, comme le roi et le paysan ont la leur. Dans la structure organique de l'univers, on constate des relations entre les choses les plus éloignées. C'est justement en cela que consiste son harmonie. De même que « le chœur des étoiles gravite autour du soleil ». et de même que celui-ci gravite à son tour autour d'un centre cosmique, encore inconnu, autour d'un soleil des soleils, de même le peuple doit, pour obéir à une loi naturelle, être soumis à son roi et celui-ci au roi des rois. Le principe aristocratique et individualiste de la hiérarchie pénètre tout ce qui est. L'opposition pure et simple de la noblesse et de la bourgeoisie est la repré-

sentation la plus brutale et la plus primitive qu'on puisse se faire de l'aristocratisme. Les paysans, les bourgeois aisés, les nobles, représentent tous ensemble le principe aristocratique, lorsqu'ils sont groupés d'après leur rang hiérarchique pour former les facteurs constitutifs de l'État. Qui dit noblesse, dit hiérarchie. Au fond, la vie ne nous montre pas des différences quantitatives, mais des différences qualitatives. Elles vont de l'hysope, qui croît le long des murailles, jusqu'au cèdre du Liban, du paysan jusqu'au roi, et du roi jusqu'à Dieu. L'univers est gouverné par un esprit! C'est pourquoi la vie politique ne peut se développer normalement que si elle suit une marche parallèle à la vie humaine d'un côté, et de l'autre à la vie cosmique. Elle assigne à l'homme sa place dans le monde, et c'est pourquoi elle occupe le milieu entre ces deux puissances. Elle a le droit et le devoir de conserver cette manière de voir; c'est, avant tout, au point de vue allemand, une manière de voir nationale. La tendance des Allemands à harmoniser et nuancer est, au fond, une tendance essentiellement musicale, proche parente de leur talent musical proprement dit. Ici encore, ce qui semble le plus intime touche à ce qui semble le plus extérieur : la musique se rencontre avec la politique. Quand on envisage l'univers de plus haut, on ne distingue plus ni intérieur, ni extérieur; on ne connaît que ce qui est au centre : la vie.

Ibid., p. 126.

13. *Bismarck.*

Une loi mystérieuse veut que ce qui est éternel ne se révèle que sous une forme éphémère; ce qui dans la vie humaine a une valeur vraiment durable ne peut être accompli que par des êtres périssables. Plus l'œuvre porte à l'origine l'empreinte d'une forte personnalité, et

plus son effet est durable. Deux puissances qui gouvernent le monde, le Césarisme (1) et le Christianisme ont au front le nom de leur fondateur, et cela à juste titre. Car en elles une personne s'est objectivée, un être mortel a conquis l'éternité. Il en est de même du Luthérianisme et du Bismarckisme. La valeur durable de la politique allemande moderne vient de ce qu'elle n'est pas le produit de quelque théorie, mais l'œuvre d'une puissante personnalité, qui a eu précisément les traits essentiels du caractère allemand. Et les fautes qu'on pourrait reprocher à cette politique n'ont été commises au fond — si l'on fait abstraction de l'imperfection humaine — que parce que Bismarck ne trouva pas d'adversaires à peu près dignes de lui. L'esprit hollandais transporté dans la vie politique pourra peut-être remédier en partie à ces défauts ; il peut servir à développer plus fortement l'élément personnel dans la vie civique de l'Allemand. Il battra en brèche la routine qui, ces temps derniers, s'est remise à nous régir de plus belle. La bourgeoisie allemande ne s'est pas montrée. à l'égard de Bismarck se retirant du pouvoir, autre qu'elle n'avait été lorsqu'il y est monté : elle a été orgueilleuse et bornée. Les hommes de parti, qui sont moins que des hommes, qui ne sont pas même des hommes, furent heureux du départ du grand chancelier, un peu comme des écoliers sont heureux du départ d'un maître sévère. Et cependant, ils avaient si grand besoin d'un tel maître ! Il est peu édifiant de voir des gens qui croient s'acquitter de leur dette envers le créateur de l'Empire allemand en signant quelque adresse, ou en donnant quelques sous pour l'érection de son monument ; ils pensent de cette manière avoir la conscience tranquille ; ils sont les esclaves de la phraséologie. On pourrait leur dire les paroles de

(1) *Kaisertum : Kaiser,* = Caesar.

Gœthe à ses admirateurs, lorsqu'ils lui érigèrent un monument de son vivant :

« C'est bon pour qui ne saurait pas ce que signifie votre admiration. C'est à vous, non à lui, que vous érigez des monuments. »

Bismarck, comme Luther, a ses défauts. Mais, comme Luther, il a donné au monde le spectacle grandiose d'un homme qui sait combattre pour la vérité, à n'importe quel prix. Tous deux furent des hommes de caractère. Ils ne servirent pas un parti, mais la Patrie. Ils ont gardé toujours leur liberté d'action: ils ne se sont pas *spécialisés.* Le manque de maturité, dans les jugements que les Allemands contemporains portent sur la politique, se montre surtout en ce qu'ils ne distinguent pas Bismarck d'un ministre ordinaire. Ce dernier, qui n'est qu'une roue dans la machine de l'Etat, n'est plus rien et n'a plus rien à dire quand on le retire de cette machine. Il en va tout autrement quand il s'agit d'un être organique, d'un homme, d'un Bismarck. Sa parole garde toute sa valeur, qu'il remplisse ou non une fonction dans l'Etat. Les Prussiens n'en jugent pas ainsi et, là encore, ils se montrent sous un jour défavorable. Ils ne veulent pas obéir à un ordre, quand ils ne voient pas un galon de sous-officier. Et le bon bourgeois allemand, poussé par sa secrète adversion pour le génie, agit de même. Ce n'est pas d'hier qu'on a fait cette expérience. Cela m'ennuie d'entendre nommer Aristide « le Juste », disait le bourgeois d'Athènes. Lorsque le prince de Bismarck quitta le pouvoir, un journal allemand lui souhaita, grâce à une faute d'impression volontaire ou non, un *odium cum dignitate.* C'est à peu près ce qui est arrivé. Les Allemands devraient rougir de honte lorsque l'image du plus grand homme qu'ils aient eu depuis trois cents ans jette sur eux un regard interrogateur et plein de reproches. Puisse du moins ce héros

des héros savoir qu'il y a une minorité d'Allemands qui lui sont fidèles à la vie et à la mort, que cette minorité se trouve parmi les jeunes, et que tout naturellement l'avenir lui appartient. Elle vivra et agira dans son esprit. Et elle sait pourquoi : C'est qu'en Bismarck l'Allemagne elle-même s'est incarnée.

Ibid. p. 156.

14. *Affinités du paysan et de l'artiste* (1).

Luther et Moltke ont de vraies têtes de paysans allemands: la lumière spirituelle qui les illumine n'en affaiblit pas le caractère, elle ne fait que l'affiner. C'est dans le même sens que la majesté du roi doit agir sur son caractère paysan. C'est en cela que consiste la *majestas populi*. Si elle arrive à prédominer dans la vie intellectuelle de l'Allemand, celui-ci ne pourra pas plus en ce cas qu'en aucun autre renier sa nature intime; il sera, ici comme partout, autant que les circonstances le lui permettront, personnel, subjectif, artiste. Dans le paysan se rencontrent la vie terrestre et divine, intime et extérieure de l'homme, le roi et l'artiste. En tant que maître de sa maison, le paysan est un petit roi au point de vue économique, et toujours au même point de vue le roi, en tant que maître du pays, est un grand artiste. L'artiste créateur et contemplatif se tient entre les deux. Il a de commun avec le paysan les sentiments spontanés de l'âme populaire, avec le roi le droit seigneurial de leur donner une forme à son gré. Shakespeare est un artiste de ce genre, car il est aussi bien paysan, c'est-à-dire homme du peuple, que roi dans le domaine de la poésie. Frédéric le Grand est un roi de ce genre, car il est aussi bien

(1) *Ibidem.* p. 127.

artiste en littérature que paysan, c'est-à-dire économiste au sens le plus plein et le plus large. Bismarck est un paysan de ce genre : Car il est aussi bien artiste en politique que roi, c'est-à-dire caractère autocratique. Shakespeare devint à la fin de ses jours propriétaire foncier; Frédéric II fut poète dans sa jeunesse; Bismarck fut toute sa vie ce que devint Shakespeare, et s'essaya à l'occasion au rôle de poète. Le roi, l'artiste et le paysan, marqués chacun du sceau de Dieu, de l'intelligence ou du peuple, ont des droits en quelque sorte égaux. Et lorsqu'ils s'allient, ils sont invincibles. « Le règne de plusieurs n'est pas bon, un seul doit être le maître », proclamait déjà le rapsode des vieux rois paysans de la Grèce antique, qui lui aussi possède bien des traits distinctifs du paysan, et qui pour cette raison même fut traduit si congénialement par son confrère paysan, le Bas-Allemand Voss. Homère, le grand artiste était l'ami des paysans et des rois. C'est en savoir beaucoup et peut-être assez sur sa vie, en cela il est le frère des Allemands. Le poète doit aller de pair avec le roi, non seulement parce que tous deux marchent « sur les sommets de l'humanité », mais encore et surtout parce qu'ils puisent tous deux leur force dans les profondeurs de l'âme populaire. Leur vocation à tous deux va, comme dans son genre celle du paysan, du centre de la terre à la voûte du ciel, de la vraie noblesse de droit humain à la vraie noblesse de droit divin. Et la place qui leur est prédestinée se trouve là où cette ligne coupe la périphérie de la terre, c'est-à-dire dans le coin de terre sur lequel et pour lequel ils sont nés. L'artiste, le paysan et le roi vivent et meurent ensemble; ils vivent et meurent avec cette chose à laquelle l'homme a donné le nom de pays natal (*Heimat*), cette chose qui est ce que nous avons de plus cher au monde. Les natures morbides s'imaginent que le propre de l'idéal, c'est d'être infiniment éloigné, et il est cependant

infiniment proche. L'idéal, c'est le pays natal. En ce sens, l'Allemand, ou si l'on veut le Bas-Allemand, est avant tout idéaliste. L'âme du paysan est une âme patriote...

« C'est le meilleur qui doit être roi », chantent déjà les enfants dans Horace, et ainsi de tout temps parle la voix du peuple. Et s'il arrive que le meilleur ne soit pas roi par la naissance, le roi n'a rien de mieux à faire que de le laisser gouverner à son gré. Un tel cas s'est présenté en Allemagne. Bismarck, bien que gentilhomme de naissance, tient beaucoup du paysan, de même que Cromwell qui, tout paysan qu'il était, n'en était pas moins apparenté aux Stuart. « Il aime mieux une *Wruke* (une betterave) que toute votre politique, » disait une fois en parlant du chancelier une des personnes qui le connaissaient le mieux, sa propre femme. Le paysan ne doit jamais s'élever au-dessus du roi, mais à son tour, le roi ne doit jamais, malgré la haute position qu'il occupe, se croire supérieur au paysan, à moins qu'il ne le soit réellement. De cette façon seulement, les liens étroits qui existent entre eux braveront n'importe quelle tempête. Le sentiment de sa propre valeur, uni dans la juste mesure à la discipline, ne s'est jamais exprimé d'une façon plus belle et plus claire que dans ces paroles du prince de Bismarck : « Ma famille est aussi ancienne que celle des Hohenzollern et je n'aurais jamais eu l'idée de les servir si Dieu n'en avait pas décidé ainsi. » Bismarck fait montre ici d'un caractère vraiment allemand, et par conséquent foncièrement aristocratique. Il est devant son roi comme un gentilhomme devant un autre gentilhomme, mais en même temps il se soumet à lui selon l'ordre immuable voulu par Dieu, c'est-à-dire par la nature des choses, par les circonstances actuelles, par le principe de conservation. Les rapports entre Bismarck et Guillaume Ier, de même que ceux entre Cromwell et

Charles Ier, sont instructifs pour nous au plus haut degré. Le roi de Prusse gagna une couronne parce qu'il agit avec prudence et loyauté, le roi d'Angleterre fut décapité parce qu'il agit sans prudence et sans loyauté, tous deux à l'égard du vrai représentant de l'intérêt populaire et du sentiment populaire de l'époque. Les fonctionnaires de l'État, représentants et gardiens des intérêts intellectuels, devraient eux aussi agir comme le roi de Prusse lorsqu'ils se trouvent en face d'un esprit supérieur, même au cas où celui-ci ne serait pas un fonctionnaire C'est une chose que les Allemands ont souvent négligé de faire. Puisse-t-on y veiller au cours de la nouvelle Renaissance intellectuelle de l'Allemagne! Il s'agit maintenant de découvrir l'homme nécessaire pour instaurer cette Renaissance; il s'agit aussi de le soutenir, s'il le faut, contre toutes les attaques du monde. C'est ce que fit Guillaume Ier pour Bismarck. Cet homme à venir ne saurait être qu'une sorte de paysan, qui puise sa force dans le sol même et à qui, par conséquent, il est impossible de résister. A l'égard de cette rénovation nécessaire de tout l'édifice allemand à l'intérieur comme à l'extérieur, l'organisation territoriale du service armé obligatoire pour tous est une première victoire du vieux principe individualiste allemand. L'art doit, lui aussi, devenir aujourd'hui territorial, au sens le meilleur et le plus profond du mot. L'organisation naturelle du corps national doit demeurer dans la guerre telle qu'elle est dans la paix. C'est de la politique conservatrice. La classe des paysans allemands ressemble au roc profondément enfoncé dans le sol; l'esprit artistique allemand ressemble à une belle statue de bronze. La royauté allemande réunit les deux qualités : c'est un « *rocher de bronze* ».

Ibid., p. 127.

15. *La guerre et l'art.*

L'individualité veut être défendue contre le monde, précisément parce qu'elle-même est un monde; c'est pourquoi l'instinct artistique des Allemands s'accompagne d'un instinct guerrier. Cet instinct s'est conservé depuis l'époque des grandes invasions jusqu'aux lansquenets des guerres de religion et jusqu'à l'époque moderne. « Les Allemands sont un peuple vindicatif, indomptable et victorieux dans la guerre, l'effroi de tous les peuples, pour qui aucune aventure n'est trop audacieuse, qui se risque à tous jeux, » dit Sébastien Franck dans sa *Chronique universelle*. Plus, l'esprit d'un peuple est individualiste, et plus ce peuple est vaillant et adonné au culte de l'honneur. Plus au contraire, il se développe dans l'abstraction, et moins il sera porté à se défendre ou à élargir sa place au soleil, et capable de le faire. Une fausse culture n'affaiblit pas seulement l'esprit, mais aussi le moral. Gœthe et Bismarck, Dürer et Luther s'appellent et s'aident l'un l'autre réciproquement dans leur développement. Une éducation artistique du peuple allemand n'est nullement en contradiction avec la période de développement guerrier que le pays traverse en ce moment; au contraire, toutes deux se complètent nécessairement... L'épée enguirlandée de myrte devrait devenir notre emblème national comme elle était autrefois celui d'Athènes. Harmodius et Aristogiton qui portèrent cette épée avaient le caractère et l'extérieur de paysans libres et rudes. Le monument qui les représente tous deux en grandeur naturelle et que leurs compatriotes reconnaissants érigèrent à leur mémoire les fait voir aujourd'hui encore avec leur extérieur de paysans. L'idéalisme grec ne fut jamais « esthétique », mais toujours populaire. Il devrait en être ainsi de l'idéalisme allemand de notre

temps. C'est pourquoi la double statue guerrière d'Athènes a par sa signification morale, humaine et intellectuelle, autant et même plus de valeur que le monument artistique bien connu de Weimar.

L'Allemand s'est à présent conquis à la pointe de l'épée la place qui lui revenait dans le monde, et cette place lui donne ce qui est absolument indispensable à son libre développement artistique : le sentiment de son indépendance nationale et par conséquent celui de son indépendance personnelle. Le sentiment de sa propre valeur qui remplit tout officier prussien a certainement quelque chose de profondément analogue à celui qu'éprouve, par exemple, tout prêtre catholique. Les deux vont de pair; le trône et l'autel sont supportés par des cariatides semblables. Ces deux classes sociales créées l'une pour la défense, l'autre pour la propagation de la doctrine, sont de nature aristocratique; et toutes deux s'appuient sur la forte base d'une troisième classe, celle des cultivateurs et des paysans qui est, elle aussi, essentiellement aristocratique. Les guerres de l'indépendance allemande du début de ce siècle n'ont pas été préparées et menées par des souverains, mais bien par une aristocratie intellectuelle et guerrière. Scharnhorst, Stein, Clausewitz, York, Gneisenau et autres transformèrent l'Allemagne; Frédéric-Guillaume III et François Ier, empereur d'Autriche, marchèrent sur leurs traces en hésitant, parfois même à contre-cœur. Au point de vue politique, le paysan est le lien entre la noblesse et la bourgeoisie. Car il unit le sentiment très développé que le noble a de sa propre valeur au simple instinct d'activité du bourgeois. Scharnhorst lui-même, le père de toute l'armée allemande moderne, était un fils de paysan. On sait que la classe des paysans fournit les meilleurs soldats pour la guerre intellectuelle comme pour l'autre. L'exemple de Shakespeare et de Rembrandt prouve qu'elle fournit aussi les

meilleurs artistes. C'est justement pourquoi elle est appelée à former le lien qui unit la noblesse intellectuelle à cette bourgeoisie intellectuelle qu'on nomme science.

Ainsi convergent vers un seul point toutes les tendances profondes et sérieuses de la vie nationale. Il faut que la nouvelle vie artistique allemande ait ses racines dans la classe des paysans, c'est-à-dire dans l'esprit populaire, au sens le meilleur et le plus simple du mot.

Ibid., p. 199.

16. *La grande Allemagne de l'avenir sera maritime pour une part.*

Les Allemands ont déjà maintenant en politique la *mastership of the world;* leurs autres qualités leur permettent de l'acquérir également dans le domaine de l'esprit. Ils conserveront la première par une forte préparation à la guerre, et ils acquerront la seconde par une mentalité vraiment artiste.

Pour atteindre ce but élevé, un moyen terme, un organe qui serve de lien entre l'Allemagne et le reste du monde est nécessaire. Cet organe existe : c'est la mer.

Comme têtes de pont, l'Allemagne possède cette couronne de puissants États germaniques qui, vers le nord-ouest, forme un demi-cercle autour d'elle. La politique actuelle de l'Allemagne est une politique de races ; elle s'applique principalement aux populations de l'intérieur du pays. Mais elle devrait aussi, d'abord par les idées, puis peut-être ensuite d'une manière plus effective, s'étendre sur les populations germaniques du dehors. C'est là que se trouvent les réserves de ses forces. Les populations maritimes, elles aussi, doivent, autant que possible, être attirées dans sa sphère d'intérêts artis-

tiques. Si, dans l'avenir, l'axe de la culture allemande se dirige vers la mer du Nord, ce pôle nord spirituel, à l'instar du pôle nord de notre terre, donnera naissance à une couronne de courants et contre-courants magnétiques.

La Hollande, dont nous avons déjà parlé, est un lieu de croisement pour certains courants. Dans ce pays, la France, l'Angleterre et l'Allemagne se rencontrent indirectement. La Hollande a ses trois frontières tournées vers ces trois États, qui méritent tout particulièrement le nom d'États modernes ; elle forme une sorte de base de triangulation pour la culture européenne. Cette situation l'a toujours exposée à de fortes influences venant du dehors, mais elle a su conserver quand même son caractère propre, et cela lui a été fort utile. La Hollande est comme une motte de terre grasse au bord de la mer ; de là, l'esprit universel de l'individualisme peut se repandre sur l'Allemagne, et de l'Allemagne sur toute la terre habitée, comme un flot qui apporte la fécondité. La Hollande enfin a été, pendant l'époque rationaliste, la grande écolé des princes de l'Allemagne et des pays du Nord.

Guillaume III d'Orange et le Grand Électeur, Pierre le Grand et Frédéric II de Prusse s'y sont préparés par un séjour plus ou moins long au grand rôle qu'ils ont joué plus tard dans l'histoire. Ils y ont appris, d'abord pour eux-mêmes, puis pour leurs peuples, la liberté et l'indépendance. Il est à désirer, pour la vie intellectuelle de l'Allemagne future, qu'une influence analogue s'exerce à nouveau. Pour apprendre, un peuple a besoin d'une plus grande arène qu'un prince. Le peuple allemand ayant atteint maintenant sa majorité, il lui faudra intellectuellement aussi exercer ses forces, et s'aguerrir sur un plus large théâtre, parmi les populations et les États germaniques du Nord-Ouest qui s'étendent comme une grande Hollande entre l'océan et le continent.

Ce sera la destinée inévitable de ces peuples. Ils peuvent

devenir les libérateurs spirituels de leur mère patrie. Leur culture, apparentée à celle de l'Allemagne dont elle diffère cependant, serait un utile contrepoids au lourd fardeau d'antique tradition intellectuelle sous lequel gémissent les Allemands d'aujourd'hui. Le Nord-Ouest peut fort bien faire équilibre au Sud-Est. La force intellectuelle allemande doit se tourner dans cette direction si elle veut subir une influence venant de l'extérieur et en exercer une au dehors. C'est par là qu'elle pourra effectuer sa traversée vers le Nord-Ouest. Il faut que la Germanie rassemble tous ses enfants autour d'elle ; c'est la meilleure politique pour l'État comme pour l'esprit; c'est une politique de famille.

La mer du Nord et la mer Baltique sont les deux puissantes issues que le pays allemand et l'esprit allemand se sont réservées. Dans les classes cultivées des provinces baltiques subsiste encore l'individualisme, dans les classes incultes de la Norvège, on retrouve encore la nature.

Le Danemark est la patrie du sentiment le plus délicat de la vie sociable et sociale. A Copenhague vit un brasseur, qui a fait pour l'art danois plus qu'aucun gentilhomme allemand pour l'art de son pays : il se nomme Jacobsen.

Il ne plaît pas aux Danois d'être des Allemands ; cependant, ils sont, au sens large du mot, des Bas-Allemands. Danemark signifie même littéralement la *Basse-Marche.* Peut-être sera-t-il un jour plus facile aux Danois de s'allier à la Basse-Allemagne qu'à l'Allemagne. Leur plus illustre roi, Christian IV, était capitaine du Cercle de la Basse-Saxe. Le *Kong Christian stod ved hoie mast* (1) a une mélodie bien plus belle que le *tappre Landsoldat* (2).

---

(1) « Le roi Christian se tenait près du grand mât. »
(2) « Le brave soldat terrien. »

En fait, on cherchera toujours la vocation du Danemark, sa grandeur et sa gloire « *sur le grand mât* » et non parmi les « *terriens* ». Le Danemark pourrait très bien, dans la Grande Allemagne de l'avenir, et d'abord naturellement dans la spirituelle, faire pendant à la Hollande ; à côté de l'État-général, il y aura l'État-amiral ; le souffle rédempteur de la mer viendra des deux pays. Tandis que de la Hollande viendrait la liberté, on pourrait importer du Danemark en Allemagne une culture plus fine. L'Écosse et l'Angleterre ont été ennemies cinq cents ans avant de s'unir pour toujours.

L'Allemagne et le Danemark ne sont ennemis que depuis cinquante ans. Pourquoi ne pourraient-ils pas, eux aussi, s'unir pour toujours? Entre la Hollande et le Danemark enfin, au point de vue géographique comme au point de vue de la culture intellectuelle, il y a l'Angleterre. « Tout Anglais est une île », a dit Novalis, et par cette formule il a fort bien défini l'individualisme abrupt du caractère anglais. En ce sens, il faut aussi que l'Allemagne s'isole insulairement. Elle développera ainsi en profondeur son originalité propre, renoncera à son vagabondage d'antan à travers les pays étrangers et réparera ainsi les fautes du passé. Aujourd'hui, les Anglais se croient et passent aux yeux du monde pour le plus aristocratique des peuples. C'est exact, car il n'en est aucun qui ait un caractère aussi personnel. De tous les rameaux du tronc bas-allemand, ce sont eux qui s'étendent le plus loin. Ils montrent à tous les Allemands le chemin qui conduit à la grandeur noble, et ce chemin est celui de l'idéal, celui d'un avenir merveilleux. Amsterdam, Londres, Hambourg, Copenhague, Stockholm sont les éléments puissants d'une batterie électrique dont le courant prend naissance par le contact de la terre et de la mer, et au moyen duquel l'esprit allemand, pour peu qu'il le veuille, ébranlera le monde.

Il faut seulement qu'au dedans comme au dehors de l'Allemagne on comprenne bien cette grande tâche. « Je ne vous donne qu'une seule instruction : entendez-vous toujours avec l'Angleterre », a dit le prince de Bismarck au capitaine Wissmann, lorsque celui-ci s'embarqua pour l'Est-Africain. Cette instruction peut être élargie et appliquée à certaines tâches plus importantes de l'Allemagne. Si elle veut faire de la politique mondiale dans le domaine intellectuel et artistique, il s'agit pour elle de s'entendre toujours avec ses parents des bords de la mer. D'autre part, les plus petits du moins de ces États, tels le Danemark et la Hollande actuelle, ont besoin d'une union intime avec un grand corps national, s'ils ne veulent pas s'engourdir entre les limites étroites de leur horizon. La communauté des intérêts industriels a appelé et hâté jadis l'unité de l'Allemagne ; la communauté des intérêts intellectuels appelle et hâte à présent l'unité de la Germanie. Ceux-ci répondent même à des besoins plus profonds que ceux-là, et c'est pourquoi ils peuvent, en un sens, mener plus loin que les premiers. On commence, semble-t-il, à avoir conscience de cet état de choses de ce côté comme de l'autre côté de la mer. En Angleterre la langue, l'art et la littérature allemandes commencent à être à la mode. Il y a un certain temps déjà que Carlyle en a sérieusement recommandé l'étude. Holbein, Händel, Beethoven ont été d'abord appréciés à leur juste valeur au delà de la mer du Nord ; et Shakespeare l'a été d'abord de ce côté-ci. L'anglomanie qui règne dans certains cercles politiques ou sociaux de l'Allemagne contemporaine, ainsi que l'admiration exaltée que les Allemands ont depuis peu pour la littérature norvégienne, paraissent être à leur tour des essais indécis et même un peu morbides qu'ils ont tentés pour se familiariser avec cette sorte d'esprit... Les rides passagères qu'on remarque à la surface de la mer sont l'indice des

courants continus qui sont dans les profondeurs de l'eau. De même que les sentiments exaltés et la vanité de la jeunesse précèdent le sérieux de l'âge mûr, ainsi les tendances des Allemands contemporains préludent à une union intime à laquelle on peut s'attendre avec certitude, entre les Allemands et leurs cousins du dehors. Ils habitent de Riga à Amsterdam. Et il suffit partout que leurs regards se croisent pour que deux Allemands, venant l'un de l'Empire et l'autre d'un autre pays, se reconnaissent et se comprennent. L'Allemand qui reconnaît en Shakespeare et en Rembrandt des hommes du même sang que lui, les reconnaît aussi en Cromwell et en Pitt. Et le temps viendra certainement où les Hollandais, les Anglais, les Danois, les Suédois salueront, non seulement en Luther mais encore en Bismarck, leurs parents par l'esprit : Green, l'ami intime de Kant, était un Écossais ; Motley, l'ami intime de Bismarck, était un Américain. C'est ainsi que, dans le domaine de l'esprit, se rejoignent les deux extrémités du grand hémicycle bas-allemand. C'est la voix du sang !

Ibid., p. 231.

17. *La domination universelle de l'Allemagne.*

Un peuple qui se concentre sur lui-même acquiert ainsi sans le vouloir une grande puissance sur les autres. La Grèce l'a prouvé ; espérons que l'Allemagne le prouvera à son tour. Déjà sa situation seule la prédestine, dans la vie politique de l'Europe, ou à dominer ou à être dominée. Il n'y a pas pour elle d'autre alternative ; et tant qu'elle sera unie, elle dominera. Et c'est aussi pourquoi elle prendra la première place dans la vie intellectuelle de l'Europe, — si elle retrouve le courage nécessaire pour acquérir une culture spéciale et qui soit

bien à elle. Concentration signifie attraction. Lorsque la souveraineté d'un peuple sur un autre se fonde sur la supériorité intrinsèque du premier, elle est parfaitement justifiée et ne peut qu'être utile au second. De même qu'au sein de chaque peuple pris à part, il faut aussi au sein de l'humanité une hiérarchie de toutes les parties. L'art d'instituer et d'entretenir cette hiérarchie loyalement et intelligemment pourrait être appelée politique humaine, ou, en tant qu'elle embrasse tous les habitants de notre planète, politique planétaire. La politique de sincérité et de vérité inaugurée par Bismarck, cette politique de génie a été une bonne préparation. Savoir manier cette politique et s'en servir plus en grand que jusqu'à présent si possible, est une tâche réservée à l'avenir. L'époque de politique intercontinentale où nous venons d'entrer nous y mène tout doucement. Ce que le kaiser est parmi les princes allemands, le chef héréditaire, l'Allemagne devrait l'être parmi les autres peuples. Elle l'est déjà en partie. Les princes allemands sont, en tant que princes, le bien le plus précieux de la nation allemande; qu'ils ne le soient pas toujours en tant qu'hommes ne prouve absolument rien. Tous les monarques de l'Europe sont, à de très rares exceptions près, directement ou indirectement d'origine allemande. La haute noblesse de l'Europe est également en majeure partie d'origine germanique. Toute cette aristocratie a des intérêts politiques et intellectuels communs. Ces intérêts se fondent en dernier lieu sur la continuité du sang et devraient de nouveau s'y rattacher. De même que le vrai Allemand est toujours et partout un aristocrate de naissance, de même le vrai aristocrate est toujours et partout d'origine allemande. Des railleries éphémères dirigées contre leur noblesse ne peuvent pas plus détruire cette qualité chez les Allemands qu'un séjour séculaire dans d'autres pays ne peut effacer le caractère

allemand dans l'aristocratie étrangère. On garde toujours quelque chose de la vraie force du peuple germanique, qu'elle soit intellectuelle, morale ou physique. Chez les vieux Germains, il y avait des combattants qui, d'un coup d'épée, savaient couper les sourcils de leur ennemi. L'adresse des modernes chasseurs de l'Amérique du Nord n'est pas moindre. Des mains aussi sûres sauraient bien porter le sceptre du monde.

Ainsi l'Allemand, aristocrate, gouverne déjà l'Europe; démocrate, il gouverne déjà l'Amérique. Et peut-être ne s'écoulera-t-il pas un temps bien long avant que, en vertu de sa supériorité comme homme, il gouverne le monde. Puisse-t-il se montrer digne d'un tel rôle. Il ne pourra le justifier et le remplir que s'il garde précieusement, dans toutes les circonstances et toutes les situations, le principe allemand de l'individualisme.

La domination mondiale de l'Allemagne repose sur le respect des droits étrangers et en particulier des droits intellectuels étrangers; la domination mondiale de Rome reposait sur des principes tout à fait opposés; c'est pourquoi la domination allemande vaut mieux que l'autre. Les Allemands sont destinés à représenter la noblesse du monde. La domination universelle de l'Allemagne ne peut être qu'intérieure, de même que son aristocratisme. Néanmoins tous deux seront amenés forcément à agir et à s'affirmer à l'extérieur. La parole qui proclame la vérité allemande doit proclamer en même temps la puissance allemande. Alors l'impartialité allemande pourra de nouveau faire ses preuves, mais sans faiblesse allemande. Alors seulement l'Allemagne aura mérité d'occuper la place de juge au tribunal des nations.

Le violon est le plus allemand des instruments de musique. Les Allemands l'ont inventé, cultivé et le jouent encore à la perfection; ils sont appelés à être les premiers violons dans le concert politique du monde,

primus inter pares. Le violon est un instrument de paix ; il apaise, il n'excite pas comme la trompette guerrière. De même la politique allemande, lorsqu'elle est dirigée dans ce sens, doit jouer de préférence des instruments de paix. Elle doit mettre l'harmonie dans le chœur des peuples. *Suum cuique.* Le violon est un instrument aristocratique, il émeut, non par des sons bruyants, mais par des tons d'une extrême douceur. Il est l'instrument des nuances les plus délicates, des plus nobles modulations du son. Il doit être le symbole de la politique intérieure et extérieure de l'empire allemand, qui doit distribuer la puissance et le droit de haut en bas par des transitions insensibles. *Decrescendo.*

Ibid, p. 230.

18. *Les peuples héroïques ont des âmes d'enfants.*

Les époques héroïques sont celles où les peuples sont enfants. S'il vient une nouvelle époque de culture allemande qui connaisse l'héroïsme, non pas seulement par la tradition, mais par ses propres actions, alors on devra cultiver un autre trait du caractère populaire allemand qui lui est commun avec les Grecs : le vrai, le pur Allemand, plus qu'aucun autre peuple, a quelque chose d'enfantin dans son caractère. Le « Père de tout » des Germains, le « Père des dieux et des hommes » des Grecs, le « Père qui êtes aux cieux » des chrétiens ont une origine identique. Ce n'est pas seulement au fond des forêts que l'appel éveille un écho, mais dans l'univers entier. Les peuples enfants ont des dieux pères. L'âme se reflète dans les yeux, l'âme des enfants comme celle des hommes. Un écrivain de l'antiquité a nommé les Grecs : « le peuple qui a les plus beaux yeux », et de beaux yeux bleus allemands pourraient prétendre à la même supériorité parmi

les peuples modernes. « O Grecs, vous êtes et resterez toujours des enfants ! » dit un jour un prêtre égyptien à Solon, et il ne se trompait pas. Les Grecs accomplissent tout naturellement le précepte du Christ : « Devenez semblables à des enfants. » Dans l'homme enfant se rencontrent ainsi les deux éléments essentiels de la culture allemande jusqu'à nos jours, l'hellénisme et le christianisme. Mais il s'agit, bien entendu, de l'esprit de l'hellénisme et non de la lettre, qu'on enseigne malheureusement trop bien dans les gymnases allemands; quant à l'esprit, on n'y songe guère.

Une nature qu'on peut appeler en un certain sens enfantine caractérise encore, à bien des égards, les Néo-Grecs contemporains, et on la retrouve en bien des hommes illustres du pangermanisme : Walther von der Vogelweide, Dürer, Mozart, Burns, Shelley, Hölderlin et bien d'autres encore en sont des exemples probants. En eux se rencontrent, à leur insu et sans qu'ils le veuillent, l'hellénisme et le christianisme. C'est ainsi qu'ils montrent la voie que la culture allemande doit suivre dans ses aspirations les plus hautes : être à la fois enfant et artiste. Raphaël nous conduit des Grecs jusqu'à eux. C'est à de tels esprits qu'appartient ce qu'il y a de meilleur dans l'avenir, — parce que c'est à eux qu'appartient ce qu'il y a de meilleur dans le passé. Hellénisme, christianisme, qualités de l'enfant et de l'homme culminent en eux, s'épanouissent en eux, portent en eux leurs fruits, et les Allemands peuvent être fiers que ces grands hommes aient eu un caractère essentiellement allemand. Eux aussi suivent, quand ils leurs ressemblent, d'obscurs et profonds instincts populaires.

Qu'est-ce que le mysticisme ? Une âme d'enfant qui interroge l'univers. « Novalis a l'air d'une génisse », disait quelqu'un en parlant de lui, et il est possible que l'extérieur du Christ ait eu quelque chose d'analogue.

Lorsqu'une âme profonde comme la mer a été donnée à un homme, elle le rapproche de l'animal, ou même de la plante. Le commencement et la fin de l'évolution humaine se fondent harmonieusement l'un dans l'autre. Une ligne mathématique ou spirituelle est toujours déterminée par deux points. Si l'on prolonge celle qui du point *homme* conduit au point *enfant*, on atteint d'abord le point *animal*, puis le point *plante*. On arrive alors à demander que l'homme devienne plante, que les degrés qu'il a gravis dans son évolution physique il les redescende dans son évolution intellectuelle; et c'est seulement alors que le but de son évolution sera atteint. Schiller lui aussi a dit dans un distique que l'homme doit redevenir une plante. Et l'on peut encore approfondir cette parole. Toutes les plantes sont des êtres clairs et obscurs; une de leurs moitiés voit la lumière, l'autre jamais : leur vie ne consiste que dans l'action réciproque de ces deux moitiés. Il en est ainsi de l'homme fait; il ne peut jamais être assez plante. De même que chaque plante tend vers le centre de la terre, chaque esprit humain devrait tendre de même vers le centre de l'univers. Il est certain qu'un tel don ne peut être accordé qu'au petit nombre; on devrait d'autant plus estimer ceux qui le possèdent. Ce don élève l'homme au-dessus du temps et de l'espace, au-dessus de la logique et de la grammaire. « Avant que fût Abraham, je suis », dit le Christ qui exprime une pensée fort juste dans un style fort incorrect. Le *Cæsar supra grammaticam* garde sa valeur non seulement en politique, mais encore dans le domaine de l'esprit.

Cette nature d'enfant se retrouve tout particulièrement en Gœthe et en Shakespeare. Des malveillants firent à Gœthe, déjà âgé, exactement le même reproche que le prêtre égyptien fit à Solon : celui d'être toujours un enfant. Et l'on pourrait comparer la grandiose nature d'enfant du prince des poètes britanniques, dans son

sérieux profond et sa limpidité où se reflète l'univers, au regard calme et impénétrable du Sauveur enfant qui repose sur les bras de la Madone sixtine. Tous deux nous renvoient comme un sombre miroir une image de l'univers, distincte, mais aux contours adoucis. Seules, des perles noires et vivantes comme ces yeux peuvent créer ces *perles noires* de l'art qui s'appellent le Sermon sur la montagne, ou Hamlet, Luther, Lessing, Bismarck ont eux aussi quelque chose de cette vieille qualité allemande; et lorsque Frédéric II, entre deux batailles décisives de la guerre de Sept ans, se met à danser tout un menuet devant son lecteur de Catt, cela montre qu'au fond de son âme solitaire et fière sommeillait la même âme d'enfant. En Allemagne, tous les hommes de parole et d'action, presque sans exception, l'ont également. C'est leur parure la plus noble. Et le fait de l'avoir étouffée ou du moins ensevelie sous le fatras d'une culture superficielle est peut-être le plus grand crime de l'époque contemporaine. C'est ainsi qu'elle a perdu le courage d'un Siegfried. Celui qui paye son caractère viril avec ce qu'il a d'enfantin dans son âme fait une mauvaise affaire. Celui qui ajoute l'un à l'autre en fait une bonne. Une évolution organique ne peut s'accomplir sans cette addition.

Aux yeux de Dieu et aux yeux de l'enfant, l'univers est semblable. Les enfants sont profondément sérieux; ils sont, d'après Gœthe, « d'inexorables réalistes ». Mais c'est un vrai et non un faux réalisme, qui repose sur un fond d'idéal. Seules, les fibres délicates d'un cœur ayant une sensibilité d'enfant possèdent cette capacité de sentir et d'exprimer qui fait l'artiste vrai. Lorsque l'enfant frappe la chaise contre laquelle il s'est heurté, il est poète, il anime ce qui est sans âme, il est anthropomorphiste, il est créateur. L'Allemand est un enfant réfléchi et parfois batailleur, mais en même temps joueur et doux; il ne change pas en devenant homme. Le Grec enfant

était avant tout beau, de corps et d'âme: il ne changeait pas en devenant jeune homme. Ces mêmes qualités s'adoucissent chez les femmes des deux peuples en des traits qui se complètent dans une certaine mesure. La grâce hellénique est sereine, avec une nuance de triomphe; la grâce allemande est humble. avec une nuance douloureuse. Là-bas une Pallas Athéné tenant en main la statue de la Victoire, ici une Mater dolorosa, ne sont que des emblèmes du caractère populaire. Les femmes et les enfants se ressemblent par l'esprit.

Ibid., p. 245.

19. *L'arianisme.*

« La guerre et l'art. » Voilà une devise grecque, allemande, et arienne. C'est dans l'épopée. la forme vraiment arienne de la poésie, qu'elle s'incarne le plus fidèlement. Elle s'est exprimée tout d'abord dans l'Iliade. Et à des époques plus récentes, elle réapparaît toujours au moment décisif. C'est dans le nom même du héros-poète anglo-saxon que l'union de la guerre et de l'art célèbre son plus éclatant triomphe. Shakespeare s'appelle *Speerschüttler* (celui qui brandit le javelot) et les noms ont toujours une cause : un des ancêtres du poète a certainement dû s'illustrer par les armes. C'était à l'époque guerrière de la vieille Angleterre. Dans des temps plus paisibles, la force physique se transforme en force spirituelle, la puissance guerrière en puissance artistique. Shakespeare représente l'esprit germanique dans toute sa complexité, c'est-à-dire dans toute sa personnalité. Il a rassemblé dans ses œuvres tous les dieux des Germains, il incarne en soi l'esprit germanique et arien le plus élevé. La phrase si belle de Schiller : « Lancer le javelot et honorer les dieux », vit en lui comme elle vivait

dans les Germains et les Ariens. Et elle conduit droit au sommet du monde. « L'esprit universel parle par la bouche de Shakespeare, il est lui-même l'esprit universel », déclara hardiment Gœthe, et il ne s'est pas trompé. Homère et Shakespeare, Gœthe et Schiller prêchent la même sagesse; c'est une sagesse du corps aussi bien que de l'âme, et notre sentiment le plus intime, quand il n'est pas faussé, lui obéit aujourd'hui encore. Si l'on examine attentivement la mission que doivent remplir les Allemands modernes, on verra qu'elle est la même aujourd'hui qu'autrefois. Ils doivent être ce que leurs ancêtres ont été, ce pourquoi la nature elle-même les a créés : ils sont, ils ont été, ils seront des Ariens. Ils doivent vivre, lutter et même mourir pour la conservation de ce caractère qui leur est inné. Car, il faut bien le dire, le sang — le vieux sang des ancêtres — n'a de valeur que lorsque pour lui d'autre sang est versé. La vie est un état de défense; notre propre sang s'insurge contre le sang étranger. C'est ainsi que le sang arien veut s'insurger et s'insurgera victorieusement contre tout autre sang. Dans ses *dieux* il n'honore que lui-même, et avec ses *javelots* il vise et atteint le sang étranger. Pour lui, il a son *art;* contre les autres, il a sa *guerre*. Sa vie, ses tendances, ses actes sont liés à ces deux facteurs. Par ce signe il vaincra.

On frissonne de crainte devant les dieux; et le frisson — *to shake* — est le meilleur apanage de l'homme, lorsqu'il se transforme en un mouvement de défense du bras qui brandit le javelot. Alors les forces de l'âme et du corps se combinent pour engendrer la force suprême du peuple. Elle existe chez les Ariens, chez les Allemands, en Shakespeare. Javelot *(Speer)* et armée *(Heer)* riment bien ensemble. Le vieux javelot arien a récemment repris sa place d'honneur dans l'armée allemande : c'est la lance des uhlans. Il servira, il faut qu'il serve à

défendre les biens et les dieux de la Patrie. L'Arien porte le javelot; et ce dernier décrit une ligne qui va droit de notre propre cœur au cœur de l'ennemi. C'est une mathématique guerrière et artistique, arienne, divine!

Le premier devoir qui s'impose à l'Allemand d'aujourd'hui, c'est de délimiter, en tout sens, sa culture et sa personnalité, de les établir fortement et de les approfondir. Il faut qu'il mesure jusqu'où s'étend son horizon, et il devra s'efforcer de le remplir entièrement. Il lui faudra se poser nettement en face de ses frères ou de ses ennemis intellectuels. Il lui faudra considérer et évaluer à fond les moyens qui peuvent servir à son auto-éducation future. Il lui faudra combiner ses qualités guerrières et artistiques avec ses qualités purement humaines. *In trinitate robur.*

Ibid., p. 211.

20. *La culture allemande.*

Seule une culture allemande a le droit de régner en Allemagne. Pour la trouver, il faut interroger l'histoire et le caractère populaire. Tout ce qui est d'état n'est que forme, même dans l'Allemagne actuelle, il est temps de couler un esprit dans cette forme. Le degré d'humanité auquel les Allemands d'aujourd'hui doivent prétendre, et qu'il leur faut atteindre, est intermédiaire entre l'unité politique globale et extérieure qu'ils possèdent, et la liberté spirituelle individuelle et intérieure qui leur fait encore défaut. C'est la foi libératrice et rédemptrice en une humanité vraie qui fera enfin s'épanouir notre vie nationale. Mais au substantif *homme* il faut ajouter l'adjectif *allemand*. L'Allemand véritable possède toutes les qualités de l'homme véritable. Mais la réciproque n'est

pas vraie. C'est justement en cela que consiste la supériorité de cet esprit « allemand » qu'on a voulu élaborer au cours de notre XIX[e] siècle, sur cet esprit « humain », qui a été le rêve du siècle précédent. Le secret pour y parvenir, c'est de se tenir fortement à sa personnalité, sans se laisser subjuguer par elle. Peut-être les Allemands réussiront-ils enfin à retrouver le chemin de la vérité. Il leur suffit pour cela de réfléchir sur eux-mêmes. « J'appelle Allemand celui qui a l'air fort, bien élevé et distingué », a dit Rahel. Les dieux et les mortels, les poètes et les prophètes, les hommes et les femmes disent à l'Allemand : Sois Allemand. De nos jours, les Allemands, pris comme peuple, sont *forts*, mais ils ne sont qu'en partie *bien élevés*, et encore moins *distingués*. Car leur culture n'est pas authentique et ce qui n'est pas authentique n'est jamais distingué. Celui qui donne le trésor inappréciable de sa personnalité pour le clinquant d'une fausse culture n'est pas plus avisé que le nègre qui vend son pays et sa liberté pour une bouteille de rhum falsifié et quelques grains de verroterie...

Dans la vie, la théorie ne signifie rien, c'est le cas particulier qui est tout. De même, le fait d'être un homme ne signifie rien, lorsqu'on n'est pas en même temps et en particulier un Allemand...

La culture allemande doit être claire comme du cristal et éclatante comme les couleurs les plus vives. Elle doit ressembler au meilleur vin du Rhin; comme il est le sang du pays, elle doit être le sang du peuple. Que chaque Allemand ait un caractère personnel, artiste, philosophe, synthétique, religieux, libre. Tel qu'il est aujourd'hui, c'est sur lui que doit se fonder la politique artistique de l'Allemagne. Cette politique doit le travailler pour faire de lui ce qu'il doit être. En cela consiste l'éducation du peuple.

Ibid. p. 292.

21. *La croix et l'épée*

L'édifice allemand le plus original et le plus important après la cathédrale de Cologne, édifice qui est dans l'art profane ce que celui-ci est dans l'art religieux, c'est le château de Marienbourg près de Dantzig. Ce château, d'une architecture si caractéristique, est le berceau de l'Etat prussien. Son style glorifie avec une intention marquée l'union de la croix et de l'épée et, par conséquent, il glorifie sous cet emblème l'union de l'art et de la guerre, du christianisme et du germanisme. La foi chrétienne de la grande majorité des Allemands est un fait, la situation géographique de l'Allemagne qui impose à ce pays une politique de main armée en est un autre. Le christianisme et le militarisme sont, jusqu'à nouvel ordre, impossibles à séparer du germanisme. Depuis la vieille épopée allemande, le *Heliand*, où le Christ est représenté comme un duc militaire, jusqu'à la moderne Armée du Salut qui unit avec moins de goût la religiosité et le militarisme, l'art et la guerre ont toujours été étroitement alliés sur le territoire bas-allemand. L'alliance revêt une forme tantôt aristocratique, tantôt démocratique, mais toujours allemande. En effet, la loyauté allemande et la sincérité chrétienne se rencontrent à mi-chemin, et la charité chrétienne sied bien à la fidélité allemande. Mais le précepte chrétien : *Renonce à toi-même*, devra dans bien des cas faire place au précepte plus large des Allemands : *Affirme-toi toi-même*. Car, semblable en cela à l'impératif catégorique de Kant, le précepte chrétien n'est que la condition et non le but de toute morale. Le germanisme devra se laisser influencer par le christianisme. Celui-ci, à son tour, devra subir l'influence du germanisme. L'essence même du christia-

nisme, c'est l'esprit d'humanité; l'essence du germanisme c'est l'esprit guerrier : la croix et l'épée se complètent l'une l'autre. L'esprit d'humanité *veut* le plus grand bien, l'esprit guerrier le *réalise*, quand il est au service du premier. L'esprit d'humanité ne peut arriver à ses fins que lorsqu'on le défend par les armes: mais par contre, la guerre n'est justifiable que lorsqu'elle est faite humainement...

La bravoure est le premier devoir du guerrier ; la sincérité est le premier devoir de l'artiste. Réunies, elles constituent les devoirs suprêmes de l'homme, et avant tout de l'Allemand, parce qu'elles répondent à sa nature la plus profonde. Les Allemands sont loyaux, les Allemands sont braves. La croix et l'épée symbolisent toute la morale active et passive, virile et féminine. Puisse dès lors cette double influence, après avoir exercé une action décisive sur le germe initial, exercer encore la même sur la floraison suprême de l'Etat allemand-prussien. Alors, comme au XVIe et au XVIIIe siècles, l'Allemagne sera riche en esprits créateurs de grand style. Alors elle reconquerra en partie l'amour que lui refusent maintenant les peuples étrangers, qu'ils soient ou non de race germanique. Il est tout naturel qu'un pays hérissé d'armes et d'usines qui toutes sont, en somme, dirigées contre ses voisins, n'éveille chez eux que des sentiments hostiles. Mais la véritable supériorité intellectuelle et morale réconcilie les adversaires. Ce qu'un peuple acquiert par cette supériorité est un gain pour tous les hommes, et tous les autres peuples en retirent avantage.

Ibid., p. 313.

X

Friedrich LANGE

LA THÉORIE DU GERMANISME PUR

On a vu dans notre *Pangermanisme continental sous Guillaume II*, p. 157-172, et dans notre *Pangermanisme colonial*, p. 58-68, quels sont les plans de conquête proposés par le *Deutschbund*, fondé en 1894 par Friedrich Lange. Nous ne pouvions alors exposer les fondements philosophiques de la doctrine. Il y en a. La médiocrité du talent philosophique ne doit pas nous induire à le négliger. Des apôtres tels que lui, qui mettent l'organisation moderne de la publicité, du droit d'association et de réunion au service d'un petit nombre d'idées, enflées par une rhétorique grandiloquente, foisonnent en Allemagne. Ils forment les cadres de tous les partis, mais en particulier des Ligues navales, coloniales et de la Ligue pangermaniste. Le *Deutschbund*, distancé depuis par des Ligues rivales plus puissantes, a été l'un des modèles les mieux conçus de ce genre d'organisations.

Le danger du pangermanisme de Friedrich Lange, c'est qu'il est libéral. On ne saurait assez redire que l'agitation de conquête et de guerre, depuis vingt-cinq ans en Allemagne, n'est pas l'œuvre exclusive des partis conservateurs. Il est beaucoup plus grave qu'elle ait ses foyers dans la bourgeoisie moyenne, qui se croit dénuée de préjugés d'Église et de servilisme politique.

Friedrich Lange a conçu une métaphysique fumeuse, analogue à celle qui a soulevé l'enthousiasme d'un grand nombre d'Allemands, depuis que Haeckel et Oswald ont rafraîchi pour elle le nom ancien de *monisme*. Il croit à la décrépitude du christianisme. Il invente, pour le remplacer, une religion nouvelle, un protestantisme nouveau, issu de Paul de Lagarde, mais dont les croyances principales sont biologiques et transformistes. L'âme collective allemande, en laquelle il met sa foi, ne peut animer qu'un peuple robuste, de race pure, c'est-à-dire très sélectionnée, et qui, ayant la conscience d'être un

peuple de maîtres, aura aussi le *Vorwaertsdrang*, c'est-à-dire l'élan belliqueux par lequel un tel peuple prend toujours l'offensive qui imposera sa volonté à des adversaires de race, de talent et de courage inférieurs. A ce compte, le militarisme prussien doit passer pour l'épanouissement le plus direct et le plus haut où aient pu aboutir la culture et les qualités sociales du peuple allemand. Il n'y a pas d'opinion plus commune en Allemagne.

1. *Par leur valeur guerrière les Allemands défendent la vraie noblesse de l'humanité.*

Le grand argument des modernes apôtres de la paix est que la vie même est la condition la plus essentielle de la culture. L'homme aux yeux duquel il n'y a pas de bien supérieur à la vie sera sans doute embarrassé pour le réfuter. Un vrai chrétien peut mettre en avant le cinquième commandement et refuser de porter les armes. Mais notre moralité allemande, qui bouillonne encore ardemment dans tous les cœurs non corrompus, a vite fait de juger ces billevesées. Elle dit par la bouche de Moltke : « La paix éternelle n'est pour l'humanité qu'un rêve : et ce n'est même pas un beau rêve. » Non certes, ce n'est pas un beau rêve, car une paix qui supprimerait la perspective de la guerre comme moyen suprême de régler des difficultés insolubles, cette paix créerait une telle pourriture au plus profond de notre cœur qu'elle ferait naître en nous le dégoût de nous-mêmes. Commencez par instaurer la franchise dans la diplomatie; fermez à la ruse rampante sa bouche persuasive; faites que la vérité règne en souveraine triomphante parmi les hommes et que le mensonge y soit méprisé comme le dernier des esclaves; récompensez la sincérité et couvrez la fausseté de honte; faites la lumière dans nos cœurs, de telle sorte que nous aspirions au vrai mérite et que nous ayons la vaine gloriole en horreur; avant tout,

n'oubliez pas de partager également les biens entre les hommes, ou arrachez du moins de leurs âmes les appétits et les convoitises, l'ambition et l'envie : alors vous pourrez prêcher la paix éternelle et trouver des fidèles. Mais tant que ces progrès ne sont pas réalisés, votre prédication est une folie, je dirai même qu'elle est un crime; car, si les mouvements énergiques des cœurs sont parfois néfastes, ils sont plus souvent des stimulants de vertus, et ils seraient, par le triomphe de la paix éternelle, asservis à jamais à la platitude générale. Un peuple parasite comme le peuple juif est porté par tous ses instincts ambitieux et cupides à travailler à la paix éternelle, car, sous un pareil régime, il ne rencontrerait plus aucun obstacle à l'œuvre de désagrégation à laquelle il se livre sur le corps vivant des nations. Mais une nation qui a ses racines dans son propre sol a le sentiment que, dans certains cas, une guerre est aussi nécessaire et même plus nécessaire que la paix à sa prospérité, de même que, dans la nature, la vie est favorisée non seulement par le soleil et les pluies légères, mais aussi par l'orage et par la tempête.

Mais on trouve dans notre peuple allemand une si heureuse fusion des instincts pacifiques et de la valeur guerrière que, à cet égard, aucun peuple n'atteint l'exemple du nôtre, et qu'aucun ne semble mieux désigné que lui pour éclairer l'humanité dans sa marche vers le vrai progrès. La justice, c'est-à-dire le respect de la propriété légitime d'autrui, est solidement implantée dans notre conscience; mais de tout temps, si loin que nous jetions notre regard dans le passé, notre peuple a mis son plaisir aussi dans toutes les qualités, physiques et morales, qui déterminent le succès dans les combats décisifs. Il s'agit pour nous de persister dans cet esprit, car c'est lui surtout qui fait de nous un peuple de maîtres. C'est lui qui a fait autrefois de la Germanie la pépinière de

noblesse d'où, à l'époque des grandes invasions, sont sorties les greffes qui ont permis de rendre une aristocratie aux nations civilisées retombées dans la barbarie. Cet esprit s'est montré même à nos époques de faiblesse politique, alors que d'autres peuples étaient obligés d'avouer, avec un respect mêlé d'ironie, que nous étions « l'engrais de civilisation » du monde. Il doit, maintenant que nous sommes redevenus forts, rester notre inconsciente vertu; il ne doit pas se laisser troubler par les scrupules d'un christianisme expirant, car c'est grâce à cette union harmonieuse de l'amour de la paix et de la valeur guerrière qui nous a été transmise par hérédité, que nous défendons notre puissance et en même temps la vraie noblesse de l'humanité. Aucune des qualités de notre peuple ne nous a autant que celle-là conservé notre jeunesse, si bien qu'aujourd'hui encore, en dépit des rudes besognes de la civilisation, en dépit de l'influence débilitante de l'érudition et de la bureaucratie, notre idéal populaire peut s'appeler « Siegfried le héros toujours jeune », et nos écoliers courbés sur leurs livres se redressent vers ce modèle de toute la force de leur instinct.

Nous avons toujours gardé un cœur d'enfant dans nos sentiments les plus intimes; nous sommes naïfs dans nos joies et simples dans nos goûts, en dépit de toutes les dégénérescences individuelles; nous avons toujours la force procréatrice, et notre race se multiplie à tel point que depuis longtemps notre sol ne suffit plus à nourrir tous nos compatriotes. Aussi est-il plus urgent que jamais de nous exhorter à rester des guerriers : car qui sait si la migration des peuples germaniques restera un exemple isolé dans l'histoire! Les peuples qui nous entourent sont ou bien des fruits trop mûrs, qu'un orage prochain fera tomber de l'arbre, comme les Turcs, les Grecs, les Espagnols, les Portugais et une grande partie des Slaves; ou bien ils sont orgueilleux et fiers de leur race, comme les

Français, mais ils ont une culture vieillotte, trop raffinée, et s'accroissent avec une extrême parcimonie, tout en faisant preuve d'une ambition démesurée ; ou bien, se targuant, comme les Anglais et les Américains, de leur domaine inaccessible, ils oublient par trop le sentiment de la justice et font de leur égoïsme la mesure de toutes choses. Qui sait si nous autres, Allemands, nous n'avons pas pour mission de châtier et de guérir toutes ces dépravations, et si notre devoir ne sera pas de tirer de nouveau l'épée, comme nos plus lointains ancêtres, afin d'aller chercher des territoires pour notre surcroît de population? Mais si même tout cela ne devient pas une nécessité, l'œuvre de régénération sociale que nous entreprenons actuellement, au nom de l'idéal moral de notre peuple, pourrait nous forcer à imposer aux autres nations le remède d'une réorganisation économique. Il faut, pour toutes ces raisons, que le glaive flamboyant de notre esprit guerrier et de notre valeur militaire ne se rouille pas ; c'est pourquoi nous avons le devoir de fortifier sciemment en nous ce que nous avons heureusement sauvé de l'influence chrétienne, et ce vers quoi un penchant inné pousse chacun de nous : la valeur guerrière.

Je suis très éloigné de méconnaître la différence de valeur entre les peuples germaniques, d'une part, et ceux de la famille slave ou celto-romaine, d'autre part ; je ne souhaiterais certes pas qu'à l'intérieur du peuple allemand, par exemple, on portât atteinte au respect dû au sang plus noble, car il est, à mon avis, la condition même de l'accroissement et des progrès de la valeur allemande ; il me semble que tout l'avenir dépend de la force que prendra chez nous et chez les autres peuples de race blanche la notion de la vertu décisive du sang. Mais cette notion capitale ne serait, à mon avis, pas obscurcie, elle serait, au contraire, extraordinairement fortifiée par l'expérience, si auparavant la race blanche dans son en-

semble, par un contact personnel prolongé avec les races de couleur, prenait une fois une conscience bien nette de la supériorité, naturelle et historique, que la noblesse de son sang lui confère sur ces autres races.

Reines Deutschtum (Le germanisme pur), p. 157-166.

2. *Lutte de l'instinct de la race contre la panmixie démocratique.*

En général, il s'en faut aujourd'hui de beaucoup que nous considérions notre sang comme un bien particulier et, *a fortiori*, comme le plus précieux de nos biens, ce qu'il est pourtant en réalité. Ceux qui font quelque cas du sang, et entendent garder jalousement la supériorité qu'ils ont acquise au cours de l'histoire sur la race blanche commune, ne voudront pas entendre dire que cette supériorité n'a pas si grande importance. D'autres qui cherchent la valeur de l'humanité non pas dans le sang, mais dans la dignité de l'esprit et du cœur, flaireront tout de suite là un avilissement. Le christianisme, de son côté, pourra protester au nom du droit qu'ont tous les hommes d'être les enfants de Dieu, droit qui, d'après le commandement de la Bible et l'exemple apparent de la conversion des peuples, doit être accordé sans considération de race. Pour ces motifs et pour d'autres encore, il semble vain de vouloir convaincre de nouveau le monde européen de la vertu prépondérante du sang. La tentative paraît encore plus vaine si l'on considère ce fait que, depuis longtemps, tout fermier intelligent, tout éleveur de chevaux ou de chiens connaît, ou du moins applique expérimentalement les lois suivant lesquelles se produisent les différentes races chez nos animaux domestiques et d'où procède

leur amélioration ou leur dégénérescence, et que, cependant, ces expériences quotidiennes n'ont plus d'écho dans les lois, et éclairent à peine d'une faible lumière les mœurs et usages des peuples européens. La parole de l'Évangile : « Ce que Dieu a rassemblé, l'homme ne doit pas le séparer ; » cette autre maxime : « Les mariages sont conclus dans le Ciel ; » la toute-puissance de l'amour, proclamée sainte dans une quantité innombrable de poèmes et de romans ; enfin l'esprit de jalousie politique toujours croissant de la démocratie, qui autorise volontiers tout mélange, n'importe quel amalgame du sang, au nom des droits éternels de l'homme : toutes ces influences ont agi de concert en vue d'extirper encore plus radicalement et de flétrir de leur mépris tout respect traditionnel pour les puissances et les privilèges fondés sur des filiations connues et des tables généalogiques, c'est-à-dire sur un mélange réglé du sang. Tous les peuples européens se portent actuellement d'un élan si irrésistible dans le sens du progrès de la démocratie, que, réellement, ce semble être au premier abord une entreprise digne de pitié que de vouloir dresser la digue de l'inégalité du sang et des races contre ce flot envahissant du nivellement démocratique, et déployer sur cette digue la bannière de l'idée aristocratique. Les membres titulaires de la noblesse ont eu eux-mêmes la faiblesse de céder aux démangeaisons démocratiques de notre époque et de laisser ébranler en eux le sentiment de leur valeur, allant ainsi jusqu'à perdre en partie la conscience de la raison profonde des privilèges qu'ils revendiquent. Sinon, il serait impossible d'expliquer pourquoi des officiers et des fonctionnaires nobles épousent des juives pour l'amour de Mammon et, ce qui est beaucoup plus grave, exigent d'être traités à l'égal de leurs collègues, ce dont ils peuvent se vanter, hélas ! dans un trop grand nombre de cas. Les hommes sensés sont scandalisés et se désolent de voir que la

noblesse détruit ainsi la seule base sur laquelle se puisse fonder sa valeur. Ceux qui veillent sur le prestige de la noblesse devraient, contre une telle décadence, employer des moyens plus énergiques que la colère et le regret. En attendant, ce sont ici encore les démocrates qui triomphent, ainsi que les juifs, leurs mandataires dans la presse : ils sont enchantés du « beau parti » qu'ont trouvé leurs « concitoyennes » juives ; mais, en même temps, ils savent user de l'ironie la plus mordante, quand, après de pareils précédents, un « Junker », qui gêne leur politique, veut faire valoir les droits du sang.

Ibid., p. 238-239.

3. *Les lois du germanisme pur.*

Si l'on me demande quels sont les dix commandements et les articles de foi du germanisme pur, je répondrai : les meilleures lois sont toutes des lois non écrites ; s'il fallait les rédiger, elles ne seraient plus vivantes. Dans ce sens, les lois du germanisme pur sont aussi des lois non écrites ; mais elles n'en sont que plus profondément gravées dans le cœur et dans la conscience de tout Allemand. Toutefois, si l'on veut avoir une formule courte, qui nous donne une vue d'ensemble, afin de pouvoir déterminer rapidement la différence avec l'état antérieur, que ce soit la profession de foi suivante : « Pour atteindre à la sincérité, que chacun trouve son bonheur dans sa propre croyance ; cependant, notre vie et notre effort moral doit s'inspirer de la tradition de nos pères. »

Cette profession de foi paraîtra probablement insuffisante à beaucoup. « Elle est trop simple, » dira-t-on, — mais les grands préceptes absolus ne nous ont pas jusqu'ici conduits plus loin. « Elle est trop imprécise, » — mais toute précision dans le dogme qui veut valoir pour

tous engendre l'insincérité chez l'individu. « Elle promet peu, » — soit, mais c'est justement ce que nous pouvons tenir, et, dans les affaires de conscience, il ne convient à aucun Allemand de promettre davantage.

Ibid., p. 131.

4. *L'idéal du germanisme pur.*

Notre peuple a passé au cours de l'histoire par les conditions d'existence, les dispositions d'esprit et les modes les plus diverses, et aujourd'hui, chacun des membres vivants de notre nation entend définir son propre germanisme dans la souveraineté de sa conscience : néanmoins, et cela est remarquable, on obtiendrait une majorité considérable, si l'on faisait une enquête sur cette question : à quelles époques de notre histoire l'esprit allemand vous semble-t-il avoir revêtu son expression la plus pure? Sans doute, il y aurait de fortes divergences sur les points de détail, cependant, dans l'ensemble, les voix des hommes compétents se rassembleraient autour de quatre grandes époques : les grandes invasions, les communes, la Réforme et les guerres libératrices de 1813-15. Cet accord, auquel se rallieraient probablement les étrangers, montre nettement que, chez tout Allemand, en dépit de l'écart qui peut séparer de la normale ses façons de penser et de sentir particulières, il y a, présent dans son esprit, un concept idéal du germanisme pur, qui lui a été inculqué par l'école, sans doute, mais a été plus tard confirmé aussi par l'expérience de la vie, et qui prouve, en tout cas, que le sang de nos pères fait naître en nous un besoin commun, d'ordre intellectuel et moral, une puissante inclination qui nous porte vers cet idéal.

Cet idéal qui, jamais réalisé, est l'objet de nos aspira-

tions continuelles, est donc la seule matière véritable, le seul contenu toujours vivant du germanisme pur dans notre conscience. C'est l'impulsion inexprimée, insondable et pourtant toujours efficace, qui fait que nous choisissons ce que nous choisissons, que nous aimons ce que nous aimons, que nous combattons ce qui nous est antipathique. Quand cet instinct sommeille en nous, ou quand il se confond avec le paisible courant de nos habitudes, il est difficile que nous en prenions conscience; mais, lorsque le temps et les circonstances apportent de nouvelles tâches au seuil de notre âme, alors, plus ou moins consciemment, c'est à cet idéal que nous demandons le critère dont nous avons besoin pour nos jugements et dans nos sentiments sur ce qui nous paraît naturel ou contre nature, désirable ou exécrable. C'est ici que se révèlent les différences et les limites des caractères nationaux; c'est là le domaine dans lequel chaque peuple doit résoudre, par les moyens qui lui sont propres, les problèmes qui se posent en commun à l'humanité civilisée.

Ibid., p. 140-141.

5. *Définition de la Culture.*

Comme il est facile de le voir d'après le développement qui précède, ce que j'entends par « culture », ce n'est pas une sorte de magasin des institutions politiques, sociales, voire morales, un assortiment des produits techniques, artistiques ou scientifiques, qu'un peuple civilisé quelconque a réussi à créer et qu'il est prêt à échanger volontiers avec les autres peuples sur le marché mondial.

C'est dans ce sens qu'on prend ordinairement le mot, lorsqu'on dit, par exemple, que nous autres, Allemands, nous sommes d'une culture bien inférieure à celle des

Américains en ce qui concerne le confort des wagons de chemins de fer; dans ce sens les grandes villes sont incontestablement les « centres de la culture »; dans ce sens le « Gigerl » de la Friedrichstrasse, qui fait de la nuit le jour, et ne s'étonne plus de rien parce que de tout il peut dire « connu », ce petit crevé est le produit suprême de la culture. Combien d'autres conclusions niaises pourrait-on tirer ainsi! Qu'on donne à cette plate supériorité le nom de civilisation; je ne verrai rien à y objecter, car la chose est à la hauteur du mot: mais alors qu'on réintègre le mot de « culture » dans sa pleine dignité, afin que les plus sérieux et les plus nobles de tous les hommes ne trouvent pas au-dessous de leur valeur de consacrer à ce but le meilleur de leurs forces. Or il n'y a aucune définition de la culture qui puisse nous satisfaire, nous autres, Allemands, si ce n'est la suivante : dans la culture, au sens respectable du mot, l'élément créateur, c'est l'homme, et ce qu'elle crée, c'est encore et essentiellement l'homme; ce ne sont pas seulement des institutions et des œuvres (qu'il s'agisse des assurances pour la vieillesse et contre les accidents du travail, du « Faust », de la IX[e] Symphonie, du ballon dirigeable ou d'une cravate « dernier chic »). Éduquer les individus et les peuples, de manière à les élever des formes les plus basses de l'instinct de conservation à la conscience de leurs devoirs et de l'intérêt collectif : telle a été au début la tâche difficile de la culture; compléter l'éducation des individus et des peuples et en faire, suivant leur caractère inné, des personnalités harmonieuses qu'elle remettra à la divinité : voilà le but qui lui reste assigné. Toutes les soi-disant « conquêtes » de la culture n'ont pas de valeur en elles-mêmes : elles n'ont qu'une valeur d'emprunt; ce ne sont que les étapes, d'après lesquelles les individus et les peuples mesurent le chemin accompli par leur œuvre de culture; ce ne sont que les agrès qui

leur servent à montrer leur force : mais le produit spécifique et, en tout cas, le plus noble de tout travail de culture sera toujours l'achèvement le plus parfait possible de la personnalité, — aussi bien celle des individus que celle des peuples et de l'humanité tout entière. Et c'est précisément le mieux doué qui, mené par la culture, s'élèvera à la personnalité la plus capable et la plus haute. Nous devons nous accommoder de l'inégalité des individus, des races et des peuples; l'auteur du monde les a ainsi créés, c'est donc qu'ils conviennent à sa divinité et à l'ordre du monde qu'il a établi.

Si l'on considère les choses de ce point de vue, la volonté de décider d'un conflit par la guerre est bien loin, par son essence et par son intention, d'être une simple sauvegarde des autres conquêtes de la culture : elle est à vrai dire l'un des éléments les plus indispensables de ces personnalités cultivées, que sont pour nous tous les peuples vraiment civilisés. D'autre part, il va sans dire que nous n'allons pas reconnaître dans toute manifestation de l'esprit guerrier, telle que l'ivresse sanguinaire des hordes de nègres ou la cruelle guerre d'embuscade des Indiens, une preuve péremptoire de la mission civilisatrice d'un peuple. Bien au contraire : là où l'amour inné de la guerre n'est pas maîtrisé par la conscience profonde des droits de l'ennemi; là où l'esprit guerrier sert à des fins autres que la volonté de défendre au risque de sa vie l'inviolabilité de la nation et de ses membres, la guerre peut bien permettre à ceux qui y prennent part de faire preuve de courage, mais elle les flétrit des stigmates de la barbarie, au lieu de leur conférer les lettres de noblesse de la culture. Il s'agit donc de faire ici une distinction. qui demande de la finesse d'esprit; or, les esprits grossiers sont incapables de faire cette distinction délicate : dès qu'ils voient le sang ou simplement lorsqu'ils y pensent, ils cessent de juger sai-

nement; il n'est donc pas étonnant que les idées s'embrouillent dans leur esprit et que toutes leurs réflexions aboutissent à cette conclusion hâtive : « Toute guerre est œuvre de violence et de meurtre, donc toute guerre est une barbarie et est exactement le contraire de la culture. »

La vérité peut se résumer en un mot : ce qui distingue la culture de la barbarie, le bien du mal, le sublime de l'abject dans l'esprit guerrier des individus et des peuples, c'est uniquement l'idée de l'honneur. L'honneur est l'épine dorsale de la dignité humaine : c'est lui qui donne à l'homme de cœur son allure décidée; il est le témoignage intime de sa conscience, qui l'assure qu'il n'a rien à se reprocher devant lui ni devant ses semblables. Conserver son honneur intact, c'est opposer victorieusement sa personnalité à toute l'iniquité du monde; le perdre est un malheur pire que la mort. C'est pourquoi on ne saurait s'assurer trop chèrement contre cette perte, au prix même de sa vie. « La nation qui ne sacrifie pas tout à son honneur, dit-on, perd sa dignité. » — Oui, mais ce n'est là que la moitié de la vérité. L'autre moitié, la voici : « Perd également sa dignité, la nation qui, sans raison valable, porte atteinte à l'honneur d'une autre nation et la provoque à la guerre. » C'est donc le sentiment de l'honneur, nerf de la personnalité morale, qui distingue la culture de la barbarie : si donc, depuis les temps les plus reculés, les peuples ariens se sont montrés sans cesse les porte-flambeau de toute culture durable, il faut considérer ce fait qu'ils s'appelèrent eux-mêmes les Ariens, c'est-à-dire les hommes d'honneur, non pas comme une circonstance secondaire, mais comme la clef même du mystère de leur supériorité remarquable sur les autres peuples: ils reconnaissaient en effet le sentiment de l'honneur comme leur caractère distinctif, en

comparaison des autres peuples qui n'avaient pas l'honneur enraciné en eux.

Ibid., p. 217-219.

6. *Élévation morale du sentiment de l'honneur chez le peuple allemand.*

On ne saurait méconnaître qu'il y a une différence considérable, au point de vue de la perfection morale, entre le sentiment de l'honneur des Romains, qui se dressait contre tous les peuples non encore soumis, celui des Français, lorsque sous les Napoléons ils voulaient sacrifier le monde entier à leur passion insatiable de la gloire, ou enfin celui des Anglais, quand ils considèrent tout obstacle opposé à leurs convoitises comme une provocation et une occasion d'affirmer leur prépondérance. Il y a notamment un abîme profond entre toute cette avidité et la hauteur morale, jusque-là non atteinte, à laquelle le sentiment de l'honneur s'est élevé chez le peuple allemand. Tous ceux qui nous connaissent vraiment sont obligés de le reconnaître : notre ardeur guerrière est aujourd'hui encore aussi vive qu'elle l'a jamais été chez nos ancêtres; notre préparation militaire nous permet de ne craindre aucun adversaire; enfin, comme le montre notre histoire contemporaine, nous sommes prêts à tout sacrifier pour défendre notre honneur; et cependant, malgré tout cela, l'idée d'une guerre d'agression, causée par une surexcitation du sentiment de l'honneur ou à plus forte raison entreprise dans un dessein de conquête, fait éprouver à notre peuple une sainte horreur dans le plus profond de son âme : l'honneur de notre nation est inaliénable sans doute; mais, c'est précisément pour cela que nous respectons l'honneur des

autres dans notre conscience, et que nous veillons à sa sauvegarde.

Ibid., p. 220.

7. *Le fond de culture de l'armée allemande.*

Je voulais montrer que l'esprit guerrier et la valeur militaire organisée sont un élément important de la meilleure culture, et, jusqu'ici, je n'ai fait qu'essayer de démontrer que l'on ne saurait concevoir la personnalité des Ariens et en particulier celle des Allemands, en tant qu'agent et produit de la culture, sans l'existence en elle d'un vif sentiment de l'honneur. Eh bien, le lecteur attentif va reconnaître maintenant que je ne l'ai pas égaré dans des digressions superflues, mais que. en faisant voir dans le sentiment de l'honneur la clef de voûte de toute culture supérieure, j'ai par là même démontré que l'esprit guerrier et la valeur militaire sont un élément indispensable de cette culture. Nous pouvons donc dès lors considérer comme les billevesées de cerveaux malades tous les arguments, — qu'ils proviennent du « bon sens » d'un démocrate quelconque, des lubies sentimentales d'une Bertha von Suttner, du christianisme insipide d'un Tolstoï ou enfin de la façon de sentir non arienne des Juifs, — par lesquels on veut nous persuader que la guerre et le métier des armes sont une honteuse barbarie. Mais nous comprenons aussi que le sentiment de l'honneur vraiment sain, qui reste aussi éloigné de l'hyperesthésie française que de la pachydermie chinoise et qui implique le respect le plus strict du sentiment de l'honneur des autres, doit constituer la ligne de démarcation, séparation nette entre la guerre qui n'est que brutalité sanguinaire et celle qui est une force morale de premier ordre.

De là résultent naturellement toute une série de conséquences. Il n'est nullement à craindre que tout ce que nous devons déduire logiquement de cette distinction rationnelle puisse jamais entrer en conflit avec notre sentiment immédiat. Au contraire : la profonde joie intérieure que tous les Allemands sains d'esprit éprouvent à sentir dans notre organisation militaire, la meilleure de nos institutions; l'estime et l'affection dont le soldat jouit chez nous ; la force expansive dont l'exemple de la Prusse a témoigné, sans rencontrer sur ce terrain les résistances ordinaires de l'Allemagne du Sud : tous ces sentiments immédiats, toutes ces forces spontanées ne font que nous montrer une fois de plus que la raison et la pratique de la culture se fondent ici en une pleine harmonie. Une armée de mercenaires ne pourrait jamais faire naître cette harmonie dans notre conscience de peuple civilisé, car une armée de mercenaires se sent rejetée hors de la respectabilité civile du reste de la nation, et elle n'en devient que plus facilement, dans les mains de celui qui est au pouvoir, un instrument docile pour tous les actes de violence et de cruauté, en un mot pour tout ce qui est opposé à la culture. L'exemple de l'Angleterre montre précisément au monde entier qu'une armée de mercenaires n'est plus compatible avec la conscience cultivée de l'humanité arienne d'aujourd'hui. Et si les Anglais ne savent pas rejeter à temps cette façon de faire la guerre contraire à la culture, et trouver le chemin du sentiment de l'honneur germanique ; s'ils ne peuvent ou ne veulent se contenter de la domination mondiale qui peut être acquise et maintenue d'accord avec la conscience plus juste et plus délicate d'une armée nationale, alors ils seront jugés définitivement par la conscience des peuples civilisés, ce qui d'ailleurs ne saurait longtemps tarder. Une armée de milices ne présenterait rien en soi qui pût choquer le sentiment de l'honneur et la conscience des peuples civi-

lisés. C'est l'idée favorite de tous ceux qui sont jaloux de la liberté individuelle. La conscience allemande, elle aussi, n'aurait rien à objecter à cette forme de l'organisation militaire : c'est en effet la forme qu'avaient adoptée nos plus lointains ancêtres pour combattre leurs ennemis ; c'est de cette façon que les Suisses ont jusqu'ici défendu leur pays, et que les Boërs de l'Afrique du Sud ont pu résister si longtemps à des forces colossales. Mais cette forme ne convient qu'aux organismes les plus simples ; les résultats qu'elle donne sont incertains, et le terrain qu'elle concède au besoin d'indépendance de l'individu, elle le ravit à l'influence d'une éducation militaire rigide et durable ; or, nous autres Allemands, dans la mesure où nous sentons sainement, nous avons appris à connaître dans cette discipline, non pas un mal, mais un bienfait.

Il reste donc que c'est la Prusse, si souvent regardée de travers à cause de ses éléments slaves, qui a, en organisant la première une armée permanente dont la discipline repose sur le sentiment de l'honneur le plus vif et la discipline la plus rigoureuse, résolu par là même, non seulement pour les peuples de la rive droite de l'Elbe, mais à vrai dire pour tout le peuple allemand, le problème d'une organisation militaire vraiment nationale. Pratiquement capable de combattre et de surmonter tout danger qui peut nous menacer ; s'accordant de la façon la plus harmonieuse avec tous les sentiments, toutes les impulsions guerrières du peuple allemand ; éducation sûre pour former à l'obéissance aussi bien qu'au sentiment de l'honneur ; gardienne de toutes les formes de l'esprit chevaleresque ; orgueil qui est le fruit d'une éducation trop solide et trop sérieuse pour dégénérer jamais, autrement que par exception, en vanité ou en fanfaronnade : ainsi édifiée avec les éléments virils du sang allemand, notre armée nationale a réellement une trop haute

valeur en elle-même pour n'être considérée que comme l'écorce et le toit protecteur de notre culture. Non, elle est le noyau, elle est la moelle de cette culture, aussi bien en elle-même que par l'influence qu'elle exerce sur les autres domaines de la culture...

Je fais un si grand cas du fond de culture allemande de notre armée, je suis si loin de considérer cette armée comme un « mal nécessaire » que, pour sauvegarder cet élément de culture, je sacrifierais au besoin d'un cœur léger plus d'une de ces revendications politiques, auxquelles nos démocrates attachent une si grande importance.

Ibid., p. 222-226.

XI

Ludwig WOLTMANN

L'ANTHROPOLOGIE POLITIQUE DU PANGERMANISME

Ludwig WOLTMANN a été un publiciste socialiste réputé très brillant et à qui on promettait un grand avenir. Il n'est plus, croyons-nous, parmi les vivants; ou, s'il survit, il serait plus digne de compassion qu'un mort. Il a été longtemps le collaborateur d'Eduard Bernstein aux *Dokumente des Sozialismus*, édités entre 1901 et 1904. Il y signait du pseudonyme de *Doubleyou*, qui traduit en anglais l'initiale de son nom.

L'interprétation biologique des faits intellectuels et moraux, mise à la mode par la brusque fortune posthume du système de Nietzsche, n'a pas manqué de trouver des adhérents parmi les socialistes. Ç'avait toujours été l'effort du socialisme allemand, déjà dans Marx et dans Engels, puis, plus grossièrement, dans l'ouvrage de Bebel sur *la Femme*, d'établir un lien entre le transformisme biologique et le matérialisme historique. Woltmann essaya de pousser ces recherches. Une part essentielle de « l'infrastructure » sur laquelle repose la civilisation intellectuelle et morale des hommes est, pour lui, biologique. Il s'agit de découvrir un lien entre l'évolution anthropologique et l'évolution politique des races. Grave problème que Woltmann aborda avec des principes empruntés au système de Weismann. Rien n'atteste mieux la dégénérescence des méthodes de la recherche sociale en Allemagne que le succès de ces tentatives dilettantesques. Sans observation précise, avec des affirmations massivement appuyées sur la fragile théorie weismannienne des plasmas germinatifs, Woltmann prétend aborder les problèmes obscurs de la transmission héréditaire des qualités mentales ou de la sélection des génies.

Son échafaudage de conjectures aboutit à conclure que l'homme élancé, blond, à dolichocéphalie frontale, c'est-à-

dire la race européenne du Nord, autrement dit la race germanique, représente l'élite de l'humanité, et que cette race est présente physiologiquement dans tous les peuples supérieurs. Son germanisme est outré, jusqu'à ne pas tolérer le mélange des Allemands avec d'autres Germains. Mais ce sont des types allemands qu'il retrouve dans les hommes supérieurs de tous les peuples voisins de l'Allemagne. Bienfaisant mélange, qui toutefois ne s'est effectué que par la guerre. Ce darwinisme social qui allait jusqu'à préconiser la lutte des races par la guerre pour arriver à une meilleure sélection des hommes et, par elle, à un épanouissement plus complet des civilisations supérieures, n'a nullement fait exclure Woltmann du parti socialiste. On en jugera par l'indulgent compte rendu des *Dokumente des Socialismus*, juillet 1903.

On sera moins étonné que Friedrich Ratzel, malgré ses réserves, témoigne de la complaisance aux théories de Woltmann : « Nous ne doutons pas, dit-il, que des recherches purement inductives, comme par exemple celles annoncées par Woltmann dans son *Anthropologie politique* (1903) qui cherche à déterminer analytiquement les origines raciales des promoteurs des grands mouvements dans un peuple, ne soient d'une grande utilité le jour où on les pratiquera avec une absence totale de prévention en faveur de l'une ou de l'autre race. Peut-être ainsi l'historien, appuyé sur des observations précises touchant l'histoire de la Renaissance, pourra-t-il affirmer avec certitude l'importance décisive d'éléments de race germanique en Italie. » Et l'ethnographe Helmolt ajoutait : « Cette certitude — bien que je reconnaisse tous les mérites de sa très sérieuse investigation — ne me paraît encore nullement acquise par le beau livre de Woltmann sur *les Germains et la Renaissance en Italie* (1905) (1). » On va voir, dans les passages qui suivent, ce que ces savants considérables appellent une « détermination analytique » et une « très sérieuse investigation ».

1. *La lutte pour le droit est une lutte pour le droit du plus fort.*

Déjà le troupeau, chez les animaux, possède une sorte d'organisation de droit public, reposant sur la division

(1) V. Ratzel, *Kleine Schriften*, 1906, t. II, p. 496, et la note ajoutée par l'éditeur Helmolt.

du travail, la solidarité, et la centralisation du pouvoir. Les excitations de l'intinct et les représentations des sens sont les forces psychologiques qui assignent à chaque membre la place qui lui revient. Dans la lutte intrasociale pour la position privilégiée, pour le commandement, le plus fort et le plus intelligent sort vainqueur. Le chef a droit à des privilèges sociaux en matière d'alimentation, de satisfaction des besoins sexuels, et de considération; mais en retour il a des devoirs sociaux, tels que bien conduire le troupeau et le protéger dans le danger.

Tandis que, chez les animaux, les divisions sociales établies d'après l'instinct sexuel, l'instinct alimentaire et l'instinct de domination, sont liées à des instincts et à des penchants, cette hiérarchie prend avec le développement du langage, de l'intelligence et de la tradition, un caractère plus *intellectuel*, de sorte qu'il s'y joint certaines idées sur les droits et les devoirs. Pour la horde des hommes primitifs aussi, nous devons admettre une organisation sociale analogue à celle des animaux. Plus une communauté est primitive, plus aussi la vie de société est réglée par les représentations et les actes qui résultent de l'habitude et de l'imitation. La coutume et la tradition font loi. Des institutions juridiques n'apparaissent pour la première fois sous la forme de lois écrites, mises ainsi à la portée de tous et obligatoires pour tous, qu'à un degré relativement élevé de culture sociale.

Les constitutions politiques et les législations sont les adaptations sociales d'une race — adaptations agencées par son intellectualité — à ses conditions d'existence et de développement. Elles naissent ou de la lutte de la race avec l'extérieur, ou des rivalités qui s'allument dans ses propres rangs, soit entre les individus, soit entre des groupes particuliers. La lutte pour l'existence devient

une lutte pour la puissance sociale. Il s'ensuit que la lutte pour le droit, de par son origine et sa signification universelle, est une lutte pour *le droit du plus fort*. Le droit du plus puissant est en même temps *le droit de la liberté*, et la liberté sociale des particuliers ou des groupes et classes augmente en proportion de la puissance plus forte qui leur échoit. La conquête de la situation sociale privilégiée, qui entraîne une prépondérance économique, et affranchit des travaux et des devoirs vulgaires de l'existence, déclanche et active le développement d'une culture plus haute, qui procède toujours d'individus ou de groupes particuliers d'individus.

. . . .

Lorsqu'on définit l'homme un animal politique, cela veut dire qu'il est non seulement un animal vivant en communauté, mais encore un animal qui cherche à dominer. La société n'est pas simplement une masse d'individualités que le destin mêle au hasard; bien plutôt, elle est organisée intérieurement, c'est-à-dire que d'un centre ou de plusieurs centres de forces, les activités, isolées ou groupées, sont dirigées vers des buts communs; et il existe des forces supérieures qui ont une importance centralisatrice dépassant celle des individus ou des groupes.

. . . .

Plus encore que la lutte avec l'extérieur, la concurrence des divers groupes d'hommes entre eux conduit à la formation d'un pouvoir central. Dès que la surpopulation amène une insuffisance des moyens de subsistance, ou que des phénomènes naturels nécessitent des séparations et des émigrations, les divers groupements sociaux se heurtent, et la conséquence naturelle est : hostilité et guerre. La solidarité à l'égard de l'extérieur et la différenciation à l'intérieur de la communauté croissent sans cesse; et la lutte exige d'une part une direction plus

vigoureuse, une supériorité intellectuelle, d'autre part, de la discipline et de la subordination.

. . . .

La source primitive de la puissance et de l'activité politiques prend naissance dans le cercle de la famille ; elle est fondée sur l'inégalité physiologique des sexes et des âges. La puissance du mari sur la femme, celle des parents, en particulier celle du père ou de l'oncle, sur les enfants, sont la forme la plus primitive de la souveraineté politique, qui trouve son expression dans les divers degrés des droits familiaux.

La puissance politique et ses manifestations ont encore une autre source dans la différenciation qui se fait à l'intérieur de la race même, dans l'inégalité naturelle des aptitudes physiques, économiques et intellectuelles. La vieillesse, supérieure autant par l'expérience et la pratique que par une dignité que lui reconnaît la tradition, la vigueur et l'adresse corporelles, la sagacité et l'art de la persuasion, élèvent quelques individus ou un groupe d'individus au rang de détenteurs d'une puissance et d'une responsabilité publiques effectives.

Mais la source la plus importante et la plus abondante de la puissance politique est la *supériorité guerrière et intellectuelle d'un peuple ou d'une race* sur d'autres groupes anthropologiques. C'est précisément cette sorte de prépondérance qui est le point de départ des organisations politiques les plus vastes et les plus capables qu'ait produites l'histoire des peuples, et dont elle a fait les champions d'une civilisation qui approche de la perfection.

. . . .

En conséquence, le droit est une « politique de la force », pour parler comme Ihering; non pas toujours au sens d'une contrainte brutale, mais dans celui du triomphe, en dépit des obstacles, d'une puissance souveraine.

La justice n'est pas autre chose qu'une conciliation sociale des droits, conforme à l'importance relative des forces individuelles qui se manifestent au grand jour et sont universellement reconnues.

Le droit du plus fort n'a pas toujours besoin d'être le droit du plus parfait, pas plus que l'adaptation ne signifie toujours un perfectionnement, qu'il s'agisse du monde organique ou du monde social. Ce n'est que si l'on veut juger le droit du point de vue moral qu'on peut exiger de lui la preuve qu'il est le plus parfait. Aristote se trompe donc lorsqu'il prétend que la force semble ne jamais exister sans la vertu. L'histoire universelle n'est que de façon très restreinte un tribunal de l'humanité, elle ne fait plutôt, ainsi que l'écrit Fr. Rolle, qu'établir « un bilan constamment tenu à jour des succès réels des différents partis en concurrence, bilan dans lequel le moralement supérieur ne l'emporte sur l'inférieur que dans la mesure où il est plus avantageux ».

Politische Anthropologie (Anthropologie politique), p. 153, 154, 221-223, 155.

2. *Conditions biologiques de la transmission des civilisations.*

Les institutions sociales, tout comme les œuvres de l'esprit et les produits de la technique, peuvent être transmises d'une race à une autre, ou bien telles quelles, ou, le plus souvent, en un mélange bizarre avec des tendances d'autre nature, et propres à une autre race. Dans le domaine des idées politiques et juridiques on peut aussi, bien que seulement au sens figuré, parler d'une évolution par la propagation et la sélection intellectuelles. C'est ainsi que le droit romain fut adopté et

en partie transformé par les races germaniques; c'est ainsi que des peuples parlent une langue ou professent une confession religieuse, œuvre d'une race aujourd'hui éteinte ou qui a depuis longtemps abandonné sa langue et sa religion....., c'est pour cette raison qu'il ne faut pas regarder comme créations originales d'une seule et même race toutes les œuvres intellectuelles, politiques et techniques d'une société....

Le don d'imiter et d'assimiler d'une façon féconde des éléments de civilisation étrangers, qu'il s'agisse d'institutions sociales, qu'il s'agisse d'idées. ou d'œuvres techniques, est lié nécessairement aux qualités et aux dons innés d'une race, notamment quand il faut qu'elle élabore ces idées étrangères et leur donne une forme nouvelle, en harmonie avec son propre génie. L'emprunt intellectuel peut alors activer le développement d'une race sans altérer sa nature intime, et l'amener à un épanouissement que seule et par ses propres moyens, peut-être aussi parce qu'elle était mal servie par des circonstances extérieures et par les conjonctures historiques défavorables, elle n'aurait jamais atteint.

Particulièrement favorable est l'action de cette contamination psychologique, lorsque les idées, les œuvres et les institutions transmises proviennent de races proches parentes. Rapidement et spontanément les races germaniques s'approprièrent la culture grecque et romaine, par contre, elles ne s'assimilèrent celle des Juifs que sous sa forme hellénisée, et aujourd'hui encore on constate des antipathies germaniques à l'égard de l'esprit sémitique de l'Ancien Testament.

. . . .

Klemm et Gobineau ont émis cette idée, que la transmission d'une civilisation supérieure à des races inférieures n'est possible que par un mélange de sang, dans lequel des éléments de la race la mieux douée fusionnent

avec ceux des races moins bien douées. Le simple contact économique et psychologique ne suffit pas pour produire des transformations intellectuelles durables. « La puissance des idées se brise contre les bornes organiques des facultés naturelles. » Le contact économique extérieur et la transmission psychologique de la civilisation peuvent, chez des races moins bien douées, ne faire que masquer superficiellement la grossièreté barbare, si bien que les coutumes et les idées des peuples civilisés dégénèrent fréquemment chez les races inférieures en caricature.

Ibid., p. 157-158.

3. *Distinction entre les races passives et les races actives.*

Les recherches de Klemm sur les usages et les coutumes, les monuments et les œuvres d'art, les institutions et l'histoire des différentes nations, l'ont amené à conclure que tout le genre humain se divise en *races actives* et *races passives*. Chez les premières prédominent « l'aspiration de la volonté à la domination, à l'autonomie et à la liberté; l'activité et la persévérance, l'élan vers la conquête des horizons lointains, le progrès sous toutes ses formes: mais aussi le penchant à l'observation et à la critique, à l'esprit d'insoumission et de doute ». Ceci se manifeste clairement dans l'histoire des nations que forment les hommes actifs : les Perses, les Arabes, les Grecs, les Romains et les Germains. Ces peuples immigrent ou émigrent, renversent tous les royaumes solidement établis, en fondent de nouveaux, sont des navigateurs audacieux; ils ont une constitution libre, qui a pour condition le progrès continu; la théocratie et la tyrannie n'y prospèrent point, bien que ces nations soient ouvertes au sublime et lui consacrent leurs forces.

La science, l'étude, la foi remplacent la croyance aveugle; c'est chez elles que prospèrent les sciences et les arts, et ce sont ces nations qui ont accompli toutes les grandes choses. L'esprit de ces nations est toujours en mouvement, tour à tour montant ou descendant, mais toujours s'efforçant de l'avant. Leur patrie est la zone tempérée, d'où ils sont partis pour conquérir et dominer toutes les autres régions. Leurs colonies s'étendent aux Indes Orientales comme en Amérique, au Cap comme dans les terres de la Mer polaire et à l'Équateur. Ils ont parcouru la terre en toutes ses parties et jusques à ses pôles; ils ont supporté tous les climats, rapporté dans leur patrie des trésors de tous les pays. Les races passives, c'est-à-dire toutes les races autres que la caucasique, se contentent des premiers résultats de l'observation et des découvertes; elles demeurent volontiers dans leur domaine, sans aucun désir d'explorer les régions lointaines. La stabilité est la loi de leur vie; aucune forme libre et personnelle ne se développe dans leurs arts, leurs institutions publiques et privées. La race active est la moins nombreuse et c'est celle qui apparaît le plus tard. Les races actives prennent la suite de la civilisation que commencèrent de créer les peuples passifs et elles en assument le développement. D'ordinaire elles laissent le travail agricole proprement dit aux races passives qu'elles trouvent à leur arrivée dans le pays, tandis que, pour leur part, elles se réservent les occupations intellectuelles. Les peuples actifs sont guerriers, artistes, navigateurs ou commerçants.

Ibid., p. 228-229.

4. *Une race énergique sait se procurer le milieu qu'il lui faut.*

Les vallées fertiles des grands fleuves, les côtes propres à la navigation, la richesse du sol en minéraux, surtout en bronze, fer et houille, sont des conditions indispensables au développement d'une culture supérieure. Mais pour trouver ces ressources et les exploiter judicieusement, il faut de *l'énergie et de l'intelligence*, qualités réparties fort inégalement par la nature entre les races. Une race énergique, intelligente et animée de la volonté de progresser, cherche à s'assurer de ces moyens, et conquiert les pays qui sont nécessaires à son développement. Un coup d'œil jeté sur l'histoire des races montre suffisamment que les races d'élite se sont procuré par des migrations et des conquêtes les conditions naturelles extérieures nécessaires à l'épanouissement de leurs penchants innés et de leur mission, lorsque ces conditions ne se trouvaient pas réalisées dans leur habitat primitif. Adelung remarque que, par exemple, les Goths, durant des siècles, importunèrent de leur bravoure farouche tous leurs voisins de la mer Noire et de la Caspienne, cherchant toujours à pénétrer dans des pays plus fertiles. Toute l'histoire de la migration des races humaines, dont ce qu'on appelle ordinairement « la migration des peuples » n'est, si important soit-il, qu'un épisode, prouve que la recherche et la conquête de territoires à leur convenance est un des procédés d'expansion naturels aux peuples anthropologiquement bien armés.

Ibid., p. 248-249.

5. *Des causes de la disparition des races.*

Chez une nation prolifique, les vides produits par la guerre peuvent être facilement compensés, en ce qui concerne la quantité, par la reproduction physiologique. Peuvent-ils l'être également sous le rapport de la qualité? Cela dépend des classes de la population qui ont eu surtout à verser leur sang. Chez une nation aussi petite que les Grecs, toutes les guerres et les révolutions, à la suite desquelles souvent les adversaires vaincus étaient condamnés à la peine de mort ou réduits en esclavage, devaient infailliblement à la longue concourir non seulement à la diminution, mais encore à la déchéance qualitative de la race...

Les expéditions sanglantes de Charlemagne ont décimé fortement les Saxons, la race la plus brave et la plus noble parmi les Allemands, alors qu'une grande partie d'entre eux avaient déjà passé en Angleterre, et y avaient implanté la souche féconde d'où devait sortir le peuple anglais. En l'an 782, il fit exécuter en un jour 4.500 Saxons; un nombre plus considérable fut emmené en captivité ou transplanté ailleurs. Il en périt des milliers à la bataille de Detmold, tout autant sur les bords de la Haase. Les Saxons ne cessaient de se rebeller, dans leur incoercible besoin de liberté et d'indépendance. Charlemagne continua à faire des ravages dans leurs rangs; et systématiquement il extermina les plus braves et les meilleurs, si bien que les Saxons, abstraction faite de leurs expéditions à l'est de l'Elbe contre les Slaves, n'ont plus jamais joué de rôle politique important dans l'histoire de l'Allemagne. « Avec la disparition des Saxons, va jusqu'à déplorer un écrivain moderne, s'est

perdu pour toujours en Allemagne l'esprit de liberté et d'indépendance (1). »

Des peuples en soi vigoureux et bien armés pour la vie périssent si, au cours de leurs conquêtes et de leurs migrations, ils arrivent dans des régions où le climat leur est pernicieux. Marius anéantit les Cimbres et les Teutons. « Les Romains eurent pour alliés la chaleur et le soleil que les Cimbres recevaient dans les yeux, rapporte Plutarque. Forts comme le fer là où il s'agissait de supporter la gelée, ayant grandi dans des régions boisées et froides, ils succombèrent à la chaleur. Ils haletaient, la sueur ruisselait de leur corps; pour se protéger ils tenaient leur bouclier devant leur visage. » Dans le nord de l'Afrique c'est à peine si l'on trouve encore des traces des Vandales, tandis qu'en Espagne les Visigoths ont laissé les dernières gouttes de leur sang dans une cinquantaine de familles environ et dans quelques cantons montagneux du pays. Dans l'Italie septentrionale les conditions d'adaptation étaient meilleures; ainsi que le démontre Czörnig, la race des Longobards immigrés, par exemple, ne s'est pas perdue: ils sont au contraire demeurés les maîtres, et c'est d'eux que descendent la plus grande partie de la noblesse de l'Italie septentrionale et nombre de familles patriciennes (2).

L'exemple de la Grèce nous montre comment des guerres civiles et des révolutions intestines déciment une race. Il y a encore un autre mode politique d'extirpation des individus qui opère sans bruit, mais sûrement, et ne joue pas un moins grand rôle dans la vie des peuples, surtout aux époques où une couche de la société, opprimée mais douée, s'efforce d'arriver à la liberté politique, et où les classes et les dynasties régnantes poursuivent

(1) J. G. Vogt, *Die Entstehung der Welt*, 1901, p. 977.
(2) Von Czörnig, *Die Völker Oberitaliens*, 1885.

par tous les moyens de la tyrannie le « noble gibier politique » et le réduisent aux abois. L'histoire des États modernes n'est pas sans offrir des exemples classiques de ce procédé de sélection à rebours. Actuellement nous voyons en Turquie et en Russie ce spectacle cruel du sang des classes les mieux douées prodigué pour l'idole de l'autocratie. L'exil, l'émigration volontaire ou forcée, l'emprisonnement, la mise hors la loi, les confiscations, les exécutions, voilà les moyens d'une sélection politique à rebours, par laquelle on décime une race et extermine son élite.

Ibid., p. 267-269.

6. *Les conditions raciales du développement intellectuel.*

L'organisation physique d'une race est le support visible de ses facultés intellectuelles et morales. Les rapports de l'âme et du corps sont très compliqués et liés aux fonctions de *tout* l'organisme. Si, d'une part, c'est la taille et la forme du corps ainsi que la proportion harmonieuse des membres, c'est, d'autre part, la prééminence de la tête sur le corps et du crâne sur la face qui attestent les dons intellectuels supérieurs. Mais le crâne n'est que le vase précieux qui renferme en soi l'organe, plus précieux encore, dont dépend tout ce qu'accomplissent les races, les familles et les individus ainsi que leurs descendants : cet organe, c'est le cerveau humain, que Reil appelle « l'efflorescence suprême de la création » et « la matrice de l'histoire ».

. . . .

C'est un fait, qu'aux divers degrés de la hiérarchie ascendante dans la capacité intellectuelle des races, nègres, Indiens, Mongols, Méditerranéens, Européens septentrionaux, correspond une diminution parallèle de

la matière pigmentaire, et que, parmi les Caucasiens, la race la plus claire est en même temps la mieux douée et la plus noble. Selon les plus grandes probabilités, cette race d'hommes a acquis, à l'époque glaciaire, dans les contrées septentrionales et sous l'influence de durs efforts nécessités par la lutte pour la vie, une diminution de la matière pigmentaire; et ce changement organique alla de pair avec un perfectionnement dans l'organisation du corps et de l'esprit, si bien que la coloration plus claire est une marque indirecte et corrélative de supériorité intellectuelle.

. . . .

La race de l'Europe septentrionale est caractérisée par la forme allongée du crâne. On a voulu y voir un signe de capacité supérieure. Par contre, on a remarqué que les nègres et les Australiens ont un crâne nettement allongé et ne manifestent nullement une intelligence extraordinaire. Toutefois, ces races ne présentent un caractère dolichocéphale qu'à la partie postérieure de la tête, tandis que le Germain a en même temps un front élevé et large, aux bords orbitaires très proéminents. Il est, comme dit Gratiolet, l'*homo frontalis* proprement dit. Le crâne germanique se distingue du crâne nègre par un plus grand volume, par le nez long et mince, par l'orthognathisme et le menton saillant, signes morphologiques d'une organisation psycho-physique supérieure.

. . . .

De considérations purement morphologiques et physiologiques, on arrive à conclure légitimement que l'homme de haute taille, au crâne développé, à dolichocéphalie frontale et de pigmentation claire, bref la race nord-européenne, représente le type le plus parfait du genre humain, et le plus haut produit de l'évolution organique.

. . . .

Un croisement physiologique des races n'est un facteur de progrès durable et vrai que s'il s'agit de deux races parentes ou d'égale valeur. Le degré de culture que le hasard de conjonctures historiques leur a fait atteindre n'est pas déterminant en cette matière, mais seulement l'égalité au point de vue anthropologique. C'est ainsi que les Germains et les Romains se sentirent réciproquement d'égale valeur, puisque des princes et des princesses de Rome n'hésitèrent pas à entrer par le mariage dans des familles dynastiques germaniques...

A partir du IIIe siècle, ainsi que Gibbon, le premier, le fit remarquer dans son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, par suite de l'immigration germanique, une transformation physiologique commence dans le peuple italien. L'accroissement de la population augmenta, la taille réglementaire s'éleva, les mœurs et les idées changèrent. « La taille des hommes, écrit Gibbon, se rapetissait toujours plus: en fait, le monde romain était peuplé d'une génération de nains; c'est à ce moment que les Barbares géants du Nord firent irruption et améliorèrent ce peuple de pygmées. Ce furent eux qui rétablirent l'esprit viril de la liberté, et au bout de dix siècles la liberté devint l'heureuse mère du goût et des sciences. »

Ibid., p. 249, 251, 253, 254, 262.

7. *Le pangermanisme est dès maintenant réalisé au point de vue de la race.*

Plus les races sont actives, supérieurement et également douées, plus la concurrence vitale qui se déchaîne entre elles est violente et féconde. C'est une loi biologique que les races dont la parenté est la plus proche, et qui luttent pour les mêmes moyens d'existence et de développement, ont à soutenir, l'une contre l'autre, la lutte

pour la vie la plus violente. Les événements les plus lourds de conséquences dans l'histoire de l'aristocratie du monde et de la civilisation mondiale sont nés de l'antagonisme et de la lutte entre les races et les héros germaniques. La papauté et l'Empire sont tous deux des institutions germaniques, des instruments de domination destinés à asservir le monde. La race germanique est appelée à étreindre la terre de sa domination, à exploiter les trésors de la nature et les forces physiques de l'homme, à faire des races passives de simples organes subalternes de l'évolution de sa culture. Il s'est trouvé des politiciens sentimentaux pour rêver d'une alliance de toutes les races germaniques. Cependant, le pangermanisme est un fait accompli historiquement, et l'on se demande, avec étonnement, contre qui cette alliance doit être dirigée. Car le Germain est l'ennemi le plus grand et le plus dangereux du Germain. Extirper du monde cette inimitié reviendrait à supprimer les conditions fondamentales du développement de la civilisation; ce serait un puéril essai d'opposer des rêves chimériques aux lois de la nature.

8. *La Renaissance en Italie est d'origine germanique.*

L'auteur pose en fait que les Romains décadents furent régénérés par les Germains, et c'est à ces derniers, d'après lui, que l'Italie doit sa renaissance intellectuelle, ainsi que la plupart de ses hommes de génie. L'histoire de l'Italie lui paraît fournir des preuves irréfutables à l'appui de cette assertion. Il estime avoir montré ailleurs, dans son ouvrage sur *Les Germains et la Renaissance en Italie*, que la décadence de la civilisation et de la puissance des Romains eut pour cause principale l'extinction de la race des hommes de haute stature.

Dans un essai sur *Les Germains en France*, il reprend cette thèse. Voici quelques-unes de ses assertions :

César mentionne à plusieurs reprises la taille peu élevée des Romains comparée à celle des Gaulois, et ceux-ci étaient déjà moins grands et moins blonds que les Germains. A l'époque de l'Empire, la taille réglementaire était tombée dans l'armée à 1m,48, et les cheveux blonds avaient disparu. C'est ce que montre l'exemple de l'empereur Majorien, dont Procope rapporte que la chevelure était célèbre parce qu'elle était blonde, et aussi la mode qui voulait que les femmes se teignissent en blond.

Tacite décrit le physique des Germains, leur haute stature et leurs cheveux blonds avec admiration et étonnement, ce qui prouve que, de son temps, les caractéristiques de la race du Nord étaient presque inconnues en Italie.

. . . .

C'est des Germains que procèdent et la noblesse féodale et le patriciat des villes d'où est sortie la civilisation de l'Italie au moyen âge.

Nous savons de nombreuses familles qui avaient adopté les us et coutumes lombards, francs ou saxons... Les portraits d'un très grand nombre d'entre elles nous montrent qu'elles se rattachaient au type du Nord...

Il n'est donc pas surprenant, étant donnée la prédominance des blonds dans les classes de la population d'où venait la culture, que dans la poésie des trouvères, dans les œuvres de Dante et de Pétrarque, l'idéal de la beauté physique soit représenté par l'homme blond, et que toute la peinture du moyen âge et du commencement de la Renaissance s'inspire de cette même idée de la beauté.

L'influence de la langue germanique se fait particulièrement sentir dans les noms de famille dont beaucoup, dans la noblesse, sont d'origine germanique...

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que presque tous les grands hommes de l'Italie, tant du moyen âge que de la Renaissance et des temps modernes, portent des noms

germaniques : Dante Alighieri (Aigler), Boccaccio (Buchatz), Leonardo Vinci (Winke), Raffaël Santi (Sandt), Tiziano Vecellio (Wetzell), Michel Angelo Buonarroti (Bohnrodt), Tasso (Dasse), Benzo di Cavour (Benz), Garibaldi (Kerpolt).

Naturellement, le nom germanique seul ne serait pas une preuve suffisante des origines de la race ; mais l'examen anthropologique du type physique établit, d'une façon indubitable, que la plupart des grands hommes de l'Italie descendent des Germains.

Au type blond appartiennent Giotto, Dante, Donatello, Mazaccio, le Vinci, Raphaël, Botticelli, le Titien, Galilée, le Tasse, Christophe Colomb, et, parmi les modernes, Alfieri, Volta, Leopardi, Garibaldi, Cavour, Bellini, Rossini, Donizetti, Canova, Manzoni.

Ceux qui nous offrent un type mixte comme Michel Ange, l'Arioste, Machiavel, Palestrina, Verdi, sont en minorité.

L'origine germanique de quelques-uns des hommes de génie peut être même établie par leur généalogie : Michel Ange, Vallisneri, Mirandola, Aquino étaient d'origine lombarde; le Tasse d'origine burgonde; Alberti d'origine franque; Telesio d'origine souabe; Cavour d'origine allemande.

D'après le résultat actuel de mes recherches, les caractéristiques anthropologiques des grands hommes de l'Italie se répartissent de la manière suivante :

1° Presque tous sont de haute taille ou de taille moyenne : Pétrarque, Boccace, le Tasse, Léonard de Vinci, le Titien, l'Arioste, Verdi sont grands. Dante, Machiavel, Garibaldi sont de taille moyenne. Il y en a très peu comme Raphaël, Mazzini, qui soient au-dessous de la moyenne ;

2° La plupart ont le teint blanc ou blanc rosé ; très rares sont ceux qui ont le teint brun ;

3° On en compte environ 105 qui ont les yeux bleus; 6 les ont de couleur indécise et 18 les ont bruns;

4° 75 ont les cheveux blonds, 25 ont les cheveux de couleur mixte, c'est-à-dire de différentes nuances de brun ou d'un mariage de brun et de blond; 15 enfin ont les cheveux noirs.

Il ressort indéniablement de cette statistique que les caractéristiques de la race germanique l'emportent.

Il est curieux de noter que sur 23 des grands hommes de l'Italie moderne dont on a pu déterminer la couleur de cheveux, on a trouvé 14 blonds, 7 bruns et 2 seulement ayant les cheveux noirs.

Si l'on cherche quel est le pays d'origine des deux cents Italiens les plus célèbres dont on a examiné le type, on trouve que c'est dans l'Italie septentrionale et dans le nord de l'Italie centrale, là même où les Germains s'établirent en plus grand nombre et où, de nos jours encore, les caractéristiques anthropologiques de cette race sont les plus fréquentes, que naquirent la plupart des grands hommes.

Ce sont les provinces encore riches en race blonde, la Vénétie, le Piémont, la Lombardie, qui ont créé l'Italie moderne et qui ont donné naissance à presque tous les grands hommes des dernières cent cinquante années; et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que la plupart d'entre eux sont de race blonde.

Sur les provinces septentrionales reposent le présent et l'avenir de la grandeur et de la puissance de l'Italie.

Die Germanen in Italien (Les Germains en Italie), p. 119, 122-123, 124, 126.

9. *Les grands Français sont de type germanique.*

a) Napoléon est de type germanique.

Il existe de lui de nombreux portraits, peints par Gros, Greuze, Gérard et autres. Célèbres sont ceux de Gros qui nous représentent Napoléon en lieutenant-colonel. Dans ces portraits, les cheveux sont flottants et d'un blond cendré; dans d'autres, ils tirent sur le roux ou sont d'un blond plus foncé : il devait être sans doute de cette sorte de blond qui change de nuance suivant la lumière. Les yeux étaient bleus, le visage allongé et mince, ainsi que le nez qui était légèrement busqué. Quant à la forme de son crâne, on a essayé de conclure, d'après le chapeau qui se trouve à l'Arsenal de Berlin, que Napoléon avait eu une tête ronde. Mais, abstraction faite des doutes sérieux que suscite la méthode qui, de la forme d'un chapeau à bords raides, prétend déduire la forme du crâne de son porteur, les nombreux bustes et portraits qui montrent la tête dans les pâtes les plus diverses ne laissent pas le moindre doute sur l'étroitesse du crâne de Napoléon.

Ceci ressort d'ailleurs nettement sur son masque de plâtre, qui comprend une partie du crâne. La forme allongée du crâne de Napoléon est encore rendue très vraisemblable par le fait que sa patrie, la Corse, a de tous les départements français l'indice le plus bas : 76,93.

Des contemporains rapportent que, lorsqu'il était officier et au temps de son consulat, il avait la peau jaune et ressemblait à un affreux crapaud. Mais à cette époque il fut affligé de fortes fièvres et souffrit d'une maladie de peau. Quand plus tard il recouvra la santé, sa peau reprit la couleur naturelle marmoréenne particulière à

toute sa famille. Sa taille était au-dessous de la moyenne; elle n'est cependant pas le résultat d'un croisement avec la race brune toujours de petite taille; toute la personne de Napoléon fait bien plutôt l'effet, comme celle du blond Raphaël, d'être une « variation gracile » de la race septentrionale.

C'est de son père surtout qu'il a hérité ses caractères physiques, tandis que sa mère était de taille élevée et avait les cheveux et les yeux bruns. Les frères et sœurs de Napoléon présentent les uns le type blond, les autres un type mixte.

b) La Fayette.

La Fayette était un représentant-type de la race germanique. Son biographe J. Cloquet dit de lui :

« La Fayette était grand et bien bâti. La tête était volumineuse, le visage ovale, aux traits réguliers, le front haut et large. Ses yeux gris bleu étaient grands et surmontés de sourcils blonds bien arqués. Il avait un nez aquilin, le teint clair et les joues légèrement colorées. » D'après d'autres biographes et d'après certains portraits il avait les cheveux blonds ou blond roux.

c) Voltaire.

Voltaire était de la même stature. Tout ce que ses nombreux biographes nous disent, c'est qu'il était grand et maigre. On était frappé par son visage long et mince. Ses yeux étaient bleu clair et ses cheveux blonds, comme le laissent voir les boucles légèrement poudrées. Les sourcils aussi étaient nettement blonds.

d) J.-J. Rousseau.

Il était de grandeur moyenne. Les cheveux étaient noirs,

les yeux bruns, le teint brunâtre, mais assez clair, de sorte que les joues étaient fraîches et roses.

On retrouve chez Mme de Staël les mêmes particularités. Elle avait le teint plutôt mat que coloré, mais cependant légèrement rosé, d'un rose plus accentué, lorsqu'elle s'animait en parlant.

e) Montaigne.

Montaigne était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mais fortement charpenté. Il avait le teint vermeil, les yeux bruns, les cheveux blonds, la barbe, d'après un biographe, était châtain. Il est vrai que le plus ancien portrait, celui qui se trouve au musée de Chantilly, nous le montre avec des cheveux et des sourcils blond roux, une barbe blonde, toutefois plus foncée que les cheveux.

f) Victor Hugo.

Victor Hugo représente un type mixte très curieux. Il avait les cheveux blonds, le teint frais et rosé, les yeux bruns. Il était de petite taille. Sa tête était énorme avec un crâne très large. Large aussi était le visage, le nez assez gros et légèrement busqué. La petite taille de Hugo est probablement l'héritage de l' « homo alpinus ».

Ç'a été de curieux types mixtes que Descartes, Marat, Stendhal et d'autres encore.

Descartes était de taille un peu au-dessous de la moyenne. Les cheveux étaient brun foncé, la barbe brun plus clair, les yeux gris avec des points noirs. Son teint qui, dans la jeunesse était pâle, devint rosé et prit plus tard une coloration jaunâtre. Il avait un visage allongé et un grand nez.

Marat était petit, il avait les yeux gris jaune, des che-

veux bruns, une barbe noire et un teint blême et plombé, enfin un visage large et un nez aquilin.

g) Courbet.

Courbet était de très haute taille. Il avait un visage étroit, le crâne en forme de cône, des cheveux et une barbe noirs. Cependant dans ses jeunes années, lorsque la barbe commença à pousser, elle était blond clair. C'est ce que montre le portrait du Louvre qui est connu sous la désignation de « l'homme à la ceinture ».

10. *La dégénérescence de la nation française.*

On a constaté également en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Belgique et en Russie, le phénomène de la substitution des races, la disparition graduelle du type dolichocéphale devant le type brachycéphale. Ce phénomène qui s'accentue de siècle en siècle a pour cause principale une prolification plus intense chez les brachycéphales, qui comble mécaniquement les vides ouverts dans les cadres de la race dominatrice des dolichocéphales, et entraîne le recul que celle-ci subit passivement. L'extinction de la race blonde de haute stature est une conséquence inéluctable de son rôle dominateur dans la société et de ses particularités psychologiques. C'est une race migratrice par excellence.

L'attraction que le lointain exerce sur elle, son ardeur belliqueuse, sa mission de pionnière de la civilisation entraînent ses éléments loin du pays d'origine. Lapouge écrivait déjà il y a un quart de siècle : « C'est le type blond et dolichocéphale que nous retrouvons chez les descendants de nos premiers colons des Antilles, du Canada et du Transvaal. » Les Canadiens d'origine

française mesurent 1m73 de hauteur, ce qui dépasse de beaucoup la moyenne en France (1).

Il semble que l'activité sexuelle soit plus intense chez les bruns que chez les blonds et que de ce fait résulte la prépondérance des premiers. De plus, il ressort de maintes observations que, dans l'union de parents à caractères anthropologiques dissemblables, le type brachycéphale l'emporte. De ces croisements résultent aussi le faux type brachycépale et le type dolichocéphale élargi, qui portent le nom de brachycéphales dans les statistiques, et amènent fatalement des erreurs. Ainsi il est certain que les nombreux brachycéphales mentionnés par les statistiques françaises sont dans beaucoup de cas des pseudo-brachycéphales.

Mais ceci n'implique aucunement une dégénérescence, car on a souvent constaté que les métis étaient aussi doués que les blonds de race pure. Cependant, lorsque les éléments de cette dernière n'existent plus, les métis eux-mêmes tendent à disparaître. C'est ainsi que s'effacent les unes après les autres les caractéristiques de la race supérieure, jusqu'à ce que seul le teint clair rappelle l'apport septentrional et nous donne l'illusion d'une « race blanche ».

A cette décadence anthropologique de la nation française, résultant de l'extinction des éléments germaniques qui a été signalée d'abord par Lapouge, et récemment par Baudin avec une franchise remarquable — vient s'ajouter une décadence biologique qui se manifeste par une diminution de la population, un affaiblissement de la constitution et une mortalité plus élevée.

Il reste encore à montrer une dernière cause de dégénérescence : la réduction à deux du nombre des enfants. Ce système, qui date du siècle dernier, non seulement

---

(1) Lapouge, *Les sélections sociales*, 1896, p. 367.

diminue la fécondité, mais encore nuit à la qualité même de la nation.

Outre que ce sont les classes anthropologiquement supérieures qui adoptent les premières et pratiquent le plus ce système, il arrive qu'étant donné le petit nombre des enfants, les chances de variations physiologiques diminuent, restreignant par là la procréation d'hommes de génie. Il n'est pas rare en effet que les enfants à partir du troisième soient particulièrement doués. L'application de ce système contrarie la sélection naturelle, car les enfants en nombre limité peuvent être, de la part des parents, l'objet de soins plus attentifs, et les plus faibles peuvent ainsi grandir. Mais cette surveillance étroite des faibles, entraînant leur reproduction, amène, après quelques générations, un affaiblissement de la constitution.

Le même système conduit à un amoindrissement du courage et de l'initiative : l'enfant unique ou les deux enfants sont gâtés et amollis, et comme ils peuvent compter sur le patrimoine préservé du morcellement, il leur manque les stimulants salutaires du mécontentement et du besoin. L'une des conséquences les plus frappantes de l'atténuation de l'initiative, c'est la diminution des grandes entreprises économiques. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que la baisse de l'exportation. La France qui, en 1859, occupait le second rang parmi les nations commerçantes, est descendue aujourd'hui au quatrième.

De tous ces faits on est sans doute autorisé à conclure que la nation française est, aux points de vue anthropologique et biologique, en voie de décadence. Cette nation, jusqu'ici si belliqueuse, devient pacifique et paisible. Elle veut la paix à tout prix. La masse du peuple prend de plus en plus les caractères psychiques du brachycéphale.

« Celui-ci, écrit Lapouge, est modéré, travailleur ou du moins économe. Il possède une sagacité remarquable et ne laisse rien dans le vague. Il ne manque assurément pas de courage, mais d'ardeur belliqueuse. Il tient à sa patrie et particulièrement à la terre natale. Il est rare qu'il soit tout à fait insignifiant, mais plus rare encore qu'il s'élève jusqu'au génie. Le cercle de ses idées est restreint, et il travaille patiemment à le remplir. »

Ce tableau psychique ne correspond naturellement pas à tous les individus, ni à toutes les contrées, ni à toutes les classes, mais il correspond bien à l'impression générale que fait le peuple français au cours des siècles derniers.

Die Germanen in Frankreich (Les Germains en France), p. 111, 114-115, 117-118.

XII

HEINRICH DRIESMANS

LES INSTINCTS DE RACE DANS LE PEUPLE ALLEMAND

HEINRICH DRIESMANS est né à Francfort-sur-le-Mein en 1864. Il est un des publicistes les plus actifs parmi ceux qui essaient de travailler à la régénération du peuple allemand. On l'a aperçu autrefois dans l'entourage de ce colonel Moritz von Egidy, qui fut un grand chrétien social et un des plus purs apôtres pacifistes dont l'Allemagne puisse s'honorer. C'est Driesmans qui écrivit la biographie d'Egidy quand un mal soudain, en 1890, emporta le grand orateur (1). Comment le grand colonel qui voulait transformer en écoles toutes les casernes d'Allemagne et installer dans le palais du grand état-major allemand le Conseil national de l'Instruction publique, a-t-il pu former des élèves pangermanistes?

Driesmans n'est pas devenu pangermaniste par l'enseignement d'Egidy. Il l'est resté malgré cet enseignement. A l'époque où Driesmans se rapprocha d'Egidy, il avait déjà derrière lui une série d'ouvrages dont le pangermanisme est certain. La doctrine de Nietzsche, qui chez son auteur s'était de bonne heure dépouillée de toute teutomanie, a présenté pourtant chez ses disciples des formes nombreuses de régression. C'est le cas surtout chez ceux qui y joignent le « christianisme germanique » de Paul de Lagarde (2). Cette vie créatrice qui, chez Lagarde et chez Nietzsche, pétrit les races et les civilisations, en quoi consiste-t-elle? Driesmans se le demande dans son livre sur *La Force plastique dans l'art, dans la science et dans la vie* (*Die plastische Kraft in Kunst, Wissenschaft und Leben*, 1898).

(1) V. H. DRIESMANS, *Moritz von Egidy, sein Leben und Wirken*, 1900.
(2) V. sur Paul DE LAGARDE nos *Origines du Pangermanisme*.

De là l'importance qu'il attacha au problème de la race. Ses deux volumes sur *Le Celtisme dans le mélange du sang européen* (*Das Keltentum in der europaeischen Blutmischung*, 1899) et sur les *Affinités dans le mélange du sang allemand* (*Die Wahlverwandtschaften der deutschen Blutmischung*, 1899), forment l'esquisse de toute une histoire de la civilisation interprétée par l'influence des races.

Jamais plus prodigieuse ambition ne fut servie par des instruments méthodiques plus insuffisants. Mais aussi bien n'est-il plus question de science, quand on entre dans des recherches qui concernent la croyance. Est-ce une religion? ou plutôt une métaphysique? C'est, au juste, une *biosophie*, au dire de Driesmans. Comme Paul de Lagarde et comme Nietzsche, se demandant si l'Allemagne contemporaine a produit une culture intellectuelle digne de sa puissance, il répond que l'Allemagne est inculte totalement, parce qu'il lui manque la vie intérieure vraie, celle qui s'éveille au moment même où nous nous sentons en harmonie avec la vie universelle par la connaissance et par l'action. Mais s'ils sont moins avancés dans la civilisation intellectuelle que d'autres peuples plus alertes d'esprit, les Allemands sont seuls capables de cette culture profonde, iconoclaste, et qui brise les symboles pour pénétrer par un sentiment enivré jusqu'à la vie profonde de l'esprit. Les ouvrages les plus récents de Driesmans, *Les Routes vers la Culture* (*Wege zur Kultur*, 1910), *Les Préférences de la Culture allemande* (*Deutsche Kulturliebe*, 1911), ont pour objet de définir cette vie intérieure, qui ne peut s'ouvrir peut-être d'abord, comme le disait Nietzsche, que dans une centaine d'âmes choisies, silencieuse communauté dispersée aujourd'hui, et que Driesmans voudrait réunir dans un *Parlement de la Culture*, souverainement législatif, quoique sans appareil de force, dans toutes les affaires vitales négligées aujourd'hui par l'Église et par l'État. Ce parlement élaborerait la Réforme nouvelle qui serait, comme celle de Luther, une œuvre proprement allemande au service de *l'humanité*.

1. *L'élément celtique dans le mélange du sang européen.*

C'est en France que l'élément celtique reprit le dessus le plus vite et avec le plus de force, après avoir été submergé, lors de la migration des peuples, par l'invasion germanique des Francs.

Toute l'histoire de France, depuis Louis XI, doit être regardée comme une « recceltisation » progressive de ce pays, comme l'élimination systématique de l'élément germano-franc, et les dynasties franques elles-mêmes n'y ont pas contribué pour une petite part.

Louis XI s'appuya sur le peuple, sur la bourgeoisie, ou, si nous y regardons de plus près, sur la masse gallo-celtique. Il se fit d'elle un instrument, dans la lutte qu'il entreprit contre les Francs de sa race, pour s'emparer de leurs droits et les mettre sous sa dépendance.

Il inaugura ainsi la politique que les Bourbons continuèrent plus tard avec un succès plus grand encore : il fit appel à l'élément celtique contre les Francs pour affermir la prédominance de sa dynastie et lui assurer un pouvoir despotique. La lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire, le chef des nobles groupés en « Ligue du Bien Public » a, de ce fait, une haute signification : elle est le début de l'agonie de la race germanique, agonie qui prend fin à la Révolution. Lorsque Louis XI brisa la puissance de la noblesse française, il porta le premier coup aux racines de la haute noblesse franque, dont l'affaiblissement devait avoir, trois siècles après, de fatales conséquences pour la dynastie régnante, mais lui avait permis d'acquérir dans l'intervalle une puissance passagère peu commune.

Le prototype du Franc et du souverain français tel qu'il reparut sans cesse dans la suite, c'est le grand Mérovingien, Clovis Ier. Véritable fondateur du royaume franc, il en porta les limites bien au delà de ses frontières naturelles du côté de l'est. La cruauté, la perfidie de ce souverain ne sont surpassées que par celles de certains tyrans de l'Asie, comme un Mithridate, roi du Pont. Il a, en effet, dans sa nature, comme les Francs en général, quelque chose d'« asiatique » ; c'est par là que ce peuple se distingue nettement de tous les autres Germains.

Les grands hommes d'un peuple réunissent en eux, renforcés et plus accusés, les traits qui constituent l'ensemble de son caractère, bien et mal. La nature du peuple se concentre, et s'exprime, pour ainsi dire, toute en eux, tandis que les individus ordinaires n'en représentent qu'une parcelle. Ils incarnent le prototype, l'idéal, ou, si l'on ose s'exprimer ainsi, l'idée platonicienne dont ce peuple est la manifestation et qui ne cesse de servir de directrice secrète à son développement progressif. Ainsi le « type Clovis » perce toujours chez les souverains francs qui se firent remarquer plus tard par leur supériorité. Louis XI ne fut qu'un petit Clovis ; il n'eut pas la même puissante personnalité, et son temps d'ailleurs n'était plus tel qu'il pût faire venir à lui les ennemis dont il voulait se débarrasser pour les tuer de sa propre main — mais ce rusé renard sut les faire tomber dans ses pièges avec d'autant plus de perfidie.

Le véritable Clovis ressuscita en Louis XIV, qui sut élever la puissance de sa dynastie jusqu'au prestige de roi-soleil, et réduisit toute la noblesse franque à servir à sa cour ; il laissa exploiter le pays sans ménagement par ses courtisans, et prépara ainsi le suprême, le fatal contre-coup celtique que fut la grande Révolution française, dans laquelle devaient périr et sa famille et le reste des seigneurs francs.

Richelieu avait brisé seulement le pouvoir politique des Huguenots. Par la révocation de l'Édit de Nantes, Louis XIV compléta son œuvre. Cette mesure chassa du Nord de la France en particulier les bons éléments francs qu'y avait laissés la Saint-Barthélemy, et par les dragonnades, acheva dans le Sud la dégermanisation, préparée par la guerre des Albigeois.

Louis XIV fut le roi le plus étroit d'esprit *(witzlos)* qui monta jamais sur un trône. Il ne comprenait absolument rien à ce qui a un caractère populaire, libéral, indivi-

dualiste, idéologique, en un mot à tout ce qui est spécifiquement germanique. Avec lui périt l'esprit germanique, fondement de la popularité des princes au moyen âge, et de l'attachement des peuples aux dynasties régnantes. Ce fut lui qui porta le dernier coup au « moyen âge » en France, au germanisme, au gothique. Il creusa un abîme infranchissable entre le prince et le peuple, détruisit les racines d'amour et de respect que les anciennes maisons régnantes d'Europe avaient implantées dans le cœur de leurs peuples, pour les remplacer par l'étau de fer de la toute-puissance princière et de l'ambition des courtisans. Louis XIV fut l'ennemi le plus dangereux du germanisme : celui-ci lui était antipathique au point qu'il traitait d'hérétique quiconque soutenait que les Francs étaient d'origine germanique. Voilà qui est bien caractéristique! Il n'y avait en lui aucune trace de la façon de sentir germanique, et il l'annihila pour des siècles dans toute la haute société moderne ; aujourd'hui encore le ton qui y règne est celui qu'a donné la cour du roi-soleil. De même que Maximilien Ier fut le dernier « chevalier », le dernier roi empreint du germanisme médiéval, de même Louis XIV fut le premier prince moderne et, depuis lui, les rois ne furent plus que des reflets plus ou moins accentués de ce monarque.

Comme chez tous les peuples incapables de fonder leur existence sur des principes virils, incapables de discipline politique, incapables d'une organisation sociale fondée sur des lois rigoureuses, et qui même opposent de la résistance à cette organisation, l'élément féminin a chez les Celtes aussi une influence absolument prépondérante. Leur politique fut de tout temps une « politique de jupons ».

On peut déjà considérer comme tel le servage consenti à la femme dans les romans chevaleresques des Celtes, et c'est là que nous devons chercher les germes

de toute la vie ultérieure de la société française et de la politique de nos voisins occidentaux... Qu'un Louis XIV, un Directoire, ou un Président occupent le trône, n'importe, la puissance décisive fut toujours une influence féminine, exception faite pour le seul Napoléon Bonaparte. De même la littérature et l'art français procèdent, aujourd'hui encore, de l'ancien culte gaulois de la femme. Dans les romans français les plus modernes, tout comme dans leurs précurseurs, les anciennes légendes celtiques, se retrouve régulièrement ce thème constant : l'homme courant à sa perte pour une femme, pour un sourire d'elle, pour un gage de sa faveur, et ne connaissant pas d'autre félicité que de s'être sacrifié ou d'avoir sacrifié sa fortune à celle qu'il aime. Les héros des légendes celtiques versaient leur sang en combattant des dragons et des monstres de toute sorte; le Français moderne prodigue sa fortune pour l'amour de sa dame : ce ne sont que deux formes différentes d'une même conception de la vie. qui élève la femme au rang de souveraine absolue, et abaisse l'homme à celui de valet, pour lequel les caprices de la bien-aimée sont des commandements divins. Chaque fois que nous rencontrons, dans la littérature européenne, un tel culte de la femme, nous pouvons conclure avec certitude à une origine celtique.

La nature celtique, inconsistante, dépourvue d'idées, rebelle à l'idéologie, a produit le naturalisme et le classicisme, dans le domaine de la vie religieuse aussi bien que dans le domaine de la vie artistique. Il y a certains polypes en forme de sacs, qui peuvent ou se retourner ou être retournés, et dont l'existence continue dans cet état nouveau sans en être troublée. On peut fort bien comparer les Français à ces polypes : pour eux ce n'est rien de se retourner du catholicisme le plus orthodoxe à l'athéisme le plus radical — et *vice versa* — et pourtant dans chacun de ces états ils restent *les mêmes*. Ainsi

pourrait-on dire que les Zola, les Daudet, les Maupassant personnifient l'envers des Corneille, des Racine et des Molière; que ceux-ci incarnent la nature opposée de ceux-là; que c'est la même nature française, qui tantôt présente sa face extérieure, unie, bien proportionnée, souple, tantôt sa face interne, rugueuse, difforme et massive.

Nous ne nous attarderons pas aux deux premiers éléments de ce parallèle, mais nous expliquerons seulement, en considérant le dernier, que nous trouvons, *mutatis mutandis*, du Molière dans Maupassant et du Maupassant dans Molière. Quel comique déchirant nous trouvons chez Molière quand nous l'étudions de plus près, quelle horreur comique se dévoile à nous dans Maupassant! On raconte que Phalaris, tyran d'Agrigente, possédait un taureau d'airain que l'on chauffait au rouge après y avoir enfermé les condamnés, et où tout était disposé de façon à ce que les cris des victimes en sortissent mués en musique exquise, pour l'amusement du tyran. Celui qui ne perçoit pas, dans le *Misanthrope* de Molière, au milieu des francs éclats de rire, quelque chose comme les cris de douleur des victimes de Phalaris, ne sait pas pénétrer la profondeur d'où émanent les accents vrais que la vie inspire au poète. Et celui qui n'est pas frappé par le comique surhumain qui se dégage des tableaux déchirants de Maupassant est encore, en face de la vie véritable et de sa transcription dans l'art, comme devant un livre fermé. De même que Molière et Maupassant incarnent les deux faces sous lesquelles peut nous apparaître la nature française, de même nous voyons se révéler clairement en eux le mélange de sang des deux peuples qui habitent la France. Chez tous deux l'élément germanique est mêlé à l'élément celtique. Chez Molière, les sentiments profonds propres aux Germains, soumis à l'ascendant de l'esprit léger et sociable que nous

trouvons dans la nature celto-romaine, ne purent venir au jour qu'en un composé tout différent. Chez Maupassant au contraire, ces sentiments, dégagés de tout lien et empruntant seulement des ailes à la vivacité celtique, s'élancent avec une nouvelle force vers l'éther bleuissant et mystérieux.

En d'autres termes, l'élément celtique prédomine chez Molière, l'élément germanique chez Maupassant. Mais c'est ce dernier qui est le plus grand : il est la manifestation la plus élevée et la plus parfaite de l'esprit français; avec lui nous arrivons au sommet de l'art français. Toutes les aspirations de la nature celto-franque trouvent leur expression en lui, et s'il est permis de considérer le « shakespearien » comme le plus haut degré auquel puisse atteindre la vie actuelle de l'âme et de l'esprit, c'est ce « sauvage ivre », de l'ivresse d'une vie dont il savourait toutes les jouissances, qui a été le premier et le seul Shakespeare de la France.

Kulturgeschichte der Rasseninstinkte (Histoire de la civilisation expliquée par les instincts de race), t. I, 1899, p. 11-13, 15-16, 20, 105, 313.

2. *La corruption des Germains par les Celtes.*

Les Germains étaient un peuple misérable, affamé pour ainsi dire, par la nature maigre et stérile qui l'entourait. Il ne faut pas entendre par là qu'ils étaient affamés seulement au sens étroit du mot, mais surtout au sens plus large, au sens physiologique; — c'étaient avant tout les organes de leurs sens qui avaient faim de sensations plastiques, qui aspiraient à l'abondance, à la profusion des couleurs. Cette pénurie anormale a produit chez la vigoureuse race germanique une disposition maladive,

un penchant à suppléer à la mesquine réalité par l'imagination — tout ceci veut naturellement être entendu *cum grano salis*. Sous cette réserve on peut faire un rapprochement avec certains animaux des cavernes, dont les yeux ont disparu peu à peu, par suite du séjour ininterrompu dans l'obscurité. Les Allemands ont quelque chose de ces animaux. Ce n'est pas un hasard si, parmi tous les peuples, c'est chez eux que l'on trouve le plus grand nombre de « porte-lunettes ». Il semble que leur système d'éducation et d'instruction n'en soit pas la seule cause, mais aussi leur milieu brumeux, dont les teintes grises se mêlent à d'autres teintes grises dans une éternelle monotonie. Il semble de plus que ce jeûne perpétuel, ce régime ininterrompu « du pain et de l'eau », en comprimant et emmagasinant les forces, ait eu comme conséquence une intériorisation de l'esprit, et ait excité cet esprit à une activité autonome par laquelle, dépassant les données des sens, il crée un monde spiritualisé et idéal. En tout cas c'est un fait, que les peuples aryens sont les seuls à présenter un « moi supérieur », c'est-à-dire une activité de l'esprit principe régulateur, et qu'ils avaient besoin de ce ferment pour rétablir l'équilibre parmi des fonctions physiques ou détruites, ou arrêtées. Le penchant des Allemands au romantisme, cette propension à se perdre dans un monde de rêve, peut s'expliquer tout naturellement par cet appétit des sens qui n'a pas trouvé à s'apaiser. Les conséquences s'en font sentir dans l'indifférence à l'égard des événements réels et présents, et dans l'incapacité à profiter du moment, à en jouir; tout ceci les avait, jusqu'ici, condamnés à l'impuissance politique, et avait fait d'eux la proie des peuples voisins.

On peut soutenir avec quelque raison que la politique européenne — du moins dans les trois derniers siècles, depuis que la France avait affirmé sa suprématie — a été

dirigée dans les choses essentielles par la race celtique, ou plus exactement par la race irlandaise. Les premiers missionnaires chrétiens qui soumirent les Germains à leur joug intellectuel étaient venus d'Irlande, et plus tard cette île pleine de promesses envoya sur le continent ses belles femmes; elles entreprirent de tourner la tête de leurs maîtres germaniques, établis sur les trônes européens et dans les postes élevés et influents, soit dans l'État, soit dans la société. Si les hommes de la race celtique étaient les musiciens, les comédiens, les jongleurs, les maîtres des cérémonies, les cuisiniers, les prêtres des peuples supérieurs germaniques, leurs femmes en étaient les courtisanes et les maîtresses. Depuis que la France, avec Louis XIV, était devenue la première puissance en Europe et donnait le ton pour les mœurs et pour la mode, cette partie du monde était sous la domination de la femme. Or, la femme qui, à Paris, réglait l'usage et les manières distinguées, n'était pas la ménagère franque, mais une fille celtique; ce n'était pas la reine de France, d'origine germanique, mais la maîtresse celtique du roi. Les femmes allemandes des XVIIe et XVIIIe siècles s'habillaient comme Mme de Maintenon et Mme de Pompadour, de même que leurs maris modelaient leur vie sur celle des gentilshommes français. La femme passa alors au premier rang en Allemagne aussi; l'intérêt se concentra sur elle. Le culte de la femme, la politique de jupons, ces deux phénomènes anti-germaniques, apparurent et se propagèrent en pays germanique.

. . . .

On s'étonne de rencontrer chez les Germains, quatre cents ans déjà après leur entrée dans la vie civilisée, des mœurs et des usages radicalement transformés, en contradiction absolue avec leur pudeur innée. Ce changement ne se manifesta pas seulement parmi les tribus qui avaient quitté leur pays natal et s'étaient mélangées

à d'autres races, mais aussi chez les Germains établis entre l'Elbe, le Rhin et le Danube et qui, pour la plupart, étaient restés jusque-là purs de toute contamination.

La vie courtoise, le culte de la femme aux XIIe et XIIIe siècles nous dévoilent une excitabilité sexuelle, une lasciveté, qui devrait être considérée comme un phénomène pathologique, si l'on ne pouvait la ramener à des influences étrangères, des influences celtiques. Ce sont bien des mœurs celtiques que nous rencontrons dans les poèmes courtois des minnesinger; cette habitude de conquérir la femme par ses exploits, de se faire l'esclave de ses caprices, et de voir le suprême bonheur terrestre dans les faveurs qu'elle octroie à son chevalier lorsqu'il sort vainqueur des épreuves auxquelles elle l'a soumis. — Sans doute la vénération innée des Germains pour la femme a pu contribuer à faire naître le culte de la femme des minnesinger. De la rencontre de ce respect avec le culte celtique de la femme est sortie la poésie chevaleresque. On peut distinguer en elle deux tendances correspondant à sa double origine : l'une qui rechercha chez la femme le sexe, la jouissance, la lasciveté, et une autre qui développa et exalta ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme, le sens délicat des convenances et d'une vie aimable, embellie par des femmes vertueuses.

. . . .

Les Celtes furent les agents de transmission de la culture entre l'Europe du nord et l'Europe du sud, du passage des temps anciens aux temps modernes. Leur nature impressionnable et réceptrice avait adopté facilement la culture latino-grecque, et l'avait répandue en Gaule et de là en Grande-Bretagne. Ce ne fut pas seulement leur soumission aux Romains qui leur fit adopter cette culture, mais plus encore leur penchant naturel, et la préférence qu'ils ressentaient pour elle parce qu'elle répondait à leur

nature. Les Celtes sont un peuple sanguin. Une culture qui leur apportait des jouissances abondantes qui leur promettait une existence agréable, joyeuse, mouvementée, ne pouvait que leur être bienvenue. Tandis que les Germains, séparés d'eux par la seule barrière du Rhin, continuaient à vivre dans leur barbarie sauvage, à écarter cette culture avec obstination, les Celtes gaulois et bretons étaient devenus depuis longtemps des Romains, avaient abandonné leur langue et leurs mœurs primitives pour adopter celles de leurs vainqueurs.

Il est curieux que les Celtes aient su toujours offrir aux peuples de maîtres, sous la domination desquels ils vivaient, la culture dont ils étaient le plus éloignés et qui, par là même, leur faisait le plus défaut... Aux Allemands les plus indomptables, les plus guerriers d'entre les Germains, ils enseignèrent ce qu'était la vraie vie spirituelle, la vie intérieure, les convenances religieuses : ils en firent le peuple le plus pieux, le plus pacifique, le plus patient que le monde ait vu. C'est le peuple qui a su au plus haut point s'approprier la vertu chrétienne de tendre la joue droite quand la joue gauche a été frappée et de se faire donner ainsi, à tout moment, des soufflets. Des Germains pur sang ils firent le « Michel allemand », chef-d'œuvre qui, à lui seul, devrait déjà leur valoir l'admiration du monde entier.

Ibid., t. I, p. 81, 85, 86, 109, 111.

3. *Affinités entre le peuple allemand et le christianisme. Sens de la Réforme luthérienne.*

Cette sensibilité à l'influence des impondérables peut rendre les Allemands capables des états d'âme les plus violemment tendus et des conceptions intellectuelles les plus extraordinaires; à cela correspond dans la vie réelle

la « fureur teutonique ». D'autre part, une telle réceptivité peut les plonger dans des états apathiques que l'on a peine à s'expliquer. Cependant nous y reconnaissons, en regardant de plus près, l'épuisement qui est la réaction nécessaire succédant à une manifestation intellectuelle ou physique de cette « fureur », et qui donne lieu tout aussi nécessairement à un renouveau de la même « fureur ». Les Allemands n'ont-ils pas en effet racheté leur impuissance sentimentale de 1805 et 1806 par le *furor* des guerres de l'Indépendance de 1812 et 1813?

. . . .

Cette tendance maladive, résultat de l'avidité des sens provoquée par l'inanition physique, que nous remarquons dans la nature allemande, et qui la fait osciller entre une « fureur » ardente et la plus profonde apathie, devait la disposer à accueillir avec joie le christianisme. Il fit entrevoir aux mécontents de la réalité présente, à ceux qui souffraient de nostalgie romantique, une réalité idéale, un ciel dans lequel « l'inaccessible devient réalité présente et l'ineffable s'accomplit » (1). Chez aucun autre peuple que le peuple allemand, le christianisme ne pouvait donc prendre aussi fortement racine. Que l'on ne nous objecte pas les pays figés dans le catholicisme; pour eux le christianisme fut toujours quelque chose comme un traité de commerce : en échange d'une soumission pleine de foi, du sacrifice de la messe et d'un tribut régulier de prières et d'aumônes, on devait recevoir en partage la félicité éternelle. En Allemagne au contraire, le christianisme répondait à un besoin véritable et profondément ressenti, à une nostalgie ardente de quelque chose de surnaturel, d'un état idéal que le ciel gris de leur réalité refusait si complètement aux habitants de ce pays.

(1) Gœthe, *Faust*, fin de la 2e partie.

. . . .

La Réforme offrit à l'esprit du peuple allemand un contenu véritable et précieux; Luther allait ramener le peuple allemand à lui-même, donner une matière à une faculté de penser déjà mûrie, en la remplissant du contenu de sa propre essence. Mais à ce moment, un contenu nouveau, étranger, s'offrit à elle, et détourna une fois de plus l'esprit allemand de lui-même — de la nature allemande, du cœur allemand — et le trompa sur sa véritable destinée. Ce contenu étranger était la culture antique qu'avaient découverte les humanistes. Qu'importe notre opinion sur Luther en tant que réformateur; qu'importe que nous le condamnions du point de vue catholique ou que nous regardions son œuvre comme le plus grand bienfait dont ait été dotée l'humanité depuis la naissance du christianisme. Ne voyons plus en lui que l'individualité dans laquelle le caractère allemand revint vraiment à lui-même et chercha à s'affirmer, dans laquelle la loi de sa vie spirituelle tenta de prendre forme. Cette loi, ce contenu le plus profond, le plus intime de son être, n'avait pas d'adversaire plus dangereux que la culture séduisante, agréable, facile, mais inconsistante qu'est la culture humaniste.

. . . .

Ce n'est pas sans raison que Luther, ce vieux Germain, condamna en bloc la science aristotélicienne, et fut un adversaire du culte des images, quoiqu'il désapprouvât les agissements des iconoclastes. Le ressort de son action était au fond la haine provoquée par une sorte de révolte de la nature allemande contre les influences civilisatrices étrangères, éléments d'intoxication. Comme Caton, il incarne « l'ancien temps » en face de ses contemporains corrompus par la civilisation. Lorsque Friedrich Nietzsche qualifie Luther de grossier paysan qui tomba lourdement

au milieu de la civilisation catholique du XVI[e] siècle, civilisation fine et développée qui avait presque atteint son apogée, il a pensé sans doute à peu près ce que nous voulons dire ici : ce fut le besoin d'indépendance des vieux Germains, leur soif de liberté, ce furent la probité, la loyauté allemandes qui éclatèrent contre le mensonge sophistique de la civilisation romano-catholique et la chassèrent ; ce fut la même « fureur » qui, mille ans auparavant, avait brisé la culture romaine de l'époque des empereurs.

. . . .

Tout renouvellement interne de la vie d'un peuple s'accompagne de secousses extérieures, qui atteignent surtout les produits les plus raffinés, les plus accomplis de la civilisation. On comprend donc fort bien que de pareils mouvements soient en contradiction absolue avec les aspirations des esprits les plus éclairés et les plus objectifs, car, s'ils promettent de faire naître une nouvelle vie, ils sacrifient et détruisent aussi en grande partie une vie qui a atteint le dernier degré de maturité et de perfection. — Ce sont certainement de semblables sentiments qui ont décidé un Gœthe à assister, en spectateur passif, à la réaction politique de l'esprit allemand qui se produisit de son temps. Il fut, en face des guerres de l'Indépendance, ce qu'Érasme avait été en face de la Réforme : il se tint du côté des humanistes, *contre* la réaction allemande. Doit-on absoudre ou condamner ces deux grands esprits ? C'est une question qui peut rester ouverte ; en tout cas, leur conduite est la conséquence naturelle de toute leur attitude intellectuelle.

. . . .

Le protestantisme était simple, austère, sobre et raisonnable. Les « images », les « couleurs » troublaient le protestant dans son aspiration au recueillement et à « l'irruption de la grâce ». Nue et sobre comme la Vérité

en face de la beauté florissante et rayonnante, mais dont l'éclat est sans cesse menacée par un souffle de pourriture et de destruction, c'est ainsi que la nouvelle doctrine se présente, sévère, en face de l'ancienne, semblant la rappeler à l'ordre, le *Mane thecel* sur ses lèvres pâles, ennemie des images, ennemie de la civilisation. Du côté de l'une se trouvait toute l'âme de la vie, dans son complet épanouissement et dans sa maturité, tout ce qui peut contribuer à embellir l'existence ; du côté de l'autre se tenait, sans ornement, sans corps, l'âme du cœur.

. . . .

Nous ne nions pas que le christianisme ait été, à un certain point de vue, un bienfait pour les Allemands ; mais ce ne fut pas un bienfait qu'il leur fût transmis par l'intermédiaire des Celtes. Du fait de ces derniers, les Allemands perdirent leur liberté et furent soumis au Saint-Siège ; les Celtes surent empêcher, ce qu'ils n'étaient pas parvenus à faire en Angleterre ni en France, que se constituât en Allemagne une Église nationale, ne dépendant de Rome qu'extérieurement.

. . . .

La tendance à se détacher du joug de Rome qui agite le peuple autrichien à notre époque permet de reconnaître, que le but des efforts du clergé catholique est toujours et partout uniquement d'écraser et d'éliminer l'élément *allemand*. Ce n'est pas tant le protestant et le renégat que *l'Allemand* qui est pour lui l'hérétique. Dans cette race allemande, race d'idéologues, qui sait penser par elle-même, il voit son ennemi mortel, contre lequel tous les moyens sont bons. Partout où l'Église catholique apparaît sur le champ de bataille, c'est une lutte de races qui se livre, lutte séculaire qui, depuis plus de mille ans déjà, est déchaînée sur l'Europe, lutte entre la conception du monde, la pensée de deux peuples : l'une

servile, celle des Romano-Celtes, l'autre libre, celle des Germains.

. . . .

L'un des historiens de notre littérature a écrit ces mots pleins de sens : « Le Shakespeare allemand a disparu dans l'ouragan de la Guerre de Trente ans... Dans cette guerre, le mélange de sang allemand qui avait élaboré une forme d'âme supérieure et qui voulait trouver son expression parfaite dans un individu, fut dissous et décomposé en ses éléments primitifs. » Le « Shakespeare allemand » c'est-à-dire l'être allemand qui avait réussi à constituer son individualité vigoureuse et créatrice, fut foulé aux pieds et anéanti dans le tourbillon de la grande guerre.

Ibid., t. III, p. 91, 92, 96, 100, 124, 131, 133, 136, 138.

4. *La supériorité de la culture allemande tient à un mélange de sang slave et germanique.*

Le mélange de sang celto-germanique n'a donné quelque chose de durable chez aucun des trois peuples les plus puissants de l'Europe. Il put bien produire une culture intellectuelle très développée, raffinée, mais ne put pas réaliser, une fois pour toutes, l'individu supérieur qu'aurait pu être l'Européen commun, s'il avait pu fondre en lui ces deux éléments sociaux, et les harmoniser en une activité plus créatrice, plus féconde que ne pouvait être celle de chacune de ces races isolément. En France, l'élément germanique fut maintenu comme en un état de siège constant par l'élément celtique, puis finalement vaincu et repoussé. En Angleterre, il se fit pour ainsi dire une division du travail, en suite de laquelle l'élément germanique fut refoulé dans le domaine de la poli-

tique et des affaires, et l'élément celtique dans celui des arts. En Allemagne enfin, la nature primitive n'entre en composition avec la nature celtique et celto-germanique que déjà mélangée à un troisième élément, et de l'apparition de ce nouveau mélange de sang résulte une lutte avec l'ancien mélange, lutte qui dure toujours.

La véritable vie allemande moderne a sa source dans l'opposition de ces deux mélanges de sang; c'est de là qu'elle tire toute sa force ; là est la raison pour laquelle tout arrêt, toute stagnation de la vie est impossible en Allemagne, tandis qu'on peut observer ce phénomène dans la France moderne et en Angleterre, où manque cette double opposition des sangs.

Les yeux de toute l'Europe, et même du monde entier, ont, dans ces trente dernières années, été constamment fixés sur l'Allemagne, comme si c'était là que dût avoir lieu le grand combat d'où dépend le sort de l'Europe, et avec lui le sort du monde entier. Et c'est bien un combat décisif qui se livre ici, un combat dont l'issue semble devoir décider quel mélange de sang, quelle union de races mi-germaniques, mi-étrangères, montrera le plus de résistance, le plus de fécondité, et devra l'emporter. Celle qui s'est révélée comme telle jusqu'à ce jour, c'est la race slavo-germanique ou plutôt slavo-saxonne..... Les Slavo-Saxons sont des hommes auxquels on décerne le plus grand éloge en leur accordant qu'ils savent « commander ». Ils possèdent les qualités qui, à l'origine, manquent à la nature allemande ou qui, du moins, sont à peine développées en elle.....

Avec leur façon d'agir nette, énergique, sûre de son but, pleine de décision, ils se sentaient un autre peuple, et leurs princes, qui furent toujours pour eux justes et pleins de sollicitude, quoique sévères jusqu'à la cruauté, firent naître en eux la conscience de leur valeur, le sentiment de leur supériorité sur leurs voisins de même

race, et le dédain pour ceux qui se laissaient mener comme un troupeau de moutons. Il est vrai qu'il manquait à la vigueur slavo-saxonne une qualité qui, d'ailleurs, fait défaut chez toutes les natures soldatesques et faites pour l'action : ils ne s'intéressaient pas aux choses supérieures de l'esprit..... Ces lions riants ne se laissaient pas plus débiliter par les vapeurs de la pensée que par les effluves du sentiment. Ils affectaient pour la science et la civilisation un certain mépris, mépris qui doit paraître suspect à celui qui y regarde de plus près. Il ne peut, en effet, pas être la conséquence de sa seule nature de soldat : il doit découler aussi de l'opposition sociale entre lui et les peuples proches parents établis au sud-ouest. Lorsque Frédéric-Guillaume, le père spirituel du prussianisme moderne, promenait le Président de son Académie habillé en fou, et s'amusait à jouer des tours à ce savant pour la plus grande joie de ses officiers, nous ne devons pas trop nous scandaliser d'une conduite aussi sauvage; nous devons plutôt reconnaître ici l'instinct slavo-saxon qui voulait frapper, dans l'homme de science, un genre haï et méprisé, le type livresque, lymphatique et bourgeois des Allemands de l'Empire. . . .

Chez son fils Frédéric le Grand, cette hostilité à l'égard de la culture se manifesta sous un jour plus curieux encore..... Elle se montre dans une ignorance infinie des choses de l'esprit allemand, ignorance qui alla si loin que jamais il ne fut complètement maître de la langue allemande. Ce grand prince, en vrai Prussien, méprisait les Allemands de l'Empire, et témoignait à leur égard d'une petitesse de sentiments, d'une étroitesse de vues, qui faisaient un violent contraste avec son ouverture d'esprit et sa grandeur d'âme habituelles.

. . . .

Le mépris de la civilisation est une vieille tradition prussienne, qu'on a le devoir de blâmer et dont il faut

combattre les excès, mais à cause de laquelle on ne doit pas condamner cette race. Les Prussiens ont donné au peuple allemand l'armature politique qui a remédié définitivement aux faiblesses dont son existence en tant qu'État avait eu à souffrir depuis des siècles, et grâce à laquelle il peut vivre et se développer suivant ses dispositions naturelles, plus complètement et plus librement que dans la prétendue liberté des anciens petits États. Nous ne voulons pas dire par là que le type slavo-saxon puisse émettre la prétention d'être considéré, à cause des services rendus au peuple allemand, comme un type hyper-européen. Cependant il n'est pas douteux que ce type ne puisse fournir, sinon dans sa forme actuelle, du moins dans une forme légèrement modifiée, la base de ce que Friedrich Nietzsche a appelé le « bon Européen », qu'il ne réunisse les principales qualités des différents éléments sociaux européens, depuis la solidarité massive du nord jusqu'à la chaleur de sang méridionale et ne puisse, en les harmonisant, atteindre à une capacité physique et intellectuelle supérieure à tout ce qui s'est vu jusqu'ici.

Ibid., t. I, p. 145-147, 148-149.

XIII

Houston-Stewart CHAMBERLAIN

LE LIEN ENTRE LA RACE ET LA CULTURE GERMANIQUES

Fils d'un amiral anglais, Houston-Stewart Chamberlain est né à Portsmouth en 1855. Il fit ses premières études à Versailles, où s'est écoulée son enfance. Il étudia ensuite à Cheltenham College, puis à Genève; et là, se développa son goût pour les sciences naturelles. Une cruelle maladie le contraignit à voyager sans cesse, dans le Midi de la France, à travers l'Autriche et l'Allemagne. Mais il ne cessa pas d'étudier. Il observa les êtres et les mœurs avec attention et curiosité, et a rassemblé, durant ces « années de voyage », les éléments de ses travaux futurs.

Fervent admirateur de Wagner, il lui a consacré ses premières œuvres, des essais pénétrants qu'appréciait Brunetière, ses articles dans la *Revue Wagnériste*, publiée à Paris, son *Drama R. Wagners* (1892) et son *Richard Wagner* (1895).

Ç'avait été un des problèmes capitaux du wagnérisme que de savoir jusqu'à quel point il était compatible avec le darwinisme. L'un des litiges de Wagner avec Nietzsche vient de là. Les travaux de Chamberlain sur la physiologie végétale, joints à de vastes et aventureuses études d'anthropologie, fixent chez lui une doctrine nouvelle, wagnérienne et à la fois biologique. L'étude de Carlyle achève de le tourner vers le culte des héros; et la sélection d'une humanité héroïque lui paraît la seule tâche de l'histoire universelle.

Son livre sur *Les Fondements du* XIXe *siècle*, d'où nous avons extrait les passages qui suivent, parut en 1899, et fut accueilli avec étonnement et faveur non seulement en Allemagne, mais aussi dans les pays anglo-saxons.

Il ne saurait être question de résumer ici, fût-ce très sommairement, cette œuvre volumineuse.

Chamberlain en effet voit grand; son esprit téméraire ne craint pas de faire de l'histoire universelle un simple piédestal, sur lequel il dresse le XIXe siècle. Il passe avec une égale

facilité de Mahomet à Saint Ignace de Loyola, et du Christ à Luther. Il change avec aisance la plume du musicographe, du poète, de l'homme de lettres, pour celle du savant qui discute botanique et zoologie. Connaissances, du reste, toutes de surface, et comment en serait-il autrement ?

Tous les arts et toutes les sciences sont mises à contribution.

Par une suprême habileté, Chamberlain n'a pas voulu laisser aux critiques la primeur de ces reproches, et le premier de ses brillants paradoxes est une apologie du dilettantisme. En cela encore, il est voisin de Nietzsche et de Wagner ; et il pense, comme eux, que les illusions salutaires valent mieux que les vérités tristes. Une sophistique nouvelle est le fruit de cet illusionnisme systématique.

C'est par une telle suite de sophismes, en germanisant Dante et François d'Assise, que Chamberlain établit son sophisme fondamental : les Germains créateurs d'un monde et d'une culture nouvelle. A travers ces efforts de travestissement transparaît le parti pris, parfois puéril. Le préjugé, ainsi élevé à la hauteur d'un dogme, conduit naturellement aux plus étourdissants paradoxes. Ce livre, par son mélange d'exagération, de boursouflure, de pseudo-science, par ses rapprochements inattendus et baroques, par le choix savant de termes conventionnels, sonores et vides, serait parfois divertissant, s'il était moins long et mieux composé. Mais la composition est inexistante et le style, surchargé d'incidentes et de parenthèses, est pénible.

Malgré tous ces défauts, ce livre a exercé à l'étranger une influence incontestable. Le Président Roosevelt, Bernard Shaw, les grands quotidiens anglais l'ont analysé et commenté avec intérêt. Quant au peuple allemand, il y a trouvé quelques nouveaux arguments de pangermanisme. L'empereur s'est inspiré dans maints discours des théories de Chamberlain.

Les autres ouvrages de Chamberlain, son *Immanuel Kant* (1905) et son *Gœthe* (1912) sont de brillants essais qui viennent à la rescousse de sa doctrine, mais ne la fondent pas.

1. *L'inégalité des races humaines*

De même que l'inégalité des individus se lit sur leurs physionomies, de même l'inégalité des races humaines se lit dans leur structure osseuse, dans la couleur de leur

peau, dans leur musculature, dans les proportions de leurs crânes. Il n'existe peut-être pas un caractère anatomique du corps sur lequel la race n'ait imprimé sa marque particulière et distinctive...

Remarquons tout d'abord et posons avec force ce fait, que les Européens du Nord, les Celtes, les Germains et les Slaves, quand ils entrent dans l'histoire, se distinguent physiquement parmi les Indo-Européens, diffèrent par la structure de leur corps des Européens du Sud, et ne « ressemblent qu'à eux-mêmes ». D'où cette première restriction qui s'impose : qui ne possède pas ces caractères physiques, fût-il né au cœur de la Germanie, et parlât-il depuis son enfance une langue germanique, ne saurait être considéré comme un Germain.

L'importance de ce facteur physique se démontre plus facilement sur les grandes manifestations collectives que sur l'individu ; car il peut arriver qu'un individu, exceptionnellement doué, s'assimile une culture étrangère, et produise ensuite, en vertu de l'originalité même qui l'en différencie, quelque chose de neuf et de fécond. Par contre, la valeur propre de la race apparaît clairement dès qu'il s'agit des manifestations collectives. L'histoire constate que les grands hommes d'État, les chefs d'armées qui ont fondé le nouvel Empire allemand, sont en général de race purement germanique.

Leurs exemples font tomber à plat la phraséologie bien connue de MM. les naturalistes, orateurs parlementaires etc., sur l'égalité des races humaines, propos qu'on a presque honte d'avoir écoutés, ne fût-ce que d'une seule oreille.

Die Grundlagen des XIX[e] *Jahrhunderts*. (Les bases du XIX[en] siècle 1899, t. 2. p. 482.)

2. *Lois de la formation des races élues.*

L'inégalité des aptitudes, même entre des races visiblement proches parentes, est évidente. D'autre part, pour celui qui observe de plus près, il est tout aussi évident qu'ici et là, pendant un temps plus ou moins long, une race ne se distingue pas seulement des autres, mais encore les domine puissamment, et qu'en elle se manifeste une surabondance de dons et de puissance d'action... La formation de ces races élues est soumise à cinq grandes lois naturelles :

1) La condition première et ondamentale est sans contredit l'existence d'*excellents matériaux.*

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. Mais, si quelqu'un me demande d'où viennent ces matériaux, je répondrai que je n'en sais rien ; je suis, sur ce point, tout aussi ignorant que si j'étais le plus grand des savants...

Si loin que notre regard puisse atteindre dans le passé nous voyons des hommes, nous voyons que leurs aptitudes sont essentiellement différentes, et nous voyons enfin que quelques-uns nous font prévoir, dès leur naissance, une croissance plus vigoureuse que certains autres. Il n'y a qu'une chose que l'on puisse affirmer, sans quitter le terrain de l'observation historique : un haut degré d'excellence ne nous apparaît en pleine lumière que peu à peu, à la faveur de circonstances spéciales, et quand la supériorité est contrainte de s'affirmer ; d'autres circonstances peuvent l'étioler complètement ; la lutte pour la vie se charge de confirmer la force en éliminant les éléments faibles. Nous voyons que l'enfance des grandes races a toujours été bouleversée par la guerre, même celle des Hindous, les créateurs de dieux.

2) Mais la présence d'hommes courageux est loin d'être

suffisante pour produire cette surabondance dont nous avons parlé. Des races telles que les Grecs, les Romains, les Francs, les Souabes, les Italiens et les Espagnols de la belle époque, les Maures, les Anglais; des exceptions aussi anormales que les Aryens de l'Inde et les Juifs ne prennent naissance que grâce à une conservation continue de la pureté de la race. Elles naissent et disparaissent devant nos yeux.

3) Cependant la conservation de la pureté de la race n'est, en elle-même, pas encore suffisante. Il faut que s'y ajoutent, au sein même de la race pure, ces éliminations et ce savoir que les professionnels appellent « élevage par *sélection* ».

Cette loi devient très claire si l'on étudie les principes de l'élevage artificiel en botanique et en zoologie. Lorsqu'on a appris à connaître les miracles accomplis par la sélection (lorsque nous voyons, par exemple, un cheval de course, un basset ou un chrysanthème luxuriant, affranchis de toutes les infériorités par de soigneuses éliminations), alors on constatera l'action du même phénomène dans l'espèce humaine, bien qu'il n'y apparaisse pas avec la même clarté. J'ai cité plus haut l'exemple des Juifs; un autre nous est fourni par l'abandon des enfants débiles qui fut une des lois les plus riches en conséquences heureuses des Grecs, des Romains et des Germains; les temps durs, auxquels survivent seuls l'homme robuste et la femme endurante, agissent de la même manière.

4) Jusqu'à nos jours on n'a pas tenu grand compte d'une autre loi fondamentale, qui me semble très certainement résulter des leçons de l'histoire, et qui est un fait d'expérience de l'élevage scientifique des animaux : la formation des races extraordinaires a toujours, et sans exception, pour condition antérieure un mélange de sang. Comme le dit le grand penseur américain Emerson :

We are piqued with pure descent, but nature loves inoculations.

Nous ne pouvons, sans doute, rien affirmer à ce sujet des Aryens de l'Inde; leur préhistoire se perd dans des lointains trop nuageux. Mais par contre, en ce qui concerne les Juifs, les Grecs et les Romains, les faits apparaissent clairement à nos yeux; tout aussi clairs nous apparaissent les faits chez les nations d'Europe qui se sont distinguées par des créations collectives et par la naissance d'un grand nombre d'individus surabondamment doués... Jamais les croisements n'ont été aussi complets et aussi favorables qu'en Grèce. Issues d'une souche commune, dans des plaines séparées par des montagnes ou la mer, se constituent des peuplades caractéristiquement différenciées : chasseurs, agriculteurs paisibles, marins, etc. Puis, il se produit entre ces éléments différenciés une interpénétration, un mélange tels que les méthodes de l'élevage artificiel n'en eussent pas institué un plus parfait. Nous avons tout d'abord des migrations de l'Est vers l'Ouest, plus tard en sens inverse, de l'Ouest vers l'Est, à travers la mer Égée; pendant ce temps, les races de l'extrême Nord (au premier rang les Doriens) se sont avancées jusqu'à l'extrême Sud, non sans chasser de là soit du côté du Nord, d'où elles venaient, soit par delà la mer, dans les îles et jusque sur les côtes helléniques de l'Asie, beaucoup des plus nobles parmi les occupants du sol, qui ne voulaient pas se laisser subjuguer; — or, chacun de ces chassés-croisés entraînait des croisements... Même les Doriens primitifs, qui nous apparaissent comme un tout particulièrement homogène, savaient, dans l'ancien temps, qu'ils étaient composés de trois races différentes dont l'une s'appelait, du reste, la race des « Pamphyles », c'est-à-dire la race des « gens de toute origine ». Là où le mélange est le plus heureux se manifeste la plus grande surabondance de dons : dans la Nou-

velle-Ionie, en Attique. Un croisement très varié est ainsi à l'origine de cette Athènes, envers qui l'humanité a contracté une dette incalculable...

Les Francs atteignent à la plénitude de leur force, et donnent au monde un nouveau type humain, dans les régions où ils se fondent avec les races germaniques qui les avaient précédés et avec des Gallo-Romains, ou bien encore, comme en Franconie, là où ils constituent précisément le point de jonction des éléments slaves et allemands les plus divers. La Souabe, patrie de Gœthe et de Schiller, est habitée par une race à demi celtique. La Saxe, qui a donné à l'Allemagne une si forte proportion de ses plus grands hommes, est habitée par une population presque complètement imprégnée de sang slave : et l'Europe n'a-t-elle pas fait l'expérience, au cours des trois derniers siècles, qu'une nation nouvellement formée, où les mélanges de sang avaient été plus complets encore, la nation prussienne, s'est élevée par son extraordinaire énergie jusqu'à devenir la tête de l'Empire allemand ?

5) Une cinquième loi limite et précise les précédentes plutôt qu'elle n'introduit un élément nouveau dans le problème des races... Il apparaît avec évidence que le croisement de deux types très différents ne contribue à la formation d'une race noble que s'il ne se produit que très rarement, et s'il est suivi d'une rigoureuse sélection au sein même de la race, sans nouvelle adultération. D'ordinaire, le croisement ne réussit que lorsqu'il se produit entre proches parents, entre représentants du même type primitif. Tout homme qui observe à travers les siècles la vie intellectuelle des peuples, découvrira des faits à l'appui de cette loi. Par exemple, lorsque se constituent la race attique, si surabondamment douée, et la race romaine, qui possède une intelligence et une force incomparables, les races dont le mélange compose ces deux élites sont nobles, pures et liées entre elles par une

étroite parenté ; puis, de par la constitution des États, ces éléments restent protégés des siècles durant contre toute intrusion du dehors, et ont ainsi le temps de s'amalgamer en un nouveau groupement stable.

Dès qu'au contraire ces États s'ouvrent à tout venant, c'en est fait de la race. Cette immixtion s'est produite lentement à Athènes, où la situation politique n'attire pas spécialement les étrangers ; le mélange s'y fit donc peu à peu, et en majeure partie avec des peuples indo-européens. A Rome, il s'opéra avec une terrible rapidité, après que Marius et Sylla eurent assassiné l'élite des vrais Romains, tarissant ainsi la source même du sang noble, et qu'au même moment l'affranchissement des esclaves eut fait couler dans les veines du peuple des flots de sang africain et asiatique ; Rome devint alors, en peu de temps, le rendez-vous de tous les métis du monde, la *cloaca gentium*. L'histoire nous offre de tous côtés des faits analogues.

Ibid., I, p. 374 sq ; 383 sq.

PARENTÉ ENTRE CELTES ET GERMAINS

3. *Le Germain.*

Il existe entre Celtes et Germains une parenté frappante : l'affinité des tendances profondes de l'esprit manifeste, dans leur histoire, la ressemblance de ces traits délicats qui constituent la personnalité. Croit-on, pour aller tout droit au fond des choses, que ce soit par hasard que saint Paul adresse son épître sur la délivrance par la *foi*, sur l'Évangile de la *liberté* en opposition avec le joug tyrannique de la loi ecclésiastique, sur la religion fondée non sur les œuvres, mais sur la *nouvelle naissance*, croit-on, dis-je, que ce soit par hasard

qu'il adresse aux Galates, à ces Gallo-Grecs d'Asie Mineure restés des Celtes presque purs, cette épître où l'on croit entendre Martin Luther parlant à des Allemands, trop faciles à abuser, mais incomparablement doués pour l'intelligence des plus profonds mystères? Je ne crois pas, pour ma part, qu'une telle matière soit sujette au hasard;... d'ailleurs, notre jugement ne se fonde pas sur une simple hypothèse; il ne se fonde pas seulement sur la parenté entre la religion mythique primitive des Celtes et des Germains, mais encore sur l'affinité générale entre leurs facultés intellectuelles, affinité attestée par l'histoire de la culture européenne jusqu'à nos jours, partout du moins où le Celte a conservé la pureté de sa race.

C'est ainsi que nous voyons naître très tôt, dans les contrées de l'Irlande où s'était conservée la pureté de la race celtique, au cours du demi-millénaire qui va du Celte Scot Erigène au Celte Duns Scot, des théologiens admirablement doués pour la philosophie, auxquels leur tournure d'esprit indépendante, leur audacieuse recherche du vrai attirent les persécutions de l'Église chrétienne. C'est au cœur de la Bretagne que naquit ce grand esprit initiateur, Pierre Abélard, et, fait digne de remarque, ce qui le caractérise, lui comme les autres, ce n'est pas seulement sa pensée indépendante et avide de liberté, mais avant tout le sérieux vraiment sacré de sa vie; et c'est là une qualité essentiellement germanique. Ces Celtes de jadis, si exubérants de force, ne sont pas seulement des esprits libres, pas seulement des hommes pieux, de même que le marin breton d'aujourd'hui; ils sont à la fois libres et pieux. Ainsi s'exprime en eux ce caractère spécifiquement germanique que nous observons depuis Charlemagne et le roi Alfred jusqu'à Cromwell et la reine Louise, depuis les troubadours, hardis adversaires de Rome, depuis les

Minnesänger si indépendants en politique, jusqu'à Schiller et Richard Wagner. Et quand nous entendons, par exemple, Abélard protester au nom de sa profonde conviction religieuse contre le trafic des indulgences, mettre les Grecs bien au-dessus des Juifs à tous les égards, considérer la morale de leurs philosophes comme supérieure à la loi sacrée d'Israël, et la conception platonicienne du monde comme plus sublime que celle de Moïse; lorsque nous le voyons donner pour base à la pensée religieuse l'idéalité transcendantale de la notion d'espace (1), de telle sorte que l'homme n'est pas mis en présence de Dieu par son entrée dans un ciel empirique, mais par une conversion intérieure et spirituelle, ne sommes-nous pas alors obligés de reconnaître que cette intelligence n'est pas simplement indo-européenne par opposition au type sémitique ou bas-romain, mais qu'ici se révèle une individualité qui trahit, dans chaque *pli de la pensée*, son caractère spécifiquement germanique? Je dis « germanique » et non pas « allemand » ; aussi bien, je ne parle pas du temps présent, où la différenciation a conduit à la constitution de caractères nationaux nettement distincts ; je parle d'un homme qui vivait il y a tantôt mille ans, et je prétends qu'avec la tendance générale de sa pensée et de ses sentiments, ce Breton aurait très bien pu naître au cœur de la Germanie : Celte typique par la tristesse passionnée de son être, nouveau Tristan dans sa vie amoureuse, il est chair de notre chair et sang de notre sang germanique. C'est un Germain.

C'est sans aucun doute dans leur *poésie* que la parenté entre Celtes et Germains (au sens étroit de ce mot), se manifeste de la façon la plus frappante. Dès leur origine, les poésies franque, allemande et anglaise font entrer

---

(1) *Dialogus inter philosophum Judæum et Christianum.*

dans leur trame des éléments celtiques, non qu'elles manquent de motifs qui leur sont propres, mais ceux que, conscientes de la parenté lointaine, elles empruntent à la poésie celtique, avec leur air d'étrangeté, incomplètement compris parce qu'ils sont à moitié oubliés, ont un charme mystérieux, et une saveur plus relevée.

La poésie celtique est une poésie dont le sens est infiniment profond, dont la richesse symbolique est inépuisable. A sa plus lointaine origine, elle était sans doute intimement unie à l'âme de notre poésie germanique, à la musique,

Si nous considérons les grandes œuvres qui, au tournant du douzième et du treizième siècles, et grâce au réveil de l'instinct poétique, naissent dans tous les pays germaniques et avant tout en Franconie; si nous considérons d'une part la *Geste de Charlemagne*, la *Chanson de Roland*, *Berthe aux grands pieds*, *Ogier le Danois*, œuvres où se manifeste dans son indépendance la force créatrice des Francs, et d'autre part la résurrection de la poésie celtique dans les légendes de la *Queste du Graal*, de la *Table Ronde du roi Arthur*, de *Tristan et Yseult*, de *Perceval*, nous ne nous demandons pas même un instant de quel côté se trouve, tant pour l'expression que pour le sens, la poésie la plus profonde, la plus riche, la plus vraie, la plus inépuisable.

Plus nous remontons dans le passé, plus nous apercevons avec netteté, en dépit de toutes les divergences individuelles, la parenté profonde entre les tendances poétiques primitives des Celtes et des Germains; à mesure que nous redescendons le cours de l'histoire, il s'en perd quelque chose. C'est ainsi, par exemple, que dans le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, qui surpasse sans conteste, œuvre achevée et complète, les versions françaises du même poème, manquent cependant plusieurs des traits les plus profonds et les plus fins de cette

légende incomparable, à la fois poétique, mythique et symbolique, alors que ces traits figuraient encore dans le roman vieux français, et que Chrétien de Troyes les avait au moins indiqués. De même pour le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach. Mais où cette parenté se révèle à nous de la façon la plus persuasive et la plus saisissante, c'est quand nous nous rendons compte que seule la musique allemande était véritablement capable de rappeler à une vie nouvelle la poésie primitive des Celtes et des Germains dans leur esprit et selon leur sens originels : les chefs-d'œuvre de Wagner nous ont rendu sensible la primordiale parenté entre ces deux sources d'inspiration.

Ibid., p. 468 sq.

4. *Le Slavo-Germain.*

Il y a moins à dire sur le Slave authentique, vu que nous ne savons trop où le chercher. Tout d'abord, nous ne voyons qu'une chose de certaine : c'est que le concept de « Slave » a varié. En effet, les signes que l'on considère aujourd'hui comme distinctifs du Slave — tels que stature trapue, tête ronde, pommettes saillantes, cheveux foncés — ne caractérisaient certainement pas le Slave lorsqu'il fit son entrée dans l'histoire européenne. Ainsi on remarque en Bosnie la taille extraordinaire des hommes, et les cheveux blonds s'y voient fréquemment; pendant un voyage de plusieurs mois à travers ce pays, je n'ai pas rencontré une seule fois le type slave tirant sur le Mongol. J'en dirai autant de la race superbe des Monténégrins. Malgré le préjugé unanimement répandu on trouve, comme on le voit, maintenant encore, bien des raisons physiques de penser que les Germains, lorsqu'ils

entrèrent dans l'histoire universelle, avaient, outre leurs frères aînés de l'Ouest, des frères orientaux, plus jeunes, dont ils n'étaient pas très différents. Cependant, il sera fort difficile et fort compliqué de retrouver le Slave primitif, pour la raison que cette branche de la famille germanique fut absorbée de très bonne heure, et presque complètement, par d'autres races humaines. Elle l'a été plus tôt, plus complètement, et d'une façon plus mystérieuse que les Celtes. Cela ne devrait toutefois pas nous retenir de chercher à discerner les traits encore saisissables de cette parenté, d'en convenir et de travailler à les dégager de la masse étrangère qui les recouvre.

Ici encore, c'est un coup de sonde dans les profondeurs de l'âme qui peut nous aider.

Si j'en juge d'après la seule langue slave que je connaisse un peu, le serbe, je suis porté à croire que, ici aussi, on peut voir dans l'aptitude poétique de la race une ressemblance de famille, une parenté profonde avec les Celtes et les Germains.

Le cycle héroïque qui se rattache à la grande bataille de Kossovopolje (1383), mais dont les motifs poétiques remontent à coup sûr à un passé bien plus lointain, rappelle par la couleur des sentiments (fidélité jusqu'à la mort, courage magnifique, femmes héroïques et haute estime qu'on leur témoigne, mépris de tous les biens lorsque l'honneur personnel est en jeu), rappelle, dis-je, la poésie lyrique et épique des Celtes et des Germains. Je lis dans les histoires de la littérature que de semblables poèmes, et des figures épiques comme celle de Marco Kraljewich, sont un lieu commun de toute poésie populaire; il n'en est rien, et seule une érudition épaissie par sa propre abondance peut méconnaître ainsi les fines différences individuelles. Rama est un héros essentiellement différent d'Achille. Celui-ci d'autre part ne ressemble pas à Siegfrid, tandis que le Tristan celtique

trahit dans plusieurs de ses traits sa parenté directe avec le Siegfrid allemand. Ainsi par exemple, la fidélité conçue comme base fondamentale de l'honneur, l'importance attribuée à la virginité, la victoire de « l'âme » planant sur la ruine des « choses », en d'autres termes, une conception nouvelle de l'héroïsme, transposé du domaine du succès extérieur dans celui de la résolution intérieure. De tels traits distinguent un Siegfrid, un Tristan, un Parzival non seulement d'un Samson sémite dont la force réside dans la chevelure, mais d'un Achille qui est pourtant leur parent. Les Grecs ignorent la pureté ; la fidélité n'est pas pour eux un principe de l'honneur, mais une loi de l'amitié (Patrocle) ; le héros brave la mort, il n'en triomphe pas comme les héros celtes et germains. Ce sont des traits semblables de parenté réelle que je retrouve, sous toutes les différences de forme, dans la poésie des Serbes.

Ibid., I. p.

5. *Limitation du concept de Germain.*

Le concept de Germain peut être délimité, tout d'abord, d'une façon très nette : en principe, celui-là seul est Germain qui descend de Germains.

Pourtant, il importe de reconnaître tout de suite la nécessité de donner à ce concept plus d'extension, sans quoi l'on aboutit à des conséquences divertissantes que Henke lui-même ne peut éviter : par exemple, que Luther n'est pas un véritable Germain, et que les Souabes, qui sont considérés dans le monde entier comme des représentants éminents du germanisme, ne sont pas non plus de véritables Germains ! Un homme dont la généalogie et la physionomie prouvent qu'il est issu d'un mélange de sang purement allemand et purement slave (et cela Henke

le prouve pour Luther) est un vrai Germain ; et il en est de même pour le peuple souabe, qui résulte d'une intime fusion de Celtes et d'Allemands, fusion qui donna naissance aux dons poétiques les plus riches et conduisit à une exceptionnelle fermeté de caractère.

J'ai déjà noté les avantages des croisements entre peuples proches parents ; chez les peuples germaniques cette loi s'est vérifiée partout : chez les Français, par exemple, où les croisements les plus divers des types germains concourent à produire une surabondance de riches talents, et qui, aujourd'hui encore, doivent une vie très diverse et riche aux nombreux centres où se poursuivent des sélections raciales différentes les unes des autres ; chez les Anglais, les Saxons, les Prussiens, etc.

Treitschke fait remarquer, en particulier, qu'en Allemagne la force « constructrice d'États » n'a jamais été le propre des groupes allemands restés purs de mélange.

Ibid., I, p. 485.

6. *L'âme germanique.*

Essayons de jeter un regard dans les profondeurs de l'âme allemande. Quelles sont les marques distinctives, intellectuelles et morales de cette race germanique ?

Certains anthropologistes avaient voulu nous enseigner que toutes les races humaines sont également douées : nous leur avons ouvert le livre de l'histoire, et nous leur avons répondu : « C'est un mensonge. » Les races de l'humanité, tant au point de vue de la qualité que du degré de leurs dons naturels, sont très inégalement douées. Les Germains appartiennent au groupe de ces favorisés que l'on a coutume d'appeler Aryens. Cette famille humaine est-elle unie et une en vertu des liens du sang ?

Est-ce que tous ces rameaux sont issus d'une même racine? Je ne le sais pas, et du reste peu m'importe! Aucune parenté ne lie plus étroitement que les affinités électives, et en ce sens, les Aryens indo-européens constituent bien certainement une famille...

Les Aryens sont supérieurs de corps et d'âme aux autres hommes; ils sont donc de plein droit les seigneurs de la terre. D'ailleurs, Aristote a dit avec plus de concision encore : « A quelques hommes la liberté; à d'autres l'esclavage. » Il fait ressortir ainsi le caractère essentiellement moral de la question. Car la liberté n'est pas un bien abstrait, auquel tout homme aurait droit naturellement: le droit à la liberté ne peut résulter que d'une aptitude à l'exercer, et cette capacité suppose à la fois la force physique et la force morale.

On voit tout de suite quels dons supérieurs un être doit posséder pour qu'on puisse le considérer comme « naturellement libre ». Le premier de ces dons est la force organisatrice. Seule une race capable de former des États est digne de liberté. La faculté qui fait de l'individu un artiste ou un philosophe est essentiellement la même qui, répandue dans toute la masse à l'état d'instinct, crée les États, et dote l'individu de ce qui était resté jusque-là inconnu de la nature entière : l'idée de liberté.

. . . .

A la lumière de ce fait, nous sommes frappés de l'étroite parenté des Germains avec les Romains et les Grecs, et nous reconnaissons en même temps ce qui les distingue. Chez les Grecs, le génie créateur individualiste triomphe jusque dans la constitution des États; ce qui domine chez les Romains, c'est la force communiste de la loi, dispensatrice de la liberté, et de l'armée, protectrice de la liberté. Chez les Germains, il y a peut-être moins de force constructrice chez l'individu comme dans la collectivité, mais il y a en eux une harmonie des facultés, un équilibre entre

le désir individuel de liberté, qui trouve sa plus haute expression dans les libres créations de l'art et le désir collectif de liberté, qui crée l'État, par où ils se montrent les égaux des plus grands parmi leurs ancêtres. A ces qualités communes des Aryens s'en ajoute une nouvelle : l'incomparable et unique *fidélité allemande*, qui fut célébrée par le vieux Johann Fischart :

« Constant et fidèle,
Fidèle et constant,
Tel est ce modèle :
Le cœur allemand.

C'est ce qui fait une vraie parenté allemande. »

Le même principe doit régler nos jugements politiques. Quand les princes s'opposent aux prétentions de Rome, nous les louerons, non sous l'empire d'un préjugé dogmatico-religieux, mais parce que tout effort dirigé contre l'impérialisme international profite au germanisme. Nous les blâmerons quand ils se considèrent comme des souverains absolus institués par la grâce de Dieu, car ils se font ainsi les plagiaires du misérable chaos ethnique (1), anéantissent la loi germanique primordiale de liberté, et enchaînent du même coup les meilleures forces du peuple.

Ce principe peut nous servir de guide dans les cas les plus compliqués. Ainsi Louis XIV, par sa honteuse persécution des protestants, a été cause de la décadence ultérieure de la France. Il accomplit là un acte d'une immense portée anti-germanique, et il l'accomplit en sa qualité de disciple des Jésuites, élevé par ses maîtres dans une si grossière ignorance qu'il ne savait même pas écrire correctement sa langue maternelle, et ne connaissait pas un mot d'histoire ; et pourtant ce même prince agit en pur

(1) Le chaos ethnique, c'est pour Chamberlain, d'une part le monde latin avant l'arrivée des Barbares, d'autre part l'internationalisme contemporain.

Germain dans bien des circonstances, par exemple dans sa défense courageuse des libertés de l'Église gallicane contre les prétentions de Rome. Rarement roi catholique se comporta en toute occasion avec aussi peu d'égards envers la personne du pape...

A ces considérations s'en rattache une autre, très importante pour la définition des caractères distinctifs du véritable germanisme. Une particularité inhérente au Germain se retrouve partout : l'intime union de l'idéal et du pratique qui marchent en lui de pair : « comme deux frères jumeaux, la main dans la main »... Le Germain se caractérise à la fois par sa force d'expansion et par une tendance à la concentration inconnue jusqu'à lui.

La force expansive se manifeste dans tous les domaines : dans celui de l'activité pratique, par la colonisation progressive de toute la surface du globe ; dans celui de la science, par l'explication du cosmos illimité, par la recherche de causes toujours plus lointaines ; dans celui de l'idéal, par la hardiesse des hypothèses, comme aussi par le splendide essor artistique qui s'assure des moyens d'expression toujours plus compréhensifs.

Mais en même temps s'effectue la concentration en des cercles toujours plus resserrés, soigneusement isolés du reste du monde par des remparts et des fossés : la race, la patrie, le district, le village natal, l'inviolable foyer (*my home is my castle*, comme à Rome), le cercle intime de la famille, enfin le reploiement sur lui-même de l'individu qui, épuré maintenant, parvenu à la conscience de l'isolement absolu, s'oppose au monde des apparences comme être invisible, autonome, seigneur suprême de la liberté (de même que chez les Hindous).

C'est encore la tendance à la concentration qui se révèle, dans d'autres domaines, par la constitution de petites principautés, par la spécialisation dans les sciences ou l'industrie, par la formation d'écoles et de sectes (comme

en Grèce), par la recherche d'un art tout intime tel que gravure sur bois, eau-forte ou musique de chambre.

Ces aptitudes diverses, quand l'individualité supérieure de la race les harmonise, se traduisent dans le caractère par l'esprit d'entreprise joint à une conscience scrupuleuse; mais quand elles s'égarent, elles aboutissent tantôt à la spéculation (en Bourse, en philosophie), tantôt à un pédantisme étroit et pusillanime.

Je ne puis songer à tenter une description complète de l'individualité germanique ; l'individuel peut être exactement connu, mais reste inépuisable : « Les mots disent l'aspect des choses, leur âme, ils ne l'expriment pas, » a écrit Gœthe...

Si nous considérons les Germains depuis leur entrée dans l'histoire, nous distinguons en eux deux traits fortement accusés, qui s'opposent et se complètent à la fois: d'abord la tendance violente de l'individu à se dresser dans son indépendance autocratique, et puis son penchant à s'unir par les liens de la fidélité avec d'autres hommes, pour tenter des entreprises qui exigent un commun effort. Dans notre vie présente, ce double aspect s'offre à nous de tous côtés... : monopole et coopération, voilà, sans contredit, les deux pôles de notre politique économique... ce qui nous distingue, c'est la prédominance simultanée de ces deux instincts : tendance à l'isolation et tendance à l'union. Lorsque Caton demande : « Que cherche Dante, dans son pénible voyage? » on lui répond : *Libertá va cercando.*

La recherche de la liberté, c'est bien à quoi se ramènent aussi les deux instincts qui résument notre caractère. Pour être libres économiquement, nous nous associons avec d'autres. pour être libres économiquement. nous nous séparons de l'association et nous tenons tête au monde au risque même de notre vie.

C'est par la réunion des individus en une pluralité

homogène et cohérente que le Germain reconquit sa liberté civile, confisquée depuis qu'il avait pris contact avec l'Empire romain. Sans l'instinct inné de la coopération, les Germains seraient demeurés esclaves tout comme les Égyptiens, les Carthaginois et les Byzantins.

Ibid., I, p. 502 ; 722-724 ; 822.

7. *La fidélité germanique.*

Jules César avait reconnu tout de suite chez les Germains leur valeur guerrière, leur incomparable fidélité, et il avait recruté parmi eux autant de cavaliers qu'il en avait pu obtenir. A la bataille de Pharsale, si décisive pour l'histoire du monde, ils se battirent pour lui ; les Gaulois romanisés avaient trahi l'Imperator à l'heure du péril ; les Germains, au contraire, montrèrent autant de fidélité que de courage. Cette fidélité au maître qu'ils ont choisi volontairement et de leur propre initiative est le trait le plus significatif du caractère des Germains ; ce seul trait nous suffit pour reconnaître un sang germanique parfaitement pur.

On a beaucoup raillé les armées de mercenaires allemands, et pourtant, comme en elles on distingue bien le métal précieux de la race ! Le premier en date des monarques romains, Auguste, forma de Germains sa garde du corps. Où aurait-il pu trouver ailleurs cette fidélité absolue ?

Pendant toute la durée de l'Empire romain d'Occident et d'Orient, ce même poste d'honneur est confié aux mêmes hommes. Mais on remonte toujours plus haut dans le Nord, car le fléau de la déloyauté pénètre toujours plus avant avec la prétendue « culture latine » ; enfin, un siècle après Auguste, ce sont des Anglo-Saxons

et des Normands qui montent la garde autour du trône de Byzance. Pauvre garde du corps germanique! Les principes politiques qui forgeaient, par la violence, avec les éléments du chaos, un ordre apparent, lui étaient aussi peu accessibles que les disputes sur la nature de la Trinité qui lui coûtèrent plus d'une goutte de sang. Mais il y a une chose qu'elle comprenait : la fidélité envers un maître librement choisi. Tacite a dit dans ses Annales : « Nul mortel ne passe les Germains en fidélité ! »

. . . .

Cependant, la fidélité ne doit pas être posée comme une vertu spécifiquement germanique. Elle apparaît en effet chez toutes les races demeurées pures ; elle n'apparaît nulle part davantage que chez les nègres et — je le demande — quel être humain peut donner des preuves plus éclatante de sa fidélité que le chien? Pour définir le caractère primordial du Germain, il faut donc montrer quel est le caractère particulier de cette fidélité germanique, et pour cela, il faut mettre en lumière que le principe central de toute la vie spirituelle du Germain, c'est la liberté.

En effet, le signe distinctif de sa fidélité, à lui, c'est qu'elle se détermine elle-même, librement... Cette fidélité et cette liberté ne dérivent pas l'une de l'autre. Elles sont deux aspects du même caractère, selon qu'il manifeste plutôt sa nature intellectuelle, ou sa nature morale. Le nègre et le chien servent leur maître quel qu'il soit : c'est la morale du faible ou, comme dit Aristote, de tout être « né esclave ». Le Germain se choisit son maître, et sa fidélité est donc fidélité envers lui-même ; c'est la morale de l'homme « né libre ». Or, le monde n'avait jamais encore connu cette vertu telle qu'elle se manifeste chez le Germain. L'infidélité de l'apôtre de la liberté, en poésie et en politique, de cet Hellène si merveilleuse-

ment doué, fut de tout temps proverbiale. Le Romain n'était fidèle que dans la défense de son bien, et la fidélité allemande resta pour lui « incomprise », comme dit Lamprecht... Nous trouvons ici chez le Germain une harmonie supérieure du caractère. Aussi pouvons-nous dire qu'il n'existe sur le globe terrestre aucun homme, même parmi les plus illustres, qui l'ait surpassé. Un fait certain, c'est que si l'on veut expliquer la grandeur historique du Germain en la résumant d'un seul mot, il faut nommer sa *fidélité*. Elle est le point central d'où l'on peut embrasser du regard sa personnalité tout entière.

Ibid., I, p. 505 sq.

8. *Entrée des Germains dans l'histoire européenne.*

L'entrée des Juifs dans l'histoire européenne correspondit, selon Herder, à l'intrusion d'un élément étranger... Il en est tout autrement du Germain. Ce Barbare qui se plaît à s'élancer tout nu dans la mêlée, ce sauvage qui surgit brusquement de ses forêts et de ses marécages pour répandre sur un monde de civilisation raffinée l'effroi d'une conquête brutale, réalisée à la force du poing, n'en est pas moins le légitime héritier des Hellènes et des Romains, chair de leur chair et esprit de leur esprit. C'est son bien propre qu'il arrache, sans s'en douter, à des mains étrangères. Sans lui, c'en était fait de l'Indo-Européen. Par le crime et le guet-apens, l'esclave africain et asiatique s'était glissé jusqu'au trône, tandis que le bâtard syrien devenait le maître des lois, que sur les manuscrits alexandrins le Juif se penchait pour adapter la philosophie hellénique à la loi de Moïse, et l'Égyptien pour ensevelir dans les pyramides somptueuses de

ses systèmes scientifiques l'étude vivace et jaillissante de la nature, momifiée pour des siècles...

Depuis longtemps l'art n'existait plus : les riches se contentaient de répliques stéréotypées ; le peuple, des jeux du cirque. Selon le mot de Schiller, il n'y avait vraiment plus d'hommes, il n'y avait que des « créatures ». Il était grand temps qu'apparût le sauveur. A vrai dire, il n'apparut pas dans l'histoire universelle tel que la raison constructive, si elle eût été consultée, aurait imaginé l'ange libérateur, dispensateur d'une nouvelle aurore pour l'humanité ; cependant de nos jours, où le recul des siècles fait de nous des sages sans effort, nous n'avons à regretter qu'une chose, à savoir que partout où le Germain a porté son bras vainqueur, l'extermination n'ait pas été plus complète, et que la « latinisation », c'est-à-dire l'alliance avec le chaos ethnique, ait ravi peu à peu de vastes domaines à la seule influence capable de les vivifier, celle du sang pur, de la force intacte des peuples jeunes, et les ait soustraits à la domination des mieux doués. Seule une honteuse paresse d'esprit, ou un travestissement éhonté de l'histoire, a pu interpréter l'arrivée des Germains autrement que comme le salut de l'humanité agonisante, arrachée aux griffes de la bête éternelle.

. . . .

C'est une conception inexacte du moyen âge, jointe à l'ignorance de la signification de la race, qui conduit à cette regrettable idée qu'avec l'arrivée des Barbares, c'est la nuit qui s'étend sur l'Europe. Il est inconcevable que des hallucinations de ce genre persistent si longtemps Si l'on veut se rendre compte des résultats qu'eût produits, dans la suite, la fausse civilisation impériale, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire, la littérature et la science de la décadence byzantine. C'est un spectacle lamentable. Au contraire, la conquête de l'Empire

romain par les Barbares agit comme le « *fiat lux* » de la Bible.

Si nous sommes quelque chose aujourd'hui, si l'espoir nous est permis de devenir quelque chose de plus encore, nous le devons tout d'abord à ce bouleversement politique qui a commencé au ve siècle (après une longue préparation) et d'où jaillirent au cours des temps de grandes races nouvelles, d'admirables langues neuves, une culture sans précédent, telle que devant nous la voie s'ouvre aux espérances les plus hardies.

Dietrich von Bern, *fortis prudensque vir*, l'ignorant ami des arts et des sciences, le représentant de la liberté de conscience dans un monde où les chrétiens se déchiraient entre eux comme des hyènes, nous est comme un premier gage que la lumière pourra renaître un jour sur cette pauvre terre. Qu'importe si, dans les siècles qui suivirent, siècles de luttes sauvages et de fièvre, qui seuls pouvaient guérir le monde européen et le réveiller du cauchemar des siècles décadents, qu'importe, dis-je, si la science et l'art sont alors presque tombés dans l'oubli avec les oripeaux d'une prétendue civilisation : ce n'est pas là, j'en prends Dieu à témoin, ce n'est pas là la nuit qui tombe, mais l'aurore qui se lève.

Je ne sais pas où MM. les chevaliers de la plume d'oie prennent le droit de ne révérer que leurs propres armes. Notre monde européen est avant tout, non pas l'œuvre des philosophes, des faiseurs de livres, des peintres d'images, mais celle des grands princes germaniques, celle des guerriers et des hommes d'État. Chacun de ces siècles, le VIIe, le VIIIe, le IXe, possède de grands savants. Qui les protège et les encourage ? — Ce sont les princes. On a l'habitude de dire que l'Église sauva la science et la culture; cela n'est vrai que dans un sens très restreint. On doit se garder de considérer l'ancienne Église chrétienne comme un organisme simple et homo-

gène, même à l'intérieur de l'Empire romain d'Occident. La centralisation et l'obéissance aveugle à l'égard de Rome que nous remarquons aujourd'hui, étaient entièrement inconnues dans les siècles anciens.

Ibid. I., p. 463, 315, 316.

9. *La civilisation germanique.*

Nous, nous vivons. — A nous les heures,
Et celui qui vit a raison.

SCHILLER.

Le même trait d'individualisme indomptable, que l'on trouve dans le domaine politique comme dans le domaine religieux, induisit le Germain à créer un monde nouveau, j'entends par là un ordre social entièrement nouveau, adapté au caractère, aux besoins, aux aptitudes d'une nouvelle race humaine, une civilisation et une culture originales. Le sang germanique et nul autre (j'emploie le mot germanique dans sa plus large acception, dans le sens d'une race slavo-celto-germanique de l'Europe du Nord) fut ici la force impulsive et l'agent créateur. Il est impossible de juger équitablement la formation de notre culture nord-européenne, si l'on s'obstine à ne pas reconnaître qu'elle repose sur la base physique et morale d'une race déterminée.

La civilisation et la culture ont rayonné de l'Europe septentrionale sur une très grande partie du monde : c'est l'œuvre du germanisme. Cette œuvre du germanisme est, sans contredit, ce que les hommes ont créé de plus grand jusqu'à nos jours; elle résulte non de chimères humanitaires, mais d'une force saine et personnelle; non de croyances imposées, mais de la libre recherche; non de la tempérance, mais d'une soif insatiable.

Étant née la dernière, la race des Germains a pu mettre à profit les conquêtes des races antérieures ; on ne saurait toutefois conclure de ce fait à un progrès général de l'humanité : il témoigne seulement d'une capacité de production exceptionnelle, propre à une race déterminée, capacité qui va sans cesse décroissant (la chose n'est que trop prouvée) du fait de l'intrusion de sang non germanique, ou simplement, comme en Autriche, de principes non germaniques. Que la prédominance du germanisme soit un bonheur pour tous les habitants de la terre, nul ne parviendrait à le démontrer. Depuis leur avènement jusqu'à nos jours, nous voyons les Germains massacrer des races entières, ou les décimer lentement par une démoralisation méthodique, afin d'avoir eux-mêmes le champ libre. Qui aurait l'audace d'affirmer qu'ils remportèrent la victoire par leurs seules vertus, alors qu'ils trouvent un si efficace concours dans leurs vices : avidité. cruauté, trahison, mépris de tous les droits (hormis ceux qu'ils s'arrogent)? Mais comment nier. d'autre part, que précisément là où ils se montrèrent le plus implacables (les Anglo-Saxons en Angleterre, l'Ordre teutonique en Prusse, les Français et les Anglais dans l'Amérique du Nord) ils ont créé la base la plus ferme, et moralement la plus élevée, de leur activité?

On s'en rend aujourd'hui facilement compte. Car, moins un pays est germanique, moins il est civilisé. Celui qui voyage aujourd'hui de Londres à Rome passe d'un bain de brouillard dans un bain de soleil, et en même temps de la civilisation la plus raffinée, de la haute culture dans une demi-barbarie, — saleté, grossièreté, ignorance, mensonge, misère. — Cependant l'Italie n'a pas cessé un seul jour d'être un centre de civilisation supérieure; l'assurance qui se remarque dans le maintien et les gestes de ses habitants en témoignerait à elle seule. Ce que nous considérons — selon le jugement

commun — comme une décadence survenue depuis peu, n'est qu'un reste de la culture impériale romaine, considéré de plus haut par des hommes qui ont un idéal différent. L'Italie était épanouie merveilleusement lorsque, devançant les autres nations, elle les conduisait vers un monde nouveau, et qu'elle renfermait encore des éléments latinisés dans la forme, mais purement germaniques dans le fond. Durant de longs siècles, ce beau pays qui, déjà sous l'Empire, était tombé dans un état de stérilité absolue, posséda une source vivifiante de sang germanique pur.

Les Celtes, les Lombards, les Goths, les Francs, les Normands avaient envahi presque tout le territoire et demeurèrent longtemps dans le Nord et dans le Sud sans se mélanger, soit qu'ils formassent, étant incultes et guerriers, une classe à part, soit parce que les droits juridiques des Romains et des Germains restèrent distincts dans toutes les classes du peuple jusqu'aux XIII[e] et XIV[e] siècles. La fusion a par suite été difficile, comme le note Savigny; ces différentes races germaniques restèrent mêlées aux éléments qui formaient le fond de la population, surtout aux descendants du chaos ethnique romain, et cela par une simple juxtaposition dans l'espace, mais ils s'en distinguèrent par les mœurs et par le droit.

Pour la première fois, l'inculte Germain prend conscience de lui-même par le contact prolongé avec une civilisation supérieure. Alors se produisirent, avec une puissance d'éruption volcanique, certains mouvements qui décèlent le travail souterrain d'où jaillira un monde nouveau : l'érudition et l'industrie, l'affirmation obstinée des droits de la bourgeoisie, les prémices de l'art germanique.

Ibid., t. I, p. 693-694.

10. *L'Italie germanique.*

Le tiers septentrional de l'Italie — depuis Vérone jusqu'à Sienne — ressemble par son développement particulariste à une Allemagne dont l'empereur aurait habité bien loin, derrière des montagnes élevées. Partout, dans les provinces, des comtes allemands avaient pris la place des gouverneurs romains, et le roi, hôte passager, était toujours rappelé précipitamment ailleurs, tandis qu'un compétiteur envieux, le pape, poursuivait de près et constamment ses intrigues. Ainsi put se développer de bonne heure, dans cette Italie du Nord, l'instinct propre aux Germains (et dans un certain sens aux Indo-européens en général), instinct qui les pousse à créer des villes autonomes, En effet, on vit alors surgir une pléiade de villes dignes d'une éternelle mémoire : patries de Pétrarque, de l'Arioste, du Corrège, de Galilée et d'autres hommes immortels, et leur reine à toutes, Florence, l'illustre mère des arts. C'est à ce moment aussi que Rome déchue put se parer à nouveau : le zèle et l'esprit d'entreprise des hommes du Nord firent affluer l'or dans l'escarcelle papale; leur génie s'éveillait cependant et dota cette métropole languissante qui, au cours d'une histoire longue de deux mille ans, n'avait pas conçu une seule pensée artistique, des inappréciables trésors, produits du génie créateur du germanisme juvénile. — Ce ne fut pas un « rinascimento » comme l'imaginèrent les dilettantes beaux esprits, dans leur admiration excessive pour leur propre passe-temps littéraire, mais bien plutôt un « nascimento », la naissance d'un être qui n'avait pas encore existé, qui, dans l'art, abandonna les chemins battus de la tradition pour se frayer ses propres voies, qui déploya largement ses

voiles pour explorer les océans devant lesquels avaient reculé le héros grec et le héros romain, qui arma ses yeux pour percer le mystère jusqu'alors impénétré des corps célestes. — Si l'on veut à toute force apercevoir ici une renaissance, ce n'est certes pas la renaissance de l'antiquité, et moins encore la renaissance de cette Rome inapte à l'art, à la philosophie et aux sciences. C'est simplement la renaissance de l'homme libre, affranchi de la puissance nivelante de l'Empire : liberté de l'organisation politique et nationale opposée à la routine universelle; liberté de la concurrence, de la libre initiative dans le travail, la création, l'effort, opposé à la paisible uniformité de la *Civitas Dei;* liberté de l'esprit d'observation opposée aux interprétations dogmatiques de la nature; liberté de la recherche et de la pensée opposée aux systèmes artificiels des Thomas d'Aquin; liberté de l'invention artistique opposée à la rigidité des formules hiératiques: enfin, liberté de la foi religieuse s'opposant à l'intolérante contrainte.

Toutefois il serait inexact d'affirmer que la renaissance du libre individualisme germanique s'est produite d'abord en Italie; elle y a seulement fait éclore la première et impérissable floraison de sa culture. J'ai simplement voulu faire remarquer que, même en ce pays méridional, aux portes de Rome, l'explosion de vie qui se traduisit de manières si diverses (indépendance de la bourgeoisie, activité industrielle, sérieux scientifique, puissance créatrice dans les arts) fut un fait complètement germanique et, par suite, nettement antiromain. Un coup d'œil sur le temps d'alors en témoigne; un coup d'œil sur le temps d'aujourd'hui le confirme.

Deux circonstances ont amené dans l'intervalle une diminution progressive du sang germanique en Italie : d'abord le mélange de ce sang germanique avec le sang d'un peuple métis, dépourvu de toute noblesse de race;

puis la destruction de la noblesse germanique, résultat des guerres civiles interminables, des luttes de ville à ville, des vendettas, des duels et autres explosions de passions déchaînées.

. . . .

Au nord des Alpes, le cours de l'histoire fut tout différent. On n'y vit jamais pareille floraison, mais jamais non plus pareille catastrophe; cette catastrophe ne s'explique que d'une manière : par la disparition des esprits créateurs, ou, en d'autres termes, de la race qui les avait engendrés. Une seule promenade à travers la galerie des bustes, au musée de Berlin, suffit pour nous convaincre qu'en fait, le type des grands Italiens a complètement disparu de nos jours. De temps à autre, nous en évoquons le souvenir, quand nous rencontrons une bande de ces géants magnifiques qui travaillent à la construction de nos routes et de nos chemins de fer. Nous admirons en eux la force physique, le noble front, le nez hardi, l'œil plein de flamme. Mais ce ne sont là que de pauvres épaves échappées au naufrage qui a englouti le germanisme italien. Au point de vue physique, cette disparition s'explique suffisamment par les raisons indiquées. Mais il faut y ajouter comme facteur très important la répression violente de certaines tendances mentales, l'écrasement moral pour ainsi dire, de l'âme de la race. Les représentants du type noble furent ravalés à la condition de terrassiers. Le métis devenait leur maître et ne suivait que son bon plaisir. La potence d'Arnault de Brescia, les échafauds de Savonarole et de Bruno, les tenailles de Campanella et de Galilée ne sont que des symboles visibles d'une lutte quotidienne contre le germanisme, lutte entreprise méthodiquement dans toutes les directions, jusqu'au complet anéantissement de la liberté individuelle. Qui pourrait aujourd'hui séjourner en Italie, fréquenter ses aimables habitants si richement

donés, sans éprouver le douloureux sentiment qu'ici une nation a sombré sans espoir de salut, parce que la force impulsive intérieure, la grandeur d'âme correspondant à son talent, lui font défaut ?

Cette force, la race seule la confère. L'Italie l'a eue tant qu'elle posséda des Germains. Et ne voit-on pas encore aujourd'hui, dans les régions jadis particulièrement riches en Celtes, en Allemands et en Normands, sa population déployer cette activité d'abeilles au travail, caractéristique d'une race vraiment germanique, et produire des hommes énergiques, qui s'efforcent désespérément de maintenir leur pays uni, et de le diriger vers des voies glorieuses ? — Cavour, le fondateur du nouveau royaume, est né dans l'extrême Nord ; Crispi, qui sut le diriger à travers les dangereux écueils, compte des aïeux dans l'extrême Sud. Mais, comment redresser un peuple lorsque la source de sa force est tarie !

Et quel sens prennent les mots, quand Leopardi nomme ses compatriotes une race « dégénérée », et qu'en même temps il évoque à leurs yeux « l'exemple des ancêtres ».

Ibid., t. I, p. 694-697.

11. *L'imitation des Anciens a été funeste.*

Les Grecs et les Romains sont à coup sûr les peuples auxquels nous devons le plus, sinon pour l'éveil de notre civilisation, du moins pour celui de notre culture. Nous ne sommes pas devenus pour cela Grecs ou Romains. On n'a peut-être jamais introduit dans l'histoire un terme plus pernicieux que celui de *Renaissance*. Ce terme impliquait en effet l'idée absurde d'une résurrection de la culture grecque et latine, idée digne des âmes de métis d'une Europe méridionale dégénérée, qui considéraient

la culture comme quelque chose que l'homme peut s'approprier extérieurement. Pour rendre possible une résurrection de la culture hellénique, il ne faudrait rien moins que la résurrection des Hellènes. Tout le reste n'est que mascarade. Ce n'est pas seulement l'idée de Renaissance qui était dangereuse, mais aussi en grande partie les actes qui ont résulté de cette conception. Car, au lieu de recevoir simplement des suggestions, nous avons dès lors subi des lois qui enchaînaient notre originalité. Dans le domaine de la vie publique, le droit romain, élevé à la dignité de dogme classique, devint la source d'une tyrannie et de contraintes inouïes. Ce n'est pas à dire que ce droit ne soit pas aujourd'hui encore un modèle de technique juridique, une admirable et éternelle école de jurisprudence ; mais que ce droit nous fût imposé, à nous autres Germains, comme un dogme, ce fut certainement un grand malheur pour notre développement historique. En effet, non seulement il ne s'accommodait point à nos conditions d'existence, mais encore c'était un organisme mort, mal compris ; de nos jours même, ce n'est qu'après les recherches les plus précises d'histoire romaine que sa signification ancienne et vivante a été découverte. Pour pouvoir en saisir véritablement l'esprit, il nous fallut d'abord faire sortir le Romain de sa tombe.

Ce n'est pas seulement en philosophie que nous dûmes devenir des « servantes » *ancillæ*, docilement soumises à Aristote. Cette loi d'esclavage pénétra toutes nos pensées, toute notre activité. C'est uniquement dans le domaine industriel et commercial qu'on alla énergiquement de l'avant ; aucun dogme classique n'entravait ici nos efforts ; même les sciences physiques, l'exploration du monde, eurent à soutenir un combat acharné ; toutes les sciences de l'esprit, de même que la poésie et l'art, eurent à lutter plus âprement encore, et le combat n'a pas

encore abouti à une complète victoire, à un affranchissement définitif. Ce n'est certes pas un pur hasard si le poète de beaucoup le plus puissant de l'époque de cette prétendue Renaissance, Shakespeare, et son plus puissant sculpteur, Michel Ange, ne connaissaient aucune langue morte. Qu'on se représente dans quelle superbe indépendance nous apparaîtrait l'auteur de la *Divine Comédie*, s'il n'avait pas emprunté son Enfer à Virgile, et son idéal politique au droit de la décadence byzantine et à la *Civitas Dei* de Saint Augustin...

Ce que nous aurions dû apprendre de l'hellénisme c'était, pour la vie, la signification d'un art développé organiquement; et pour l'art, la valeur d'une personnalité intégrale et libre. Nous lui avons emprunté tout le contraire : des imitations stéréotypes, et la tyrannie d'une esthétique construite après coup.

Ibid, t. I, 712-13.

12. *La culture germanique est supérieure à la culture grecque.*

J'ai rappelé la phrase de Schiller : « Quel est le moderne qui, individu contre individu, osera disputer au citoyen d'Athènes la palme de l'humanité? » Chacun comprend ce que le noble poète veut dire, et pourtant, cette phrase provoque des objections décisives. Que signifie la « palme de l'humanité »? Ici encore, c'est le concept abstrait d'humanité qui égare notre jugement. Les citoyens libres d'Athènes possédaient chacun vingt esclaves. Il leur était donc facile de trouver des loisirs pour exercer leur corps, étudier la philosophie et cultiver les arts. Au contraire, notre culture germanique a toujours été ennemie de l'esclavage. Combien y en a-t-il

parmi nous, depuis le roi jusqu'au joueur d'orgue de barbarie, qui ne soient pas astreints à peiner tout le long du jour, à la sueur de leur front, pour faire de leur mieux? Le travail en lui-même n'anoblit-il pas autant que les bains et la boxe?

Je ne chercherais pas longtemps le moderne que demande Schiller. Je prendrais Friedrich Schiller lui-même par la main et je le mènerais au milieu des plus grands hommes de tous les grands siècles de la Grèce. Cet éternel malade n'eût certes pas fait grand effet en apparaissant tout nu dans le gymnase, mais son cœur et son esprit apparaîtraient, toujours plus sublimes, à mesure qu'ils se dépouilleraient de toutes les disgrâces des contingences de la vie. Je proclamerais alors, sans craindre d'être contredit : « Ce moderne vous est supérieur à tous par son savoir, par ses aspirations, par son idéal moral. Comme penseur, il vous dépasse de beaucoup, et comme poète il est presque votre égal. » Quel artiste grec pourrait-on comparer à Richard Wagner pour la puissance créatrice et la force de l'expression? Et la Grèce entière a-t-elle jamais produit un homme digne de disputer à Gœthe la palme de l'humanité?

Ibid., t. I, p. 719-720.

13. *La religion germanique.*

Avec Jésus-Christ, le génie religieux absolu était apparu au monde. Personne n'était aussi capable de comprendre cette voix divine que le Germain ; les plus grands apôtres de l'Évangile à travers l'Europe sont tous des Germains, et le peuple germanique tout entier s'attache aux paroles de l'Évangile, car il est incapable de basse superstition. Pourtant l'Évangile disparaît et la grande voix se tait,

car les enfants du chaos ne veulent pas abandonner ces sacrifices sanglants de victimes expiatoires, que les meilleurs esprits parmi les Grecs et les Hindous avaient rejetés depuis longtemps, et que les plus grands prophètes du judaïsme tournaient en dérision depuis des siècles. A cela se joignent toutes sortes de magies cabalistiques, et, venue de l'antique et malsaine Syro-Égypte, la transsubstantiation ; et cette mixture, arrangée et complétée grâce aux chroniques juives, telle est désormais la religion des Germains.

Le plus grand danger qui menace l'avenir du Germain réside, à mon avis, dans le défaut d'une religion véritablement jaillie de sa nature propre et la reflétant : c'est là son talon d'Achille.

La véritable école, et la plus haute, capable d'affranchir le monde du joug de l'hiératisme historique, c'est la mystique, la *philosophia teutonica*, comme on l'a appelée. Une intuition mystique poussée jusqu'à ses dernières conséquences résout l'une après l'autre, en allégories, les données dogmatiques.

Ce qui reste ensuite n'est de même qu'un symbole, car la religion n'est plus une conviction, un espoir, une certitude, mais bien une expérience, un événement réel, un état immédiat de l'âme. Lagarde dit quelque part : « La religion est présence immédiate ; » ce point de vue est mystique.

L'expression la plus achevée d'une religion mystique absolue, nous la trouvons chez les Aryens de l'Inde ; mais nos grands mystiques germaniques diffèrent à peine de leurs prédécesseurs ou contemporains des bords du Gange.

En réalité, une seule chose les sépare : la religion hindoue est d'origine purement indo-germanique et le mysticisme y trouve sa place naturelle, admise par tous ; tandis que dans une religion faite de l'alliage de l'histoire

hébraïque avec la magie pseudo-égyptienne, il n'y a pas de place pour le mysticisme qui, par suite, a été parfois tout juste toléré, et le plus souvent persécuté par nos diverses confessions.

Celui qui interprète mécaniquement la nature empirique perçue par les sens, celui-là a une religion idéaliste, ou il n'en a pas du tout ; s'il en a une autre, il se ment à lui-même, consciemment ou non.

Le Juif ne connaissait aucune espèce de mécanisme. Depuis la création *ex nihilo* jusqu'à l'avenir messianique rêvé, il n'apercevait que l'arbitraire tout-puissant ; aussi n'a-t-il jamais rien découvert. Une seule chose lui est nécessaire : le Créateur. Au contraire le mécanisme conséquent, tel que nous, Germains, l'avons créé, tel que nous ne saurions désormais nous y soustraire, ne comporte qu'une religion tout idéale, c'est-à-dire transcendantale, telle que le Christ l'a enseignée : « Le royaume de Dieu est en vous. »

La religion n'est pas, à nos yeux, une chronique, mais une expérience, une expérience interne et immédiate.

Ibid., t. I. 777.

14. *La science germanique.*

Le repos n'est pas le mouvement, mais bien son opposé ; de même les grandeurs égales ne sont pas inégales. Plutôt que de recourir à de semblables hypothèses, le Grec se fût brisé la tête contre un mur ; cependant le Germain a fait preuve ici (tout à fait inconsciemment) d'une intuition plus profonde de ce qui constitue essentiellement le rapport entre l'homme et la nature.

Il voulait connaître, non pas seulement ce qui est exclusivement humain (comme un Homère ou un Euclide) mais

surtout, au contraire, la nature en dehors de l'homme; et dans cette entreprise, sa soif passionnée de connaître lui a ouvert des voies nouvelles, qui l'ont conduit bien plus loin qu'aucun de ses devanciers. Et ces voies sont celles d'une sage adaptation. L'expérience, c'est-à-dire une observation exacte, minutieuse, infatigable, fournit à la science germanique sa large base, solide comme un roc, qu'il s'agisse de philosophie, de chimie ou de n'importe quel autre ordre de connaissances. L'aptitude à l'observation, et dans cette observation l'ardeur passionnée, le désintéressement poussé jusqu'au sacrifice, la probité, sont parmi les caractères essentiels de notre race. L'observation est la conscience professionnelle de la science germanique.

Roger Bacon dépense sa fortune en observations; Léonard de Vinci prêche l'étude de la nature et consacre des années de sa vie à la notation exacte de l'anatomie intérieure et invisible du corps humain; Voltaire est astronome; Rousseau est botaniste...

Les dons d'observation exacte d'un Gœthe sont universellement connus, et la carrière de Schiller débute par des considérations sur « la sensibilité des nerfs et l'irritabilité des muscles » : il nous exhorte à étudier plus assidument le mécanisme du corps si nous voulons mieux comprendre l'âme...

Soumission d'un côté à l'égard de la nature étudiée; autocratie de l'autre à l'égard de l'esprit humain, tels sont les caractères distinctifs de la science germanique.

Le Grec n'observait que très peu, et jamais sans opinion préconçue. Il se précipitait tout de suite vers la théorie et l'hypothèse, c'est-à-dire vers la science et la philosophie. Il n'avait pas l'attention passionnée qu'exige toute œuvre de découverte. Par contre, nous possédons, nous Germains, une aptitude particulière à scruter la nature, et cette aptitude n'est pas une qualité superfi-

cielle, mais elle sé lie intimement aux plus profondes racines de notre être. Comme *théoriciens* nous ne nous plaçons pas parmi les plus grands. Les philologues avouent que l'Hindou Pànini surpasse les plus illustres grammairiens de notre époque. Les juristes disent que les anciens Romains nous furent très supérieurs dans le domaine du droit. Lorsque nos navigateurs eurent fait le tour du monde, on dut nous prouver que la terre était ronde pour que nous nous décidions à le croire, tandis que les Grecs, qui ne connaissaient que le bassin de la Méditerranée, avaient depuis longtemps acquis cette certitude par la voie de la science pure. Dans la découverte, au contraire, nous n'avons pas de rivaux.

La condition essentielle pour la découverte, c'est une ingénuité d'âme et d'esprit exempte de tout préjugé, et semblable à celle de l'enfant. De là, ces yeux grands ouverts, ces yeux d'enfant qui nous séduisent dans le visage d'un Faraday. Tout le secret de la découverte se résume en ceci : laisser parler la nature. Il faut pour cela une grande maîtrise de soi, qualité qui manquait aux Grecs.

La supériorité de leur génie nous apparaît dans la force créatrice, celle du nôtre, dans la réceptivité...

L'observation est une école qui forme le caractère. Elle est une maîtresse de patience, elle réfrène la volonté propre, elle enseigne la sincérité absolue. Tel est bien le rôle qu'a joué dans l'histoire du germanisme l'observation de la nature.

La civilisation (j'entends le domaine entier de la véritable civilisation) constitue donc chez nous le point central. C'est là un trait de caractère excellent en tant que garantie d'équilibre.

La seule chose qui nous protège contre un excès de science, c'est notre « kultur ». Pourtant, nos dons naturels ne lui confèrent pas l'importance suprême dont elle

jouissait chez les Grecs. Personne ne peut prétendre que, chez nous, l'art soit une transposition de la vie, ou que la philosophie (dans son sens le plus noble, comme conception du monde) occupe chez nos dirigeants la même place que chez ceux d'Athènes.

Ibid., t. I, p. 786-787.

15. *Politique germanique.*

Rome, la Réforme et la Révolution, voilà les trois facteurs de la politique qui continuent à agir jusque dans le présent.

Les peuples, comme les individus, arrivent parfois à une bifurcation : il faut bien qu'ils choisissent, à droite ou à gauche. Ce fut le cas au XVI[e] siècle pour toutes les nations européennes, excepté la Russie et les Slaves, courbées sous le joug de la Turquie. Et la destinée de ces nations, jusque dans le présent, jusque dans l'avenir, reste déterminée par les décisions qu'elles prirent alors.

La France a voulu, plus tard, faire violemment volte-face ; mais la Révolution lui coûta plus cher que ne coûta aux Allemands leur terrible guerre de Trente Ans, et ne leur donnera jamais ce qu'ils ont manqué l'occasion d'acquérir au moment de la Réforme. Les Germains, au sens étroit du mot (Allemands, Anglo-Saxons, Hollandais et Scandinaves), dans les veines desquels coule un sang demeuré beaucoup plus pur, gagnent sans cesse en force depuis ce tournant de leur histoire. Nous avons donc le droit de conclure que la politique de Luther fut la bonne.

Nous resterons fidèles à nous-mêmes, comme le voulait Shakespeare, et notre seul but sera d'agir de notre mieux, dans les limites prescrites au Germain par sa nature.

Nous marcherons, conscients de notre but, en nous défendant contre les puissances de l'anti-germanisme, et nous ne chercherons pas seulement à étendre notre empire sur la surface de la terre et sur les forces de la nature, mais nous viserons à nous soumettre sans réserve le monde intérieur, et nous saurons pour cela proscrire sans ménagement ceux qui, sans appartenir au même idéal, prétendraient s'ériger en maîtres de notre pensée.

On dit souvent que la politique ne doit pas connaître de ménagements. Pourquoi n'appliquer cette formule qu'à la seule politique? Garder des ménagements, c'est commettre un crime envers soi-même; garder des ménagements, c'est faire comme le soldat qui s'enfuit de la bataille, offrant à l'ennemi ses « ménagements » pour cible. Le devoir le plus sacré du Germain est de servir le germanisme. Nous considérerons comme les plus grands et nous célébrerons en conséquence, dans tous les domaines, ceux qui auront favorisé avec le plus de succès l'essor de l'âme germanique, ou soutenu avec le plus de ténacité la prépondérance du germanisme.

Ibid., t. I, p. 854.

XIV

Joseph-Ludwig REIMER

L'HÉGÉMONIE UNIVERSELLE DE LA RACE GERMANIQUE

Joseph-Ludwig REIMER est encore un jeune écrivain. Sa notoriété repose tout entière sur cet ouvrage qu'il a intitulé *Ein pangermanisches Deutschland: (Une Allemagne pangermaniste)*, et qui, en 1905, fit une si rapide fortune. Il ne la mérite qu'à titre de synthèse. Reimer est un anthropologiste de l'école de Ranke, et c'est à lui qu'il doit ses notions sur l'idée de race. Mais cette anthropologie, il prétend l'appliquer à la politique. Ç'a été aussi bien l'idée de Ludwig Woltmann, et celle qui a présidé à la fondation d'une *Revue d'anthropologie politique (Politisch-anthropologische Revue)*, parue depuis 1902, et où écrivent, à côté de Ludwig Woltmann, des écrivains tels que le germanisant Ludwig Wilser, et les ethnographes Kreitschek, ou J. Lange, von Ujfalvy, von Ehrenfels.

Bien qu'il doive beaucoup aussi à Gobineau et à M. Vacher de Lapouge, comme tous les panégyristes allemands de la suprématie raciale des Germains, c'est Houston-Stewart Chamberlain qui est son vrai maître. Et par lui, il rejoint les pangermanistes de la vieille observance, un Paul de Lagarde, un Friedrich Lange, ceux pour qui le souci de la suprématie allemande était un souci religieux. Reimer est comme eux un fondateur de religion. Mais son protestantisme nouveau, très intolérant comme celui de Lagarde, est positiviste, comme celui de Friedrich Lange. Il prétend renouer le lien du sentiment et de la science. Le christianisme, qui a subi déjà tant de sécularisations, à commencer par celles qui lui viennent des Églises, si étrangères le plus souvent à sa vie intérieure, en subit une dernière par ces théoriciens de la genèse biologique des idées. L'amour du prochain, sans distinction,

le grand humanitarisme chrétien est repoussé comme contraire à la philosophie des races. L'humanité nouvelle ne doit comprendre que des Germains; et ce sont des Germains seulement qu'il faut secourir.

A l'intérieur de la race supérieure, il règne d'ailleurs une certaine égalité libérale. Naumann a pour disciples, dans l'ordre politique, ces jeunes pangermanistes de l'anthropologie. Ils repoussent l'internationalisme socialiste, comme conduisant au chaos ethnique. Ils croient à la sélection par la guerre et ils veulent que cette guerre prépare la conquête des territoires qui seront nécessaires à nourrir le peuple élu. Mais ce peuple, gouverné par un césarisme démocratique, sera un peuple libre. Ce serait une erreur de croire que le pangermanisme est un idéal conservateur. Une fois de plus, comme à propos de Harden, de Naumann, de Friedrich Lange, de Woltmann, et de tant d'autres, nous avons à faire remarquer qu'il est la vraie religion de l'Allemagne libérale. Ce n'est pas le libéralisme ancien sans doute; mais c'est le seul libéralisme dont l'Allemagne soit capable aujourd'hui. Ce libéralisme tâche de gagner la dynastie par l'étendue de ses ambitions ; et comme il ne peut offrir au peuple un culte aussi entièrement dévot de la monarchie que les partis conservateurs, il lui offre le culte du peuple allemand lui-même. La monarchie et le peuple ainsi se rejoignent dans un césarisme nouveau qui serait, s'il réussissait à s'établir, la plus prodigieuse entreprise d'oppression que le monde ait vue.

I. *Rapports de la civilisation et de la culture.*

Si nous voulons apprécier la valeur d'une race au point de vue humain et social, il nous faut établir une distinction entre la civilisation et la culture. La culture a ses racines dans le cœur même de la race ; elle est l'expression des rapports entre une âme et le monde qui l'entoure. Pour être logique, il faut poser, dès le début, ce principe que toute culture a une origine qui lui est propre. Ce n'est qu'en second lieu que nous pouvons en apprécier l'aptitude à la civilisation. Cette culture n'est pas susceptible peut-être de favoriser l'éclosion d'une civilisation, ni même d'en suivre le développement.

A chaque race correspond une culture unique qui ne vaut que pour le groupe ethnique où elle a pris naissance. En la comparant à celle d'autres races, nous en découvrons le caractère spécifique; sa valeur est différente suivant le milieu, suivant le degré de civilisation. L'inégalité des races apparaît : 1° dans le rapport étroit de la culture et de l'aptitude à la civilisation — ceci est primordial : la culture des Germains, par exemple, est nettement la condition première de notre civilisation européenne actuelle par laquelle nous faisons la conquête du monde; 2° dans le niveau de civilisation que la race a atteint. La civilisation de la race germanique et des branches qui en dépendent sera toujours supérieure à celle d'une race étrangère.

En résumé, la culture de notre race est spécifique, c'est pourquoi tout croisement avec une race étrangère sera nuisible. La culture de notre race a une valeur unique pour nous, et tout ce qui vient du dehors, quelle qu'en soit la perfection, exercera une action contraire à notre idéal, à nos conceptions, à nos sentiments.

Notre race avec sa culture est supérieure à toutes les races et à tous les peuples de la terre; l'harmonie entre notre culture et notre civilisation est parfaite. Notre civilisation a atteint un tel degré de perfection qu'elle surpasse et domine, d'une façon prodigieuse, celle des autres races et autres peuples de la terre.

La culture et la civilisation agissent réciproquement l'une sur l'autre : la civilisation sera donc un moyen de plus en plus parfait pour réaliser les fins de la culture.

. . . .

On ne peut pas considérer séparément le milieu et la race.

La race, dans l'Histoire, nous apparaît pour ainsi dire sous deux aspects, sous deux formes différentes : l'une s'est développée dans les temps préhistoriques les plus

reculés, elle constitue la partie immuable, inébranlable, l'essence même de la race; l'autre, variée, mobile, est soumise aux mille incidents fortuits de la vie quotidienne et exprime les liens qui nous unissent à la nature et à la civilisation.

Le fond primitif, l'essence de la race, se découvre dans la culture; celle-ci est déterminée et limitée, inhérente à la race dont elle est l'âme en quelque sorte. La civilisation représente un second aspect ethnique; elle est beaucoup plus étendue, plus variée que la culture et reflète les influences diverses exercées par les milieux différents. Je ne veux pas séparer entièrement ces deux concepts, ni faire ici de distinction tranchée, c'est impossible. Je ne veux pas dire que la culture et la civilisation ne puissent pas subir ou exercer des influences communes. Il y a eu des peuples et des races qui, à une haute civilisation, ont uni une culture inférieure (Carthaginois, etc...), d'autres, qui ont allié une civilisation peu développée à une culture des plus hautes. La capacité de culture, abstraitement parlant, désigne une forme d'humanité supérieure qui se manifeste chez l'artiste, le penseur, le philosophe, l'inventeur. La capacité de civilisation désigne l'aptitude à créer pour l'organisme des possibilités vitales de plus en plus nombreuses, sans avoir vraiment égard à ce qui constitue l'essence de l'être humain; si bien qu'un homme d'une civilisation des plus raffinées peut être un barbare et une brute. La civilisation qui n'est pas essentielle, mais secondaire pour l'homme, peut amener une évolution ascendante de l'humanité. A un certain degré de son développement on verra si la culture et la civilisation peuvent s'harmoniser.

La culture germanique, par exemple, nous presse vers une civilisation plus haute et plus harmonieuse.

La civilisation ne peut donc atteindre un degré supé-

rieur, que si elle a ses racines dans la culture de la race. Le mot de « civilisation » que l'on entend partout ne donne aucune indication sur la valeur que possède, au point de vue de la culture, l'état de choses ainsi désigné. Si la civilisation a atteint un certain développement, comme chez nous, par exemple, elle sera de plus en plus subordonnée à la culture de la race.

La culture n'est pas susceptible d'être transmise, la civilisation l'est jusqu'à un certain point.

Il est même possible qu'une race étrangère emprunte à une autre son milieu artificiel (sa *civilisation*) et en subisse l'influence. Le Japon nous offre de cela un exemple frappant, mais encore incomplet. L'action réciproque du milieu et de la race avait créé au Japon une organisation sociale caractéristique et qui constituait la vieille civilisation et la vieille culture japonaise.

Il y a quelque dix ans les Japonais furent initiés à notre civilisation. Ils firent la connaissance de notre milieu social artificiel; ils en reconnurent la supériorité, s'y jetèrent aveuglément, soutenus par leur vieille civilisation aux fondements solides. Ils imitèrent les détails extérieurs, les gestes spontanés et instinctifs qui caractérisent notre milieu social. On put aussitôt constater le contre-coup sur le milieu de cette race. La race prit un aspect européen, elle se rapprocha de notre civilisation, elle adopta même les idées de notre socialdémocratie. J'ai entendu un Japonais, Katayama, faire un rapport pour une revue sociale-démocrate, sur le mouvement prolétarien au Japon: suivant l'exemple donné par les Allemands en 1870, les prolétaires osèrent protester contre la guerre avec la Russie, qui était une question vitale pour tous les Japonais insulaires : un enfant aurait pu se gausser d'une telle manifestation prolétarienne. Ainsi les Japonais nous offrent un exemple frappant de la souplesse de la civilisation et de la facilité

avec laquelle se transmettent les habitudes du milieu artificiel.

Qui pourrait croire que les Japonais sont devenus vraiment des Européens, qu'ils ne se distinguent plus des Germains parce qu'ils ont adopté nos idées socialistes? Sans doute, ils ont emprunté notre costume, mais leur race est restée immuable. Ils ont copié notre civilisation, ils ont établi une organisation sociale semblable à la nôtre, mais ils n'ont pas pu s'assimiler notre culture que nous avons dans le sang. Il faut attendre pour voir ce que deviendra cette civilisation qui leur a été imposée, qu'ils ont acceptée non de leur propre gré, mais bien par la force des choses.

Celui qui considère les Japonais comme des alliés de demain n'a pas le sens des différences biologiques; il ne sait pas établir de distinction entre les époques historiques, il confond la civilisation et la culture et se trompe comme celui qui accorde plus d'importance au milieu qu'à la race.

Ein pangermanisches Deutschland (Une Allemagne pangermaniste, Berlin, 1905), p. 31-32, 304-105.

2. *Le type celto-slavo-germain.*

Ranke — dans son traité de « l'Homme » (page 266) — écrit : « Dans l'ensemble donc les deux types physiques principaux : cheveux blonds et tête allongée, cheveux bruns et tête courte, sont à peu près également répartis. » Plus loin (page 267) : « La science de l'archéologie préhistorique et celle de la morphologie du crâne ont été enrichies d'une importante découverte par Ecker et Lindenschmit. Ils ont démontré que les peuples migrateurs...,

que les Germains des grandes invasions (l'Histoire nous les dépeint avec des yeux bleus, les cheveux blonds et la peau blanche) avaient presque exclusivement les crânes allongés; les restes retrouvés dans leurs sépultures en font foi... »

Nous obtenons ainsi le type du Germain caractérisé par la tête longue et les autres signes distinctifs déjà énumérés; les observations faites de nos jours sur un grand nombre d'Allemands, de Slaves, de Scandinaves sont toutes concordantes et nous amènent à la conception du type de l'*Homo europaeus* (ou Européen du Nord). Sous ce nom on comprend la race qui, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la peau blanche, unit un crâne allongé et une haute taille. Cet Européen du Nord correspond dans son essence à notre conception du Germain. Cette race comprend aussi les individus qui en présentent les traits essentiels et qui se rencontrent parmi les Slaves, les Néo-Latins et autres peuples. La race slave et la race celtique dans toute leur pureté appartiennent aussi à ce type.

A quels éléments l'homme du Nord doit il de s'être modifié et d'avoir évolué vers le type brun? Virchow prétendait que cette modification était due aux éléments « celtiques » et son opinion n'était pas tout à fait dénuée de fondement, si nous accordons à ce terme encore employé de nos jours, toute son énergie et toute sa valeur. Ce fut, d'après une revue, « l'Anthropologie », un sujet de discussion pour deux savants français; les Celtes, disait l'un d'eux, présentaient souvent les taches propres à la race mongole, des liens de parenté très étroits devaient donc exister entre ces deux races. On désigne encore aujourd'hui sous le nom de Celtes, des groupes ethniques qui sont loin d'être homogènes. D'après d'anciens auteurs, ils ressemblent aux Germains dont ils se distinguent moins par l'extérieur que par des différences

d'ordre psychique. De même en Irlande, en Écosse, dans le pays de Galles, où subsistent encore des traces des premiers Celtes, nous retrouvons presque toujours les caractères distinctifs de l'homme du Nord ; la race est belle et vigoureuse. « Il n'en est pas moins vrai, — dit Ranke dans son traité *De l'Homme* — que, dans l'Europe centrale où l'empreinte celtique est incontestable, le peuple se rapproche plutôt du type brun. » Donc, à l'origine, les Celtes étaient une branche de ce groupe ethnique dont faisaient partie les Germains et les Slaves; cependant ils ont entièrement perdu le caractère de la race primitive à cause de leurs alliances trop fréquentes avec les peuples du type brun. Puisqu'il est nettement établi que les Slaves primitifs, les Germains et les Celtes font partie d'une seule et même race, celle de l'*Homo europaeus*, Chamberlain a proposé de remplacer le mot latin *homo europaeus* par un terme collectif, le Celto-Slavo-Germain, mot plus expressif, plus accessible à la masse des non-initiés. Ce tableau anthropologique pourrait être complété par des documents historiques et généalogiques; ils prouveraient que ce type humain est le créateur et le représentant de notre culture qui est par là-même spécifiquement germanique. Il ne peut donc être question de culture européenne que dans la mesure où les représentants de cette culture, disséminés à peu près par toute l'Europe, continuent à incarner le type primordial dans toute sa pureté.

Afin de mettre en évidence la parenté d'origine, nous ne parlerons plus d'Allemands, de Slaves, de Néo-Latins — ces termes désignant des peuples et indiquant une communauté de langue et de culture — nous adopterons l'expression *Hommes du Nord*, ou *Celto-Slavo-Germains*, c'est-à-dire, *Germains*, au sens le plus étendu du mot, et celle de *Non-Germains*. Il y aurait peu d'intérêt à mentionner les caractères de ces peuples non germaniques,

ils n'ont d'importance qu'au point de vue du croisement de la race. Ils sont représentés en Europe par deux types : 1° l'homme brun, petit, à tête ronde, dont la terre d'origine est dans la région alpine et dans les Sudètes (*homo brachycephalus alpinus*), type presque toujours altéré par croisement avec la race du Nord; 2° l'*homo mediterraneus*, brun, à tête allongée, considéré comme la deuxième branche de l'*homo europaeus*, et qui, de tous les groupes ethniques, est le plus rapproché de l'homme du Nord.

L'idée de peuple et de race nous apparaît donc dans toute sa clarté, après avoir jeté non moins de trouble dans les cerveaux des savants et des hommes d'État que dans ceux de la masse. Cette rigoureuse distinction de concept nous fait passer du domaine de l'Histoire dans celui des sciences ethnologiques qui traitent de la psychologie des races, de l'hérédité, de la sélection naturelle, et, en général, de la biologie et de la physiologie. Les concepts, peuple et race, ne sont pas équivalents. L'idée de peuple est un concept plus général; elle groupe des individus de races différentes, mais parlant tous la même langue. L'idée de race désigne la consanguinité et ne s'applique pas nécessairement à un groupe d'hommes de même langue.

Ibid., p. 36-39.

3. *Comment éviter la décadence de la race.*

Il importe avant tout de savoir jusqu'où peut aller le mélange des races, pour éviter une dégénérescence comparable à celle de Rome ou de l'Amérique du Sud. Scientifiquement il suffit, pour provoquer la dégénérescence, d'un simple mélange de sang qui détermine la perte d'un des caractères distinctifs de la race. Dans la pratique, tout dépendra de la prédominance d'un sang sur l'autre,

de l'influence que peut exercer une des races génératrices sur l'individu. Cette influence se manifestera presque toujours extérieurement par la prépondérance des caractères propres à la race germanique. Si les caractères germaniques prédominent, nous pouvons nous borner à parler de métis; en revanche, si les caractères étrangers sont nettement apparents, nous aurons un bâtard. En Europe, il existe tous les éléments nécessaires pour provoquer un mélange chaotique de races, au sens d'une dégénérescence universelle et absolue. La science l'a constaté, la vie le prouve, l'Histoire le met en pleine lumière.

Pour nous, il s'agit, avant tout, de tirer de la décadence de Rome et de tout ce qui précède les doctrines conformes à nos visées politiques — les seules logiques — c'est-à-dire la création d'un État mieux fait pour servir nos intérêts germaniques que l'état de choses politique actuel. L'idée qui s'impose à nous, en présence du développement chaotique des nations romaines, c'est qu'un empire ne doit pas prendre naissance comme celui de Rome. Un empire mondial, qui espère une existence durable, ne doit pas devenir universel à la façon romaine; il ne doit pas étendre sa domination sur des nations et des races hétérogènes pour des raisons purement commerciales et économiques, afin de les subjuguer, de les absorber et de s'y fondre. La race fondatrice de cet empire diffusera son sang dans les pays conquis, elle peuplera de ses rejetons les différentes régions, elle leur imprimera son empreinte, elle conservera sa pureté, sans s'isoler de la race vaincue. Le développement économique et l'épanouissement de la race marcheront de pair. L'étendue de l'empire ne doit pas uniquement dépendre d'une supériorité militaire momentanée, il faut qu'elle dépende de la force expansive de la race et de ses ramifications secondaires. Si des raisons économiques exigent que des contrées encore non colonisées soient provisoirement annexées,

celles-ci seront considérées comme des réservoirs d'expansion future.

Cette façon de fonder un empire exige moins de ménagements à l'égard des sujets que la manière dont fut fondé l'empire romain. Puisqu'il ne peut être question de fusionner les races, il y aura souvent lieu de les refouler. Ne vous effrayez pas de ce manque apparent d'humanité. L'essentiel pour réaliser pratiquement un Empire mondial, un Empire-souche, c'est l'existence effective d'une race apte à la culture, qui, de par une nécessité intérieure ou extérieure, sera poussée à la conquête du monde. Il est reconnu qu'en Europe cette race est la race celto-slavo-germanique à laquelle la culture européenne est unie par des liens d'origine.

Ibid., p. 57-59.

4. *D'où vient la présente grandeur de l'Allemagne.*

Le développement de la civilisation de l'Empire est si manifeste et si grandiose que nous ne cesserions de nous émerveiller, si je laissais parler la statistique...

Nous, la seconde génération, nous qui n'avons pas connu l'ancienne Allemagne, qui avons grandi dans la brusque période d'épanouissement : nous, qui sommes si profondément pénétrés de sa grandeur qu'elle ne nous paraît pas extraordinaire, nous nous rendons compte de cette évolution profonde, lorsque nous considérons l'Histoire la plus récente de l'Allemagne. Pour l'observateur, il n'y a rien de plus merveilleux que l'époque allemande présente, rien de plus gros d'espoir que l'avenir de notre pays.

Quel revirement total, par exemple, en politique! Ne s'écriait-on pas avec indignation en Angleterre, il y a de cela cinquante ans, que les Allemands devaient se con-

tenter de lire Schiller et Gœthe, sans s'immiscer dans les affaires mondiales? Qu'est devenu ce peuple que la présomption anglaise et l'étroitesse de vues européenne renvoyaient à sa poésie et à sa science en apparence infructueuse?

Extérieurement, il est, à la vérité, encore limité ; intérieurement, c'est un colosse saturé d'énergies latentes, que l'Univers considère avec envie et inquiétude, car personne ne sait comment et dans quel sens exploseront ces énergies.

Et d'où viennent ces forces accumulées, cette croissance soudaine? Contrairement à l'esprit anglo-saxon, notre esprit germanique souvent refoulé sur lui-même, réduit à ses propres ressources par des circonstances politiques défavorables, sans dérivatif dans le commerce, l'industrie, la politique coloniale, donc sans domaine d'activité intense, a pénétré dans le laboratoire de la nature; il a créé dans le silence, grâce à un labeur assidu, des valeurs nouvelles qui n'attendent qu'une conjoncture favorable pour prendre leur essor. Lorsque cette condition préalable : la fondation de l'Empire nouveau, fut réalisée, cette force créatrice nourrie dans le silence, longtemps réprimée, que personne ne soupçonnait, se rua impétueusement sur les choses de ce monde, les saisit et les maîtrisa. Cette force créatrice, ce goût de l'activité sont si puissants que le cadre de l'Empire allemand moderne paraît de nouveau trop étroit; la situation d'avant la fondation de l'Empire se renouvelle et il nous faut, une fois de plus, recueillir des forces pour un avenir dont la nécessité s'impose.

L'esprit allemand est encore plus vivace en Allemagne que chez les autres peuples d'origine germanique, parce que les circonstances politiques nous obligèrent à utiliser notre force d'expansion dans les laboratoires, au lieu de l'employer à remporter des succès faciles sur des peuples

et des races inférieures. Contrairement à ce qui s'est passé pour les Anglo-Saxons, l'exiguïté de l'espace était pour nous un obstacle, et nous conviait à rentrer plus profondément en nous-mêmes. Je ne veux pas dire par là que les autres races germaniques n'aient, pendant ce temps, rien donné à la science. Les Anglo-Saxons, grâce à leur situation insulaire, purent, de bonne heure, mettre en valeur la supériorité germanique, utiliser leurs découvertes scientifiques dans l'industrie et dans le commerce pour conquérir la moitié de l'Univers. Nous avons eu beaucoup à apprendre d'eux pour arriver à les égaler; mais, grâce à notre travail antérieur, ce fut rapide, et aujourd'hui l'état de choses semble renversé. La raison en est que, de nouveau, notre situation extérieure restreinte nous contraint à nous développer plus en profondeur qu'en surface; c'est un fait historique tout à fait naturel; c'est là, aussi, que réside le germe de notre supériorité future; cependant, cette situation ne doit pas se prolonger, si nous ne voulons pas nous consumer nous-mêmes.

Dans les pays où domine l'influence germanique, une double énergie apparaît sans cesse :

1° La force créatrice de l'esprit (trait persistant de la race germanique) qui nous fournit des moyens nouveaux en vue de la lutte pour la vie;

2° La force créatrice du corps, ou fécondité, génératrice de vies nouvelles.

En Allemagne surtout, ces caractères sont très marqués. La force expansive et la poussée expansive de l'esprit et du corps sont les deux principes fondamentaux de toutes les questions actuelles.

La force expansive de l'esprit est représentée dans la vie sociale par la force motrice, celle du corps se manifeste par l'augmentation de la population. Il y a action et réaction de ces deux forces et elles sont l'origine des

nouvelles misères sociales germaniques. La puissance de l'Idée va de pair avec la vigueur du sang. Quelle situation sociale cette double forme de fécondité a-t-elle créée, et ces deux mêmes facteurs ne pourront-ils pas, à l'avenir, transformer harmonieusement l'état actuel de la société? Ce que l'esprit créateur allemand a commencé à faire avec le machinisme, il devra et pourra le parfaire par le machinisme. Allons où nous poussent notre fécondité intellectuelle et physique : à la conquête du monde!

Ibid., p. 64-67.

5. *La décadence française.*

Kreitschek (1) écrit : « La France au moyen âge apparaît, malgré la langue latine, comme un pays essentiellement germanique dont les classes dirigeantes étaient, en majeure partie, d'origine germanique. » C'est pourquoi la Révolution française, en s'élevant contre les nobles et les riches, fut un mouvement antigermanique; qui pourra jamais dire combien il y eut de sang germain répandu par la mort des deux millions de victimes de cette époque?

Aujourd'hui, nous pouvons journellement constater à divers signes extérieurs, et d'après les statistiques, la prédominance des *Non-Germains*. Tant qu'il existera des agglomérations de Germains d'origine plus ou moins pure, ces foyers pourront fournir au pays des Germains sous un masque français (c'est-à-dire de nationalité française). Par leur talent et leurs idées, ils agiront sur la nation d'adoption. mais resteront en communion avec

(1) Kreitschek est un des collaborateurs attitrés de la revue pangermaniste d'ethnographie sociale, publiée depuis 1902 sous le nom de *Politisch-anthropologische Revue*, et où écrivent Ludwig Woltmann, Ludwig Wilser, H. St. Chamberlain etc.

nous. Cependant, plus ces unions avec la race étrangère se multiplieront, plus ces foyers de Germains presque pur sang deviendront rares, pour disparaître après plusieurs générations. Les croisements de races diminuent les chances de voir naître des génies d'essence germanique.

En présence de l'afflux d'éléments étrangers, le sang germain n'est plus assez fort pour marquer les individus de son empreinte. Progressivement, la nation se soustrait au germanisme, et par là à la collectivité de culture germanique. La France autonome tend de plus en plus à dégénérer, à devenir un chaos ethnique franco-néo-latin aux dépens de son fond et de sa teinture germanique. Différentes circonstances viennent encore hâter la dégermanisation de la France : c'est d'abord l'attrait de la vie dans les grandes villes où se déploie une énergie considérable ; de plus, la natalité chez les Germains de France suit une marche décroissante, surtout à Paris où l'empreinte germanique est encore extérieurement très apparente : on rencontre dans cette ville beaucoup de types de notre race. Mais nous ne pouvons, néanmoins, rien présager d'heureux pour l'élément germanique en France.

Signalons un autre trait de caractère qui se rattache également au manque d'homogénéité de cette race : l'absence de stabilité, surtout en matière politique. Ne vous laissez pas induire en erreur par le mouvement anticlérical actuel, nettement dessiné. Ce peuple est connu pour sa frivolité et son inconstance ; la génération actuelle peut supprimer le Concordat, celle de demain le rétablir, voire même ramener les jésuites et la royauté ou l'hégémonie pontificale.

Un mélange de races ne constitue pas un fond solide pour une démocratie, mais pour une démagogie et pour l'absolutisme. La France marche vers un chaos ethnique

et le sang germanique sera bientôt tari, si elle reste livrée à elle-même.

Ibid., p. 99-101.

6. *Agrandissons notre territoire.*

Nous avons vu par l'exemple de l'Angleterre que toute réforme, toute évolution sociale nécessitaient en premier lieu un domaine économique plus un, plus étendu que celui présenté par les grandes puissances européennes modernes; naturellement ceci s'applique aussi à l'Allemagne.

Pour le moment tous nos hommes politiques, tous nos économistes ne portent en ligne de compte que les limites restreintes de l'Empire, non pas peut-être dans leur for intérieur, mais en paroles. Sans doute, ceci est encore nécessaire pour l'avenir le plus proche. Autrefois on nous engageait à attendre que l'Allemagne comptât 60 millions d'habitants. Elle les a maintenant, et peut s'accommoder de 70 millions, et peut-être davantage, pour un temps très court. Il ne faut surtout pas oublier que l'Allemagne, dans l'intérêt même de tous les Germains, ne doit jamais marcher sur les traces de l'Angleterre; que son affaiblissement qui commence nous soit un exemple salutaire !

Le marché mondial ne peut tolérer l'existence d'une seconde Angleterre. On peut facilement se représenter ce qu'il adviendrait d'une Allemagne industrialisée — elle qui ne dispose même pas de territoires aussi étendus que ceux de l'Angleterre. Une dépendance économique vis-à-vis de l'étranger semblable à la dépendance politique de l'Allemagne avant la fondation de l'Empire se renouvellerait. Von der Brüggen écrit : « Une industrie n'est économiquement saine que dans la mesure où ses

facteurs essentiels ont leur base sur le sol natal, et si son marché principal a son siège dans le pays même. » Ce n'est pas le cas de l'Angleterre. « Une industrie qui produit surtout pour l'exportation, met son propre pays sous la dépendance de l'étranger et sera toujours exposée aux fluctuations des marchés étrangers. Telles sont l'Angleterre et la Belgique. Le marché allemand a été assez fort jusqu'à présent pour maintenir sur pied notre industrie indigène dans son ensemble. Il est à souhaiter que cet état de choses dure ; ce serait une catastrophe si notre vie économique nous mettait dans la même situation que celle de l'Angleterre. Devenir à ce prix un État industriel, que Dieu nous en préserve ! »

Dans tous les pays d'où l'Angleterre tire ses moyens de subsistance, et auxquels nous aussi sommes obligés d'avoir recours, s'éveille une industrie autonome. Presque tout notre prodigieux excédent de population ne peut vivre que de l'industrie. Le rendement de nos terres cultivées sera de plus en plus en rapport inverse avec notre consommation. Plus l'industrie autonome se développera dans les autres pays, plus les articles manufacturés que nous avons si chèrement payés de la santé du peuple, perdront de leur valeur. Ces nouveaux pays industriels auront de plus en plus besoin de leurs propres produits pour leur population croissante. Donc, la valeur de ces matières augmentera pour nous.

Qu'on se représente, étant donnés ces faits, une seconde Angleterre, deux peuples frères, deux peuples de maîtres, qui chez eux s'usent par le travail dans des ateliers malsains et qui lutteraient pour le pain quotidien chez des peuples étrangers et de race inférieure, tandis que ceux-ci verraient la manne leur tomber tout naturellement. Quel spectacle décevant ! Il faut se garder en outre de croire que géographiquement l'Allemagne se trouve dans une situation aussi favorable que celle de l'Angle-

terre; sans dire même que nous soyons entourés de peuples armés jusqu'aux dents, presque tous « non Germains », même en passant sous silence notre mission, en tant que puissance germanique prépondérante en Europe, notre situation est vraiment moins favorable que celle de l'Angleterre; car celle-ci possède des terres qui, toutes situées qu'elles sont au delà des mers sont fusionnées dans un ensemble économique; ces colonies peuvent lui fournir les matières nécessaires à son existence. Elles s'adaptent à son développement et pourront à l'avenir la rendre indépendante de tout l'Univers.

Mais l'Allemagne n'a pas de terres; et au point de vue de l'approvisionnement nous serons de plus en plus subordonnés à l'étranger. Voilà l'un des points les plus vulnérables de la théorie des pacifistes à outrance qui considèrent les unités nationales d'aujourd'hui comme définitivement établies: c'est là aussi le point vulnérable de la politique extérieure de notre socialdémocratie, qu'elle dissimule mal en se réclamant de l'internationalisme. Car la meilleure organisation sociale, la plus équitable, ne saurait donner plus qu'elle n'a, et la meilleure organisation sociale de l'Empire allemand, ne peut pas nous garantir que l'étranger nous fournira toujours les produits indispensables à la vie.

Bref, tant que nous dépendrons de l'étranger pour notre subsistance, tant que nous ne formerons pas un tout économique, le socialisme, à l'intérieur, sera une chimère qui offrira plutôt moins de garanties que le puissant état militariste actuel.

Donc, notre première réclamation sera : « Donnez-nous plus de terres! » Pour atteindre ce résultat, nous ne pouvons, nous ne devons et nous ne voulons pas compter sur un état futur hypothétique, mais sur la « réelle vigueur de l'Empire allemand ». (Comte de Bülow au Reichstag.) Cette réclamation n'est pas arbitraire, immo-

rale, mais elle est nécessitée par la loi fondamentale de la vie économique et de l'organisme qui a besoin d'un champ salubre pour manifester sa force. Ce champ salubre n'est pas fait de concurrence industrielle débitante et de vie dans les ateliers où l'on végète, mais d'agriculture alliée à l'industrie.

Qu'il est funeste et faux d'aspirer à un nouvel ordre social économique et en même temps de combattre la politique de son pays comme le fait le parti des social-démocrates du Reichstag! C'est un aveuglement qui ne peut être expliqué que par le doctrinarisme révolutionnaire; on ne peut l'excuser que dans la mesure où il ne réussit pas à arrêter la marche des événements. Contentons-nous ici de constater que le besoin d'acquérir des terres nouvelles est pour l'Allemagne une nécessité d'ordre général qui, pour des raisons économiques et sociales, c'est-à-dire comme condition de ses plans d'avenir, doit être ressentie par le prolétaire d'une façon aussi pressante que par le bourgeois allemand.

Ibid., p. 115-118.

7. *Comment édifier l'Allemagne nouvelle?*

La façon dont l'Allemagne réalisera son agrandissement de territoire est une question difficile à résoudre, parce qu'elle est d'ordre pratique. Celle-ci est étroitement liée aux nécessités imposées par les caractères spécifiques de la race germanique. Nous avons déjà dit, à propos de l'Empire romain, comment il fallait éviter de fonder un empire. Ne perdons pas cette idée de vue, d'autant plus qu'il nous faut tendre à donner à la race germanique septentrionale un gouvernement plus conforme à son caractère, à sa nature, à ses aspirations. La scission de la race germanique en peuples et en États

différents peut constituer un obstacle à l'idée d'unité de la race. Lors de la fondation de l'Empire, les petits États avec leurs dialectes différents, rendirent l'entente plus difficile. Ces obstacles extérieurs prennent plus d'importance chez les Germains parce qu'ils inclinent au particularisme. Cependant ces difficultés sont plus faciles à surmonter qu'on ne le croirait au premier abord, car dès l'instant où, dans les États germaniques prépondérants, apparaît la conviction qu'une union politique plus profonde de certains éléments germaniques européens est possible et nécessaire, la situation politique pour les Germains se révèle identique à celle des Allemands au moment de la fondation de l'empire. Il faut que l'État le plus puissant de l'Allemagne s'empare de l'hégémonie, et que les petits États sacrifient de leur autonomie la part nécessaire à assurer l'unité durable d'un nouvel empire.

Que la force armée soit nécessaire ou non, la question est sans importance: ce qui est essentiel, c'est que l'État qui aspire à l'hégémonie dispose d'une puissance morale, économique et militaire suffisante pour atteindre ce but et ne plus le perdre de vue. Quel pourrait être cet État sinon l'empire allemand qui est en quête de territoires nouveaux? Nul ne peut en douter, après ce que nous avons dit des autres grandes puissances. La situation morale des petits États restera favorable tant qu'une intervention militaire fratricide de l'Allemagne ne sera pas nécessaire. Tout dépendra de la soumission de la France. Il faut que l'Allemagne acquière l'hégémonie absolue dans l'Europe centrale et occidentale et qu'elle annexe simultanément, ou peu de temps après, les provinces allemandes autrichiennes, d'une manière conforme aux desseins de notre race germanique. La pression exercée par le nouvel empire sera si grande que, bon gré, mal gré, les petits États germaniques disséminés

seront contraints de s'adjoindre à nous, suivant des conditions que nous déterminerons.....

Je ne veux pas me poser en prophète. Un livre d'hypothèses n'épuiserait pas la question. L'Allemagne, objectera-t-on peut-être, n'atteindra jamais la supériorité militaire nécessaire pour fonder cet empire. Je n'engagerai pas de discussion sur ce point. Je dirai seulement que l'Allemagne et ses maîtres sont obligés, quel que soit leur procédé, d'arriver au but que je leur ai indiqué. Nos intérêts vitaux l'exigent. C'est à nos chefs à perfectionner l'armée allemande, à lui donner la force nécessaire afin qu'elle devienne l'arme de la victoire dont les Germains d'Allemagne — qui débordent de ses frontières trop étroites — se serviront pour conquérir l'unité économique et ethnique absolument indispensable. J'ignore comment elle se réalisera, quel sera le groupement des puissances; je n'y suis pas indifférent, mais prédire ce groupement serait téméraire; en trahir le secret serait absurde...

Que chacun donc se représente à sa guise la façon dont se dérouleront les événements. Ce qui importe, c'est que la conception des dirigeants soit juste. Pour nous, profanes, il nous suffit d'entrevoir dans un avenir proche la probabilité d'une telle évolution, notre horizon en sera élargi et notre pusillanimité s'évanouira.

Qu'il me suffise de rappeler :

1° Que la France a suffisamment d'argent, mais dispose de trop peu d'hommes; que les races y sont trop mêlées pour pouvoir avec succès faire une concurrence militaire à l'Allemagne;

2° Que la Russie souffre de l'opposition entre le tsarisme et le peuple; qu'elle a, il est vrai, beaucoup d'hommes, mais trop peu d'argent, que sa civilisation est trop arriérée, la race trop rude, trop hétérogène, pour supporter longtemps le fardeau des armements. Elle jouit

de trop peu de liberté pour lutter avec succès contre un peuple vraiment libre,

3° Que l'Allemagne est assez riche, qu'elle dispose d'un nombre d'hommes suffisant, d'une race robuste, que son évolution intérieure permet à son armée de devenir de plus en plus puissante. Pourvu que le peuple consente à faire un sacrifice, le moment viendra où la nation n'aura que l'embarras du choix en fait d'alliances.

On peut objecter qu'une fraction importante du peuple allemand, le prolétariat, avec ses idées démocratiques et internationales, est hostile à de tels plans et fera de l'armée un instrument incertain et rétif. Ceci est fondé partiellement, mais l'agrandissement de territoire que nous réclamons cadre entièrement avec les idées prolétariennes allemandes, et en cas de guerre, les autres peuples avec leur prolétariat ne seront pas dans de meilleures conditions que nous. Nous pouvons, au contraire, tabler sur l'esprit belliqueux des Germains ; le vieux Bebel lui-même déclarait au Reichstag qu'en cas de guerre, ses partisans feraient leur devoir. Si nous obtenons la victoire, nous ferons des concessions aux ouvriers qui formeront la plus grande partie de l'armée. Cette tactique les amènera à nous consacrer toutes leurs énergies.

Ibid., p. 121-122.

8. *Le véritable Saint-Empire est l'Empire allemand actuel.*

A la fin de l'Empire romain, les Germains avaient la prépondérance dans l'État; et ils se familiarisèrent avec l'idée de cette prépondérance. De l'Empire romain cette conception gouvernementale pénétra dans le Nord, dans l'Empire germanique primitif. Lorsque Charlemagne posa sur sa tête la couronne impériale romaine, il ne se

sentit plus roi de race germanique, mais héritier de l'Empire romain universel. Le principe de l'universalisme avait triomphé de l'empire fondé par une race. Désormais il y eut un empire romain germanique, c'est-à-dire un empire romain universel, gouverné par un empereur allemand. Ce nouveau rôle du roi des Francs eut naturellement sa répercussion en Germanie; en outre, les circonstances économiques favorisèrent cet événement historique. L'Église romaine consolida cet état de choses; l'empereur, en tant que protecteur de l'Église, dut prêter son appui à Rome, en favoriser les appétits de puissance universelle, aux dépens du développement intérieur de la Germanie, jusqu'à ce que l'Empire allemand fût absorbé totalement par les idées d'universalité. Donc le vieil Empire allemand n'était que le prolongement de l'impérialisme romain universel, c'était l'adoption par les Germains de l'idée d'un empire universel dénué de nationalité. Cet héritage est la source de notre plus grande détresse. Presque toutes nos misères nationales en découlent ; les idées erronées d'humanité, d'unité de la race humaine purent, dès lors, prendre naissance. Désormais l'Allemand négligea l'individualité de la race et du peuple germaniques. Une contradiction fatale surgit entre le germanisme et l'impérialisme allemand qui s'était adapté à l'idée d'un État universel non germain.

Le monde germanique s'affranchit de Rome au siècle dernier, mais un nouvel Empire allemand ne pouvait être édifié sur une base non universelle que par le déclin des Habsbourg. Il est impossible de passer sous silence le rôle de la Prusse dans ce conflit, car la Prusse a grandi dans sa lutte contre le vieil impérialisme des Habsbourg. La Prusse est ce pays situé au centre de l'Europe où l'élément germanique domine d'une façon absolue. La Prusse victorieuse, l'Autriche exclue de la Confédération germanique, le vieil impérialisme allemand fut

définitivement vaincu. La fondation du nouvel Empire allemand fut le début d'un Saint-Empire allemand, saint non par la grâce du pape romain, mais saint et sanctifié par la noblesse de la race germanique. Notre tâche vient de commencer : laissons à Bismarck tout son mérite ; le présent et l'avenir offriront à Guillaume II et aux Hohenzollern l'occasion de mettre leur valeur à l'épreuve. Il est nécessaire qu'ils aient conscience de leur nouveau rôle, qu'ils soient énergiques, idéalistes, et au besoin suffisamment désintéressés pour rendre à chacun son dû. Tandis que vis-à-vis de l'Autriche la tâche de la Prusse consistait à se défendre contre l'idée romaine de l'État universel, elle avait une mission plus positive à accomplir du côté de la France. Car maintenant que nous connaissons sa composition ethnique, l'ère napoléonienne nous apparaît comme un dernier effort de la France pour s'agrandir du côté de l'Allemagne, comme une tentative pour édifier un Empire germanique universel sous l'hégémonie française. Combien différent serait l'avenir de la culture germanique en France, avec les Pays-Bas, les contrées rhénanes comme provinces et la Confédération du Rhin comme État vassal ! L'antique conflit entre la France et l'Allemagne apparaît comme une rivalité pour l'hégémonie germanique dans l'Europe centrale ; la victoire de l'Allemagne prussienne est le succès d'un peuple de pure race germanique. La France désormais ne peut plus espérer conserver longtemps, en qualité d'Etat indépendant, son empreinte germanique. L'Allemagne prussienne a donc le devoir, comme puissance germanique prépondérante et puisque sous l'hégémonie française l'Empire germanique est devenu impossible, d'en fonder un nouveau sous l'hégémonie allemande. Ce point de vue unique doit nous guider dans notre lutte contre les peuples mitigés de sang germain qui nous entourent. Il nous est imposé par la fidélité

envers nous-mêmes et envers le germanisme, fondement de notre culture et de la civilisation européenne que nous incarnons.

Ibid., p. 125-128.

9. *Nécessité de fonder une hégémonie mondiale germanique.*

Nous voulons et nous devons créer un Empire germanique allemand, un empire mondial sous l'hégémonie allemande. Pour y parvenir pratiquement, il nous faut :

a) Germaniser les États scandinaves et les Pays-Bas (les dénationaliser dans le sens le plus faible du mot);

b) Il faut décomposer en leurs éléments les peuples « non germains », attirer à nous leur essence germanique, la rendre allemande et repousser ce qui en eux est « non germain ».

Par là nous donnerons :

1° Une nouvelle vigueur au caractère germanique du peuple allemand;

2° Nous affranchirons et nous sauverons chez les peuples « non germains » le sang germanique menacé de périr;

3° Nous étendrons l'Empire sans tomber dans l'universalisme;

4° Nous ferons retour à la race germanique primitive; en même temps que nous conquerrons des terres nouvelles, nous diffuserons notre race sur des domaines nouveaux; nous aurons ainsi un territoire plus vaste et une race plus pure.....

Il y a une grande difficulté pratique, en présence des croisements très fréquents du sang germain, à fixer nettement le critérium auquel se reconnaît le caractère germanique. Cette question est très délicate; strictement,

d'après la science, il faudrait nous borner aux individus qui réunissent en eux tous les caractères spécifiquement germaniques. Pratiquement le résultat serait peu satisfaisant, car de tels individus sont rares chez tous les peuples que nous avons à considérer. Il faut donc adoucir la rigueur scientifique, ne pas restreindre la race aux Germains purs et accueillir aussi les « Germains partiels ». Nous luttons encore à l'heure actuelle pour la conservation de notre race. Que d'autres, dans l'avenir, suivent le progrès de la science et luttent à leur tour pour son degré de pureté et pour sa beauté!

Je ne veux pas anticiper sur l'avenir, je veux simplement enrayer la dégénérescence croissante. Il faut déterminer les caractères des métis germaniques qui seront les futurs habitants de la nouvelle Allemagne; il le faut pour des raisons pratiques et politiques.

Peut-on admettre un principe qui, de par son essence, exclurait des peuples que nous avions l'habitude de considérer comme les ramifications d'une seule race, qui limiterait la race germanique à un seul peuple, qui n'est qu'une fraction du groupement ethnique admis jusqu'à présent? Peut-on faire d'un tel principe une opinion populaire sans tendre à l'impossible? Je réponds affirmativement, mais je pose les conditions suivantes :

1° Qu'on donne au terme de Germain, réservé seulement aux Allemands, un sens aussi large que possible;

2° Qu'on ne fasse plus de distinction entre tous ceux qui font partie de l'Empire allemand et qu'on étende *à priori* le terme de *civis germanicus* à tous les Allemands de l'Empire. L'Empire étant solidement établi, on examinera avec d'autant plus de minutie critique les autres peuples et nous ferons appel à eux pour donner plus de vigueur à notre race...

Il y a quelque temps, le Kaiser prononça ces paroles : *Civis Romanus sum*, « je suis Allemand ». Je fus un peu

troublé. Qu'était-ce que ce droit de cité? Celui des Romains de vieille roche qui croyaient qu'en vertu d'une faculté inhérente à leur race, ils devaient gouverner le monde en qualité de Romains? Ou celui de Caracalla qui incarnait le cosmopolitisme romain universel et la soumission à l'Empereur. Lequel de ces deux rôles nous était dévolu, à nous, braves Allemands? Celui de l'homme libre et souverain, du *Civis Romanus* ou celui de bon *Civis subjectus*, de sujet des Hohenzollern, de bourgeois cosmopolite? Je ne pus donner de réponse au doute qui m'agitait.

Mais je repris ces paroles. Je les méditai et j'en conclus qu'elles devaient signifier : *Civis Germanicus sum*, « je suis Allemand », de même qu'autrefois le Romain, en tant que *Civis Romanus* et en qualité d'homme libre, régnait sur le monde, de même l'Allemand en tant que Germain doit régner sur le monde dans le présent et dans l'avenir comme *Civis Germanicus*. Je vis l'union germanique de l'Europe centrale réalisée sous la bannière de la *Civitas Germanica*, du nouveau droit de cité allemand et germanique.

Ainsi, le fait d'avoir compris l'histoire et les fondements politiques d'un Empire d'origine analogue nous a amené à saisir une idée qui, je crois, nous servira. C'est à nous à tirer de la *Civitas Romana* une leçon pour la *Civitas* germanique : l'Empire romain périt lorsqu'il renonça à la *civitas* et à toutes ses conséquences juridiques en faveur de l'humanité tout entière. Il faut donc doublement nous mettre en garde contre cette idée erronée, qui, de même qu'elle a ruiné l'antique Rome, nous ferait disparaître dans le gouffre de l'humanité.

Ibid., p. 137, 140, 146-147.

10. *Principes de colonisation.*

A) *Les Germains seuls auront le droit de coloniser.*

L'acquisition de pays non colonisés est plutôt une nécessité sociale et économique; l'expropriation des *Non Germains*, une mesure dictée par l'intérêt de la race. Ces deux actes sont d'une égale importance. La colonisation devrait aller de pair avec les besoins des marchés ruraux et avec les réformes sociales réalisées dans le pays.

Je ne m'attarde pas à indiquer les procédés pratiques, je précise seulement le principe général. Il y a deux points où l'on voit clair :

1° La colonisation devra toujours être faite par des Allemands ou par des Germains, à défaut d'Allemands. La proportion plus faible des Germains ne parlant pas l'allemand devra se perdre dans la masse des Allemands purs; cette fusion est très importante. il faut éviter dans l'Empire futur le morcellement particulariste en Empires germaniques différents et parlant une autre langue ;

2° On pourra faire appel aux éléments septentrionaux de l'Amérique du Nord et de la Russie, en faisant aux colonisateurs des offres avantageuses à condition qu'ils renoncent à leur langue. Le tsarisme absolu a tout intérêt à céder les Germains épris de liberté et à régner sur la race brachycéphale plus homogène.

Il faut éloigner, en outre, l'Église catholique des villages colonisés, favoriser ainsi le protestantisme, pour nous affranchir de l'influence de Rome.

B) On ne tolérera entre Germains et non Germains que des unions stériles.

Il faut, pour conserver la pureté de notre race, interdire les unions avec les « non Germains ». Notre intérêt nous commande de ne pas perpétuer leur race indésirable... Il faudrait prendre une mesure qui interdît les unions avec les « non Germains » et les condamnât à la stérilité. Nous avons des idées tout à fait confuses sur le droit que tout être a de se perpétuer, ce droit nous semble commun à tous les hommes, à l'infirme comme au criminel. Nous ne soupçonnons pas les lois du sang et leur importance: heureusement, une évolution totale se produit dans nos idées, et surtout dans la morale traditionnelle, grâce à l'influence des sciences naturelles.

Le célibat de l'Église catholique est un parfait exemple historique qui nous prouve que la vie sexuelle peut être réglée artificiellement, que la raison humaine peut intervenir dans la vie des sens en vue de fins politiques, même en prescrivant l'abstinence absolue, ce qui est contre nature. A plus forte raison cela est-il possible quand il s'agit non d'abstinence, ni de privation, mais de stérilité, ce qui est un profit matériel pour l'individu, ce qui le délivre des soucis qui accompagnent la création d'une famille.

Nous aurons accompli un grand progrès, si nous réussissons, de par la législation, à éviter la conception d'êtres nouveaux, comme cela se pratique librement et sur une grande échelle en France et dans plusieurs parties de l'Europe.

Le projet, au premier abord, ne semble pas devoir réussir. Cependant notre société progresse dans la voie de la stérilité et de l'avortement, alors qu'elle commet sciemment un crime contre la race. Il ne me paraît donc

pas impossible d'obtenir un résultat tangible grâce à une intervention régulatrice de l'État.

Ibid., p. 157, 160.

11. *Ce qu'on fera de la France asservie.*

Je me représente la France asservie et divisée en trois parties, selon sa composition ethnique : 1) le Nord et le Nord-Ouest ; 2) le Centre ; 3) le Sud et l'Est.

1) Le Nord et le Nord-Ouest comprendront l'Artois, la Picardie, la Normandie; après une période de germanisation plus ou moins longue, ces provinces obtiendront de plein droit la « civitas germanica » et leur intégration dans la confédération de l'Empire. Nous procéderons de même envers la partie wallonne de la Belgique ;

2) Le Centre, dont la population est d'environ vingt millions d'habitants, pourrait rester indépendant, conserver sa langue, ses institutions républicaines, son administration autonome dans la mesure où toutes ces libertés pourraient se concilier avec l'autorité impériale suprême, avec le rôle que devra jouer cette région du Centre comme fraction du domaine économique, avec la diffusion lente, mais sûre, de la langue allemande. Pour conserver les éléments germaniques, qui sont ici encore assez nombreux, pour en faire une sélection lente et les drainer, nous userons de la « civitas germanica » que nous accorderons tantôt à des communes tout entières, tantôt à des individus isolés. L'extinction de la race des « non Germains » serait à souhaiter dans cette région.

L'indépendance que nous accordons à cette partie de la France n'est pas arbitraire, ne vient pas d'une bienveillance sans fondement. C'est une limite que nous nous imposons pour ne pas tout entreprendre à la fois;

3) La grande masse des « non Germains » occupe l'Est et le Sud. Le fait qu'ils se groupent à la frontière de l'Empire allemand nous empêche d'annexer les régions qu'ils habitent, comme nous l'avons fait pour le Nord. Nous ne pouvons pas laisser à ces contrées l'indépendance, comme aux pays du Centre. Au lieu de nous borner à y préparer la colonisation, il faudrait, dans ces pays, passer à la colonisation elle-même. Nous ne pouvons pas tolérer, aux frontières mêmes de l'Empire, une race étrangère et dangereuse, il faut pouvoir nous mettre à l'abri des agressions politiques et des haines de race. Par ces colonies nous nous mettrons directement en rapport avec la Méditerranée et l'Océan, ce qui nous permettra d'établir des relations avec l'Amérique du Sud qui doit former une partie du nouveau domaine économique de l'Empire. Tel est le morcellement qui conviendrait à la France ; il ne faudra pas manquer d'énergie pour le réaliser, mais il ne présente rien d'impossible.

Ibid., p. 166-167.

12. *Le Césarisme futur.*

Tant que les masses, désormais de pure race, n'auront pas reçu un dressage parfait ; tant que notre civilisation ne sera ni perfectionnée dans ses moindres détails, ni devenue le patrimoine des milieux les plus étendus ; tant que subsisteront la démagogie, la bureaucratie ; tant que la lenteur des grandes républiques — dans l'exécution de grands projets — existera, il nous faudra pour évoluer dans le sens démocratique, un régime qui nous préserve de ces défauts, mais n'enraye pas le mouvement démocratique.

Ce mode de gouvernement n'est pas l'Empire moderne,

mais un césarisme épuré, qui aura su s'inspirer des principes du futur empire germanique allemand.

Pour que le césarisme actuel évolue vers un césarisme épuré, il lui faut lutter contre une résistance réelle qui lui imprimera la direction souhaitée; on réorganisera la social-démocratie qui bénéficiera de ce nouveau régime, en renonçant à ses anciens principes.

J'ai conscience qu'en présence de l'impérialisme actuel si semblable à l'impérialisme féodal et médiéval, j'ai l'air de formuler des revendications aussi invraisemblables que les revendications de la social-democratie internationale.

Mais, n'oublions pas qu'un homme sur trois tient le socialisme démocratique pour une utopie, tandis que ses adeptes font de ses principes la base de toute leur activité et de toute leur pensée.

L'invraisemblance dans le siècle du marxisme n'est pas un argument.

Il est inexact de dire que l'Empire est un régime suranné; seule sa forme actuelle maintenue avec opiniâtreté, affirmée tous les jours en public avec arrogance et présomption, est un anachronisme; seul, l'impérialisme féodal, réactionnaire et de droit divin doit disparaître rapidement.

Une époque à qui de si grands devoirs sont imposés, un peuple qui a des plans si vastes a besoin d'un centre fort et idéal, que seul un césarisme épuré peut constituer. L'éducation démocratique, même chez une race aux tendances libérales, est l'œuvre de plusieurs générations.

Pendant cette période d'évolution, l'impérialisme épuré serait la meilleure façon de nous rattacher à la tradition.

Ibid., p. 374-376.

13. *Conclusion.*

A l'aide de la notion de la race, j'ai replacé dans son vrai cadre le concept erroné d'humanité, qui nous aveuglait sur la réelle humanité. Ce n'est que dans le cadre de l'humanité germanique que cette notion reprend toute sa valeur et toute sa clarté.

J'ai substitué à l'État cosmopolite utopique de l'humanité l'empire mondial pangermanique allemand, l'Empire de la race et de l'humanité germaniques, le seul conforme à la nature et dont j'ai esquissé les caractères essentiels.

La base universaliste, faussement appelée internationale des revendications sociales de notre prolétariat, je la veux voir, enfin, restreinte au seul fondement que la science naturelle nous permette d'appeler véritablement international, à savoir le concept d'une humanité germanique, dont l'évolution a produit notre milieu social et industriel actuel.

Au christianisme universel, impérialiste et ecclésiastique, j'ai opposé, en m'appuyant sur les travaux antérieurs de Chamberlain, le christianisme limité de Jésus-Christ, qui a sa source dans l'âme même; j'ai indiqué au protestantisme l'orientation qu'il doit suivre dans son développement.

J'ai, dans mon chapitre sur la Sélection, fait ressortir la nécessité de veiller énergiquement à la santé de la race, à son développement organique pour nous assurer de l'avenir le plus lointain.

Un monde nouveau s'ouvre à nous; ce n'est qu'en déployant résolument notre énergie que nous pourrons espérer réaliser notre idéal et nos rêves.

Après plusieurs générations écoulées, une jeunesse,

sanctifiée par ses qualités de race, race fortifiée et ennoblie par la sélection, consciente des fins auxquelles elle aspire, entrera dans l'an MM mieux préparée que nous à résoudre harmonieusement des questions en suspens, plus puissante, plus maîtresse de l'avenir, grâce à une civilisation plus haute, mais heureuse aussi de son aptitude à une culture semblable à celle de ce peuple disparu dont Gœthe disait : — il parlait des Grecs — « Ils ont fait de la vie le plus beau rêve. »

Ibid., p. 387-388.

LIVRE QUATRIÈME

LA PHILOSOPHIE PANGERMANISTE DE LA GUERRE

XV

Klaus WAGNER

LA THÉORIE DE LA GUERRE ÉTERNELLE

Le Dr Klaus WAGNER n'est pas un écrivain de métier. Il écrit peu, mais avec un éclat exceptionnel. Ses écrits, en petit nombre, mais éclatants, ont produit chaque fois l'impression forte que laissent des manifestations dénuées de pédentisme professionnel, et dans lesquelles une passion impétueuse est servie par des connaissances techniques très précises.

Klaus Wagner est juriste et sociologue. Sa sociologie est imbue d'une expérience très solide de magistrat. Peu de brochures ont attiré autant l'attention que son petit traité *Justizgesundung!* (*Régénération de la Justice*, 1908) où il proposa une refonte totale de l'organisation judiciaire allemande; et, non seulement une délimitation nouvelle de la compétence des tribunaux, mais une conception nouvelle de la justice pénale, une systématisation nouvelle de la matière codifiée, une réorganisation des études par lesquelles se préparent les magistrats.

Ces travaux ne nous concernent pas ici. Mais son livre intitulé d'un titre cinglant, *Krieg. Eine politisch entwicklemgsgeschichtliche Untersuchung* (*La Guerre. Essai de politique évolutionniste*, 1906.) fit une traînée de feu. Moins d'un an après sa publication, une des grandes librairies d'Allemagne, Costenoble, à Iéna, dut en faire une édition populaire. Par fragments, l'étude avait parue dans l'*Allgemeine Zeitung* de Munich; et depuis, Klaus Wagner a été souvent l'objet d'études lui-même dans le même et important journal. L'*Allgemeine Zeitung* munichoise est celle qui, au dernier siècle, s'était appelée la *Gazette d'Augsbourg* et avait été le journal de Heine. Ainsi peu à peu les journaux libéraux les plus anciens de l'Allemagne, même dans le Sud, se sont transformés en journaux pangermanistes. La collaboration de Klaus Wagner à la grande Gazette libérale du Sud est un des indices de cette transformation.

Klaus Wagner est membre de la *Ligue pangermaniste;* et il y fait autorité. Aussi avons-nous pour les extraits qui suivent, principalement choisi des passages dont Ernst Hasse, ancien président de cette Ligue, a fait état dans ses ouvrages. Les magistrats et les juristes, à l'époque de Bismarck, étaient libéraux en majorité, même en Prusse : aujourd'hui ils sont pangermanistes en grand nombre; et leur sociologie aboutit à une théorie de la « Guerre éternelle ».

1. *Justice de la sélection naturelle opérée par la guerre.*

La guerre est le seul *jugement* équitable ; elle est la *sélection* naturelle dans laquelle les peuples germaniques parfaits triomphent des peuples de médiocre valeur, imparfaits et faibles, qui se consument en efforts injustifiés de sélection intérieure.

La guerre fait place aux *plus aptes* aux dépens des *débiles*. Sans la guerre tout développement des peuples est impossible. Ces vérités ont jusqu'ici laissé bien froids nos bons pacifistes.

. . . .

Les races inférieures doivent disparaître et disparaîtront devant la race supérieure, non par le fer et par le feu, mais en vertu de la loi de sélection.

. . . .

Toute nature est *inégale;* toute culture est inégale, personnelle. L'égalité n'est qu'une élucubration du cerveau humain.

Krieg (Guerre); cité par HASSE. *Deutsche Politik*, t. I, fac. IV, 129-130.

1. *Conditions de la survivance des peuples les plus aptes.*

Pour créer et maintenir une culture nationale saine, il faut réaliser et maintenir sans cesse les conditions préalables suivantes :

Le peuple doit être uni et libre. Il doit se défendre contre l'invasion du sang étranger et de l'esprit étranger.

Il faut que le champ d'activité de ce peuple — espace et sol — lui suffise quant à la configuration, à la qualité et à l'étendue.

Si ce champ d'activité n'est pas suffisant, il faut que ce peuple s'étende et s'établisse sur des domaines étrangers et qu'il se procure de *nouvelles terres* au cours de la lutte pour le triomphe des plus aptes...

Une *race* qui veut rester *saine doit s'accroître.*

. . . .

Il est de l'intérêt de l'humanité que ce soit le peuple le plus actif, le plus vigoureux, le plus prêt aux sacrifices — bref, le peuple le plus capable de culture — qui ait la plus grande quote-part de la population et de la surface du globe.

Seule la guerre peut réaliser ces conditions.

La guerre doit donner de *l'espace* au peuple vigoureux et capable, afin qu'il prospère, travaille et s'accroisse.

La guerre doit garantir à la race vigoureuse et capable *unité*, *liberté* et ISOLEMENT.

Ce vaste espace et cette *sécurité nationale* sont nécessaires à la civilisation des peuples.

Ibid., p. 128.

3. *Les races en lutte.*

Trois races principalement s'affronteront dans l'avenir : les races germanoïdes, les races malayo-mongoloïdes, les races négroïdes.

Nous autres Germanoïdes, nous vaincrons ou nous disparaîtrons complètement, car des germanoïdes vaincus ne peuvent rendre à un peuple mongol victorieux de vils services de coolies ; nous sommes déjà trop haut pour cela.

Nous autres Germanoïdes avons la force de briser et de fouler aux pieds la puissance et l'avenir des deux autres groupes de races ; il suffit que nous prenions une claire conscience de cette nécessité, que nous nous préparions à une action vigoureuse, et que nous tenions notre sang pur de toute mésalliance avec des étrangers, des bâtards ou des germanoïdes débiles.

Peut-être de tous les peuples germanoïdes ne restera-t-il que les Germains comme peuple d'avenir ; de même que, parmi les Indo-Européens, seuls les germanoïdes ont eu un avenir.

Ibid., p. 128-129.

4. *Comment la race germanoïde l'emportera.*

Organisons donc de grandes *migrations forcées* des peuples inférieurs ! La postérité nous en sera reconnaissante.

La colonisation de la terre par la race la plus parfaite est la sagesse de la guerre.

Prouver que nous sommes les plus aptes, c'est là le but des Germanoïdes.

Les peuples qui ont succombé dans la lutte pour la sélection nous ne voulons plus les abattre par un feu meurtrier, dans les pays mêmes dont ont besoin pour leur propre activité les peuples victorieux, porteurs de la civilisation. Des moyens aussi cruels sont aujourd'hui justement interdits, parce qu'ils ne sont plus nécessaires.

Nous devons assigner aux rivaux vaincus qui encombrent notre route, des territoires réservés, dans lesquels nous les refoulerons pour faire place à notre expansion; nous devons mettre un terme à leur croissance, nuisible pour nous, par l'endiguement de leur pays.

Conscience de la race, conscience de la nationalité! Voilà ce qui naît de la conservation personnelle; et c'est ce seul sentiment qui naîtra à l'exclusion des vaines illusions humanitaires.

Moi, du moins, je n'éprouve *que ce seul sentiment :* que *je me survivrai dans mes compatriotes.*

Les Anglo-Saxons et les Germains du Nord ont beau nous être proches, les Germanoïdes ont beau former une communauté d'intérêts nécessaire contre les Jaunes, les Noirs et les métis, l'Allemand doit être réservé dans ses sentiments à l'égard du non Allemand. Une personnalité fortement caractérisée est celle qui se prête le moins à l'amour de l'humanité.

La pensée que notre « moi » survivra dans les Polonais et les Français, l'honneur d'apercevoir dans les nègres et les Japonais des frères dignes d'affection, cette pensée et cet honneur nous les abandonnons volontiers aux très éclairés « citoyens du monde ».

Notre mot d'ordre, voulu d'instinct, commandé par la

raison parce qu'il est créateur de culture, c'est : « La nation au-dessus de tout ! »

La nation est au-dessus de l'humanité.

Les Allemands ne connaissent que : « l'Allemagne au-dessus de tout dans le monde. » Et c'est parce qu'un tel mot d'ordre fut pour nos ancêtres un devoir que nous sommes Allemands.

Ibid., fasc. IV. p. 45.

5. *Le transformisme social suppose la guerre éternelle.*

Si nous reconnaissons la *nécessité du développement*, il nous faut aussi reconnaître la *nécessité de la guerre ;* il nous faut proclamer la guerre, une guerre qui durera autant qu'il y aura sur terre existence et évolution, il nous faut proclamer la guerre éternelle.

Le Cantique des Cantiques de la guerre éternelle — cri d'alerte, appel à la joie pour les forts, glas strident pour les faibles, — retentira comme un tonnerre jusqu'au dernier jour.

Ibid., p. 130.

XV

Friedrich von BERNHARDI

LE PANGERMANISME INTÉGRAL ET LA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE

Le général von BERNHARDI est de vieille famille berlinoise. Il descend de cet Auguste-Ferdinand Bernhardi, fils d'un commissaire royal de justice prussien, et qui fut vers 1790 l'ami et le maître du poète romantique Ludwig Tieck. Du pangermanisme d'aujourd'hui un lien d'ascendance remonte donc jusqu'au premier romantisme. Il passe par le nationalisme libéral des années qui ont précédé 1870. Le père du général von Bernhardi est en effet le diplomate Theodor von Bernhardi, dont nous avons de savoureux et charmants et instructifs mémoires (*Aus dem Leben Theodor von Bernhardi*, 8 vol., 1893, sq.). Ce diplomate, l'un des hommes les plus intelligents qui aient vécu dans l'Allemagne bismarckienne, fut employé souvent par le Gouvernement prussien pour des missions délicates, officieuses et officielles, en Italie et en Russie. Sa culture et son coup d'œil à la fois économique, militaire et politique le désignaient pour ces missions de confiance, où il a approché tout ce qu'il y a eu d'hommes éminents dans l'Italie de Cavour, dans la Russie de Gortschakow, et dans l'Allemagne de 1866.

Friedrich von Bernhardi, son fils, est né à Pétrograd en 1866, au cours d'une de ces missions. En 1869 il entra au 16e hussards, puis au service d'état-major. De 1891 à 1894, il fut attaché militaire à Berne. De 1894 à 1897 il commanda le 20e dragons à Carlsruhe. En 1897, avec le grade de colonel, il occupa les fonctions de chef d'état-major du XVIe corps d'armée, corps badois. Est-ce son séjour dans le duché de Bade, où deux universités, Fribourg et Heidelberg, mais surtout la dernière, s'étaient glorifiées de l'enseignement de Treitschke, qui lui donna de l'inclination pour la doctrine du grand national-libé-

ral prussien et pangermaniste ? Est-ce affinité de nature ? Ou bien au grand état-major général, où il a travaillé à établir l'histoire militaire de Frédéric II, s'est-il imbu d'une tradition prussienne, que Treitschke n'a fait que formuler après l'avoir analysée historiquement ? Il est sûr que les écrits militaires et politiques de von Bernhardi condensent à merveille la doctrine de Frédéric II, mais, d'autre part, ils se servent des généralisations mêmes et du vocabulaire politique de Treitschke.

En 1900, Bernhardi fut nommé général-major, et commanda, toujours dans le corps d'armée badois, la 31[e] brigade de cavalerie. Le grade de général-lieutenant lui valut de commander la 7[e] division, en 1904. En 1908, il fut mis à la tête du VII[e] corps avec le grade de colonel général de cavalerie. Il a passé au cadre de réserve en 1909.

Les ouvrages principaux du général von Bernhardi sont nés dans sa studieuse retraite. Ils ont fait du général, en peu d'années, un écrivain militaire et politique d'une notoriété européenne. Le plus ancien en date, *Unsere Zukunft* (*Notre avenir*, 1911), fut le premier manuel où un militaire récemment en fonctions fît adhésion publiquement au programme de la *Ligue pangermaniste*. Il produisit une sensation immense. L'ouvrage principal de Bernhardi est cependant tout technique et s'intitule : *Vom heutigen Kriege* (*La guerre d'aujourd'hui*, 1912). C'est une reprise plus vigoureuse à la fois et plus fine de la tentative faite autrefois par von der Goltz dans le livre de *la Nation armée* (*Das Volk in Waffen*). En tenant compte des progrès réalisés par les moyens de communications et par l'armement, Bernhardi essaie de se figurer la guerre moderne. Il n'expose pas seulement la technique de mouvements d'armée, et les formes opératives de l'attaque et de la défense. C'est une véritable philosophie de la guerre qu'il nous offre, telle qu'elle pouvait se construire dans la pensée d'un des plus instruits et des plus brillants officiers de l'état-major allemand avant 1914. Un dernier ouvrage, *Deutschland und der naechste Krieg* (*L'Allemagne et la prochaine guerre*, 1913), popularise ces résultats, et, en présence de la situation politique créée par la guerre des Balkans, prescrit à l'Allemagne un programme d'armements et une politique digne de sa mission dans le monde, qui est une mission d'hégémonie intellectuelle, morale et militaire.

Dans les idées générales de von Bernhardi, il n'y a rien de neuf. Mais il coordonne excellemment les idées d'autrui. Le plan de conquête qu'il assigne à l'Allemagne ne diffère pas du plan exposé par Ernst Hasse, Rohrbach ou Naumann. Comme il offre une synthèse de tous ces plans, et qu'il a montré les moyens de les réaliser militairement, il représente, avec un

talent technique militaire dont nous ne disconviendrons pas, un *pangermanisme intégral*.

En défalquant les grandes monographies de l'état-major allemand sur Frédéric II publiées dans les *Einzelschriften* officielles de cet état-major (t. VI), et auxquelles Bernhardi a contribué beaucoup, tous ses principaux ouvrages sont entre les mains du public français. M. Émile Simonnot a traduit excellemment *Notre avenir* (Paris, L. Conard, 1916). Le lieutenant-colonel J. Colin et M. Étard ont mis en français *la Guerre d'aujourd'hui*, 2 vol. (Paris, Chapelot, 1913); enfin *l'Allemagne et la prochaine guerre*, traduite et publiée à Paris (1916). Les morceaux qui suivent sont donc en nombre restreint, et ne doivent servir que d'échantillons.

(Notre traduction s'inspire des traductions antérieures, mais ne se confond pas avec elles.)

1. *La mission de l'Allemagne nécessite la puissance allemande.*

Nous avons reconnu en nous, Allemands, un facteur aussi puissant que nécessaire du développement de l'humanité entière. La conscience que nous avons prise de ce fait nous impose l'obligation de faire valoir, aussi loin que possible, notre influence intellectuelle et morale et de frayer, dans le monde entier, une voie libre au travail allemand et à l'idéalisme allemand.

Mais, ces tâches supérieures de civilisation, nous ne pouvons les remplir que si notre œuvre civilisatrice est portée et soutenue par une croissante puissance *politique*, puissance qui doit trouver son expression dans l'accroissement du domaine colonial, l'extension du commerce extérieur, la diffusion plus grande du germanisme dans toutes les régions de la terre, et, avant tout, dans le complet affermissement de notre puissance en Europe.

Vom heutigen Kriege (*La Guerre d'aujourd'hui*, 1911), p. 8 et 9, trad. Étard, 1913, t. I, p. XVIII.

2. *L'Allemagne doit être hostile à tout pacifisme.*

Beaucoup pensent aujourd'hui que la guerre est un procédé vieilli et indigne d'un peuple cultivé. On a même imaginé des tribunaux d'arbitrage. Mais, de l'avis de Bernhardi, ce n'est pas le seul amour idéal de la paix qui en a inspiré l'idée :

Il est clair que les États qui ont avant tout intérêt à de tels traités sont ceux qui veulent se couvrir dans une certaine direction, pour pouvoir, sur un autre point de la scène du monde, poursuivre leur avantage avec d'autant plus de sécurité et de hardiesse.

Par cela même, ces traités sont fort propres à provoquer la guerre qu'ils prétendaient vouloir éviter.

Aussi ne devons-nous pas, nous autres Allemands, nous laisser aveugler par des tentatives pacifistes de ce genre. Il est évident, en effet, que les tribunaux d'arbitrage doivent prendre pour base l'état de droit et de possession existant.

Pour un État qui fait effort pour s'élever, qui n'a pas encore atteint la puissance à laquelle il a droit, qui a un besoin impérieux d'étendre sa puissance coloniale — et qui, au fond, ne peut réaliser cette extension qu'aux dépens d'autrui — ces traités constituent en eux-mêmes un danger, puisqu'ils sont de nature à empêcher un déplacement de la puissance.

En face de la propagande pacifiste et de ses progrès, et au rebours de ce qu'elle enseigne, nous avons à ne pas perdre de vue ce double fait, d'abord que nul tribunal d'arbitrage en ce monde ne pourra écarter et aplanir des conflits qui reposent sur des rivalités nationales profondes, économiques et politiques, et, d'autre part, que l'art diplomatique est impuissant à modifier à notre

avantage le partage de la terre tel qu'il existe aujourd'hui.

Si nous voulons conquérir à notre nation la situation mondiale qui lui est due, il faut nous en remettre à notre glaive, renoncer à ces molles utopies pacifistes, et regarder en face, d'un cœur résolu, les dangers qui nous entourent.

Ibid., p. 11 et 12, trad. Étard, t. I, p. XXI.

3. *La guerre est favorable à la sélection des plus aptes.*

Quelle signification faut-il attribuer à la guerre? Ce problème est aujourd'hui, en quelque sorte, le nœud même de l'évolution mondiale. Pour le traiter quelque peu à fond, il ne suffit pas de l'expédier par les habituels lieux communs que les pacifistes ont si souvent à la bouche.

Je crois au contraire que, pour l'étude de cette importante question, on ne peut s'élever à un principe justifiable en soi que si l'on essaie de la considérer au point de vue biologique, moral et historique.

En premier lieu, il me semble nécessaire de se placer au point de vue des sciences naturelles, et d'examiner quelle influence il faut attribuer à la guerre sur l'évolution naturelle du genre humain, sur le progrès et l'ennoblissement de la race dans son ensemble.

Dans la vie de la nature, la loi du développement est partout la *lutte;* cette vérité, reconnue de bonne heure, a été de nos jours exposée à nouveau par Darwin, avec beaucoup de force. Il montre comment la vie de la nature se déroule en une incessante « lutte pour l'existence », comment partout règne le droit du plus fort; mais comment aussi, dans son apparente cruauté, cette lutte pour-

voit à la sélection et élimine ce qui est faible et maladif. Seuls survivent les organismes capables de s'assurer les conditions d'existence les plus favorables... La même loi s'applique à l'humanité. La seule différence est que la lutte, qui dans le monde animal et végétal se déroule en un drame muet et inconscient, est dans l'humanité conduite sciemment et réglée par l'ordre social...

Il arrivera certainement que des peuples biologiquement faibles s'uniront et formeront une force supérieure pour triompher du peuple qui possède en soi plus d'énergie vitale; ils y réussiront souvent pour quelque temps. Mais à la longue, cependant, la vitalité plus robuste s'affirme; et tandis que les adversaires coalisés marchent à la ruine par un mauvais usage de la victoire, sa défaite momentanée suscite dans le peuple fort des énergies nouvelles qui lui donnent la victoire définitive, même sur la supériorité numérique. L'histoire de l'Allemagne est un exemple éloquent de cette vérité...

Il est évident que les forces qui assurent la supériorité dans la guerre, savoir : avant tout les forces intellectuelles et morales, telles qu'elles ne prospèrent que chez un peuple vigoureux, sont aussi celles qui rendent possible les progrès de la civilisation.

Par cela même qu'elles sont la condition du progrès, elles assurent la victoire, qui confère au peuple, doué d'une grande vitalité, des conditions d'existence élargies et meilleures, ainsi qu'une influence accrue.

Sans la guerre, il arriverait trop aisément que des races inférieures et dégénérées étouffent, par leur masse et par la puissance du capital, les éléments sains et féconds — et une régression générale en serait la conséquence.

C'est dans la *sélection* que réside la force créatrice de la guerre. Parce que *la guerre*, et *la guerre seule*, opère une telle sélection, elle est une *nécessité biologique*, un

régulateur indispensable de la vie de l'humanité, car, sans elle, s'effectuerait une évolution malsaine, excluant tout progrès de l'espèce et, par suite, toute réelle culture.

Unsere Zukunft (*Notre Avenir*), p. 57-60; trad. E. Simonnot, p. 63, 66.

4. *Il n'y a qu'une morale politique : être fort.*

L'essence de l'État, c'est *la puissance*...

Dans l'appréciation de la moralité individuelle, la question qui se pose en dernière analyse est de savoir si un individu a poussé la culture de son « moi » jusqu'au plus haut degré de perfection qu'il lui est donné d'atteindre.

Si l'on applique la même règle à l'État, son suprême devoir moral est donc de travailler à sa *puissance;* non à la puissance pour elle-même, mais à cette puissance qui protège et accroît les biens supérieurs, à cette puissance qui se justifie en se mettant au service des biens les plus nobles de l'humanité.

Sacrifier ses propres intérêts à ceux d'un État étranger, sous quelque prétexte que ce soit, est par suite une action toujours immorale, parce qu'elle est en contradiction avec l'affirmation de soi-même qui est le devoir le plus nécessaire de l'État; la faiblesse doit être dénoncée comme la faute politique la plus répréhensible et la plus méprisable. Elle est, comme dit si bien Treitschke, le péché contre le Saint-Esprit de la politique.

Il est non moins immoral pour la politique de négliger *l'extension de la puissance*, extension qui constitue la base nécessaire du progrès de la culture nationale.

Ibid., p. 76; trad. E. Simonnot, p. 84 sq.

5. *Il y a des nécessités économiques qui rendent les guerres inévitables.*

Les peuples vigoureux et qui font effort pour s'élever, augmentent de population et ont besoin, à partir d'un certain moment, de plus d'espace.

L'émigration dans les États étrangers peut d'abord suffire à ce besoin; mais les émigrants ne perdent que trop vite le sentiment de leur nationalité : nous autres, Allemands, en avons fait l'amère expérience. C'est pourquoi l'acquisition de colonies, où l'excédent de la population peut se fixer — aux dépens, il est vrai, des habitants autochtones — est préférable. Il s'agit ici exclusivement de territoires occupés par des races humaines de culture inférieure. Là enfin ou de tels territoires n'existent pas, ou sont peu propres à la colonisation, il ne reste d'autre moyen, pour faire de la place à sa propre nationalité supérieure, que la conquête de territoires étrangers.

Les conditions de travail peuvent aussi, selon les circonstances, contraindre un peuple a la guerre. Une partie de la population, dans les grands États industriels, vit de l'exportation. Si les États jusque-là acheteurs se ferment à l'importation, le cas peut facilement se présenter d'un État exportateur incapable de fournir plus longtemps à ses travailleurs des conditions d'existence suffisantes. Un tel État court le risque, non seulement de perdre par l'émigration une partie de sa population, mais encore de perdre peu à peu sa puissance politique et sa faculté civilisatrice, à mesure que diminuent et sa production et ses gains. Nous sommes à cet égard au début d'une évolution, et l'on ne doit pas fermer les yeux à ce fait qu'un tel État peut être entraîné à une guerre par la

nécessité de procurer à ses ouvriers un travail rémunérateur.

Si donc l'étude des faits à la lumière du principe biologique des sciences naturelles nous convainc déjà que la guerre est un facteur nécessaire de l'évolution, on arrive au même résultat en considérant la question au point de vue moral ; car la guerre n'est pas seulement une nécessité biologique, elle est encore, dans certains cas, une *obligation morale*, et comme telle un *facteur indispensable de la civilisation*.

Ibid., p. 62-63 ; trad. franç., p. 68-69.

6. *Il ne peut y avoir de tribunal d'arbitrage entre les États.*

C'est une lutte incessante pour la possession, pour la puissance et pour la suprématie qui domine les relations des États entre eux. Et le droit n'est, le plus souvent, respecté qu'autant qu'il s'accorde avec l'intérêt. Mais, tandis que, dans la lutte sociale à l'intérieur d'un État, la loi et l'autorité publique interviennent comme pouvoirs régulateurs, il n'existe pour la société des États aucune puissance correspondante : il n'y a ni *loi* valant pour toute l'humanité, ni *pouvoir* central qui puisse jouer le rôle d'arbitre, contenant les uns et soutenant les autres. Aussi, lorsque se produisent des conflits d'intérêts inconciliables, il ne reste en dernière instance que la guerre pour remédier à l'injustice, et pour procurer aux forces nationales viables les conditions d'existence nécessaires.

Ibid., p. 59 ; trad. franc., p. 65.

TABLE DES MATIÈRES

LE PANGERMANISME PHILOSOPHIQUE

LIVRE DEUXIÈME

LE DÉTERMINISME SCIENTIFIQUE

LIVRE TROISIÈME

LA PRÉDESTINATION DE LA CULTURE ET DE LA RACE

LIVRE QUATRIÈME

LA PHILOSOPHIE PANGERMANISTE DE LA GUERRE

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). 270.6.16

